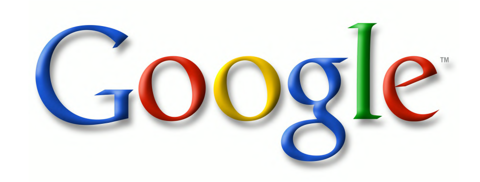
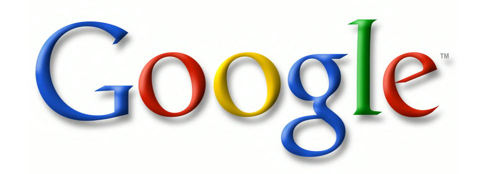




JOURS D'EXIL,

PAR

ERNEST COEURDEROY.

« *Deus nobis hæc otia fecit.* »
« La haute-cour m'a fait ces loisirs. »
Virgile.

« Croyez-vous que je sois venu sur la terre pour apporter la Paix ? — Non, je vous assure, mais bien au contraire, la Division... Je suis venu pour mettre le feu sur la terre, et qu'est-ce que je désire sinon qu'il s'allume ? »
Évangile selon Saint-Luc.

DEUXIÈME PARTIE.

LONDRES :
JOHN CHURCHILL, PRINTER,
6, Upper-Aberdeen St.-Lion sq.
DÉCEMBRE 1855.

A MON AMI GERMAIN RAMPONT

REPRÉSENTANT DE L'YONNE A LA CONSTITUANTE DE 1848.

Annecy. — Juillet 1855.

« Que l'homme qui a des amis se tienne à leur amitié, parce qu'il y a tel ami qui est plus attaché qu'un frère. »

Proverbes du roi Salomon.

Les hommes me poursuivent; ils me font un exil dans l'exil, ils m'y confinent et m'y tourmentent. Mais leurs flèches s'émoussent sur mon âme comme sur une tour de bronze. J'ai, pour leur résister, deux biens précieux :

Deux biens plus précieux que l'or et le diamant, plus précieux que les titres et les honneurs vains de ce monde, deux biens que je n'échangerais pas contre la plus brillante couronne : l'Amour, la Liberté.

J'ai, pour les célébrer, une assez méchante plume et une très-excellente femme. Je vous dois l'une; acceptez le travail de l'autre.

Et portez-moi bonheur !

A mesure que mes libres ailes grandissaient comme l'aile de l'hirondelle pélerine, comme la voile du vaisseau de haut-bord; à mesure que j'élevais mon chant vers l'avenir, comme le coq élève le sien vers l'aurore, les hommes s'éloignaient de moi. — Je parle de mes amis; quant à mes ennemis, ils ne me quittaient pas d'un regard.

Et moi simple, aimant, je cherchais à les rejoindre et leur criais

de mes deux poumons : par ici, par ici ! Je suis dans les ténèbres, dans la poussière et les chemins creux. Ne me voyez-vous pas? Ne viendrez-vous pas à mon aide?

Bon moyen pour les faire courir ! Plus je les appelais, plus ils fuyaient ; plus je me lamentais, plus ils riaient de mon embarras ; plus je tendais mes mains de leur côté, plus ils enfonçaient les leurs au fond de leurs poches sonores ; plus les ombres devenaient épaisses autour de ma tête, plus ils s'ébattaient, de tout leur corps, au grand soleil.

Et voilà les hommes, me disais-je : tartuffes, menteurs, sans amitié, sans indépendance, sans vergogne ! Ils sont comme les brebis qui se serrent en troupeau quand elles entendent égorger leur sœur. Ils sont comme le chien de ce fameux Jean, bourgeois de Nivelles ; ils se sauvent quand un ami les appelle à l'heure de la détresse. Ils sont comme l'âne de la fable ; ils prodiguent de lâches insultes au courage abattu. Ils sont pareils à Judas, ou tout au moins à Pierre et à M. Guizot.

Vous avez vu courir sur les abîmes ces nuages aux flancs gris qui ne renferment pas d'électricité pour deux liards. Jamais ils ne la dépensent s'ils ne sont attirés par une grande masse d'électricité contraire. De même, jamais les hommes ne s'attachent qu'à plus riches ou plus renommés qu'eux. Ceux qui se donnent de faux airs de démocratie, plus encore que les autres ; car ils sont les plus pauvres et les plus ignorés de tous.

L'homme est le même dans tous les climats, dans tous les partis, sous tous ses masques, ses drapeaux et ses discours : un animal droit comme un peuplier, et rampant comme un ver ; son regard est au ciel, et son âme en la fange ; sa lèvre est orgueilleuse, et ses mains enchaînées ; il a des entrailles qui ne lui servent que pour manger, il se rase afin de ressembler aux femmes ; il peut faire l'amour en tout temps, et ne pousse pas un soupir qui ne lui soit pas arraché par le calcul ; il est de braise pour la prospérité, de glace pour le malheur !

..... Ainsi j'allais seul avec mon désespoir et mon travail ingrat. Je maudissais le passé, le présent, l'avenir. Je maudissais ma route, je maudissais mon jour. De toute la nature je ne voyais que le côté sombre et décourageant. C'était l'hiver. Je regardais le lac, et le lac mugissait, et sur ses rives je ne découvrais pas un roseau vert auquel me reprendre si j'y tombais. Je regardais l'abîme ; et les buissons qui croissent sur ses bords ne portaient plus que des épines. Je regardais le torrent ; il était gonflé comme

mes veines fiévreuses, dans sa fureur il roulait des blocs de rocher aussi facilement que des pailles d'avoine. Je regardais la route qui s'allongait ironiquement devant moi, déroulant ses anneaux par la campagne dépouillée, comme un serpent qui s'enlace autour d'un cadavre. Je regardais le ciel; il était noir, il présageait de la neige et du froid pour bien longtemps encore. Je regardais les arbres; il y tremblait quelques feuilles jaunes et desséchées que les vents emportaient une à une, comme le mal détache les derniers cheveux d'une tête souffrante. Je regardais les rues de la ville; et je voyais hôtels, théâtres, musées, bibliothèques se fermer devant les gens qui, comme moi, n'avaient pas habit noir et chaîne d'or. Je voyais les femmes passer lestement près du pauvre, dédaigneuses, épouvantées, craignant de salir leurs écharpes de bal à ses guenilles poudreuses!

Mon âme était prise d'une tristesse mortelle; ma médiocrité, décente à peine, me pesait plus que ne me pesera jamais le couvercle du cercueil; j'étais obsédé de rêves de mort et de suicide. Et je me disais: qui me retirera de cette impasse de réprobation, d'obscurité, de misère?

Qui donc me portera bonheur?

Bénie soit la colombe qui déposa sur l'arche le rameau d'olivier! Béni soit l'arc-en-ciel qui sépare, de son bras irisé, les nuées querelleuses! Bénie soit la chaloupe qui sauve le naufragé de la plus affreuse des morts! Bénis la vigne et le fleuve qui dérobent le cerf à la poursuite des chiens! Bénie la main qui présente la coupe fraîche au guerrier blessé! Béni le saule-pleureur qui fait de l'ombre sur le tombeau du juste! Bénie la bouche qui se penche sur la tête du poète mourant et lui dit:

« Relève-toi, mon frère, je te connais, je t'aime; nous chanterons, nous pleurerons ensemble. A deux les fardeaux sont moins lourds, les routes moins longues, les peines moins plaintives et les joies plus bruyantes. A deux il n'est plus d'exil, plus de réprobation!

» Debout et marchons! Par les sentiers des Alpes, au milieu des brouillards de Londres, sous le soleil d'Espagne, sur la mer, dans la nuit, mon courage ne faiblira point. A notre libre alliance j'apporte, pour ma part, un passé plus heureux que le tien, des espérances plus prochaines et plus neuves, moins d'expérience des trahisons des hommes et de l'instabilité des choses, des songes riants, des parents qui seront nos amis, nos soutiens. »



Jeunes sont la Prière et la Poésie ; jeunes l'Aurore et la Rosée; jeunes le Printemps et l'oiseau des buissons qu'il fait naître pour le bénir! Jeunes sont aussi l'Amour, l'Enthousiasme, l'Espérance et la Foi qui soulèvent les monts de leurs assises et les affligés de la couche où ils voulaient mourir!

Quand j'entendis cette voix de jeune fille, fraîche comme l'eau des ruisseaux et douce comme leur murmure, je relevai la tête. Et je sentis un frisson de délivrance courir par mes artères. Et je me tins debout. Et je mis ma maigre main dans sa main blanche. Et j'y trouvai la vôtre, et dans la vôtre celle de la femme à toujours bénie qui, pour me sauver, consentit à embarquer sa fille, son ange gardien, sur les vagues infinies de l'Océan d'Exil!

De ce jour, le lac, le précipice, le torrent, le ciel, le chemin, les arbres et les villes m'apparurent pleins d'enchantements, de promesses de bonheur. Je trouvai le printemps trop froid et l'été trop court. Je pus suivre l'aiguille des horloges et la pluie d'or des sabliers; je pus compter les minutes et les jours, sans m'effrayer de leur lenteur. Je brisai sur mes genoux la chaîne que la tristesse rivait à mon sein. Je m'élançai de nouveau dans la mêlée sociale, défiant les hommes de lasser ma patience, de faire taire ma voix, de se délivrer jamais des remords et des terreurs que je leur inspire. Et pour congédier la Mort qui restait obstinément à ma porte, je lui jetai la mâchoire d'un rrrévolutionnaire de la tradition tué de chauvinisme rentré lors de la première défaite des Français devant Sébastopol.

Cela me porta bonheur.

Beaucoup réputeront ce que vous avez fait un sacrifice. A ma place, ceux-là se proclameraient à toujours vos débiteurs et le diraient bien haut, pour se dispenser de le prouver jamais. Moi je suis votre ami; je cesserais de vous aimer le jour où je croirais vous devoir quelque chose. Et je veux conserver le droit de vous aimer toujours. Moi je sens vivement ce qui défie nos expressions et nos éloges; je ne vous ferai pas l'injure de vous appeler mon créancier.

L'Amour est plus fort que les faisceaux d'armes et les tables de la Loi. L'Amour au joyeux sourire s'enfuit devant la Dette au front plissé. Les rendez-vous imprévus le remplissent d'allégresse, es visites de convenance provoquent ses bâillements. Le Fini ne peut contenir l'Infini; l'Attrait domine la Règle; le Devoir s'éteint, le Droit est immortel. Quand on doit, on s'acquitte le plus

vite possible ; quand on aime, on ne s'acquitte jamais, on ne le peut pas, on ne le veut pas ; on a trop de bonheur en y pensant toujours. Quand on doit, on est contraint ; et vous ne voudriez pas d'une déférence forcée, du respect, de la vénération qu'on se paye entre négociants et hommes politiques. Et je ne pourrais vous les accorder. Ces rapports seraient indignes et de vous et de moi. Nous sommes trop libres tous deux pour nous enchaîner l'un par l'autre.

Ce qu'il vous faut, je le sais. C'est l'estime que personne ne peut vous refuser ; c'est l'affection durable qui naît d'une sympathie réciproque ; ce sont les longues conversations, les hommages qu'on rend aux histoires glorieuses, les lointains aperçus sur l'avenir de l'humanité. Ce qu'il vous faut, ce sont les intimes épanchements où les cœurs se comprennent, où les voix leur servent d'interprètes et les yeux de miroirs ; ce sont les rêveries à deux, à l'ombre, au bord de l'eau ; quand la pensée s'unit à la pensée, la suit ou la devance, l'excite ou la modère, la saisit, la savoure comme un soupir, comme un baiser. Ce qu'il vous faut, c'est franchise pour franchise, émotion contre émotion. Ce qu'il vous faut surtout, c'est la félicité des deux êtres qui vous sont le plus chers.

Ce qu'il me faut, je le sens ; c'est aussi tout cela. C'est une famille selon mon choix, non selon le hasard ; ce sont des amis, non des parents ; c'est une maîtresse, une amante, une sœur, non pas une femme, une esclave de par la loi. Ce qu'il me faut, c'est un lieu sur la terre où je puisse adresser mes vœux ; un heureux asile où soient compris mes rêves, encouragées mes entreprises, pardonnées mes faiblesses ; une belle maison au milieu des champs où mes nouvelles soient toujours accueillies par de doux visages joyeux. Ce qu'il me faut, c'est un foyer pour mon âme, puisqu'il n'en est plus pour mon corps. Car tu m'es témoin, Révolution de justice et de liberté, que je ne travaille pas pour moi seul dans ce monde qui me calomnie !

Tel me paraît être le bonheur que nous cherchons tous deux. Ainsi nous nous sommes rencontrés dans le passé. Ainsi nous poursuivrons dans l'avenir cette longue route de la vie que vous m'avez fait reprendre sous de meilleurs auspices. Ainsi nous irons, devisant, voyageant, écrivant, combattant, rêvant, travaillant ou chantant ; pensant, voulant ensemble, joyeux pélerins ! Ainsi nous passerons sur les tremblements de terre, les révolutions, les guerres et les déluges qui rempliront bientôt les hommes d'épouvante.

*

Le Devoir, c'est la mort; et le Droit, c'est la vie. Le Travail qui nous plaît, c'est notre liberté. L'Intérêt, c'est le mal; l'Amour, c'est le salut.

Le Travail, l'Amour, la Liberté nous porteront bonheur!

Vous êtes plus dans le présent, je suis plus dans l'avenir. Vous avez encore un pied sur le sol d'Occident, moi j'ai pressé mon vol jusqu'aux nuages de pourpre où le soleil se lève. Vous ne désespérez pas encore de toutes choses, moi j'espère déjà beaucoup de quelques songes. Vous faites infiniment de bien comme médecin et propriétaire, je ne fais plus trop de mal comme anarchiste et guérisseur naturel.

Et qu'importe d'ailleurs? Que sont nos pauvres pensées dans le tourbillon des temps et des univers? Le fleuve s'arrête-t-il devant le brin d'herbe que la fourmi dépose sur sa rive agitée? La foudre épargne-t-elle les églises dont les langues de bronze se lamentent pendant l'orage?

Discutons, raisonnons, méditons : c'est notre droit, notre vie, le feu sacré de nos intelligences. Mais ne confondons point la Force avec l'Idée; ne méconnaissons pas l'action des puissances plus éternelles et plus vastes que nous.

Et quand la grande batteuse en grange, la Révolution, qui sépare l'ivraie du bon grain, recommencera son travail, ne craignons rien, mais laissons-nous enlever dans son van redoutable. Car en vérité, nous sommes les hommes de bon vouloir, les pionniers des routes nouvelles, le froment qui ne se perd pas.

La raison d'être de l'individu, je la trouve dans les qualités physiques, morales et intellectuelles qui le distinguent de la masse. S'il ne veut pas les faire valoir, c'est un hypocrite ou un peureux; s'il ne le peut pas, c'est un crétin ou un esclave : dans les deux cas un être inutile ou nuisible. Soient loués notre franchise et notre amour-propre, nous ne ressemblons pas à ces gens-là! Nous sommes ce que nous sommes et ne le cachons point.

Et même si nous différions davantage, qu'importerait encore? Nos contrastes ne seraient-ils pas accordés, harmonisés, rapprochés, rendus agréables, utiles et bons dans le groupe d'affection que nous avons su nous créer au milieu d'une civilisation divisée par des intérêts contre nature?

L'Amitié porte bonheur!

Ainsi m'apparaît la famille dans l'avenir : comme la nôtre, mais non plus entourée, de près ou de loin, d'indifférents et d'ennemis : comme la nôtre, mais dans un milieu différent de la civilisation : comme la nôtre, mais bercée par les vagues joyeuses de la mer humaine, libre de toute entrave.

Si je m'en étais fait une autre idée, je ne m'y serais pas engagé ; si j'avais craint d'y trouver des chaînes, j'eusse continué de traîner celles dont le bruit m'était devenu familier. Et si vous n'aviez pas lu, comme moi, dans l'avenir, vous n'auriez pu consentir à une alliance folle suivant le monde et ses mesquins intérêts.

Oh ! quand donc se lèvera-t-il sur tous, le soleil de ma délivrance ? Quand donc les pauvres auront-ils droit au travail, et les riches au bonheur ? Quand donc privilégiés et prolétaires, premiers et derniers, sujets et maîtres disparaîtront-ils des continents unis ? Quand donc promènera-t-elle sur les terres et les mers ses rondes triomphales, la confédération des peuples et des hommes ?

Hélas ! hélas ! nous ne verrons pas tout cela dans notre vie présente. Mais le soleil se lève tous les matins sur les monts sourcilleux, mais la lune se baigne tous les soirs dans les ondes tranquilles, mais les hirondelles et les proscrits reviennent tous les étés dans les vallées qu'ils aiment. Mais il n'est point de belle fête, il n'est point d'existence utile qui n'aient un lendemain. Nous avons été, nous sommes : donc nous serons encore. L'être est immortel. — Vous le croyez, n'est-ce pas ?

L'Espérance porte bonheur !

Je suis superstitieux et ne m'en défends pas. Je définis la superstition : l'extrême curiosité qui nous porte à nous expliquer les phénomènes dont nous n'avons pas encore découvert le mécanisme.

Je soutiens que tous les hommes sont superstitieux. Mais ils le sont de deux manières : l'une bonne, et l'autre mauvaise. La superstition nous est nuisible quand elle paralyse nos efforts, nous rend timides, peureux, indifférents sur toutes choses, impuissants à rien entreprendre ; elle nous est profitable quand elle nous stimule à travailler, chercher, observer, découvrir ; quand elle est mère de science.

Je suis possédé de ce dernier mobile. Je me passionne pour toutes les questions redoutables. C'est avec joie que je m'engage

dans le labyrinthe de l'inconnu; c'est voluptueusement que je plonge au fond des eaux, les yeux grand ouverts; c'est la tête haute et sans m'agenouiller que je cherche la plus prochaine solution de l'éternel problème de la Vie future et de Dieu. J'estime qu'on va plus vite ainsi. Celui qui ferme les yeux et joint les mains pour s'extasier et prier, ne fera jamais rien qui vaille, ne découvrira jamais quelque chose. Où diable en serait l'Humanité, dites-moi, si elle fut restée sur les talons d'Adam, pleurant et menant deuil, parce que notre bon vieux père se montra moins vertueux et plus avisé que ne le fut Joseph, le sage homme!... L'imbécile qui ne perdit que son manteau sur la couche luxurieuse où se tordait la belle égyptienne sortant du bain, du bain parfumé!

Voilà comment je suis superstitieux.

La Superstition porte bonheur!

Pourquoi cette digression? Pour trouver moyen de vous dire que j'aime les hirondelles, que souvent je me suspends à leurs ailes démesurées afin de parcourir plus de temps et d'espace, et que je crois gagner ainsi bien des heures.

Pourquoi je les aime tant, ces petites bêtes noires que bien des gens redoutent, je me le suis demandé souvent, et à chaque fois je me faisais une réponse qui me les rendait plus chères encore. C'est toujours le contraire qui m'arrive pour les hommes.

Je les aime parce que leurs chants me consolaient, enfant, quand on m'avait grondé. Je les aime parce qu'elles me tenaient compagnie dans la mansarde, au temps des études ingrates. Je les aime parce que, sous tous les cieux où me conduit l'exil, je les retrouve voyageuses, travailleuses, libres comme moi, comme moi s'approchant des hommes, mais ne se mêlant point à eux. Je les aime parce qu'elles sont vives et alertes, parce qu'elles font de longs vols sur les montagnes, les vallées, les eaux et les abîmes, sans jamais s'arrêter. Je les aime quand elles gazouillent à mes fenêtres et que je suis avec ma plume la mesure de leurs chants. Je les aime parce que je ne puis les voir sans songer à l'amour, au travail, à l'indépendance, aux voyages, à l'avenir, à tout ce qui nous console, nous élève, nous détache de l'instant et du lieu qui retiennent nos corps. Je les aime et je prends plaisir à me figurer que, dans ses existences antérieures, mon âme a fixé son séjour entre les ailes d'une hirondelle.

Cette croyance-là me portera bonheur!

« De bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné sont comme de l'eau fraiche à une personne altérée et lasse. »

Proverbes du roi Salomon.

Or ce matin, comme j'écrivais, celle qui m'est le plus familière abattit son vol dans ma chambre. — Salut! la chanteuse à la gorge rouge, d'où viens-tu si gaîment?

— Je viens des belles contrées où se plaît le soleil; j'ai traversé les mers du Sud qu'il fait étinceler sous ses rayons. Quand les premières gelées blanchiront l'herbe d'automne, je repartirai pour les pays du soleil. Je prends mon bien où je le trouve; le monde est ma patrie, la terre est mon domaine; les hommes construisent des palais et des chaumières qui me servent de toit; et sur la plaine liquide, quand je me sens trop fatiguée, je me repose, en fredonnant, sur les cordages des beaux navires.

— As-tu traversé, dis-moi, le grand pays aux forêts verdoyantes, la France abondante en vins, en froment, en beaux fruits? Comment l'as-tu trouvée?

— Bien âgée, bien triste, abattue, déchue, mourante! Qu'elle a changé, grand Dieu! La vieille gaîté gauloise et la liberté franque en sont bannies à toujours; le Despotisme y consolide son trône dans l'humiliation; la Guerre y promène ses épouvantements, et la Corruption ses saturnales.

— As-tu passé par la Bourgogne aux côtes d'or, par la fraîche Puisaye qui baigne ses pieds blancs dans les prairies humides? As-tu remarqué, dans les massifs de chênes et de marsaules une maison toute neuve caressée par les vents? Que faisait-on par là?

— J'ai passé dans tous ces lieux; j'ai compté les clochers qui reluisent, les milliers de villes et villages qui dorment sur les bords des rivières paresseuses. J'ai vu bien des femmes, bien des enfants pleurer leurs pères, leurs fils, leurs amants et leurs frères, exilés, emprisonnés. Devant la maison que tu veux dire, se trouve un balcon où je me suis posée. Le jour pointait à peine, et déjà cependant, auprès de la fenêtre, était assise une mère qui pensait à sa fille et le lui écrivait. Dans la prairie voisine, les



jeunes poulains bondissaient autour des cavales, et la pauvre mère les regardait en soupirant!

— Hirondelle, hirondelle! que ne lui disais-tu tes projets de voyage? Et puisque tu venais dans le pays des glaciers et des lacs, dans la Savoie qu'elle aime, que ne lui demandais-tu ses messages?

— Je l'ai dit. A mon aile rapide elle a voulu suspendre un souvenir pour vous. Mais je l'ai refusé. Le pouvoir en France est ombrageux et lâche; il fait une guerre mortelle aux hommes, aux femmes, aux enfants, à tous les êtres qui aiment la Liberté, ma patronne chérie; je m'attirerais ses poursuites si je voulais devancer les wagons infernaux qui portent les dépêches. Je connais la cruelle destinée des pigeons voyageurs, et je veux garder mon vol tout entier jusqu'à mon dernier jour. Je ne me charge donc que des baisers et des paroles d'amour envoyés aux proscrits. Et je t'apporte des uns et des autres plus que ne peut un oiseau de ma force.

— Sois bénie, coureuse aux grandes ailes, pour la Liberté, pour l'Amour et pour moi! Que tes traversées soient heureuses! Que ton nid soit conservé sous d'autres cieux tel que tu le laissas à la saison dernière! Que les jeunes chasseurs ne te poursuivent point de leurs plombs meurtriers! Que mes frères de l'exil se réjouissent de tes chants! Que le monde nouveau te choisisse pour emblème de ses nouveaux étendards! Et puisses-tu me rapporter, l'année prochaine, de joyeuses nouvelles de délivrance et de révolution!

— Le salpêtre a tonné; le corbeau du Nord aiguise son bec contre ses frères, les porteurs de couronnes; les chasseurs de l'Ukraine tendent leurs filets en Europe, en Asie; dès le matin ils ont lancé par les champs leurs chiens et leurs cavales. Quand je m'en vais, le faucheur promène pour la dernière fois sa faulx dans les prairies, la feuille tombe, l'homme chancelle. Quand je reviens, le foin pousse de nouveau près des blés et des fleurs, les bourgeons traversent l'écorce des arbres, les enfants naissent en grand nombre sous le jeune soleil. L'automne et le printemps qui viennent verront s'accomplir de grandes choses. Je suis la Prophétesse qu'on n'interroge pas en vain. Que ceux qui ont des oreilles écoutent!

— J'écoute et je crois comprendre, et je suis avide de voir.

J'écoute et je sens que les grandes merveilles sont proches. J'écoute et me prépare à la Révolution.

En attendant, tu connais le pays, la maison, la fenêtre où tu peux revoir ceux que j'aime. Quand tu repasseras par la France, dis-leur donc que je travaille pour la Liberté, que je rêve pour eux, que je leur envoie ce livre en témoignage de mon amour.

Et que je souhaiterais qu'il leur portât bonheur!

INTRODUCTION.

« Sum id quod sum. »
Dante.

« Le vive voci m' erano interdette ;
Ond' io gridai con carta e con inchiostro. »
Petrarca.

. . . . « That heart hath long been changed ;
Worm-like 't was trampled — adder-like avenged. »
Byron.

I

Je travaille comme le semeur qui prend le bon froment dans le creux de sa main et le jette au sillon sans regarder où il tombe, sans en ôter les pierres.

Le sol ne manque pas ; mais le temps des semailles est court et notre vie passe comme l'ombre d'une étincelle. Des caprices, des tourments, des maladies sans nombre absorbent la plus grande partie de notre temps. Tout au plus chaque jour suffit-il à sa peine.

Donc *carpe diem ;* utilise la seconde ; le Travail, c'est le bonheur ! Moi, je sème en chantant !

Je jette dans les vents mes feuilles noires et blanches, comme les arbres leurs feuilles vertes. — J'appelle sur mes livres la lu-

mière de la discussion, la trompe de la publicité, l'intérêt des libres, la haine des esclaves, les douces larmes des femmes, le rire naïf des enfants et des vieillards. Je n'ai peur que du silence. La Vérité toujours est forte.

Moi, je sème en chantant!

Je jette mes paroles bien haut. — La calomnie les saisit au passage et les gèle dans l'air. Mais la semence revient toujours à la terre; les bonnes raisons de la justice abattent les aveugles colères, comme la pluie les grands vents. Et quand reluiront les beaux jours de printemps, mes paroles éclateront. Maître Rabelais le dit, et je le crois,

Et je sème en chantant!

Je jette mes paroles bien loin. — Arrière stériles bavardages, ambitions microscopiques du présent, batailles de dames, de valets et de rois! J'estime que l'homme libre voit plus clair dans l'avenir que dans ces orgies ténébreuses. Je ne connais d'écrivains dangereux que les intrigants et les vendus. De l'audace, de l'audace, encore de l'audace! Il n'y a de certitude que dans la Prophétie!

Moi, je sème en chantant!

Je jette mes paroles au public sans précaution, sans mesure. — J'appelle brutalement les choses par leur nom. Car aujourd'hui, *précaution* veut dire lâcheté. Et *mesure poétique* signifie cheville, triple scie, lime recourbée des dents, vrille ébréchée, lyre ou guitare en pièces, violon sans cordes, guillotine sans graisse, orgue de Barbarie, jeu de patience, vielle à l'usage des souris blanches, des marmottes savantes et des singes polkeurs, balançoire, masturbation de l'entendement, jet continu d'eau tiède....

Aujourd'hui, la rime est plus despote qu'esclave; elle est mortelle à l'originalité de la pensée, mortelle à l'harmonie; elle est l'anneau de fer qui en suppose d'autres et rive les plus lourdes chaînes autour de l'intelligence captive. La raison n'a rien qu'à perdre en s'accouplant avec elle.

Tous ces écrivains à la douzaine, qui enfantent dans la douleur des millions de paroles en cadence, ne conçurent jamais une idée.

La littérature française répugne aux vers, le futur socialisme les condamne. Il n'y a pas un poète français, pas un rimeur ré-

volutionnaire. Goëthe et Byron ont tué les menuisiers du style; ils veulent être suivis dans leur rude chemin.

Moi, je sème en chantant!

Je jette une prophétie contre tous ceux qui martèlent encore leurs fronts pour y trouver des rimes:

La langue française n'a pas encore de poème, pas un chef-d'œuvre d'harmonie littéraire[1]. — La première composition de ce genre qui sera faite chez nous, celle qui nous donnera place dans la radieuse pléiade où déjà trônent l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et la Russie, la première création française vraiment épique sera faite en prose.

Lamennais et Châteaubriand l'ont tentée, mais ces deux parfaits chrétiens ne travaillaient que sur des idées vieilles, ils sacrifiaient tout à la forme clinquante qui servait à l'un de soutane, à l'autre de manteau. Que leur Dieu conserve en paix leurs âmes!

L'*excentric*, le très-grand, le proscrit des puritains du culte et de la rime, Byron, sera développé par un Français plus profondément philosophe, moins heureusement artiste, aussi peu rimailleur que lui.

Ce monument littéraire doit être élevé dès la fin de ce siècle, au moment où la France disparaît de la scène du monde. Ce sera l'hymne de ses funérailles, l'immortelle couronne déposée sur son front.

Ma prédiction s'accomplira fatalement:

Parce que notre époque est éminemment *critique*; — parce que les révolutions, guerres et cataclysmes de tout genre, que nous allons traverser, doivent faire naître en grand nombre des productions *critiques*; — parce que la France est avant tout une nation *critique*, celle dont la situation, l'esprit, la langue, les coutumes et les mœurs résument le plus, à notre époque, l'ensemble moral des peuples civilisés.

D'où résulte que l'œuvre de nos temps *révolutionnaires* sortira de la nation dont le génie s'exerce spécialement sur la *critique*, dont le caractère propre est de n'en point avoir.

Et comme les faits qui vont se passer sous nos yeux prendront des proportions gigantesques, comme la lueur sinistre des com-

(1) Molière est une des gloires de notre philosophie critique; pour lui, la versification était chose très-accessoire.

bats se projetera sur une grande étendue de temps et d'espace, il est impossible que l'esprit français ne se traduise point par un grand travail d'universelle harmonie.

Pour compléter ma prédiction, j'ajoute que Rabelais, Montaigne, Molière et Beaumarchais seront encore beaucoup plus appréciés que maintenant; — qu'ils deviendront réellement européens; — que P. J. Proudhon le deviendra bien davantage; — qu'il n'y aura pas un homme sachant lire qui ne rapproche la verve satyrique du bon curé de Meudon des terribles paradoxes du Méphistophélès franc-comtois.

J'annonce encore que tous les grands auteurs européens seront lus en français; — que cette phase littéraire sera bien véritablement la phase française généralisée.

Mais le Livre plus répandu que tous les autres, la véritable Bible du XIXe siècle sera celui dont je viens de parler, bien moins national et spécial que tous les autres, et qui résumera les tendances des peuples et des hommes menacés de déluge.

Voilà ce que j'affirme avec autant d'assurance que la venue des Cosaques!

Et je sème en chantant!

II

« Chante, chante encore, mon âme brisée! Chante comme l'enfant de la Savoie qui meurt de tristesse, comme le cygne sous le couteau! Chante encore une fois. » — Ainsi dit en moi la voix intérieure.

Et moi j'obéirai. Je chanterai comme l'alouette quand plane audessus d'elle l'autour d'Irlande aux serres tranchantes. Elle ne sait trop ce qu'elle doit redouter, mais elle est fascinée par l'œil sanglant de la Mort. Et j'écrirai comme pouvait parler Damoclès aux festins royaux de Sicile, sous la pointe de l'épée!

Et je chanterai comme la fauvette qui tremble quand le paysan cruel a découvert son nid. Et j'écrirai comme pouvait écrire Milton poursuivi par les sicaires de Charles II. Et je sifflerai, je rirai comme qui traverse une ville prise de peste et veut dissiper les terreurs qui l'obsèdent.

Hœret lateri lœthalis arundo!

Tu es donc bien fatiguée, ma tête rebelle?... Que mes cheveux me semblent des vipères, et ma barbe un gazon desséché! Oh rien, rien ne soulagera-t-il cette angoisse?... Ni l'eau du fleuve, ni l'azur des cieux, ni l'éclat des étoiles, ni le soleil levant, ni le regard, oh! le regard des femmes tant aimé jusqu'ici!

Hœret lateri lœthalis arundo!

Hélas! que le Travail tue vite, mille fois plus vite que la Débauche! Quelle maigre compagne que la Douleur! Comme les angles de ses os ont pénétré mes chairs! Comme elle a terni mes yeux! Comme elle m'a changé!

J'avais un grand-père qui m'aimait beaucoup, que j'aimais infiniment, parce qu'il ne me grondait point et me racontait de belles histoires à dormir debout. Eh bien! s'il sortait maintenant de sa tombe, le brave homme si cher, il ne me reconnaîtrait plus!

Hœret lateri lœthalis arundo!

III

Lecteur, tu parcourras ces lignes au coin d'un beau feu, près d'un ruisseau limpide, sous un chêne au vert feuillage, au pied de la montagne en fleurs. Peut-être m'applaudiras-tu, peut-être me siffleras-tu, comme on fait, dans les cirques, quand les lutteurs sont épuisés. Moi, je me débattrai plus ou moins brillamment, mais vainement toujours, contre les blessures que je me suis faites.

Hœret lateri lœthalis arundo!

J'entendrai le rire triomphal des gouvernants et des partis. Ils relèveront, en jurant, mon corps étendu sur le chemin de leurs intrignes, ils saliront ma mémoire maudite, ils battront le rappel de leurs prétoriens sur mon crâne sonore, ils me couperont le poignet droit, ils déchireront ma langue en morceaux, ils se vanteront de m'avoir épuisé. Et cependant, je le jure, ils ne provoquèrent jamais que mes dédains. Le coup vient de moins bas:

Hœret lateri lœthalis arundo!

Rêve, sois heureux, lecteur, si tu le peux encore. Moi, j'a-

miroir se couvre de nuages, et la tempête éclate sur la nature tremblante.

Affreuse disposition de mon âme! C'est toujours au printemps que je souffre le plus; c'est toujours quand tout renaît, sourit et joue dans le jeune soleil!

Hœret lateri lœthalis arundo!

Et le SPLEEN taciturne, aux doigts palmés, le vampire gigantesque, l'ennemi du sommeil, qui s'éveille trois heures avant jour pour me déchirer et me dire : me voilà!... que de fois je le vois! Il s'étend sur mon corps, colle à ma bouche ses lèvres verdâtres, remplit ma gorge et ma poitrine de lave en fusion. Il passe son ongle sale autour de mes yeux et les fait saigner à travers leurs paupières. Il pose sa main de plomb sur mon foie qu'il comprime et rapproche mon estomac de mes vertèbres. A mes côtes, à mes épaules il aiguise ses dents puantes, fuligineuses. Il me cloue sur ma couche, et je ne puis bouger, et je ne puis me plaindre!

Oh rage! chacun trouve son maître. Moi, je ne crains pas Dieu, moi, je ne crains pas l'homme; mais je suis la proie du mal.

Hœret lateri lœthalis arundo!

Et la bacchante à l'œil verni, la FIÈVRE rouge, soûle, impatiente, qui fouette les joues et les mains!... que de fois je la souffre! Elle vient doucement, doucement, glissant le long des veines, comme sur les rails la locomotive qu'on chauffe pour entraîner les wagons. Elle grogne, siffle, hurle, fait un tapage d'enfer, jette des étincelles plein mon cerveau, déplisse les fibres de mon cœur, se démène sur moi comme sur du fer ardent :

Alors je cours à ma table, j'allume le cigarre flamboyant, j'aspire du feu, je bois de l'eau. Puis j'écris : j'écris des lettres, de la poésie, de la philosophie, du pamphlet. J'ai froid et je brûle, j'aime et je hais, je ris et je pleure. Cela dure deux heures environ. Pendant ce temps, mes pensées débordent comme des torrents; elles coulent, fuient de toutes parts, et je ne peux les réunir.

Hors d'haleine, sans voix, sans volonté, je subis la tourmente. Puis la lumière se fait et je suis ravi dans mon esprit. Bruyantes, étincelantes, mordantes me viennent les paroles; je n'ai plus qu'à laisser passer le convoi furieux. Gare devant!

Mais après la tête me pèse, mes flancs sont brisés, une sueur

brûlante parcourt mes membres, les visions de malheur reviennent.

Hœret lateri lœthalis arundo!

Souvent dans les nuits sombres, mes quatre veines semblent ouvertes; il s'en échappe quatre jets de sang qui retombent sur mon sein pour m'étouffer. Souvent une main de fer me laboure le flanc gauche; je me sens précipité, mourant, dans des abîmes sans fond.

Horreur! des groupes de squelettes et de serpents se tordent ensemble comme autant de Laocoons. Des reptiles immondes sont entourés d'auréoles de gloire; le ver aux froids anneaux est leur souverain. Ils marchent sur les étoiles, ils nagent dans l'immensité des cieux, ils m'attirent dans les puits aux eaux froides, dans les mares bourbeuses; ils ouvrent ma fenêtre et m'ordonnent de me précipiter.

Puis le Cauchemar les rassemble sous ses ailes paternelles et les emporte, hurleurs, au milieu du Chaos. Alors mon cœur bat contre ma gorge comme le flot du Vésuve contre la croûte du cratère. Alors le firmament me paraît éclater ainsi qu'un globe de cristal. Je m'éveille en sursaut, et le bienfaisant Sommeil ne couvre plus mes yeux de ses baisers humides.

Je croyais que le Remords seul pouvait torturer de la sorte. Mais je vois que le traître, le lâche, le parjure, l'oisif et l'exploiteur prospèrent. Et que le travail, le saint amour de l'humanité tuent ceux qui les servent avec trop d'empressement.

Hœret lateri lœthalis arundo!

Que de fois la Mort m'apparaît! Elle grince des dents, mord à mes artères, se vautre dans mes entrailles, et s'envole, Némésis inassouvie, déchirant les nuées de ses ailes osseuses. Elle me jette ces mots: Vis pour le désespoir! Mange le pain des privations, bois le vin de l'angoisse! Il faut tracer jusqu'au bout ton sillon de salpêtre!

Hœret lateri lœthalis arundo!

Quand la dernière consolatrice m'ouvrira son inviolable asile, vous qui m'avez aimé, rassemblez les pensées que m'arrachait l'exil. Et les jetez en pâture aux hommes afin qu'ils n'insultent plus à la douleur des hommes!

Peut-être alors tresaillirai-je sous la pierre? Peut-être viendront me visiter quelques jeunes gens des générations futures? Et leurs chants d'allégresse me réjouiront. Et j'aurai du moins la consolation de n'avoir pas en vain traversé les cités de ce monde.

Mais non, ce sont encore des rêves. Quand donc n'en ferai-je plus à chaque seconde pour les voir s'envoler la seconde d'après?...

Hélas! maintenant que j'ai conquis la force de penser, maintenant même la Fatigue me nargue de son rire ironique.

Je m'épouvante de tout ce qui me reste à faire, et mon impatience augmente avec ma faiblesse. Les travaux des années se présentent à moi tous à la fois comme le travail d'un jour; je ne saurais plus faire suivre à mon esprit la marche lente de ma plume. Aussi pourquoi des parents routiniers m'ont-ils fait consumer ma jeunesse sur d'absurdes études? Pourquoi suis-je épuisé?

Hœret lateri lœthalis arundo?

Si du moins une jeune fille répandait sur ces strophes ses larmes virginales, si quelque bon vieillard les lisait à ses petits-enfants dans les longues veillées, si le prisonnier les méditait au fond de son cachot, si le proscrit et l'émigrant les répétaient aux brises lointaines, si je pouvais espérer qu'elles fussent traduites dans les belles langues de Castille et d'Ausonie!...

Alors je m'endormirais paisiblement du suprême sommeil, et je m'écrierais: Soyez bénis, oiseaux des cieux qui chantez pour ceux qui ne sont plus! Allez faire vos nids dans l'aubépine des tombes! Allez boire la rosée dans les pétales des mauves et des immortelles! Aimez, soyez heureux! Et quand il pleuvra trop fort, abritez bien vos ailes sous les cyprès qui protégent les morts de leurs épais rameaux!

.... « Oh la belle élégie! Tu passeras deux nuits blanches pour l'avoir faite. » — Ainsi gronde en mon flanc le Mal au regard fixe.

Hœret lateri lœthalis arundo!

Passez, passez donc, ô beaux jours de jeunesse, lents comme la tortue, tristes comme la hyène, lourds, glacés comme la grêle sur la vigne fleurie! Passez, jours monotones, interminables nuits; bâillez, soupirez, imposez-vous à moi!

Hœret lateri lœthalis arundo!

VI

— « Taisez-vous, me crie-t-on. Ce siècle est déjà plein de confessions de désespérance. Au milieu des mers grandes, sur les cimes des Alpes, tout le long des fleuves du Nord ont crié les Manfred et les Faust. Assez de chevelures ont été jetées dans les vents, assez de larmes sont répandues sur la nature, assez de blasphèmes s'élèvent contre Dieu !

» Suivez votre route, avalez vos sanglots, rongez votre frein ! Mais passez, passez vite, en silence, avec les ombres, sans effrayer ceux qui vivent heureux ! »

— *Taisez-vous et souffrez !* Ce vous est facile à dire, nobles petites dames aux nerfs de feu. Votre alezan favori n'a pas brisé ses rênes d'or, vous n'avez pas foulé votre pied blanc sur le pavé des rues, le soleil qui joue dans vos rideaux de soie ne fatigue pas trop vos beaux yeux, vous savez entretenir vos amants dans une pâleur distinguée. Donc, tout est pour le mieux ; donc, nous sommes souverainement mal appris, nous qui venons troubler vos fêtes ; donc, des mépris et des balles à qui voudrait du pain, à qui voudrait du droit !

Non pas pour vous que j'aime, car vous êtes mignonnes, mais pour l'égalité, je souhaiterais vous voir seulement une vexation légère : quelque pli de rose à votre sofa, cinq minutes d'attente au rendez-vous, une femme de chambre innocente, un mari jaloux, un amoureux transi. Et je vous défierais de ne pas gémir !

Comment donc voudriez-vous qu'il restât muet, l'irritable poète qui sent saigner en lui toutes les plaies des déshérités ? Comment pourrait-il mêler ses cheveux rudes à vos cheveux lissés et vous dédier ses rêves ? Ah ! croyez-le, si tant d'hommes d'élite se sont détachés de vous pour se flétrir dans la solitude, si tant de grands courages, si tant de cœurs d'artistes ont été pris de défaillance, si vous avez entendu tant de chants lamentables, c'est que nous vivons dans une atmosphère de corruption et de misère qui n'est plus respirable, c'est qu'il faut les plaintes de quelques-uns pour allumer la rage dans le ventre de tous.

Moi je soutiens que ces confessions sont indispensables, salu-

taires aujourd'hui. Ce sont des phares dans les ténèbres, des protestations, des avertissements au milieu de l'apathie générale. Oui, les plus impressionables font bien de rappeler les autres au sentiment de leur humiliation, à la conscience de leur droit, à la fierté. Sur les Sodomes et les Gomorrhes il faut du sel, il faut du feu. Contre les maladies incurables la dure Chirurgie dégaîne son acier. Ainsi j'étendrai ma droite frémissante sur l'abîme infect où les sociétés pourrissent, et je crierai de mes pleins poumons :

Hœret lateri lœthalis arundo !

Ce ne sont pas des rimeurs incompris, des coureurs de réclame, ceux qui prédisent, chacun dans son langage, la ruine de la Civilisation ; ils n'écrivent pas pour attirer sur eux la fatigante rumeur d'une célébrité d'un jour. Non, car ils se détachent de la vie commune pour conspirer leur propre mort. Non, car ils ne peuvent penser sans répandre sur leurs pages, au lieu de l'encre noire, des flots vermeils de leur sang. Non, car ils s'exilent eux-mêmes d'un monde barbare qui vend le bonheur à quelques-uns au prix de la souffrance publique.

Ah ! comment se divertir quand on voit tant d'hommes pleurer ? Comment boire, manger et rire devant ceux qui meurent de faim, qui meurent de froid. Sans doute je suis d'une sensibilité niaise, mais je ne le puis pas.

Non, je ne puis me taire. Je suis comme la sensitive ; elle se penche vers tous les passants pour leur demander des caresses. Ainsi je frissonne à toute haleine, fraîche ou empoisonnée, car j'espère toujours trouver dans cette vie quelque soulagement.

Et cependant ceux qui m'approchent me froissent sans pitié. Quand ils ont recueilli le cri de ma détresse, ils me jettent dans la boue comme la feuille de sensitive. En ce siècle de cynique esclavage, de parcimonieuses jouissances et de sensibilité porcine, l'homme aimant est de trop.

Hœret lateri lœthalis arundo !

VII

Je suis entré dans la vie par la porte d'airain, la lourde porte qui roule sur ses gonds en criant : MALHEUR !

Cependant je suis ma voie. L'inflexible logique veut que l'homme d'avenir soit étranger parmi ses contemporains, que l'indépendant souffre au milieu des esclaves, que le juste soit persécuté par les tribunaux du privilége. Elle veut que l'intelligence active use promptement sa gaîne, et que, chez les savants hypocrites, l'esprit téméraire soit taxé de folie.

Si c'est là de la FATALITÉ, comment ne la ressentirais-je point, moi qui la subis et l'affronte?....

Mais suis-je réellement seul, réellement malheureux? Non, car si les jouissances matérielles et l'estime d'un monde vénal me sont refusés, je me sens emporté sur ses vagues mugissantes par l'arche sainte de la philosophie, par les solides rames de la justice et du travail. Et je vogue à pleines voiles vers les rivages de la Terre nouvelle. Et je me complais dans le repos, dans l'extase infinie, dans la joie que goûte le penseur quand il a traduit la vibration de son âme.

Oui, je la connais, cette ineffable satisfaction des poètes et des hommes libres, satisfaction d'Homère et de Milton aveugles, de Dante proscrit, de Tasso qu'on disait fou, d'H. Moreau manquant de pain!

A celui qui savoure ce suprême bonheur qu'importent les tribulations sociales? Si son âme est sensible comme la mienne, il se plaint; c'est encore un besoin de sa nature artiste. Mais au fond il ne voudrait pas changer son sort contre celui qu'abritent des tentures écarlates. Et moi qui me suis mis en route si tard pour la patrie des grands et des sages, moi qui mourrai probablement sans l'atteindre, je ne troquerais cependant pas ma mauvaise plume contre l'impérial trône de France, m'offrît-on du retour.

Si c'est là de l'ORGUEIL, comment pourrais-je m'en défendre, moi qui me sens meilleur que les détrousseurs des peuples?

A la force qui m'opprime j'oppose ma liberté, à la tyrannie qui me poursuit je résiste par mon indifférence; je lutte contre la FATALITÉ de tout l'acharnement de mon ORGUEIL. La réaction est en raison directe de la compression. Nous en sommes encore à l'homéopathie sociale. Donc mal contre mal: chacun se sauve comme il peut!

Je sortirai de la vie par la porte d'or, la porte éclatante sur laquelle est écrite, avec des étoiles, la parole BONHEUR!

Je foulerai sous mes pieds la panthère salace, le lion furieux, la maigre louve qui firent l'effroi d'Ezéchiel; je les ferai reculer jusqu'aux limites des ombres.

J'entendrai derrière moi les cris des damnés d'ici-bas, devant moi les chants des précurseurs partis pour d'autres cieux; je resterai suspendu quelque temps entre l'Enfer et le Paradis. Et les douces brises, et les tempêtes noires m'apporteront le bruit que font les ailes des anges et celles des démons!

Mais dans cette nouvelle existence, serai-je absolument heureux, absolument libre? Hélas non! Il n'est dans aucune monde de jouissance sans peine, d'indépendance sans sujétion. La monotonie, c'est la triste ressource des caractères impassibles, des intelligences bornées. Celui qui ressent vivement espère et souffre beaucoup plus que les autres. Il me faut accepter les alternatives de ma nature qui me surexcite jusqu'à la fièvre et m'affaisse jusqu'au découragement, qui me rend tour-à-tour esprit ou matière, enfant ou vieillard, impatient ou résigné.

Puisque l'être doit éternellement graviter dans le cycle de l'existence, puisqu'il lui faut toujours se débattre entre le bien et le mal, je supporterai la vie qui m'est faite sur la terre tant que je n'en serai pas trop las. J'en profiterai pour rendre compte à mes semblables de mes impressions vives afin qu'ils ne tendent pas trop les ressorts contraires de leur esprit, afin qu'ils laissent toujours se produire une solution prosaïque, pratique, journalière entre deux contemplations poétiques, passionnelles, infinies.

Hélas! l'existence est longue, difficile, fatigante, embarrassée. Le chemin n'est pas droit, le but est inconnu. Comment avancer dans la foule sans combats, sans blessures? Et cependant comment l'homme réussirait-il à se passer de tout ce qui l'entoure, à dépeupler l'univers? Et s'il y parvenait, quelle figure ferait-il, le pauvre, sous la sombre couronne du Néant?

J'estime que le Suicide et la Mort sont des fins de non-recevoir, des préparatifs de voyage, du provisoire, des déménagements, des déballages, des passe-temps, des distractions émouvantes, mais non pas des garanties de bonheur. L'un et l'autre semblent nous faire reculer devant une solution remise à jamais, mais il n'en faut pas moins sauter, courir toujours, et toujours avancer en tournant. Où qu'il promène ses passions et l'importance de sa personne, l'être est condamné à vivre à perpétuité; la Révolution n'abdique jamais les droits qu'elle a sur lui.

Si c'est là du Désespoir, comment y échapperais-je, moi qui prends conscience chaque jour de mes existences passées et de mes existences futures?

A l'impatience de mon caractère qui m'entraîne vers l'Infini, à la Liberté de mon intuition qui m'emporte vers l'Eternel, j'opposerai la notion de la Fatalité qui me domine de toutes parts. La compression est en raison directe de l'émancipation. Nous en sommes encore à l'homéopathie sociale. Donc mal contre mal: chacun se sauve comme il peut!

Et cet accord fait entre mes aspirations anarchiques et les obstacles qui les compriment, et ma détermination d'Espérance prise, je vivrai, je travaillerai dans la mesure de mes forces, en me rendant compte de mes aptitudes dominantes.

J'observerai les mondes dispersés dans l'espace, les siècles balancés sur les ailes du Temps, les empires hérissés de baïonnettes, les rois, les banquiers, les propriétaires couverts d'or. Et je me dirai: le bras de l'individu ne peut rien contre l'état des monarchies, des sociétés et des univers. Ton corps est prisonnier jusqu'à ce qu'une force supérieure vienne tirer parti de sa faiblesse.

Mais si j'approche mon doigt de la fourmi qui rampe, je la verrai se dérober parmi les herbes et les pierres sans abandonner son précieux fardeau; je me lasserai de son obstination, de sa ruse et la laisserai ramasser ses provisions d'hiver. Et je me dirai: chaque être tient sa place dans la nature, l'homme comme la fourmi. Notre persévérance, notre génie peuvent tirer bon parti de l'ordre social et universel. Donc, je me raidirai par la pensée contre toute injustice; donc je persisterai dans ma révolte tant qu'il restera de l'air en mes poumons; donc je fraierai par mon idée le chemin de puissances physiques supérieures à la mienne. Ainsi je provoquerai leur action toujours lente; et quand elles frapperont, je frapperai comme elles. Mais jusque là je méditerai, je travaillerai. Que ferais-je avec ma main? Je tuerais ou plutôt je manquerais un prince: jeu d'enfant, inutile besogne, dangereuse, toujours à recommencer! Au contraire, que ne puis-je accomplir avec ma tête?

VIII

Je viens d'ouvrir un gouffre épouvantable devant mon horizon: il le fallait, je ne pouvais l'éviter! Dans le fond il y a du sable brûlant, et sur ce sable je lis des sentences qui me font trembler:

Le bonheur n'est qu'un mirage;
L'avenir — qu'une aspiration;
La tradition — qu'un souvenir;
Le présent — qu'une ligne;
L'égalité — qu'une chimère;
La liberté — qu'un désir;
La justice — qu'un principe;
La société — qu'un esclavage;
L'espérance — qu'une vision;
L'existence — qu'un poids;
La santé — qu'une convalescence;
La maladie — qu'une habitude;
La mort, le suicide ne sont que des palliatifs!!

Désolation! Où donc est le vrai, le juste, le tangible? Dans quels mondes trouverai-je la solution générale, irréfutable, satisfaisante, absolue du problème de la vie? Qui comblera l'abîme toujours ouvert, toujours fascinateur?

Hélas! l'individu ne saurait le tenter. Sur les bords crevassés de cette géhenne, les générations traîneront, l'une après l'autre, leurs cohortes plaintives. Chacune d'elles, en passant, jettera dans le creux des poignées de cendres humaines et plus les races seront avancées en âge, plus elles se rapprocheront du gouffre, mieux elles découvriront, sonderont ses profondeurs, plus elles imagineront de moyens pour le combler. De sorte qu'à mesure qu'elles prendront conscience plus certaine de leurs forces, elles se rendront aussi compte plus exact des obstacles de la nature. D'où résulte encore que l'intelligence de l'individu se substituera de plus en plus à sa puissance corporelle dans la lutte engagée contre l'univers; d'où résulte que l'homme deviendra de plus en plus sensible au bonheur comme à la souffrance; d'où résulte qu'il durera moins et vivra plus.

Faites ainsi votre compte, médicastres qui vous occupez

d'hygiène et de bien-être ; ne cherchez pas à prolonger la durée moyenne de notre vie : ce serait un bien triste présent à nous faire ! Mais efforcez-vous de multiplier toutes nos impressions et rendez nos organes plus aptes à les percevoir. Ainsi vous augmenterez réellement la somme de nos jours !

Ah qu'il est sombre le gouffre où gisent les éternels problèmes ! Comme la pente en est glissante ! A qui la voit de haut comme elle paraît verte et fleurie ! Que d'efforts il faut faire pour ne pas s'y précipiter, bras tendus ! Silence des nuits, obscurité profonde, que vous êtes funestes à qui ne peut dormir !

Ah ! mes cheveux frissonnent, une sueur profuse se répand sur mon corps, je me sens emprisonné dans mes nerfs tendus, comme l'oiseau dans les mailles du filet. J'ai soufflé pendant dix ans sur l'incendie de mon âme, et maintenant je ne puis l'éteindre et je suis dévoré !

Voix de Destruction, gigantesques fantômes : loin de moi ! Ne péris pas, mon bon vouloir ; ne m'abandonne pas, ma patience si longtemps éprouvée. Car aujourd'hui j'ai fait ma brèche aux vieilles murailles du Monopole, j'ai crevé le tympan des sourds-muets de ce siècle. Je puis être bon à quelque chose ici-bas ; et je ne suis pas de ceux qui s'isolent des misères communes ; et si je souffre, hélas ! c'est par excès de sensibilité.

Courage, mon âme ! L'alouette s'élève au-dessus des profonds abîmes, l'herbe y pousse au printemps, et la feuille du chêne, et la fleur écarlate de l'arbre de Judée. Le rossignol y chante, les étoiles y dorment, rassurées par sa voix. L'hirondelle y plonge sur ses ailes fourchues, puis s'en relève comme un trait lancé contre les cieux. Sur les neiges éternelles qui bordent les crevasses alpestres, le Jour et la Nuit descendent tranquilles, enveloppés dans le rouge manteau du frileux Crépuscule.

Courage, mon âme ! Laisse-toi balancer sur le chaos des révolutions éternelles, mais ne regarde pas en bas, ne prête pas l'oreille aux séductions des échos trop lointains. Ou ce serait la mort !... Ah ! vois, vois le torrent briser sa rage contre les rochers, hurler, tourbillonner, se tordre en pluie d'écume, suspendant les lambeaux de sa robe aux épines cruelles !

Que de fois ces pensées ont traversé mon être ! Que de fois j'ai trouvé les aliments amers ! Que de mois j'ai passés sans

songer à ma mère! Que de pas j'ai marchés sans savoir mon chemin! Que de fois j'ai touché mon corps pour m'assurer que je vivais! Que de fois les rires des passants m'ont fait peur comme les menaces des Harpies! Et que de fois j'ai dit :

Faut-il vivre ou mourir?

Ah! n'enviez point le sort de celui qui voit loin! La douleur, l'insomnie l'entourent; le sol crie sous ses pieds; et l'air, l'eau des fontaines, le soleil, les nuages des cieux sont pour lui pleins de voix qui répètent :

Faut-il vivre ou mourir?

IX

Un espoir cependant me reste.

Je m'assure que les individus ne sont point passibles de peines et de récompenses héréditaires, transmissibles en eux-mêmes d'existence en existence, éternelles et personnelles comme l'enseigne l'Eglise.

Je m'assure que l'homme n'est point mauvais par sa volonté propre, qu'il ne se rend pas malheureux, mais que ses vices, comme ses souffrances, lui viennent du milieu qui le roule. En sorte qu'il ne saurait porter lui seul les peines ou les récompenses méritées par tous. En sorte qu'il ne doit être responsable en aucun cas, en aucun monde, du mal-être social.

Je m'assure que l'espèce humaine ne peut accomplir ses destinées que tout entière. D'où il suit qu'elle ne peut être coupable que tout entière, qu'elle ne peut être rémunérée qu'en masse; que la responsabilité est indivisible comme le travail. Tant qu'elle produira le mal, tant qu'elle sèmera le plant d'absinthe, l'humanité mangera la pomme de discorde et boira le vin d'absinthe.

Je m'assure que les individus resteront indistinctement solidaires dans la répartition des biens et des maux communs. Car tous, riches ou pauvres, sont également innocents ou également coupables de la mauvaise organisation des siècles précédents; car ils ne sont que des instruments obéissant, bon gré mal gré,

à un mouvement plus fort qu'eux, ne modifiant que très-lentement l'impulsion qu'ils reçoivent à leur naissance et qui les pousse jusqu'à la mort.

La répartition des peines et des récompenses futures n'est donc pas réglée suivant les notions conventionnelles de justice et d'héritage présentement en vigueur parmi nous, mais suivant les aptitudes et les attractions. Selon que leurs facultés les porteront vers les impressions joyeuses ou tristes, les hommes recevront toujours en partage le bonheur ou le malheur.

Un espoir me reste encore.

L'âme d'un homme doit parcourir une interminable série d'existences; elle est à la fois virtuellement éternelle et pratiquement, utilitairement, temporellement transformable. D'où résulte qu'elle contient en essence toutes les facultés propres à l'existence infinie, mais qu'elle n'en développe qu'un certain nombre dans une vie donnée. Pendant ce temps limité les autres restent à l'état de germes et ne s'exercent qu'à leur tour, dans un autre milieu vital.

Mille phénomènes d'ordre moral tels que les souvenirs, les aspirations, les inspirations, les vocations, les sympathies, les antipathies, les impressions, les rêves, nous donnent conscience, quant à notre âme, de ce double caractère d'infinie *vitabilité* et de transformations indéfinies, propre d'ailleurs à tout être physique et moral. — J'y reviendrai quand je donnerai des preuves de la vie future.

En ce qui me concerne, voici l'application de ces données générales. Je me faisais remarquer, dans ma jeunesse vive, par de singuliers contrastes de gaîté folle et de tristesse opiniâtre. Le système d'éducation que j'ai subi, les événements et situations que j'ai traversés ont fait prédominer en moi la seconde de ces dispositions. C'est un fait accompli. Mais l'existence n'est pas seulement d'un siècle. Mes dispositions heureuses voilées dans cette vie me reviendront dans d'autres plus favorables à leur développement. Le sort ne tournera pas toujours contre moi, contre tant d'autres. Croire le contraire, ce serait le Désespoir pour l'Eternité, ce serait l'inactivité dans la peine, ce serait l'inutilisation d'un être et son retranchement. Or tout ce qui est, remplit un but; la Révolution repousse sans merci le néant qu'elle a vaincu.

Ce que j'écris là, jamais intelligence humaine n'a osé le dire; non, jamais œil limpide n'a plongé si loin dans les redoutables mystères des sombres avenirs.

Comment donc tiendrais-je à la vie de ce jour, moi qui parcours en pensée les carrières humaines et surhumaines dans lesquelles s'élancera mon âme qui ne doit point finir? Comment ne serais-je pas détaché des intérêts, des ambitions, des intrigues et des partis de cette pauvre époque? Comment ne dirais-je pas plus vrai que les autres, moi que rien ne retient dans l'expression de ma libre pensée?

Je suis dans cette vie, comme parmi les flots, le nageur qui lutte parce qu'il a vu briller au loin le phare de l'espérance. Je suis dans cette vie, comme parmi les neiges, le voyageur qui résiste au sommeil fatal parce qu'il entend aboyer le chien de l'hospice de salut. Je reste dans le présent comme en une loge étroite d'où j'observe les magnifiques scènes de l'existence à venir; je m'y considère comme en un séjour provisoire dont l'ameublement et la disposition m'importent peu. Dans ce passage, je subis avec résignation le *mal de terre* qui fait bien plus longtemps souffrir que le mal de mer.

Que le capitaine donne ses ordres; que les marins déploient les voiles en chantant; que les pauvres diables de gouvernants dirigent comme ils pourront le vieux ponton civilisé, je ne dérangerai pas la manœuvre. A chacun sa tâche : Que les grands de la terre subissent les conséquences de leur vanité! Quant à moi, perdu dans la contemplation des rivages lointains où m'attend le bonheur, mes vœux et mes regards suivront le petit mousse qui grimpe au haut des mâts pour répéter trois fois : Terre et verdure, salut!

17 *août* 1855. — Rien ne m'intéresse dans l'Europe actuelle, bruyante, ensanglantée, tassée, fumeuse, agioteuse, hableuse, hideuse comme un champ de foire ou de carnage. J'estime à zéro la valeur de ces milliers d'hommes empressés, titrés, décorés, endimanchés ou déguenillés qui s'agenouillent sur le passage de deux souverains vivant de leurs sueurs!

Je pense que sujets et rois se valent, se méprisent, se volent, se trahissent, s'écorchent, se saluent respectueusement, se tolèrent difficilement, par pur intérêt. Je pense que les plus pauvres paieront ces fêtes coûteuses, ces danses, festins et noces

des princes, des mouchards et des ambassadeurs. Je pense que bien certainement sa très-gracieuse Majesté Britannique ouvrira le premier quadrille avec le grand Empereur jadis aventurier dans ses royaux états. Je pense que si le dit empereur y revient jamais, il y vivra tristement et finira par y mourir comme le vieux Louis-Philippe, bien libre des attentions de l'entente cordiale. Je pense que les malheureux comédiens qui portent des couronnes ne peuvent pas même s'estimer, s'aimer, se marier et finir à leur guise. Je pense qu'ils sont les plus esclaves des hommes, que ceux-ci sont bien peu libres et s'inquiètent encore moins de le devenir. — Voilà mon avis, n'en déplaise à la rue de Jérusalem.

Mais pourquoi serais-je plus ami de mes contemporains qu'ils ne le sont eux-mêmes? Pourquoi m'inquiéterais-je de leurs affaires quand ils ne s'en occupent pas davantage que des révolutions de Chine? Qu'ils se fassent donc pendre comme ils voudront!

Paysans de France! Qu'êtes-vous allé voir dans votre grand'-ville? des mouchoirs agités par le vent, de grands seigneurs, de grandes dames aux fenêtres des grands hôtels? — Quoi de plus? une grosse femme, un vilain homme qui se trouvaient très-beaux sous la pourpre et qu'on appelait souverains *par la grâce des peuples et de Dieu*. — Qu'êtes-vous allé voir? des millions d'imbéciles comme vous, qui vous entraient les coudes dans les flancs. — Quoi de plus? des sergents de ville avec des gourdins à votre service. — Quoi? des chandelles romaines que l'on vous fait cracher avec vos impôts et dont les débris vous retombent sur le nez. — Encore quoi? les glorieux drapeaux des armées d'Orient. — Qu'êtes-vous allé voir? les victoires d'Inkermann et de l'Alma dont vos fils engraissent les champs avec leurs cadavres. — Qu'êtes-vous allé voir encore? vos alliés d'outre-mer: superbes têtes, n'est-ce pas, pour poignées de parapluies!

Qu'avez-vous avalé? de la poussière et des humiliations: comme si vous n'en aviez pas assez dans vos campagnes! — Qu'avez-vous respiré? la poudre des mitrailleurs de Décembre. — Qu'avez-vous lu? des proclamations menteuses et insultantes, des journaux bâillonnés, des bulletins de défaites converties en triomphes, des promesses de paix, de bonheur et de liberté pour l'an 40. — Que rapportez-vous au foyer de famille? De beaux écus de moins, et de plus quelques souvenirs cuisants de l'âge d'Or et de Mercure.

Mais pourquoi prendrais-je souci de ce qui se passe en France? Que ces bonnes gens se foulent, s'étouffent, s'enfoncent les côtes, se réduisent en petits morceaux, s'humilient devant les tristes rejetons des rois; qu'ils mangent de la vache enragée, qu'ils boivent du *coco*, qu'ils crèvent de chaleur: je n'ai rien à y voir. Dieu merci, j'ai tiré mon épingle de ce vilain jeu, je ne suis plus ni médecin, ni sujet, ni badaud ; je n'ai plus à prendre ma part de ces fractures, entorses et réjouissances. Les Frrrançais trouvent ces fêtes magnifiques, ils sont contents, ils paient, leurs supérieurs les considèrent, l'ordre règne en leur grand pays: je demande où est le mal?

Et quand il y en aurait, comme prétendent les mauvaises têtes, qu'y ferais-je?.... Je suis bien plus heureux sur la montagne, les pieds dans la mousse, les cheveux dans la brise, les lèvres dans la source, tenant sous mes yeux vifs d'immenses plaines, plusieurs royaumes, des fleuves écumants, d'opulentes cités, des hameaux, des clochers brillants, de nombreux troupeaux de bêtes et de soldàts, des forêts, des vignobles! Pouvant me croire maître du monde, je suis bien plus tranquille que les rois et les propriétaires exposés à toutes les tribulations, à tous les périls qu'entraîne la possession injustement acquise. Je suis libre de mon temps et de mon travail et si j'exerce sur les hommes une influence quelconque, du moins suis-je certain qu'elle n'est pas coupable ,

Et je sème en chantant!

X

Je travaille comme le semeur qui se lève au petit jour et se couche à la nuit tombante.

Le matin, quand la libre alouette envoie ses vœux au rouge soleil, quand la terre est facile aux charrues, quand le vent n'emporte pas les graines trop loin du frais sillon, quand je me sens gros de pensées, reposé d'esprit et de corps, je transcris avec bonheur mes rêves de la nuit et me mire sur mon papier qui brille aux premiers rayons de la lumière. Et que m'importe l'opinion des hommes, et quand viendra le temps de la moisson!

Le soir, quand la chaste Diane rejette de ses épaules son manteau gris, quand l'air devient transparent aux douces étoiles, quand les vers-luisants font des songes de grandeur dans les gazons, je m'endors, le cœur content, n'ambitionnant des biens de ce monde que la paix et la liberté.

Je ne veux rien de ce que les civilisés pourraient m'offrir. — Si j'ai désiré le pouvoir, qu'on me nomme garde-champêtre à perpétuité. — Si j'ai convoité la fortune, que mes pensées les plus chères se changent en poussière d'or sous le bec de ma plume. — Si j'ai rêvé de vains honneurs, que je sois poursuivi, comme un roi constitutionnel, par les lourdes salutations des bourgeois d'Occident. — Si j'ai l'ambition des titres, que je sois rapetissé jusqu'au plus grand de tous. — Si j'ai recherché les faveurs d'un parti, que je sois contraint de boire toutes les nuits du petit vin et de la grosse bière, aux mâles accents de la *Marseillaise* entonnée par un chœur de rrrévolutionnaires vigoureux. — Si j'ai soupiré pour la réputation du jour, que je m'entende lire, nommer, admirer et critiquer, vivant, par toutes les portières de la capitale, ainsi que les très-illustres Paul de Kock, comte Hugo, Dumas Alexandre et fils. — Si j'ai menti, que l'inspiration s'engourdisse en mon crâne. — Si j'ai calomnié, que ma main se paralyse. — Si j'ai flatté, que le ciel me refuse la vue de ses astres. — Si j'ai fait quelque chose contre ma conscience, que les limpides eaux où je plonge se convertissent en un gouffre de phosphore qui me consume entier!!... Mais je suis en paix avec moi-même,

Et je sème en chantant!

XI

Je travaille comme le semeur, au gré du temps, au gré du ciel. Quand il fait beau je chante, et quand il pleut, je crie; rien ne me ferait parler si la langue ne me démange pas.

« Pourquoi mettez-vous tant d'intervalle entre vos publications? me disent les impatients; vous réfléchissez trop. — Comment pouvez-vous produire tant de chapitres en si peu de temps? reprennent les tâtonneurs; vous ne pesez pas assez vos paroles.

— Soyez un peu moins violent! me chantent dans l'oreille droite des gens très *comme il faut*; nous vous trouverons un éditeur. — Soyez plus Français et plus démocrate! me soufflent dans l'oreille gauche des gens moins *comme il faut* déjà; notre approbation vous est acquise. — Laisse de côté la philosophie, la diction biblique, la forme nuageuse; fais-nous de la bonne polémique, de la brochure, du terre à terre; assomme, brûle, renverse tout; rends-nous Marat et Camille! me hurlent à bouche portante des gens *comme il ne faut pas;* et tu peux compter sur notre appui. — Cette expression pourrait blesser votre meilleur ami; votre plus redoutable ennemi la prendrait peut-être pour une personnalité: croyez-moi, supprimez-la. — Cette concession vous attirerait sans doute les suffrages des électeurs influents, les éloges de la presse libérale: à votre place je la ferais. — Citez l'auteur en vogue: peut-être vous citera-t-il par contre-coup; dans tous les cas sa protection ne vous fera point défaut. — Retranchez cet accent: il déplaît à ce tribun. — Mettez ce tréma sur cet i: vous ferez le bonheur de ce chef de secte. — Demandez votre préface à celui-ci, votre épilogue à cet autre: cela flatte toujours. — N'allez pas trop loin: vous ne seriez pas suivi, les hommes n'aiment pas à s'essouffler.— Ne restez pas en arrière : le public est toujours pressé, le bâillement est contagieux. — Satisfaites tout le monde, et Mr votre père aussi, et Mme votre mère qui n'est pas toujours du même avis que son époux. — Souvenez-vous qu'on prend plus de mouches au miel qu'au vinaigre. — Versez de l'eau dans votre vin! — Jetez de l'huile sur votre feu! — Serrez vos voiles! — Nagez entre deux eaux! — Tirez votre plan! — A gauche! — A droite! — Avancez! — Reculez! — Reposez-vous un peu! — Marchez toujours! — Courage! galopez! — Ne bougez plus du tout! — Voilà qui va bien! — Voilà qui ne va guère! — Conciliez, pour Dieu! — Ecrivez des deux mains! — Rampez à quatre pattes! — La Gloire ne trône pas si haut que vous l'imaginez, la Renommée ne prospère que dans les fanges: tant pis pour ceux qui ne savent pas y frayer leur chemin! »

Eh! mouches du coche, contradicteurs par flânerie, contrecarreurs par vanité, beaux petits maîtres en politique, sempiternels avocats, propres à rien, laissez-moi marcher de grâce et me tirer d'affaire comme je pourrai! Ne me dites pas: écrivez pour moi qui vous conseille, pour moi qui vous loue, pour moi qui

vous débine, pour moi qui prends tant de plaisir tandis que vous prenez tant de peine! Inutiles sont vos discours, vos conseils et les contorsions de vos lèvres menteuses: je n'en fais qu'à ma tête. La critique est aisée, mais l'art est difficile: on ne s'y forme pas dans les salons en faisant la bouche en cœur aux minaudières bourgeoises. Moi je vais où la passion me pousse, je me représente tel que je suis, je publie ma pensée quoiqu'il m'en coûte; je méprise les convenances et l'opportunité, je trouve les hommes laids et leurs maîtres hideux; je ne m'accuse de quelques égards que pour les jolies femmes,

Et je sème en chantant!

XII

Je travaille comme le semeur qui fait sa meilleure besogne au matin, avant que les autres n'aient ouvert la paupière, juré, prié, savonné leurs souillures de la nuit, rendu leurs gorges et fait à Mesdames leurs épouses toutes les politesses que le devoir exige.

Je me hâte de chanter pendant que l'Aurore baise les eaux de ses lèvres vermeilles, pendant que les vapeurs paresseuses dorment encore dans leurs nids de verdure, pendant qu'il fait frais, pendant que le siècle à venir ne passe encore que le bout de son aile sur la cime des monts.

Je ne le pourrais plus quand les hommes se lèveront en tumulte, se rassembleront, s'étoufferont, cherchant à prouver l'excellence de leurs raisons par l'élévation de leur verbe, répétant à l'envi les vérités pour lesquelles ils me condamnent à présent.

Je ne le pourrais plus. Car je crains le bruit et la foule. Je me tais quand tout le monde cause, je reste en place quand je ne puis marcher de tout mon pas. Je suis comme l'oiseau qui renonce son nid dès que les faucheurs l'ont découvert. — Je ne le pourrais plus!

Je ne le pourrais plus. Car je suis chercheur de vérités, et non pas littérateur au jour le jour, colporteur de rhétorique, promeneur de fausses nouvelles. On peut me reconnaître à mes productions comme l'artisan à ses œuvres, comme l'arbre à ses

fruits. D'ailleurs, je n'ai plus dix-huit ans, l'âge où l'on choisit la presse pour maîtresse et le club pour cabinet d'étude, l'âge où l'on s'enveloppe dans les plis d'un drapeau sans avoir lu sa devise, sans l'avoir méditée. — Je ne le pourrais plus !

XIII

Je travaille comme le semeur qui ne se repose qu'en sa couche, je travaille comme le soleil qui n'étend sa fatigue que sur le sein des mers. J'attends le soir pour me rafraîchir et me délasser, le soir qui rend les eaux du fleuve transparentes pour y bercer la lune, le soir qui rend les draps rudes de mon lit plus doux que des feuilles de rose.

J'utilise le mieux que je puis les courtes heures du jour. Mais mon bon vouloir souffre du manque des procédés expéditifs que l'Avenir réserve à ceux qui, comme moi, manieront la pensée.

La PENSÉE ! si consolante pour nous, si peu gênante pour les autres ! La rieuse qui ne s'occupe pas d'affaires, qui ne fait point de bruit, qui n'ambitionne ni richesses ni grandeurs, qui toujours est de bonne composition et d'humeur facile ! La féconde qui n'a besoin pour croître que d'un peu de brise et de soleil, d'une belle matinée, d'une soirée sombre, d'une fleur, d'un amour ou d'un baiser ! — La PENSÉE ! la capricieuse qui s'effraie d'un bruit, d'un sourire, d'une parole, du vol d'une mouche ou d'un oiseau ! La nonchalante qui ne se trouve bien que sur les vagues bleues et les lits écarlates ! La bâilleuse, la voluptueuse qui s'allonge à nos côtés comme la chatte favorite auprès de sa maîtresse ! La Syrène, la mystérieuse, l'amoureuse qui nous surprend toujours, soit qu'elle vienne la nuit nous toucher de son doigt si fin, soit qu'elle chevauche quelque beau rayon de soleil ou la voile blanche d'un bateau ! La flâneuse, la caline, l'enchanteresse, la bien-aimée qui nous endort dans ses bras de neige, et dont nous prenons entre nos dents tous les cheveux !

XIV

Je travaille comme le semeur, l'homme simple qui se résigne, quand il le faut, à se servir des outils que lui légua son père, et suit, sans hésiter, son chemin difficile.

J'écris avec une plume et ne puis tracer qu'une lettre à la fois. — Une lettre : un millième de soupir dans l'éternité ! — Ce misérable instrument me fatigue. Pour une virgule qui cloche, pour un jambage timide, pour un point de travers, pour une majuscule qui ne se présente point dans toute la pompe désirable, je m'irrite, trépigne et souffre vraiment. J'avais bien peint toute une page : au milieu tombe une goutte d'encre, c'est à recommencer ! Alors je tempête, je me barbouille les doigts et la chemise ; les idées que j'enchaînais avec peine s'echappent de la prison de mon cerveau. Joyeuses, siffleuses, moqueuses, elles me raillent sans pitié, me font les gestes les plus vexants pour un galant homme, me dansent les entrechats les plus crochus, les plus aigus, obtus, tortus, satiriques, sataniques, fabuleux. Elles passent et repassent devant mon nez qui s'allonge, et pareilles à des ombres chinoises, elles m'ensorcèlent et me disent : tu nous as dérangées, tu ne nous verras plus ! Et je déchire mon papier, je brise ma plume, j'envoie le tout promener au diable, et moi-même j'y vais. Voilà ma journée perdue, le monde privé d'un chef-d'œuvre, mon sommeil troublé, mon caractère aigri. — En vérité, dites-vous, c'est pour peu de chose ! — Eh bien ! essayez de méditer un peu ; vous verrez après s'il ne vous est pas très-difficile d'écrire.

Je prendrais bien plus résolument mon parti de ces petites misères si je n'étais certain qu'avant la fin du siècle les hommes en seront délivrés.

Alors on aura découvert le moyen de traduire ses pensées aussi rapidement qu'elles viendront à l'esprit. — Chacun possèdera sa presse typographique et lithographique portatives, perfectionnées au point de reproduire à l'instant des phrases entières. — La sténographie sera tellement simplifiée que tous pourront en comprendre les éléments généraux, et qu'elle se

prêtera, dans ses applications spéciales, aux caprices de chacun. — Les phrases les plus usitées seront rendues par des signes conventionnels faciles. — Tant de pensées assiégeront l'homme qu'il lui deviendra nécessaire de les caser au moyen de chiffres correspondant aux groupes et séries de son entendement. — Enfin les calligraphes, plus nombreux et plus habiles, aideront de leurs plumes les écrivains qui, trop généralement, ne savent pas écrire.

XV

Je travaille comme le semeur, l'homme diligent et ingénieux qui répare le fond de son sac tant que le blé peut y tenir encore; il ne craint pas d'y puiser à deux mains jusqu'à ce qu'il en trouve un autre plus large et plus solide.

Quand je veux publier un livre, il me faut passer par les conditions d'un imprimeur qui me fait payer cher, obligé qu'il est de prélever la rente de ses presses sur les ouvriers et les auteurs. Quand la France est censurée, moralisée, cautionnée timbrée, purgée, saignée comme aujourd'hui, je me vois contraint de recourir à la *libre* Angleterre et de faire assembler. du parisien passable à des *cockneys* de la Cité de Londres. Savez-vous ce qui m'arrive alors?

Horresco referens!... Je sue sang et eau pour écrire moins illisiblement, je leur livre une *copie* magnifique; eux me rendent d'affreuses *épreuves* sur lesquelles je me crève les yeux, des épreuves qui seraient inintelligibles, si j'en laissais à leur prote la correction première.

Je ne connais pas de tâche plus hébétante que la toilette définitive d'un manuscrit. C'est le rapetissement, la défiguration des idées primitives négligemment jetées sur le papier; c'est comme une circoncision, une coupure; c'est une souffrance plus vive que celle du cultivateur qui taille ses haies fleuries en poussant des soupirs.

Je me soumettrais avec bien plus de résignation à ces rigueurs, si je ne savais pas que les hommes n'auront plus à en souffrir dès la fin de ce siècle.

Alors l'instruction et la liberté s'étant répandues sur la terre fortunée, les bons typographes et les bonnes presses seront multipliées à l'infini. — Tout écrivain pourra les avoir à sa disposition et surveiller ses épreuves d'autant plus minutieusement qu'il sera plus méticuleux. — Alors l'impression d'un manuscrit, la plus affreuse des corvées quant à présent, deviendra la source de très-grandes joies.

Alors on imaginera mille moyens de propager les chefs-d'œuvre de l'intelligence humaine. On choisira des passages entiers des meilleurs auteurs pour épigraphes de livres, de chapitres, d'almanachs, de nouvelles et de lettres. — On en fera des chansons, des prières de liberté pour les enfants, des cantiques d'amour pour les jeunes filles, des marches guerrières pour les travailleurs, des hymnes de repos pour les vieillards; des rondes, des danses, des valses, des sujets de déclamation, des pièces de théâtre. — Le chant, la mesure et la mise en scène deviendront les plus puissants auxiliaires de la mémoire. — La correspondance servira merveilleusement à vulgariser la science et l'art. Dans les lettres, on se rendra compte des lectures faites, on les discutera, les commentera, et souvent s'inspirant du style de l'auteur et de son sujet, on arrivera sans efforts à réussir comme lui. — Ainsi tous les esprits se familiariseront avec toutes les compositions et toutes les langues. — On inscrira des légendes, des préceptes, des strophes, des proverbes et des maximes sur les portes des maisons, sur les flancs et les voiles des navires, sur les wagons et les voitures, sur les bornes, les troncs d'arbres et les poteaux qui bordent les routes. — Ainsi les voies de transport des marchandises seront également utiles à l'échange des idées; ainsi les voyages paraîtront plus courts et feront naître des entretiens et des méditations profitables.

Alors combien seront encouragés les jeunes artistes qui verront les œuvres de leurs devanciers vantées dans le vaste monde, emportées à tous les rivages par la vapeur rapide, impartialement appréciées par l'univers! Et quelles inspirations ils iront puiser aux mille sources toujours fraîches, toujours pures, partout jaillissantes de la science générale. Ah! le travail des veilles ne coûtera plus guère à celui qui, pour prix de sa peine, se sentira soulevé sur les ailes de la Gloire, au-dessus des continents et des peuples attentifs à sa voix. On peut en croire celui qui, bien souvent, s'inspira pour écrire d'une larme de femme ou de la franche poignée de main d'un ami.

XVI

Je travaille comme le semeur, l'homme paisible, laborieux et franc qui ne peut supporter autour de lui le piaillement des moineaux parasites, le bourdonnement des mouches bovines, des guêpes et des frelons.

Je me réjouis à la pensée de voir bientôt mise en déroute, taillée par menues pièces, criblée de part en part, l'armée compacte, innombrable, gullivérique, comique, bachique, cynique, politique, polémique, satirique, protéique et prolifique des journalistes, feuilletonistes et critiques. — Mauvaises petites gens qui, dès le seuil du collége où ils n'ont rien appris, encore enfants et déjà rusés comme des esclaves, flairent la fortune et s'en vont le nez au vent, tout gonflés de leur esprit railleur, s'installer dans les bureaux d'une gazette ou d'une revue périodique. — Là, les coudes appuyés sur une large table, un monceau de papiers sous les yeux, une paire de lunettes dessus, l'écritoire de fiel au côté, ces lycéens siégent comme en cour de justice et rendent des arrêts sans appel. Obéliscaux d'aplomb, insolents comme des pages, importants comme MM. les singes du Jardin des Plantes, plus effrontés et moins vieux, hélas! que les quarante immortels, ces jeunes phénomènes s'escriment, se démènent, tranchent, bataillent à droite et à gauche, de long et de large, à tort et à travers, en tierce, en quarte, et d'estoc et de taille. Au train dont ils écrivent, ils promettent bien des peines à ce pauvre public qui les fait vivre. Effrayante dévastation, consommation pantagruélique! Sciences physique, métaphysique, extraphysique, astronomique, chimique, alchimique, géodésique, géologique, géographique, graphique, archéologique, logique, philologique, psychologique, psychique, esthétique, linguistique, biblique, bibliographique, biographique, biologique, historique, numismatique, héraldique, technique, technologique, zoologique, botanique, homéopathique, électrique, magnétique, pharmaceutique, thérapeutique, lithotomique, lithontriptique, toutes sciences chiques enfin, toutes sans exception, y passent... Ces personnages savent tout, connaissent tout, ont tout lu, tout vu, tout entendu, tout dévoré, tout appris. Rien ne peut échap-

per à leur infaillible critérium, tout s'étire au laminoir de leur profonde érudition, tout s'incline sous leurs plumes caudines. Ils *abattent* un travail d'enfer, comme un saltimbanque qui avale des flammes, comme une machine fumivore. Ils mettent tout à feu et à sang, et satisfaits de leur universelle aptitude, fument glorieusement un demi panatellas sur l'hécatombe littéraire à leurs pieds étendue!

Des philosophes de la trempe de Pierre Leroux et Proudhon, des historiens de la taille de Michelet et Quinet passent de longues veilles dans le mystère de leur science et de leur conscience, ils produisent une œuvre, ils espèrent être jugés par l'opinion publique... Oh que non pas! Entre les auteurs et les hommes, a rampé la sournoise légion des zoïles littéraires, la nuisible, l'oiseuse, la besogneuse, la griffeuse, la mordeuse, l'envieuse, l'odieuse qui s'abat sur toutes les publications récentes, les déflore, les souille de ses louanges ou de ses blâmes, et prétend fixer définitivement leur valeur par ses sentences!

Et dire que tous les auteurs, pour grands qu'ils soient, se préoccupent de ce que peuvent écrire sur leur compte de pareils *sansonnets!* Dire qu'ils se font présenter à ces sortes, qu'ils les saluent humblement, qu'ils les reçoivent familièrement afin de conquérir leurs bonnes grâces et l'annonce à la quatrième page, celle qui vient immédiatement après le tribut d'éloges dû et payé très-exactement au Dr Charles Albert, le Napoléon des charlatans français!

O vous qui êtes réellement grands, passez donc, superbes comme le soleil et l'aigle dans les cieux, comme le coursier de bataille sur la plaine sanglante! Ne vous abaissez pas, ne cherchez pas dans l'herbe les insectes qu'on ne peut voir, encore qu'ils fassent plus de bruit que des représentants en assemblée! Si la postérité doit recueillir vos noms, ce ne sont point des autorités semblables qui les lui feront connaître; si vos ouvrages doivent surnager aux déluges que la juste Opinion roule sur le gros tas des productions modernes, ce n'est point parce que ces pygmées les auront soulevés quelque temps sur leurs maigres épaules. Et si vous n'allez pas à l'Avenir immense, que vous importe une renommée d'un jour, fille de la réclame, naissant et mourant avortée? Je comprends qu'un maître d'hôtel et un consulteur d'urines achètent, sans s'incliner, à beaux deniers comptants, des petits journalistes, une ligne d'avis qui peut leur

faire gagner beaucoup d'or. Mais qu'on échange de bons livres contre un méchant compte-rendu, contre un maigre entrefilet, contre la monnaie de singe et de monaco que cette gent peut rendre, voilà ce qui me paraît une lâcheté, je dis plus, une sottise que rien n'excuse.

Patience! tout ce petit monde écrivassier jouit de son reste. Bientôt cessera la dictature des journaux monopolisée par les ambitieux, les intrigants, les rentiers sans profession; bien plus dangereuse, plus tartuffe, plus vorace que celle des gouvernants qui se rassasient à panse rabattue dans les splendides festins du gros homme BUDGET.

Aux premiers beaux jours de liberté, les journaux pousseront tous à la fois comme chiendent en bonne terre, traceront, envahiront et finiront par étouffer leur père le JOURNALISME, vieux boxeur aux éperons à sonnettes, au panache de coton, fils puîné du caduc Saturne, méchant enfant malingre et précoce, honteusement conçu dans le dernier libertinage de son père avec la la Réclame, la fille publique du dix-neuvième siècle!

Alors, sur chaque question, tout individu communicatif pourra donner son avis, le faire tirer à des milliers d'exemplaires et le répandre en public. — Alors les petites affiches remplaceront les grandes feuilles politiques et les hommes se formeront une opinion sans consulter leur journal favori. — Alors nous ne serons plus étouffés sous les gazettes qui pleuvent de la capitale sur les provinces. — Alors nous ne tremblerons plus devant le Ridicule ainsi que les petits enfants devant la Barbe-bleue. — Alors l'esprit humain n'étant plus comprimé par la lourde presse, produira des idées abondantes, fécondes à l'infini, diversifiées à l'infini, aspirant à l'infini. — Alors sera définitivement levé l'interdit, le veto, l'état de siége, l'éteignoir que les chefs politiques maintenaient sur l'intelligence de tous. — Alors nous ne vivrons plus complices et victimes de la plus honteuse servitude, celle que nous acceptons et payons sans y être contraints. — Alors les illustrations de la boutique littéraire contemporaine seront ensevelies sous le léger linceuil des oraisons funèbres. Ces réputations qui semblaient s'élever contre le ciel et traverser l'éternité, s'affaisseront comme des bons-hommes d'argile sur leurs piédestaux de sapin. Dès la première secousse révolutionnaire, nous assisterons à cette toute petite démolition. Personne ne remar-

quera leur mort, un calembourg les avait fait naître, un calembourg les fera rentrer dans le néant dont ils n'auraient jamais dû sortir. Et l'on écrira sur leurs tombeaux : canards, ils ont vécu ce que les canards vivent, assez longtemps encore pour scier le dos de leurs concitoyens !

DE PROFUNDIS!!

XVII

Je travaille comme le semeur, le rude paysan qui repousse du pied les vipères, les mauvaises herbes et les cailloux qu'il trouve sur sa voie.

Raboteurs de phrases ambitieuses, agréables diseurs de riens, beaux aligneurs de citations, intrépides fouilleurs d'antiquités, *poétaux* incompris et bien dignes de l'être, savants mécaniques, compilateurs perfectionnés, mites *papyrivores*, grands boas assimilateurs de toute substance spirituelle, critiques impartiaux à un écu l'article, robustes imaginations qui créez autant de nouvelles qu'il y a de jours dans l'année, joyeux parasites des tables bien servies et des bourses bien pleines, immortels écrivains qui vivrez autant que la ville capitale dont vous faites l'honneur, illustres lauréats des matinées, veillées et athénées littéraires, fronts étroits, crânes vides, couronnés par la blanche main des bas-bleus célèbres !....

Je promène sur la terre d'exil un colossal dédain pour vos personnes et vos denrées de mauvais aloi. Autant vous êtes, journalistes, autant, je vous le dis, il y a de blagueurs, d'écorcheurs, d'empoisonneurs au monde. Je suis fâché si vous ne trouvez pas ces expressions parlementaires, Messeigneurs, Nosseigneurs, mais j'appelle tout par son nom, journalistes, avocats, médecins et fripons. Peu vous importe au surplus l'opinion d'un *va par la terre* comme moi, d'un anarchiste chassé de cette glorieuse France sur laquelle vous répandez *librement* vos élucubrations quotidiennes.

Librement! Vous libres!... Oui, sous l'œil de la censure la plus aveugle, la plus brutale, la plus ignare, la plus policière qui fut jamais! Libres comme les nains et mauvais plaisants qui ré-

créent les princes! Libres de rendre compte des petits soupers et des grands levers de votre Impératrice, de sa position intéressante, de ses ablutions, des mille grâces, indispositions, caprices, boutades, et bons mots émanés de son auguste personne! Libres comme des écoliers, des ânes ou des domestiques! Libres comme l'oiseau vert-vert qui répète les paroles abêtissantes que lui apprend son maître! Libres comme l'insecte dont l'enfant cruel modère à son gré l'essor avec un fil! Libres comme le hanneton!!

Je soutiens qu'il n'y a pas en France un seul écrivain libre aujourd'hui. Je soutiens qu'un homme de lettres est esclave dès qu'il ne peut dire tout ce qu'il veut, sur tout ce qu'il veut, quand il le veut. Je prétends qu'un publiciste ne se respecte pas lui-même, je prétends qu'il se rend méprisable à tous quand il qualifie de grandesses, altesses, majestés, vertus, courages et splendeurs tout ce qu'on nomme en tous lieux et en tous temps aventuriers, histrions, ramassis, faiseurs de passes-passes, artisans d'escroqueries, de bassesses, de noirceurs, de massacres et de trahisons. J'affirme qu'il est plus prostitué que la plus malheureuse des filles, l'homme qui doit se taire même sur les hauts faits du deux-Décembre, même sur les tristes héros qui commirent ce brigandage couronné de succès! Oui, prostitué de Bonaparte, complice de Bonaparte, sujet, valet de Bonaparte, quiconque appelle Empereur ce jésuite assassin!

Ah, vous pouvez sourire et détourner la tête! Vous pouvez dire que toutes ces injures sont rebattues et ne sauraient vous atteindre! Vous pouvez ajouter que l'or des couronnes cache toute laideur, que l'huile d'un sacre purifie de toute souillure, que les plus épouvantables crimes se dérobent facilement derrière le voile des baïonnettes, et qu'on ferme la bouche des mécontents avec une pièce à l'effigie de qui que ce soit....

Moi je maintiens que non, la main sur l'histoire. Je maintiens que vous êtes au-dessous des plus prostrés, que vous rampez sur un plan inférieur au ver et à la fourmi. Je maintiens que toutes les éclaboussures vous atteignent, qu'il y a toujours place pour une tache de fange sur vos oripeaux brodés. Je maintiens qu'on ne vous vend pas tout; je maintiens que vous n'acheterez ni ma parole, ni ma plume, ni la voix vibrante des escadrons cosaques, ni le burin de platine de la Postérité.

Et je sème en chantant!

XVIII

Je travaille comme le semeur qui passe par-dessus les ronces et les épines et poursuit son chemin.

Je me mets au-dessus des règles de style, de ponctuation et d'orthographe que voudrait m'imposer l'usage. Ce sont encore là des entraves, des bâillons qui paralysent mes allures libres, ma libre diction; ce sont des piéges que la majorité dresse contre les hommes qui la craignent. Les peureux ont le droit de s'y laisser prendre; je m'en suis délivré. Tel, dans les prairies, le jeune coursier s'élance, crinière et narines dans la brise, sans bride ni sangle, bondissant au-dessus des haies et des fossés dont les propriétaires ont coupé la campagne: indompté, rapide comme l'air qui frappe ses sabots.

J'aspire au temps où le style de l'individu trahira l'élan des passions qui l'agitent, où la diction écrite, simple et naturelle, se rapprochera de la diction parlée, où l'on pourra connaître son homme en le lisant.

Alors la dissimulation deviendra bien difficile. Les méchants ne supporteront pas le langage angélique, non plus que les bons le langage infernal. — Alors il n'y aura plus qu'une langue ineffable, sur la terre comme au ciel. — Alors il ne sera plus question de dictionnaires d'académie, de grammaires ni d'autorités grammaticales; les fautes auront disparu comme les règles. — Alors chacun redoublera les consonnes ou les voyelles, heurtera, coupera, prolongera ses phrases selon ses caprices. — Alors les expressions et l'écriture accuseront la lenteur, la fougue, la bonne ou la mauvaise humeur, les dispositions et préoccupations du moment. Alors plus rien d'obligatoire; mais les écrivains se sentiront entrainés vers la précision, la clarté, la grâce et l'originalité. Ces qualités seront mises en évidence par la liberté la plus étendue. — Dès la fin de ce siècle, les hommes qui ne se distinguent aujourd'hui que par plus ou moins de servile torpeur, ces mêmes hommes rivaliseront d'indépendance et d'émulation.

XIX

Je travaille comme le semeur, l'homme d'observation qui consulte le souffle des vents en jetant dans les airs un fétu de gramen.

Je prévois le temps où toute courbure sera redressée, toute humiliation relevée, toute calomnie réparée, toute route aplanie, toute difficulté vaincue, toute justice rendue. Je respire déjà la tiède haleine que nous envoie la Révolution pour annoncer sa prochaine venue; je cours au devant d'elle, les mains tremblantes, le cœur battant. Je respire dans l'avenir, je secoue rudement les chaînes d'aujourd'hui.

Au nez de la critique j'introduirai dans mes livres toutes les expressions familières, triviales même qui rendront bien ma pensée. Quand la langue française, médiocrement riche et harmonieuse, ne me fournira point le mot ou la consonnance désirés, j'aurais recours à d'autres langues. Quand je décrirai les mœurs des pays divers, j'emploierai les termes propres à la nation qui fera le sujet de mon étude. Me comprenne qui voudra maintenant; je ne serai lu que plus tard.

Mes livres sont faits en vue des peuples qui sortiront de la grande révolution prochaine. Ils doivent contenir par conséquent beaucoup de locutions populaires, vulgaires, caractéristiques, beaucoup de mots étrangers au français, beaucoup de néologismes, soit de moi, soit des autres.

— Car les *locutions populaires* d'une époque représentent les habitudes qui s'introduisent dans une réunion d'hommes. Elles sont les feuilles vertes au moyen desquelles repousse incessamment l'arbre de la parole, l'arbre merveilleux qui balance ses mille expressions sur nous ainsi que des fleurs embaumées.

— Car les *locutions vulgaires, triviales* même sont précisement les plus expressives, les plus imagées. Dès lors pourquoi m'en priver de gaîté de cœur? Pourquoi ne pas reprendre la vraie, la bonne tradition, celle de Rabelais, de Molière? Pourquoi donc irais-je mettre des points, des astérisques afin de faire remarquer davantage aux *jeunes personnes* bien élevées les termes qui font

loucher leurs ombrageuses mamans? En vérité, j'admire les écrivailleurs actuels. Ils trouvent moyen d'être prudes comme les précieuses ridicules, maladroits comme l'ours du jardinier, peureux comme des lièvres et fades comme des huîtres.

— Car les *patois* sont pareils aux membres du fœtus encore séparés dans l'utérus de la mère; ils sont les premiers linéaments du nouvel idiôme renfermé dans le sein des nations qui vont se confondre. D'abord ils y demeurent imperceptibles, puis se développent, se réunissent, s'agglomèrent et forment le langage de la jeune race qui prend possession du globe. — *Et Verbum caro factum est*[1].

— Car *toutes les langues actuelles* fourniront à la langue future leurs termes les plus usités. Ces termes sont en effet comme les étiquettes voyantes que les peuples collent sur leurs coutumes les plus remarquables afin qu'elles surnagent aux déluges transformateurs.

Le français restera la langue-mère d'où sortiront les langues nouvelles. Je donnerai donc à mes livres le français pour souche, et sur cette souche je grefferai toutes les expressions qui me conviendront, sans indiquer, par notes explicatives, à quelles sources je les puise.

Ainsi je résumerai tout autant qu'on puisse le faire dans le langage les mille phénomènes de décomposition, de recomposition, d'altération, de variation, d'hésitation, de transformation enfin de la nouvelle parole, et par suite de la société qu'elle représentera.

Et de même que l'usage fait des langues avec les patois, de même que le bon droit, la persévérance et le temps convertissent les minorités en majorités, de même avec le travail, les années et la discussion, mes idées rejetées d'abord de la plupart des hommes, seront ensuite démontrées vraies, même aux plus simples. Je ferai donc comme les prophètes; je ne céderai pas aux bruyantes réclamations du plus grand nombre, je n'adopterai ni ses idées ni son langage: j'attendrai qu'il vienne à moi. Tel est mon bon plaisir!

(1) Si vous observez dans ses moindres détails l'organisation des Français, vous y trouverez toujours de nouvelles preuves à l'appui de leur rôle d'unification sociale. Leur merveilleuse aptitude à écorcher les langues, leur ardeur discutante les rendront propres à dénaturer les anciens idiômes, à former, à propager le nouveau.

XX

Je travaille comme le semeur, le bon vivant qui désigne ses compagnons par des sobriquets appropriés à leurs caractères.

Qu'on ne s'étonne pas de me voir ajouter presque toujours des épithètes qualificatives aux noms que je cite. Les appellations actuelles sont héréditaires, elles ne donnent aucune idée de ceux qui les traînent après eux ainsi que des sonnettes ne rendant qu'un son. Il est impossible aujourd'hui de se figurer une personne dont on ne connaît que le nom. A quoi donc bonnes une distinction qui ne distingue point, une dénomination à laquelle nous ne répondrions pas si nos parents, le maire et le curé ne nous avaient enseigné qu'elle doit être nôtre?

La plupart de nos noms sont comme des outrages, des supplices, des infirmités qu'il nous faut subir. — La belle occasion de s'appeler *Auclair* quand on est intrépide boit-vin, et *Boivin* quand on ne vit que d'eau claire! — N'est-ce pas une mauvaise chance d'être beau réellement et de s'entendre répéter *Villain* tout le long du jour? — Ne trouvez-vous point une pire fortune encore d'être vilain de personne et *Beau* de par les registres de l'Etat civil? — Quelles embarrassantes désignations que celles de *Legrand* pour un tout petit homme, et de *Petit* pour un géant! — Je connais un malheureux *Bienaimé* que les gens de son village lapident sans pitié toutes les fois qu'il met le nez dehors, — une demoiselle *Cercueil* qui vient de s'engager dans les liens roses de l'hymen, — deux *Gagneur* qui ont fait, l'un dans l'autre, une demi douzaine de banqueroutes, — une douzaine de *Lenoir* qu'on pourrait montrer comme albinos sans voler le public, — des centaines de *Blanc* qui sont bruns, — des milliers de *Brun* qui sont rouges, — une infinité de *Rouge* qui ne le sont ni physiquement, ni moralement, — un *Guerrier*, célèbre épicier de Paris, — un *Pâtissier*, médecin, qui ne commit jamais une brioche pratique. — N'était-ce pas *J. Lebon*, ce proconsul à la ventrière tricolore qui, si fraternellement, envoyait ses concitoyens dormir dans l'Atlantique? — Le célèbre bulletin du bombardement de Sweaborg n'est-il pas signé d'un amiral *Penaud*? — Et moi qui écris ces lignes,

moi socialiste et proscrit, ne suis-je pas affligé du plus aristocratique de tous les noms d'aristocrates?

Encore ces noms sont-ils les moins choquants de tous: on peut s'en rapporter à moi pour épargner à mon prochain des plaisanteries blessantes! Je ne parlerai donc point de toutes ces innocentes victimes qui s'appellent par naissance ou mariage: *Cocu, Pointu, Cornu, Cornard, Canard, Lechat, Cochonnet, Lechien, Lerat, Lebœuf, Fricot, Maraud, Chicaneau, Moineau, Moricaud, Chameau, Ribaud, Moutard, Morveux, Rogneux, Tondu, Brûlé, Pelé, Lécorché, Asdepique, Claquedent*, etc., etc. Une pareille litanie serait nauséeuse, et d'ailleurs inutile, chacun pouvant trouver parmi ses proches ou ses meilleurs amis des noms à faire crever de rire.

Ce qu'il y a de certain c'est que les désignations les plus insignifiantes sont encore les moins lourdes aujourd'hui. Ce qu'il y a de positif c'est qu'il en est beaucoup dont on rougit tellement que, pour en avoir d'autres, on implore l'entremise des tribunaux suprêmes. Comme si le gouvernement avait rien à voir en cette affaire! Comme s'il pouvait contraindre à porter tel nom ou à quitter tel autre!

Ou plutôt oui, le pouvoir a ce droit; vous le lui avez donné, vous ses sujets. Car vous l'avez institué conservateur de l'ordre social actuel. Or cet ordre contre nature sanctionne la possession héréditaire et abusive qui se maintient uniquement au moyen des appellations. Le nom, c'est le numéro d'enregistrement à l'aide duquel l'autorité retrouve toujours ses amés et féaux esclaves. Le nom remplacé l'homme, son cœur et sa vie, comme le capital remplace la chose, la terre, le travail et la valeur réelle. L'homme et la nature ont disparu devant la fiction.

Ergo, chantez, dansez, mariez-vous! Vous resterez *Têtus, Tordus, Bossus, Bancals, Boîteux, Manchots* et *Sourds* tant que cela sera dans l'intérêt et le caprice de vos maîtres et seigneurs.

Si ces arrangements vous conviennent, hardi! Messieurs et Mesdames! faites vite des enfants; que des noms aussi gracieux que les vôtres ne soient pas perdus pour la postérité!

L'homme ne doit plus être baptisé dès sa naissance, au hasard, quand rien encore ne révèle ses penchants; ni son père, ni son nourricier, ni son parrain n'ont le droit de disposer ainsi de son avenir. La femme ne doit plus être rebaptisée par le ma-

riage. Le fils ne doit plus être condamné perpétuellement à s'appeler comme ses honorés ancêtres.

Notre nom doit être l'épigraphe de notre vie, nous représenter sous notre aspect le plus général et le plus saisissant, de manière que, seulement à l'entendre, on nous connaisse comme si l'on nous fréquentait d'habitude. Notre nom doit varier suivant l'âge, le lieu, le temps et les événements. Il doit y avoir des noms d'enfance, de jeunesse, d'âge mûr et de vieillesse. Il faut qu'on puisse en changer autant de fois que l'exigent la mobilité du naturel et les variations dans la manière de vivre. Aux uns il suffira d'un nom pour toute leur vie, les autres en useront autant que de chemises. L'essentiel, en un mot, c'est que l'Etat civil ne soit plus fixe, injuste et stupide comme le veut aujourd'hui le mode de possession.

Le surnom deviendra le véritable nom, ayant de bonnes raisons d'être, choisi par nous-mêmes ou par les autres, selon les événements, les incidents, les situations et conversations de notre vie. Nous le trouverons dans un accès de gaîté, de tristesse ou d'expansion, dans une de ces circonstances rares où l'homme se fait bien connaître. Comme tous les autres, l'usage de dénommer doit être soumis aux lois de la Transformation incessante et non plus aux codes de la Propriété.

XXI

Je travaille comme le semeur, le brave homme des champs qui se met à l'aise dans ses habits pour faire le plus d'ouvrage possible.

Selon moi, le costume de l'individu doit être en rapport avec le pays qu'il habite, la saison, la température, les circonstances et occupations de sa vie. La plus étroite des tyrannies est, sans contredit, celle de la Mode. Elle ne nous laisse pas un instant à nous-mêmes, elle nous fait surveiller par les mille regards de ses Argus et de ses fidèles, elle nous espionne dans nos moindres mouvements. Elle couvre d'un masque uniforme nos instincts les plus divers; elle nous emprisonne de la tête aux pieds et nous

oblige à colporter notre prison sur nous par le chaud et le froid, le soleil et la pluie, les vents et la poussière, à la campagne comme à la ville. Elle nous pétrifie, nous momifie, nous ridiculise, nous cristallise, nous stalactise.

La forme trahit le fond. L'extérieur réflète l'intérieur. Assurément on ne peut pas juger d'un homme par le seul examen de sa mise, des protubérances de son crâne, des lignes de sa main, de l'expression de sa physionomie. Mais chacun de ces attributs superficiels indique une particularité de notre organisation profonde, et bien certainement l'on parvient à se faire une très-juste opinion sur une personne en observant tous ces détails, en rapprochant et comparant les résultats de cette observation.

Notre costume révèle donc un côté de notre caractère, comme notre style, notre écriture et *l'habitude* de nos traits en révèlent d'autres. Sans accorder à MM. les tailleurs l'influence capitale à laquelle ils prétendent sur la marche de la Civilisation, sans élever pour ma part un nouveau système physiognomonique, sans tomber dans l'exclusivisme étroit, exagéré, mesquin de bien des gens, je soutiens cela. Je prétends que les habits sont aux mœurs ce que, dans le corps humain, le derme est aux muqueuses. Et de même que le bon ou le mauvais état de la peau fait juger du bon ou du mauvais état des voies intérieures, de même telle ou telle mise accuse telle ou telle disposition de l'être moral.

— Que les petits jeunes gens dont l'estomac regorge ne se permettent pas à propos de cette phrase d'insulter à la misère par quelques plaisanteries très-spirituelles ! Comme eux je sais que la faim se cache du mieux qu'elle peut sous ses haillons. Mais le temps est aux réparations, petits rentiers doublés de cuivre et d'or. Et malheur à ceux d'entre vous qui riraient encore du pauvre ! Vos livres saints vous le disent : « malheur à qui se moque du pauvre ! il déshonore celui qui l'a fait. » —

Ce n'est donc pas aux malheureux que vont mes allusions. Non certes, je respecte trop leur infortune pour ne pas me découvrir devant elle chaque fois que je la rencontre. Mais je m'adresse à ceux qui, pouvant s'habiller comme ils veulent, sont toujours mis comme ils ne voudraient pas. Je parle de ces lâches qui aiment mieux se meurtrir tout le corps que de froisser un cheveu de l'Opinion, que de rogner un ongle au Préjugé griffu. Je parle de ces oisifs qui passent trois heures sur vingt-quatre à lutter contre l'entêtement d'un poil de barbe, d'un faux-col ou d'un nœud de cravate. Je parle de ces jolis hommes qui pestent,

jurent, ragent et transpirent devant le miroir de leur fatuité. Je parle de ces sachets ambulants qui nous asphyxient des senteurs du musc et du patchouly. Je parle de ces mannequins-annonces qui promènent leurs nouveaux habits sur les boulevards, à la plus grande satisfaction de leurs fournisseurs. Je parle de ces suppliciés du bon ton, serrés, guillotinés, étouffés, étranglés, ridiculisés, déprimés, comprimés, écartelés, ficelés, rembourrés, agraffés, boutonnés, tirés à quatre épingles, martyrisés, tortillés, torturés, qui seraient malheureux s'ils pouvaient respirer et marcher librement. Je parle de ces mignons esclaves qui se luxeraient pieds et mains, se perceraient oreilles et narines, s'il prenait fantaisie de le faire à la cour. Je parle de ces imbéciles sans défense qui livrent leurs membres aux habilleurs, et leurs têtes aux barbiers, à discrétion, miséricorde et merci. Je parle de ces poupées humaines dont on allonge ou rétrécit à volonté le visage, qu'on savonne, rase, pommade, frise, roussit, grille, plâtre, replâtre et retappe. Et qui restent là, plus patientes que des caniches qu'on tond ou des mulets qu'on ferre! Et qui ne pourraient se passer un seul matin du contact gluant de la main du frater! Je parle d'êtres vivants qui se laissent tailler en jardins anglais, en sacs, en boules, en mômies, en brosses, en équerres, en pyramides, en triangles, en obélisques, ni plus ni moins que s'ils étaient des touffes d'ifs et des queues de cheval! Ils font mon bonheur, ceux qui sont ravis de voir s'épanouir sur leurs faces une côtelette, une mouche, une impériale ou un as de trêfle! Ils font ma joie, les héritiers de bonne famille qui s'attellent à leurs moustaches et tirent dessus pour leur faire gagner quelques lignes et défier le ciel de moins bas!

Mais non, je m'arrête. Ce persifflage me fatigue et me blesse moi-même. Je m'indigne de voir l'homme déformé de la sorte et de ne pas entendre les soupirs de son impatience, les cris de sa fureur. Je me demande comment il peut faire passer sous ce joug absurde sa gravité, sa force; comment la femme peut y soumettre son bon goût, sa capricieuse délicatesse; comment enfin l'être quelconque, imbu du sentiment de sa valeur, ne ressent pas une humiliation profonde quand il ne peut se distinguer de personne, même par la coupe de ses *inexprimables*. Oh quel siècle, celui dans lequel la même mesure toute petite, toute économique est applicable à tous les caractères, à toutes les intelligences, à toutes les tailles, à tous les vêtements! Quel siècle, celui dans lequel les hommes cherchent à se défigurer le plus régu-

lièrement possible pour se rendre égaux! Siècle où l'on est caricaturé, rapetissé, dénaturé, où l'on n'apprécie les gens qu'à la qualité de leur linge, où l'individu met tout son orgueil à réaliser le plus exactement possible les belles images du journal des modes!

Tout tombe sous le fer des prêtres de Psyché. Devant leur stupide déesse ils immolent en holocauste les longs cheveux qui encadrent si gracieusement les jeunes visages, les barbes soyeuses qui complètent l'expression de la physionomie, les couleurs naturelles qui lui donnent une animation propre. De leurs grossières mains ils veulent corriger la nature et retoucher l'ouvrage des années diligentes. Mais réjouissez-vous donc, civilisés, vous êtes comme des joujoux de carton entre les mains des coiffeurs, des tailleurs et des apôtres de Saint-Crépin! L'homme, le roi de la nature, s'est incliné sous le peigne, le tranchet et le ciseau. Il râle dans un corset, souffre à pleurer dans des bottes vernies; son front, son noble front porte la rouge empreinte du chapeau meurtrier.

Oh! la très-glorieuse, la très-divine Mode, la mode tant célébrée, tant fêtée de nos jours, l'impudique, la banale, la laide, la traînée partout, celle qu'adorent des femmes métamorphosées en tours de crinoline et des hommes transformés en étuis de rifflard!... Voilà ce qu'elle a fait des corps!

Et les âmes, les âmes! Le plus endurci des anatomistes n'aurait pas le triste courage de décrire la noirceur, la corruption fétide de ces temps. Je ne suis pas bien sûr que l'habit ne fasse point quelque chose de l'homme; mais ce dont je suis bien certain c'est qu'il en défait beaucoup. Celui qui porte toujours le même costume gênant est forcé de garder toujours la même attitude contrainte, de parcourir toujours le même cercle de connaissances attifées, préparées, pomponnées, harnachées, guindées, crucifiées comme lui, de toujours gaspiller sa force et son intelligence dans les mêmes conversations, dans les mêmes intrigues frivoles. Le langage et les manières de ces singes à révérences souffrent à la longue de l'état contre nature où est réduit leur corps. Le moral n'échappe pas plus à cette déformation par la Mode que les muscles, les nerfs, les articulations, les os même qu'elle finit par altérer, courber, ramollir. Quand

l'habit tient lieu de cœur, quand l'accessoire prend la place du principal, quand le détail absorbe le tout, l'homme doit bientôt disparaître, enseveli dans un corset et pliant sous un feutre.

La littérature au jour le jour donne une exacte idée des opinions, des réflexions de nos contemporains. Pouvez-vous lire un journal? Moi je ne le saurais et j'en suis satisfait. Car je connais d'avance les renseignements *positifs*, les scandales de *haut-lieu*, les nouvelles *très-peu gaies*, les détails *authentiques*, les allusions *transparentes*, les révélations *de source certaine*, les réceptions, allocutions, publications, mentions, nominations, suppositions, interprétations, diffamations et déceptions *hautement intéressantes* qu'il peut contenir : les assertions *sérieuses*, les *graves* appréciations qu'il avance aujourd'hui, qu'il dément demain. Je sais que les malheureux correspondants et rédacteurs doivent tout mettre au conditionnel : la grossesse de l'impératrice, la supériorité de Shakspeare sur M. Ponsard, celle de la Ristori sur la Rachel, cette Israélite froide comme un vers de Racine, le bombardement de Sébastopol, la destruction de la puissance russe surtout, l'existence même des lois, leur droit même d'écrire. Je sais qu'ils n'affirment rien, ne garantissent rien, ne réfutent rien, et retiennent de tout cela seulement leur salaire. Je sais qu'ils couvrent le vide de leurs colonnes sous un insupportable jargon de haute école que vous retrouverez dans tous, sans aucune espèce d'exception. Je sais qu'il pèse sur le journalisme français une certaine dictature inavouable d'alinéa, d'orientalisme, de byzantisme, de décadence, de verroterie, de potichomanie, de ballet, de tables tournantes, de minauderies, de réticences, de conventions, de demi-confidences, de galanteries, de petits soupers, d'émaux et de camées, d'antiquailleries, de rocailles qui produit un intarissable bavardage, une phraséologie délirante, un argot sans antécédents en aucune littérature. J'ai constaté l'affreux désespoir des abonnés antiques du *Constitutionnel;* ils s'interrogent anxieusement pour savoir où va le monde à ce train-là. J'ai vu des organisations à l'épreuve du vaudeville et de la poésie lamartinienne, ne pouvoir assimiler les premiers-Paris des princes de la presse ; je les ai vus y perdant la bravoure et l'intrépidité qu'ils avaient acquises en un demi-siècle de lectures très-morales. Et je me suis demandé souvent, bien souvent, moi qui m'étonne avec peine, où s'arrêterait cette longue torture du sens commun. Mode! vieille coquette, bigotte, hypocrite, ridée, tannée, surannée, passée, fardée, teinte,

déteinte et reteinte, je me suis demandé bien souvent quand cesserait la déplorable tutelle que tu t'arroges sur la jeune Pensée?

On ne peut nier l'influence que costume et coutume exercent l'un sur l'autre. L'homme prend l'aspect extérieur de sa profession, le moine s'identifie complètement avec son habit. Le médecin est comme infusé dans son paletot aux larges manches; le curé ne fait qu'un avec sa soutane crasseuse: le propriétaire s'épanouit au coin de son feu en son ample robe de chambre; l'ouvrier se balance gaîment dans sa blouse de travail; le soldat reste droit comme un i dans l'uniforme qu'il tient de la munificence de son empereur; la religieuse ne peut vivre que sous le voile qui cache aux curieux ses regards pudibonds. Etudiez la démarche compassée du pasteur protestant; voyez venir à vous le pédagogue et le jésuite, les yeux humblement tournés vers la terre; comptez les pas du notaire calculateur et les bonds de son clerc qui saute les ruisseaux; examinez le ravissement de l'huissier quand il court opérer une saisie chez quelque pauvre diable; entendez siffler le marin qui se rappelle les joies et les fureurs de la mer sa maîtresse, regardez comme il se balance sur ses hanches pour suivre le roulis de son navire aimé. Considérez le bourgeois d'Occident! il a pris le grand deuil, il pleure la bonhomie, la franchise, l'hospitalité, la cordialité, les joies naïves de ses pères à jamais perdues pour lui. Tout est calculé dans son costume: la laine et la soie, le coton et le fil, le crin et le velours, l'honneur et le profit. Quand il prend du galon, il n'en veut pas trop prendre.

Dites maintenant si les costumes ne sont pas en rapport avec les travaux journaliers et les allures favorites; dites si la mise de l'homme n'est pas chose importante dans sa vie; dites s'il est possible d'immobiliser la liberté de chacun dans un vêtement fait pour tous; dites si toutes les réformes ne se commandent pas, de la plus petite à la plus grande; dites si jamais, dans l'avenir, on taillera les habits sur une guérite ou sur le gentil modèle qu'impose à tout un peuple la cupide imagination d'un tailleur à la mode?

Sur les monts d'Italie, parmi les nuages bleus, les légères vapeurs, les sources cristallines, je vois danser l'Europe future, l'Europe artiste et libre. A ses flancs est nouée l'écharpe verte

et rose, le reflet terrestre de l'arc-en-ciel, le symbole de nos joies et de nos espérances. Elle tient à ses pieds la Mode agonisante, coiffée d'un chapeau-calèche, cuirassée d'un corset triple, gantée de chevreau, bottée à l'écuyère, armée d'un parasol et vaincue cependant.

De joyeuses multitudes l'entourent; les airs tressaillent de concerts d'allégresse; l'accord des harpes et des guitares, les éclats bruyants des instruments de cuivre sont répétés par les échos. Les danses et les rondes s'enlacent comme des guirlandes de fleurs. Rien ne peut aujourd'hui donner une idée de ce spectacle magnifique.

Oh! les belles couleurs fraîches, variées et pures! Oh! les costumes aisés, gracieux, originaux et pittoresques! Oh! les mantilles, voiles, voilettes et basquines légères qui flottent dans le vent! Oh! les pantalons blancs, les turbans dorés, les calottes grecques, les panaches onduleux! Oh! les dolmans, les burnous, les talmas, les plaids d'Écosse, les vestes albanaises et palikares. les *jaquetas* castillanes et andalouses! Oh! les torsades déliées, les fines aiguillettes d'or et d'argent, les splendides broderies imitant les feuilles et les fleurs, les décorations de roses, d'œillets, de lys, de pervenches, de violettes et de pensées! Oh! les étoiles, les éclairs, les oiseaux, les papillons, les vers-luisants et les libellules figurés sur les habits! Oh! les armes bronzées et cuivrées, blanches et vermeilles! Oh! les fusils, les carabines, les longues épées, les larges sabres qui ne versent plus de sang! Les enfants les font battre sur les flancs des jeunes hommes qui les portent gaîment! Oh! les élégantes bottes à revers, jaunes et noires, minces, lisses, polies, vernies, ornées d'éperons d'or et de glands de corail! La lune s'y mire et les chevaux sont fiers de les sentir dans l'étrier! Oh! les femmes, les anges, les nymphes, les déesses bien-aimées, vêtues de blanc, de rose, de vert, de violet et d'azur, trottant, galopant, valsant, polkant sur les gazons fleuris avec des zapatilles de soie! Et les petits garçons éveillés, nus de bras et de jambes, avec de belles blouses, des arcs, des flèches, des cerceaux bruyants, des toques, des aigrettes, des plumes d'aigle et de paon! Et les petites filles, les rosées, les rieuses, les follettes, les coquettes portant le frais costume de leurs jolies sœurs de Perth, la robe à carreaux, courte, large et brillante, comme les pierres précieuses des monts Calédoniens! Et les chevaux hennissant, piaffant, caracolant, écumant, couverts de draperies écarlates,

fiers sous la selle arabe et les grands pistolets serrés dans les arçons! Et les voitures rapides, faites de cristal, de bois de palissandre et d'ébène, roulant sur des routes jonchées de verdure! Et les chamois, les gazelles, les oiseaux des champs qui viendront avec joie prendre part aux festins des hommes moins cruels!

En ces temps de liberté, de grâce, de bonheur et de fêtes, chacun choisira son costume dans l'étoffe et la couleur qui lui plairont davantage. Les tailleurs seront quelquefois consultés, rarement obéis. La forme, la longueur, l'ampleur des vêtements seront déterminées par la taille, la corpulence, les allures et la profession des individus. En général les hommes seront mis simplement et commodément. Quant aux femmes, elles rivaliseront de coquetterie naturelle; elles imagineront des parures qui feront valoir leurs charmes, leur démarche et leur maintien; elles seront remarquées pour leurs goûts et leurs caprices. N'étant plus enflées par les jupons et les *accessoires*, délivrées de tout corset, elles prendront enfin confiance en elles-mêmes; elles croiront à leur mission sociale, à leurs droits équivalents à ceux de l'homme. Alors chacun étant différent de tous, l'originalité des costumes ne sera plus un ridicule, mais au contraire une qualité bien essentielle et comme le cachet apposé sur les caractères. Alors l'individu sera libre dans ses habits comme dans ses actes, comme dans ses discours. Alors la diversité remplacera l'uniformité; l'animation, la monotonie; l'assurance, la timidité; et l'expansion, la crainte. La société des hommes se distinguera davantage de celle des animaux domestiques qui tous ont même pelage, même pas pesant; elle sera plus conforme aux vœux de la nature, plus semblable aux corps célestes dont les clartés, les rayons et la vitesse diffèrent à l'infini,

Oh! que ton règne arrive, Liberté! Que nous soyons bientôt délivrés du fatiguant aspect des foules humaines surmontées de tuyaux de poële, râlantes dans leurs habits étriqués! Ou bien, si l'empire de la mode et la race du Badinguet-Triomphateur doivent subsister toujours, qu'on en finisse donc au plus tôt avec les derniers vestiges de l'indépendance individuelle. Que les chirurgiens, les dentistes et les mouleurs se saisissent de l'humanité malade! Qu'ils la ténotomisent, lui posent des râteliers d'ivoire, la coulent dans des étuis de plâtre et la portent, radieux, au palais de l'Exposition universelle! Assurément ce sera le chef-d'œuvre du génie civilisé. — Notre premier père

avec sa feuille de vigne et son regard modeste : passe encore! Mais le bourgeois avec son faux-col, son parapluie, sa voix arrogante et son œil vaniteusement niais : impossible!

XXII

Je travaille comme le semeur qui ne cause guère. Il regarde, écoute et note toutes choses, s'inquiétant fort peu des distinctions subtiles des gens aux grandes paroles, des faiseurs d'embarras.

J'observe que la Liberté renverse les usages qui s'opposent à sa marche, je remarque la Nature se vengeant des sociétés quand elles méconnaissent ses lois ; je me réjouis que la compression ne puisse être supportée longtemps par le corps de l'homme non plus que par son âme.

Que les entêtés se résignent! Toujours l'individu proteste contre les obstacles qui nuisent à son développement. Et dès qu'il se sent assez fort, il brise les chaînes de la Loi, de la Mode et du Préjugé qui le tenaient captif!

Quand j'étais au nombre des vivants et que je fréquentais le beau monde, j'ai vu la COUTUME, la vieille duègne importante et revêche, faisant tapisserie des heures entières, tandis que la jeunesse se divertissait aux quadrilles joyeux. Les petites filles n'en avaient plus peur, les jeunes gens la saluaient avec déférence, de très-loin, mais la laissaient en place. Elle s'indignait, fulminait contre les dépravations mondaines, crispait ses mains sèches et passait entre ses dents l'aiguille de vermeil qui lui servait de contenance. A ses côtés étaient plusieurs autres filles laissées pour graine aussi, plus osseuses encore que la Coutume. L'une s'appelait *Belle-Manière;* elle avait l'épine dorsale tordue, les jambes déboîtées à force de révérences. L'autre qu'on nommait *Pruderie,* cachait ses rides fardées avec un éventail jaunâtre. Une troisième, une anglaise rousse, *Miss Bas-Bleu,* se livrait à d'horribles contorsions en déclamant les vers salpétrés et tonnants d'un poète incompris. Un vieux célibataire à la tête branlante, à la voix doucereuse, aux insinuations perfides, un vieux qui

puait l'encens et le camphre, leur servait à la fois de Léandre, de paravent, de partner au vhist, et souvent de danseur, dans les moments de grande utilité.

C'est pourquoi je vous le dis, générations qui nous suivez, qui vous ébattez encore sur le sein blanc de vos mères, vous conduirez les funérailles de la Vertu, de la Coutume et de la Modestie. — *Lætare!*

Moi, je sème en chantant!

XXIII

Quand j'étais au nombre des petits savants qui se disputent la manne universitaire, je suivais assidûment les cours des écoles et les séances des assemblées. Là j'ai vu les étudiants et les sténographes reproduire des discours aussi vite qu'ils étaient dits. Moi-même, par un procédé qui m'était propre, je prenais des notes sans oublier une seule parole tombée des lèvres de l'oracle. D'où j'ai conclu que l'écriture ordinaire, la lente, la difficile, qui trahit nos efforts n'avait plus bien longtemps à exercer sa tyrannie sur nous.

J'entends beaucoup de conversations; je lis beaucoup de lettres écrites en toutes langues, provenant de toutes classes de gens. Je m'aperçois que chacun s'affranchit insensiblement des règles de grammaire. Bien des abréviations pénètrent dans l'usage. L'on ne s'étonne plus trop des fautes d'orthographe; l'on ne trouve plus singulier que tel esprit original accentue, ponctue, redouble ses lettres comme il l'entend.

Le nombre de ces révolutionnaires-là chaque jour augmente sans que le pouvoir y prenne garde, sans qu'il comprenne la portée de leurs protestations. Je connais bien des jeunes gens qui résolument font des barbarismes et des solécismes à rompre les nerfs racornis de tout le corps enseignant. Ils s'y trouvent suffisamment autorisés, depuis que nous sommes en empire, par l'illustre exemple du premier Napoléon.

J'ai tenu dans les mains de nombreuses correspondances anglaises. Et j'ai remarqué, non sans un vif plaisir, que nos voisins

et alliés avaient eu le bon sens de jeter aux orties les banales politesses dans lesquelles nous excellons encore. *Oui* ou *non* avec une signature , telle est la plus souvent la teneur de leurs réponses. A quoi bon davantage, si l'on s'entend ainsi? Croyez-vous bien amuser les autres en les contraignant à lire ce qu'ils vous forcent d'écrire? Qui se réjouira de ce ricochet de phrases pompeuses? La Poste aux grelots tapageurs et votre papetier.

Moi, voyant se généraliser ces manières qui sont les bonnes, les faciles, les agréables, je m'assure qu'il y a réaction générale contre l'ennui causé par la correspondance, dès qu'elle n'est plus intime. Je m'assure qu'on veut en finir avec la phraséologie prétentieuse, et retrancher des rapports de chaque jour tout stérile bavardage. — *Amen!*

Moi, je sème en chantant!

XXIV

Quand je cherchais un fil d'Ariane, un sentiment, un principe, une pensée dans le labyrinthe si peuplé de la politique oiseuse; quand je parcourais les journaux et que je les voyais lire aux habitués des cabinets de lecture, je remarquais bien souvent que les hommes les plus simples se permettent de discuter l'opinion d'un rédacteur renommé, de trouver la chronique sans intérêt, de critiquer amèrement d'abord, et ensuite de ne plus consommer du tout ces sortes de productions feuilletées.

Depuis, j'ai continué ces observations. Et maintenant je connais beaucoup d'honnêtes gens qui paraissent singulièrement contrariés quand on les surprend de l'avis de leur journal. Ils pensent qu'un individu ne doit plus s'imposer comme article de foi parce qu'il possède le moyen de se faire imprimer. Deux seuls journaux leur semblent écrits avec talent, le *Peuple* et la *Presse* dont les rédacteurs s'étudient à ruiner l'empire du Journalisme et des Partis pour le plus grand avantage de la Liberté individuelle.

J'ai vu le deux-Décembre, le plus honni, le plus barbouillé de sang des pouvoirs tyranniques, enfoncer ses éperons jusqu'au fond de la gorge du Journal, passer le mors entre ses dents écumantes et le conduire à fond de train à l'abîme d'abjection. A la suite de cette razzia brillamment exécutée, les roquets et griffons

à plumes ont si bien senti leur échapper l'esprit public qu'ils ont définitivement renoncé à se frayer eux-mêmes un chemin aux honneurs. Maintenant ils cherchent à se faire remarquer du Pouvoir et s'estiment fort heureux quand celui-ci les achète. Ne pouvant plus devenir maîtres comme en Février, ils se font domestiques comme en 1815. C'est l'aveu le plus complet de leur impuissance à reconstituer désormais en Occident un parti d'opposition.

Nombreux sont aujourd'hui les lecteurs qui recherchent les travaux originaux et se défient du jugement des critiques, ces maigres insectes qui s'attaquent aux plus beaux fruits. Les comptes-rendus, les censures des journaux, les approbations, improbations, brevets, diplômes des académies, universités et facultés, les programmes des partis, leurs listes préparatoires électorales, la dictature exercée sur les intelligences, tout cela devient impossible comme le gouvernement, le code et la majorité sociale enfantés par le Privilége. — *Alleluia!*

Moi, je sème en chantant!

XXV

Si la France ne peut plus imprimer les idées nouvelles, la Belgique, la Suisse, l'Angleterre, la Hollande, l'Amérique, avides de gain, se chargent de le faire. Cela revient au même aujourd'hui que des communications rapides et fréquentes relient tous les peuples, aujourd'hui que la Contrebande au pied leste saute en sifflant par dessus le corps des douaniers dormeurs.

Si la censure officielle rend les journaux français nauséeux à lire et à écrire, il en résultera forcément que les littératures ancienne, étrangère, et celle de l'exil seront bientôt mieux connues et plus appréciées chez nous. Déjà se multiplient à Paris les traductions des auteurs de l'antiquité, celles des grands écrivains d'autres pays, et les éditions populaires à bon marché. La *Bibliothèque-Charpentier*, la *Librairie nouvelle* trouvent leur compte à ces entreprises. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Orient, les âmes de la vieille Rome et de la Grèce olympienne se réjouissent de la publicité que nous donnons à leurs œuvres. Ainsi l'éducation

française, si grandement défectueuse en ce qui regarde toute autre littérature que la sienne, se perfectionnera pendant les temps de mutisme que nous traversons ; ainsi la nation pourra se pénétrer des grandes maximes de justice et de liberté contenues dans tous les chefs-d'œuvre qui sont la patrimoine du genre humain.

Oh les sociétés à l'appétit bestial ! Oh le Pouvoir borgne qui ne voit rien, sinon que son existence éphémère est toujours menacée par un poignard aiguisé dans l'ombre ! Le Pouvoir ignorant qui supprime des journaux insignifiants et criards, qui s'inquiète des innocentes caricatures du *Charivari*, mais qui laisse imprimer, réimprimer et circuler partout l'Evangile, Dante, Byron, Goëthe, Rabelais, Molière, J. de Maistre et Proudhon ! Mais, Pouvoir paresseux et émeutier, tu n'as donc jamais rien lu ni rien su, que la Révolution te fasse perdre si facilement sa trace, sa trace éclatante comme le jour qui nous éclaire ! Oh pitié, pitié sur eux, les gouvernants, les pauvres d'esprit : ils ne savent pas ce qu'ils font ! — *Kyrie eleison !*

Moi, je sème en chantant !

XXVI

Je prévois la prochaine conclusion d'un traité de libre commerce entre la France et l'Angleterre, traité qui ne permettra plus aux seigneurs des gabelles d'exercer sur les voyageurs la dictature du sondage et du fouillage à vif. Alors les livres des proscrits franchiront les frontières qu'ils assiégent depuis si longtemps. Si cette littérature sait se rendre intéressante, elle ne pourra suffire aux demandes qui lui seront faites de toutes parts : l'homme, la femme surtout, la fille d'Eve la chatouilleuse, sont tellement avides du fruit défendu ! Les curieux, les gens importants, les amis du scandale et de la nouveauté, les membres des casinos de province, tous ces petits bourgeois touristes qui boudent le pouvoir, reviendront au sein de leurs familles, malins de visage, retroussés de nez, la bouche et les poches pleines de ce qu'on peut écrire à l'étranger contre l'ordre de choses régnant en France. Ils s'arracheront ces livres, ces brochures, les liront, les garderont précieusement sous verre, dans du coton, les cache-

ront, les embaumeront, les feront dorer sur tranche parce qu'ils ne trouveront que là des vérités émises par des hommes libres de toute législation. Les gérants des journaux censurés s'arracheront des poignées de cheveux devant leurs caisses vides; les procès pleuvront sur eux comme grêle dès qu'ils voudront se donner des airs un peu trop lestes. Les trafiquants britanniques se montreront pleins d'égards pour les proscrits qui leur feront gagner de l'argent. La Révolution roulera sur un char fait de livres sterlings!

Le jour enfin viendra dans lequel la pensée de l'individu remplira de terreur la force publique. Alors, si creux sera le sillon de justice tracé dans toutes les consciences que jamais pouvoir ne saurait le détruire. Alors l'Atlantique joyeux bondira sous les navires chargés de productions intellectuelles. Alors les hommes fixeront le rouge soleil sans être éblouis de sa gloire et de sa liberté. — *Laudate!*

Moi, je sème en chantant!

XXVII

Si je tempête pour assembler quelques lettres avec ma plume, combien s'impatientent davantage les imprimeurs quand ils choisissent, l'un après l'autre les caractères qui forment les mots! La Découverte doit trouver bientôt le moyen d'épargner à l'ouvrier le fastidieux travail de composition. Il est impossible que nous ne disposions pas un jour de procédés sténotypiques analogues à nos procédés sténographiques.

Depuis sept ans seulement on imprime beaucoup plus vite et bien mieux que par le passé, grâce aux perfectionnements constants apportés dans le grand art de Guttenberg. A l'exposition de Londres fonctionnait une machine immense à laquelle on donnait des chiffons à avaler et qui rendait un journal noirci de dépêches et de mensonges, signé, timbré, plié, tourné du bon côté, en un mot tout prêt à être dévoré par les amateurs. — A la même époque, le *Times* et l'*Illustrated London News* pouvaient tirer à l'infini pour satisfaire aux exigences d'une consommation fabuleuse. — L'inévitable suppression de toute patente, de toute censure permettra bientôt l'établissement des bons ouvriers ty-

pographes à leur compte. Cette multiplication des imprimeries déterminera la baisse de leurs tarifs par suite de la concurrence qui s'établira des unes aux autres. Peu à peu va disparaître ainsi l'intermédiaire capitaliste qui sépare l'écrivain de l'ouvrier.

Voyez à combien de relations sociales, d'avis, d'annonces, de programmes, de prospectus, de lettres de faire part, de bulletins, de communications de tous genres s'applique maintenant l'imprimerie. A mesure que la population s'accroît, que les intérêts se fractionnent, que les individus s'émancipent de la tutelle des sociétés, l'impression remplace la parole et l'écriture pour l'échange des offres et des demandes, pour la mise en circulation de toutes les nouvelles. L'affiche accompagne partout le chemin de fer et le bateau à vapeur; elle est devenue comme la voix de ces coureurs muets.

Nous touchons au moment où l'intelligence, long-temps paralysée par les prodigieux développements de l'industrie, reprendra son essor au moyen de mille procédés nouveaux. La Pensée ne saurait rester davantage à la remorque de la Matière; elle doit avoir sur elle une revanche éclatante et s'affranchir définitivement de l'empire des intérêts.

Je prends en pitié les banquiers et entrepreneurs qui font beaucoup de volume de leurs richesses transitoires. Je leur affirme qu'avant un demi-siècle l'homme n'aura de valeur que par son habileté, son activité, son vrai travail, son esprit inventif et son âme aimante.

Alors tant pis pour ceux qui sacrifieront encore aux Dieux du paganisme! Tant pis pour ceux qui seront faits sur le modèle de Baal, avec une tête d'argent, des mains de cuivre et un lingot pour cœur! Car l'homme ne placera plus son bonheur dans la soif de l'or. Car les déshérités briseront les images; ils deviendront féroces, impitoyables, avides de jouissances, buveurs de sang. Ils glisseront leurs corps dans le lit des princesses et leurs mains dans les coffres-forts. Et l'épargne de bien des siècles sera dissipée, *lavée*, remise en circulation par eux en quelques jours de guerre civile.

Les visions de vengeance m'obsèdent; il faut que je pousse des cris déchirants! Les cieux vont faire pleuvoir sur les privilégiés des glaives de justice. Les flammes seront les robes écarlates des cardinaux et des juges tremblants. Le sol s'ouvrira sous les propriétaires pour qu'ils assouvissent enfin leurs convoitises d'argile.

Les forêts marcheront en agitant dans l'air leurs panaches touffus. Les montagnes croûleront et formeront des lacs en arrêtant le cours des torrents débordés. Les glaciers, les volcans et les mers seront de la fête ; ils chanteront aux prêtres éperdus un terrible STABAT. Les rayons des astres deviendront plus rouges que des traînées d'éclairs. J'entends venir les guerres, les soulèvements et les désastres qui remuent les empires jusqu'en leurs profondeurs. De son pied qui jamais n'arrête, la Révolution fouille parmi les Civilisés comme bûcheron en fourmilière. Pour ma part, je m'estime heureux au même titre que l'antique Bias et le moderne bohémien ; je puis tout emporter sur moi dans ce déménagement universel. Je n'ai rien à craindre des célèbres voleurs ; ils ne connaissent pas le prix de la parole. — *Verbum sapientiæ !*

Et je sème en chantant !

XXVIII

J'observe que dans les campagnes, les écoles et les ateliers, partout où l'homme est franc et simple, on se délivre décidément des manières apprêtées et de tous les esclavages qu'impose l'opinion. Là les individus ne s'appellent plus du nom de leurs pères. A moins qu'ils ne soient dénués de toute aptitude, on leur applique des surnoms qui répondent merveilleusement au côté remarquable de leurs personnes. De leurs baptêmes civil et religieux il n'est plus question que dans les actes officiels. — Dans les sociétés du bel-air, l'usage des sobriquets n'est pas moins répandu, bien qu'on ne les répète qu'à demi-voix.

Je ne sache pas un enfant gracieux, aimé de sa mère et de ses camarades ; je ne sache pas une femme jeune, intelligente et belle ; je ne sache pas un vieillard bienveillant et affable ; je ne sache pas un homme doué d'amour et de sensibilité qu'on désigne seulement par son nom légal. — Entre jeunes gens et jeunes filles, dans les familles unies, il y a des désignations qui répondent à tous les sentiments. L'antipathie, la sympathie, la protection, la force, la faiblesse, les qualités, les défauts, l'âge, la beauté, la laideur, la bonté, l'hypocrisie, la lâcheté, le courage, le talent, la simplicité, la ruse, l'activité, la paresse, tout cela se baptise avec

justice, esprit et à propos. — Dès qu'un homme public, empereur ou facteur rural, tranche un peu sur le commun des martyrs, on le distingue par une épithète qui passe dans l'usage et dans l'histoire. — Les mauvais hobereaux, les députés dégrossis, les négociants parvenus s'octroient généreusement des titres de noblesse en faisant suivre leurs noms par trop vulgaires de celui de leur village ou de leur lopin de terre. — Observez les relations des amants et des amis, vous verrez que l'affection humaine, quand elle devient intime, se traduit par des désignations différentes de celle que le hasard inflige.

Tout cela prouve que les noms héréditaires ne suffisent plus à nos rapports sociaux et qu'ils ont fait leur temps comme la famille légale dont ils perpétuent les rapines privilégiées.

Le temps est proche où l'autorité ne connaîtra plus les individus que par des noms officiels, inusités dans les affaires et le langage ordinaires. Alors les agents du gouvernement ne seront pas compris quand ils parleront de telle ou telle personne dans leur idiôme grotesque, et l'on se moquera d'eux au lieu de faciliter leurs recherches. L'obstination qu'ils mettront dans la pratique de cette coutume ridicule contribuera, comme bien d'autres vexations, à les isoler davantage du peuple. En de pareilles circonstances, l'exercice du pouvoir deviendra tout-à-fait impraticable. L'Anarchie joyeuse saisira les fonctionnaires à la gorge, les étourdira, les refroidira sans miséricorde. On ne trouvera plus un seul gros ventru pour remplir le plus mince vide laissé dans les cadres administratifs. Les sociétés se dissoudront dans leurs profondeurs en même temps qu'elles perdront l'habitude de toute classification superficielle. La propriété se mobilisant par suite des nouvelles conditions du travail, les noms se mobiliseront par suite de la nouvelle existence faite aux individus. Ceux-ci tiendront plus à leur inviolabilité qu'aujourd'hui, quand ils auront librement accepté ou librement choisi le nom qui la sauvegarde. Le corps social se modifiera tout à la fois dans son organisme et dans sa physionomie. Tel le volcan qui ravage les entrailles du globe et répand sur la plaine ses produits embrasés, telle la Révolution parmi les hommes. — *Gratias agamus!*

Moi, je sème en chantant!

XXIX

Le besoin de faire constater sa personnalité se trahit chez ceux-là même qui paraissent y viser le moins, chez les très-dociles de la bourgeoisie peureuse et du petit commerce. Non, jamais la police ne soupçonnera jusqu'où s'étendent les embauchages et les débauchages de la Révolution.

Le *calicot* tord son nœud de cravate avec l'intention longuement préméditée de se distinguer du vulgaire; il fait valoir les effets qu'il porte, par une coupe et un dessin tout particuliers, par d'imperceptibles filets de couleur qui tranchent quelque peu sur le noir uniforme de ses semblables. — Le perruquier tire sa raie bien au milieu du crâne, ou sur le côté droit, tout au moins il proteste de quelques cheveux contre la ligne généralement suivie. — Le tailleur se singularise par les prétentions ambitieuses de ses pans d'habit ou des plis de sa culotte.

Ne demandez pas d'autres protestations à ces honnêtes boutiquiers. Chacun fait ce qu'il peut. C'est déjà beaucoup pour les lévites de la Mode de déclarer la guerre à leur patronne et d'imaginer, dans un accès d'orgueil, que l'homme puisse adapter anarchiquement ses habits à son corps.

Les libres, ceux qui s'absorbent dans un travail sérieux, défient depuis longtemps les mille vexations de l'Usage. Ils sentent que l'âme ne saurait être grande en un corps enchaîné. — L'artiste et le révolutionnaire laissent croître cheveux et barbe tant qu'ils ne sont pas gênés par leur longueur. — L'homme des champs, l'homme de lettres, l'homme de mer, l'ouvrier enfin, le bon ouvrier, quoiqu'il fasse, où qu'il vive, se met à l'aise pour faire son œuvre. — Le fonctionnaire lui-même, étiquette marchante, légale et vivante, se débarrasse avec joie de son harnais d'esclave dès qu'il rentre chez lui. — Le militaire, encore plus étranglé que nous, sollicite de ses chefs la permission de se vêtir en bourgeois le plus souvent possible.

Dans les sociétés les plus maniérées, on méprise l'homme qui passe sa vie devant un miroir. L'uniformité répugnante de

la mode, ses absurdes rigueurs, ses sottes velléités de dictature suscitent chaque jour de nouvelles protestations contre son empire. Chacun tremble de ressembler à son voisin, bien que chacun s'efforce d'imiter tout le monde. L'individu met soigneusement à profit le peu d'indépendance qui lui reste pour signaler ses plus minces tendances originales.

Voyez comme il s'insurge au moyen de cette moustache droite, collée, rattée, frisée, retroussée, vernissée ! Comme il dessine ses allures, sa pose, son regard en traversant les promenades ! Comme il étudie la pointe et le talon de ses bottes, le rebord de son chapeau, l'envergure de son faux-col, ses boutons de chemise, la composition de ses breloques, la fixation de son lorgnon dans le coin de son œil ! Comme il porte volontiers lunettes et postiches, comme il exagère même, à dessein, la simplicité de sa mise ! Et comme la moindre bizarrerie d'une personne excite l'envie de toutes les autres !

Ah ! c'est un bien monotone spectacle de voir défiler dans nos rues l'interminable procession des gens *comme il faut !* Combien plus déplorable il serait encore, si les vêtements se déchiraient du col à la braguette et laissaient voir les âmes noircies qu'ils couvrent de leur voile !

Quoiqu'il en soit, il faut accepter les protestations même les plus timides. Il faut en conclure que l'originalité de l'homme ne peut pas être anéantie, mais qu'elle est amoindrie, gaspillée dans des détails qui font la honte de notre bon goût et de notre bon sens.

Cependant nous sommes pressés par des questions si hautes, si suprêmes que nous ne pouvons plus dépenser notre vie dans les mille futilités de l'étiquette, et qu'il faut nous en délivrer à tout prix, sans regret, sans retour... Ou mourir avec elle, saignés par mille épingles.

En l'air donc castors, corsets, cravates, crinoline, polissons, tours, mollets et toupets et perruques ! Que la Valse, l'infernale, trépigne sur des lambeaux de fracs, de livrées et de galons ! Que le voluptueux Fandango secoue de ses doigts maigres les gants et les anneaux trop serrés sur sa main ! Que l'Humanité passe en tournoyant sur ses vieilles défroques ! Qu'elle soulève de son pied cambré des nuages de poudre, de fard, de plumes et

de senteurs malsaines! Que coiffeurs, tailleurs, chemisiers, corsetiers, bonnetiers effarés, modistes catarrheuses se pâment une bonne fois pour ne plus reparaître sous des formes si sèches! Que les générations nouvelles se plongent dans des bains de lait et d'ambroisie, qu'elles en sortent fraîches, roses, parfumées, brillamment vêtues, mais libres dans leurs mouvements, agiles, gracieuses, élégantes, diaprées de mille couleurs, drapant leurs formes ravissantes dans des parures plus ravissantes encore! — *Ave stellæ matutinæ!!*

Moi, je sème en chantant!

XXX

Je travaille comme le semeur. Il met de l'amour-propre à son ouvrage, et ne le trouverait pas bon si d'autres que lui s'avisaient d'y toucher.

L'homme est ainsi fait. Il se croit bien différent de tous ceux qui l'approchent, et cependant les appelle *ses semblables*. A moins d'être contrefait, galeux ou nègre, il n'est pas un individu qui ne s'estime supérieur à son voisin dans toutes les attributions qu'il préfère. Non, pas un de nous ne consentirait à donner sa nue personne en échange d'une autre également dépouillée de titres, de prestige et de fortune.

L'homme est bien fait ainsi. Cette bonne opinion qu'il a de lui-même sauvegarde sa liberté propre et maintient l'harmonie dans notre petit monde au moyen de la variété.

Dès que nous nous écartons de cette notion de *diversité*, nous arrivons à celle de *similitude;* de la notion de similitude nous passons à celle d'*égalité* par un tout petit sophisme à la façon de Babœuf, Condorcet, Jean-Jacques, Lycurgue, Robespierre, Louis XIV, et Loyola, le niveleur de cadavres!

Et quand nous en sommes à ce point, adieu la liberté, adieu les droits de l'homme! Nous voilà dans l'esclavage, tête et génitoires; notre intelligence et notre race râlent à jamais sous les serres du plus fort. Les gouvernants couchent nos revendications anarchiques dans de beaux draps en papier blanc qu'on nomme

des chartes. Les salves joyeuses du canon bercent, endorment les peuples volés. Ronflez *Te Deum!* L'ordre règne dans les cités pantelantes!

Se ressembler, se rassembler, être ressemblants, être rassemblés, c'est toujours même chose. Les semblables, les pareils, les égaux peuvent être réunis.

Or une réunion suppose un ordre, une classification, une tête, une queue, un juste-milieu, une direction, une obéissance, un mot d'ordre, des devoirs, des supérieurs, des inférieurs, des riches et des pauvres.

De là les rois, les sujets, les dictateurs, les plèbes, les maîtres et les esclaves. De là les théocraties, les aristocraties, les démocraties, les autocraties, les bureaucraties, etc., etc. De là des chaînes, des balles, des canons, des écus, des pieds lourds de despotes et d'usuriers foulant, pelant la tête des nations, marchant, roulant sur elles comme sur l'arène des chemins. De là le Mal, la Guerre, les Emeutes, les Coups d'Etat, la Misère, les noyades, les mitraillades, la Saint-Barthélemy, Néron, Bonaparte, Hérode, Pilate et Samson-le-Bourreau!

Hommes! je vous le dis, si vos droits sont égaux, vos natures sont diverses. Quand vous parlez l'un de l'autre, ne dites donc pas MON SEMBLABLE, dites MON DIFFÉRENT. Et croyez que c'est avoir beaucoup fait pour le Droit que d'en avoir posé nettement les termes relatifs. Croyez que la langue donne la mesure des coutumes, et que, parmi les gens qui se disent pareils, le plus petit nombre est *super*-posé, et le plus grand *sous*-mis. Croyez enfin que, si la conservation des droits de chacun est remise aux mains de tous, les hommes deviennent solidaires dans l'esclavage, dans la souffrance, mais jamais dans la liberté, jamais dans le bonheur.

L'égalité des personnes est un guet-à-pens, une souricière sociale dans laquelle se démènent encore les Cosaques et les partisans de M. Cabet. Moi, qui prétends être différent des autres, je suis plus juste, plus libre, et surtout moins ambitieux que les chefs communistes. — *Principes sacerdotum!*

Et je sème en chantant!

XXXI

Je travaille comme le semeur. Il fait passer devant lui l'homme de labour dont la charrue tranchante remue les couches du sol, les mêle et les rend propres à la culture. Car il sait que le bon grain ne lève pas dans les terres mauvaises, creusées par les insectes sans ailes, les taupes aveugles, les fourmis peu prêteuses, les lapins rongeurs, les animaux voraces, avares et rampants.

Ainsi moi, sur le champ social troué par les bourgeois, épuisé, sec, aride, j'appelle les laboureurs du Nord, les barbares aux longues lances qui creusent les sillons avec des bombes, qui leur font boire du sang et manger des cadavres. Je les convie, pour le salut des hommes, à brûler, herser, raser, détruire, droit devant eux, toutes les richesses et toutes les misères de l'Occident.

Slaves, mes frères, au fond des steppes où l'on vous a parqués, ne restez pas sans vie comme une race déchue! Relevez-vous! Marchez, galopez, bondissez sur vos libres cavales! Rassemblez-vous, hurlez, exigez qu'on vous guide aux rivages des mers où croissent la vigne, l'olive et les beaux fruits!

Et moi j'applaudirai. Moi j'écouterai vos clairons de combat depuis la solitude où j'épie l'avenir. Car mon âme se consume de langueur dans l'étroite enceinte du présent; car tout m'irrite, me blesse, me désole en Civilisation; je ne puis y réaliser le moindre de mes rêves sans de grandes souffrances. Tout m'y paraît sans éclat, sans parfum, sans attrait, sans beauté, sans honneur, sans grandeur. Elle-même, la Poésie n'égare que des reflets plus pâles que la lune dans les nécropoles modernes.

Et tout autour de moi, les meilleurs êtres souffrent: les beaux petits enfants, le vieillard vénérable, le travailleur robuste, l'artiste de génie. Et pour eux tout est mort: la foi, la liberté, la patrie, le bonheur et le divin amour; tout jusqu'à l'espérance, tout hormis la détresse.

Venez, accourez donc, ô Slaves, ô beaux guerriers! Rachetez-nous, sauvez-nous, réchauffez, régénérez de votre sang l'Europe

décrépite ! Afin que sur ce nouveau terrain fleurissent les mœurs et les coutumes heureuses que je viens de décrire, et qui seront comme l'épanouissement du nouvel arbre ethnographique aux racines vivaces et profondes, au vert feuillage embaumé. — *Ave ! salus, spes unica !*

Moi, je sème en chantant !

XXXII

J'ai dit en mon cœur :

J'aime, je pense, j'écris. — Mais il n'y a plus de lumière sous le soleil, plus de justice sur la terre. Tout est corrompu, tout est assombri par le trafic et l'usure. L'espèce humaine est un ulcère. Le Bien et le Mal sont rivés l'un à l'autre par un gros anneau d'or !

Intérêt des intérêts : ah, tout n'est qu'intérêt !

Et la Raison m'a répondu :

« Ta vocation t'appelle : suis-la ! — Parle quand elle te commandera de parler, écris quand elle t'ordonnera d'écrire, aime quand elle te dira d'aimer ! »

— Donc j'ai suivi la parole de mon attrait. Et je publie ce livre sans m'inquiéter des hommes, de leurs éloges ou de leurs blâmes.

Et je sème, et je chante, et je crie : Liberté !

J'ai dit en ma pudeur :

J'édite ce livre. — Ce n'est pas de l'or, ce n'est pas du plomb, ce n'est pas de la chair fraîche, ce ne sont pas des mensonges que j'apporte aux civilisés. Donc ils ne m'estimeront pas comme le banquier juif, donc ils ne me couronneront pas comme le mitrailleur de Décembre, donc il ne me paieront pas comme une fille publique, donc ils ne m'écouteront pas comme leurs avocats bavards et méchants !

Corruption des corruptions ; tout est corruption !

Et la Raison m'a répondu :

« Ta révolte t'appelle : suis-la ! — Que t'importe une opinion vendue, marchandée, traînée dans les colonnes des journaux, sur tous les pans de mur, dans la boue des ruisseaux ? Pourquoi

prendre souci des pays en servitude, de races en décadence? Le glaive du conquérant, le glaive exécuteur de la Révolution, va frapper tout cela d'anéantissement! »

— Donc j'ai suivi le cri de ma révolte. Et je publie ce livre non pas pour les nations caduques, tremblant au bord de leurs fosses, mais pour les peuples jeunes, soulevant leur linceul de neige comme des primevères sous le nouveau soleil.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ!

J'ai dit en mon isolement :

Si je me place au point de vue de mon père et de ma mère....

— Ce livre n'est pas un héritage, mais une dépense; ce n'est pas un titre officiel, mais une récidive anarchique; ce n'est pas enfin un compliment très-présentable que je leur envoie pour le premier jour de l'année.

Dépendance des dépendances : tout n'est que dépendance!

Et la Raison m'a répondu :

« Ta Liberté t'appelle : suis-la! — Chaque chose en son temps. C'était jour d'allégresse au foyer de famille quand un testament venait y reposer son aile funèbre. C'était jour d'allégresse quand, écolier docile, tu rapportais au père un diplôme après l'autre. C'était jour d'allégresse quand, au premier Janvier, tu faisais à la mère les compliments d'usage. Maintenant tu es homme et ne dois plus fléchir. »

— Donc j'ai suivi la parole de ma liberté. Et m'élevant au-dessus de tout préjugé vain, je publie ce livre non contre ma famille, mais pour l'humanité.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ!

J'ai dit en ma tristesse :

L'ouvrage de mes mains, le travail de ma tête ne sont pas des titres de protection dont je puisse faire part à mes amis. Je ne suis ni puissant ni riche. Et plus j'étudierai, plus je méditerai, plus je découvrirai, plus aussi je vais me créer d'acharnés adversaires.

Jalousie des jalousies : tout n'est que jalousie!

Et la Raison m'a répondu :

« L'humanité t'appelle : suis-la! — Tes ennemis vieillissent tous les jours, et tes amis s'approchent de toi sur les nuages de feu qui portent l'Avenir. Tu n'es plus soldat d'un parti, mais ci-

toyen d'un monde. A toi de prouver que tu mérites cette grande naturalisation ! »

— Donc j'ai suivi l'inspiration de l'humanité. Et je publie ce livre, faisant peu de cas des amitiés banales qui pleuvent sur l'homme, comme oiseaux sur le mil.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ !

J'ai dit en mon dépit :

D'où vient que toute revendication en faveur du droit est punie, dans ce monde, comme un outrage aux lois, comme un crime de lèse-majesté sociale? D'où vient que les bons souffrent, que les méchants prospèrent, que les peuples sont conduits, enchaînés comme des troupeaux?

Injustice des injustices : ah, tout n'est qu'injustice !

Et la Raison m'a répondu :

« Ta conscience t'appelle : suis-la ! — Dans les marais saumâtres l'affreux crapaud triomphe, sur les ruisseaux de fange voltigent les insectes aux appétits immondes. Là tout n'est que désordre, torpeur, asphyxie, compression, désolation ! Telles nos sociétés. Mais l'eau reprend son cours limpide, mais la gangrène tombe en poussière de charbon, mais rien ne demeure stagnant sur le globe qui tourne. Tout mûrit au soleil, tout verdit à la pluie ; dans sa course sans fin la Révolution redresse les torts, répare les injustices, sauve les hommes et les empires. »

— Donc j'ai suivi la clameur de ma conscience. Et je publie ce livre pour défier les tribunaux, les gouvernants et les avortons d'hommes qu'on appelle des rois.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ !

J'ai dit en mon découragement :

Pourquoi persister dans une lutte sans espoir? Pourquoi ne pas t'abandonner sans résistance à l'égoût aux eaux noires qui promène la honte par tous lieux d'Occident?

Impudeur des impudeurs : ah ! tout n'est qu'impudeur !

Et la Raison m'a répondu :

« Ta fierté t'appelle : suis-la ! — Parmi tous ces coureurs de fortune, ces diplomates d'antichambre, ces orateurs de salon, ces crocheteurs de fonctions serviles, parmi tous ces gueux en habit noir, relève-toi, dresse-toi comme un remords vivant. La Gloire est la fille libre que réjouissent l'air des monts, le grand soleil et le feu du travail. Elle meurt de dégoût dans les foules

pressées où des hommes sans délicatesse, sans courage et sans cœur l'obsèdent, par milliers, de leurs convoitises brutales. »

— Donc j'ai suivi l'appel de ma fierté. Et je publie ce livre pour faire honte de leur laideur aux mendiants, aux parasites et aux valets de ce demi-monde.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ.

J'ai dit en mon étonnement :

Comment se fait-il que les civilisés taxent de folie toute œuvre originale? Comment se fait-il que toute autre ambition que celle de la fortune leur paraisse inutile, condamnable? Comment se fait-il que l'ouvrier, l'artiste, le penseur succombent, privés de tout, abreuvés de dédains, s'ils ne se vendent pas?

Misère des misères : ah! tout n'est que misère!

Et la Raison m'a répondu :

« Ton désintéressement t'appelle: suis-le! — De nos jours, l'habitude est une seconde nature, et l'intérêt un besoin vital. L'Epargne, la Gêne, la Médiocrité s'effraient de tout ce qu'elles n'ont pas coutume de voir. Le siècle est si bien habité, la confiance est si grande que le premier soin de deux bourgeois qui se rencontrent, est de veiller sur leurs mains et leurs poches. Amitié, haine, considération, protection, négoce, tous rapports commencent, finissent et se résument par une question d'argent. Malheureux les désintéressés tant que dureront ces ignobles saturnales! Mais heureux dans l'avenir les pauvres de fortune, les riches de talent! »

— Donc j'ai suivi la pente de mon désintéressement. Et je publie ce livre pour donner à tous les trafiquants du jour l'exemple d'un fou sacrifiant sa position à la passion d'écrire, son avenir d'un jour, son existence d'insecte à ses rêves d'ange et d'éternité.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ!

J'ai dit en ma désillusion :

Qui saura distinguer le libre de l'esclave, le juste du pervers, et le droit du courbé? Car maintenant les hommes sont tous menteurs, masqués, aplatis et tremblants et rampants.

Confusion des confusions : tout est confusion!

Et la Raison m'a répondu :

« Ta colère t'appelle: suis-la! — Les arrêts de la majorité sont faits à son image. Dans cette bande de mauvais larrons qu'on

appelle notre société, le droit se trouve avec les pauvres, les accusés, les prisonniers, les condamnés à mort. »

— Donc j'ai suivi l'emportement de ma colère. Et je publie ce livre pour la glorification des misérables, des criminels que le monde provoque et tue lâchement.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ !

J'ai dit en mon indignation :

Pourquoi le peuple chante-t-il les louanges de ses oppresseurs? Pourquoi fait-il fumer l'encens devant eux? Pourquoi méprise-t-il, ignore-t-il au contraire et couvre-t-il d'opprobre ceux qui sont meurtris, persécutés en défendant ses droits. L'indifférence du peuple, c'est le pire des dégoûts, l'irréparable mal !

Désespoir des désespoirs : tout n'est que désespoir !

Et la Raison m'a répondu :

Ta dignité t'appelle : suis-la ! — Le peuple est ignorant, le peuple est décimé. Le peuple a faim, le peuple a froid. Le peuple n'entend rien, ne voit rien, ne sait rien, sinon qu'il lui faut la vie de sa journée. Le peuple élève au trône l'homme qui lui tend du pain au bout des baïonnettes, il court au pilori voir exposer ses frères, les gueux d'émeute et de potence. Hélas ! ventre affamé n'a pas d'oreille ; le peuple est réduit à mendier sa peine, à mendier son travail et son salaire. »

— Donc j'ai suivi les conseils de ma dignité. Et je n'ai fait aucune avance, aucune concession pour obtenir les éloges du peuple, et j'ai témoigné de mon amour pour sa juste cause en ne le flattant pas. Et je publie ce livre pour donner une leçon de savoir-vivre aux courtisans des chiffonniers !

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ !

J'ai dit en ma désolation :

Le travail est maudit ; l'ivraie court par les blés. L'usure est souveraine et la pensée captive. L'enfance est un martyre, la vieillesse une agonie, le prolétariat, un grand champ de carnage. L'homme n'aime la femme que le matin.

Lâcheté des lâchetés : tout n'est que lâcheté.

Et la Raison m'a répondu :

« La rédemption t'appelle : suis-la ! Pour tous ceux qui sont méconnus, abaissés, prostitués ; pour tous ceux qui souffrent, pour tous ceux qui attendent : combats ! La Justice le veut ; tu vaincras en son signe ! »

— Donc j'ai tourné mes regards vers la croix du Libre, du Juste qui révolutionna le monde à l'accent de sa voix. Et je publie ce livre à la veille d'une rédemption prochaine, complète, immense.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ.

J'ai dit en mon effroi :

Je suis un abîme de contradictions. — Quand la terre pure et riante resplendit au jour, je voudrais m'élancer dans les plaines du ciel pour l'avoir sous mes ailes, la chanter, l'adorer comme les libres oiseaux. Cependant, je ne sais quelle tristesse poignante, quel amer sentiment de l'impuissance humaine me retiennent enchaîné dans une chambre triste, sur quelque pauvre ouvrage, ironique avortement de conceptions plus vastes. Pareil à l'antique supplicié, je vois des harpes suspendues à tous les saules, et ma main s'en approche, et les branches s'élèvent comme des ressorts : et je ne puis chanter ! O misère ! O faiblesse ! Tantôt mon existence est une âcre débauche de douleur, tantôt un suave délire d'inspiration. Amant de l'avenir, me traînant sur l'argile, je tremble et me débats comme l'alouette blessée.

Tristesse des tristesses : ah tout n'est que tristesse !

Et la Raison m'a répondu :

« Ta sensibilité t'appelle : suis-la ! — Rien n'arrive au hasard. De nos luttes intérieures jaillissent, en déchirant, nos pensées paresseuses. Les autres sont éprouvés comme toi, mais tous ne trouvent pas l'accent de leurs souffrances. Sois donc heureux de savoir traduire les tiennes, employer ton exil et poursuivre ta voie. »

— Donc j'ai mis contre mon flanc l'aiguillon de ma sensibilité. J'ai pris plaisir à me faire saigner, à recueillir le sang à mesure qu'il coulait. Et je publie ce livre pour apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais trop douter de lui-même et de l'utilité de ses sensations.

Et je sème, et je chante, et je crie : LIBERTÉ !

XXXIII

Comme dans un pur cristal, le visage répond trait pour trait au visage, ainsi ce livre résume toutes les observations, impressions, émotions, souvenirs et aspirations de mon être.

Comme l'Echo répète, son pour son, tous les bruits qui le frappent, ainsi ce livre reproduit fidèlement toutes les préoccupations, agitations, fièvres sociales et politiques du siècle qui m'entoure.

De même que le Crépuscule précède la nuit, de même ce livre précède le terrible Cataclysme qui plongera l'Europe dans d'épaisses ténèbres. Aussi l'on y trouvera des pages voilées de deuil, tachées, pour ainsi dire, et de poudre et de sang.

De même que l'Aurore paraît avant le jour, de même ce livre paraît avant la Résurrection des peuples et des hommes. Aussi l'on y lira des lignes tracées en rose, joyeuses, dansantes, pour ainsi dire, aux accords des harmonies futures.

Ainsi que la Mer réflète les cieux et les abîmes entre lesquels elle mugit, prisonnière éternelle, ainsi ce livre réflète l'Avenir et le Passé entre lesquels se consument les jours errants de son auteur.

Ainsi que l'aigle altier, trônant sur l'Alpe sombre, peut fixer le soleil plus rouge que du sang, ainsi moi, du seuil de cette vie désolée, j'ai pu lire ce qu'on verra dans l'ardente Cité de l'Homme futur.

Et je l'annonce aux villes croûlantes de la Civilisation. — Que celui qui a des oreilles écoute!

Qu'il aille maintenant ce livre!

Il n'est fait exclusivement pour aucune époque, aucun pays, aucun âge, aucun sexe, aucune classe sociale. — Mais il offrira de

l'intérêt dans cent ans comme à présent, à Paris comme à Pékin, aux jeunes gens comme aux vieillards, aux femmes comme aux hommes, aux nobles comme aux gueux. — Les maris pudibonds en défendront la lecture à leurs chastes épouses, et celles-ci le cacheront à leurs innocentes filles pour le garder plus longtemps sous leur blanc oreiller.

Qu'il aille, ce livre!

Mon père le trouvera dépourvu de sens. Qu'importe! Je suis plus âgé que mon père: j'ai vu davantage, j'ai plus songé que lui. — Les tribunaux le condamneront comme immoral, infâme. Qu'importe! J'ai plus de probité dans l'âme, de droiture dans l'esprit que les pourvoyeurs de la mort: je ne suis pas lâche, scélérat, assassin, comme les juges très-honorés qui revêtent la toge. — La nation française le désavouera. Qu'importe! Je suis bien plus grand que la nation française, moi qui confonds ma chétive existence avec l'existence infinie de l'Univers. — Les républicains d'Occident le brûleront. Qu'importe encore! Je suis bien plus jeune que les républicains expirants, moi qui ne saurais adhérer au programme d'aucune secte existante, moi traqueur de vérités, moi qui chaque jour, à chaque heure, modifie mes opinions en les agrandissant, moi qui ne veux pas même prendre d'engagements avec ma conscience et ne saurais répondre de ma libre pensée du lendemain.

Qu'il aille, ce livre!

Tant que durera l'épouvantable décadence présente, il n'aura pour lui que de rares proscrits et de timides sympathies personnelles. — Cependant on le trouvera dans les contrées lointaines. Il passera mers et frontières en contrebande, page par page, morceau par morceau, comme les feuilles d'automne par les vents emportées, les feuilles qui fertilisent le sol sans que l'agriculteur prenne soin de les répandre.

Qu'il aille, ce livre!

Ce n'est pas un écrit; c'est une volonté, c'est un acte, c'est toute une conduite qui se déroule devant le public. A toutes les questions insidieuses il répondra franchement, clairement, par *oui* ou par *non,* comme un enfant gâté. Au mensonge il opposera la vérité, la lumière aux ténèbres, l'intérêt de tous à l'intrigue des partis. Il chantera le travail et la joie comme un nombreux

orchestre ; il tonnera la guerre, hurlera le tocsin comme cent canons, comme toutes les cloches d'un empire ; il battra, rompra les vieilles digues du Monopole, avec fracas, avec furie, comme les vagues triomphantes de l'Océan !

Qu'il aille, ce livre !

Depuis qu'il est écrit, je sens ma conscience allégée d'un grand poids. Dans le flot de paroles qui roule sur le monde, du moins j'aurai jeté de nouvelles pensées ; au milieu de la torpeur de tous, du moins j'aurai fait preuve de haine, d'amour et de conviction ; j'aurai fait feu du moins sur tous les grands voleurs !

Qu'il aille, ce livre !

Par les écrivassiers, écrivailleurs, classiques, critiques, didactiques, journalistes, moralistes, puristes, scribes et pharisiens je le sens commenté, matagrabolisé. J'entends d'ici leurs plumes irritantes, criantes qui l'annotent, l'écorchent, le noircissent, le salissent avec rage. Je vois les chefs de parti fainéants, envieux, se signer quand ils en parlent, l'exorciser, le dénaturer, le hacher pour le servir en toasts à leurs prétoriens qui leur crieront bravo !

Qu'il aille, ce livre !

Je ne saurais donner une idée du travail, des rêves, des découragements et des jouissances qu'il m'a coûtés. — Mais les hommes perspicaces y découvriront sans peine bien des cicatrices à peine fermées, bien des germes d'espérance, bien des illusions couchées le long des lignes, bien des projets qui s'appuient sur elles pour s'élancer, joyeux, dans le vaste futur.

Qu'il aille maintenant, ce livre !

Je me donne avec lui. — Comme lui je vais passer par bien des mains : mains brunes ou blanches, amies ou ennemies, propres ou crasseuses, maigres ou potelées ; fines mains de jolies femmes, mains adroites de couturières, mains calleuses d'ouvriers, mains noircies de Zoïles, mains rapaces d'usuriers, mains à engelures de bourgeois. — Comme lui je vais passer sous bien des yeux : yeux courroucés de dignitaires, yeux de faucons de police, petits yeux de cochon, yeux loûches de procureurs, yeux sournois de jésuites, yeux jaloux de tribuns, yeux vifs de jeunes garçons, doux yeux de jeunes filles, yeux fistuleux de bigottes, yeux pleurnicheurs de bourgeois. — Comme lui je recueillerai de

bien rares éloges, noyés dans une véritable inondation d'eau bénite de cour, d'insultes, de fureurs, de trépignements de pieds, de grincements de dents, de ruades d'ânes ou de bourgeois.

Comme ce livre je serai tourné, retourné, froissé, déchiré, brûlé, vendu, taxé, loué, déclamé, soigné, dorlotté, conservé sur le cœur ainsi qu'une relique. — Comme lui je renaîtrai, d'une édition à l'autre, pareil au beau phénix, l'oiseau mystérieux.

Avec mon livre, moi frileux, je me prélasserai sur les poëles de marbre à la douce chaleur. — Avec lui, moi touriste, je m'en irai, léger, à tous les bouts du monde. — Avec lui, moi liseur, je passerai mes jours dans les bibliothèques, parmi les bons auteurs, mes vieilles connaissances. — Moi rêveur, avec lui, peut-être inspirerai-je le poète naissant qui se défie par trop. — Moi flâneur, avec lui, je serai conduit aux belles promenades, aux entretiens d'amour, aux longues rêveries dans le fond d'un bateau. — Avec lui, moi câlin, je dormirai souvent sous la tête des femmes, leur prenant des baisers, leur buvant des soupirs!

Oh rien que pour cela! Oh pour cela bien plus que pour la gloire d'un jour, que de nuits j'ai passées! — Car la femme à l'œil pur, au grand cœur, la femme qui sourit, tressaille et sait tout dire avec un mot, un souffle, un signe de ses lèvres, une tresse de ses cheveux, une larme, une fleur, un enfant qu'elle baise au front!.... Cette femme-là, savez-vous, la vraie femme rêvée, sera l'âme de l'Humanité future!

N. B.

Lecteur, tu te souviens qu'à la fin de la première partie de ces *Jours d'Exil* publiée depuis deux ans, j'annonçais pompeusement une longue procession d'articles dont plusieurs ne figureront pas dans ce second volume.

En m'avançant de la sorte, j'imitais les gouvernants qui promettent toujours plus de croix d'honneur que de croix de misère, plus de beurre que de pain, plus de gloire que d'impôts, plus de fêtes que de coups... et tiennent le plus souvent leurs serments au rebours. J'imitais les chefs de parti qui s'engagent avec le peuple, avec eux-mêmes, et rompent leurs engagements, ainsi que des valets, quand ils ont mis leurs gages dans leurs poches et leurs mouchoirs dessus.

Mais à l'inverse de ces augustes personnages, je n'ai péché, moi, que par inexpérience, et j'étais profondément convaincu que je pourrais continuer mon récit dans l'ordre chronologique tout d'abord adopté.

Lecteur, tu connais bien certainement ces deux remarquables sentences prononcées par la sagesse des nations : *Péché confessé est à moitié pardonné. — Ce qui est différé n'est pas perdu ?*

Faisons donc une transaction, lecteur. Remets-moi le péché que je t'avoue si candidement, comme je remets les leurs à tous ceux qui m'offensent. En retour je me reconnaîtrai débiteur envers toi d'une troisième et dernière partie de cette mienne Odyssée très-précieuse, dans laquelle seront traités magistralement, avec une infinité d'autres, les sujets que tu croyais perdus pour tes loisirs, et qu'amèrement tu regrettais déjà.

.... Voilà qui est dit. Le marché te convient. Tape donc dans ma main, et promets-moi de ne pas trop écorcher ma prose devant les demoiselles.

Mais lecteur soupçonneux, ami de Lafontaine, tu te rappelles, je le vois, la fable de ce berger devenu célèbre qui criait toujours au loup. Et tu souris, lecteur, et tu ne crois plus à ma parole,

et tu me prends pour un Gascon de bonne race, de ceux qui boivent l'eau de la Garonne verte, et la lui rendent en pluie d'or et d'écume depuis les fenêtres de leurs castels.

Eh bien vrai, lecteur, tu as tort! Je ne te respecte guère de coutume, j'en conviens. Mais le peu d'égards que je professe pour ta personne ne va pas jusqu'à me faire oublier les déférences que je dois à la mienne. Or je t'ai fait une promesse; c'est chose due qu'il me plait de te payer. Et je te paierai comme il n'y a qu'un Christ, à moins de mort subite ou d'avènement de la police *démocratique* aux affaires.

Lecteur, si tu voulais cependant connaître les motifs de mon retard capricieux, je ferais droit à ta requête et je te répondrais :

La sombre misère de Londres, ses froides saturnales, ses immigrations déguenillées, ses douleurs innombrables ne pouvaient entrer dans le cadre de ma publication d'aujourd'hui. Ce fond de houille et de brouillards eut été trop grand deuil pour y peindre la Suisse, l'Espagne et l'Italie, les trois Grâces si fraîches, si radieuses de beautés, de merveilles. J'ai craint cette tache de bitume pour cette robe de fées.

Que si tu me demandais d'autres explications, ô très-bon lecteur, je te ferais observer que ma bienveillance ne t'autorise point à prendre avec moi de pareilles libertés; — qu'après tout, je ne suis ni ton empereur ni ton ministre, ni ton troisième valet; — que tu es libre de ne pas me lire, de même que je le suis de ne pas te plaire; — que je ne te dois rien en somme, et que si tu n'es pas content, je m'en bats l'œil!

SUISSE.

(SUITE)

ADIEUX A LA SUISSE.

Torino, Ottobre 1854.

« Rien, plus rien ; tout a fui comme un songe d'été. »
Hégésippe Moreau.

I

O Politique louche et sourde, vieille fille en enfance qui n'eus jamais d'amour, je te maudis ! C'est toi qui prétends être insensible aux plus chères passions de la nature humaine, et c'est toi misérable, qui m'interdis l'asile en la patrie de Tell !

Je n'ai pas été frappé d'exil le 13 Juin 1849, car je ne reconnais point la France pour la patrie de mon âme : je ne l'ai pas choisie. C'est à peine si je lui appartiens par l'esprit de révolte que m'inspirèrent ses émeutes récentes, les vexations subies dans mon enfance, et les grandes forêts où l'on oublie les hommes au son joyeux du cor.

Pour tout le reste je lui suis étranger comme à la Terre de glace, comme au Désert de sable. Les monotones répétitions de ses pédagogues ont rendu mon intelligence paresseuse, les luxurieuses minauderies de ses bourgeoises ont failli me dégoûter de l'amour ; quant à la liberté, la dignité, l'honneur, il n'en est plus dans ce pays octogénaire. S'il y reste une nature franche et

loyale, elle est bientôt étouffée par la bassesse et l'intrigue, comme l'épi de blé dans un champ d'herbes folles.

Aussi je ne regrette point ma contrée de baptême. Je l'ai quittée pour l'exil comme pour un long voyage dont le terme m'importait peu. En passant ses frontières, je n'ai point attaché de crêpe à mon chapeau; j'ai préféré me dire citoyen de l'univers.

Mais toi, nature de gloire et d'amour, ô ma belle Helvétie, je veux garder ton souvenir jusqu'à mon dernier jour.

Pourtant je sais ce que tu vaux aujourd'hui. Je sais que tes gouvernants sont traîtres et lâches, que tes propriétaires sont avares et durs au pauvre, que tes femmes sont prudes et perfides. Mais je t'ai vue du sommet du Grütli, tu as enflammé mon cœur du saint amour de la Liberté qui ne s'éteint plus. Et je t'aime, et ton glorieux passé m'a révélé ton splendide avenir.

II

Il ne me reste plus qu'une heure à passer dans ces vallées paisibles. Rivages du Léman, vers vous se dirigent mes pensées et mes pas! Certainement la vue du grand lac et des montagnes hautes va me serrer le cœur. Mais notre âme est ainsi faite qu'il est des peines que nous recherchons plus avidement que des voluptés. Et j'ai besoin d'étendre mon corps sur ces belles eaux tant aimées, j'ai besoin de leur dire un adieu suprême, un long adieu! Tout m'a trompé fors la nature.

— Triste est le cœur de l'homme qui ferme la paupière de sa mère adorée! Triste est le cœur de l'homme quand ses lèvres muettes pressent une dernière fois les cheveux de son amie! Triste est le cœur de l'homme s'il regarde à travers ses larmes les collines verdoyantes du beau pays qu'il aime et dont il est chassé!

Oui, CHASSÉ, traînant, roulant par terre comme la feuille que foule le bétail! Chassé de la montagne, chassé de la vallée,

chassé du bord des eaux, moi le libre penseur, par d'officiels griffonneurs de papier !

.... Lentement, lentement je me déshabille. Tout semble si sublime à mon âme attendrie ! J'aime, je pleure tout, je voudrais tout baiser, tout revoir ! Herbe fraîche de la prairie, blanc sable de la rive, doux murmure des saules et des peupliers, caresses de la vague et de la brise, jamais mortel ne vous a respirés, ne vous a regrettés plus que moi !

Foi de bohémien, c'est un beau soir. Drapés de leurs amples manteaux soyeux comme le velours, les géants des Alpes ressemblent à des chevaliers fidèles au rendez-vous. Tandis que les sommets gris du Jura, dans leur humble contenance, paraissent leurs pages, leurs petits pages empressés et discrets.

— Tu ne trouverais pas ma comparaison trop ambitieuse, lecteur, si tu savais flâner comme moi, parmi ces magnificences, si tu ne croyais pas avoir tout fait en voyage quand tu as passé douze heures de jour à courir les grandes routes. — Les grandes routes toujours poudrées, peignées et attiffées, toujours banales, toujours publiques comme les grandes rues, les grandes villes et les grandes dames. —

Les monts des Meilleries inclinent leurs chevelures noires vers les eaux agaçantes. Le Jura tout embarrassé se tient à l'écart. Il ne peut adresser ses œillades assassines qu'aux plus petites vagues, à celles qui viennent furtivement dans les baies et les golfes, comme en des antichambres, se faire embrasser par les effrontés promontoires. Les éléments échangent des soupirs d'amour. La nature est calme, radieuse, heureuse en l'absence des hommes. — Ne me parle pas, dit l'onde au rocher, aimons-nous en silence ; l'amour est dans les yeux !

Les vagues lèchent les pierres, les joncs et les troncs d'arbres. Debout sur un récif, je suis nu, frissonnant du désir de les mordre, de me désaltérer à leur fraîcheur limpide. Je les appelle ainsi :

A moi, venez à moi, les belles vagabondes ; emportez-moi bien loin dans vos divins concerts ! Cachez-moi, gardez-moi dans vos grottes de cristal ; que les hommes m'oublient ! Vous me connaissez bien. Je suis un homme errant, je suis le voyageur qui vient de l'Occident et qui remonte au Nord, et qui ne saurait

s'arrêter plus que vous sur sa route infinie. Je suis le franc nageur épris de vos beautés, qui, deux ans pour vous voir, habita ces rivages, celui qui, confiant, abandonne chaque soir son corps à vos caprices. Je viens vous dire adieu. Consolez-moi, caressez-moi : les hommes m'ont brisé comme un de vos roseaux.

Elles entendent ma voix ; elles accourent des deux rives pour embrasser mes mains ; leur enivrante écume jaillit à mes narines. J'ouvre les yeux, la bouche, et m'élance, en chantant, dans leurs déserts limpides. — Libre alcyon, que de fois je t'ai vu déployer sur la mer tes ailes caressantes !

Qui redira les amours de la vague et du nageur? Qui pourra faire comprendre notre ivresse infinie quand, perdus dans les eaux, roulant, nous égarant, nous mourant avec elles, nous oublions la terre et le rude contact d'esclaves éhontés !

III

Il est minuit. — Salut ! ô Liberté. Dans les villes peuplées les gouvernants s'endorment. Entre ce monde et moi j'ai mis des flots, des flots et puis des flots encore. Plus de loi sur mon âme, plus d'habits sur mon corps. Là bas, sur le rivage j'ai laissé tout cela.

Salut ! ô Liberté. Je suis seul avec toi. L'immensité m'entoure. Sur ma tête brille le dôme du ciel, sous mon corps gronde l'abîme des eaux. Mes pieds ont quitté le sol ; je me suis délivré de l'attitude verticale qui rapprochait mes yeux des yeux de mon semblable, toujours jaloux. Je suis tout de mon long, étendu sur le lac, contemplant face à face les solitudes sublimes, l'infini des airs et l'aile rose des nuits d'été.

Salut ! ô Liberté. Sous la voûte étoilée je vois passer la Lune. Vers son orbe riant mon âme s'élance, pareille à l'alouette qui mire ses yeux vifs dans un prisme glacé. Mon âme devient l'âme de la nature, mon corps se confond avec l'eau, mes cheveux sont les joncs, mes dents sont les rochers, mon souffle c'est la brise. Sur l'univers, sur l'éternelle durée, sur les harmonies

mystérieuses mes contemplations s'étendent avec la douce lueur qui couvre tout.

O Terre, triste cachot, tripot où l'on s'égorge sous prétexte de vivre : je connais tes intrigues, je te prends en pitié ! Tourne, globe maudit, dans le sang, dans la poix, dans la fange et dans l'or ! Tourne, roule, bondis sur ton axe enflammé ! Que le sable de tes déserts, la glace de tes pôles, les flots de lave de tes volcans pleuvent comme la grêle sur tes campagnes dévastées ! Que les eaux te submergent ! Que la Guerre secoue sur toi ses fureurs ! Que les hommes s'arment de poignards et soient renversés les uns contre les autres par les secousses du sol !

Moi, je suis bien ici. Mon corps est détendu, sans besoins, sans douleurs ; l'harmonie des flots bleus le berce doucement, comme la mère attentive son enfant nouveau-né. Je rêve du beau lac, du robuste rameur, de cette voile qui passe, de l'étoile qui file, du manoir désolé, du cri de la chouette, du chant du rossignol, du murmure des forêts, de mon être fragile et des milliers de mondes balancés dans l'éther. — Salut ! ô Liberté.

Et ce *moi*, qu'est-ce donc ? ce moi beau discoureur. Un brin d'herbe, un grillon, beaucoup moins qu'un bateau ! Que la peur me saisisse, qu'une crampe me prenne, que mes pieds s'embarrassent dans les touffes de joncs... Et l'affaire est réglée : cinq minutes suffisent. Et j'ai beau me débattre, crier et faire rage, autant en emporte le vent ! Personne ne m'entendra de la rive ; je ne ferai pas plus de volume qu'un ciron sur les eaux, et sur la terre l'on ne s'apercevra pas de mon absence !

Homme, nage doucement sur la mer sociale. Prends les vagues en long, tourne-les, monte-les comme des coursiers agiles. N'essaie pas de les boire ou de les arrêter. Ne sois point effrayé des herbes, des écueils. N'analyse point ta faiblesse, ne va pas te comparer tout d'abord avec les univers. Ne définis de Dieu que que ce que tu peux voir, ne veuille en pénétrer que ce que tu combats. Déblaie ton chemin pas à pas, pierre à pierre. Ne prétends pas au but sans de très-grands efforts, ne compte point les peines, ne crains pas le travail. Mollement, mollement ! un mouvement après l'autre ! chaque chose en son temps !

Autrement la crainte te gagnerait au milieu de la route. Et tu défaillirais. Et tu laisserais aller tes bras après tes jambes, ta

tête après tes bras au courant des abîmes ! La pauvre vie que nous menons est une continuelle menace ; nous la traversons tremblants. Et le seul moyen que nous ayons d'échapper à la mort rapide, c'est de n'y point songer !

Salut ! ô Liberté. — L'eau c'est la rosée, la pluie bienfaisante, l'iris, la neige et la fécondité. L'eau rajeunit tout ; elle fait revivre la plante flétrie, le convalescent et le malade ; elle nous accorde l'oubli du passé, l'espoir en l'avenir. C'est le Léthé des Grecs, le Jourdain des Chrétiens, le Gange des Orientaux. Dans toutes les religions l'eau signifie limpidité, pureté, fraîcheur, bien-être, bonheur infinis. — L'eau, c'est la Liberté !

Salut ! ô ma Déesse. Dans la vapeur d'azur j'entends battre tes ailes. Tu nais du frais Léman comme l'inspiration de nos êtres ravis. Tu voles sur les vagues, sur les flancs des Alpes, sous le clair firmament. La terre t'est promise, tu réclames l'empire pour nous combler de joie.

Ne va pas cependant, ô Liberté chérie, près des hommes trompeurs. Tu les entendrais prononcer respectueusement ton saint nom qu'ils abhorrent. Tu voudrais les aimer, t'élancer dans leurs bras ouverts. Et ces misérables t'étoufferaient d'un baiser. Car ils adorent l'esclavage, les rois sont leurs idoles et les femmes leurs martyres.

.... Mes forces s'épuisent. Mon corps est trop pesant, ma tête trop faible pour flotter plus longtemps sur l'élément liquide.

Réveille-toi, mon âme, à la réalité ! Reprends la chaîne de tristesse, rentre parmi les hommes, redescends en enfer, entends tous ces damnés !

IV

Ils déchirent en riant, ils rient en déchirant. — Quelques-uns chantent, le plus grand nombre pleure. — La famine les emporte par milliers, l'indigestion par dizaines. — Ils jouent à l'émeute, à la révolution, à la république, à l'empire, à la guerre, à la ruse, à la diplomatie. — Ils croient à la valeur des écus s'ils les ont en leurs poches. — Ils disent peu de bien, ils font beaucoup

de mal. — Ils causent de dévouement, de justice, de noblesse, de générosité, de Dieu, de diable avec autant d'intérêt qu'ils parleraient d'Irmensaül, de Michapous ou de l'isthme de Suez. — Ils s'observent toujours et ne se connaissent jamais. — Ils s'emprisonnent en l'honneur de la liberté, de la fraternité. — Ils se raccourcissent enfin sous prétexte de s'apprendre à vivre.

Ceux-là dressent contre les trônes la courte échelle des grandeurs; ceux-ci, d'un pied tremblant, se risquent dessus, chancellent, dégringolent les uns sur les autres, troués par les balles, meurtris par les couronnes, confondus dans l'ordure.... Frais minois en vérité! — Les avocats bavardent comme des perroquets perfectionnés, diplômés; les bourgeois les écoutent, bouche béante, pareils à des veaux qui tètent. — Par faute d'expérience, les jeunes garçonnets font des enfants que les maris nourrissent, que les curés baptisent. Les dames très-élégantes ont mis le *speculum* de mode; la sage-femme connaît toutes les faiblesses de l'humanité. — La Bourse vend l'estime, les gouvernants, les places; la fille, l'amour; et les journaux, la gloire. — Celle-ci court les places bruyantes sans trouver d'acheteurs. Que feraient les banquiers de ses baisers ardents?

Que de pêcheurs en eau trouble, de chasseurs aux canards, de croqueurs de grenouilles, d'avaleurs de poissons d'avril et de tartines à la tartare? — Que de badauds, de nigauds, de bigots, de cagots, de goths, d'ostrogoths, de cafards, de mouchards, de vandales et de cuistres! — Que de macaires, de mercadets, de tripotiers, de flibustiers, de courtiers de commerce, de banque, d'amour et d'hyménées! — Que de chevaliers d'honneur et d'industrie! — Que de praticiens d'avortements civils et politiques!

Les socialistes sont effrayés de leur triomphe moral; les démocrates sont plus despotes que des conservateurs cosaques, les rois plus esclaves que leurs sujets. — Les tribunaux sont forcés de défendre les assassins heureux qu'on appelle empereurs. — On paraît chercher des guerres; au fond du cœur on supplie le bon Dieu de ne pas en trouver. — La grenouille bourgeoise est tout en ventre; ne pouvant s'égaler au bœuf gras du pouvoir, elle crève de dépit! — Les ambitieux flairent plus haut que leur nez, les intrigants sautent plus vite que leurs jambes, les hypocrites et les esclaves battent des pieds et des mains à toutes les lâchetés commises par leurs maîtres.

La plaqué brille comme l'argent, le coton chante comme la soie,

30,000 francs veulent sonner aussi fort que 100,000. — On ne sait plus à qui se fier, à qui parler, que penser, que dire, sur quel pied danser, de quel œil voir, de quelle oreille entendre. — — Ceux qui ont une opinion la cachent, ceux qui n'en ont point font étalage de celle des autres. — Les habits sont étroits, les consciences larges, les saluts très-corrects, la pose embarrassée, la parole menteuse : le caractère n'est pas ! — Les trois premières pages des journaux, les discours parlementaires tout entiers seraient remplacés avantageusement par un immense point d'interrogation. — On doute de tout, on renie tout, on affirme tout, on remet tout, on a peur de tout, on tremble comme tout. On se dément, on se parjure septante-sept fois le jour. — Il n'est pas un bourgeois qui ne soit intimement, profondément convaincu de la décadence de son pays; il n'en est pas un qui donnât volontiers un sou de son voisin. Et pas un cependant ne consentirait à avouer sa propre décrépitude. Il semble que, lui mort, le globe et les cieux cesseraient de marcher....

V

Universelles puissances, éternelle justice, pourquoi m'avoir jeté dans cette fourmilière où je suis dévoré? Mouvement des sphères, que ne m'entraînais-tu dans des espaces plus éthérés, plus vastes, dans les mondes aérien et liquide aux limites inconnues? Que ne me donnais-tu le cri sauvage de l'oiseau d'eau, sa grande aile voyageuse; ou bien les nageoires du poisson agile, et ses écailles dorées qui traversent sans bruit d'infinies solitudes?

Oh vivre au sein des eaux! Avoir le cœur pur et les yeux transparents! Sentir glisser son corps, souple, léger, rapide, de la vague à la vague! Sur chaque flot brillant suivre une âme de femme, sourire dans chaque étoile à la mémoire d'un mort, trouver une illusion, un songe, une joie dans chaque rayon de lune égaré sur les arbres! Dormir, se balancer, se mirer, s'élancer, plonger dans le cristal mouvant, y baigner ses cheveux, y rester affranchi de toute obligation, de toute vaine intrigue, de toute conversation, de tout contact humain! Oh centupler sa vie dans les lacs si profonds!.... Qui me le donnera?

Vœux superflus ! Dernier rêve de mon imagination sur ces bords enchantés ! Dernier bain de minuit dans le Léman si beau ! Demain, au point du jour, il me faudra partir ! Demain, au point du jour, la Confédération suisse n'aurait plus à m'offrir que ses prisons d'état.

L'exilé partout est seul, partout il est maudit ! Tous les cieux redisent les merveilles de la nature, les infamies de l'homme. Ce siècle est sans humanité, sans pudeur et sans foi. Le bourgeois de toute nation se fait gloire d'insulter au malheur. Plus est glorieuse la tradition d'un pays, plus ses gouvernants ont de marge à souiller. Mais courage ! marche sans peur ta route, pélerin de l'indépendance. L'Avenir venge les injustices du Présent !

VI

Au jour brillant le luxe, à l'aurore éveillée la joie ; la colère, les vengeances au rouge crépuscule. Seule la nuit rêveuse accueille avec tendresse les confidences de l'affligé.

Le chasseur est rentré. Dans la prairie qui pleure le lièvre court en paix, mordant aux jeunes pousses de sauge et de lavande.

Dans sa triste cellule le geôlier s'endort. Le joyeux prisonnier sur l'échelle de corde a posé son pied sûr ; il descend des créneaux qui le tenaient captif jusque dans les campagnes où le matin bientôt promenera ses pas.

Le carnage est fini. Sous un monceau de morts s'éveille le soldat blessé. Ennemis et amis, de son bras frémissant il écarte les cadavres qui l'entourent : O clarté de la lune, s'écrie-t-il, ô divine espérance, ô pays, ô ma mère, ô terre, ô firmament, résurrection, amour : salut, salut trois fois ! !

Ainsi moi, banni du monde, méprisé, traqué, blessé par les hommes, ainsi moi, seul et libre, à cette heure de la nuit, à ce grand lac qui dort, aux vents qui le caressent, à ma belle Helvétie j'adresse mes adieux :

Adieu ! terre que j'aimai, comme on aime sa mère ou bien sa grande amie, dès que je pus te voir !

Adieu ! fertile oasis, racine des montagnes, source des fleuves, berceau des plaines, miniature d'un grand monde avec ses eaux, ses peuples, ses forêts, ses vallées, ses rocs et ses collines !

Adieu ! bannières des cantons souverains, bannières de fête et de combat, vous qu'on déployait dans les journées sanglantes, au milieu du ferraillement des épées, du bruit sourd des massues, du fracas des rochers croûlants et des nuages de flèches qui sifflaient par les airs ! Adieu ! croix fédérale !

Adieu ! glaces, abîmes, torrents, sites sauvages ! Adieu ! sapins des monts, pittoresques châlets, et vous, grandes Alpes, qui me saluez de loin, inclinant vos fronts chauves sur vos cous blancs de neige !

Adieu ! temple de Tell, donjon de Bonivard, ossuaire de Morat, verts sommets de Grandson ! Adieu ! Grütli si grand dans la mémoire des hommes ! Vous m'avez racheté de plus d'un esclavage !

Adieu ! joyeuses milices qui marchez en chantant ! Adieu ! les étudiants simples et travailleurs avec lesquels souvent j'échangeais des pensées ! Adieu ! carabiniers adroits, chasseurs intrépides, robustes guides des montagnes, horlogers artistes, francs buveurs, fantasques jeunes filles qui vous promenez le soir par les sentiers touffus, quand la lune se penche sur le miroir des flots. Emotions, charmes et rêves, adieu !

Adieu ! les bois, les parcs, les gazons verdoyants sous les haies embaumées ! Adieu les heures si courtes quand on s'égare à deux et qu'on prend des baisers en parlant des étoiles ! Adieu, félicité !

Adieu ! troupeaux heureux qui rentrez quelque part au coucher du soleil ! Moi, je ne sais point où je puis m'arrêter. Adieu ! chèvres, brebis, chamois, vers luisants et grillons qui buvez la rosée, qui broutez l'herbe tendre ! Il me faut plus qu'à vous pour traîner sur la terre l'existence si courte.

Adieu ! la barque blanche sur le Léman limpide, les brises, les orages, les gelées rigoureuses argentées de soleil ! Adieu ! les beaux étés, les printemps frais et roses, la robe des prairies parsemée d'or, de pourpre et de vivant azur !

Adieu ! sombre Jura, fertiles cantons étendus sur ses flancs au soleil matinal : Berne, Vaud, Neuchâtel, et Fribourg, et Soleure ! Adieu ! Valais, Schwytz, Uri, Lucerne, Zug ! Oh je vous reverrai !

Adieu ! nature géante, si paisible et si fraîche où tout parle

d'amour, de calme, de bonheur! O mortel impuissant, dans ton pauvre langage il n'est pas un seul mot pour traduire l'extase de l'être devant l'infini. Il faudrait un éclair!

Suisse, adieu! Ton image bénie s'est gravée dans mon âme comme un céleste emblême de la Liberté sainte! Qu'importent les trahisons de ceux qui te gouvernent, leurs décrets d'ostracisme? Moi rebelle, je suis bien plus ton fils, bien plus le frère d'Arnold et de Guillaume Tell que les bureaucrates honorés du Conseil fédéral.

Bien-aimée Suisse, adieu! Vois sur le sable ardent les pleurs que j'ai versés en composant ces strophes! Crois ma douleur profonde, ma douleur infinie, mon amour éternel! Et quand, sur ma paupière, pesera l'heure suprême, apparais-moi, ma mère, avec tes monts, tes lacs et ton rouge étendard!!

ENCORE LE MONT BLANC.

LE CULTE DU SOLEIL.

— DANS LES NUAGES.

> « Alpes immenses, mères des fleuves, fiancées des tempêtes, souveraines des abimes, belles reines aux diadêmes d'argent, je vous salue ! »
>
> *Ernest Cœurderoy.* — HURRAH !

I

Le Dieu du jour, l'ardent Phœbus, connaît sa beauté. Quand il se lève, quand il se couche, il se regarde aux miroirs de glace étendus sur le dos des hautes montagnes, à ces grands miroirs dans lesquels il peut compter tous ses rayons.

Merveilleux spectacle, splendide mystère que celui de tes amours, ô Roi des Cieux, avec les plus jeunes filles de la Terre, les vertes montagnes voilées de blanc.

Entre l'immense firmament et notre pauvre globe tu parais comme un messager de joie, comme un ange de promesses, comme un anneau d'alliance, anneau d'or et de feu !

Dans ces régions sublimes les éléments obéissent à des puissances surnaturelles et invisibles. Les nuages déchirés inclinent

leurs têtes vers les crevasses des monts; l'air devient plus dense, la matière plus légère; la terre se fait ciel, et le ciel se fait terre.

Et toi Soleil, tu rassembles leurs baisers comme un aimant vivace. Car tu participes de leurs deux natures; ton impalpable lumière est des cieux, ta chaleur brûlante de la terre. C'est toi qui vaporise les glaces limpides, c'est toi qui condense les pures vapeurs; c'est toi que la Révolution toute puissante utilise sans cesse pour faire et défaire son grand travail de Pénélope.

A toutes les heures de ta glorieuse carrière je t'ai regardé, Soleil, j'ai voulu pénétrer les terribles secrets qui dévorent ton âme embrasée. Mais chaque fois a faibli ma vue, chaque fois j'ai ramené honteusement mes yeux vers la terre. Et alors les objets m'ont paru changés de rapports, roulant, tombant, tournant, tourbillonnant, se choquant, s'embrassant dans un désordre affreux. Et chaque fois j'ai fait un triste retour sur le mélange d'argile et d'esprit, de faiblesse et d'orgueil qui constitue mon être. Et chaque fois je me suis adressé ces réflexions humiliantes:

A quoi bonnes ta peine, ta passion, ta curiosité, ton intelligence? Où marches-tu sans trêve? Où te conduit ta course à perdre haleine? Quels monts peux-tu gravir, quels cours d'eau traverser? Insecte, vermisseau, fragment imperceptible de la poussière des mondes, qu'apprends-tu, que sais-tu? Tu t'agites, tu souffres, tu changes une ignorance contre une autre ignorance; tu t'en vas explorant, les unes après les autres, toutes les impasses du labyrinthe de la vie; tu couvres de paroles et de titres ta science vaniteuse qui ne sait rien des faits. Mais quelle est ton origine, quelle est ta destinée?...

N'auras-tu point pitié de moi, magnifique Soleil? Tu tiens tant de mystères dans les plis de ta robe; n'en laisseras-tu pas tomber un seul, avec un trait de feu, sur la pénible voie que poursuit mon courage?

Irai-je ainsi jusqu'à la fin, aveugle de tes lumières comme le hibou de nos demi-ténèbres? Irai-je ainsi jusqu'à la tombe, la sueur au front, l'angoisse à l'esprit, dormant un mauvais sommeil, haletant, rêvant sans cesse, épris de vains mirages? Ne découvrirai-je jamais que la place où avancer mon pied droit, quand j'aurai posé le gauche? Descendrai-je au fond de la nuit sépul-

crale avec l'âme myope comme les yeux, recevant sur mon front l'ironique adieu de ta gloire, l'éternelle clarté qui resplendit sur les créations.

Dis-moi, dis-moi, Soleil! Sont-elles là depuis bien des années, les Alpes géantes? Les notions que nous avons sur le temps suffiraient-elles pour évaluer le nombre des siècles qui les séparent de nous? Et ces glaces que nous appelons éternelles, quand leur as-tu permis de se former sous tes regards jaloux? Quand te plaira-t-il de les dissiper avec un sourire? Sont-elles comme le souvenir de ces révolutions constantes qui secouent les éléments, les confondent et les séparent alternativement? Sont-elles restées là comme la barrière, la barricade, le signe, le clou, le caillou faste apposés par la main de la nature aux parois de son temple, le splendide univers? D'où viennent-elles, où vont-elles, s'arrêteront-elles jamais? Ont-elles fait bien du chemin depuis qu'elles se traînent, comme de grands vers blancs, sur l'écorce du globe? Combien de sources, de ruisseaux, de fleuves, de rivières, d'éblouissantes cataractes, de soudaines avalanches, d'épouvantables tremblements de terre renferment-elles dans leurs entrailles, ces machines de Troie? Que d'horreur et de fécondité répandues sur leur existence!

Quand tu souris au pôle de tes rayons obliques, Soleil, quand tu le fais reluire comme un bouclier d'or, ne découvres-tu pas dans ses flancs glacés des promesses d'avenir, des terres fertiles, de vastes forêts? Ne soulèveras-tu point quelque siècle le blanc linceul qui les recouvre, ne les ressusciteras-tu point en les fixant en face de ton regard terrible?

Soleil, que vois-tu quand tu plonges dans les mers profondes? Y dort-il d'autres Alpes prêtes à dégager de l'Océan les diamants de leur couronne? Les îles, ces corbeilles de fleurs qui se conservent dans l'eau des mers, ne sont-elles pas comme les images réfléchies de nos vertes montagnes? Et les écueils désolés qui menacent les audacieux navires dans leurs courses lointaines, ne reproduisent-ils pas, dent pour dent, crevasse pour crevasse, les pics arides de nos plus hauts rochers? Ne les voit-on pas rares, aigus, isolés, sombres, menaçants comme eux? N'y a-t-il pas la même différence entre les écueils et les îles qu'entre les hautes aiguilles rocheuses et les crêtes plus basses chevelues de

sapins? Les lacs, les oasis, les plaines, les déserts ne représentent-ils pas les immenses bassins qui formaient autrefois les abîmes des mers? Tout ce qui fait relief sous les cieux n'est-il pas comme l'avant-garde de la terre? Tout ce qui forme creux n'est-il pas comme l'arrière-garde de l'eau? La pierre, l'os du globe, deviendrait-elle sol sans les baisers de l'eau? L'eau, le sang du globe, deviendrait-elle île sans le contact des rochers toujours prêts à recevoir ses embrassements? Les plantes, les animaux, les poissons, les reptiles, les cétacés monstrueux ne naissent-ils pas de cet accouplement fécond? Ne se complètent-ils pas l'un l'autre, ces deux éléments qui nous entourent, nous comprennent et nous produisent? N'assistons-nous pas chaque jour aux noces magnifiques de Thétis et du Dieu suprême, antérieur, supérieur à tous les autres, complète expression de la puissance créatrice infinie? Et nous, et notre terre, que sommes-nous autre chose que les résultats de cette union, que des manifestations momentanées, transitoires, dissolvables de l'éternelle et toute puissante transformation?

D'où il suit que la pierre et l'eau, comme l'os et le sang, sont les deux éléments antinomiques d'une création; — que leurs derniers ouvrages sont la terre actuelle et l'homme qui l'habite; — que la terre et l'homme sont *naissables*, périssables, temporaires: la première comme le furent les êtres agglomérés antérieurs que nous confondons sous la désignation collective de *chaos*, de *mondes lymbiques;* le second comme le furent les êtres individuels antérieurs que nous appelons *ver*, *insecte*, *oiseau*, *mammifère* et *singe*.

L'île n'est-elle pas au continent ce qu'est la muqueuse à la peau? De même qu'on appelle muqueuse la peau interne, ne puis-je pas appeler l'île un continent maritime? Et de même que la muqueuse se change en peau sous l'influence de l'air, et la peau en muqueuse sous l'influence des humeurs: de même l'île ne se transforme-t-elle pas en terre au contact de l'atmosphère, et la terre en île à mesure que l'envahissent les eaux?

En sorte que c'est une trame toujours la même, produite par le contact des éléments pierre et eau, qui sert de base à toute existence. — En sorte que la formation de l'*humus*, par le rapprochement du sable et des matières organisées, n'est qu'un des

mille phénomènes accessoires d'une révolution bien plus infinie. — En sorte que la grande découverte de Pierre Leroux, renouvelée de Pythagore, se réduirait en définitive à l'observation d'un tout petit *circulus* dans l'orbe universel de gravitation.

Voyez, en effet, comme la végétation de l'île est plus primitive, plus tendre, plus verte, plus fraîche, plus aqueuse, plus mucilagineuse, plus muqueuse enfin que celle du continent; comme elle présente à sa naissance tous les caractères de la végétation sousmarine. Suivez la plus tard dans ses développements, elle se rapprochera successivement de la flore continentale. Réciproquement, à mesure qu'on arrive au bord des eaux, on peut remarquer des signes de plus en plus analogues entre la flore continentale et les végétations insulaire et sous-marine.

Que conclure de tout cela? Que la terre est la moitié de notre univers en relief, que l'eau est sa moitié en creux; — qu'au milieu des mers la terre commence et finit par l'*île;* — qu'à la surface des continents l'eau commence et finit par le *lac;* — que l'île réduite à l'extrême par la pensée, c'est l'atôme de pierre;— que le lac infinitésimal, c'est la goutte d'eau; — que la substance basique des univers accessibles à nos investigations, du plus petit au plus grand, du grain d'humus au globe résulte toujours du contact de deux éléments antinomiques; — que la Révolution jette à volonté la robe verte des eaux ou la robe grise de la terre sur cette substance élémentaire plastique; — que pour y parvenir, elle incline plus ou moins les astres l'un sur l'autre; — qu'elle retourne notre univers comme un gant, faisant venir à la surface ce qui était dans les profondeurs, mettant à nud alternativement les vertèbres de la terre et les abîmes des océans; — que l'Harmonie résulte de la transformation incessante, de l'action et de la réaction qu'exercent l'une sur l'autre les deux substances primitives de tout organisme.

.... Pour le moment, je m'arrête sans tirer d'autres conclusions; ce n'est pas ici le lieu, j'achèverai plus tard. Ce qu'on vient de lire m'a été révélé par la contemplation fréquente de la nature quand l'astre du lumière la fait étinceler sous son divin sourire. Je ne suis point assez érudit pour savoir si cette révélation a frappé d'autres esprits que le mien, et pas assez patient

pour en faire la recherche. Ce dont je suis certain, c'est qu'elle n'a jamais apparu sous la même forme à une autre pensée, et que personne n'en tirera les conséquences que je me propose d'en déduire par la suite.

II

Merci, merci Soleil! source d'inspiration, père d'amour et de force, amant de la beauté, de la franchise, de l'abondance et de l'allégresse, ami du pauvre, du libre et du prophète, mon grand ami, mon Dieu, ma vie, toi qui, du haut du ciel, laisses tomber chaque jour en passant tes bénédictions sur ma tête!

— Ma religion est celle qui doit assurer le bonheur de l'homme; elle a pour principe la *Révolution*, pour dogme l'*Attrait*, pour appui la *Justice*, et la *Liberté* pour règle. Par elle, j'en ai la foi, l'Humanité doit accomplir ses destins au milieu de la Nature. — Mais il me faut un culte pour exprimer mon allégresse en présence des merveilles de l'univers étalées sous mes yeux. Car il est des moments où la société de l'homme, l'amour de la femme, l'étude de mon être fini ne sauraient me suffire. Dans ces heures de contemplation sublime je m'élance de tous mes rêves dans l'espace, dans l'avenir, dans l'immensité, dans l'éternité. —

Alors, vers toi Soleil, monte ma prière fervente. C'est toi que j'adore à l'exemple des plus beaux peuples, des bergers de Chaldée, des rois d'Orient, de la reine de Saba, de Cléopâtre, de Zénobie, de Sardanapale, du voluptueux Salomon, des enivrantes filles du sérail et des sages de l'Inde au culte glorieux! Rien n'est grand, rien n'est pur, rien n'est divin comme ta face auguste. C'est toi qui fais éclater l'argile, le bois et le marbre avec lesquels les pygmées de ma race élèvent des statues à leurs Dieux mensongers; c'est toi qui réduis en poussière leurs momies, leurs reliques et leurs temples obscènes.

Chaque heure de ta marche triomphale est marquée sous les cieux par des bienfaits sans nombre, d'abondantes productions et des hymnes de gratitude.

C'est toi qui, le matin, sur la cime des monts, sur la mer infinie, sur les prés et les lacs, dans les larmes de rosée, dans la corolle des fleurs, sur les blancs châlets, sur les brillants clochers des églises rustiques, secoue les rayons d'or de ta robe enflammée.

Tu réveilles les grands troupeaux avec leurs pâtres. Et les bœufs, les génisses, les agneaux, les chèvres brâment. Et les bergers chantent. — Et le grand Univers te salue, Roi des Cieux!

Tu dores les ailes du chardonneret, tu rougis la gorge du bouvreuil, tu dilates la poitrine de l'alouette bienheureuse. Et les petits oiseaux sautent de branche en branche dans les arbres touffus. Et chaque feuille qu'ils agitent semble gazouiller tes louanges. — Et le grand Univers te salue, Roi des Cieux!

Tu troues les rideaux de la demeure champêtre, tu chatouilles la paupière du chasseur endormi; tu traverses les bois de tes traits sidérants, tu te mires dans la soyeuse prunelle des biches et des chevrettes. Tu reluis sur les canons du fusil, tu dégages des herbes humides la piste trahissante que recueillent les chiens de leurs ardents naseaux. Et la meute vorace découvre, poursuit la bête surprise et lui hurle sa mort. Celle-ci bondit effarée, haletante, dans les clairières. Et le point de mire étincèle, et l'œil perçant de l'homme s'enfonce avec le plomb jusqu'au cœur de l'animal qui tombe sur la terre et s'y tord en expirant. Et le sang ruisselle à l'éclat du jour. Et de sa voix d'airain tremble le cor de chasse. — Et le grand Univers te salue, Roi des cieux!

La terre est ton amante. Et quand des nuages épais te dérobent ses charmes, tu les disperses, les déchires, pareil à un fiancé plein d'ardeur. Et les êtres joyeux entonnent un chant de victoire. Et les oiseaux de nuit sont aveuglés de fureur. Et tu poursuis ta course en versant sur tout ce qui respire des torrents de lumière. — Et le grand Univers te salue, Roi des Cieux!

A ces heures matinales, bienheureux le poète quand il peut s'arracher aux tièdes plumes de sa couche! Qu'il s'égare dans les sentiers des montagnes, dans la silencieuse solitude des bois! Qu'il touche de sa main fièvreuse la main ferme du travailleur des champs, le nez frais des troupeaux! Qu'il admire le chevreuil bondissant, l'oiseau qui lave ses plumes sur les branches mouillées! Qu'il prête l'oreille au chœur des chiens courants dans les gorges profondes! Qu'il respire l'air si pur qui court sur les campagnes! Ou bien qu'il déploie les voiles de son bateau sur la mer

phosphorique ; qu'il étende ses membres sur les eaux ! Qu'il parcoure la plaine au pas de son cheval ! Qu'il se couche dans l'herbe ou le long des ruisseaux !....

Partout il trouvera remède à ses peines, repos, tranquillité, bien-être, inspiration, félicité, santé. — Et plein de reconnaissance, il élèvera sa voix avec l'Univers pour célébrer ta gloire, ô puissant Roi des Cieux !

A l'heure bénie qui divise le jour, quel est l'astre vivant qui couvre la terre d'or ? Qui jaunit les beaux blés ? Qui mûrit sur la treille les raisins blancs et noirs ? Qui dépose aux joues des fruits des baisers fécondants ? Qui prépare des bains chauds dans les lacs, les rivières et les golfes limpides ? Qui rend le poisson joueur, l'homme bienveillant, la fourmi paresseuse ? Qui vernit l'aile des libellules, des papillons et des navires ? Qui brille sur les guérets comme sur des peaux de tigre sous le ciel étendues ? Qui réchauffe l'insecte imperceptible, le fragile lézard, le faible, le malade, le *ratero,* le contrebandier, le vieillard et le petit enfant ? Qui rassemble tous les êtres dans une lumineuse enveloppe d'allégresse et de vie ?

C'est encore toi, Soleil, que l'Univers salue, Roi tout-puissant des Cieux !

Oh que la terre est triste quand tu l'abandonnes pour la mer, sa rivale, qui te reçoit la nuit dans son lit d'algues vertes ! Comme la jalousie la fait rougir d'abord, puis pâlir, s'assombrir ainsi qu'une veuve en grand deuil ! Comme elle te supplie de rester sur son sein ! Un instant de plus, une caresse encore ! s'écrie-t-elle par la voix si douce des êtres les plus humbles qui murmurent en s'endormant. Mais pour attendrir ta pitié, c'est en vain qu'elle étend ses beaux bras vers son dédaigneux amant.

Toi, Soleil, du haut des monts tu lui souris une dernière fois en heureux vainqueur. Et tu la quittes, plus étincelant, plus séduisant, plus fier que jamais, rougissant dans les haies vives, comme des gouttes de sang, les baies des fruits sauvages, incendiant les arbres, empourprant l'air et l'eau, rieur, tapageur, grand seigneur, insultant par l'éclat de ta magnificence à l'amère douleur de la pauvre délaissée.

Alors accourt la Lune, la femme sage et prudente, mystérieuse, sententieuse, silencieuse, pleureuse, pieuse, accou-

cheuse, qui jamais ne se montre que quand le mal est fait. Elle cherche à consoler son amie d'une perte que rien ne répare et ne réussit guère qu'à se rendre importune. Car tu ne réponds, ô Terre, qu'en ronflant à ses soins empressés, et tu t'endors, boudeuse, dans ses bras qui te bercent jusqu'au retour de ton inconstant ami. — Ah que la Bienfaisance, que l'Amitié sont tièdes, ternes comme des cendres comparées à tes flammes, ô tout-puissant Amour!

Mais avant de disparaître dans les profonds abîmes, l'astre voluptueux s'arrête une seconde encore pour baiser sa chère maîtresse sur ses belles dents blanches, sur les glaciers frissonnant, scintillant de tendresse.

Voyez-le passer sa langue de feu sur l'émail transparent! Comme il pénètre partout : dans les grottes de cristal, dans les mille vagues de la mer de glace, parmi les innombrables stalactites suspendus aux rochers, dans leurs cavernes grises, sur le tartre et le calcaire, jusqu'au fond des gorges et des vallées. Tout est si beau, si délicieux, si suave dans l'objet qu'on aime.

Voyez la belle languissante rouvrant ses grands yeux éteints, serrant entre ses dents les rayons qui la caressent, les noyant dans les cascades et les avalanches qui pleuvent de sa bouche altérée!

O Soleil, Soleil, un sourire de ton beau visage, et la voilà consolée, radieuse, heureuse, prête à s'entr'ouvrir encore pour étancher ta soif inextinguible de jouissance et d'amour!

Soleil toujours actif, toujours jeune, éternellement amoureux, éternellement ennemi du sommeil, tu la fascines, cette pauvre terre, la tentes, la prends dans le filet de tes séductions, la transportes, la plonges dans une nappe de flamme, l'attires à toi, la fais fondre, s'abîmer, s'anéantir dans l'infini des passions. Alors délirante, béante, pantelante, hors d'elle, elle déploie tous ses charmes pour te plaire, elle te presse étroitement entre ses mamelles. Et toi, tu te mires dans ses yeux pendant qu'elle expire sous tes transports!

Es-tu bien vieux, Soleil? — As-tu vu bien des globes s'abîmer dans les flots? As-tu vu bien des vagues se dresser contre les terres surprises? — Sont-ils tout jeunes pour toi, nos hémisphères qui te sourient de loin? Est-il rien de nouveau sous ton auguste face? — Es-tu le foyer d'éternelles discordes entre les

électricités contraires? — N'es-tu rien qu'un portrait, un grand cadran vermeil, un grand œil plein de feu, une fenêtre céleste, un soupirail d'enfer! — Es-tu vide comme une fournaise? Es-tu peuplé comme un palais? — Qui t'attire, te repousse, te promène, te meut, te pend, t'étale, t'allume et t'éteint si régulièrement? — Te ressens-tu parfois de la terrible chute que tu fis dans la mer avec Phaëton, le présomptueux cocher? — Combien as-tu de frères règnant sur d'autres mondes? — Préfères-tu la Suisse à l'Espagne, l'Orient à l'Italie? Préfères-tu l'air à l'eau, l'Océan à la Terre, l'homme aux autres vivants? — Prends-tu garde aux grands rois, à leurs armées nombreuses qui brûlent tant de poudre pour faire si peu d'éclat? — M'as-tu vu seulement une fois, moi qui te contemple tous les jours, émerveillé comme un enfant, lorsqu'il voit passer un brillant général?...

III

Grande Helvétie, que je t'aime, terre favorite du divin Soleil! Que de fois enfoncé parmi les grandes herbes qui croissent sur tes rives, ô Léman, ô beau lac! que de fois j'ai contemplé les Alpes gigantesques étincelant sous les adieux du flambeau du jour!

D'abord ces aiguilles et ces dents de neige sont légèrement rosées. Elles ressemblent à ces beautés de l'Inde qui consacrent leur verte jeunesse aux autels du Soleil; — ou bien aux vestales romaines; — ou bien aux pauvres filles qui prennent le voile de célibat et de deuil; — ou bien encore aux boutons naissants sur le sein des vierges et les rameaux mousseux du rosier. — Ou bien même, quand toutes ces cimes sont rassemblées dans la robe diaphane, on dirait la nymphe des solitudes glacées étendue sous une couche de gaze et de feuilles de roses.

Puis toute la chaîne se colore d'un rouge sombre. On la prendrait pour le toit qui protège la terre; — pour un guerrier sanglant qui s'étend après le combat sur son lit de repos; — pour

un *brasero* d'argent qui laisse échapper mille langues flamboyantes; — pour un immense incendie qui mord dans la neige et que fouette le vent de ses lanières stridentes.

Elle prend ensuite une teinte d'or comme si elle avait été passée par le procédé Ruolz, comme si elle était le casque, la couronne, le bouclier, le trône du Dieu des solitudes.

Tout à coup l'Alpe entière devient blanche comme un lit nuptial, comme un pain de sucre colossal que lèchent les nuages de leurs langues rougeâtres. — Souvent alors le Mont-Blanc ressemble à un coursier pommelé, et sur son ensellure on croirait qu'un archange a jeté quelque pièce de satin blanc. — Bien d'autres fois encore, il m'a paru voir une jeune vierge couchée sous son linceul; — ou bien l'une des saintes femmes qui gardèrent si pieusement le tombeau du grand martyr.

Quelques minutes après, l'Alpe est verte et morne comme si l'Eternel des chrétiens, fatigué des psalmodies de ses adorateurs, était venu s'étendre sur ces montagnes pour s'y donner la mort et laisser son cadavre en spectacle aux hommes effrayés.

Tantôt les nues de toutes couleurs s'élèvent autour des pics comme des vagues houleuses. En sorte qu'on jurerait des écueils répandus sur la vaste mer; — ou bien des mausolées dans un ancien champ de carnage; — ou bien des pyramides, des temples, des palais grecs au milieu de campagnes arides; — ou bien des nécropoles, de lugubres assemblées tenues par des peuples morts; — ou bien des moines qui chantent matines dans leur chapelle remplie de fumée sainte.

L'homme est sans contredit le plus esclave des animaux. Qu'un être signale son passage sur la terre en lui faisant du mal, il le choisira bien certainement pour le sacrer son Dieu. — *Sacer esto !*

Savez-vous à qui les humains imbéciles donnent le Mont-Blanc pour trône et piédestal? Au soldat qui dépensa leur vie comme une monnaie vulgaire, au despote qui les pressura, les hâcha, les saigna, les humilia le plus, au parasite qui leur laissa de ses

héritiers, de ses collatéraux suffisamment pour dépeupler un monde, au plus assassin des Corses, au plus célèbre des assassins : à Napoléon Ier ! — *Sacer esto !*

Les anciens, dans leurs fables, avaient figuré sur le Caucase un géant enchaîné. Mais Prométhée subissait sa torture pour avoir essayé de dérober le feu du ciel, non pas comme toi, Napoléon maudit, pour avoir allumé l'incendie sur la terre ! — *Sacer esto !*

Ah que ce nom fatal a déjà coûté de pleurs aux femmes, de sang aux hommes, de bruit, de colères, d'épouvantables batailles ! Et qu'il en doit coûter plus encore maintenant qu'il est porté par la plus hideuse des faces humaines, par la plus scélérate des âmes politiques, par un jésuite misérable couronné sur un holocauste de bourgeois ! — *Sacer esto !*

IV

Sur les flancs du géant des monts dorment, flânent, rêvent, se balancent, rampent, grimpent et voltigent les nuages aux formes variées, fantastiques, insaisissables.

Qu'êtes-vous? Qui vous disperse, vous rassemble, vous colore, vous anime, beaux nuages rapides? Beaux nuages des cieux, à quoi nous servez-nous?... Qui le sait?

Etes-vous les écharpes des fées alpestres? Vous accrochent-elles, quand elles reposent, aux grises dentelures du rocher? Etes-vous leurs collerettes, leurs dentelles d'argent ou d'or?... Qui le sait?

Etes-vous la mantille de la lune, le voile des étoiles qu'elles laissent tomber à terre pour nous sourire? — Etes-vous la chemise des montagnes que Phœbé rabat, que son blond frère déchire? — Etes-vous leurs berceaux ou leurs cercueils? — Etes-vous les ombrelles, les éventails, les parasols de la terre? — Etes-vous les robes soyeuses, bleues, rosées, écarlates et gorges de pigeon

dont la riche nature change tous les jours comme une sultane d'Orient?... Quí le sait?

Etes-vous les dragons, les griffons, les tigres, les panthères, les aigles, les vautours gigantesques qui remplissez l'air de terreurs? — Etes-vous la formidable armée des esprits rebelles qui tentez de nouveau l'escalade des cieux? — Etes-vous les traînées de poudre, les ruisseaux de sang destinés à rappeler aux hommes les ravages de la guerre, à faire naître en leur cœur des regrets, des remords? — Etes-vous les mains impalpables, les fines toiles de lin étendues sur le globe pour guérir ses blessures?... Qui le sait?

Jouissez-vous, souffrez-vous, quand Apollon, Diane, vous passent en revue, quand les éclairs vous sillonnent, comme des flèches ardentes, faisant jaillir le feu de vos tissus brisés? — Suez-vous, frissonnez-vous quand vous trempez vos pieds dans les fleuves, matin et soir?... Qui le sait?

Etes-vous les pleurs des forêts, des rosées et des gelées blanches bus par l'astre des jours? — Etes-vous, comme de secondes Alpes entre le ciel et la terre, comme la faveur qui les lie, comme l'iris messagère d'unions indissolubles?... Qui le sait?

Etes-vous l'image de la Terre, de ses hautes montagnes, de ses vallées creuses, de ses ruisseaux d'argent, de ses vertes rivières, de ses plaines fertiles? — Etes-vous l'image du Ciel, des astres et de l'immensité? — Pourrions-nous connaître leurs secrets si nous savions lire dans votre livre ouvert? — Avez-vous, comme l'homme, deux faces et deux âmes : l'une, la bienheureuse, qui regarde le firmament, l'autre, l'infortunée, dont les yeux sont fixés sur notre petit monde? — Etes-vous le reflet de la neige qui se mire dans les cieux, ou le reflet des cieux qui se mirent dans la neige?... Qui le sait?

Etes-vous les chaleurs du jour, les soupirs de la nuit, le murmure des êtres ou la voix des échos, sublimés, condensés? — Etes-vous le corps des âmes, le souffle des tempêtes, l'haleine d'Atlas pliant sous le poids des rochers? — Etes-vous la flamme

et la fumée des volcans, les réservoirs de l'électricité, les sources de lumière et de pluie?... Qui le sait?

Ce que je sais, moi, c'est que, laissant mon corps à la terre meurtrissante, bien souvent je m'envole sur vos ailes légères. Et je monte, et je monte tant que je puis souffler.

Ce que je sais encore, c'est que tout ce qu'on touche est souillure, malheur et désillusion. Et que les vraies joies, la pureté, l'extase et l'oubli de tout mal ne sont pas ici-bas.

Oublier! Oublier le présent, oublier l'injustice, oublier qu'on existe, qu'il faut marcher, écrire et sourire et manger! Allumer le Havane, l'aspirer, le caresser des lèvres, s'envelopper d'une auréole de bleus parfums! Dans sa main assoupie prendre une main de femme, se pencher sur son cou, se perdre en ses cheveux, sentir battre son cœur! Et n'avoir conscience de rien autre en ce monde; ne pas ouvrir les lèvres, ne pas remuer d'un souffle! Dire à la Mort : tu peux me prendre! Dire à l'Amour : je suis à toi! Dire au Passé : j'aimerais te revoir! Dire à l'Instant : je voudrais te garder! Dire au Futur : accours!... Qui le sait? Qui le peut?

C'est là ce qu'on appelle dédaigneusement vivre dans les nuages, vivre de poésie, songer creux, s'égarer, délirer, devenir fou.

Ah! poseurs de chiffrailles, tortureurs de chicanes, tâteurs de pouls, traîneurs de sabredaches, porteurs de goupillons, avaleurs de bons-Dieux, courtiers de politique, chaufourniers de querelles, usuriers, traitants, charlatans, gouvernants, écorcheurs de latin, percepteurs, pressureurs, dévaliseurs du peuple, misérables coureurs d'argent!... je vous plains, vous qui calculez toujours et vivez en moyenne soixante printemps au moins.

V

O Mont Blanc, c'est de loin qu'il faut contempler ta grandeur. Si l'on te touche du pied, de trop près apparaissent tes rides, tes cicatrices et les plaies profondes qui sillonnent tes flancs. Alors

tu nous montres des vallées de pierres grises semblables à celles que laissent les déluges, les trombes, les averses de feu. Que John Bull, le gros bête vaniteux, et son frère Jonathan se cassent le cou pour escalader tes pics, moi je ne veux plus jamais te voir ainsi.

Non je ne veux plus voir étalés sur la neige comme les débris des villes maudites de tous les temps! Non je ne veux plus voir ces horizons désolés, ces sombres cieux, ces solitudes dépeuplées comme la nuit, froides comme la mort et décharnées comme elle! Non je ne veux plus voir ces éventrations de la nature comblées de cailloux, de blocs de rochers et de poussière de neiges! Non je ne veux plus voir le royaume lugubre des Epouvantements et le trône de la Désolation tremblant sur l'aile des tempêtes!

Entendez la Raffale soûle battre de ses grands bras les têtes des Alpes! Voyez-la, suivez-la, roulant de monts en monts son vieux corps en lambeaux, heurtant sur tous les pics sa couronne de fer semée de clairs glaçons!
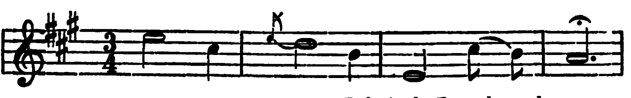
A genoux! Vous êtes dans la vallée remplie de larmes, de lamentations et d'anathèmes, dans la vallée dernière que les Ecritures appellent Josaphat. — Ecoutez! Des milliers d'avalanches réveillent par leur fracas les ossements des générations mortes! Les vents s'élèvent des abîmes et soufflent, triomphants, dans les trompettes de fureur. Les Cataclysmes, les Tremblements de terre, les Mondes, les Peuples, les Rois et les Esclaves, les Pauvres et les Riches, mal éveillés encore, s'avancent en trébuchant jusqu'aux pieds de leur Juge qu'apportent les nuées de deuil et de sang!

Il faut mourir, crient-ils, et puis ressusciter! Et puis tourbillonner, s'élever, descendre, disparaître dans les sphères infinies parsemées de grands mondes! Courons, fuyons, flottons comme des grains de poussière balayés par la bise! A la Mort! A la Vie! Pour l'éternelle joie, pour l'éternel travail relevons-nous!

Il vole comme l'éclair: l'avez-vous vu passer? L'avez-vous vu passer l'oiseau des solitudes, le bel oiseau de feu qui se plait sur la glace, l'âme de ces déserts, le chant de ces tombeaux? C'est

l'emblême de la Prédiction, la toujours jeune, la vaillante qui survit aux empires. Son cri perçant, strident, rapide comme son vol domine le tonnerre des éléments hurleurs. — Salut ! petit oiseau qui sais construire ton nid et trouver le bonheur au milieu des ruines. Puissé-je t'imiter, ô bel oiseau de feu !

LE RANZ DES VACHES.



Refrain du Ranz des vaches.

I

Les armaillis de la Suisse se lèvent de bon matin. Ils rappellent les troupeaux semés dans la montagne, les belles bêtes qui font crier l'herbe sous leurs dents. Ils les appellent avec la trompe des Alpes qu'on entend de si loin !

Liauba ! Liauba ! por aria !

« Venez toutes : petites et grandes, jeunes et vieilles, douces et capricieuses. Venez, appórtez-nous vos pis gonflés.

Venez, venez les donneuses. Versez-nous de ce beau lait blanc qui rend nos enfants roses. Nous en ferons des fromages appétissants et du beurre plus jaune que le miel, plus utile que l'or.

» Venez sous ces grands chênes, sous ces hêtres touffus, parmi ces églantiers. Pendant qu'on vous traiera, vous vous gratterez aux troncs des arbres, vous prendrez la jeune pousse en écartant les lèvres.

» *Liauba ! Liauba ! por aria !* »

Elles allongent le cou pour entendre, elles brâment, prêtent l'oreille, ouvrent leurs beaux yeux tout larges, et se mettent en marche pour le vieux chêne où on les trait.

Liauba! Liauba! por aria!

Rin tin tin! — Les sonnaillères vont les premières. Les toutes noires vont les dernières. Dans le milieu vont celles de toute couleur et de tout caractère : rouges, grises, blanchettes, tigrées, dormeuses, éveillées, coquettes et bonnes filles.

Rin tin tin! — Entendez le carillon joyeux! On dirait que toutes les branches ont des clochettes, et que l'air des matins les agite en jouant.

Rin tin tin! — Entendez la belle musique des monts! On dirait que toutes les fleurs s'embrassent, que toutes les herbes pleurent, que toutes les abeilles volent, que tous les oiseaux chantent autour des châlets des armaillis.

« Doucement, doucement, les bonnes bêtes! Faites un pas après l'autre, ne vous pressez point trop, regardez bien à droite et à gauche, avancez en sonnant le joyeux carillon :

« *Rin tin tin!* »

Autour d'elles gambadent les petits veaux lestes, prestes, agiles, bondissant, reculant, cabriolant. Ils ont de beaux rubans rouges au cou et des étoiles blanches au front.

Autour d'elles rôde le grand taureau noir comme Pluton, qui les caresse et les protège vaillamment.

Le torrent qui se brise hurle sur les rochers; les sapins balancent leur sombre chevelure au-dessus des cavernes; l'écho répète au loin les fanfares de la trompe et le cri perçant du cor.

Liauba! Liauba! por aria!

II

Au pied de la Fronalp et du Mythen altiers, sur les pentes ombreuses qui descendent au bourg de Schwytz, les bergers célèbrent tous les ans leur fête solennelle *(Ælplerfest)*.

— Dans ce vieux bourg de Schwytz, le plus petit et le plus illustre de tous les lieux célèbres, dans ce bourg qui vit se ranger sous sa bannière vingt cantons souverains, près du Grütli sacré qui reçut les serments des trois Libérateurs ! —

Dansez, grandes Alpes ! Ruisseaux, souriez gaîment ! Et vous bergers, chantez, chantez la joyeuse yoûlée !

Par les rues et les prés, au bord des eaux, dans les cabarets frais placardés de sapin, le soleil d'Helvétie réflète ses rayons purs sur d'animés visages.

Là s'épanouit le grave landamann. Ici le colonel fédéral relève militairement sa moustache frisée. Le conseiller d'état discute, chiffres aux lèvres, la question des finances. Le paysan l'écoute d'un œil narquois, et met par précaution sa main sur son gousset. Le galant carabinier plaisante avec les jolies filles au noir corsage. Tout ce monde s'amuse, trinque et fume comme il faut.

Chantez, chantez la joyeuse yoûlée !

Les armaillis, les robustes compagnons au gilet rouge, au bonnet de soie verte, enlèvent rudement la danse nationale et la valse allemande, la blonde langoureuse qui se penche mollement au bras du cavalier.

Les enfants essaient leurs pas à la rustique mesure du fifre et du tambour. Qu'elles sont gracieuses, les petites filles aux cheveux ardents ! Qu'ils sont sauvages les petits bergers de l'Entlibuch !

Les vieillards s'entretiennent du temps jadis, des histoires glorieuses, de Guillaume Tell et de Winkelried. Les jeunes mères tendent à leurs nourrissons leurs blanches mamelles. Les larges noyers se penchent, se balancent, murmurent avec leurs feuilles des récits à la brise. Le roitelet plonge dans le buisson ardent avec son cri de fête, il est plus heureux qu'un grand roi. La nature est riante comme un paradis.

Dansez, grandes Alpes ! Ruisseaux, souriez gaîment ! Et vous bergers, chantez, chantez la joyeuse yoûlée !

III

Les troupeaux participent à l'allégresse générale. Car les Suisses savent bien qu'ils doivent la prospérité de leur pays aux superbes races de Fribourg et de Schwytz, et ne rougissent pas de s'en montrer reconnaissants.

Ils promènent leurs belles bêtes couronnées de guirlandes, leur donnent la place d'honneur dans le cortége nombreux, les caressent, leur parlent et s'en font aimer.

Qu'elle est touchante l'association de l'homme et de l'animal! Elle relève le second sans abaisser le premier. L'homme s'ennoblit en respectant la force et la beauté partout où il les trouve, en ne déprimant pas, en ne torturant pas les créatures qui partagent ses travaux[1].

Tu ne boiras pas de sang, dit l'Homme du Sinaï!

(1) Ma nature me défend de rien entendre aux lois de l'épargne : tant mieux, ai-je dit bien souvent en mon cœur. Certes, ce n'est pas moi qui recommanderai jamais aux paysans de France de suivre l'exemple des pauvres Savoyards qui, n'ayant qu'une vache laitière, sont obligés de la mettre à la charrue. Je ne puis comprendre que des hommes dits de progrès approuvent et conseillent des mutilations semblables. Je demande à M. E. Sue qui s'en fait l'apologiste et le propagateur, s'il voudrait aussi voir travailler les femmes nourrices? Je lui demande si l'existence est double en son essence; si l'on ne doit pas en respecter l'intégrité sainte chez la vache comme chez la femme; si les forces vitales ont ou non des bornes, et si l'on n'est pas coupable de meurtre quand on exige d'elles plus qu'elles ne peuvent donner? Je lui demande si ce n'est pas une lâcheté misérable, une affreuse ingratitude de tuer par excès de fatigue les animaux les plus utiles et les plus courageux? Ah! laissez donc à la Faim, triste conseillère, la responsabilité d'avis si déplorables. Mais vous, homme de lettres, représentant du peuple déshérité, si réellement vous voulez sa rédemption, faites appel à sa colère, non plus à sa patience; à sa révolte, non plus à sa soumission. Gardez-vous comme d'un crime de mettre dans sa main l'arme des atermoiements, des fins de non-recevoir, du suicide, en un mot! Souvenez-vous surtout que les livres d'un écrivain sont ses œuvres, et qu'on reconnait son caractère en les lisant!

Qu'on en soit bien convaincu, la solution du problème social ne peut être donnée par l'économie, la gêne et la stérilité. Le but de l'existence, c'est le

Homme des champs, homme de paix et de travail, tu t'attaches à la bête vigoureuse dont tu prépares la litière et la buvée. Tu l'admires quand elle trace à tes côtés le sillon creux et droit où grandit la moisson. Le matin tu passes la main sur son poil luisant, le soir tu presses ses mamelles gonflées. L'hiver son haleine te réchauffe, l'été son lait te rafraîchit. Tes enfants la caressent, ta femme la mène aux champs en teillant le chanvre parfumé. C'est ton trésor vivant, c'est ta mine d'or.

Quand la charrette du sanguinaire boucher passe dans le village, son bruit infernal te fend le cœur. Car tu songes qu'il faudra quelque jour lui vendre la pauvre compagne de tes joies et de tes peines. Alors elle te quittera pour être conduite à l'abattoir; mais avant elle tournera vers toi ses grands yeux pleins de larmes, et t'enverra de loin son mugissement d'agonie!

Tu ne boiras pas de sang, dit l'Homme du Sinaï!

Homme des champs, homme de paix et de travail, c'est avec douleur que tu tires une pièce de ta poche; mais enfin tu la sors quand il le faut absolument. Et tu ne pourrais pas même voir aiguiser le couteau qu'on plonge dans le cou de la bête qui, pendant longues années, te servit fidèlement. Tu le vois donc, mon frère, l'amour est plus joyeux que l'intérêt, et plus fort que la mort!

Tu ne boiras pas de sang, dit l'Homme du Sinaï!

Homme des champs, homme de paix et de travail, ne te cache pas pour embrasser ton bœuf, ton âne ou ton cheval. L'amour

Bonheur. Et quand on viole ce principe au détriment d'un être quelconque, la souffrance de cet être se répercute sur tous les autres. Car toute solidarité s'étend par en haut comme par en bas de l'échelle zoologique.

Multipliez donc les animaux; ne les diminuez pas; ménagez-les, traitez-les bien, ne les ruinez pas; la vraie richesse de l'homme, c'est la dépense de l'argent, sa disparution totale. Quand il n'y aura plus de capitaux et de propriétés, vos bêtes de somme et vous, agriculteurs qui n'êtes guère plus heureux, vous pourrez vivre, enfin. Les charlatans philanthropes vous répéteront à satiété de surmener vos serviteurs et vous-mêmes, de vous serrer, de leur serrer le ventre, d'attendre tout du progrès lent, de la discussion pacifique, de la propagande démocratique, persuasive et conciliante. Moi, je n'ai pas de conseils à vous donner, moi, je ne suis pas un homme considérable. Seulement je vous fais voir que vous êtes libres de souffrir ou d'être heureux, et qu'il n'y a pas de moyen terme:

Choisissez donc!

est respectable tant qu'il a pour objet un être sentant ; mais il devient honteux dès qu'il a pour mobile l'écu, l'écu crasseux qui passe de main en main du despote au bourreau. Il n'a ni regard, ni voix, ni sang, ni vie ; cependant il sonnera bientôt, si nous n'y prenons garde, la dernière heure de tout ce qui existe. Et nous nous détruirons par ce signe !

Tu ne boiras pas de sang, dit l'Homme du Sinaï !

IV

Je n'ai d'autre intérêt dans cette vie que le triomphe de la justice. Et pour lui rendre hommage, je reconnais que si les Suisses violent souvent le droit d'asile quand il ne s'agit que des hommes, du moins ils le respectent toujours à l'égard des animaux.

En vertu de cette considération je leur pardonne de m'avoir expulsé de leur république. Et sans rancune, de bon cœur, de loin, sans bruit je leur envoie mes vœux :

Hommes de paix et de travail ! Que le soleil parfume l'herbe de vos prairies ! Que vos bœufs pleins d'ardeur soulèvent comme du sable les terrains les plus lourds ! Que les grêles, les inondations, les armées des despotes, les ravages du choléra vous épargnent plus que d'autres ! Que vos vignes produisent à pleins chars le vin qui réjouit !

Gardez fidèlement vos traditions glorieuses, restez simples et braves, sourds aux conseils de la peur et de la cruauté. Ne déboisez plus les montagnes, ne morcelez plus les vallées, n'assommez plus les bestiaux. Dans vos républiques souveraines qu'on ne bastonne plus, qu'on n'exerce plus la justice sanglante du Très-Haut et du glaive, qu'on ne traque plus les proscrits, qu'on ne fasse plus la police pour les empires.

Croyez-vous, dites-moi, qu'au siècle de Guillaume, le dernier des bergers eût livré Melchtal comme aujourd'hui nous livrent les premiers de vos conseils ? Il ne l'eût pas fait, certes. Car la Suisse entière l'aurait lapidé comme un infâme traître, elle l'aurait renié comme la mère désolée renie son fils couvert de déshonneur.

Et les ruisseaux des plaines et les torrents des monts fuyant devant sa soif lui auraient répété :

Tu ne boiras pas de sang !

Et le jour de sa mort, la nature satisfaite eût chanté :

Dansez, grandes Alpes ! Ruisseaux, souriez gaîment ! Et vous bergers chantez, chantez la joyeuse yoûlée !

Et parmi les sapins, la trompe du pâtre eût redit bien plus fort :

Liauba ! Liauba ! por aria !

CHANT DE L'EXILÉ.

PATRIE DE L'AVENIR.

Torino, aprile 1855.

« L'esilio che m'è dato, onor mi tegno. »

Dante.

« I have not vilely found, nor basely sought,
They made an Exile — not a slave of me. »

Byron. — The Prophecy of Dante.

« Forsàn et hæc olim meminisse juvabit. »

Virgile.

I

Je suis la pierre lancée du sommet des abîmes jusqu'au fond des torrents. Elle reste luisante et entière ; elle ne se brise point, elle s'use.

Roule, roule par le monde, malheureux exilé !

Je suis la graine que déposent les vents sur le rocher désert. Elle s'y cramponne et germe et couvre le granit d'un manteau de verdure. Elle souffre et ne meurt point. Elle fertilise en s'épuisant.

Roule, roule par le monde, malheureux exilé !

Je suis l'oiseau voyageur, qui presse son vol sur les mers menaçantes. D'un continent à l'autre il porte des messages

d'amour et de bonheur. Il se repose de ses fatigues quand il arrive au port; il recherche dans les deux hémisphères les climats tempérés. Les pauvres, les travailleurs, les simples d'esprit l'accueillent avec joie, parce qu'il ramène les beaux jours; ils lui donnent l'hospitalité dans leurs demeures.

Roule, roule par le monde, heureux exilé!

Je suis la vapeur rapide, le fil télégraphique, l'aérostat léger. Je rapproche les âmes et les pensées des peuples. Je suis la moëlle de leurs os et le sang de leur cœur.

Roule, roule par le monde, heureux exilé!

Il y a dans ma voix la fanfare des batailles, les clameurs des révolutions, l'ineffable harmonie des continents et des mers, le sifflement du mépris, les rugissements de haine et les soupirs de tendresse.

Il y a dans mon âme les amères désillusions que donnent l'amour trompé, l'hypocrisie, la lâcheté des hommes, la vénalité des femmes, la trahison des amis, les cruautés de la famille, l'abandon, la lassitude de soi-même, la maladie.

Roule, roule autour du monde et n'y rentre jamais, voyageur exilé!

Partout je suis étranger et citoyen, bien et mal, connu et inconnu, méconnu toujours, chez les autres et chez moi. Je suis étudiant en géographie. Je tiens pour tous les peuples contre tous les gouvernements, pour toutes les libertés contre tous les esclavages, pour tous les droits contre tous les devoirs.

Salut! Indépendance.

Toute langue m'est bonne, tout climat m'est propice, la mer est mon élément aussi bien que la terre. Tout homme est mon frère, comme Abel, de par le hasard; alors je suis son ennemi. Ou bien il est mon ami, comme Pylade était l'ami d'Oreste; alors je suis son frère, de par mon choix.

Salut! Indépendance.

Toute femme est ma sœur: et la brune Andalouse au pied léger, et l'Anglaise à l'œil bleu, et l'Allemande rêveuse, et la fille sentimentale de l'Helvétie, la nouvelle Héloïse.

Gloire à toi, saint Amour!

Je suis le lierre qui grimpe contre les vieux murs et les troncs d'arbres, le lierre qui vit où les autres plantes dédaignent de

mourir. Comme lui je peuple la solitude, je pare l'aridité, je rafraîchis la sécheresse, je soutiens ce qui tombe et rends fertiles les plus mauvais terrains.

Défriche le nouveau monde, pionnier de l'exil!

II

Mes frères sont décimés:

Les uns frappés de mort pour le droit des peuples: Manara l'intrépide, Laviron au grand cœur, Lopez, le héros de Cuba!

Les autres tombés pour les droits de l'homme: Pianori, Montcharmont, Robert Blüm!

Ceux-là rendus délirants par le saint enthousiasme des révolutions: Victor Hennequin, Austen, Laure Grouvelle!

Ceux-ci moissonnés par la misère non secourue, les maladies lentes et les autres maux de l'exil: Smith le Badois, Albert Darrasz, Cournet!

D'autres portant sous des cieux plus propices leurs forces toujours neuves, leurs convictions intraitables, leurs saintes espérances dans la justice: Frédéric Bertrand, le franc chasseur, Dubreuil de Lyon, Joseph Dejacque, Longchambon, Combe, Lavarenne, tous bien chers à mon cœur!

D'autres encore brisés par la prison et résistant toujours; Armand Barbès, Martin-Bernard, Jules Maigne, Dufélix, Daniel-Lamazière, Kersausie!

Plusieurs hélas! domptés par la souffrance mais toujours indomptables: le noble Martin-Bernard, aimant comme un enfant, généreux, fier, raide à la lutte comme l'antique Régulus, Blanqui si faible par le corps et si puissant par l'âme, Bernard Bourrat, le doyen des lutteurs lyonnais!

Plus nombreux encore ceux qui trouvent les heures trop lentes et le travail trop rare au gré de leur courage: Faure de Givors, un des vrais représentants du peuple travailleur, Laugrand, le courageux publiciste, Duverdier, un homme de cœur, Ledru Rollin, l'orateur bondissant, Madier jeune aux muscles d'acier,

Pardigon à la parole facile, Cholat le seul militaire libre que j'aie connu jamais. Je ne pourrais les nommer tous: il en est tant d'inscrits sur l'infernal martyrologe!!

Hélas! les hommes sédentaires repoussent les déclassés, ils ne les emploient que par grâce. Nous n'avons de foyer que l'auberge, l'hôpital, la caserne et la prison; là les vents se réjouissent et la douleur est reine. Sur toutes les routes où nous errons, les étoiles des nuits, la lune mélancolique et le joyeux soleil éclairent des poteaux où les gouvernements font inscrire ces cruelles paroles: « Ne pourront s'arrêter ici plus d'un quart d'heure les mendiants et les proscrits. »

Roule, roule autour du monde et n'y rentre jamais, voyageur exilé!

Avez-vous vu partir les grands vols d'hirondelles? Chacune rappelle les autres aux accords de son chant. Puis elles se dispersent; le vent tord leurs ailes et les roule, légères, dans ses tourbillons. Egarées, lasses, au désespoir, haletantes, râlantes, elles tombent par milliers dans les vastes mers ou sur les rivages des continents.

Ainsi de nous. Ainsi des beaux Girondins qui se couchaient dans les blés, derrière les haies, au pied des ruines, pour y dormir leur dernier sommeil, l'affreux sommeil de la faim!

Roule, roule par le monde, voyageur exilé!

III

Mes frères produisent pour les nations et les hommes qui les dédaignent:

Les uns par la pensée: Pierre Leroux et Proudhon!

Les autres par l'énergie: Victor Considérant, Mazzini, Cantagrel!

Ceux-là par le travail de leurs habiles mains, les ouvriers artistes: Greppo, Morel, Xavier Charre!

D'autres par la science: Servient, Marc Dufraisse, Eugène

Raspail, le plus modeste des vrais savants, le plus libre des artistes, le plus intrépide des voyageurs, le plus sincère des hommes !

Et d'autres par les arts: Eugène Beyer, le grand peintre-bohême; David d'Angers !

Forts comme les feuilles du printemps et les vagues des mers, innombrables comme elles sont ceux dont le bon vouloir se consume dans l'obscurité, le silence et les épreuves. Hélas ! je ne puis savoir combien ils sont. Demandez plutôt au désert le recensement de ses sables !

Vous qui lisez l'histoire, ne comprenez-vous pas le rôle immense que jouera cette émigration dans le mouvement des peuples? Voyez la, plus énergique, plus éclairée, plus remarquable en toutes connaissances, plus pensante, plus serrée que celles des Juifs, des Polonais, des Français de la Réforme, des Anglo-Saxons des Massachussets ! Dans l'Europe occidentale il n'est pas un village qui n'ait sa tribu de ces hommes libres. De proche en proche ils se sont dispersés; ils ont tracé facilement au moyen des voies de locomotion plus généralisées, plus rapides. Aux limites des mondes flotte leur drapeau rouge, l'étendard des justes, des forts !

Salut ! Indépendance.

Les instruments ne manquent jamais à l'œuvre. Toute transformation humaine s'accompagne d'une dépopulation, d'une repopulation proportionnelles au résultat qu'elle produit. Le Socialisme pénétrera plus loin et plus profondément que les révolutions précédentes; notre émigration doit en conséquence étudier davantage et voyager plus que ne l'ont fait ses aînées. Italiens, Allemands, Français, Russes, Hongrois, Polonais et Moldaves, nous sommes avant tout des hommes actifs, des précurseurs. Nous ne suspendrons pas nos harpes inutiles aux branches des saules, sur les bords des fleuves qui baignent les pieds des Babylones modernes. Nous chanterons sous tous les cieux, devant tous les hommes, pour toutes les jeunes filles qui nous demanderont une parole d'amour. Nous chanterons et nous travaillerons; le désespoir et la persécution nous feront rêver de liberté et d'espérance.

Le Travail est partout, partout est la Patrie !

IV

Je ne suis pas chauvin de l'exil. Mais son utilité providentielle m'est prouvée par l'Histoire, l'Economie sociale, la Géographie, les Sciences naturelles. Je la lis sous les cieux, sur les eaux, dans l'harmonie des mondes : partout. — En avant Révolution !

Je soutiens qu'il y a des intelligences généralisatrices, des âmes universellement aimantes, des aptitudes à larges synthèses qui ne peuvent se développer qu'en ce milieu changeant. Que chacun suive sa ligne ! A travers les durs granits, les vastes plaines, les ronces et les sables, le ruisseau court au fleuve et le fleuve à la mer. Ainsi moi, vers mon but. — En avant Révolution !

J'observe les pensées fécondes que font naître en certains esprits les trajets par la vapeur et la vue des panoramas rapidement déployés. Pour qui veut apprendre et oublier beaucoup l'exil est un voyage profitable, voyage de long cours et d'expérience prompte, dans lequel on se heurte à beaucoup d'hommes singuliers, à beaucoup de situations difficiles, à beaucoup de peuples qu'on n'eût jamais connus, voyage qu'on commence bien simple et qu'on finit bien fort. L'exil, c'est une navigation autour du monde sous les voiles de l'esprit gonflées par un grand vent. N'est-ce pas bien employer notre courte existence que de nous rendre compte du panorama social tout sombre qu'il puisse être ? — En avant Révolution !

Je cite mon exemple, car je l'ai sous la plume. Eh bien ! je n'aurais jamais conçu mes idées sur l'Ensemble des peuples et des mondes, sur la Destruction des sociétés par le glaive, sur leur Reconstruction par la pensée sans l'exil qui m'a fait embrasser d'un coup-d'œil tout le temps et l'espace accessibles à ma vue mortelle. Sans lui je n'eusse jamais compris l'infinie Transformation, la Révolution éternelle, la Circulation incessante, l'Histoire, la Vie Future, la Création.

Ne sont-ce pas là des jouissances et des enseignements ! Dans ce monde *d'au delà* n'y a-t-il pas des sources d'allégresse, de

bonheur et de découverte plus grandes que dans cet ignoble petit monde qui grouille sous nos pieds?

Et si j'ajoutais tous les avantages moindres de l'exil : le détachement de la nationalité, des préjugés, de la langue, des manières et du style exclusifs, — la liberté plus grande des actes et de la parole, — le don de prophétie, — l'échange des aspirations, des traditions, des mœurs, d'un peuple à l'autre, d'un homme à un autre homme : si j'ajoutais tout cela... Ne finirais-je point par convaincre les plus incrédules que l'exil n'est pas moins utile que la reproduction de l'homme aux dépens de son père, que la renaissance des chênes par rejets souterrains?

Que tu en as emporté, Révolution, des plus grands et des plus purs, dans ta robe d'éclairs! Que tu en as dévoré de cœurs et d'intelligences qui faisaient l'honneur de l'Humanité! Qu'importe? Passe sur les hommes à la vie courte, mais poursuis, oh poursuis ton chemin éternel!... Quant à moi, je veux faire ma tâche. Peut-être d'autres s'en acquitteraient-ils mieux? Je l'ignore! Mais puisque, seul et premier, je n'ai pas craint d'ouvrir une lutte pénible contre l'Immobilisme et la Nationalité, je la continuerai. Ce qui m'est échu par ma bonne volonté, je le garde. A chaque peine peine suffit son vouloir.

Dans les terrains incultes, aux confins des déserts, les vents apportent des semences en grand nombre. La plupart germent tout d'abord et semblent promettre une abondante végétation. Mais elles meurent vite sous les feux du soleil, incapables de prospérer loin du sol natal. Plus tard seulement, une petite graine qu'on n'avait pas remarquée, graine patiente, obstinée, de celles qu'on appelle mauvaises, sachant mettre à profit les pluies et les chaleurs, et le temps et la terre, une graine à la vie dure fait éclater sa coque résistante, s'étale sur la dépouille de celles qui l'avaient précédée, s'élève, et couvre de sa fertilité le sable ardent. Ainsi j'ai su prendre racine dans la terre d'exil où les représentants et les chargés d'honneurs se sont rapetissés!

Qu'on ne me parle pas de liens brisés, d'affections impitoyablement sacrifiées sur mon passage, d'un présent dédaigné comme un lourd embarras, d'un lendemain à plaisir assombri, d'un passé déchiré comme un testament inutile! Qu'on ne me parle pas surtout de nobles cœurs associés à une existence semblable!

Car alors je ne raisonne plus, je souffre de les voir souffrir ; à leurs douleurs je ne puis mettre un terme !

Un terme ! Ah l'universel cataclysme qui gronde sur les empires aura bien une étincelle de feu, une goutte d'eau des déluges pour brûler mes chaînes, pour étancher ma soif ! — En avant Révolution !

V

> « Ahi serva Italia, di dolore ostello,
> Nave senza nocchiero in gran tempestà,
> Non donna di provincie, ma bordello ! »
>
> *Dante.*

Ce n'est pas la France que je pleure, c'est toute patrie. Dans un monde comme le nôtre il n'en est plus pour moi. Car les hommes esclaves et trompeurs ne sont plus rapprochés que par des intérêts de négoce.

« La Patrie actuelle ! je ne la connais pas. Elle est trop au gré » des traités de 1815, trop rétrécie par les gouvernements, trop » exploitée par les partis, trop dénaturée par le privilége, trop » déformée par les préjugés, trop absolument immorale, avilie, » flétrie pour que je n'en sois pas exilé. Jamais je ne regretterai » les égoûts et les sentines du beau Paris ; jamais je ne me pren- » drai de soudaine passion pour sa bourgeoisie : je rends grâces » au ciel qui ne m'a pas titré en habileté politique. Cette réflexion » sur la patrie, je l'applique d'ailleurs à toutes les patries civi- » lisées ; je ne voudrais être citoyen d'aucune. Je préfère rester » vagabond, déclassé, *gitano,* et contradictoirement citoyen du » monde [1]. »

La Patrie actuelle ! Je ne me laisse pas prendre à toutes ces balançoires : *le sol de France, les aigles françaises, le drapeau tricolore !* Les paroles sont légères comme l'air qui passe, et les choses lourdes comme des barres de fer. Qu'on me prouve que le sol de

(1) Ernest Cœurderoy. — *Trois lettres au journal l'*Homme.

France nous appartient à tous, qu'il y a place pour chacun sous les ailes rapaces des aigles de l'empire, dans les plis souillés de son drapeau. Alors je reconnaîtrai les avantages que nous assure la Patrie française. Et courant à la frontière, de grand matin, je supplierai les douaniers de me laisser rentrer sous le toit paternel! — Sinon, non!

La Patrie actuelle! Une circonscription fausse qui ne tient compte ni de la liberté de l'individu, ni de la solidarité des intérêts, ni du travail, ni des aptitudes, ni du vieillard, ni du malade, ni du pauvre, ni de la femme, ni de l'enfant! — Un bagne!

La Patrie actuelle! Un mot, un dépôt de marchandises, un glorieux bazar d'esclaves, un chenil de mâtins inassouvis, une étable où l'on est tassé comme des bêtes de somme, où l'on vit de privations, où l'on vieillit à force de révérences, où l'on meurt de faim, où l'on n'est pas même enterré décemment! — *Ingrat pays, tu n'auras pas mes os!*

La Patrie actuelle! Bien qu'on m'ait souvent attaqué sur le médiocre amour que je professe pour elle, je déclare de nouveau que je ne puis considérer comme mien un pays dont on a divisé les habitants en deux parts : ceux qui courbent la tête, ceux qui la font courber. — Je n'aime pas les uns, je déteste les autres!

La Patrie actuelle! Je préfère bien certainement celle des loups. Avec ceux-là du moins on sait à quoi s'en tenir; on n'est dévoré ni par derrière, ni en détail. — C'est plus tôt fait!

Ce n'est pas le parti démocratique, ce n'est pas ma famille que je pleure. Tous les partis, toutes les familles d'aujourd'hui sont des rapprochements forcés d'intérêts qui se déchirent. L'hypocrite Haine a revêtu le masque de l'Affection candide; dans la poignée de main s'est caché le poignard! En toute société les hommes sont solidaires. Hélas! quand ce n'est pas l'Attraction qui fixe leurs rapports, c'est la Force; quand ce n'est pas la Justice, c'est le Vol. Je pleure sur la Civilisation, je pleure sur moi qui suis contraint d'y vivre. Où que mon existence se consume dans un pareil milieu, je souffrirai l'ostracisme. — Je suis de l'Avenir, mon pays est bien loin!

Et si c'était là tout! Mais il me faut pleurer sur l'exil même. Ah! ceux qui plus tard liront ces lignes ne pourront jamais croire que les chefs de parti et leurs esclaves aient osé me calomnier, me poursuivre par tous moyens, me mettre *au ban de l'émigra-*

tion, comme *ils* disent, moi qui me suis épuisé de travail pour leur tracer un rôle utile dans le monde[1] !

A votre aise, Messeigneurs de la démagogie, vous me mettez à l'index de vos séïdes, et moi je vous mets à l'index de l'Humanité, de la Révolution, de l'Avenir, de la Justice et du Bon sens ! Je vous défie de combattre franchement mes opinions sur vous-mêmes, en face de moi, dans les assemblées du peuple. Et je vous condamne à l'atroce supplice que le grand Gibelin fait subir au comte Ugolino dans le cercle le plus noir de son Enfer. Il vous reste peu de cervelle, vous vous la dévorerez l'un à l'autre, sans pitié !

VI

J'ai promis quelque part de dire mes idées sur la Patrie future. Les voici :

Le terre promise à tout révélateur je la vois à l'horizon, je sens la brise embaumée qui court sur ses collines, j'y touche mais je ne l'atteindrai pas ; non, je ne foulerai pas son sol couvert de fleurs. Ici je mourrai, sur ce terrain aride, tendant mes bras vers elle, comme Moïse mourut en vue de Chanaan !

Ainsi le matelot qui, près d'heureux rivages, lutte contre la mer grossie par la tempête. A travers les brouillards du matin il distingue l'écharpe bleue des monts ; les vents lui apportent la senteur des plantes et le chant des oiseaux. Mais il sait qu'il n'abordera point, il sait qu'il doit finir ; il entend le hurrah de l'implacable tourmente heureuse de tout briser.

(1) Voy. entr'autres l'épilogue *De la Révolution dans l'Homme et dans la Société*, et l'introduction de *Hurrah!!! ou la Révolution par les Cosaques*. Dans mes publications précédentes, j'ai si souvent esquissé le rôle de l'émigration, j'y reviendrai si souvent encore dans la suite, ce sujet est tellement moi, si je puis dire, que je suis forcé de l'effleurer seulement toutes les fois que je le rencontre et qu'il ne sera traité complétement que dans l'ensemble de mes ouvrages et particulièrement dans ces *Jours d'Exil*.

Et cependant je l'ai conçue dans mon âme, cette universelle Patrie, ce pays inconnu des gens aux mains rapaces !

Dans toutes les contrées que j'ai parcourues j'ai laissé des amis auxquels me rattachaient des pensées sympathiques, sur qui je croyais pouvoir compter toujours. Eh bien ceux-là même ont cessé de correspondre avec moi ; ils ont voulu débarrasser leur chemin d'un personnage compromettant. Je ne leur en veux pas, la société les roule ; moi j'en suis affranchi.

Et ainsi s'est évanouie la patrie de mes rêves, la patrie de mon choix !

Souffle empesté du monde, contagion noire ! tu fais périr les jeunes hommes par milliers, tu les mords au cœur ainsi que l'insecte térébrant qui ronge la vigne fleurie. Oh pourquoi, pourquoi suis-je né dans un siècle où toute angoisse en appelle une autre, où les déceptions les plus cruelles sont le partage des plus aimants ?

Mais elle sera réalisée par ceux de l'avenir, la Patrie de mes songes, dans la forme où je l'annonce. Ecoutez-moi :

La Patrie future est au Nord, au Midi, au Couchant, à l'Aurore, sous les Cieux, sur la Terre et l'Océan.

Elle ne dépend plus des caprices des despotes, des convoitises des exploiteurs, des murailles, des haies, des comptoirs, des canons et des baïonnettes. Partout où deux cœurs battent à l'unisson, où deux intelligences vibrent d'un même frémissement, elle les relie, fil d'Ariane enchanté !

A deux lieues comme à deux milles, l'artisan, l'artiste et le poète sont associés par la pensée. L'homme du Nord se complète par celui du Midi, le faible par le fort, le réalisateur par le penseur, la femme par l'homme, l'enfant par le vieillard.

Un chef-d'œuvre s'ébauche à Copenhague et se finit à Rome. Une découverte est conçue à Madrid, exécutée à Paris, perfectionnée à Londres ou à New-York. Un ouvrage est écrit dans une langue et traduit dans toutes les autres. L'esprit humain imagine et accomplit tout ce qui peut multiplier ses jouissances.

Que me parlez-vous des patries actuelles, patries égoïstes qui s'isolent de l'Humanité ?

Il n'en est plus, vous dis-je. L'instruction répand de toutes parts les connaissances historiques, la liberté les féconde, l'au-

dace les applique à l'avenir ; le Progrès et la Tradition se font la cour, s'embrassent timidement d'abord, puis y prennent goût et se marient. — La Société renaît à chaque siècle de ses cendres éteintes. — Le Présent, l'enfant qui s'est fait homme, apprend par son expérience propre que les minorités n'ont pas toujours tort, que le Passé n'est pas immortel, que le Temps n'est pas immobile, que l'Avenir venge ! — La Nation pense : elle observe qu'elle s'est élevée sur les ruines de races puissantes et de civilisations gigantesques ; elle s'aperçoit qu'à mesure qu'elle vieillit, l'Humanité dévore plus rapidement la vie des peuples qui conservent sa flamme comme de pieux brahmines. D'où résulte que la Nation ne compte plus sur une existence éternelle, qu'elle n'accable plus de mépris ses sœurs vieillies ou naissantes, qu'elle n'a plus l'étrange prétention d'être la première et la dernière de toutes.

L'homme libre de l'avenir fuira sa vie présente le plus souvent possible. Tantôt il se reportera vers les époques glorieuses de la Grèce et de Rome ; il vivra de leur histoire, il y puisera des exemples utiles, un saint enthousiasme. Tantôt le Rêve viendra le solliciter ; alors il s'élancera dans l'Avenir, le beau pays aux vertes collines, aux vastes plaines qu'il peut meubler, peupler, jardiner à sa guise. Il centuplera son existence par la pensée, par la mémoire. Ses idées le rendront cosmopolite. Il voudra voir les ruines des cités-reines et recueillir au bord des mers les perles de leurs couronnes brisées. Il voudra connaître aussi les mœurs, les luttes, les difficultés vaincues par les peuples nouveaux qui défrichent les mondes vierges, les colonisent, les fertilisent, les entament et les sondent de tous côtés à la fois par le fer et le feu, la hache et les vaisseaux. Il comparera les civilisations anciennes avec les modernes, et plus seront éloignés les temps qu'il rapprochera, plus son étude lui fournira d'aperçus grandioses.

En ce temps l'homme étendra sa virtualité d'action sur tous les peuples, ses contemporains, et sa virtualité d'affection sur tous les hommes, ses frères, qui préparèrent sa route ou qui la poursuivront. Alors il pourra choisir sa patrie, soit d'après la configuration du sol, les produits, la position géographique d'une contrée, soit d'après les souvenirs ou les aspirations de son âme. Alors le lieu de notre naissance ne sera plus rien que le premier accident, la première étape de notre voyage terrestre ; de ce que nous avons vu le jour ici, là ou ailleurs ne sera plus tirée cette

conséquence absurde que nous soyons renfermés à jamais dans les frontières et les lois d'un seul pays.

On verra quels caractères, quels actes, quels exemples produira cette nouvelle notion de la patrie. Quand il se sentira le frère des Régulus, des Gracques, des Catilina, des Spartacus, des Toussaint-Louverture, des Franklin et des Bolivar, les grands de tous les continents et de tous les siècles, on verra l'homme grandir et menacer les cieux.

Telle sera la patrie dans le temps, à l'avenir.

— Il n'est que cette manière de comprendre le dogme de la Fraternité. Quiconque ne se figure pas la patrie dans le temps ne peut savoir de ce dogme que les stupides complaintes des révolutionnaires de la tradition.

Qu'est en effet la Fraternité ? Un symbole seulement, une résultante, l'expression d'une harmonie. Ce n'est rien de plus, et cependant c'est tout. C'est l'arc-en-ciel : il ne paraît que l'éphémère assemblage des plus belles couleurs, mais il est le signe de réconciliation et de paix entre tous les éléments.

La Fraternité ne peut comprendre moins de tous les hommes de tout temps et de tout pays, elle ne peut être détachée de l'infini, de l'universel. Elle cesse d'avoir des inconvénients dès qu'elle ne comprime plus la liberté de l'homme, dès qu'elle ne s'oppose plus à la justice distributive.

La Fraternité, je la conçois seulement depuis que j'habite un monde infini. C'est une simple aspiration qui, chez le dernier homme, aura plus d'intensité que chez tous ses grands-pères. C'est d'ailleurs la seule religion possible dans l'avenir, celle qui n'entraîne plus, comme conséquences, les castes dominantes, le culte, le vol, le fanatisme, la honteuse ignorance. La Fraternité, c'est la religion générale, généreuse, générique, qui nous comprendra tous en laissant à chacun la liberté de sa conscience.

Je pars de l'étymologie du mot *religion* qui signifie *relier*. Et je soutiens qu'une religion n'est possible qu'en tant *qu'aspiration*, puisqu'elle doit relier tous les hommes passés, présents et à venir. D'où résulte qu'elle ne peut plus s'établir sur une fraction sociale où sa domination temporelle devient si facilement tyrannique.

En vertu de la même hypothèse, j'affirme encore qu'une religion n'est possible qu'à la condition d'obéir au principe de la Révolution permanente — c'est-à-dire de s'harmoniser sur les

temps, de n'être plus irrévélée, paralysante, immuable, incompréhensible dans le ciel, despotique sur la terre.

Ces convictions m'étant démontrées bonnes, qu'on ne cherche pas à m'imposer un dogme *a principio* révélé, durable *usque ad semper*, non plus qu'un culte discipliné, cérémonié, forcé! Car je suis chirurgien, je sais comment on peut refroidir son homme avec une pointe d'épingle! Et si les fonctions du prêtre diffèrent de celles du citoyen, du moins son anatomie reste la même!...

Je veux bien être pieux, prier et aimer d'un amour idéal; mais seulement ce que ma conception, je dis la mienne, peut embrasser de plus étendu: c'est-à-dire L'HOMME, le chef-d'œuvre de la Révolution, gravitant au milieu de l'immense nature, son jardin d'Eden, qu'il retourne, féconde et rend plus magnifique chaque jour.

Si, poursuivant cette série de contemplations supérieures, mon âme s'abaisse d'aventure jusqu'à la conception de l'éternelle mômerie des prêtres, des moines, des nonnes, des *quakers*, des *schakers* et autres hystériques; jusqu'à la vénération pour le Dieu des holocaustes propitiatoires qu'on adore sur tous les autels, dans toutes les positions; jusqu'au respect pour cet Hercule sempiternel, pour ce Priape flétri qui tient la chandelle à l'Esprit Paraclet pour en avoir un fils... Si ce malheur m'arrive!!

Alors, ô mes ennemis, dites que je suis fou pour de bon; venez me voir communier dans l'église paroissiale de Tonnerre (Yonne), mon domicile catholique. Et buvez bouteille! Les dévotes de l'endroit vous en paieront du bon!

Ma Religion ou ma Fraternité, ce n'est pas celle du Saint-Père Pie IX, du Révérend frère Luther, de Messer Calvin, du Citoyen Etienne Cabet l'Invisible. C'est un *desideratum*, un *stimulus*, la poursuite sans trêve de la Découverte, l'étude constante de l'Humanité; pour généraliser, l'impatience infinie de mon âme de connaître les destinées entières de notre race:

— L'innombrable, l'aimable, l'adorable, la vénérable, qui commence à maître Adam, le vert paillard, toujours à la légère, toujours en quête de l'ombre, des fraises, de l'envers des feuilles et des lits de gazon, et qui finira par je ne sais quel être froid, quintessenciel et platonique qui ne rêvera même plus d'amour!

Ce pauvre dernier homme! Vous parlez du désespoir de Napoléon III qui n'a pas la chance de se reproduire quand l'Empire français en aurait tant besoin! Ce sera bien autre chose pour le dernier de nos arrière-neveux: il s'en coupera... la gorge!

Lui, qui tiendra sous ses pieds la nature vaincue, qui comprendra le mécanisme des univers et créera selon sa fantaisie, lui l'immortel, ne pouvoir donner un héritier à son immense empire, être maître de tout et produire le néant! L'excès de sa puissance n'aura d'égal que l'excès de son malheur! Il sera contraint de mettre un terme à son supplice par le plus affreux des suicides, celui de l'homme dont le génie ne connaît plus d'obstacles et qui sent ses membres paralysés! — Hélas! l'homme né de femme ne fuira point sa destinée terrible! —

Que me parlez-vous d'étrangers, de Saxons, de Germains, de Français et de Russes?

Il n'en est plus, vous dis-je. L'Humanité comprend trois grandes familles : les ouvriers, les artistes et les philosophes devenus tels par une instruction libre, par l'attrait. Ces trois familles se relient par des variétés innombrables. A leurs points de contact elles engrènent par des caractères ambigus : il y a l'ouvrier qui touche à l'artiste, l'artiste qui participe du philosophe, le philosophe qui tient de l'un et de l'autre, etc., etc...

La Spécialité n'est plus qu'une efflorescence de la Science générale et infinie, de la Science humanitaire aux mille rameaux. Nous sommes revenus à ces génies colossaux, sublime honneur de l'Italie du moyen-âge, à Michelangiolo, Benvenuto Cellini, Raffaele Sanzio, qui savaient tout!

Telle sera la Patrie du Travail attrayant et libre, dans l'Avenir.

Que me parlez-vous de propriétés, de fermages, de redevances, de négoces, de professions qui nous enchaînent malgré nous dans un lieu, qui nous rendent esclaves de tel gouvernement, de tel public, de telle famille, de telles coutumes, de tels voisins?

Il n'en est plus, vous dis-je. Les hommes ne sont plus fixés au sol comme des plantes; ils ont la liberté d'aller et de venir, de rester toujours à la même place ou de voyager souvent; on devine le choix du plus grand nombre.

La locomotion devient l'habitude la plus impérieuse de la vie. Les distances n'existent plus que dans la pensée. Les climats, les langues et les mœurs s'harmonisent. On est chez soi partout : l'été, dans les Hautes-Alpes d'Oberland et de Savoie, l'hiver à Naples et à Cadix, l'automne à Turin, le printemps je ne sais où. Quand on est indisposé, on court aux eaux; quand on s'ennuie,

l'on saute dans le premier convoi qui passe, dans l'agile navire qui déploie ses voiles ; on se met en route pour Lisbonne, Constantinople ou New-York, sur un caprice.

Les voyageurs ne sont plus entassés comme aujourd'hui sur des ponts de bateaux, dans d'affreux wagons. Le *train de plaisir* devient une réalité. Personne n'est laissé en arrière, il y a toujours des places. On part à son heure, on s'arrête à son gré. Les convois sont fournis de toutes les commodités, de tout le luxe, de tous les divertissements désirables. On y danse, on y chante, on y fume, on s'y couche, on y lit les meilleurs livres, on s'y exerce à tous les jeux d'adresse. Il n'est pas de salons et de bals plus animés que ceux des chemins de fer et des paquebots. Beaucoup d'Anglais et d'Américains ne connaisssent plus d'autre patrie, ce ne serait pas sans danger qu'on les en arracherait.

Les douanes sont rasées, les frontières labourées, les passeports mis en pièces. Dans les lieux où l'on séjourne, on rencontre des gens amenés par le même attrait que soi ; ceux-là dans les villes, ceux-ci dans les campagnes ; les uns au bord des fleuves, les autres au haut des monts. L'inégalité des conditions ne met plus d'obstacles à l'échange des sympathies, ni le prix des voyages à leur fréquence. Le transport est à peu près gratuit ; le public rembourse seulement aux compagnies leurs frais d'exploitation.

— Ne vous frottez pas encore les mains, ne faites pas si vite vos malles, petits bourgeois crasseux. Avant qu'on puisse voyager ainsi, il faudra que toute aubaine ait disparu, que le Travail ait repris ses droits souverains, que votre race nuisible ait évacué la terre. —

Telle sera la Patrie de la Circulation attrayante et libre dans l'Avenir.

Que me parlez-vous des villes actuelles où l'on est entassé, foulé jusqu'à l'écrasement, cuit, rôti, gelé, trempé jusqu'aux os?

— Villes aux faubourgs malsains, aux ruelles étroites, aux émanations infectes, aux expéditions nocturnes dans des fosses inexprimables ! Villes où se réjouissent les Maux contagieux, la Fièvre, la Scrophule, l'Ecrouelle, la Vérole, le Scorbut aux dents grises, et leur petit frère le Rachitisme qui les suit, en boîtant sur ses jambes tordues ! Villes où les poumons sont étouffés, les jambes fatiguées, les voix cassées, les génitoires taris, la peine centuplée, la mort hâtive ! Villes où les quartiers, les rues, les

places sont disposés d'après la fantaisie de gouvernants ou de capitalistes stupides ! Villes dont les chefs-d'œuvre d'architecture portent les noms des plus misérables des usuriers, des plus coquins des ministres, et consacrent la mémoire des faits les plus insignifiants de l'histoire ! —

De ces sortes de villes il n'en est plus, vous dis-je. Les habitations des hommes sont dispersées au milieu des campagnes par groupes déterminés d'après l'analogie des travaux et des mœurs. Elles sont au bord des eaux, sur la pente des collines, près des lisières des bois, partout où se trouve un site agréable et sain. Il n'est plus de villages ni de métropoles. L'Isolement et l'Agglomération se sont détruits en se confondant. Le monde offre l'aspect des riants cantons de Vaud et de Zurich, moins le morcellement, les haies, les murs, les grilles, les tessons de bouteilles, les gardes et les chiens de propriétaires. C'est un grand tapis de verdure semé de maisons blanches, rouges, vertes, jaunes, fraîches comme les fleurs des prairies.

Les habitations des hommes sont disposées en cercles, en croissants, en squares, en corbeilles de plantes, en hermitages, au hasard ou au cordeau. Il y a des hôtels pour les individus qui aiment à vivre en association, des villas ombreuses, des cabinets d'étude pour les travailleurs. Les hommes étant reliés au moyen d'une équitable distribution des richesses, basée sur leurs facultés et sur leurs besoins, peu importe comment ils produiront et consommeront leur dividende social.

Certain groupe de bâtiments tirera sa désignation d'une grande phase historique, d'un siècle renommé. Toutes les divisions dont il se composera rappelleront les hommes et les faits qui ont illustré ce siècle. — Un autre empruntera son nom d'une contrée lointaine; autant elle contiendra de pays, autant on établira de subdivisions dans le quartier dont il s'agit. — Un autre s'appellera comme un genre zoologique ou botanique; sous-genres, espèces et familles se retrouveront dans l'ordre des demeures. — Un autre recevra sa dénomination d'un métier; ses places, ses rues, ses méandres rappelleront les instruments, les inventions et les inventeurs appartenant à cette profession. — Un autre sera baptisé d'après la peinture, la sculpture ou la littérature d'une époque, et divisé suivant les mêmes indications utiles. — D'autres groupes réuniront, sans ordre apparent, toutes les branches des connaissances humaines. — Chacun peut compléter le tableau

de ces demeures libres, hygiéniques et agréables. J'en excepte les bourgeois qui n'ont pas plus de cervelle que des cigales !

Les ressources de l'Humanité devenant chaque jour plus grandes par la solidarisation des intérêts, ces divers groupes seront reliés par de magnifiques jardins, par des portiques splendides, chauffés et éclairés prodigalement. Dans tous ces lieux on étalera les attributions et les chefs-d'œuvre de toutes les sciences, industries, lettres et beaux-arts.

Ainsi les enfants pourront faire leur éducation au grand air, en se promenant, en satisfaisant leur curiosité, sans que leur développement physique ou moral souffre de la culture de leur mémoire. — Ainsi les hommes se rappelleront les connaissances acquises en leur enfance, car rien ne grave les souvenirs dans l'esprit comme la vue des objets. — Ainsi seront défiées les vicissitudes de l'atmosphère et les rigueurs des saisons. — Ainsi l'Hiver, le vieil ennemi, sera défait, enterré vivant sous ses neiges, fondu dans ses pluies glacées. — Ainsi sera multipliée l'existence humaine par le bien-être et le bonheur !

Telles seront les belles demeures des hommes dans la Patrie de l'Avenir.

Que me parlez-vous d'unions à perpétuité entre l'homme et la femme, de mariage légal, de monogamie, de polygamie forcées, d'adultères, de concubinages, d'infortunes et de meurtres causés par les alliances sexuelles ?

Il n'en est plus, vous dis-je. On reste ensemble tant que l'on se convient, éternellement si l'on veut ; on a plusieurs hommes ou plusieurs femmes, si l'on s'en sent le courage ; on alterne, on varie; on cultive l'amour de sa pensée et l'amour de sa chair. On comprend enfin le rôle de la Bacchante et celui de Mme Roland. Quant au sort des enfants, il est assuré par l'organisation même des sociétés qui ne reconnaissent plus d'autre valeur que le travail et qui peuvent en livrer les instruments à quiconque leur donne des produits en retour.

Il faut que ceux-là même qui le voudront soient libres de s'enfermer dans des couvents de travailleurs. La vie monacale est dans la nature de beaucoup de gens ; bien comprise, elle sera fort utile à certaines fonctions, par exemple celles de conservation et d'érudition dans l'intérêt de tous.

Tout est dans le vrai, dans le juste et le bien dès qu'il n'y a plus loi, rente, héritage, intérêts opposés aux vœux de la nature.

Aujourd'hui notre bonheur est encadré dans nos tristes moyens d'existence. C'est tout le contraire qui devrait être. Que l'homme donc règle sa vie sur ses désirs de félicité!

Telle sera la Patrie de l'Amour attrayant et libre dans l'Avenir.

Que me parlez-vous de systèmes, de sectes, d'écoles, d'universités, d'académies, de diplômes, de brevets, de parchemins sordides?

Il n'en est plus, vous dis-je. Les découvertes de la science sont abandonnées à l'initiative de chacun, les esprits originaux sont enfin compris, estimés, encouragés. Mille nouvelles perspectives sont découvertes, les horizons les plus lointains s'illuminent de grands feux. La Folie du génie, la Folie des prophètes marche la tête ceinte d'un diadème d'or! C'est un infernal bruit de presses libres; partout étincelle la discussion. Les avocats, tribuns, littérateurs au jour le jour, pédagogues, démagogues, chefs de secte, de claque et de parti, les prétendus dictateurs de l'opinion reçoivent le coup mortel.

Telle sera la Patrie de la Science attrayante et libre, dans l'Avenir.

Ces patries de l'avenir ne seront plus soumises qu'à une seule loi, celle de la Transformation; elles se modifieront sans cesse. Le dogme sauveur de la régénération continue sera si profondément inoculé dans l'organisme humain que ces développements successifs ne le feront plus souffrir. Quoi de plus naturel en effet que l'application du principe révolutionnaire dans des sociétés dont la production et la consommation devenues immenses s'équilibreront par un échange toujours libre, toujours équitable, quand il n'y aura plus possibilité d'accumulation ou d'épargne, de hausse ou de baisse, de trop plein ou de disette, de coups de Bourse enfin! — Temps et Espace, Immensité et Infini, Echange et Révolution ne sont-ils pas synonymes?

Et se figure-t-on bien le nombre et la portée des découvertes que fera l'Humanité nouvelle quand tout homme travaillera suivant sa passion; quand l'ouvrier, quel qu'il soit, sera certain de recueillir bonheur et gloire pour prix de ses services; quand toutes les races, les connaissances et les affections humaines se soutiendront, se prêteront leur concours?

Ah! je n'ose y songer trop! Ce serait à me suicider, à en devenir fou! — Malheureux civilisé, répète en moi la voix inté-

rieure, pourris dans ton milieu, ne te donne pas la fièvre, le transport au cerveau; végète, comme tu pourras, de la vie quotidienne. Tu ne saurais te sauver que par l'audace de la pensée.

Sois donc vive, téméraire, rapide, ma pensée, comme l'épervier dans son vol! Jaillis de mes veines ainsi que la lave ardente du volcan déchiré! Monte, plane, nage, plonge dans l'air sans bornes! — Et toi, mon corps, mon pauvre corps, à la chaîne, à la chaîne!! A table pour manger, à table pour écrire, au lit pour reposer! Rivé, rivé toujours à la matière inerte! Toujours banni, toujours sur terre, toujours las de toi-même, toujours lourd, comme un ponton, à la voile tendue de ton âme qui t'entraîne à tout vent!

Ah! que me parlez-vous des patries de ces temps! Je suis, je suis l'heureux exilé: mon séjour est au ciel!!

VII

On m'a souvent fait le même reproche qu'à Mme de Staël, à Châteaubriand, à Byron; on m'a dit que j'avais le style, les pensées et les passions d'un proscrit, d'un homme étranger à sa nation. Je tiens à grand honneur ces médisances, et prie le public de les renouveler.

Oh dites, dites encore! De grâce que je m'entende appeler exilé! Répétez que je ne compte plus dans l'illustre population qui grouille sous le clocher de mon village, subissant les caprices du sous-préfet, du percepteur de l'Empire et de MM. les gendarmes préposés à sa garde! Dites toujours que je ne vous ressemble pas, que je ne ressemble à aucun de vos auteurs! Vous m'outrageriez en me comparant même aux plus illustres; je suis tout autre qu'eux. Faites-moi l'honneur de le croire et pour vous et pour moi.

La lueur de l'éclair est différente de celle des astres, l'aile du halebrand de celle du pierrot, l'oiseau pillard des villes. Ainsi mon style qui n'a pas eu de modèles et restera sans imitateurs; ainsi mon existence aux allures capricieuses, aux habitudes errantes.

J'ai pris l'exil à cœur. J'ai voulu démontrer qu'on pouvait en tirer grand parti, qu'il affranchissait l'homme des mesquines vanités nationales, municipales et politiques, qu'il le détachait des préjugés du présent, qu'il lui dévoilait les horizons de l'avenir, qu'il le confondait avec l'humanité. A ceux qui me disaient perdu j'ai prouvé qu'une volonté de fer pouvait tout dominer, qu'une voix d'airain se faisait entendre de partout, qu'il n'était pas de désert pour le prophète, qu'il revenait de très-loin, qu'il voyait de très-haut.

J'avais les peuples pour auditoire : donc il m'a fallu parler plus fort que si je m'étais adressé seulement à l'un d'eux. Les douanes s'opposaient à la diffusion de mes pensées : donc il m'a fallu les jeter à tous les vents ; à Bruxelles, à Turin, en Suisse, à Londres, au milieu des proscrits, dans les sols les plus stériles. Les ennemis de la Liberté m'avaient frappé de bonne heure, dans l'âge où les opinions ne sont pas encore faites : donc il m'a fallu les acquérir plus difficilement par l'étude des nations dont je traversais les territoires. Il en est résulté que mes idées, ma diction et ma propagande ont pris un caractère plus général, moins actuel que celles des auteurs qui végètent dans leur pays, crachant sur leurs tisons, gagnant à ce métier et goutte, et rhumatismes, et rentes bien lourdes à la pensée nerveuse !

J'ai soutenu qu'on pouvait créer une littérature qui eût la Franchise pour règle, la Justice pour principe, le Monde pour soutien, les Peuples pour lecteurs, la Souffrance pour aiguillon, l'Harmonie pour compagne, la Liberté, la sainte Liberté, pour inspiration et pour but ! Je l'ai nommée la LITTÉRATURE DE L'EXIL.

Je l'ai rêvée sonnant le glas de mort du privilége, battant le rappel des révolutions futures, tenant dans sa main ferme la torche, la faulx et le pamphlet strident, déployant devant les déshérités l'étendard de la Vengeance, courant, de son pied libre, sur les monts et les flots !

Je l'ai conçue découlant de la plume d'un homme jeune, sans réputation, sans engagement avec les partis, sans livres, sans encouragements, sans ressources, sans autre mobile que sa conscience !

Et sans hésiter davantage, sentant ma résolution plus sainte, ma décision plus ferme que toutes les intrigues de l'ambition vénale, je jetai par le monde toutes les vérités qui me vinrent à l'esprit, estimant qu'elles étaient bonnes à dire, irréfutables, invincibles, à la seule condition d'être vraies !

De ce jour, je jurai de n'être détourné par rien dans ma poursuite : ni par les privations, ni par les plaisirs, ni par les prévenances, les calomnies, les rancunes ! Je jurai de maintenir contre les rois, les propriétaires, les tribuns et les gens de secte, contre le peuple aussi qui, bien souvent, se trompe ! Je jurai de ne céder qu'à la raison, de ne me reposer que dans la mort, de marcher sur ma réputation de la veille au profit de la justice du lendemain, de négliger santé, bien-être, et vie même, de tout sacrifier, en enfant prodigue, au bonheur de dire vrai !

Je n'appelle pas littérature de l'exil les piteuses élucubrations des *chefs rrrévolutionnairres,* leurs attaques monotones et niaises contre un nommé Bonaparte empereur, troisième de la race. — Un troisième larron beaucoup plus éveillé que les démocrates et les royalistes, qui changea de place avec eux, les envoyant à Londres apprendre un peu d'anglais et de politique. Un gars sans gêne, ma foi ! qui déporta, transporta, sabra, mitrailla, s'engraissa pour son compte, ne faisant ni plus ni moins en somme que les autres ne firent, qu'ils ne feraient encore s'ils retrouvaient leur passe[1]. —

Je n'appelle pas ainsi les petits factums, les rééditions, contrefaçons, pastiches, marqueteries, plagiats puérils, dérisoires, plats, exhumés des vieilleries politiques de 93.

Je n'appelle pas ainsi les journaux qu'on a tenté de faire naître en exil, et qui tous ont misérablement péri dans leur nationalisme chétif, sous la cruelle étreinte de partis étranglés.

Je n'appelle pas ainsi les discours, toasts, sermons, ululations, chansons à boire frrrançaises, gaudrioles éminemment démocratiques qu'on hurle devant peu de partisans et beaucoup de verres.

Je n'appelle pas ainsi tous les petits pamphlets doux-amers qui n'écorchent personne, n'ébranlent rien, nient et affirment moins encore, et nous apprennent solemnellement que la terre est ronde, Ledru-Rollin bel homme, Napoléon laid, Joinville sourd, et Chambord affligé.

Je n'appelle pas ainsi ce fatras d'arrêtés, de manifestes, proclamations, professions et confessions de foi, décrets, avis, programmes : pauvres fœtus avortés sortis des mille crânes rivaux de nos petits Jupiters modernes.

Je nomme tout le tas des salades, des salades démocratiques

(1) Le *Deux-Décembre*, c'est la belle de la Terreur rouge et de la Terreur blanche, c'est la **septembrisade du bonapartisme**.

et sociales où chacun apporte sa feuille, dans lesquelles on met peu de vinaigre et beaucoup d'huile, dont tous mangent par politesse en se tenant le cœur à deux mains, qui fatiguent autant à digérer qu'à faire, qui n'excitent, n'enflamment, ne désaltèrent, ne nourrissent personne : compositions analogues en politique au fameux thé de M[me] Gibou en gastrosophie ! !

Je réserve le titre de LITTÉRATURE D'EXIL pour une conception dans laquelle un homme dépense toute sa force, tout son travail, qui lui coûte veilles, méditations, angoisses, qui fait comprendre les mœurs, les émotions, les occupations, les vicissitudes de la vie de proscrit, qui soit comme le journal, le miroir, le cri, le chant accoutumé des grands peuples de l'avenir, errants encore.

Je le réserve pour une œuvre jeune, fraîche, vierge, verte, simple et sauvage comme la première fleur d'un monde nouveau; pour un recueil de pensées abondantes, flexibles, pareilles aux lianes de la forêt qui tendent leurs petites mains affectueuses aux grands arbres afin de les unir et de les préserver des rigueurs des saisons !

Ainsi moi, tendant mes bras aux nations futures, voilà ce que j'ai tenté de faire pour l'éternel opprobre des despotes et des prévaricateurs, pour l'éclatante revendication des faibles, pour l'extrême vulgarisation des problèmes sociaux les plus ardus et les plus pressants, pour la satisfaction des besoins intellectuels du travailleur de nos jours. — Accessoirement aussi, pour la confusion des grandes renommées qui remplissent l'exil du bruit de leurs querelles vaines, de leur outrecuidance. —

Voilà ce que j'ai tenté de faire pour tous les peuples, tous les hommes, tous les âges, toutes les situations de la vie, pour la cause du prolétaire, de la femme, de l'enfant, et aussi de l'animal qu'on maltraite et malmène. Car je veux que rien ne manque à l'esprit de ma protestation, rien de ce qui dépend du courage et de la bonne volonté d'un homme juste.

Voilà ce que j'ai tenté de faire, explorant les routes nouvelles, tressaillant à tout bruit d'armes, de plumes ou de paroles, lisant un peu, réfléchissant beaucoup, prophétisant plus encore.

Je m'assure en effet qu'il est une science de l'Avenir, positive, immense, sœur et fille de l'Histoire, plus utile, plus consolante, plus attrayante pour l'humanité. Je m'assure que certaines intelligences sont incapables d'épeler dans les caractères du présent, et merveilleusement aptes à lire sans hésiter dans ceux de l'avenir.

Pour ma part, dans les mille rouages si compliqués de la civilisation actuelle je ne vois rien, ne comprends rien que l'injustice et le désordre; quant aux détails, je ne saurais prendre la peine de m'en préoccuper. Il m'est impossible de prévoir un seul des résultats probables du choc en retour de tant d'intérêts qui n'ont pour loi que le hasard. Tandis que dans le futur tout m'apparaît clair, simple, précis, exempt de contentieux, pour ainsi dire. C'est une écriture nette, ferme, ce sont de droits chemins: je puis lire à toute distance. Que les myopes et les borgnes s'enfoncent jusqu'au nez dans le livre de la vie pour en distinguer les lettres les unes après les autres! Les hommes à vue longue le parcourent par chapitres afin d'en saisir l'ensemble d'un coup d'œil.

Enfant d'un pays en décadence, victime de l'injustice du siècle, il n'est pas surprenant que je cherche le bonheur dans les âges qui ne sont pas encore. Ah puissé-je entraîner sur ma trace les quelques êtres qui me sont chers! Puissé-je les sauver des dangers du présent, les abriter dans l'arche d'alliance qui flotte sur les déluges, entre le Vieux et le Nouveau Monde!

Si mes forces ne m'ont pas trahi, si j'ai réussi dans mon entreprise, si j'ai comblé des vides, si j'ai fait un travail, l'Avenir le dira. Je récuse le jugement de mes contemporains. Ils sont trop affairés, trop tremblants pour leurs intérêts, trop menacés dans leurs existences, pour m'entendre et me voir. Ils ne savent plus où donner de la tête; sur le sol mouvant ils piétinent comme des oisons sur le fer rouge; ils n'osent plus dire un mot, plus avancer d'un pas. Les événements dépassent la portée de leurs intelligences.

Ils se renferment dans leurs maisons, tirent la clef derrière eux, s'attablent, mangent comme quatre, boivent comme dix, crèvent d'aise. Et bonjour les amis, les ennemis, la politique, la guerre, et la Démagogie, l'affreuse! *E felicissima notte!* Danse, Napoléon! Défends-toi, Sébastopol! Mourez si vous voulez, Caïns en habits rouges, pauvres soldats de France, guerriers de par la misère et la faim! Flambez, feux d'artifice! Paye, peuple, des deniers et du sang. Nous digérons: donc tout va bien. — Ainsi font et disent les bourgeois.

Pendant ce temps les rats, les gros rats d'égoût sont sortis; ils ont fait toilette au clair de lune, ils se sont installés aux Tuileries et ripaillent d'importance. Sonnez clairons et musettes! les décembraillards sont unis.

Toutes ces braves gens de France, tirent, bouttent, volent, grignottent, trottent, ramassent, entassent, chacun de son côté. — Plus vite que cela donc! Rentrez vos foins, rentrez vos bêtes! Sauve qui peut! Récolte est faite! Voici l'orage, voici la guerre! L'Invasion est à vos portes!

Hurrah! bourgeois. Vous êtes pris comme larrons en foire, la main dans le sac. Vous serez pendus et ne vous appellerez frères que quand vous gigotterez, chacun pour votre compte, sur le bois des potences.

Ah! beaux violateurs du droit, enfouisseurs d'argent, exploiteurs d'immondices, remèdes d'amour, bourgeois! vous voulez vous isoler de l'univers? Eh bien! l'Univers ouvrira sur vous les gueules de ses abîmes et vous broiera tout vifs entre les dents de ses rochers.

Et dansez maintenant, comme dit le bonhomme Lafontaine!

VIII

Si jamais je retombe dans le trou qui m'a vu naître, voici ce qui se passera :

— « Courons voir l'étrange voyageur, diront les gens. Et beaux comme des astres, dans leurs habits de fête, ils se presseront sur mon passage.

» Et d'où venez-vous ainsi? Comment diable avez-vous employé ces longues années d'absence? Quelles routes avez-vous suivies sur le globe tourneur? »

— Que vous importe, champignons? Vous êtes-vous inquiétés de moi quand j'étais sans gîte, quand j'avais soif de tout ce qui fait vivre?...

— « Courons voir l'étrange voyageur, diront les gens. Et curieux comme des chouettes borgnes, ils me barreront le chemin.

» C'est beau, n'est-ce pas, c'est bien beau l'Espagne et l'Italie, les prodiges des arts, les œuvres des grands maîtres, les immenses musées, les temples magnifiques, les cirques, les tom-

beaux : Rome, Grenade, Madrid, Venise, Naples, l'Allhambra, le Vatican des papes ! ?

» C'est bien grand, n'est-ce pas, la mer ? C'est bien haut, l'Alpe blanche ? C'est bien vert, la Hollande ? C'est bien noir, l'Angleterre ? Dites-nous quelque chose ? »

— Lisez cela dans vos feuilletons, bavards à ressort ! Je ne sais pas, comme eux, raconter avec grâce et sans faire d'allusions politiques.

— « Oh qu'à cela ne tienne ! Nous sommes libres maintenant, vraiment Frrrançais, vraiment républicains ! Vous pouvez tout dire ; la police nouvelle nous permet de jaser et de chanter : aussi faut-il entendre comme nous nous en donnons ! »

— Donnez-vous-en donc tout seuls, bourgeois enrhumés, empantouflés, ensabottés, emmitonnés, poussifs ! Demandez même pour cela la très-gracieuse autorisation de vos gouvernants ! Car à vous dire vrai, vous me sortez par tous les pores, comme une sueur de canifs ? Avez-vous bien compris ?...

— « Mais vous avez couru si longtemps ? Cela ne vous a donc servi de rien ? Alors à quoi bon tout l'argent dépensé par votre chère famille ? Vous n'en savez pas même autant que nous qui sommes de vrais ânes bâtés ! »

— Que voulez-vous, beaux Messieurs si savants, belles dames si fûtées ? j'ai la tête dure apparemment. Un touriste français en apprendra certainement plus en six semaines par la portière de sa voiture que moi, pendant six ans, parmi le peuple de tous pays.

« ..... Oh l'imbécile personnage, diront-ils, en me tournant le dos ! »

— « Courons voir l'étrange voyageur, diront les gens. Et s'esbaudissant, festoyant, grimaçant, cancanant, rigoulant, ils se ramasseront devant ma porte.

» Oh ! mais là, cher ami, vous n'êtes pas trop changé ! Vous avez bien, par-ci, par-là, quelques rides, quelques cheveux gris, mais çà n'y paraît point. Et puis l'on ne court pas le monde sans se divertir, eh ! ? Nous vous aurions reconnu dans la vallée de Josaphat, notre bon camarade ! De vrai, vous avez gardé la même figure, les mêmes manières avenantes ! (Ils le diront) Ah nous avons toujours bien pensé à vous, nos yeux ont été constamment tournés de votre côté, nous vous sommes restés éternellement

sympathiques. Ah! nous avons bien pris part à toutes vos peines et vous n'êtes jamais sorti de notre cœur! » (Ils le diront encore!)

— Vertueux apothicaires, très-honorables usuriers, barbiers, médecins et tabellions, hommes honnêtes et modérés qui chérissez les melons, les pruneaux et l'aurore! Je vois avec satisfaction que vous n'avez pas maigri pendant mon absence, ce qui aurait altéré considérablement l'expression intelligente de vos physionomies. Mais qui donc vous priait de vous occuper tant de moi, de me déchirer à belles dents, d'applaudir à tout ce qui était fait contre ma liberté, de rendre mes ennemis plus acharnés, mes amis plus indifférents, mes parents plus attentionnés encore? Qui donc vous en priait? N'aviez-vous pas assez de travail à voler, saigner et tourmenter le pauvre monde? Que ne me laissiez-vous la paix, la paix au nom de Dieu? N'étais-je pas mort de par les lois qui font votre bonheur? Est-ce qu'une seule fois je me suis occupé de votre murmure d'insectes? Qu'avons-nous de commun, je vous prie!...

«..... Oh le brutal personnage, diront-ils, en me tournant le dos! »

Pourquoi rentrer jamais parmi tous ces provinciaux à la panse bouffie? Quelle nécessité de subir leurs regards hypocrites, leurs rires d'hippopotames, leurs éternelles digressions sur les grands intérêts de la localité, leurs appréciations politiques, philosophiques, théoriques, pratiques, critiques, diplomatiques, stratégiques surtout? Comment les écouter, leur parler, leur répondre? Comment vivre un seul jour au milieu de ces mangeurs, ribotteurs, chanteurs au lutrin, pêcheurs au budget et à la ligne?... Oh non! je n'irai point.

Ces gens-là s'imaginent qu'un vagabond de mon espèce passe sous les cieux d'azur pour griffonner des relations de voyage, qu'il glisse sur les eaux vertes pour lire le guide du voyageur, qu'il se mêle au peuple pour décrire ses costumes et ne rien savoir de ses aspirations.

Moi, je contemple les vivantes étoiles et la transparence des flots; je m'entretiens avec tous les êtres et ne veux pas les disséquer comme j'ai fait des cadavres. Si je regarde les ondes limpides, c'est pour m'y plonger. Si j'aime le gazon et l'ombre, c'est

pour m'étendre de tout mon long. Si j'adore la nature, c'est pour ne pas la salir d'encre !

Si je suis l'ouvrier dans ses travaux et ses fêtes, ce n'est pas pour insulter à sa dignité, pour toucher son ouvrage du bout de mes doigts blancs, pour le décrire, lui, comme un sujet d'histoire naturelle, une machine à production ! Non, c'est pour prendre des leçons de persévérance, de courage, d'utile savoir et d'égalité d'humeur ; c'est pour sentir sa main dans ma main, c'est pour lire au fond de ses yeux et de son verre ; c'est pour observer l'homme là seulement où l'on peut encore le connaître.

Recueille-toi toujours, mon âme, devant l'Infini !

Ces gens-là, les bourgeois de mon endroit, me recevront amicalement du bout des lèvres ; ils m'inviteront à leurs thés économiques, à leurs parties de langue et de calomnies. Ah ! que nous vous aimons, diront-ils. Et sur ce coup-là, les femmes surtout prendront quelque singerie nerveuse. — Un seau d'eau fraîche, s'il vous plaît !

Mais chose singulière ! Pourquoi me regardent-ils de la sorte ? Pourquoi font-ils cercle autour de moi ? Pourquoi m'adressent-ils la parole ? — Homme ! défie-toi de leur politesse. Les bourgeois sont en dessous comme des fouines. Ils te parlent, donc ils te trompent ; ils te saluent, donc ils te détestent. Ces axiomes sont irréfutables, comme celui du plus court chemin par la ligne droite.

Oui, lorgnez-moi bien, colimaçons. Vous n'y verrez absolument rien ; je veux rester impénétrable à tous. Je vous connais, donc je vous méprise, et je vous défie de me jamais surprendre. Pour vous faire honte de votre laideur, je voudrais consentir à la partager. Marionnettes vous êtes, marionnette vous me verriez. Je vivrais de votre vie stupide : j'aurais le même maintien, les mêmes gestes que vous, je ferais les mêmes saluts ; et cependant je ne vous ressemblerais pas. Je vous poursuivrais, je vous obséderais partout, comme une ombre, comme un cauchemar ! Ah ! ce ne fut pas un heureux jour pour vous, celui de ma naissance !

« ..... Oh le satanique personnage, diront-ils en me tournant le dos ! »

Si ma franchise, si mon extrême sauvagerie pouvaient encore se plier aux manières du *beau monde,* je voudrais y rentrer une année seulement. Afin de me venger de la sottise millionnaire et

légionnaire qui m'imposait dans mon enfance! Afin d'être méprisant, outrecuidant, insolent, impertinent avec tous ces valets! Afin de leur faire payer leurs dédains d'une manière bien plus sanglante encore que ne l'a fait l'homme de Décembre! Afin de les peindre de la bonne façon : trembleurs, esclaves, ladres, prévaricateurs, menteurs, gourmands, se rendant estime pour estime, visites pour visites, et dîners pour dîners! Afin de donner le fou-rire aux générations pendant bien des siècles aux dépens de ceux qui se sont réjouis des saturnales du pouvoir, qui les ont encouragées, bénies, payées, qui ont ceint de la couronne d'or une tête de fanatique enluminée de sang et de vin!

O mon cœur fatigué! puisque tu ne peux te dilater sur l'estime, contracte-toi donc sur le mépris, le Mépris aux cheveux de serpent qui te fera saigner par mille blessures affreuses!

IX

Et non-seulement les personnes, mais aussi les choses de la tranquille Bourgogne n'auraient plus de charme pour moi!

Tu coulerais trop paisible au gré de mon impatience, rivière des vallées, entre les joncs et les myosotis de tes rives charmantes. J'ai vu trop de torrents, de grands lacs, de vagues salées pour me plaire encore au bord de l'Armançon :

« Un tout petit ruisseau, coulant, visible à peine,
Un géant altéré le boirait d'une haleine. »

Que me diraient le martin-pêcheur, le grimpereau, le pic aux ailes fortes qui crie, qui vole entre les peupliers? Que me diraient les senteurs des oseraies? Que me diraient l'abeille, le grillon, la grive vendangeuse et le perdreau trotteur, et le chevreuil de la forêt?

Rien. Rien non plus le lézard, le lapin réveillé qui lustre sa moustache dans les pleurs de la nuit, ni les moineaux vandales qui s'abattent sur les grands chanvres; rien ne me diraient plus mon chien et mon fusil.

Quand je jouissais de tout cela, mon âme n'était pas encore

usée par le frottement des hommes, par six ans, tout un siècle ! de concubinage avec la médiocrité. — La Médiocrité ! la vieille fille maigre, rousse de cheveux, plombée de teint, tout en os, en rides, en griffes et en dents, toujours inassouvie, toujours fidèle, me ramenant tous les soirs à sa couche abhorrée ! —

Alors j'étais simple, neuf au bonheur. Et maintenant... Maintenant je serais un spectre au milieu de cette nature verte ! Et si j'allais m'asseoir parmi les herbes, auprès des eaux, je ressemblerais au cadavre rejeté par la tempête qui longtemps en a fait le jouet de sa fureur !

ESPAGNE.

HASTA! HASTA!

Madrid, décembre 1853.

« BÉHOBIE ! — Le dernier gendarme, le dernier douanier français ! Les dernières faces d'esclaves insolents, de grossiers valets, de chiens de garde à moustaches et impériales taillées comme celles de leur maître ! — Tirez le rideau, ma voisine, que je ne voie plus rien derrière moi ! Dieu merci, j'ai passé la première moitié du pont de la Bidassoa : nous ne sommes plus en France ! »

Ainsi je disais en traversant la frontière au mois de Novembre 1853...

Et maintenant, ajoutais-je, je respire ton air, mon cœur bat dans ta poitrine, mes pieds touchent ton sol trois fois béni :

Salut, Espagne, salut !

Salut, sentinelle espagnole ! Je me découvre avec respect devant ta majesté culottée bleu-de-ciel ! Salut, royal chemin espagnol ! Tu es affreux, épouvantable ; mais je m'incline profondément jusque dans tes ornières. Salut, sierras chauves, plaines calcinées ! Salut, visages de bronze, orgueils d'airain, bras de fer, jarrets d'acier : bons et joyeux enfants !

Salut, Espagne, salut !

Salut, *mayoral, delantero*, brodés d'or et de soie ! — ARRE ! *Collegiala, Generala, Capitana, Carbonera, Beata, Leona, Vieja, Revieja*, et toi, *Boticario*, le roi des *caballos !* — HASTA ! *Caete, Caete !* — Frappe, *zagal !* — Emporte-moi sans trop de cahots, rapide attelage de la *Compagnie Péninsulaire !* Que je puisse rendre fidèlement mes impressions de route !

Salut, Espagne, salut !

Je sors de la France-caserne, de la France-couvent, de la France-mômie, de la France-tombeau ! J'ai dépisté fort heureusement les molosses gardiens de cet héroïque empire. Je mets le pied sur une terre où les gouvernants même sont contraints de tolérer la joie. Décrire l'Espagne, c'est chanter de continuelles fêtes. Aussi, je l'espère, ma voix résonnera fraîche, vive, animée comme celle de l'oiseau délivré de sa cage.

Salut, Espagne, salut !

Salut, pays balancé par deux mers amoureuses, arc-en-ciel radieux que le vivant soleil fait briller tous les jours ! Salut, contrée fertile qui donnes les beaux fruits, le blé, l'argent et l'or à qui veut se baisser ! Salut au ciel bleu-noir où dorment tant d'étoiles ! Salut aux chants, aux danses qui ne finissent que pour recommencer !

Salut, Espagne, salut !

Salut ! *Bilbao, San-Sebastian, Santander, Vigo, La Coruña,* ports florissants de Cantabre et de Galice qui grandissez si vite ! Barques commerçantes, voguez, nagez, légères comme les jeunes basquaises, nattées comme elles de la tête aux pieds, portant de belles devises dans vos agrès !

Salut, Espagne, salut !

Salut ! Tous tes enfants sont poètes : les Pyrénées font chanter le Basque ; le Guadarrama, le Madrilègne, et la Méditerrannée, l'Andalou.

Salut, Espagne, salut !

Salut, ô noble terre, conçue par l'Europe et l'Afrique dans un ardent transport ! Au loin, j'entends sur tes montagnes les grandes voix des *Riego,* des *Padilla,* des *Mina,* des *Valdes* appelant tes peuples à la liberté.

Salut, Espagne, salut !

Oh vivent les contrées du Midi qui se baignent dans les flots du soleil, dans les merveilles des arts ! Vivent l'Orient, l'Italie, l'Espagne ! Je les aime sans y songer, moi qui n'estime l'Angleterre qu'en me faisant violence. Chaque fois que j'arrive dans une grande ville du Nord : Londres, Paris, Cologne, Bâle même, il me prend un serrement de cœur. Et je suis toujours joyeux en franchissant *la puerta de Bilbao en Madrid.*

Salut, Espagne, salut !

LOS PASSAGES.

Sous le haut ciel d'Espagne toujours clair, aux rives de Biscaye aimées par les tempêtes, au milieu des provinces libres et fertiles qui forment le Nord de la Péninsule, entre Saint-Jean-de Luz et San-Sebastian, quelques maisons blanches sont posées sur la croupe d'un grand rocher dont la face intrépide regarde l'Océan et tient tête à sa rage.

Dans le courant des siècles ce rempart naturel a faibli; la mer mugissante, avide de liberté, l'a troué des milles pointes de ses lames errantes. Et par la brèche ouverte, comme par une fenêtre, elle a lorgné la terre, l'a trouvée de son goût, s'est avancée, s'est étendue sur les plaines, agrandissant chaque jour sa porte d'entrée, formant un lac d'azur au devant du village qui sourit au soleil. — On appelle ce lieu *Los Passages*.

Là le grand Atlantique caresse tendrement aujourd'hui la blessure qu'il a faite en un jour de fureur. Là les vagues redisent leurs éternelles plaintes au rocher qui les écoute avec sa complaisance éternelle. Là l'hirondelle blanche jette son cri perçant qui fait venir l'orage. Là les fraîchissantes brises, les nuages des cieux, les refrains monotones du matelot vous plongent dans des rêves sans fin. Là n'abordent jamais les hommes des villes que si leurs navires sont en détresse. Et dans la baie tranquille ils trouvent un refuge contre la tourmente, un beau sol oublié par la nature au milieu de la Civilisation.

Quand j'y passai, c'était de grand matin, et je chantais comme un pinson. Je m'étais surpris à aimer ces maisons blanches, ces flots dorés, ces pêcheurs basques en blouses rouges, leurs vieilles barques, leurs femmes robustes et leurs enfants hâlés. Je me disais que deux êtres aimants seraient bien là pendant les longues soirées de juin, occupés à enfoncer leurs pieds dans la mer, leurs regards dans les cieux!

Et je savais sur qui reposer ma pensée.....

LA CORRIDA DE TOROS

EN MADRID.

Madrid, Julio 1853.

« Les animaux, d'après la correspondance, signifient les affections; les animaux utiles, les affections bonnes. »

Swedenborg.

I

On ne peut bien observer le génie d'un peuple que dans les grandes manifestations de sa vie publique. En France, il faut voir une révolution; en Suisse, une fête civique; en Angleterre, une course au clocher; en Italie, les musées et les théâtres remplis de foule; en Espagne, la *corrida de toros.*

Si l'homme se dépouille facilement de son caractère devant les exigences du progrès, la nation résiste davantage. Chacune de ses fêtes tient par des racines profondes à ses traditions et à ses tendances. Appartenant à tout le monde, les solennités nationales ne sont la propriété de personne; le temps seul peut en faire justice lorsqu'elles sont tombées en désuétude. De là vient que longtemps après que les usages de la vie quotidienne ont été effacés, les langues altérées et les costumes déchirés, les fêtes du peuple

se conservent encore comme un témoignage que peut consulter l'histoire, et comme un culte que la génération présente accorde à celles qui l'ont précédée.

C'est ce qui arrive pour l'Espagne entraînée, depuis quelque temps, à toute vitesse, sur la pente rapide que la civilisation parcourt. Tandis que le vent de la révolution balaie sans pitié ses mœurs, sa langue, ses costumes, ses chants et ses danses, ses fêtes tauromachiques se conservent très-brillantes encore.

En effet, tout le caractère espagnol est là. La corrida, c'est la grande réjouissance, mille fois plus précieuse au cœur du peuple que les préoccupations politiques qu'il dédaigne, que les bals, le théâtre et les processions religieuses qui tiennent à peine le second rang dans ses distractious les plus chères.

Pour assister à une course, l'ouvrier se passe de manger tout un jour, il vend ses habits, laisse jeûner sa famille, oublie tout. La vertu la plus farouche ne sait pas résister à l'attrait d'un billet gracieusement offert. Le vieillard s'y fait porter, et la mère y conduit ses enfants dès qu'ils peuvent se soutenir. Ce jour-là, point d'intérêts, d'affaires, d'amitiés ou de plaisirs qui tiennent; pendant les quatre heures que dure la *funcion*, il semble que le cœur de la capitale se soit retiré de son centre pour aller battre de toute sa force dans un cirque, à l'extrémité des faubourgs.

Le vrai roi de ce pays, c'est l'homme qui sait le mieux enfoncer l'épée longue entre les épaules de la bête; le vrai trône, c'est le cadavre du taureau. Aux *matadores* fameux, à *Montes, Cuchares* et *Chiclanero,* les sympathies du public, les faveurs de l'opinion, les sentiments les plus tendres, de royales obsèques, et des noms que la postérité répétera lorsqu'elle aura perdu la mémoire de tous les autres.

Je suis convaincu que le plus sûr moyen de soulever une révolution en Espagne serait de prohiber les courses de taureaux. Ce peuple supportera tout : la misère, la faim, le choléra, sept années de guerres civiles atroces, des commotions et des épreuves sans fin. Mais malheur au gouvernement qui porterait la main sur les plaisirs et le luxe qui sont l'âme de sa vie !

C'est qu'il faut bien l'avouer, quelqu'adversaire qu'on soit de ces divertissements sanguinaires, aucun spectacle au monde ne peut donner une idée de la magnificence d'une course de taureaux dans la *très-héroïque* capitale des Espagnes; aucun ne peut faire naître dans l'âme humaine d'émotions plus fortes, plus terribles;

le grand génie de Shakspeare ne rêva pas de drame plus fécond en péripéties.

II

Ecoutez et voyez ! — Les clairons retentissent. Le *très-excellent ayuntamiento* occupe, au centre du cirque, sa tribune réservée que pavoisent les couleurs d'Espagne, or et pourpre. L'arène est immense. Glorieux Amphytrion des fêtes du midi, le soleil étincèle sur les amphithéâtres qui regorgent de spectateurs. Pas une place vide, pas une figure attristée. Que de luxe ! Quelle profusion de fraîches couleurs sur ces parures de fées ! Que de parasols et d'éventails gracieusement agités ! Que de fruits d'or dans les mains des enfants ! Que de soie, de diamants, de blanc et d'écarlate !

C'est une impatience, un délire, un enthousiasme, un tonnerre d'exclamations bruyantes, une joie, une folie qu'on ne retrouve nulle part ; c'est de la frénésie. La fièvre parcourt cette enceinte aussi rapidement que le ferait une secousse électrique. Qui pourrait redire les conversations, les proverbes, les saillies lancées au hasard, à propos de tous les détails sérieux ou insignifiants de ce drame ?

Pour le tenter, il faudrait se sentir animé de cette verve castillane si pleine d'ironie et d'à propos ; il faudrait posséder la science tauromachique. Il faudrait surtout être initié à tous les secrets de cette langue si expressive, si élégante, si riche, si souple, si musicale, qu'il semble qu'on ne puisse plus en parler d'autre lorsqu'on l'a entendu résonner entre les blanches dents des filles de Madrid. Il faudrait vivre, sentir, aimer comme ce fier peuple, à la fois le plus sobre et le plus artiste de tous ceux que l'Europe nourrit de son sein fécond.

Je laisse les écrivains que domine encore un étroit amour-propre national renouveler l'oiseuse et éternelle discussion qui doit décider de la supériorité de l'Espagne ou de celle de la France. Ces rivalités ont fait leur temps ; elles sont pour le moins ridicules au milieu des nations qui tendent à s'unir. Elles n'of-

frent plus d'intérêt aujourd'hui que les coutumes et les langues se confondent, que les hommes correspondent d'un bout du monde à l'autre, grâce aux découvertes du siècle, à d'incessantes relations commerciales et industrielles, au grand nombre et à la rapidité des voies de transport.

Pour moi, *gitano* du socialisme, enfant de la France par la naissance, mais fils de l'humanité par les actes, j'estime qu'il n'est pas de peuple supérieur, inférieur ou égal aux autres; mais que tous sont différents et que l'harmonie de l'ensemble résulte de ces diversités. S'il existait une nation qui ne différât pas de ses sœurs, elle n'aurait ni génie ni raison d'être; elle serait inutile et condamnée, car les peuples inutiles ne vivent pas.

Oh pour le courage, l'esprit, les arts et l'amour, c'est une grande patrie cette terre de feu où combattit le Cid, où Cervantes pensait, où peignit Murillo, où Byron conçut l'idée du plus immortel de ses poèmes! Que ses fils en soient fiers : ils n'ont rien à envier à d'autres!

III

Mais pourquoi toutes ces pompes? Pourquoi la *calle d'Alcala* regorge-t-elle de foule, de militaires, de cavaliers et de voitures, comme aux jours de révolution? Pourquoi cet appareil des plus grandes cérémonies?

Involontairement l'esprit se reporte à ces tournois du moyen-âge où la lance se brisait contre la lance, où le noble chevalier cherchait parmi les grandes dames la beauté qui portait ses couleurs. Ou bien l'on ramène sa pensée sur l'un de ces combats singuliers où Dieu prononçait entre deux champions illustres.

Hélas! ce n'est rien de tout cela; il ne s'agit que d'une besogne d'abattoir. Dans cette lutte, une dizaine de bouchers assommeront un pauvre animal, et Dieu sera du côté des coupables. Quant à ces petites bourgeoises, vêtues en châtelaines, elles vous appartiendront, comme à d'autres, si vous pouvez les payer. Ici le beau rôle est à la brute; tous les êtres humains rassemblés dans cette enceinte sont plus farouches que le taureau qui va mourir.

IV

La fanfare éclate de nouveau. Sur des coursiers d'Andalousie s'avancent deux *alguaziles* vêtus de noir. Ils se découvrent et s'inclinent devant les membres de la municipalité. Que leur demandent-ils? La permission d'introduire dans le cirque la Mort hideuse dont ils portent la couleur.

A la suite des *alguaziles,* comme une meute de dogues démuselés, défile la bande sanguinaire. Ces hommes sont revêtus des plus riches costumes espagnols; quelques-uns portent sur eux pour plus de deux mille francs de soie, de velours, de paillettes d'or et d'argent.

Voici les *matadores* pleins de sang-froid, les *banderilleros* agiles, les *picadores* montés sur des rosses efflanquées et rapides comme des éclairs. Voici les mules avec leurs draperies flottantes et leurs mille grelots retentissants. Puis viennent leurs conducteurs qui s'efforcent de les retenir, et enfin la foule des *toreros* confondus avec les mâtins avides de carnage. — Tous se pressent et brûlent de répandre du sang.

Enfin les clefs du *toril* sont remises aux mains des *alguaziles;* toutes les formalités légales sont remplies; c'est en toute conscience que l'homme peut tuer maintenant. Les *toreros* se dispersent dans l'arène, agitant des lambeaux d'étoffes éclatantes, éperonnant les chevaux, attendant l'ennemi.

V

Une porte s'ouvre. Le voilà ! Le voilà ! C'est le taureau. Et d'un bond, l'animal est au milieu de l'arène...

Mille cris l'accueillent : « Qu'il est grand ! Qu'il est fort ! Que sa devise est belle ! Bon taureau ! Taureau de lutte ! » — On répète

son nom, et le nom de l'éleveur, et ceux des animaux de même race qui se défendirent vaillamment. — On lui montre le poing, on le harangue, on le siffle, on le provoque ; les vociférations de haine et de mort le poursuivent. Dans cette foule immense il n'est pas une femme, pas un enfant qui versât une larme pour racheter la vie de la pauvre bête, qui volontairement se privât du spectacle de sa mort.

L'animal s'est arrêté. Lui qui parcourut libre des prairies sans clôtures, il s'étonne de se trouver seul au milieu de tant d'hommes rassemblés dans un étroit espace. Il écoute tous ces bruits confus ; il aspire l'air chargé d'électricité, de chaleur et de parfums ; ses oreilles se sont dressées ; ses naseaux sont large-ouverts ; il bat ses flancs de sa queue.

Et puis, par degrés, il s'irrite de ces exclamations furieuses, des couleurs éclatantes et du son déchirant des instruments de cuivre. Il a frémi sur ses forts jarrets, ses yeux sont rouges de sang... Et sous ses sabots de devant il fait voler la poussière.

Gare ! Gare ! Malheur à celui qu'il atteindrait !

Pourquoi donc fuyez-vous, *toreros* avides d'exploits ? Pourquoi sautez-vous par dessus la barrière et ne l'attendez-vous pas ? C'est maintenant qu'il serait glorieux de le faire agenouiller devant votre valeur.

Le noble animal est digne de vous. Demandez aux rudes pâtres qui le gardaient sur les bords de la Guadiana s'il recula jamais devant l'homme ; demandez-leur s'il est lâche, et si jamais rival s'approcha de sa blanche maîtresse.

Ils ne l'attaqueront pas. Devant ses pieds fourchus ils déploieront quelque étoffe brillante pour l'exciter et savoir ce qu'il va faire. Comme un essaim de mouches diaprées, ils tourbillonneront autour de lui, l'aiguillonnant, le pressant de tous côtés, par devant et par derrière, avançant, reculant, se dérobant quand ils se sentiront menacés.

VI

Cependant le *picador* a bandé les yeux de son cheval ; il le pique sans relâche et l'amène en face du taureau.

Ahora! Ahora! L'animal recule d'un pas, se ramasse sur lui-même et s'élance, tête baissée, sur le groupe vivant. Mais l'homme est bien en selle, et le bois de la pique, solide. Le taureau cède ; il a senti le fer mordre son cou.

Le premier sang a coulé. Furieux, le taureau bondit sur les haillons qu'on lui présente. Hommes et bêtes s'animent jusqu'à la rage.

Ahora! Ahora! De nouveau les adversaires se rencontrent ; de nouveau l'animal s'est élancé sur l'homme ; une seconde fois a coulé son sang. Mais la pique se brise dans la main du cavalier ; homme, cheval sont soulevés d'un coup de cornes, et le taureau fouille dans la chair vivante.

Tous se sont levés ; tous ont tendu le cou et ouvert la bouche. Les hommes applaudissent ; les femmes jugent à propos de pousser des cris déchirants. — Oh voilà qui est beau, voilà qui est sublime, voilà de l'émotion vraie, des habits déchirés, des blessures et des éventrations ! Sans doute il y aura mort d'homme : pas de bonne course sans cela !

Mais quoi ! tous se redressent. Le taureau se fatigue de frapper avant que les femmes soient lasses de le voir. Le coursier s'enfuit, galopant sur ses entrailles, et marquant son passage d'une longue traînée de sang. Le *picador,* bardé de fer, s'est remis lourdement sur ses pieds ; on lui ramène sa monture, il la fera marcher jusqu'à la mort.

Deux fois, trois fois encore le taureau s'élance sur les chevaux. Chaque fois il est blessé, chaque fois il enfonce jusqu'à la racine ses cornes dans leurs flancs : chaque fois le cirque résonne de clameurs passionnées.

Çà et là, délivré de sa bride, un cheval se débat dans les convulsions de l'agonie.

VII

Qu'on aiguise les fers des *banderillas,* qu'on les décore de papiers de couleur ; qu'on les entoure de poudre fulminante !

Ahora! Ahora! Cette fois, ce sont les hommes qui courent

au devant du taureau, qui l'appellent, et quand il fond sur eux, plongent en fuyant deux dards jumeaux dans son cou.

Le taureau hurle et se tord sur lui-même, secouant le fer et le feu. L'impression de la souffrance a pénétré jusqu'à son cœur, tous ses membres en sont ébranlés; l'écume sort de ses naseaux qui saignent; dans toutes les directions il bondit, rasant de ses cornes les poitrines des *toreros* qui passent comme des flèches.

Qui dira ses transports de fureur et ses instincts de vengeance? Qui dira les passions meurtrières dont il est agité?

« Que me veulent ces hommes? Que leur ai-je fait, et pourquoi me harceler ainsi? Qu'ai-je de commun avec eux? Et quand finira ce long supplice? — Que résoudre? Vendre chèrement ma vie, m'abattre sur les groupes les plus compacts, et tuer tout sur mon passage sans compter les ennemis? »

C'est ce que veut faire le taureau; il luttera jusqu'à ce qu'il tombe. Mais ses assaillants sont insaisissables; et dès qu'il les approche, ils se dérobent, lui laissant leurs dards pour souvenirs.

Haletant, épuisé, râlant de douleur, hérissé de flèches et tout couvert de sang, le taureau fait le tour de la barrière, tantôt l'ébranlant de sa tête, tantôt cherchant à la franchir d'un bond.

Oh les hommes! les lâches, ils disent que les animaux n'ont pas d'âme! Et les voilà qui répondent aux derniers mugissements de la bête par de longs éclats de rire! Les voilà, plus barbares que des fauves, qui la repoussent à coups de bâton de l'enceinte où elle s'était réfugiée pour mourir!

De muerte! De muerte! — Jamais taureau ne sortit vivant des arènes d'Espagne. Ici l'on croit que la pitié déshonore.

VIII

Le tambour gronde comme pour un convoi funèbre. Un homme s'avance devant les magistrats. Dans sa main gauche il tient une pièce de drap d'écarlate tendue sur une épée longue. Il lève sa main droite pour prêter cet affreux serment: « Je tuerai cette bête féroce pour la reine Ysabel II, ou cette bête féroce me tuera: je le jure devant Dieu! »

Ah! si le Dieu que tu prends à témoin était juste, *matador* imbécile, tu mourrais!

Assez d'hommes vanteront l'intrépidité et le sang-froid de ce boucher renommé; assez de femmes se pendront à son cou de taureau; assez de peuple célébrera son facile triomphe. Je dis, moi, que ses allures et sa face sont ignobles; je dis qu'il va commettre un acte infâme, et qu'il est aussi repoussant que le bourreau.

Voyez plutôt ce front bas et étroit, ces pommettes saillantes, ce crâne déprimé et fuyant en arrière, ces yeux petits, enfoncés dans leurs orbites. Et dites, si dans cette organisation bestiale, il peut y avoir autre chose que la soif du sang, une stupide vanité et des instincts féroces.

L'atroce serment est prêté; le *corregidor* l'a reçu, plein de déférence. C'est que l'*espada* est plus que lui, plus que le roi, que le vrai bourreau, que tout ce qui est respecté sur la terre.

Le *matador* a rejeté la *moña* de sa tête. Maintenant il s'avance dans le cirque présentant l'écharpe rouge au taureau plein de rage. L'animal s'élance. Plusieurs fois l'homme évite l'impétuosité de son choc en l'attirant sur la *muleta* resplendissante. Enfin, profitant du moment où le taureau baisse la tête, il lui traverse la poitrine.

Le coup a bien porté; les organes essentiels à la vie sont atteints; le sang s'échappe à travers les dents avec des flots d'écume. Le taureau fait encore quelques pas, fléchissant sur ses jarrets comme s'il était ivre. Puis il flaire le sol pour y chercher une place où reposer en paix, pousse un mugissement déchirant, s'écrase sur lui-même et meurt.... Le vainqueur essuie son épée.

Hurlez, fanfares! Qu'on sonne l'hallali! Gloire au grand *Montes!* Pour lui les applaudissements, les cigarres et les fleurs! Pour lui les sourires des femmes mignonnes! Longue vie à la longue épée!

IX

Il reste à enlever les victimes. Déjà l'insatiable public demande d'autres sacrifices. L'orchestre répand sur la foule des torrents

d'allégresse. J'entends les grelots des mules rapides. Elles sont amenées au petit pas près du premier cheval mort. On passe la corde autour de son cou.

Hasta! Hasta! Les fouets vibrants résonnent; les couleurs nationales flottent sur le quadrige qui se précipite au galop forcé par la principale porte du cirque.

Hasta! Hasta! Le taureau sort le dernier. Effacez les taches de sang qu'il laisse; faites disparaître jusqu'à sa trace. L'arène est nette maintenant: c'est bien. Mais la conscience des hommes garde le souvenir des crimes autrement longtemps que le sable!

X

Si c'était là tout. Mais non; quand une fois l'homme a laissé envahir son âme par les appétits de la brute, il met de la logique dans sa férocité et presque du génie dans les tortures qu'il fait subir.

Il se trouve des taureaux — le nombre en est restreint — qui refusent d'attaquer le cheval, soit que leur humeur du moment ne soit pas batailleuse, soit qu'ils gardent bon souvenir de l'animal qui paissait avec eux.

Ceux-là sont les lâches: *cobardes! cobardes!* Et ils mourront de la mort des lâches, *de la muerte ignominiosa!*

Bon gré, mal gré, il faut qu'ils luttent et que mort s'en suive.

Sept ou huit boule-dogues sont déchaînés dans le cirque. Ils courent au taureau. Les uns le saisissent à la gorge, les autres aux flancs, les autres aux jarrets. La plupart, guidés par un instinct sûr, passent entre ses jambes de derrière et le déchirent aux sources mêmes de la force et de la vie.

C'est une affreuse douleur. Hors de lui, le taureau fait tournoyer deux ou trois chiens en l'air, les éventre quand ils retombent, puis s'affaisse, vaincu par le nombre. Alors un homme vient par côté, qui lui enfonce l'*espada* entre les dernières côtes et l'étend raide mort.

Il est une torture plus épouvantable encore. Il faut en avoir

été témoin pour se faire une idée de la barbarie de l'homme poussée jusqu'au délire.

Quand l'*espada* ne parvient pas à sacrifier le taureau assez vite pour satisfaire l'impatience générale, un cri s'élève, d'abord rare, poussé par les *afecionados* les plus scrupuleux : *la media-luna ! la media-luna !*

— La *media-luna* est une sorte de longue faulx courbée en croissant et tranchante sur sa concavité. —

Peu à peu la clameur grossit, elle devient sinistre, immense, impérieuse. Le *corregidor* finit par céder aux réclamations du public, et les *toreros,* confus de leur impuissance, doivent obéir à l'ordre qu'ils reçoivent.

Tout-à-coup l'animal a fléchi. Il ne lui reste plus que trois jambes. Mais ainsi mutilé, il fait encore face à l'ennemi.

Il s'affaisse de nouveau. Deux fois, trois fois encore, le tranchant de la faulx crie sur ses articulations brisées.

Et maintenant la voilà, la noble bête, qui se traîne sur ses moignons et se défend plus vaillamment que jamais.

Rien n'irrite plus l'homme que la contemplation de sa propre honte. Tant que ce taureau ne sera pas sorti de l'arène, le *matador* y verra le sujet de son déshonneur.

Qu'on l'achève ! m'écriai-je aussi. Car cette boucherie est de celles dont on ne peut supporter la vue.

Encore un roulement de mort ! C'est le tour du *cachetero*. — Ici chaque scène de meurtre est une spécialité qui veut être exécutée par un acteur habile. — L'homme noir monte sur le dos du taureau ; d'une main ferme il lui plante entre les deux premières vertèbres une lame étroite avec laquelle on ne frappe jamais deux fois.

On peut tout voir quand on a vu cela !

XI

Dans ce siècle de matérialisme décent, où les tyrannies les les plus inglorieuses et les modes les plus gênantes ont force de loi grâce à l'apathie générale, il est des habits qu'on ne peut

porter et des sentiments qu'il serait ridicule de faire connaître quand on a le malheur de les avoir conçus.

Qu'un homme pose en tribun dans l'enceinte d'une assemblée; cela se voit tous les jours, c'est original mais parlementaire. Qu'il acquière de l'influence sur la place publique, on le tolère encore; c'est même une position redoutable qui donne droit aux hommages d'une bourgeoisie peureuse. A ces rôles l'ambition trouve son compte; on traîne un parti derrière soi, tôt ou tard de pareils dévouements obtiennent leur récompense.

Qu'on s'inscrive pour l'émancipation du sexe faible, c'est galant et bien porté; les preux phalanstériens sont gens du monde, et Dieu merci! il est encore de fort jolies femmes qui savent être reconnaissantes. Qu'on s'intéresse au sort des enfants, l'on peut invoquer le patronage de Saint-Vincent-de-Paule qui les recueillit, de M. Dupin qui fit réduire leurs heures de travail et de M. Carnot à qui l'on supposa toujours des intentions très-libérales pour la réforme de l'instruction publique.

Mais que l'on fasse appel à la sentimentalité des hommes en faveur des bêtes les plus grosses et les plus sauvages, qu'on ait de la sympathie pour les souffrances d'un taureau; il faut être, pour cela, dépourvu de bon sens comme le pauvre Jean-Jacques ou les sociétés philobêtes de Londres.

— Pour moi, j'ai toujours méprisé l'opinion générale, ce tyran à mille têtes que les plus humbles ne désarmèrent jamais. Toujours il m'a semblé que ne pas avoir le public contre soi, c'était se rendre coupable de ses injustices. Et si quelquefois je l'ai consulté, ce ne fut jamais pour mendier ses faveurs mais pour me procurer les émotions dont j'avais besoin. Je ne le cacherai pas plus aujourd'hui que par le passé.

Je suis fait autrement que les autres, et il serait à souhaiter que ce que je dis là ne parut plus prétentieux et invraisemblable. Il est temps enfin que les hommes ne se défigurent plus sur ce glorieux modèle qu'on nomme le bon ton, l'opinion modérée, l'usage, la convenance... que sais-je encore?

Je sympathise avec le taureau; c'est bête, mais c'est juste. Je revendique pour lui parce qu'il ne parle pas notre langue, parce que nous pouvons prétendre que nous ne comprenons pas ses mugissements de douleur. Tandis que l'homme qui souffre peut élever le bras, tandis que la femme et l'enfant peuvent attendrir par leurs sanglots, et qu'il est impossible que les réclamations humaines ne soient pas écoutées quand elles sont unanimes.

Dans tous les cas on ne m'accusera pas d'ambition, car l'homme s'étant adjugé la royauté des animaux en vertu de son droit divin, tous les efforts de mon intrigue ne pourraient m'élever à une dignité plus éminente.

XII

Je n'aime pas à parler des choses sans les connaître. Comme je voulais écrire sur les courses de taureaux, j'ai dû en voir plusieurs pendant que j'habitais l'Espagne.

Eh bien ! toutes les fois que je suis sorti du cirque, je m'en suis voulu d'avoir augmenté le nombre des curieux et j'ai compté ces jours-là parmi les plus mal employés de ma vie. Car j'ai toujours payé ces quelques heures d'émotion par des rêves effrayants où je voyais des chevaux éventrés, des chiens qui se débattaient en l'air, des hommes morts et des taureaux amputés.

A coup sûr, si j'ai éprouvé ces sentiments, ils sont humains, car je suis né de femme, et beaucoup d'autres les auront ressentis comme moi. Et puis, fussé-je seul à penser ainsi, qu'il me conviendrait de le dire.

Je demande seulement ce qu'il y a d'extraordinaire à ce qu'un homme dont les impressions ne sont pas faussées par l'habitude s'écrie en voyant des courses de taureaux :

« Oui, ces fêtes sont splendides, et ce peuple a le génie des grandes pompes ! Oui, ces hommes sont téméraires, ces femmes enchanteresses, et la joie de ces enfants, contagieuse. Oui, ces costumes sont brillants, cette arène immense, ce soleil radieux, cette foule enthousiaste et heureuse !

« Mais est-ce là tout ? Ces grandes qualités sont-elles tournées vers un but qu'on puisse approuver ? Je réponds : non. »

Non, il n'est pas bon d'accoutumer des enfants à ces spectacles ; il n'est pas bon de leur faire toucher du doigt des entrailles qui fument et que souille un sable ensanglanté.

L'odeur du sang enivre et cette ivresse est folle. Quand l'homme arrive à sacrifier un animal sans réflexion, sans remords, il s'accoutume bientôt à faire peu de cas de la vie de son sem-

blable. Celui qui s'est essayé à manier la lourde épée trouvera plus tard le couteau bien léger dans sa main.

On dit que les courses de taureaux entretiennent l'énergie du caractère espagnol, sa fougue indomptée, cette puissante haine de toute domination étrangère qui battait dans la poitrine de Viriathe et des femmes de Sarragosse l'invaincue.

Cela n'est pas. Il y a loin de l'audace vaniteuse d'un histrion de cirque au froid courage, à l'éternelle résistance d'un Pélage ou d'un Padilla.

Le premier sait à quoi il s'expose, il connaît le terrain sur lequel il marche; le coup qu'il frappe à cette heure, il le frappera demain, et s'il est habile dans l'art de tuer, il mourra tranquillement dans son lit. Les seconds, au contraire, affrontent chaque jour de nouveaux dangers; les blessures, la disgrâce et l'assassinat les suivent; leur tête est mise en jeu sur cette roue de la Fortune dont la rotation donne le vertige, qui élève, abaisse et broie tout ce qu'elle entraîne.

Et puis, qui donc serait assez inepte pour comparer l'homme salarié tuant des animaux qui ne lui ont fait aucun mal à celui qui combat pour son pays opprimé?

Dans les cirques d'Espagne on prend des leçons d'intérêt mesquin et de cruauté; on n'y apprend pas le patriotisme et l'ambition sublime. C'est dans ces arênes que les plus braves de l'Ibérie convertirent leur courage en cette fureur impie qu'ils déployèrent dans les dernières guerres civiles.

Ne vous font-ils pas horreur ces soldats qui amputaient des hommes comme le fut Abeilard, qui coupaient des têtes d'enfants, qui fusillaient des femmes, jetaient des vieillards aux chiens et traquaient Mina, Torrejos et Valdès comme des bêtes fauves? Ne frissonnez-vous pas à la lecture de ces représailles toujours injustes, toujours atroces et toujours renaissantes? Vous plaît-elle l'Espagne d'Isabelle la grande et de Charles-Quint rétrogradant ainsi vers la barbarie, le carnage? Et parmi les hommes qui ont fait cette exécrable guerre, en est-il un seul qui n'en demande pardon à son Dieu dans les prières de chaque soir?

Voilà ce que produisent les jeux du cirque. Le sang appelle le sang. Il est funeste à l'homme de jouer avec la vie dont il ne connaît pas l'essence. Si les exécutions de taureaux sont nécessaires pour entretenir le courage de l'Espagne, alors malheur sur elle! Jamais la vue d'un spectacle barbare ne fit naître dans le cœur que de détestables instincts.

Mais il n'en est pas ainsi ; il y a trop de glorieuses traditions sur cette terre ardente, trop de force dans les bras et de passion dans les cœurs pour que les Espagnols aient besoin d'apprendre la valeur dans les écoles de tauromachie.

XIII

Et après tout la Guerre, la noble guerre, la guerre brillante et renommée, riche de sang et de butin, qu'est-ce donc autre chose qu'une lutte de cirque avec la terre pour arène, et pour taureaux les hommes dont les despotes exploitent la démence et la vanité? Dans l'Europe civilisée qui l'encense, qui l'admire aujourd'hui, cette vieille Minerve usée par le vin, amaigrie par le carnage, qui se tord, désespérée, sur un bouclier couvert de rouille?

Qui? Sinon ces débris mutilés qui peuplent les hôtels des Invalides de toutes les nations, malheureux instruments d'ambitions gigantesques? Qui? Sinon les sectaires ignorants d'une tradition farouche, les imbéciles adorateurs d'emblêmes qui rappellent le sang, les idolâtres de ce bonnet phrygien et de ce tricorne impérial devant lesquels la France en délire voulait faire agenouiller les peuples?

Certes, nos pères furent grands et audacieux quand ils pensèrent frayer la voix de la Liberté par le fer de la terreur! Ils surent payer leurs fausses croyances de leurs têtes, et il n'appartient à personne de douter de la sincérité des hommes qui meurent pour leur foi. Certes, les peuples coalisés contre la France furent admirables aussi de patriotisme et de patience, eux qui, pendant vingt-deux ans, défendirent leurs frontières contre la furie de notre ambition, et sortirent vainqueurs de cette lutte de Titans!

Mais laissons à l'histoire, la fossoyeuse du passé, le soin de rendre justice aux générations mortes. Qu'elle fasse la part de la fatalité et de la conscience, de l'ignorance des temps et de la bonne volonté des hommes, de l'amour de la Patrie et du dévouement à la Révolution.

Que la paix soit louée! Nous sommes loin de ces temps de

carnage volontaire. Sur le sol de l'Europe que chaque nation s'applique à en effacer la trace. Pionniers de l'avenir, détournons nos regards du sang répandu, n'allons pas puiser dans l'odeur qui s'exhale des cadavres la soif d'exécrables représailles.

La science marche. Acharnée dans sa lutte contre Dieu, l'Humanité gravit rapidement les hauteurs qui la conduiront jusqu'à son trône; elle se dirige dans l'air, détourne les torrents, décharge le nuage, assombrit les éclairs. Elle ne reculera pas....

Dans la prospérité comme dans le malheur, les citoyens de tout pays se sont donné la main. Entre l'Espagne et la France les Pyrénées se sont abaissées, non plus par l'alliance des rois, mais par celle des hommes. Les privilégiés comme les proscrits des deux nations sont solidaires; ils ont compris enfin qu'il ne s'agit plus de fixer des limites entre les peuples, mais des droits entre les individus. En même temps que la guerre internationale devient impossible, la guerre civile se généralise. Il n'y aura plus de luttes décisives à l'avenir qu'entre la Réaction et la Révolution universelles.

Je sais bien, et le premier j'ai osé l'écrire, qu'il est au Nord une nation qui ne le comprend pas ainsi et à l'invasion de laquelle les autres ne résisteront pas. Mais la guerre des empereurs ne sera qu'un incident de la grande lutte sociale; dès que la Russie se confondra parmi les peuples d'Occident, leur vie deviendra sa vie; leurs querelles et leurs intérêts, ses intérêts et ses querelles. Elle aussi, pressée par les impérieux besoins de son organisme, s'engagera dans la guerre civile, la guerre pour le pain et la liberté, et sous sa main sauvage éclatera la Civilisation vieillie.

XIV

J'aime à voir combattre deux animaux de force égale, quand hérissant leurs crins et soulevant leurs flancs, ils se précipitent l'un sur l'autre, superbes de courroux. La nature leur a donné les mêmes armes, le même courage et les mêmes ruses; entre eux les chances sont pareilles. Ce spectacle m'émeut sans soulever

en moi cette impatiente colère qu'éprouve tout homme juste dans une lutte inégale où l'un des rivaux est sûr de vaincre et l'autre de mourir.

Je l'avoue, cyniquement peut-être, mais dans les courses d'Espagne toutes mes sympathies sont pour les chevaux et le taureau, toutes mes haines pour l'homme. Je ne souffre pas quand est blessé le provocateur de ces tueries infâmes, et je pleure quand le cheval traîne ses entrailles après lui, quand le taureau vomit son âme guerrière avec des flots de sang.

Ce sont des animaux, dites-vous; ils sont destinés aux sacrifices, et chaque jour les bouchers les abattent et les découpent pour satisfaire aux besoins de notre existence.

Hélas, ce n'est que trop vrai! La science de l'homme n'a pas encore trouvé le moyen d'épargner la chair savoureuse des bêtes, et ses mains sont souillées de la généreuse liqueur de la vie. Mais le temps est un grand maître; le sein de la terre est toujours fécond, et notre intelligence persévérante quand même. Les jours sont proches où notre constitution sera tellement modifiée que les végétaux pourront former la base de notre nourriture. Notre espèce se rapetisse par le corps et grandit par l'esprit à mesure que la culture élève, embellit, fortifie les plantes et verse dans leurs canaux des sucs plus animalisés. Notre régime est plus végétal que celui des générations qui nous ont précédés, et déjà se discute sérieusement partout l'opportunité de la tempérance parmi les hommes et de la compassion envers les animaux. Toute conception vient à son heure; celle-ci nous occupe, elle remue l'Angleterre : elle accuse une tendance irrésistible du siècle.

Si nous ne devons pas voir ces époques fortunées, si nous sommes encore contraints de massacrer pour vivre, sachons du moins délivrer nos victimes d'inutiles souffrances. Surtout ne nous réjouissons pas en hachant leurs muscles, en sciant leurs os tandis qu'elles vivent encore. Ne cherchons pas à nous persuader qu'elles ne souffrent point lorsqu'elles périssent par le couteau, le plomb ou la massue, lorsqu'elles se débattent et gémissent dans les convulsions suprêmes. Ne nous abusons pas plus longtemps sur notre cruauté.

Que devant nous, au contraire, se dresse le Meurtre avec ses cheveux collés sur les tempes, poussant les agneaux à l'abattoir et les hôtes des champs sous le canon du fusil. Que notre génie s'applique à découvrir des procédés qui rendent la mort moins pénible aux animaux. Déjà nous savons exempter l'homme des

douleurs des grandes opérations; pourquoi ne pas étendre ce bienfait aux bestiaux que nous immolons? Cela nous coûterait plus de temps et d'argent, c'est vrai, mais nous achèterions à ce prix le repos de la conscience.

XV

Quand le soin de notre conservation exige que nous égorgions des animaux, nous ne sommes pas libres de ne pas le faire ; nous avons encore les muscles rouges et la dent carnivore. Mais quand ces sacrifices ne servent qu'à nos plaisirs, n'hésitons pas à les supprimer. Le paganisme immolait aussi pour ses Dieux des êtres vivants, et les hommes même tombaient sous son couteau sacré. Tout cela n'est plus; il en sera de même des courses de taureaux.

Je ne saurais dire combien me font de mal ces cruautés inutiles. Je suis chirurgien; je puis couper sans émotion la jambe d'un homme que j'espère sauver, mais je ne puis voir assommer un animal sans une grande tristesse.

On répète que la vie de quelques taureaux ne saurait être mise en comparaison avec les jouissances que leur mort procure à tout un peuple. Je demande à mon tour si ces jouissances sont naturelles; — si la première fois que les enfants sont témoins de ces scènes barbares, ils ne pleurent pas; — s'il ne faut pas toutes les leçons de leurs parents, le respect humain et l'habitude pour leur faire surmonter ce dégoût; — et enfin s'il est avantageux de combattre des répugnances tellement instinctives?...

On se paie d'ailleurs d'une raison que l'on sait fausse; on prétend que le taureau ne souffre point parce qu'il ne peut prévoir le sort qui l'attend, et que seule l'appréhension de la mort nous terrifie.

Que savez-vous des dernières angoisses des animaux? Vous aurez tenu dans vos mains une perdrix blessée, vous aurez vu de tout petits oiseaux dénichés par un enfant cruel, vous vous serez arrêtés aux environs de l'abattoir quand les bergers y faisaient entrer leurs troupeaux?... Ne vous a-t-il pas semblé que tous ces êtres fussent anéantis par la crainte de la mort? Ne

tremblaient-ils pas? Ne poussaient-ils pas des cris plaintifs, avertis qu'ils étaient par un instinct qui ne trompe jamais?

Avec toutes ses études et sa philosophie, que sait l'homme sur la mort de plus que les animaux? Prévoit-il sa venue longtemps d'avance? Peut-il la conjurer? Ne la redoute-t-il pas autant que tous les êtres du monde, lui qui ne devrait voir en elle qu'une source inépuisable de vigueur et de fécondité?

Il prétend que les animaux n'ont pas d'âme. Qui le lui a dit? Parlent-ils sa langue? Comprend-il la leur? A-t-il pu s'entretenir avec eux et connaître l'idée qu'ils se font de lui, de la nature et d'eux-mêmes? Qui saurait dire tout ce qu'il y a de poésie dans les chants du rossignol à la nuit, d'amour dans les roucoulements de la tourterelle, de tendresse dans les plaintes de la fauvette privée de ses petits, de fidélité dans le hurlement du chien perdu, de bravoure dans le rugissement du lion, et d'intrépidité dans le cri de l'hirondelle marine? Sommes-nous initiés aux mystères que l'aigle apprend par delà les nuages, aux secrets que lit son œil superbe dans le disque éblouissant du soleil?

Dans son orgueil d'autocrate, l'homme se place dans un monde supérieur aux mondes connus; il s'isole des animaux, et sous prétexte qu'ils ne le comprennent pas, leur refuse toute libre participation à ses travaux, à ses pensées. Mais lui les comprend-il davantage pour détruire leurs ouvrages et leurs existences selon son bon plaisir? A de semblables iniquités qu'il ne se prétende pas entraîné par le sentiment de son droit, mais par la soif de la domination et l'horrible nécessité de vivre de la mort des êtres, nécessité contraire à la justice et que la découverte doit faire disparaître avant peu.

La vie est sacrée partout; elle décrit à travers les mondes une immense spirale qui commence à la pierre et s'arrête à nous; — autant du moins que nous en sachions pour le moment. — Il fut un temps où le marbre était le chef-d'œuvre de la création. Un temps viendra de même où l'homme comptera par dessus sa tête bien d'autres sphères d'existences. Sait-il quand s'achèvera la chaîne des transformations éternelles, dont il n'est qu'un anneau fragile? Affirmerait-il qu'elle sera terminée jamais?...

Que l'homme soit le dernier-né d'entre les animaux; qu'il ait de plus qu'eux la faculté de réfléchir et de comparer ses actes; qu'il puisse améliorer son sort et vivre selon les lois de l'équité; que son organisation soit la moins incomplète de toutes : cela me paraît vrai. Encore ne faudrait-il pas regarder de trop près à la

fraternité qui règne entre nous pour nous déclarer absolument satisfaits du noble usage que nous faisons de notre nature d'élite.

Mais conclure d'une supériorité si problématique qu'il soit dans notre droit et dans notre intérêt de détruire les animaux, de déboiser les montagnes, de dessécher les cours d'eau, de stériliser la terre, de rendre les climats insalubres et de substituer la mort, l'uniformité, le vide et le désert à l'abondance, à la fertilité, au trop plein, à la vie que la nature sème sous nos pas : voilà ce qui est faux, et ce à quoi se complaît pourtant l'orgueil de l'homme qui devient ainsi la première victime de son vandalisme.

Ne nous privons plus des ressources que nous pouvons sauvegarder ; ne tournons plus contre nous-mêmes l'arme si dangereuse de l'industrie ; n'altérons l'ordre des choses que lorsque nos besoins l'exigent impérieusement et que nous avons des découvertes à mettre à la place des ruines que nous accumulons chaque jour autour de nous.

N'est-ce pas un risible spectacle de voir l'homme faire de continuelles révolutions contre ses rois, et puis partir de l'empire absolu qu'il s'est conféré sur les animaux pour les sacrifier sans discernement, sans pitié?

« O meurtrier contre nature, si tu t'obstines à soutenir qu'elle » t'a fait pour dévorer tes semblables, des êtres de chair et d'os, » sensibles et vivants comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle » t'inspire pour ces affreux repas ; tue les animaux toi-même, je » dis de tes propres mains, sans ferrements, sans coutelas, dé» chire-les avec tes ongles comme font les lions et les ours ; » mords ce bœuf et le mets en pièces, enfonce tes griffes dans sa » peau ; mange cet agneau tout vif, dévore ses chairs toutes » chaudes, bois son âme avec son sang. Tu frémis, tu n'oses » sentir palpiter sous ta dent une chair vivante. Homme pi» toyable ! tu commences par tuer l'animal et puis tu le manges, » comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'est pas assez ; la » chair morte te répugne encore, tes entrailles ne peuvent la » supporter, il la faut transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, » l'assaisonner de drogues qui la déguisent ; il te faut des char» cutiers, des cuisiniers, des rôtisseurs, des gens de toutes sortes » pour t'ôter l'horreur du meurtre et t'habiller des corps morts, » afin que le sens du goût trompé par ces déguisements ne re» jette point ce qui lui est étranger et savoure avec plaisir des » cadavres dont l'œil même eut peine à supporter l'aspect. » — Ainsi disait Jean-Jacques.

Il est en moi-même un sentiment de justice innée que les préjugés reçus par l'usage exaspèrent davantage encore. Je me figure l'homme dépouillé des moyens de domination qu'il a conquis sur la nature ; je le vois nud, sans armes, sans le secours des animaux domestiques. Une nouvelle révolution s'est opérée dans l'univers ; une race supérieure s'est substituée à la nôtre ; l'homme n'occupe plus que le second rang parmi les êtres. Il n'y a rien que de très-rationnel dans cette hypothèse puisque les races se succèdent comme les générations, puisque rien dans le temps et dans l'espace ne se dérobe à la force transformatrice.

Alors, si les spectacles sanguinaires subsistent toujours, ce sera le tour de l'homme de figurer dans les arènes comme les taureaux que nous y voyons aujourd'hui. Alors le *roi de l'univers* détrôné se souviendra de son empire et se repentira de cruautés qu'il expie si durement. Puisqu'il n'est conduit que par son intérêt, qu'il songe donc qu'un jour il sera supplanté par des êtres moins imparfaits, et qu'il les servira dans leurs travaux et leurs plaisirs !

XVI

Que l'homme presse le buffle dans les savanes ; qu'il enroule le fort lacet autour de ses jambes agiles ; qu'il attache à ses cornes des rameaux de laurier-rose et le ramène en triomphe dans sa maison. Puis, qu'il en fasse le compagnon de ses travaux, qu'il ne l'excède pas de fatigue, qu'il ne le mutile pas, qu'il sache l'exciter autrement que par des coups et des mauvais traitements, et qu'il se montre reconnaissant envers lui des richesses que son labour fait naître.

Alors l'animal, traité avec bonté, deviendra plus robuste et plus beau ; aux trésors de l'homme il ajoutera chaque année ses jeunes générations ; bien soigné, jouissant d'un sort tranquille, il ne regrettera pas la subsistance précaire qu'il trouvait à grand peine dans l'état sauvage. Sans se montrer barbare, l'homme aura acquis de la sorte un associé qui lui est indispensable.

Qu'on lâche des taureaux au milieu d'une plaine immense ; que

des cavaliers hardis les poursuivent et les arrêtent; que ces courses soient suivies par un nombreux concours d'amateurs : je me réjouirai de pareilles luttes qui mettront en relief l'adresse, l'agilité, le sang-froid de l'homme et les ruses naturelles du taureau.

Qu'à la course suivante on me montre ces mêmes animaux moins ennemis de l'homme, moins indomptables : et je célébrerai l'ascendant qu'exerce notre génie sur la sauvagerie de la brute.

Que plus tard enfin on les attelle deux à deux à des charrues de bois de chêne, qu'on leur fasse creuser un sillon dans une bonne terre : et je serai fier des exploits et de la persévérance de mes semblables.

Qu'on revête deux taureaux d'écarlate; qu'on introduise une belle génisse dans l'enceinte qu'ils parcourent; qu'ils s'excitent, se mesurent du regard et s'acharnent l'un sur l'autre : et je prendrai plaisir à attendre l'issue de ce combat plein de hasards.

Que les *pegadores* portugais, vêtus de rouge, s'élancent résolument à la tête du taureau, qu'ils l'arrêtent en se suspendant à ses cornes émoussées : j'admirerai leur courage et leur force.

Mais qu'à tout prix on ne verse plus de sang, qu'on ne révolte plus notre conscience par une de ces boucheries lâches où, plus barbare que la bête, l'homme s'avance contre elle, sûr de tuer. Il serait désespérant pour notre bon sens et notre imagination de penser que nous ne saurons pas trouver d'autres spectacles plus grandioses, plus riches et moins attristants que celui-ci.

Que l'on fasse cesser toute course de taureaux semblable à celles d'aujourd'hui. L'Espagne n'en sera ni moins grande ni moins joyeuse. N'a-t-elle pas ses danses nationales si ravissantes qu'à les voir seulement les heures fuient comme des secondes? N'a-t-elle pas ses chants populaires, son hymne de Riego, ses poésies, ses *romanceros,* son théâtre? Ne recueille-t-elle pas au Nord les produits de l'Europe, au Midi ceux de l'Afrique? N'est-elle pas bercée entre les océans et les cieux avec sa verte ceinture d'oliviers, ses filles brunes, ses jeunes hommes nerveux, ses coursiers élégants, les fruits de l'oranger, les fleurs de la grenade? Que de richesses, de fécondité, de sève et de soleil resplendissent sur son existence!

XVII

Je me représente l'Espagne si favorisée par la nature, si fertile, si voluptueuse, si grande par ses pompes, après une révolution qui n'enchaînera plus l'essor des passions humaines.

Alors la main du peuple fera justice de ces enceintes trop étroites où le privilége renferme pour lui seul des chefs-d'œuvre et des cérémonies qui sont à tous. Alors bibliothèques, théâtres, musées, cirques, églises et monuments publics seront convertis en de vrais bazars artistiques accessibles à la foule. Là chacun pourra s'instruire et se recréer. Là les livres, les tableaux, les statues et les orchestres seront répandus à profusion. Quels théâtres, quels décors! Quelles processions musicales et dansantes! Quels chœurs immenses! Quelle harmonie, quel enthousiasme au milieu de ce peuple si profondément admirateur du beau! Que de lumières, de splendeurs et de luxe! Que de vigueur et de joie dans les jeunes générations! Que de fêtes accompagneront, précéderont et suivront le travail mis en rapport avec les attractions diverses!

Alors l'étude sera récompensée, soutenue et encouragée par tous parce que la science et le travail contribuent au bonheur de tous. Alors on ne verra plus de jeunes auteurs mourir de misère à l'hôpital, et de pauvres acteurs se suicider parce qu'ils auront été sifflés par un auditoire de bourgeois. Alors les artistes seront comblés de gloire et d'honneurs, ils occuperont dans la société la place qui leur appartient. Alors les jeunes hommes travailleront avec passion pour se faire une renommée qui retentisse dans le monde. Alors les vocations les plus diverses seront reconnues et respectées, on ne les étouffera plus comme aujourd'hui. Alors de grands talents, par milliers, continueront l'œuvre de gloire nationale commencée par les Cervantes, Lope de Vega, Calderon, Murillo, Moratin, Verruguete, Velasquez et Garcia.

Et quand une fois ce peuple aura goûté toutes ces jouissances, quand il saura quelles richesses enfantent l'association des intérêts, l'attrait pour le travail, la production et la consommation libres d'entraves, la diversité dans les fonctions, et la justice dans

la répartition des biens communs ; quand il en sera là, proposez-lui donc, pour voir, le mesquin spectacle d'une course de taureaux ou d'une procession religieuse ; cherchez donc à le passionner pour un *matador* ou pour une relique. Alors les *corridas* auront fait leur temps, et les ardentes imaginations méridionales ne seront plus contraintes de s'épuiser sur les mystiques figures que leur présente le catholicisme et qu'elles essayent en vain d'animer à force de poésie et d'amour.

XVIII

Le meurtre, de quelqu'espèce qu'il soit, témoigne d'une division profonde entre les êtres. Cet état n'est pas dans la nature ; il est la conséquence d'une mauvaise organisation générale dont les effets naissent, grandissent et sont renversés tous ensemble.

Si l'on y regarde de près on se convaincra que les courses de taureaux sont en voie de décadence, et qu'elles sont menacées de disparaître prochainement malgré tout le luxe qu'elles déploient encore. De même que, sous ses splendides oripeaux, la civilisation cache sa misère et l'imminence de sa ruine.

Déjà la science tauromachique est taxée de barbare et de ridicule. Déjà le journalisme s'élève très hautement contre son immoralité. Déjà beaucoup d'Espagnols ont puisé dans leurs lectures ou leurs voyages une aversion raisonnée pour de pareilles tueries. Déjà les femmes n'osent plus s'avouer *aficionadas* comme par le passé : cela pourrait faire douter de leur cœur. Déjà, symptômes bien plus graves, une seule course par semaine suffit aux exigences des populations et les bons *matadores* manquent.

Aujourd'hui, ce n'est plus tant la rage de voir tuer qui attire les jeunes gens à la *funcion*, mais l'inoccupation, la curiosité, la magnificence du spectacle, la présence des femmes, le mouvement et le bruit. Il n'y a plus guère que les Castillans de vieille roche qui se passionnent complètement pour la lutte, la jugent bien, la suivent d'un bout à l'autre avec une attention scrupuleuse et se montrent inexorables pour les fautes commises. Mais les vieilles générations meurent et ne sont plus remplacées par

leurs pareilles ; elles emportent leurs vieux divertissements dans leurs tombes muettes.

La forme s'harmonise avec le fond. Souvent une profonde modification dans les coutumes est amenée par une simple réforme dans les modes. Cela se remarque surtout chez les peuples gracieux du Midi. En emprisonnant sa tête brune dans le tuyau de poêle britannique et sa taille cambrée dans l'habit bourgeois, l'Espagne a pris l'engagement d'adopter les mœurs pastorales et régulières de l'épicier européen. Dès ce jour, elle a ébréché la pointe de sa grande épée de combat. Quelques années plus tard, elle a eu des hippodromes, des théâtres italiens et français, des cafés, des concerts, des bals aussi brillants que ceux des autres nations civilisées. C'est la jeunesse qui a rapporté ces divertissements de l'étranger ; c'est elle qui a mis tout son amour-propre à les rendre populaires ; c'est elle qui vit d'activité, d'espérance, d'amour et d'avenir.

Est-ce à dire que nos fêtes soient générales, grandioses, animées et joyeuses comme l'étaient celles de nos ancêtres ? Est-ce à dire que nous n'ayons pas à regretter les distractions qui les rendaient heureux ? Non certes. Nous vivons tristes, moroses, philosophes, parcimonieux et atteints d'un spleen endémique ; il y a dans notre cœur un ver qui nous ronge et nous étiole. Nous sommes des hommes de transition placés entre les sociétés du passé qui étaient moins dévorées de besoins et les sociétés de l'avenir qui seront plus riches de ressources.

Mais il faut être ce que nous sommes. Une voix impérieuse presse l'humanité sur sa route semée de ronces et la fait marcher jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort. En avant donc, et périssent les courses de taureaux comme les tournois, les arènes, les batailles et tous les jeux qui ruisselaient de sang !

XIX

Matador, bourreau, tueur de bêtes, assassin d'amour, assemblage de muscles, d'os et de sang qu'on revêt de broderies d'argent et d'or ! Je ne te parlerai pas de sensibilité, de cruauté, de l'univers, des rapports des êtres entre eux, des droits de

l'homme et de ceux de l'animal, du principe de ton existence et de la sienne. Tu ne sais rien de tout cela; ton métier est de détruire pour vivre !

Mais il est un terrible proverbe qu'on répète dans toutes les Espagnes: *le meilleur torero, c'est le taureau.* Voilà qui est vrai, voilà qui doit aller jusqu'au fond de ton âme vulgaire. Les plus habiles sont tombés dans l'arène; comme eux tu finiras, d'un coup de corne.

Et ce public qui te siffle, t'applaudit, te paye et te considère comme son jouet, ce public est conjuré contre ta vie parce que ta mort lui fournirait une émotion plus puissante que toutes les autres.

Marche maintenant, redresse-toi dans la brûlante arène: tu es vendu ! Quand le gladiateur combattait dans le cirque, quand la vierge chrétienne expirait sous les griffes du tigre, du moins l'amour de la patrie, de l'indépendance ou de la religion sanctifiait leur mort. Mais toi, chair achetée, tu mourras, comme le taureau de tes sacrifices, sans exciter un regret, sans faire couler une larme !

Ah ! si tu sens dans ta poitrine battre le cœur d'un homme; s'il y passe avec le sang un nerf, un souffle divin, un rayon de tendresse, dépouille ce costume d'histrion, rejette loin de toi cette épée sanglante, prends quelque bonne profession qui te rende utile à tes semblables, et ne consume plus tes forces à détruire ce que tu ne saurais refaire.

Présidents des *ayuntamientos* d'Espagne ! cessez d'encourager et d'autoriser par votre présence des boucheries semblables. Si la nation vous donne le mandat impératif d'y figurer, si cela fait nécessairement partie de votre charge: refusez-la ! On trompe le peuple et lui-même peut se tromper, puisque c'est une réunion d'hommes, tous sujets à erreur. Mais toute magistrature cesse d'être honorable contre les attributions de laquelle la justice se révolte. Le comble de la malice humaine est d'humilier ses gouvernants jusqu'à les rendre complices de ses actes et de ses caprices les plus monstrueux, en les applaudissant.

Et vous, filles de cette terre immortelle, femmes aux tailles élancées, aux mouvements agiles, aux longs cheveux noirs, aux regards pleins de feux; tendresses sauvages, orgueils mutins, coquetteries naïves ! vos fières ardeurs ne sauraient-elles donc être déchaînées que par la vue du sang? N'est-il pas des luttes plus

délicieuses et dans lesquelles vous excellez davantage? N'aimez-vous pas mieux voir un homme baiser vos petits pieds qu'un taureau mordre la poussière? Vos mains de fées ne sauraient-elles pas mieux tendre une échelle de soie qu'applaudir à propos aux coups d'estoc d'un *matador?* Et ces exclamations entrecoupées que vous gaspillez dans les cirques, ne vaudrait-il pas mieux les répandre sur l'amant qui se meurt dans vos bras? Tout cela est permis, tout cela est béni, tout cela nous enlève un instant à ce séjour de douleurs pour nous emporter dans les cieux!

L'amour console, grandit, élève. L'insensibilité vaniteuse aigrit, rapetisse et nous aplatit la tête comme celle du serpent. La femme passionnée communique une vie nouvelle à son amant. La femme insensible se prend à rire lorsque le taureau meurt. L'amour est plein de luttes, de périls et d'obstacles qui le font chérir à tous les cœurs généreux. La boucherie des taureaux est lâche et sans dangers imprévus. Anges gardiens de l'humanité, femmes, aimez à faire vivre et n'allez pas voir ceux qui ne savent que tuer.

Telle la femme, telle la nation. Malheur au pays dont les plus nobles filles se sentent attirées par les formes athlétiques d'un *matador!* Malheur au pays dont les femmes préfèrent les émotions sanglantes aux profondes affections de la vie de chaque jour! Tout homme leur semblera méprisable, petit et indigne qui n'aura pas la férocité du boucher, des habits brillants, des bagues aux doigts, une épée dans la main et le regard d'une fixité maudite. Que ces femmes adorent un duelliste, un artilleur, un valet, un Vitellius, un cheval, comme la royale Pasiphaë; qu'elles s'enferment avec des boucs! Ces animaux peuvent leur tenir lieu de l'homme, ils ont tous les attributs de vigueur et de beauté qu'elles recherchent.

Mais ces serrements de mains, ces longs soupirs dans lesquels deux âmes s'échangent; mais l'esprit, l'éclair d'en haut, le vrai, l'éternel, le Dieu des illusions et des rêves; mais ces amours qui traversent les temps et les mondes, qui se retrouvent de siècles en siècles et de sphères en sphères, toujours plus grands, plus éthérés et plus suaves : ah! n'en parlez pas aux femmes dont la vue des *matadores* allume la chair et le sang!

..... Je consens à voir mourir encore un taureau; mais qu'il entraîne avec lui le dernier des *toreadores* et qu'on ne relève plus de cirques d'un bout à l'autre de la Péninsule!

EL PRADO.

Madrid, Julio 1853.

« L'aigle qui plane sur les eaux aspire à un autre air et regarde, inquiet, le vieil Océan. Il en est de même de l'homme qui se trouve au milieu de la foule où il a peu d'amis. »

Le chant suprême. — Poésie d'Islande.

I

Ce soir, comme tous les autres, le firmament prendra sa plus belle robe d'azur, les étoiles se presseront dans les cieux, la foule me fatiguera de son bruit monotone, la lune éblouira mes yeux comme un vivant soleil.

Mais jusqu'à la venue de ces heures de repos, le froment grille dans le sillon, le ciel est brûlant comme du plomb fondu, les bêtes des champs hurlent la soif, la cigale appelle au feu, le bois se fend, la sève est tarie, le sable et la poussière s'embrasent, la vigne-vierge se meurt sous les transports du soleil. Et le Mançanarès roule à peine un filet d'eau pour pleurer la stérilité de ses rives. Et la fleur s'incline sur les ruisseaux. Et du fond de ses abîmes la terre crevassée crie : de l'eau ! de l'eau !

Inexorable marâtre, nature avare, seras-tu sourde aux prières

du laboureur, aux mugissements des taureaux, au désespoir des oiseaux et des plantes? N'entendras-tu pas ma voix?

Je respire du soufre et de la braise. Je donnerais ma vie pour une goutte de pluie, pour un roulement de tonnerre. Vents tout-puissants, ne pouvez-vous rompre vos chaînes? Orages et tempêtes, n'éteindrez-vous pas cette averse de feu?

Heureux les pêcheurs qui vivent sur les flots! Heureux l'Anglais, le Norwégien aux yeux bleus, tous les hommes blonds qui travaillent sous des cieux assombris! Ici le crâne est vide, la pensée difficile, le sommeil interdit, le bras sans force; ici le cœur engourdi semble près de défaillir!

Quand je feuilletais les premières pages du livre de l'existence, quand je les dévorais avec la même avidité que l'étudiant met à parcourir l'introduction de l'ouvrage qu'il maudira plus tard, quand j'étais enfant, jamais je n'aurais cru qu'on se fatiguât des caresses du soleil.

Jamais je n'aurais pensé qu'on pût adresser à la nature ces reproches amers : tu es toujours trop belle, trop parée, courtisane sans pudeur, avide des flatteries du public. Prends le deuil, parce que je suis triste, moi seul qui sais t'aimer. Plus vite, plus vite blanchis mes cheveux, rends terne ma prunelle, et toi-même, pour en finir, penche-toi, penche-toi sur tes volcans en feu! Afin que nous nous embrassions dans le sein de la mort! A quoi bonnes ma jeunesse et ta beauté?... L'exilé n'est pas de ce monde!

Enfant, j'aurais traité d'insensé qui m'aurait tenu ce langage. Et maintenant que je suis homme, je ne puis me le reprocher.

O Fatigue, petite fille dormeuse qui te frottes les yeux comme s'ils étaient pleins de sable, qui t'accroches par la robe à toutes les épines de mon chemin, Fatigue, que tu es lourde à traîner après soi!

II

Nous voyons les objets au microscope de nos sentiments intimes. La douleur légitime le blasphème. Quand notre âme est

triste, les joies de l'univers ne parviendraient pas à nous arracher un sourire ; elles ne servent qu'à nous irriter.

Aussi dirai-je : à chaque climat ses fruits. Que le spleen grisonnant reste dans l'Angleterre brumeuse ; il n'a pas besoin de soleil, de fêtes et de consolations. — Que viens-je donc faire ici ?

Depuis cinq ans, l'Ennui s'attache à moi, la Solitude dort à mes côtés, la Médiocrité me traverse l'âme à coups d'épingle. J'apprends chaque jour à maudire ; mon œil et ma pensée s'accoutument à lire à la lumière sombre, dans les ténèbres qui m'effrayaient tant autrefois.

Et de même que la pupille des oiseaux aveugles se dilate dans la nuit, de même l'âme de l'homme se détend par l'adversité. Je ne suis pas joyeux, j'aime les tableaux tristes. Qu'on me montre les côtes de l'humide Bretagne, les criques déchirées de la Suède, les steppes de Russie, des déserts, des tombeaux, des églises, une exécution à mort, le choléra, la famine... mais pas le grand soleil, le soleil glorieux !

L'avouerai-je ? Je me prends bien souvent à regretter les brouillards de Londres, les nuages qui lèchent les toits de leurs langues grises, la maison de briques enfumées, la fenêtre sans horizon, la pauvre chambre de travail.

Là du moins je pouvais à l'aise caresser mes blessures. Là les astres et les gens ne sont pas curieux. Comfortables partisans du libre *at home,* ils se garderaient bien de se réjouir en public ou de déranger, dans l'exécution de ses projets, *l'excentric* insulaire qui a résolu de se couper la gorge pour se délivrer du soin de faire sa barbe.

Tandis qu'à Madrid tout brille d'un éclat qui fatigue, tandis que les Espagnols déploient des joies et un luxe plus impudent que celui de l'éternel dans les cieux. Ah ! maudits soient les pays du soleil ! Maudites leurs beautés et leurs pompes, maudite la gaîté de leurs habitants !

.... Ainsi je parlais tout haut en marchant, lorsqu'à mes côtés une voix fraîche et moqueuse dit ainsi : Qui donc se plaint que la nature soit trop belle dans les belles Castilles ? Un étranger sans doute, un homme au foie trop plein, aux cristallins de loutre ? — Peut être, señorita ! mais puissiez-vous ne jamais

éprouver ce que j'éprouve? Sur ce, *vaya V. M. con Dios*, allez-donc avec Dieu!

III

Cette voix cependant me tira de ma rêverie. J'étais au Prado, au Prado de Madrid, la promenade féerique si convoitée par les Parisiens!

Ici le public attend de moi quelque description frappée du coin national français, un de ces récits que lui servent chaque jour les feuilletonistes-amateurs qui voyagent à ses frais, de ce bon public.

Rien de semblable ne se trouvera dans ces pages, et pour plusieurs raisons. La première, c'est que les romanciers français, les plus ingénieux des hommes, ont assez débité de mensonges à ce sujet. La seconde, c'est que je ne suis plus Français et tiens à le prouver. La troisième, celle qui me dispenserait de toutes les autres, c'est que le Prado n'a pas de cachet. — Non, vraiment, pas tant que la barrière de la Chopinette. —

J'entends les lamentations des plus intrépides lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* : « mais c'est une hérésie bien abominable, c'est un sacrilége de soutenir un tel paradoxe! Mais tout le monde sait, mais nous qui n'avons pas visité l'Espagne, nous tenons de source certaine qu'il se trouve au Prado une collection très-variée d'hidalgos, de toreadores, de contrebandiers, de mantilles, de muletiers, de castagnettes et de sombreros. Nous savons que, sous les balcons voisins, on entend résonner les guitarres et les mandolines; que les deux plus grandes rues du monde conduisent à cet Eden enchanté; que les plus délicieux costumes y rivalisent d'éclat; que les danses de caractère s'y balancent au souffle de la brise; que les arbres y sont verts, la lune pâle, le ciel bleu, les étoiles brillantes. Nous savons beaucoup d'autres choses encore qu'on ne dit pas devant les dames. — Telles sont

nos convictions puisées dans les autorités les plus recommandables, celles qui font notre gloire aux yeux de l'univers lettré.»

Estimables abonnés, gardez vos convictions, dévorez dans vos soirées littéraires les illustres écrivains qui vous en préparent de bien plus cocasses encore. Quant à moi, pour l'expiation de mes péchés, j'ai foulé bien longtemps le sol du Prado tant vanté par le monde, et je n'y ai rien vu que la criarde parodie des Champs-Elysées.

De loin en loin quelques mantilles, pas une veste brodée, pas de sérénades, pas le moindre bolero. La manola, l'asturien, le majo, les derniers espagnols des romanceros meurent sur ce sol usé par les bottes de la fashion aux formes britanniques.

Deux fois l'an seulement, lorsque la *vile multitude* envahit la place, refoulant de sa joie la plate cohue des gens au bel esprit, deux fois l'an seulement, au carnaval et dans les vervenas, on peut encore retrouver au Prado les mœurs castillanes. Mais il faut se hâter de les voir, car elles disparaissent chaque jour.

A Madrid, comme partout, j'ai vécu parmi les travailleurs. Car j'aime l'homme dont la langue est paresseuse et le bras diligent; j'aime celui qui n'a pas double pensée, double parole, double face, et deux tables, et deux verres, et deux poignées de main; celui qui reconnaît ses amis dans l'adversité comme dans la fortune; celui qui ne calcule pas, n'épargne pas, ne cache pas, ne vole pas; celui qui vit grandement dans sa pauvre sphère; celui qui s'habille, danse et chante comme le veut la nature. Il n'est plus d'Espagnols que ceux-là, les autres sont des singes. Ce qu'on peut apprendre en les observant ne vaut guère la peine d'aller les voir.

Toutes les promenades des capitales se ressemblent. Je n'entends pas dire que la configuration du terrain soit la même dans toutes. Chacun sait qu'à Londres c'est une grande rue fort régulière, à Vienne un jardin anglais, à Paris une grande route, à Madrid une large allée sans ombre.

Mais dans une promenade les découpures du sol sont chose très-accessoire. Ce qu'il faut observer, ce sont les promeneurs, ces acteurs sans entrain qui répètent chaque soir le petit bout de rôle qu'ils réciteront le lendemain sur la scène du monde. Or,

à ce point de vue, le Prado ne diffère pas des autres promenades bourgeoises.

Venez-y plutôt voir, ceux qui croient le contraire. Cela ne fera pas le compte de MM. Gauthier, Dumas et autres farceurs qui vous font part d'impressions de voyage recueillies en quelques jours des fenêtres de leur hôtel, intimement persuadés que vous n'irez pas vérifier leurs assertions menteuses.

IV

Voici ce que l'on trouve au Prado, rien de plus, rien de moins :

De la poussière, de la foule ; — des gardes municipaux qu'on appelle *civils*, ce que je ne crois pas ; des sergents de ville et des cantonniers ; — des équipages pressés les uns sur les autres qui promènent lentement la finance, la noblesse, l'illustration et le désœuvrement de première classe de toutes les Espagnes ; — deux magnifiques fontaines qui pourraient avoir de l'eau, sur lesquelles râlent sans merci l'infortuné Neptune, comme un poisson sur la paille, et Cybèle, notre divine mère, qui tire la langue aussi longue qu'une louve stérile, ardente au jeu d'amour. Vous y verrez encore beaucoup de chevaux anglais, d'andaloux point, parce qu'ils sont plus gracieux mais infiniment moins chers.

Quelques pâles becs de gaz étincellent sur des milliers de têtes extérieurement entretenues avec un soin qui témoigne beaucoup plus en faveur des perruquiers que des jésuites chargés de l'instruction publique. Les corps qui supportent ces chefs frisés et pommadés s'entassent dans une allée longue de cinq cents pas, large de dix au plus, et là cuisent, étouffent, se pâment, par une chaleur de trente-six degrés, pour la suprême gloire de la Civilisation.

C'est cette cohue, cette poussière, cette sueur, ce bourdonnement indescriptible qu'on est convenu de nommer le Prado. En dehors de ce salon du goût achevé et des belles manières, où les gens comme il faut luttent de salutations et de réparties rica-

nantes, le vulgaire espace, la lune mesquine et l'air vagabond sont abandonnés à la plèbe des Castilles.

Quoi de plus? Au Prado poudreux afflue le soir, de toutes les parties de la ville, cette société monotone et cérémonieuse qu'on rencontre par tous pays et qui, morfondue par le travail de comptoir, vient prendre là quelque peu d'exercice. Il s'y bâcle des alliances, des intrigues et des affaires véreuses ou non. La mère y cherche un parti pour sa fille; docile aux leçons maternelles, la fille répond d'un air indifférent aux fades politesses qui lui sont adressées. La vieille demoiselle s'épuise en efforts désespérés pour faire valoir ses charmes de seconde fraîcheur. La femme mariée se penche tristement sur le bras conjugal. L'époux débonnaire songe aux prochaines émotions du domino glorieux. La demi-vertu tourmente sa prunelle. Le collégien se croit le point de mire du sexe enchanteur. L'officier traîne son grand sabre, arrondit militairement la hanche et cherche un grain de sable où puissent résonner ses éperons brillants. Les hidalgos se promènent par bandes nombreuses, cigarres en bouche, cannes à la main, courant dédaigneusement aux conquêtes vénales.

— Pauvre jeunesse d'Espagne, comme toutes les autres atrophiée de cœur, déprimée d'intelligence! Elle se croit virile parce qu'elle porte moustaches brunes et visages bronzés. La race du Cid devait-elle donc si misérablement finir? —

Que de robes traînantes, de fard, de dentelles, de blanches plumes, d'habits bleus à boutons de cuivre! Que d'éventails gracieusement balancés! Que de petits pieds serrés comme des plantes précieuses dans un jardin royal! Que de mains blanches, de cous élancés, de seins tentateurs, de flancs voluptueux! Que de rires forcés, que de mots inutiles, que de compliments hypocrites appréciés à leur juste valeur! Pas un pan d'habit qui dépasse les autres, pas une taille de femme qui n'ait été réduite à tours de bras avant d'affronter les regards du public!

Pour briller un instant sur cet étroit théâtre, que de gens ont jeûné bien des jours! Que de privations a coûté ce flamboyant havane, précieusement fumé! Que de nettoyages a subis cette paire de gants! Combien de calculs économiques il a fallu pour devenir propriétaire de ces breloques! Que d'impatiences pour

la pose correcte de ce faux-col et la coupe irréprochable de ce pantalon !

— J'ai toujours vivement désiré me rendre compte, par examen direct, de la quantité de cervelle que pourrait bien contenir la première venue de ces boîtes à futilités qu'*ils* appellent des têtes. Mais le moyen de se procurer un bourgeois mort?! De nos jours on échappe à la dissection comme aux autres misères, avec l'argent ! A l'amphithéâtre des hôpitaux, le bourgeois est inconnu, comme le lapin de garenne, sur les tables classiques des empoisonneurs du Quartier-Latin. —

Mon Dieu ! si elle pouvait penser, comme elle se ferait honte cette société parcimonieuse et mendiante dont la parure s'achète aux dépens de l'estomac. Imbéciles, serrez-vous le ventre pour donner du foin au cheval qui vous cassera le cou ! Rampez chaque jour pour vous redresser le dimanche dans quelque voiture de louage ! Que vos femmes se montrent nues aux vieillards afin qu'ils aient pitié d'elles et couvrent de soieries leur misère effrontée.

Marionnettes vivantes ! voyez cet homme étendu dans le fossé ; il vaut mieux que vous, car il est fier. Partout où le songe le berce, il s'allonge ; partout où le sommeil le prend, il s'endort. Quand vous passez près de son auguste personne en haillons, il continue tranquillement à rouler son tabac dans un papier de fil, et pour admirer votre costume, jamais il ne lui arrive de détourner de ses yeux sa capa brune. Il vous méprise et il en a le droit. A lui l'espace, les prairies, les forêts, les danses nationales sous les feux du soleil. Ses mouvements sont libres ; ses habits et sa peau ne craignent pas les rudes caresses des climats du Midi. Il est fils de la nature et vous êtes fils de la Civilisation du dix-neuvième siècle, étroite de sentiments comme de costumes.

Bourgeoisie ! race prostituée, va jeter des impôts et des couronnes sur la route des rois ; use tes genoux dans leurs antichambres, sur les dalles des églises ; mens, prie, courbe-toi, misérable vendue qui ne crois ni à Dieu ni à Diable, et cracherais sur la figure du Christ si l'on te jetait un sou ! !..

V

Terre de feu, patrie des amours et des jalousies qui tuent, Espagne aimée du ciel : de tous les pays du monde celui que l'artiste regrettera le plus ! Tu vas disparaître sous l'inévitable étreinte de la Révolution !

Que tes sierras indomptées inclinent donc leurs fronts sous les rails de fer ; que tes filles superbes soient humiliées par les baisers infâmes de la prostitution ; que tes coursiers aux longues crinières, que tes taureaux mugissants et tes fruits de pourpre soient livrés à toutes les convoitises sur les marchés de l'univers !

Il le faut. Avant quelques années aura disparu tout ce qui reste encore des Espagnes. Enfants, vos brillants costumes seront déchirés par le souffle de la mode. Madrid la batailleuse, Madrid la joyeuse, prison de François Ier, remords de Napoléon, tu deviendras comme tes sœurs d'Occident, un repaire de marchands qui vendront ta gloire, ton honneur et ton nom. Ardente Andalousie, tu valseras gravement sur tes castagnettes brisées, et le Guadalquivir n'entendra plus rebondir sur ses rives les divins accords du fandango !

Romps les cordes de ta guitarre, vieille Espagne ! Pleure sur l'or des Amériques, sur tes moines pieux, sur Domingo de Guzman, le saint fondateur de la Santa-Hermandad, sur Carlos-Quinto le maître du monde, sur Felipe-Secundo, l'homme bilieux, et sur Torquemada, son aimable compère ! Pleure ton théâtre, tes chevaliers errants et tes vierges brunes ! Encore pleine de vie, te voilà condamnée à mort, accroupie dans les cendres de ta glorieuse tradition !

C'est la loi du Progrès. Que son lourd niveau s'abaisse donc rapidement sur toi. Du sein de ta mort relève-toi quelque jour plus puissante qu'aux temps célèbres de ton histoire ! — Et bienheureux ceux qui vivront pour te voir alors !

VI

Pour d'autres que pour moi sont tressés les crins des coursiers noirs, pour d'autres les jeunes filles crêpent leurs cheveux, pour d'autres les fêtes de nuit retentissent. Pour d'autres pétille le généreux Jerès, pour d'autres est chaussé le pied mignon des sorcières de Séville. Ici comme ailleurs, je suis de trop.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Sous des cieux moins splendides me suffisait un misanthropique orgueil; enfant de vingt ans, j'étais fier d'être plus sage que les vieillards. A Londres je me réchauffais bien pendant toute une nuit, les pieds contre la grille en feu, la tête sur la page qui marquait d'un fer rouge les épaules bourgeoises. Je prenais la fièvre en chantant :

L'exilé n'est pas de ce monde.

Aujourd'hui, j'écris que la vie, c'est la recherche du bonheur, et j'en suis altéré...

Et j'en suis altéré. Et quand, sous les balcons, frémit la sérénade, je siffle de dépit, je m'habille et la suis. Et volontiers je ramasserais la poussière qui porte l'empreinte d'un escarpin de soie. Je me console ainsi.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Hier j'étais philosophe, aujourd'hui je suis sage. Hier je consumais ma vie sur des livres et des cadavres, aujourd'hui j'ai le cigarre à la lèvre et des rêves de bonheur en tête. — Des rêves seulement!

L'exilé n'est pas de ce monde.

Aujourd'hui je suis vraiment sage, mille fois plus que les compilateurs des bibliothèques, les révolutionnaires de la tradition et les bigots du socialisme, tous ces pédants cafards qui font détester l'étude, la liberté, l'amour. J'aime la science et la Révolution, mais je ne m'approche d'elles que quand mon cœur tressaille d'allégresse. Je travaille sans prendre de peine : c'est le fond qui manque le moins.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Si j'étais riche et puissant, j'aurais des palais de cristal, je prendrais des bains de lait et des fumigations d'encens, je me reposerais sur des fleurs d'oranger, je monterais des coursiers pleins de sang et ferais retentir les bois du concert de mes meutes. Des houris et des bacchantes me verseraient le Chypre brûlant dans des coupes d'or. Quand j'écrirais, je voudrais être entouré de toutes les merveilles du luxe et des arts. Aux portes de ma royale demeure j'élèverais à Fourier et à Epicure des statues de diamant dont la nudité ferait rougir les phalanstériens *officiels*.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Et m'adressant aux hommes je m'écrierais :

« Dans les premiers âges du monde, sur le trône le plus élevé de la terre était assis un grand monarque. Il avait nom Sardanapale. Jamais jeune guerrier ou vieux philosophe ne posséda la science de la vie comme la possédait cet homme. Vos pères cependant le laissèrent détrôner par un prêtre artificieux et un soldat brutal. Si j'avais vécu dans ce temps-là, j'aurais défendu le royal Sardanapale.

» Fils d'Adam ! depuis six mille ans que vos générations fatiguent la terre, vous n'avez pas vécu seulement un jour. S'il vous convient de souffrir, cessez de vous plaindre, car votre misère est votre ouvrage. Il dépend de vous d'être heureux.

» Allons ! la vie est courte, et le bonheur est bon. Les épines sont de toutes les saisons, les fleurs de quelques-unes : hâtons-nous de les cueillir. En avant ! la hache au pied des banques, la torche aux autels, la mine dans les entrailles du sol accaparé ! Chacun a droit aux richesses du globe. La terre est assez féconde pour nourrir tous ses enfants.

Mais je ne suis ni puissant ni riche :

L'exilé n'est pas de ce monde.

Et seuls les riches, les puissants ont le droit de parler aux hommes. Ils ne leur disent pas ce que je leur dirais et s'en font écouter. — Malédiction !

Eh bien ! il était pauvre, il était seul aussi ce Diogène dont l'humeur noire s'égayait tant de la comédie de ce monde. Il était pauvre, il était seul aussi ce Dante dont l'âme poétique souffrait tant en composant la comédie divine. Comme eux je rirai, je

pleurerai de rage, puisque je ne peux ni rire de joie, ni pleurer d'amour.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Dans ce monde la femme la plus mignonne trouve délicat, gracieux le négociant affairé qui dépose à la hâte une pièce d'or sur le coin de son étagère.

Dans ce monde, l'artiste le plus chevelu martèle son cerveau pour trouver la place d'une étoile sur le front étroit du Bonaparte-Mulet!

Dans ce monde, une tragédienne renommée déclame la *Marseillaise* ou la *clémence d'Auguste,* selon les temps et les lieux, proportionnant son inspiration à son salaire. Et la foule l'admire et couvre de couronnes ses pieds gonflés d'orgueil!

Dans ce monde, ô profanation! les poètes se ravalent à mendier les éloges des têtes royales. Plus eunuques que l'esclave antique, ils chantent leur servitude et leur honte!

L'exilé n'est pas de ce monde.

Dans ce monde les rameaux des lauriers et des chênes sont cueillis par les mains brutales des valets de prétendants. Et ceux-là sont proscrits qui ne sont ni bouffons ni lâches, qui ne portent pas à la boutonnière l'infamante livrée des hommes vendus.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Dans ce monde je vivrai, puisqu'il le faut, mais je l'attaquerai, le harcelerai sans trève. Comme le contrebandier, comme le pauvre dont la misère arme le bras vengeur, j'opposerai ma revendication courageuse au pillage des lois.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Société qui me poursuis, je te rendrai mépris pour mépris, injures pour injures, proscription morale dans l'avenir pour la proscription physique que tu m'imposes dans le présent. *Œil pour œil, dent pour dent,* c'est parole d'Evangile, c'est la loi des révolutions, c'est le cri des opprimés.

L'exilé n'est pas de ce monde.

Société, tu as peur des squelettes. Eh bien! moi qui passe au milieu de toi comme un mort dans un bal, j'apparaîtrai dans tes orgies, agitant des pages sanglantes, et je te montrerai, du bout de ma plume, l'abîme de fange ou tu disparaîtras bientôt.

L'exilé n'est pas de ce monde.

La haine, la haine! je n'ai que cet amour. Je la respire et la renvoie. Je suis la poudre qui rend mille morts pour une étincelle.

Je suis une semence d'ellébore qui produit une coupe de poison. Ah ! tous les outrages que vous m'avez prodigués, hommes de parti, vous retomberont sur la tête ; tous les levains de colère que vous avez déposés dans mon sein sont dans la bonne terre. Car je suis le précurseur du Temps, le suprême Vengeur !

L'exilé n'est pas de ce monde.

LAS
NOCHES DE VERVENAS
EN MADRID.

Madrid, Agosto 1853.

Allegro assai.

Strophe de la Jota d'Aragon.

I

Espagne, patrie de toute grâce et de toute beauté, mère que j'ai choisie dès que je sus aimer ! N'est-ce pas que tu ne souffres pas trop de la pression de mon pied venu du nord ? N'es-tu pas assez riche, ô la plus riche des terres, pour adopter un enfant étranger ?

Etranger ! je ne le suis nulle part, et moins ici qu'ailleurs. Je ne cherche pas, comme un traitant grossier, à dépouiller cette terre féconde ; j'y viens comme un poète qui ne demande pour chanter qu'un rayon de soleil !

Etait-il étranger parmi les peuples, ce vieillard aveugle qui

s'appelait Homère et qui parcourait la Grèce, un bâton à la main, en peine du gîte de chaque soir? Etait-il seul au monde, étranger à l'Espagne, ce divin penseur, ce noble citoyen du monde, cet immortel don Juan : Byron!?

Le rêveur n'accepte pas sa patrie de la main du hasard; il sait la distinguer entre les nations et s'élance vers elle, dès qu'il peut chérir, comme le jeune homme nubile aux pieds de sa maîtresse. Tant qu'il n'a pas trouvé son pays, son travail, son amour et son Dieu, la consomption l'amaigrit et le dévore.

J'habite l'Espagne parce que je l'aime d'amour. Si j'ai pu désirer quelquefois de revoir la France, ce ne fut jamais que par réflexion.

II

Nuits d'Espagne, nuits de *vervenas,* je vous chanterai!

Nuits où la pierre brûle, où les fers des balcons sont tièdes, où l'eau glacée ne rafraîchit plus!

Nuits d'amour et de fêtes, belles nuits de Castille et d'Andalousie! L'homme qui vous a vues ne devrait point mourir!

Nuits de lapis et d'or où les étoiles sont heureuses et libres, je vous ai respirées, je vous ai chéries, comme si j'étais né sous votre douce lumière!

Nuits d'été pendant lesquelles on regrette de dormir, quand les petites filles au teint d'orange, sauvages comme des gazelles qui viennent de naître, vives comme les eaux des torrents, nouent et dénouent les guirlandes de la ronde bavarde!

Que d'heures j'ai passées à les regarder! Combien j'aurais donné pour saisir l'une d'elles et l'embrasser une fois seulement! Mais elles se sauvaient, épouvantées de ma grande barbe et de mon aspect étranger. Que je me sentais laid sous le ciel des Castilles!

Oh! les petites fées de huit ans, qu'elles étaient fraîches et roses, coquettes et impérieuses déjà!

Petites filles de Madrid, je doute qu'à seize ans vous puissiez rendre un homme plus heureux que je le fus par vous, alors que

vous dansiez en rond autour de la fontaine de *Neptuno, Dios de las aguas*.

III

Qu'elles étaient heureuses, les petites folles! Leurs beaux cheveux bouclés jouaient avec le vent de la nuit; elles chantaient :

« Les nuits sont faites pour danser. Le sommeil est un vieillard à cheveux blancs, bien vilain, bien maussade, que nos mères nous donnent pour gardien quand elles vont au bal.

» Les nuits sont faites pour danser. — Dansons!

» A minuit nos bonnes se mettent aux balcons. Les galants du voisinage viennent, le long des murs, jusque sous nos fenêtres. Et puis... c'est bien difficile de dormir quand on entend bavarder les guitarres.

» Les nuits sont faites pour danser. — Dansons!

» Nos petits amoureux sont très-aimables. Ils nous disent qu'ils nous adorent, mais nous n'en croyons rien. « Les papiers » sont des papiers, les lettres sont des lettres, mais toutes les pa- » labres des hommes sont fausses [1]. »

» Les nuits sont faites pour danser. — Dansons!

» Quand nous aurons quinze ans, les hommes nous en diront bien d'autres, et nous finirons par les écouter. Comment nous en défendre quand le miroir nous dira qu'ils ne mentent pas? C'est si ridicule d'être modeste! Les femmes sont faites pour être servies et les hommes pour les servir.

» Les nuits sont faites pour danser. — Dansons, dansons!

(1) Vieille ronde espagnole d'une grâce ravissante et qui perd beaucoup à la traduction :

« Papeles son papeles,
Cartas son cartas;
Palabras de los hombres
Todas son falsas. »

IV

C'est pour les nuits d'été que Madrid, la coquette, réserve ses fêtes splendides. Ses murs blancs brillent sous la lune comme les voiles des fiancées sous les flambeaux des autels.

Quand minuit sonne, elle appelle ses beaux enfants à la danse par les mille voix des guitarres et des tambours de Biscaye.

C'est l'heure où les bandes de jeunes filles descendent la *calle d'Atocha,* légères comme des chevrettes qui vont sauter dans les clairières aux regards des étoiles. Les jeunes hommes bruns les précèdent, guidant vers le *Prado* la marche bondissante, entonnant des refrains dont la gaîté seule peut faire pardonner l'éternelle monotonie.

Ils chantent parce qu'ils sont heureux. Ils chantent comme le grillon des prairies, le pinson et la caille qui nous réjouissent toujours. Puissent-ils longtemps chanter ainsi!

Heureux les Espagnols qui savent s'accroupir aux pieds d'un sycomore, se draper dans la *capa* brune, remplir leurs poumons de la fumée du Manille, et rêver par de pareilles nuits!

Heureux les Espagnols qui sont aimés dans les nuits de *vervenas*, quand les *niñas* émues pressent leurs têtes dans leurs mains frissonnantes, et qu'ils dorment sur leurs genoux, caressés par la dentelle des mantilles!

Heureux les Espagnols à l'œil fauve, au jarret nerveux, aux bras souples, qui s'élancent dans le tourbillon du *bolero!*

Tournez, tournez, enfants de la Castille!

Cherchez le bonheur dans les grands yeux de vos maîtresses, pressez leurs tailles minces; unissez-vous, séparez-vous; menez, ramenez le joyeux *bolero!*

Bondissez, roulez comme les flots; arrêtez-vous pour respirer un instant, et reprenez toujours; passez, repassez devant mes yeux qui vous admirent! Usez la terre, multipliez les heures, faites mille lieues dans la soirée, vivez beaucoup à la fois : le temps est si court! *Animo!* la vie est bonne, et sages ceux qui savent la dépenser gaîment!

Espagnols, frères et fils des Maures! vous êtes les vrais artistes,

les vrais poëtes, vous qui pouvez rire, et chanter, et rêver, et danser, et ne pas diminuer vos plaisirs en les décrivant.

Hélas ! je ne sais plus que salir du papier. Je suis jeune encore et déjà mort à la joie. De sorte que la vie réelle me paraît une dérision amère et désespérante de lenteur. Mais vous...

Dansez, dansez, enfants de la Castille !

V

Qui pourrait rester triste quand Madrid est en fêtes ?

Allons la guitarre de Castille, la *pandereta* de Saint-Sébastien ; la musette d'Orense, la flûte des montagnes de Santander ! — Ole !

Vive la *seguidilla* madrilègne, la *jota* d'Aragon, le *fandango* de Cadix, le *bolero,* la *gallegada,* le *jaleo* de Jerès, la *malageña* et la *cachucha,* l'amoureuse ! — Ole ! Ole !

Elancez-vous, les sœurs Espagnoles ! — Les Serranas trapues, les viriles Arragonaises, les Basques agiles, les noires de Madrid, les blondes de Burgos et de Pampelune, les filles de Murcie, de Valence et de Grenade, et celles de Cadix aimées de Byron. — Ole ! Ole !

Chaussez vos pieds mignons de la zapatille soyeuse, ramenez les cordons roses sur vos cambrures arquées, laissez flotter sur vos épaules la mantille onduleuse ; que vos reins se dessinent sous la basquine rouge et sous l'écharpe aux mille couleurs ! — Ole !

Relevez vos longs cheveux, dégagez vos tempes ; qu'on voie bien vos pendants d'oreille ; fixez vos bandeaux luisants avec des aiguilles d'or ! — Ole !

Vamos ! — Les petites reines aux fières allures ! Avancez-vous le poing sur la hanche, avec vos bras arrondis qui paraissent ramasser le sable ; pied tendu, tête inclinée, mutine, sourire provocateur ! — Ole !

Et puis reculez, tâtez le sol, piaffez, tordez-vous, fléchissant vos tailles comme des couleuvres, souples, ardentes, échevelées, pleines de ravissement, d'extase et de langueur ; pâmées, di-

vines, enfants de la grâce et de la volupté, vierges aux lèvres roses, aux blanches dents! — Ole! Ole!

Anda con ellas! — Avec elles, avec elles volez les danseurs maigres, ceux qui portent bonnets phrygiens, *monteras* velues, berrets basques, *sombreros* castillans, turbans, mouchoirs et *fajas* de soie, vestes écarlates, boutons d'argent et d'or! Soulevez des nuages de sable brûlant! — Ole! Ole!

Alante! — En avant aussi le guerrier cher à Mars, le sabre au côté, le doigt à la couture du pantalon, le cou garroté dans le carcan de crinoline. C'est le roi du bal; sa danse est la plus savante; ses manières les plus distinguées; les plus belles sont pour lui: dès sa jeunesse il a rompu ses doigts sur les cordes des guitarres. — Ole!
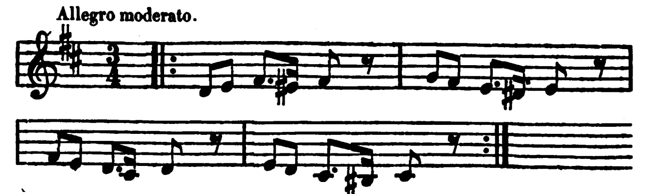
Viva! Viva! — Voici les Asturianos, les roturiers des montagnes, avec leurs bâtons blancs. Ils forment une ronde monotone en se tenant par le petit doigt: on dirait des moines qui récitent matines. Ils envahissent la place; les voilà bien plus de trois cents! C'est ainsi que se rassemblaient, au cœur des montagnes, les fils de Pélage vainqueur des Maures, les hommes de fer et de bronze, quand ils racontaient la légende. *Viva Gijon! Viva Pradia!* — Ole!

Oiga V. M! — Les rives desséchées du Mançanares retentissent du terrible rappel des castagnettes. La lune promène son disque tranquille parmi les bandes blanches laissées par les nuages de chaleur. La *Virgen del Puerto* est couverte de pierreries. Les anges, ses pages, ont déployé leurs ailes. Le ciel semble sourire aux danses de la terre. — Ole! Ole!

LAS

COPLAS DE LOS CIEGOS.

Madrid, Agosto 1853.



Strophe d'un chant populaire espagnol.

I

Le *ciego* fait danser la jeunesse aux accents de la guitarre. Il récite des *coplas* toujours applaudies. Il chante :

« Ole ! Paquita, Dolores, Ysabel ! la petite Carmen ; Iñes, Lola et Pepa, les lutines ! Ole ! Concha, fille nonchalante, et toi, Ramona, l'infatigable, qui ne laisses pas dormir ton amant ! — Ole ! Ole !

» Bois vieux et jeune garçon facilement s'enflamment. Craignez

le feu de la résine et les prunelles des filles de quinze ans, plus ardentes que des charbons. — Ole !

» Que l'acier rougisse dans les forges de Burgos. Les gentils hommes de Valence, *los ricos hombres,* les compagnons du Cid sont partis pour la guerre. Chacun d'eux a promis deux têtes d'Abencerrages à la préférée de son cœur. Nous avons vu l'éclat de leurs armures; elles éblouissaient le soleil. Ils reviendront vainqueurs avec des épées aiguisées sur les os des infidèles ! — Ole !

» Le sultan — *el rey chico* — le sultan Boabdil a fait un rêve, un rêve effrayant. Les voûtes de l'Allhambra se sont entr'ouvertes sur sa tête. Il a lu la perte de son khalifat dans les traits de la foudre. La main du Dieu fort s'est abaissée sur lui. — Ole !

» Depuis ce songe, son grand cimeterre est moins tranchant que la quenouille de nos grands-mères ; on ne l'a plus vu teint de sang. — Ole !

» Le Khalife de Grenade a de belles filles dans ses harems, mais la dernière bergère des Asturies est plus digne d'amour que la courtisane favorite du sultan Boabdil. — Ole !

» Malheur à la vierge chrétienne qui chercherait l'amour dans les yeux d'un Maure ; elle y trouverait la pointe d'un couteau catalan. — Ole !

» Le plus précieux privilége de nos reines est de choisir leurs galants parmi les beaux garçons des Espagnes. La royale fille de Naples, Marie-Christine la belle, a pris pour époux le très-excellent seigneur Muñoz ; elle a passé l'anneau ducal à son doigt. La reine Christine a de bons yeux : il y a peu d'hommes aussi beaux plastiquement que le duc de Rianzares. — Ole !

» Le soleil trouve la terre d'Espagne plus belle que les autres terres. Il ouvre de grands yeux pour la voir tout le long du jour ; il l'incendie pour lui mieux prouver son amour. — Ole !

» Terrible le matin, il se reflète sur les aiguilles des monts et les arêtes des vagues qu'il rougit comme de jeunes filles. Le soir, elles pâlissent, verdissent, et semblent mourir, épuisées qu'elles sont par son amour. — Ole !

» Il est si riche et si beau, le roi du monde, qu'il lui faut plusieurs maîtresses à l'année ! L'hiver, il s'étend sur la mer de Cadix, baisant de sa lèvre brûlante la cité magnifique. Au printemps

il s'enivre du parfum des fleurs d'Andalousie. L'été, il aime à prendre des bains de neige sur la gorge blanche des Sierras. Pendant l'automne, il se prélasse dans les allées de la Fontaine-Castillane, souriant aux filles des grands d'Espagne, plus fier que le plus fier des hidalgos. — Ole !

» Les vins de France sont verts comme du vinaigre. Les Anglaises sont froides et blondes comme la progéniture des Albinos. Versez-moi le Jérès aux flots d'or ! Que je morde aux crinières des *jacas* andalouses, noires comme le royal manteau de la nuit. — Ole !

» La Madrilègne est fière et dédaigneuse. Quel regard de mépris elle abaisse en passant sur tous ceux qui l'admirent ! Mais aussi comme elle aime celui qui sait gagner son cœur ! Un rayon de soleil s'est égaré dans ses yeux ; c'est la femme qu'on poursuit et qu'on adore malgré tout. — Ole !

» Fuis, vole, souveraine de l'humanité ; serre-toi, frileuse, dans ta mantille. Marche seule en avant ; que ton amant te suive comme il pourra ; les hommes ne sont pas dignes de porter ton éventail. — Ole !

» Tout le long de la nuit les *serenos* chantent sous les balcons, les chats s'ébattent dans les gouttières, et les cailles amoureuses se répondent d'une fenêtre à l'autre. Cela réveille les maris ; mais tant que leurs femmes ne s'en plaindront pas, on conservera les *serenos*. — Ole !

» Le cavalier et son cheval vivent de la même vie. Mon cheval rouge hennit après la jument blanche. Et moi qui suis son maître, je hennis après la fille aux beaux yeux. — Ole !

» Pendant toute l'année, les pâtres et les porteurs d'eau de Galice attendent l'arrivée des mages. Et quand vient le jour de l'Epiphanie, ils courent trois à trois, comme des possédés. Ils courent d'une place à l'autre, à *la plaza de la Constitucion*, à *la plaza del Oriente,* à *la plaza San-Bernardo*, pour les voir arriver. Ils courent avec des torches, ils courent à perdre haleine. Et quand ils s'arrêtent au milieu d'une place, ils dressent leur échelle en l'air ; le plus croyant appelle les rois du côté de l'Orient ; les deux qui le soutiennent, crient : Les rois viennent, les rois viennent, avec leurs belles robes d'or — *vienen los reyes* ! — Ole !

» *Niña!* tes grands yeux étincellent sous la mantille comme l'éclair sur le sein de la tempête. Je croyais voir une goutte de sang dans ta chevelure d'ébène, mais c'est un œillet plus rouge que la liqueur des artères. Je veux puiser la vie dans l'éclat de tes yeux ; et si je meurs que tes cheveux me servent de linceul ! — Ole !

» Il court par Madrid une atmosphère de femme qui transporte l'homme de désirs. A la pointe du jour, quand s'éveillent les *palomas* caressantes, la *manola* paraît à son balcon. Les oiseaux d'amour connaissent sa voix sauvage ; ils y répondent par leurs roucoulements. Le soir, elle revient à la même place pour s'enivrer des soupirs de la sérénade. — Ole ! Ole !

» L'été, vous chercheriez en vain le Mançanares dans la campagne de Madrid. Il n'y a que les entrepreneurs de romans français qui l'aient découvert et décrit. Le pauvre ruisseau se cache tout honteux dans les sables pour échapper à la poursuite des lazzis castillans. Le magnifique pont de Toledo ressemble à un vieux fat bien attiffé qui ne trouve pas sa belle au rendez-vous. — Ole ! Ole !

» Hier, le grand taureau de Navarre broutait la sauge amère sur les rives de l'Ebre impétueux. Aujourd'hui le voilà qui beugle dans l'arène. Il est fier de sa devise, de son poil luisant, de son large poitrail. Ses grands yeux pleins de bravoure ne font pas plus peur à nos filles que ceux de leurs *novios*. — Ole !

» Le taureau, le beau taureau, le taureau roux se précipite sur les épées brillantes, comme le guerrier téméraire sur les multitudes ennemies. La mort l'attend. Les mules au dos patient emporteront sa dépouille. Ainsi les domestiques obséquieux font valoir leurs services quand les vaillants sont morts. — Ole !

» Maintenant la sueur découle de vos fronts, vous n'avez plus d'haleine. Allez vous étendre sur les fleurs des prairies ou dans les coupes de marbre des fontaines. C'est la saison des fruits délicieux, des pêches de Sarragosse, des *chufas* de Valencia, des *sandias* aqueuses ; les eaux glacées courent sous les platanes. Rêvez en plein soleil comme des chattes voluptueuses : c'est ainsi qu'on rêve en Espagne. Du bout de vos doigts effilés prenez l'*azucarille* et jouez avec en le plongeant dans l'eau.... Moi, je chanterai :

II

» Je chante, je chante... Et pourtant je suis privé de la lumière des cieux!

» Oh! donnez, donnez au pauvre ciego!

» Je suis le vieux ménestrel, l'Apollon en cheveux blancs autour duquel fillettes et garçons se pressent dans les jours de fête. Je suis le Malheur qui fait danser la Joie, la Tristesse qui ranime la Gaité, l'aveugle qui conduit ceux qui voient clair.

» Oh! donnez, donnez au pauvre ciego!

» Ma fidèle guitarre, c'est ma maîtresse et ma fille, le seul bien qui me reste sur terre, la sensible, la sonore qui me permet d'échanger mes pensées avec les hommes, la seule corde qui me rattache encore à la vie!

» L'harmonieuse, la merveilleuse! je lui fais redire tout ce que je veux, à ma guitarre fidèle : les sermons des curés et les déclarations des amoureux, les vérités et les contes, les nouvelles et les légendes. Je la fais rire et pleurer; chez les grands, je modère sa franchise; chez les petits, je rends ses accords plus bruyants et plus libres. J'annonce la bonne aventure aux jeunes filles et la mauvaise aux maris.

» Oh! donnez, donnez au pauvre ciego!

» Je chante les combats et l'astre du jour qui les éclaire. Je chante les amours et l'astre des nuits qui leur prête sa discrétion bienveillante. Vous, jeunes filles que j'adorais, je vous chante. Et vous, marguerites des prés, joncs en fleur, flots du Guadalquivir qui les faites éclore... Et toi, ma belle Andalousie, terre de grâce et de bonheur que je ne reverrai plus... Et toi, la brune Séville : je vous chante aussi!

» Oh! donnez, donnez au pauvre ciego!

» Roi des rois, soleil, je t'aimais tant! Quand je vins au monde tu parus au sommet de la Sierra des neiges, tu brillas sur mon

front. Ma mère y vit un heureux présage et tout le jour suivit ta course dans les cieux. Quand tu fus au plus haut de la voûte, elle rêva que je deviendrais grand. Quand tu plongeas, tranquille, dans les vagues des mers, elle espéra que ma mort serait exempte de douleurs.

» Soleil! tu ne m'as pas apporté la gloire. La déesse dédaigneuse n'agrée les hommages du pauvre que lorsqu'il a gagné des palais pour la recevoir. Mais tu m'as aveuglé, soleil! et je traîne après moi la plus cruelle des morts!

» La Mort qui n'a plus ni rires ni pleurs dans ses yeux blancs! La Mort qui s'assoupit le jour et veille la nuit! La Mort qui ne connaît plus le Sommeil, son frère! La Mort qui chante le soir pour gagner le pain du matin! La Mort de l'aveugle maudit dans sa personne, dans celles de sa femme et de ses enfants! La Mort de l'aveugle cheminant à tâtons vers une tombe qui recule toujours!

» Oh! donnez, donnez au pauvre ciego!

» Et je te sens, soleil terrible! Tu es là, sur mes yeux, sur mon cœur; tu cours sur mes bras, sur les cordes de ma guitarre. Toi qui embràses le nuage, calcines la poussière, fends pierre et terre; toi qui dessèches les torrents et fais éclater l'olivier: rouvre mes yeux, soleil! mes yeux sont moins durs que le fer.

» L'alcool est-il devenu froid comme la glace des pôles? L'étincelle n'allume-t-elle plus la poudre? Quand tout nage dans ta mer de feu, soleil! moi seul, le plus ardent des êtres, t'invoquerai-je en vain?

» Personne ne devrait être aveugle dans l'Espagne dorée, car nos yeux bruns sont le miroir de l'astre de lumière comme les yeux verts du Livonien sont le miroir des eaux. Pourquoi mes sourcils touffus et mes longs cils n'ont-ils pas été brûlés aussi? Hélas! parce qu'on n'arrache pas les cyprès qui protègent les tombes!

» Oh! donnez, donnez au pauvre ciego!

» Jeunes filles qui pouvez lire dans les yeux de vos amants, profitez des beaux jours! Les nuages accourent vite dans l'atmosphère limpide; le Malheur recherche les existences souriantes pour égayer sa morne tristesse. A moi comme aux autres des vierges plus fraîches que l'Aurore ont tendu leurs lèvres avides! Et maintenant.....

» Oh ! donnez, donnez au pauvre ciego !

» Jeunes garçons, brisez les couteaux aux lames meurtrières. Ce sont des armes trop courtes pour atteindre l'ennemi dans les batailles, et toujours trop longues quand vous les dirigez contre un ami. Croyez-moi : j'ai su trop bien aussi manier la *navaja*. Et je suis resté comme la Colère : aveugle, stupide, plein de remords !

» Oh ! donnez, donnez au pauvre ciego !

» Donnez ce que vous avez sur vous : argent ou cuivre, fleurs ou faveurs de soie. Gardez l'or pour la reine, et la monnaie fausse pour les *Gitanos*. Donnez un baiser à mon enfant, un morceau de pain au chien qui me guide. J'ai cet avantage sur les autres hommes que je ne puis voir ce qui brille ; ainsi je comprends mieux la pression des mains et le langage du cœur.

» Oh ! donnez, donnez au pauvre ciego !

III

» Ole ! Ole ! reprenons la danse. Et je vous dirai ce que disent les fleurs.

» Les fleurs ne mentent jamais ; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

» Cueillez-nous, disent les fleurs. Nous sommes belles à voir et nos haleines sont embaumées. Nous aimons que notre beauté soit rehaussée par les femmes qui nous portent. Quand nous sommes écloses, nous n'avons plus rien à puiser dans le sein de la terre, et les baisers des vents nous dispersent bientôt loin de ceux qui nous ont vu naître.

» Cueillez-nous ! La mort ignorée nous effraie. Portez-nous dans vos fêtes, admirez-nous un instant seulement. Car nous naissons par milliers sous les pas des hommes, et les pleurs de la nuit nous reproduisent en bien plus grand nombre qu'on ne saurait nous détruire.

» Les fleurs ne mentent jamais ; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

» Aimez-nous, disent les jeunes filles. Nous sommes ravissantes, et la reine des haies, la rose églantine, n'est pas plus parfumée que nos cheveux. Quand nous avons quinze ans, nous ne savons plus que devenir sous les jupons de nos mères ; il nous faut des amants qui promènent nos grâces dans les pays lointains. Toute mort nous paraîtrait effrayante qui ne nous prendrait pas dans les transports d'amour !

» Le monde nous défend de parler, mais nous savons faire jaser les fleurs. Nous effeuillons la marguerite et la marguerite répond toujours selon nos désirs. Nous promettons beaucoup d'amour à qui sait nous comprendre. Nous portons des bouquets de pervenches et d'œillets rouges ; l'œillet rouge signifie passion, et la pervenche espoir : ne les laissez pas flétrir !

» Les fleurs ne mentent jamais ; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

» Dans la saison bénie du printemps, quand l'amour fait frissonner la terre, les ruisseaux, le brin d'herbe, les branches embaumées du peuplier et la gorge du rossignol ; quand Phœbé, la chasseresse, mire ses doux yeux dans le feuillage du saule, son arbre favori ; quand l'air est agité par les soupirs des mondes....

» Nous, pauvres filles des hommes, enivrées par le bruit des concerts, par le luxe des toilettes ; nous qu'on étouffe avec l'encens des louanges, on voudrait nous voir mourir sans être aimées ! Oh non, rien ne tombe au printemps ; ni les feuilles, ni les poitrinaires. Rien ne pleure que la sève, la mère des fleurs. Et ce sont des larmes de joie !

» Les fleurs ne mentent jamais ; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

» Les plaines poudreuses de la Castille sont chères à la déesse des moissons. Les plus belles pommes d'or croissent sur la terre andalouse où les femmes se disputent le prix de la beauté. Dans les montagnes du Basque s'élèvent le sapin, le premier-né des fils d'Europe, et le châtaigner dont les fruits nourrissent les hommes forts. Les plantes, les arbres et les fleurs célèbrent les harmonies universelles.

» Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

» Le blé veut dire or et richesses; la rose, beauté; le lys, grâce; la rue, délire des sens; l'anémone, caprice éphémère; la violette, modestie trompeuse; le narcisse, vanité; la tulipe, beauté froide; le chêne, force et simplicité; l'olivier, paix; la grenade, passion et constance; le laurier, gloire; l'oranger, blancheur, virginité, prémices d'amour; la belle des jours est éclatante et fière, la belle des nuits est rêveuse et tendre. L'éclat et le parfum des fleurs nous invitent à les cueillir.

» Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

» Les pétales de l'amandier paraissent dans les premiers jours d'avril. Leur essence infinie fait pénétrer l'amour dans l'être. Le soleil sourit à la terre qui s'éveille. Ainsi l'amour des Espagnoles naît quand elles ont quatorze ans et remplit le cœur de l'homme d'espérances divines. L'amour est le soleil de la vie. La branche d'amandier est la promesse de la saison nouvelle.

» Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

» Sur les rives des fleuves du Nord vient le myosotis qui recherche l'ombre parmi les herbes glauques et ne répand point de senteur. Ainsi les filles d'Allemagne. Sur les rives des fleuves du Midi vient la menthe qui s'élance vers les astres et attire par son odeur. Elle élève fièrement sa belle chevelure au-dessus des plantes qui l'entourent. Ainsi la fille d'Espagne porte sa tête altière sur son cou gracieux. Laquelle choisiriez-vous des deux fleurs azurées?....

» La menthe est bleue comme l'œil des vierges; ses feuilles sont soyeuses comme leurs mains. La menthe est la fleur des nuits de vervenas, celle que les garçons offrent aux filles en les regardant jusqu'au fond de l'âme, pour apprendre leurs secrets.

» Les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre.

» Savez-vous ce que contait l'autre matin la Laurence à sa mère quand elles allaient toutes deux, comme de braves matrones,

chercher la sabine dans les buissons? Et ce que lui répondait sa mère, la vieille Iñesilla, qui jamais ne se laissa manquer de rien? Ecoutez leur intéressante conversation :

« — Ma mère, ma mère! je suis enceinte!....
» — Ma fille, ma fille! et de qui?....
» — De M. le curé, Vierge sainte!...
» — Ma fille, ma fille!.... moi aussi!!...[1] »

» Voilà ce que savent faire nos *padrones!..* Des malheureux de plus dans cette vallée de larmes!

» Heureux l'étudiant à qui sa maîtresse passe dans la boutonnière le premier rameau de l'aubépine fleurie! L'aubépine est propice aux rendez-vous du soir. Eh! si vous vous aimez bien, soyez heureux et moquez-vous de ce qu'on en dira! Allez en vous pressant la taille, allez errer sous les tilleuls du *Retiro* royal! *Que V. V. M. M. se divierten muy bien!* Mais défiez-vous des gardes de *Paquito,* les plus moraux des hommes, et ne foulez pas trop les pauvres fleurs!

» Car les fleurs ne mentent jamais; dès qu'elles changent de couleur, elles ont cessé de vivre. »

(1) Traduction libre de cette chanson populaire ;
Madre mia, soy impreñada, etc., etc.

LAS

COPLAS DE LOS MAJOS.

Madrid, Agosto 1853.

« Es el mas agil mancebo que conocemos, gran tirador de barra, luchador extremado y gran jugador de pelota : corre como un gamo, salta mas que una cabra, y birla a los bolos como por encantamento : canta como una calandria, y toca una guitarra que la hace hablar, y sobre todo juega una espada como el mas pintado. »

M. Cervantes.

Le *majo* de vingt ans, le beau garçon aux moustaches noires, a jeté sur ses épaules la veste brodée de gances précieuses. Sa maîtresse en est fière. La danse a commencé. Lui dit sur sa guitarre :

« Belles et suaves contrées, Espagne, Andalousie, je vous chanterai jusqu'à mon dernier jour ! — Bénies soient les chansons !

» L'Espagnol est trop riche pour épargner. La Nature travaille pour lui ! — Bénie soit la Nature !

» Notre terre est prodigue de trésors. Sous le soleil tout naît et meurt vite. Une seconde de plaisir ne vaut-elle pas mieux qu'un siècle de fatigue ? — *Ave Maria santisima!* — Béni soit le Plaisir !

» Dans les premiers jours de mai, toutes nos fleurs éclatent à la fois. A quinze ans toutes nos filles ont aimé. A vingt-huit ans nos femmes sont vieilles; à trente nos hommes ne comptent plus. — *Viva l'hermano Christo!* — Béni soit l'Amour!

» Chez nous, quand le soleil se voile, c'est pour un instant. Les étoiles ne manquent guère plus d'une nuit dans le ciel. La colère, la jalousie, la vengeance, le délire d'amour, toutes les passions, frappent comme la foudre, pleurent comme l'orage, crient comme la tempête. Puis le ciel se rassérène, et les traits resplendissent de nouveau. Rien de triste ne saurait subsister parmi nous. — *Deo gratias!* — Bénie soit la Gaîté!

» La cigale chante. L'ombre est bonne. Le travail est indigne des hommes libres. Nous avons du pain pour tout le jour; demain, Dieu nous en donnera, si bon lui semble. — *Si Dios quiere!* — Bénie soit la Liberté!

» Quittons l'ouvrage. Accordons nos guitarres. Que le cigarro brûle. Suivons le côté de l'ombre et chantons des *coplas* aux belles demoiselles qui passent : — *Salero!*

» Ma *capa* me sert de lit; le soleil est ma cheminée, le firmament mon toit. J'achète un pain blanc, une tranche de *sandia,* un *vasito d'aguardiente :* j'en ai pour six *cuartos* par jour. Le dimanche, je fais ma provision de tabac pour la semaine. Que me faut-il de plus? Ainsi j'attends le retour des étoiles dans les cieux et de ma maîtresse au balcon. — *Salero!*

» La Granadine a caché son front sous la mante. Voyez courir ses petits pieds. Elle dédaigne les *majos* qui l'admirent. Mais sa mère qui la suit recueille leurs compliments. — *Salero!*

» *Salero!* gracieuse, divine, trésor de caprice et d'esprit, mes chères amours! Le mot dit tout cela : — *Salero! Salero!*

» Ma Rosa fleurie, j'aime mieux ta figure brune se détachant sur la nuit claire que les figures d'or de la reine sonnant sur le bois des comptoirs. Malheur aux avares! Malheur aux jeunes ambitieux! L'épargne et l'intrigue font mourir dans le pays où tout abonde. — *Salero!*

» Terre rude que la nôtre pour qui n'en voit que le gazon desséché et la croûte fendue! Hommes rudes que nous pour qui ne voit que nos pommettes, nos cheveux durs et nos traits heurtés! Femmes rudes que les nôtres pour qui les entend parler haut et

ferme, pour qui les suit à la promenade et ne recueille que leurs dédains ! — *Salero !*

» Mais terre chérie par qui sait découvrir des ruisseaux sous les pierres, des fruits suaves dans le cœur du rocher, des hommes sensibles sous une écorce mâle, et des femmes passionnées sous une fierté de glace ! — *Salero !*

» Sois humaine ma toute belle ! Vois s'épanouir les fleurs de l'oranger. La bergerette a chanté sur les sables du *Jenil;* les amants ont entendu sa voix. Depuis six mois je passe les nuits sous ton balcon, jamais tu ne t'endors que bercée par ma guitarre. Pour toi je détache une à une les perles des grenades de leurs enveloppes amères. Pour toi je renferme les fins bonbons dans du papier rose orné de rubans verts. Pour toi je défie le taureau. Commande encore, ordonne toujours... Mais viens enfin ce soir, sous les étoiles, aux fontaines de l'Allhambra ! — *Salerito ! !* »

C'est le chant du *majo*.

LOS GITANOS.

Madrid, Octubre 1853.

« Por aquel agradable sitio andaban, unos bailando, y otros cantando, y otros tocando. »
« Es gente que recibe gusto de hacer y decir bellaquerias. »

M. Cervantes.

I

Le long des maisons espagnoles blanchies par les étoiles, ils passent le soir, regardant sur les murs se dessiner les traits de leurs chevaux chéris. Sous les oliviers sombres ils passent, se penchant sur les yeux de leurs femmes ardentes. Dans les immenses savanes des Castilles ils passent, s'arrêtant çà et là sous une touffe de genêts ou sur un quartier de granit roulé par les déluges.

Les nuits d'été; les nuits plus belles que nos jours, les belles nuits d'Espagne sont propices aux amours.

II

Et moi, je les suis, les bandits-poètes au divin langage, aux noirs cheveux luisants. — L'homme libre est si beau!

Je les suis, les sorcières basanées aux grands yeux de tigresses, aux formes de gazelles, les sauvages au bras d'acier qui cassent les dents blanches des chevaux andaloux ou qui endorment l'homme dans des transports sans fin.

Je les suis. Il court par le ciel des millions d'étoiles joyeuses, et chacune se réfléchit sur terre dans un être plein de grâce et de volupté. — Espagne, Espagne, ô beau pays des rêves, je comprends pourquoi tous tes bannis te pleurent!

Je les suis. L'Harmonie n'habite pas dans notre monde esclave; la Poésie, la Vérité s'effraient du vain bruit de notre orgueil. Tout ce qui est grand est hors la loi, tout ce qui est grand est fiévreux, sauvage, agile et maigre. J'aime à trouver sous la peau l'artère de la femme chérie, je veux saisir son âme dans son regard de feu!

Je les suis toujours. Oh! si ces femmes-là pouvaient aimer les hommes du Nord! Une nuit dans leurs bras donnerait plus de science que vingt années d'école! Vous qui ne croyez pas à la vie future, aux infinies transformations, aux visions, aux rêves prophétiques, allez voir la Gitana granadine frémissant d'inspiration sous sa basquine de rouge gaze. Jamais l'idée divine ne se cacha sous aussi peu d'argile.

Les nuits d'été; les nuits plus belles que nos jours, les belles nuits d'Espagne font éclore le don de prophétie.

III

... Je les suivais toujours. J'arrivai sur leurs pas au pied d'une montagne aux flancs arides. Ils descendirent de leurs che-

vaux, les dessellèrent, et les coursiers libres errèrent dans les prairies.

Près de là coulait le Jarama aux rives escarpées, au cours capricieux. Ils puisèrent de son eau bleue dans des outres; ils ramassèrent les branches du sycomore, les feuilles du houx, les pommes du pin, les herbes parfumées. Puis ils revinrent joyeux. Ils avaient une guitarre, et leur guitarre avait deux cordes! — Ole! Ole!

Les femmes rassemblèrent les rameaux desséchés, et de leurs mains fines creusèrent le sol autour. Elles ressemblaient aux chattes gracieuses quand elles sont accablées de fatigue et pressées des plus tendres instincts.

Je les vis s'accroupir, allumer les feuilles jaunies et bientôt la flamme s'éleva. Dans l'ardent foyer elles jetèrent l'anis, la pimprenelle odorante, le fenouil et l'encens. Et tout pétilla, tout flamba, et les voix qui chantaient étaient aussi brillantes que le feu magique.

Les nuits d'été; les nuits plus belles que nos jours, les belles nuits d'Espagne sont favorables aux prédictions!

IV

Oh! que ton empreinte est tenace, Préjugé, vieux bavard, chez ceux-là même qui te défient! Je n'osais pas faire un pas vers ces têtes de Maures qui resplendissaient au reflet des flammes comme dans le sabbat des enfers.

Je m'approchai cependant de la plus jeune de ces femmes, la vénérée, la prophétesse, la reine, celle dont le pied chaussait la zapatille d'or. Et portant à mes lèvres une tresse de ses cheveux qui traînaient jusqu'à terre :

Gitana, lui dis-je, regarde les lignes de ma main, la racine de mes cheveux, les plis de mon front, mon œil cerné, ma bouche. Applique sur mon cœur ton oreille aux beaux pendants d'or. Et dis-moi, Gitana, ce que je deviendrai.

— « Homme du Nord, répondit-elle, considère le cours du Jarama. Parmi ses flots rapides, il en est qui semblent plus pressés que les autres de courir à la mer : ils s'élancent contre

tous les obstacles et s'évaporent en pluie d'écume. Ainsi toi dans la vie.

» Tu t'es trop agité, tu as tendu trop fort les ressorts de ton être, tu romps trop à plaisir les attaches dernières qui te relient au monde. Tu succomberas comme ceux qui rêvent trop, inquiet, fatigué, mécontent de toi-même, tourmenté de désirs et de projets conçus à peine.

» Travaille cependant, travaille! Les années de l'homme sont courtes, quoique bien lourdes à porter; elles passent comme la flèche et l'éclair qui nous frappent d'une mort prompte.

» Travaille, travaille! Que les difficultés ne t'arrêtent pas. Quand tu vois les astres, mes oracles fidèles, rencontrer des nuages et les disperser pour suivre leur chemin, craindras-tu, vermisseau d'orgueil, de lutter contre les cailloux de ta route?

» Travaille! A chaque existence son œuvre. Je ne révèle pas tout l'avenir en une fois. L'homme ne fait pas tout son ouvrage en un jour. Et notre vie terrestre, c'est un jour dans l'Eternité!

» Travaille! Mets à profit le matin et le soir, tes méditations tes rêves, tes aspirations et tes souvenirs, le calme et la tempête, l'éclair et l'étoile, le sillage du vaisseau sur la mer transparente et le chant des oiseaux. Tout est dans la nature, tout en sort, tout y rentre; elle a mille spectacles et mille voix pour révéler les desseins de sa puissance à qui sait la comprendre.

» Travaille, travaille! Je te le ferai dire constamment par une voix d'émulation et de reproche, la voix sonore de ta conscience. Travaille, et tu seras possédé du feu qui me dévore, feu d'enthousiasme et de divination! »

V

Elle dit, et prenant dans ses mains brunes la *pandereta* de velours écarlate, elle l'éleva dans l'air au-dessus de sa tête, et fit trois fois en dansant le tour des branches sauvages qui se tordaient sous les baisers du feu.

Après quoi, se penchant sur la flamme vive, elle en approcha ses dents blanches qui semblaient ironiquement sourire, et ses

lèvres fines, noires de sang et déjà frémissantes à l'approche de l'Esprit.

Puis elle répandit, versa sur les charbons tout le souffle de sa poitrine, se releva, reprit trois fois encore sa danse et ses accords, s'animant, bondissant, écumant, dénouant ses beaux cheveux, les ramenant sur sa figure tremblante, voyant les flammes à travers ainsi que des forêts incendiées, criant :

« Brûlez, brûlez, mille dards du Dieu de l'abîme ! Embrâsez l'Univers : plantes, animaux, hommes, et cités et villages, tout hormis les reptiles ; desséchez les grandes mers, faites bouillonner leurs flots comme l'écume du sang ! Brûlez, brûlez ! Râlez, sublimez-vous, montez, assiégez le ciel, grillez les ailes des anges et le trône du Dieu que ces contrées adorent ! Submergez tout sous vos vagues menaçantes ; rendez moi le Néant, le Chaos sur lesquels régnait mon maître l'Eternel ! »

Puis s'arrêtant, précipitant la mesure infernale, foulant du pied la terre, la baisant de sa bouche et reculant d'un pas, elle dit encore :

« Sous mon pied qui t'appelle lève-toi, lève-toi, Dieu de mes pères et de mes enfants, Dieu vengeur et terrible qui te plais dans la résine, le soufre et la lave des volcans ! Sous mon pied cambré lève-toi ! »

Jamais le Dieu des rebelles ne sut résister aux avances de la beauté. Dès que la Prophétesse a chanté son invocation, la terre fait entendre un rugissement de volupté, puis tremble, s'entr'ouvre sous ses pieds, l'enveloppant d'un nuage de poussière et de feu. Tandis qu'elle, la sorcière, couvre de baisers les flammes siffleuses qui sortent du sol, transportée qu'elle est d'amour et de fureur, voyant le Dieu de sa race et se pâmant en ses bras !

Oh ! qu'elle est belle ainsi ! Dans le feu bleuâtre ses traits sont transparents d'un éclat surnaturel. Je vois courir dans ses veines les passions indomptées qui la mettent en délire. Elle est séduisante, redoutable, enchantée, satanique. Telle je me figure Eve la brune sortant des étreintes du beau Lucifer, l'archange déchu.

Les plus ardentes flammes lèchent sa peau, la font gonfler et rougir ; et cependant on sent dans son haleine la fraîcheur des glaciers. C'est l'éclair fait femme, c'est le feu d'amour, brillant, phosphorescent dans des yeux de gazelle ; c'est la divinité des nuits palpitante de volupté, de lumière, d'inspiration divine.

Et moi, pauvre petit bourgeois, je me pris à trembler d'extase, de peur et de je ne sais quel amour glacé. Je sentis mes cheveux

dégouttant d'une sueur profuse, mes dents serrées, comme un flot de salive qui m'étouffait, et ma cravate se déchirant sur mon cou. Par un effort suprême, j'étendis mes bras vers la fée des éléments et lui dis :

— Gitana, Gitana la belle, Juive, Arabe, Mauresque, Abencerrage, fille des plus belles races d'hommes qu'ait enfantées la Terre, femme de l'Orient, épouse du Soleil ! Si j'étais roi du monde, si j'étais maître des cieux et des eaux, si j'étais le plus puissant et le plus éternel des souverains que puisse imaginer mon âme mortelle, je te ferais asseoir à ma gauche. Je te voudrais nue, sur un lit de flammes de Bengale, sous des rideaux de nuées orageuses. Car je t'aime et je veux ton amour...

VI

Si j'eus le temps d'articuler ces paroles dont la pensée courait sur mes lèvres, je ne sais. Mais déjà je m'étais élancé vers le brasier ardent et ses mille langues vipérines me mordaient au vif. Déjà j'entendais les rires moqueurs des compagnons de la Prophétesse et leurs voix infernales :

« Homme de plat pays, disaient-ils, amant des lunes rêveuses, du soleil enrhumé, des étoiles chlorotiques, va faire des sonnets aux blondes de France, d'Allemagne ou d'Angleterre. Ici l'on chante et l'on danse ; ici l'on boit l'*aguardiente* qui percerait ton estomac de passereau ; l'on respire ici de l'air embrâsé par le soleil, l'amour et le cigarre. Rien qu'en marchant sur le bout de ton pied, rien qu'en éternuant dans l'atmosphère qui t'environne, une telle femme te ferait mourir. »

Et ils avaient allumé les torches de résine, ils avaient formé la ronde de l'Erèbe. Et j'étais au milieu d'eux, et je ne m'y sentais pas à l'aise, et je devais ressembler au poisson qu'on sort de l'eau. Sous les lueurs blafardes, ils me semblaient pareils aux conseillers que réunit Satan quand il précipita la guerre contre le Dieu des chrétiens.

Leurs gestes, leurs contorsions étaient de possédés ; et cependant leurs faces calmes et sereines rappelaient celles des sages de

la Grèce. Ils étaient haletants, transportés, délirants; et cependant leurs pas s'enchaînaient à la mesure avec une précision sans égale. Ils semblaient dépouillés de toute chair et de toute graisse; sous leur écorce de feu m'apparaissaient distinctes les deux essences infernale et divine qui se disputent l'homme.

La reine entra dans le cercle, s'avança jusqu'au milieu, les arrêta d'un geste et leur dit : « A la paille, manants, la nuit est claire et les étoiles bienveillantes; le jour de demain sera chaud et favorable au commerce. Allez vous reposer, esclaves de la femme; dès l'aurore vous travaillerez pour elle et gagnerez, à la sueur de vos fronts, l'or de ses broderies. »

Pareils à des fantômes, ils disparurent en un instant. Et je ne vis plus rien que leurs jambes maigres et leurs bras allongés se dessinant à l'horizon comme des sillons d'éclairs.

VII

Quand nous fûmes seuls, la Prophétesse et moi :

« Je te connais depuis longtemps, me dit-elle. Je t'attendais cette nuit aux bords du Jarama; et j'étais certaine que tu viendrais, car je suivais des yeux la belle étoile qui te guidait vers moi. Depuis ta naissance je m'attache à ton destin. Je n'ignore pas qui tu es, d'où tu viens, pourquoi tu as quitté les plaines de France; je sais plus que cela, car je sais où tu vas.

» Je ne te reproche pas l'élan irrésistible qui te portait à mes genoux. Tu n'en étais pas maître; aucun rebelle ne s'approche du feu sans que son cœur ne flambe. Je n'en suis donc ni dédaigneuse ni fière. Mais si mon corps est au sol, mon âme est à celui qui, dans les entrailles du globe, allume les lacs de salpêtre, rougit l'or et liquéfie le diamant. Cesse donc de me convoiter pour tes désirs mortels. Je ne puis vivre qu'avec des hommes libres de toute contrainte. Ecoute-moi seulement et recueille les paroles que l'Esprit m'ordonne de te dire :

» Te souvient-il des jours de ta jeunesse? Te souvient-il des chasses bruyantes que tu menais par la campagne avec les

hommes aux fusils sonores et les chiens aux dents cruelles? Alors tu avais la jambe agile, la voix étendue, la prunelle perçante, ne craignant ni l'éclat de midi, ni les ténèbres du soir. Te souvient-il que tu voyais accourir de loin les oiseaux des champs sur leurs ailes rapides, que tu tournais de leur côté ton arme inévitable, que tu faisais éclater sous ton doigt la foudre et le tonnerre, et que les pauvres tournoyaient dans l'espace, criblés, mutilés comme des chiffons? Te souvient-il d'avoir ainsi donné bien souvent à la vie joyeuse le hideux áspect de la mort? »

— Il m'en souvient, ô femme, et je le regrette amèrement.

— « Cependant tu n'étais pas cruel, tu n'aimais point le meurtre, et quand tes chiens revenaient près de toi, la gueule remplie de plumes sanglantes, tu les repoussais avec colère. Tu n'étais point altéré du souffle de la vie, tu ne te destinais pas à l'horrible métier de la guerre inventé par les hommes pour se détruire plus vite. Pourquoi donc chassais-tu? Pourquoi, dans le pays, jouissais-tu du renom de ce Nemrod assyrien, le fort devant l'Eternel? Pourquoi, près des villages et des fermes perdues, le soleil s'irritait-il de voir toujours ton maigre profil et tes canons étincelants de lumières et de feux? »

— Moi je ne sais, ô femme, et pourtant je voudrais bien l'apprendre.

— « Et je vais te le dire. Ecoute encore:

» Un soir que tu revenais, mécontent du succès de la journée, tu vis bien loin, aux lueurs du crépuscule, un corbeau centenaire. Il s'était fait un trône sanglant d'un agneau qui respirait encore; il avait enfoncé ses pattes crochues dans les yeux de la pauvre bête, et de tout bec, en toute paix et tranquillité de cœur, lui donnait sépulture au grand détriment des vers et des insectes.

» Tu le regardes faire un instant, puis impatienté de son outrecuidance de repu, tu baisses dans sa direction ton point de mire et presses machinalement la détente meurtrière. Et tu vois l'oiseau vorace battre d'une aile, quitter son festin du soir et se traîner au profond d'un sillon. Tu ne le perds pas de vue; de temps à autre il se retourne comme pour te narguer, puis il essuie contre les herbes son bec rempli de chair et paraît la savourer avec délices.

» Ton chien s'est élancé sur sa trace; mais quand il en est près il s'arrête; ses poils se hérissent, il pousse des hurlements plaintifs. La bête noire cependant lui tient tête et lui siffle aux narines. C'est alors que, craignant pour les yeux de ton bon



braque, tu prends un énorme caillou près de l'agneau mourant, et d'un coup écrases la tête du corbeau.

» A cet instant, la lune regarda de ses yeux endormis par dessus les collines diaprées par l'automne, et promena sa douce clarté sur les fruits écarlates qui se balançaient aux rameaux des pommiers. »

— Tu dis vrai, Gitana la belle, je vois encore les yeux de l'ensevelisseur des guerriers morts, j'entends encore ses cris de détresse. Mais pourquoi me raconter cette histoire déjà vieille? Il y a de cela sept ans.

— « Ecoute et tu vas comprendre:

» Les Corbeaux, ce sont les oiseaux de mauvais augure qui se plaisent dans les manoirs déserts, près des fermes désolées, au faîte des cathédrales où l'on encense encore les religions mourantes; à Rome, Genève, Strasbourg, Cologne, Bâle, Fribourg et Berne. — Sur la Tour de Londres, au-dessus de toutes les villes sombres, dans les clochetons et les tourelles, dans les murs croûlants ils s'abattent par vols nombreux. Au milieu des martinets et des souris chauves, parmi les maraudeurs de nuit ils célèbrent leurs amours et déposent leurs œufs. Le Corbeau, c'est le vieux puritain de tous les cultes, le chanoine cafard qui fait toujours gras, l'oiseau qui vit autour des religieux et des avares, la bête vorace, tenace, rapace, coriace que les vieilles filles mettent dans leur pot-au-feu. Le Corbeau, c'est l'immobilité, la longévité, la tristesse qui suit le Temps à pas comptés, et le retarde autant qu'il peut, s'accrochant de son bec aux pans déguenillés de sa robe, le retenant au bord des précipices où la Révolution l'appelle. Le Corbeau, c'est l'autorité qui vit aux dépens des faibles, les torture, leur enfonce dans les yeux sabres et baïonnettes; l'autorité qui provoque les hommes de cœur, les insulte, se croit invincible, et finit cependant par tomber, atteinte par quelque main téméraire, perdant son sang, battant de l'aile, mourant au comble de la rage et du dépit.

» L'agneau, c'est le peuple, le bon peuple que le pouvoir tond, dépèce, vend, achète, pèse, repèse, soupèse, appaise comme il veut; le peuple pascal dont les gouvernants boivent et mangent le sang et la chair sous prétexte de communier au plus grand avantage de tous; le peuple badaud, perroquet et singe qui baîlle, s'attroupe, s'étouffe, épaule contre épaule, poitrine contre poitrine et ne reconnaît jamais le chemin des abattoirs.

» Le chien, c'est l'homme de parti qui gambade, aboie, flatte,

lèche, sait ramper et mordre à propos, le valet qui fait beaucoup de bruit et peu de travail. Il pousse l'homme d'audace aux entreprises difficiles, et quand vient le moment du danger, il ne se défend pas et disparaît en hurlant.

» Tu as blessé le Corbeau, tu lui as fait lâcher sa proie, tu t'es passé des chiens qui n'osaient le saisir ; bientôt tu vas l'atteindre. Comprends-tu que ta chasse n'a pas été mauvaise et que tu dois une belle amorce à ce grand Saint-Hubert, le Dieu des bonnes gens? Comprends-tu qu'il vaut mieux disséquer les vivants que les morts, les mauvais que les bons et les rois que les pauvres? Comprends-tu qu'il est plus utile d'étudier la science sociale que l'anatomie?

» Il faut rester toi-même, persister dans la tâche entreprise, ne pas te préoccuper des chasseurs qui s'acharnent sur une proie plus facile et moins coupable. S'ils te disent que tu n'as rien a gagner dans cette poursuite ingrate et que cette bête n'est bonne à rien ; réponds-leur qu'elle est nuisible à beaucoup de monde et que personne ne peut perdre à sa mort. Réponds-leur qu'elle t'irrite, que tu vois dans tes rêves ses pattes écailleuses, son bec luisant, ses yeux durs, vifs, noirs, toujours éveillés pour le carnage. Dis-leur qu'on la rencontre derrière les armées, les loups et les vautours, les encourageant au massacre. Dis-leur qu'il est temps d'étancher le sang répandu par la tyrannie, de soigner les blessures, des fermer les plaies, de donner aux cadavres les sépultures qui leur conviennent, d'en finir avec les races barbares et oiseuses, avec les oiseaux de rapine qui, sur les autels, les trônes et les barricades fouillent, dans les entrailles des hommes, la nourriture de leurs couvées hideuses !

» Ils t'accuseront de superstition, d'illuminisme, de révolte : laisse-les dire. Les attractions commandent les destinées ; le bœuf suit le sillon, le chien reste à la chaîne, le banquier genevois ne se préoccupe guère de l'avenir. Mais le taureau bondit sur l'épée, le loup vit de la chasse, et le prophète considère le temps qu'il traverse comme une goutte d'eau sur les mers.

» Si je t'ai semblé belle et digne d'un amour violent, gagne-moi donc. Marche, écris, dépense ton existence dans les luttes civiles, sois vainqueur des propres défaillances qui paralysent ton essor. Si tu as vu briller dans mes regards le feu sacré des pythonisses, emporte leurs ardeurs dans ton âme sensible. Et

jette-toi dans l'humaine cohue, brillant de l'éclat qui fait remarquer et craindre ceux que j'embrâse de mon souffle.

» Engage ta vie sur mes pas, suis-moi, confiant, dans la voie difficile où je vais te conduire. Quand je serai satisfaite de tes efforts, je t'apparaîtrai dans la nuit, je pencherai ma tête sur la tienne, j'encadrerai ton visage dans mes cheveux; tu sentiras sur tes dents passer mes dents si blanches, mon haleine immortelle. Et si quelque jour je te juge digne de la gloire, tu me verras voilée d'une mantille sanglante, plus éthérée, plus agaçante, plus divine que jamais. Et je lirai jusqu'au fond de ton âme, et de ma lèvre brûlante je baiserai ta lèvre pour la première et la dernière fois!

» Par toi les hommes apprendront quelle influence exerce sur leurs destinées la femme libre et belle. Par toi les femmes prendront conscience de leur supériorité relative, et profitant de l'empire légitime qui leur est donné sur l'homme, elles l'entraîneront vers tout ce qui est beau, vers tout ce qui est grand. Elles préféreront devenir les maîtresses de ceux qui s'appellent Tasso, Byron, Hoffmann, que les femmes, les prostituées à vie des empereurs et des banquiers qui n'ont d'autre mérite que leur plumage d'or. »

— Enchanteresse aux pieds errants, écoute ma promesse d'amour:

Que les oiseaux captifs salissent leurs plumes aux barreaux de leurs cages; qu'ils y prostituent leurs amours, qu'ils y nourrissent leurs petits; qu'ils y meurent comme ils y sont nés, ignorant qu'il est dans l'univers des cieux et des forêts... Moi je chanterai comme les libres oiseaux; ils s'enivrent de l'aspect des campagnes riantes, ils saluent le matin en frappant de leur vol les rayons d'or de l'astre glorieux, ils saluent le soir en prenant sous leurs ailes le premier regard de la lune; ils aiment, ils sont aimés, ils construisent leurs nids dans les arbres touffus, sous les fleurs du lilas. Avant que la Fortune, la grasse bourgeoise, ne me voie monté sur son char de triomphe, une harpe à la main, pour chanter ses louanges; avant que je ne m'étende dans ses draps de coton.... Avant ce temps-là, le grand Rhin allemand remontera vers la Suisse, le rossignol deviendra noir comme le merle bavard, la lionne abandonnera ses petits sans défense aux traqueurs du désert, et les routes d'exil ne seront plus foulées par la sandale des pélerins de l'indépendance!

VIII

« *Amigito*, reprit la brune de Grenade, quelques derniers conseils pour te donner le discernement et la science. Car je te veux encore plus diable que tu n'es.

» Ta main est petite; les veines en sont dilatées, ramifiées comme un filet; le sang y passe trop vite et s'évapore, fiévreux, dans un si long parcours. Ne multiplie pas trop les occupations de ton esprit; souviens-toi de ne pas trop étreindre afin d'embrasser mieux.

» Le chardon trace dans les champs fertiles, le houx aux dents barbares trouve sa place au milieu des coudriers, parmi le muguet blanc se glisse la vipère. Ainsi dans tes cheveux noirs se sont glissés déjà quelques fils d'argent. Prends-y garde. A ton âge les cheveux ne blanchissent que sous les préoccupations, ainsi que le foin sous la pluie. Comme sont les hommes, acceptes-les, et le temps comme il vient, et les idées quand elles passent. Le philosophe doit s'armer de patience comme le chasseur à l'affût.

» Clair est ton œil, mais noirs les voiles qui l'entourent. Et nous, quand nous passons près des sources d'eau vive, quand nous voyons les prêles et les cressons y pousser trop touffus, nous les arrachons. Car nous savons que la fontaine chanteuse disparaîtrait bientôt sous leur feuillage et que les champs d'alentour en seraient desséchés. Garde la lumière de tes yeux. Si tu venais à la perdre, tu ne trouverais pas sur terre d'étincelle pour la rallumer. Et privé de ses guides, ton esprit ne saurait plus se figurer ni la beauté des univers ni la laideur des hommes. Et tu ne verrais plus ni la fleur du froment ni la couleur du vin!

» Ta bouche est contredisante, ta lèvre dédaigneuse; ouvre-les rarement dans les assemblées. Trop gratter cuit, trop parler nuit. L'homme se fait plus de tort par quelques-uns de ses discours que par tous ses actes. Dis peu de mots, réussis dans tes entreprises, parviens à ton but et fixe-le toujours. Le négociant américain recommande à son fils : fais de l'argent n'importe comment, n'importe avec quoi. Toi, vis et meurs libre à quelque prix

que ce soit, sur quelque terre que tu te trouves. Et passe à travers les hommes de lettres et de politique comme, parmi les guêpes bourdonnantes, un cheval au galop. »

IX

— Belle, trois fois belle, dis-moi, je t'en supplie : que deviendra l'Europe ?

— « Une nappe de sang !

» La verge d'aconit a porté ses fleurs et ses fruits. Les vents ont dispersé les douces fleurs, les baies vénéneuses sont restées sur la tige et la chaleur du jour les a mûries. Vois ! la Guerre assemble ces verges en faisceau ; de sa main de fer elle frappe sur les peuples et les pousse devant elle, comme le balayeur, la poussière du chemin.

» Le froment a porté ses graines d'or. Aussitôt est venu le moissonneur ; il a mis l'acier tranchant près des racines, il a lié ses gerbes, et sur son aire a tout étalé, tout battu. Il faut que les récoltes soient rentrées ; elles se perdraient dans les champs. Vois ! les hommes sont serrés en bataillons épais ; dans les plaines sanglantes le boulet en enlève des rangs entiers, comme la faulx, des épis. Toutes ces culottes rouges sont tranchées ainsi que pailles. Mais le sang coulera sur la tête de ceux qui mènent tant de soldats aux boucheries lointaines ; on gravera leurs noms sur les écueils des Océans et les cimes des Alpes afin que les peuples les noient et les lapident !

» Entends, entends ! Le Vésuve crie de toutes ses entrailles ; il ouvre son cratère plus large, il veut être entendu plus loin. Un général envahisseur repasse les Alpes comme ce Brennus, ce Charles, ce Bourbon et ce Bonaparte qui remplirent l'Italie de combats. Les despotes d'Occident tremblent. Le trône de Naples chancelle sous les efforts des prétendants bottés ; ils y montent plusieurs. Mais du Nord une grande main s'étend vers les pays du Midi, elle en contient trois autres ; une main veut dire un roi légitime. Salut ! Montemolin qui régneras sur les Espagnes ! Salut prince royal de Naples ! Et toi, le plus petit des roitelets,

Henri V ! Le Russe te rendra l'héritage des Capets, tes pères, quelque petite seigneurie dans l'Ile de France, au milieu d'un grand empire. »

X

— Belle, trois fois belle ! dis-moi, je t'en supplie : que deviendra le Monde ?

— « Je vois un robuste vigneron qui vendange des grappes mûres, des blanches et des rouges. Il les rassemble dans une cuve de chêne, les mêle, les presse, en fait jaillir une liqueur généreuse et s'enivre lui-même des vapeurs qui se dégagent. — Quand il a fini sa tâche, il jette sur la cuve un drap blanc, et s'endort.

» Je vois un conquérant d'une puissance surnaturelle qui comprime les sociétés anciennes, les peuples d'Orient et les peuples d'Occident, sous un même joug. Il les foule aux pieds, les tyrannise, les confond, extrait de leurs vaisseaux du sang rouge et du sang noir, et s'enivre de son odeur.— Quand il a fini sa tâche, il couvre le monde d'un linceul, et s'endort.

» Horreur ! le vigneron et le conquérant sont rougis de la tête aux pieds.

» Je vois le vin, le vin trouble qui bouillonne et rejette par dessus les bords de la cuve tout ce qu'il contient d'impur. Cette fermentation dure bien du temps. Puis la liqueur nouvelle devient limpide et fait la joie des hommes qui trinquent autour.

» Je vois l'Humanité qui se débat, s'agite et chasse de son sein toutes les tyrannies qui gênaient sa marche. Cette confusion de races et d'idées ne dure pas qu'un siècle. Puis les sociétés libres et heureuses fertilisent la terre et se développent pacifiquement sur elle.

» Je vois le vigneron qui s'éveille et s'étonne de trouver son travail fini. Il répand sur le sol le marc resté sur le pressoir. Et ce marc contient des graines. Et ces graines reproduisent de nou-

velles vignes. Et les grappes et les écorces vides servent à fumer les champs.

» Je vois le conquérant se lever dès le matin, mettre ses bottes pesantes, ses éperons et son sabre qui résonnent. Puis il est tout surpris que l'humanité soit régénérée par la guerre. Il fait enfouir sous la terre les ossements humains brisés dans le naufrage de la Civilisation. Et sous la terre, tous ces débris germent et développent de nouvelles existences.

» Fils de l'homme, crie donc de ta voix la plus forte :

» Il faut que les races humaines se croisent. Il faut que leur sang coule par le glaive et la hache. Il faut que tous les éléments sociaux : force, industrie, science, littérature, beaux-arts soient foulés aux pieds et mis sous un linceul.

» Puis l'Humanité renaîtra de ce cataclysme. Trois femmes jeunes et belles sortiront de sa mort, prendront l'homme par la main et le conduiront au bonheur. La première est blonde et frêle, c'est la Poésie. La seconde est brune et forte, c'est la Science. La troisième est recouverte d'une armure de fer, c'est l'Industrie. Salut ! nos sœurs dans l'avenir, salut ! »

..... Le matin s'éveillait sur la Sierra grise, les chevaux hennissaient en broutant l'herbe amère. Les bruns Gitanos sortirent de leurs tentes, chacun portant sur sa tête la selle de sa monture. Ole y Viva ! chantaient-ils.

« Adieu ! me dit celle que je n'ai plus rêvue que dans mes songes, jamais je n'ai dit tant de paroles à homme vivant, et je n'ai pas été si causeuse, à beaucoup près, avec mon mari la nuit de mes noces. »

Puis rapide, elle partit de son pied mignon, me laissant les yeux grand'ouverts et l'esprit dominé comme en sortant d'un songe.

Gitana, Gitana la belle, te reverrai-je un jour?

XI

A l'heure où l'on se met en marche avec courage, où le vail-

lant soleil commence résolument sa longue carrière, je vis la bande joyeuse défiler sur la route étincelante de blancheur.

Dieu vous garde, hommes libres, et prospérité !

En avant marchaient les mieux découplés, les plus beaux, les plus grands. Sur les flancs de leurs chevaux noirs brillaient leurs pantalons de velours ornés de belles franges d'or, de vert ou d'écarlate. Ils portaient les longs éperons, les chemises à jabot que brodent leurs femmes pendant les marches longues, les fines chemises parfumées, aux boutons précieux, qui font mourir d'envie les beaux fils de famille.

Dieu vous garde, hommes libres, prospérité !

Après eux venait le gros de la troupe : les moins forts, les plus petits, les jeunes garçons, les femmes et les vieillards. Ceux-là montaient les rosses aux queues postiches, les mules aux dents limées, les ânes tout zébrés de dessins bizarres ; ils avaient fait leur toilette pendant la nuit pour les conduire le lendemain à la foire d'Arganda.

Dieu vous garde, hommes libres, et prospérité !

Je les regardais encore avec admiration quand deux gendarmes qui passaient me dirent sous forme d'avis :

« Quand un Gitano laisse derrière lui son cheval ou sa mule, ne les ramasse pas. Quand il ne peut faire marcher son âne, quand il ne réussit pas à le vendre et à le rajeunir, n'essaie pas d'en tirer un pet. Quand il t'offre du retour, ne le prends pas. Quand sa femme te tend la joue, retire-toi. Les Gitanos sont les chargés d'affaires de Satan en Espagne. Nos avocats ne peuvent rien leur apprendre pour les beaux discours et les mauvais procès. Et nous-mêmes, les gardiens du trône et de la Constitution, nous craindrions de toucher le dernier cheveu de leur tête, car c'est un poil arraché de la queue du diable.

» Dieu te garde, homme libre, prospérité ! »

Ils passèrent et pendant quelques minutes leurs grands sabres battirent contre les jambes de leurs chevaux trotteurs. Et moi je dis :

Heureux, heureux les hommes qui ne sont pas protégés par la gendarmerie royale ! Heureux le buffle des savanes et la chèvre des monts que les chiens ne mènent pas dans les gras pâturages ! Heureux le cavalier qui chevauche sans escorte ! Heureux les amants qui vivent en dehors des lois !

Heureux les Gitanos qui ne paient ni l'impôt de l'air, ni celui du sang, ni celui de l'honneur plus coûteux encore ! Heureux

leurs enfants qui s'élancent tout jeunes sur le dos des poulains et les conduisent comme des moutons. Ils n'appartiennent à aucune famille royale. Ils grandissent robustes, exempts de toute crainte.
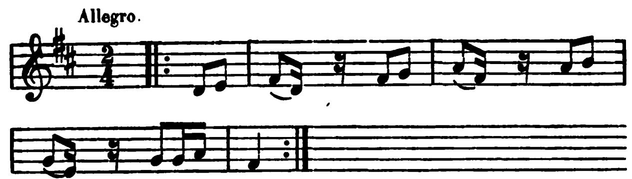
Dieu vous garde, hommes libres, et prospérité !

Familles venues de loin et partout étrangères, familles aux pieds de biches, aux longs cheveux, familles aux mœurs occultes et pourtant redoutées ! Heureuses vous dont on ne sait ni les noms ni les demeures, vous qui n'êtes pas enregistrées au contrôle de l'esclavage, vous qui pouvez naître, mourir et passer dans le monde, comme sur la mer l'écume, comme sur la terre la feuille, légères et libres, suivant dans leur retour la marche des saisons !

Dieu vous garde, familles libres, et prospérité !

LOS
ESTUDIANTES DE ESPAÑA

Madrid, Rebrero 1854.



Marche des étudiants au carnaval.

« Era el bachiller de condicion maliciosa, amigo de donaires y de burlas. »

M. Cervantes.

I

Ils descendent, ils descendent! Entendez-vous le rappel tonnant des castagnettes, des *panderetas* et des guitarres? Voyez-vous leurs brillants costumes de chevaliers, leurs éperons d'or, les plumes éclatantes de leurs *sombreros* et leurs bannières en feu? Ce sont eux qui chantent :

« Ole! Ole! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des deux Castilles! »

Du sein de ce grand peuple ami des fêtes s'élevaient ainsi mille voix joyeuses. Et moi, trouvère, je suivais la foule frémissante qui courait au devant des étudiants, et j'écoutais avec bonheur leurs chants improvisés.

— Car je m'étais merveilleusement acclimaté dans le paradis de la terre, dans les belles Espagnes ! Je flânais aussi consciencieusement qu'un *Gitano;* je roulais le cigarro *de papel* sans perdre de tabac; je savais passer deux heures à la *Virgen del Puerto,* suivant avec intérêt les danses des Asturiens, avalant *firmè* soleil et poussière; déjà je me faisais remarquer parmi les *aficionados* des courses de taureaux. J'en étais venu jusqu'à risquer des opinions raisonnables sur la coupe d'un costume de *majo,* sur la qualité d'un verre d'*agraz* et le mérite d'un *espada.* Enfin je ne faisais plus trop sentir mon accent français quand je m'en allais bras dessus, bras dessous avec Xavier Charre et les ouvriers nos amis, en répétant :

« Ole ! Ole ! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des deux Castilles ! »

Ami lecteur, si tu savais combien ce cher peuple est fier, brave, noble et généreux, tu me pardonnerais de consacrer à son souvenir deux pauvres lignes d'admiration !

II

Les étudiants descendaient la grande rue de la *Montera.*

Quand elles les sentirent arriver, les señoritas attiffèrent leurs mantilles et leurs épingles d'or; puis s'avançant sur les balcons, elles posèrent leurs petites mains sur le fer luisant et se tinrent prêtes à saisir au passage les compliments courtois.

La troupe s'arrête devant une maison de grande apparence, forme le demi-cercle et reprend son éternel refrain :

« Ole ! Ole ! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des deux Castilles ! »

Il y a beaucoup de jeunes filles aux fenêtres. Au premier, une

petite brune de noble race qui suit quelque pensée d'amour dans l'étendue des cieux. Au second, une grande Navarraise bien découplée, qui montre en riant ses dents d'ivoire. Au troisième, une pauvre enfant et un vieillard plein d'amabilité, couple réuni par des chaînes d'argent. Au quatrième, des *manolas* et des *majos* aux rires bruyants, aux tailles fines, tout rayonnants de joie.

L'orateur de la bande, l'élégant, le gracieux, l'improvisateur, Felipe Garcia, sort des rangs, accorde sa guitarre et chante pour la brune rêveuse :

« Tu regardes bien l'étoile d'Orient, Dolores mignonne! Voudrais-tu prendre tes diplômes en astronomie? Que te dit-elle, Dolores, la prunelle tremblante de l'étoile d'amour? Est-il fidèle au rendez-vous lointain, le bien-aimé perdu? Reviendra-t-il bientôt? S'il allait être ingrat!

» *Hermosa!* regarde-moi. Les astres regardent bien le dernier des insectes perdu dans la verdure et le poisson dans l'eau.

» *Maravilla!* Il fut un temps où vos nobles mères ne croyaient pas déroger en recherchant le bonheur dans nos mansardes, un temps où tel grand d'Espagne se voyait dédaigné pour un pauvre étudiant. Aujourd'hui vous préférez les titres, les honneurs, les bonbons, l'or et les parures. Vous n'aimez plus l'amour. Au moins faites-nous l'aumône; nous la recevons fièrement.

» *Morenita!* jette donc un *cuarto* dans mon tambour de basque; l'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. Moi, je te dirai ce que fait l'ami de ton cœur. Et le don de ta main, nous le ferons servir à passer nos épreuves de *sangrador* ou de curé. Jamais un bienfait ne se perd. »

Comme il finissait, la Dolores enveloppa quelques *maravedises* dans un papier d'azur; elle y joignit deux pastilles de menthe et laissa coquettement tomber le tout dans la *pandereta* sonore.

« Ole! Ole! reprit le cœur. Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des deux Castilles! »

L'orateur continue :

« A toi maintenant ma strophe galante, Ramona, douce amie qui ris de si bon cœur. Oh! ramène si tu veux les franges de ta mantille sur tes lèvres de corail. Je te reconnais : rien n'échappe à l'étudiant masqué.

» Comment l'appelles-tu, le brun cavalier de Grenade qui

passait avec toi les matins de printemps sous les feuillées du *Pardo*? Et que te disait-il quand vous vous serriez de si près, cheveux dans les cheveux, quand tu frissonnais, pauvrette, et que vous regardiez tous deux les rouges-gorges bâtir leurs nids?

» Tu le sais, Ramona, j'ai le droit de tout dire et le désir de tout cacher...

» Jette donc un *cuarto* couronné dans la *pandereta* de ton fidèle serviteur et poète. Et nous irons boire à ta beauté quelques verres de ce vin de Jérès, l'élixir des âmes fières de nos Espagnes. »

Et Ramona la blonde détacha de ses longs cheveux un beau ruban tout rose; elle y renferma son offrande, puis enlaça la faveur gracieuse au rameau d'oranger en fruits. Et le présent de la Navarraise fut habilement recueilli par l'étudiant chanteur qui s'inclina profondément.

« Ole! Ole! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des deux Castilles! »

Le couple du troisième étage eût bien voulu quitter son balcon, mais il lui fallut écouter le discours du *trovador* que je traduis ainsi :

« *Hola!* bel amoureux d'arrière-printemps, ne reste pas si longtemps sous la chaste lune. Ne vois-tu pas qu'elle argente tes cheveux et qu'elle te rend encore plus chaste qu'elle?

» Nos jeunes femmes ressemblent aux coursiers andaloux. Malheur au cavalier qui les fait languir dans la mollesse et le repos, au milieu des rateliers de marbre et des coupes de cristal. Ne croyez pas les dompter avec des rênes d'or.

» Il leur faut l'aiguillon; la dent contre la dent; contre les flancs la jambe, dans les cheveux la main. Elles cherchent la menace qui promet la caresse, la dispute qui ramène la paix tant désirée. Donnez-leur des matinées d'amour et des soirées de fête, des chansons et des danses, des parfums et des fleurs. Ou sinon...

» Tu vois ma *pandereta* vide, hidalgo vénérable. Avise à la remplir, et je respecterai le calme de ton front. Envoie-moi quelque beau *douro* pour le plus grand honneur de la Science, ma maîtresse.

» Car les pères sont avares, les professeurs exigeants, les livres chers, et longues les études. Tout s'achète jusqu'à l'amour : tu le sais, hidalgo! »

Et le *douro* tomba dans le tambour qui vibrait encore. Et l'im-

provisateur laissa le noble gentilhomme continuer son tête-à-tête interrompu.

« Ole ! Ole ! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes ! »

Alors Felipe Garcia, le beau chanteur, leva ses regards au quatrième étage et reprit plus joyeux :

« *Manolas* agaçantes qui ne quittez la mantille ni pour le soleil, ni pour l'ombre, roses fraîches des balcons, accueillez bien nos chants de fête. — Ole !

» Vous êtes nos sœurs, les bien-aimées, les belles, les capricieuses. Aux *corridas* magnifiques où bondit le taureau, dans les *jotas* étourdissantes, dans les *tertullas* où l'on rit et l'on chante, vous êtes nos compagnes. — Ole !

» Comme nous, vous êtes vraiment philosophes ; vous méprisez l'argent qui ne sert pas aux plaisirs ; vous redoutez le travail répugnant, les chagrins et les peines qui abrègent la vie. Tout le long du jour vous chantez ; votre dot est de joie, votre ivresse, d'amour ! — Ole !

» Nous ne venons pas vous demander vos pauvres économies ; elles vous coûtent trop cher et vous vivez à peine. Mais envoyez-nous, du fond du cœur, et prières et chansons. — Ole ! »

Sur l'aile des vents légers elles envoyèrent alors et chansons et prières. A mesure qu'elles les disaient, les étudiants en chœur reprenaient leur refrain :

« Ole ! Ole ! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes ! »

III

A la *Puerta del Sol* toute brillante de lumières, à la *Puerta del Sol* tant renommée, les voici parvenus les étudiants joyeux.

« Ole ! Ole ! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes ! »



Alors chante Pedro Perez, Pedro Perez de Segovia :

« Nous sommes les étudiants de la très-héroïque cité de Madrid, les frères cadets de ceux de là-bas, de Santiago de Compostelle et de Salamanca la renommée. — Ole! »

Près de Pedro Perez passait un muletier bavard.

« Ami *borrico*, dit-il à l'âne de son cœur qui voulait se reposer au son du luth, il y a plus de talent dans une de tes belles oreilles que dans toute la tête d'un bachelier de Salamanque. — Ole! Ole! »

Force fut bien à Pedro Perez d'interrompre son chant et de *parlementer* avec le muletier.

Ramon Alvar reprit, Ramon Alvar de Burgos, cette vieille capitale de la Castille Vieille, Ramon Alvar, concitoyen du bon Cid Campeador. Ecoutez ce qu'il dit :

« Nous sommes les étudiants de la très-savante université de Madrid, les galants, les jaloux, les intrépides, hardis avec les hommes aux mains larges, timides avec les filles aux petits pieds — Ole !

» Ces petits pieds, nous les baisons cent fois le jour; la nuit, nous les tenons tout nuds dans nos mains. — Ole!

» Toute notre ambition, c'est d'avoir un bon cheval, et des armes brillantes, et des femmes au cœur fort; — des femmes au cœur fort comme celle de la Bible, comme Maria Padilla, comme les vierges indomptées, les brunes de Sarragosse en Arragon. — Ole! Ole! »

A la fin de cette strophe, Ramon Alvar se sentit coudoyé rudement par don Jose Sevilla, le beau picador :

« Tu demeures dans la calle de Hortaleza, Ramon Alvar, dit le picador; tu dors sous les toits, près du ciel dont la robe capricieuse change autant de fois de couleurs que le cœur de la femme change d'amours. Et tu t'endors tranquille chaque soir, Ramon Alvar ! !

» Cependant doña Carmen, la jolie, repose en ce moment dans le boudoir au papier vert, elle est étendue sous le couvre-pieds d'azur, devant l'armoire à glaces. Elle dort sans remords, Ramon Alvar, les femmes n'ont plus de conscience!

» Et moi je te le dis, tu as mordu la Carmen au sein gauche, la nuit dernière. Ce n'est pas bien, Ramon. Car les femmes montrent ces sortes de blessures à l'amant préféré et lui demandent

sang pour sang. M'entends-tu, Ramon, Ramon Alvar? — Ole! Ole! »

Force fut bien à Ramon Alvar d'interrompre son chant comme l'avait fait Pedro Perez. Et la rage au cœur, il s'en fut parlementer avec don Jose Sevilla, le beau picador.

Ce fut le tour de Manuel Cordova, *hijo* de Madrid, la ville blanche. Ainsi chanta Manuelito :

« Nous sommes les étudiants, l'espérance des grandes Espagnes.

» Dans les années de paix et de bonheur nous flânons, insoucieux. Nous suivons l'astre d'or qui laisse tomber les heures. Nous faisons des *cigarros* et des chansons ;

» Car la vie nous est chère. — Ole!

» Mais que l'ennemi, dans son orgueil, s'avance contre nos vieilles Espagnes!... Et nous irons à lui, nous l'atteindrons. Et l'ennemi sera repoussé, comme il le fut toujours, de ce libre pays. — Ole!

» Nous irons à lui par la poussière, les épines et les cailloux, par les gorges des Sierras, dans le sang et dans le carnage. Nous irons à lui sur les mers vastes. — Ole!

» Sur les flots des vastes mers, sous l'aile de la tempête, dans le tourbillon, dans la nuit, au milieu des éclairs et des vaisseaux qui sombrent. — Ole!

» A travers les bataillons hérissés de fer, sur les dragons pesants, et les lanciers légers, et les hussards aux riches costumes, sur les poitrines cuirassées, sur les bronzes tièdes et les coursiers râlants, nous passerons. — Ole!

» Car nous ne connaissons pas le danger et nous ne craignons point la mort. — Ole! Ole!

» Vivent le carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes! reprit le chœur. »

IV

Ils passèrent ensuite dans le grand faubourg de Tolède, ce faubourg si populeux. Et ils allaient parmi la foule en chantant :

» *Compañeros, Compañeros!* Ole y Viva ! !

» Vivent les braves muletiers des Castilles, de la Manche et du royaume de Léon ! — Et les éloquentes lavandières qui font de si galants discours à ceux qui passent sur les ponts du Mançanares ! — Vivent les Serranos agiles dans les danses ; les Maragatos aux *sombreros* en parasol ; les fils de Pelasjo, beaux joueurs de boules asturiennes ; les Gitanos à la taille de serpent ; ceux de Murcia qui nous apportent les fruits d'or ; ceux d'Arragon qui rajeunissent nos mules ! — Et ceux de Séville qui pourraient parler tout un jour sans boire ! »

« *Amigos, Amigos!* répondirent les faubouriens : Ole y Viva ! ! »

« Vive San-Iago de Galice, le vieux patron monté sur son blanc cheval ! — Vivent Grenade et l'Allhambra ! Valence et Salamanca ! Burgos et Valladolid ! — Vivent Cadix et ses canons ! Toledo, château du Tage ! L'héroïque Bilbao ! Sarragosse l'imprenable ! Et Jérès aux pampres verts ! — Vivent la belle Séville ! Pamplona fortifiée ! Et Madrid la desséchée ! Fin de Tierra sur la mer [1] !

» Ole ! Ole ! Vivent le Carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes ! »

V

Suivis de beaucoup de peuple, ils arrivèrent enfin à la place du palais des Cortes et se rangèrent autour de la statue de Cervantes l'immortel. — Gloire aux grands !

Alors Francisco Gomez de Alcala se détacha de ses camarades, et découvrant sa tête, parla comme il suit :

« O Miguel Cervantes ! premier de nos Espagnes, grande ombre au rire moqueur remontée vers les cieux,... quand tu

(1) J'ai cherché surtout dans cette strophe à imiter la cadence des airs populaires espagnols. Cette mesure entraînante s'est gravée si profondément dans mon esprit qu'il me serait impossible de m'astreindre à aucun autre rhythme en retraçant les scènes de la vie madrilègne. Cette remarque s'applique d'ailleurs à tous les chapitres où je traite de l'Espagne.

luttais sans espoir contre la misère et l'oubli : que tu devais souffrir !

» Toi qui compris si bien l'ironie castillane,... quand le peuple de ce pays passait sous ta fenêtre, rayonnant de verve et de joie ; et qu'il ignorait ton nom — ce nom que l'univers répète aujourd'hui : que tu devais souffrir !

» Quand ta plume mordait le papier, quand ta tête brûlante enfantait des merveilles, quand tu étais au ciel !... Et quand tu les entendais dans la rue, chantant et vantant quelque vieille ballade, sans esprit, sans amour : que tu devais souffrir !

» Oh ! vivre ainsi ! Vivre inconnu parmi le peuple qu'on illustre ! Et ne respirer cependant que le souffle de son génie, que le délire de sa fièvre ; ne sourire qu'à ses joies, n'endurer que ses peines, n'aimer, ne voir que lui, ce peuple ingrat ! Et se consumer, d'un crépuscule à l'autre, dans le travail dévorant de la pensée ! C'est l'enfer ici-bas. — Que tu devais souffrir !

» Avoir connu sa force, savoir qu'on fait une œuvre, savoir qu'on sera grand ! Et mourir immortel, ignoré, misérable, quand on entend la Gloire battre des ailes sur son tombeau ! C'est l'enfer ici-bas. — Que tu devais souffrir !

» Manquer du pain du corps et du pain de l'esprit ! Compter les ans, les jours, les minutes si longues quand on attend la Gloire au rendez-vous donné ! Se débattre, comme un aigle, dans l'étroite prison de la réalité ; sans feu, sans vin, sans livres, dans la mansarde nue ! C'est l'enfer ici-bas. — Que tu devais souffrir !

» O Miguel ! Quand elle te balançait entre ciel et chaos, la Gloire cruelle ; quand elle t'envoyait les Souffrances et les Désillusions, ses démons précurseurs. Quand tu te demandais : suis-je fou ? suis-je grand ? .. Et que tu ne savais comment répondre. — Que tu devais souffrir !

» Quand le soleil souriait à la terre ; quand les fleurs de l'oranger faisaient monter à lui l'encens de leurs corolles ; quand l'oiseau bienheureux chantait sur les palmiers ; quand le poisson doré s'élançait hors des ondes ; quand les jeunes filles étaient aux balcons.....

» Quand tu les voyais au bras des vaniteux et que tu passais triste ! Et que pas une ne t'avait deviné, et que pas une n'avait su te dire : console-toi, don Miguel Cervantes de Saâvedra, verse dans nos cheveux tes larmes précieuses. Car nous t'aimons, nous

femmes, nous t'admirons, nous t'adorons! Et toujours l'avenir confirme les prédictions de notre cœur.

» Quand pas un ange ne te gardait, Miguel!... que tu devais souffrir!

» Oh! coupables les femmes qui laissent s'éteindre, dans l'abandon, des âmes si grandes! Coupable Laura! Coupable Léonore! Mais ils sont rares sur terre les Petrarca, les Tasso! Mais il n'y a qu'un Cervantes au monde!

» Mais quand de semblables mortels daignent vous élever jusqu'à leur cœur, princesses ou grandes dames; quand ils perdent pour vous des heures d'un prix inestimable; quand ils transmettent à la postérité vos noms insignifiants avec leurs noms illustres...

» Vous devriez pleurer, vous qui n'avez rien qu'un cœur et une intelligence ordinaires pour les sauver et les comprendre. Vous devriez gémir, et racheter par une tendresse infinie l'imperfection de vos natures!

» Etudiants des Espagnes! mes frères, tressons-lui des couronnes avec les rameaux des arbres d'Ibérie; dans les salles de nos universités conservons sa grande image. Qu'il soit notre inspiration, notre vie, notre amour, notre Dieu!

» Au pied de sa statue revenons tous les ans, afin d'apprendre aux hommes à respecter la gloire; réchauffons de nos hommages le cadavre du grand que nos pères, dans leur ignorance, firent descendre en la tombe avant l'heure!

» Sur les murailles de sa demeure gravons son nom; gravons-le dans le marbre, en des caractères d'or. Et faisons de sa mansarde un temple de lumière qui scintille, dans l'avenir, aux yeux en pleurs des nations!! »

« Ole! Ole! Vive Cervantes aux traits critiques, l'ange de l'Ironie! Vivent la verve castillane, le carnaval de Madrid et les étudiants des Espagnes! »

Moi proscrit, je consacre ces lignes à ta mémoire, ô soldat de Lépante, ô travailleur sublime qui redressas les torts de ton siècle

hypocrite! J'aime tes traits ouverts, et ta franche ironie, et ton divin langage, et ton âme intrépide; j'aime les mœurs, les conversations, les ridicules même de ce grand peuple qui se résume en toi. Tu m'as réjoui dans la solitude, tu m'as consolé dans la tristesse, tu m'as soutenu dans l'adversité, tu m'as inspiré dans la lutte entreprise contre les hommes de mon temps, moins nobles de cœur, plus délirants de langue que l'ingenioso hidalgo de la Mancha. Où que tu sois, Cervantes, dans la plume de Proudhon ou l'âme de Toussenel, je te salue, je te bénis!

UNE FÊTE UNIVERSELLE

A LISBONNE.

— TRIOMPHE DE VÉNUS.

Septembre 1855.

« Magnificat ! ! ! »

I

Connaissez-vous le jardin de l'Europe, la belle Lusitanie ? C'est la fiancée de deux océans : l'un qui vient du nord se réchauffer à son soleil ; l'autre qui, du midi, roule sous ses beaux arbres, pour les rafraîchir, des vagues de pourpre et d'azur.

C'est le pays où la pomme d'or a la chair vermeille comme du sang ; où la saveur des fruits fait désirer la soif ; où la tiédeur des eaux fait bénir le soleil ; où la vigne, pareille à la femme robuste, n'a pas assez de feuilles pour cacher ses enivrants attraits.

Vieille aujourd'hui, déchue, suspendue comme un lest au glorieux navire qui porte sur les mers la superbe Albion, la race portugaise ne fut pas ainsi toujours. Non certes ; et très-grande était-elle quand les flammes de ses vaisseaux disaient au loin son

nom; quand l'Afrique, les Indes et les deux Amériques tremblaient au seul bruit de ses rames; quand elle avait pour capitaines Albuquerque, Cabral et Vasco de Gama; quand elle avait pour barde le très-grand Camoëns, alcyon qui s'épuisa pour la chanter !

— Leçon bien propre à rabaisser l'orgueil des puissances terrestres, si rien pouvait guérir leur incurable mal ! Elles se disent *grandes*, elles disposent du sort des nations *secondaires* avec une majesté vraiment bouffonne. Puis survient un héros de Huns ou de Cosaques, ou bien un marchand de coton qui dit: je m'appelle lion ou vautour: qu'on me paie le tribut de gloire et de richesses que Dieu réserve à ses élus! Car dans ces sortes de rapines, Dieu, le bon Dieu, le Dieu juste et puissant, le Dieu des guerres et des congrès tient toujours la folle balance que fait pencher le sang dont les épées dégouttent!

Il est une fable que les *pasteurs des hommes* apprennent à leurs petits dès que ceux-ci font leurs dents et leurs griffes, c'est celle du loup recouvert de l'habit du berger. Et cependant les peuples-troupeaux tressaillent d'allégresse toutes fois qu'une de ces fauves bondit de volupté. —

.... Laissez-vous conduire par moi bien loin du temps présent; supposez, ô lecteur, que vingt-cinq ans ont passé depuis que la propriété n'est plus un privilége, depuis que l'intérêt se confond avec le bonheur, depuis que l'Espagne et le Portugal ont formé, par leur union, la République d'Ibérie, depuis que tous les peuples sont frères, loyaux et fidèles confédérés.

Voyez le mouvement et l'activité qui règnent dans Lisbonne! Ce n'est plus pour fêter la Victoire et le Carnage que les hommes s'apprêtent. Débarrassés des rois, des traitants et des baladins consacrés à l'autel, libres comme l'air vif et la vague joyeuse, ils vont célébrer l'anniversaire de la Sainte-Alliance des Peuples.

L'Automne mire sa belle santé, sa face rouge dans les pampres et les nuages. Le vent livre aux airs les mille couleurs des nations. Le palais de Bélem, souvenir du passé, les nouveaux monuments dus au génie de l'indépendance, les quais, la ville entière sont noyés dans l'harmonie, les délices des arts et les gerbes flamboyantes de lumière.

Oh cela vaut bien mieux que les ruses ténébreuses de l'intérêt, les trahisons de la haine, les provocations de la vengeance, les

cris d'agonie des soldats mutilés, le tonnerre des canons et les déluges de sang!

Chantez donc et dansez, enfants de l'Ibérie! Communiez en choquant vos verres, en mêlant les parfums de vos cigarres fumants. Et puis songez aux faibles : aux femmes, aux enfants, aux bons vieillards; soyez leurs protecteurs, leurs amants, leurs amis et leurs frères. Et puis songez aux morts: fleurissez leurs tombeaux, offrez-leur les prémices de la fête splendide. Afin qu'on puisse dire :

Heureux les morts! Leurs corps ont le repos, et leurs âmes l'amour, gagnés par de longues fatigues. Leurs héritiers, dans le bonheur, ne sont pas ingrats; ils les rachètent et les relèvent du sépulcre! — Alleluia!

II

Le matin a souri. Transportés d'amour le ciel et la mer se regardent jusqu'au fond de l'âme avec les grands yeux de leurs abîmes. Les rayons du soleil courent dans l'air qui sépare leurs beaux visages comme une effusion de leurs tendres pensers. Tandis que les cris aigus de l'oiseau de mer et le chant monotone du pêcheur semblent les soupirs entrecoupés des mondes qui s'embrassent.

— Oranges et grenades, rougissez! Mûrissez, raisins! Frissonnez, ruisseaux des plaines! Montagnes et collines, pleurez des sources abondantes! Enfants et femmes, attendrissez-vous, tressez-nous des couronnes. Jamais il n'y aura trop de vins, de fleurs, de fruits, de larmes d'allégresse pour célébrer la beauté de la Nature et de l'Homme réconciliés enfin!

Parées dès la veille, les barques joyeuses sortent des criques du rivage; elles baisent les vagues salées du bec de leurs proues et s'ébattent sur elles, ainsi que les goëlands quand ils saluent l'aurore.

Elles paraissent sur l'Océan, comme sur la terre la cohorte des trompettes qui précède l'armée. Elles paraissent sur l'Océan

comme, dans les cieux, les premières étoiles du matin et du soir, celles qui nous annoncent le retour de la nuit et du jour. Comme les étoiles, elles brillent des plus vives couleurs; comme la cohorte des trompettes, elles élèvent dans les airs des accords éclatants. Nous l'avons dit, ce sont cette fois des chants de bonheur.

— Ole ! Ole ! Frappez l'onde en cadence; abaissez, relevez les rames légères; penchez vos bonnets rouges sur l'oreille attentive; buvez, riez, dansez, beaux pêcheurs lusitains ! Jamais il n'y aura trop de chansons pour célébrer la beauté de la Nature et de l'Homme réconciliés enfin !

De tous les ports du monde, de très-près, de très-loin ils sont partis, les beaux navires remplis de passagers ! Et maintenant ils pénètrent dans les eaux du Tage, blanches voiles au vent, beaux étendards aux mâts. Dans les haubans, les matelots sont plus heureux que des rois. Car jamais ils ne célébrèrent fête si belle, sous l'ardent Equateur, pour le bonhomme Tropique, le franc-buveur qui garde tout le bon vin pour ses enfants et régale les passagers de l'eau verte des mers.

Aux accords de leurs chants, sous les carènes qui le chatouillent bondit le grand fleuve aux eaux dorées. Sur son fin lit de sable, entre les mille fleurs de ses rives enchantées il s'allonge et se tord, pareil à un sultan qui presse l'un après l'autre les charmes de ses odalisques.

— Brûle, rougis, éclate, poudre sœur des éclairs ! Tonnez, bombardes et chaloupes ! Vieux remparts de San-Juliano rendez-leur mille saluts ! Réjouissez-vous, chantez la gloire comme aux temps où vos puissantes escadres revenaient de la conquête des grands continents ! Blanches crêtes des flots, soulevez-vous pour entendre et pour voir ! Vous, paysans et citadins, brûlez chênes et yeuses sur les monts élevés ! Jeunes garçons et jeunes filles, allumez les flambeaux d'amour ! L'immensité peut contenir les ébats de tous les êtres ! Jamais il n'y aura trop de feux, de lumières, de tendresse pour célébrer la beauté de la Nature et de l'Homme réconciliés enfin !

III

Premiers nés de Thétys, agiles coureurs, les Anglais ont devancé tous les Européens. Entendez l'harmonie siffleuse des fifres et des pibrochs ! Voyez leurs étendards écarlates striés de blanc et de bleu, ces hardis étendards, emblêmes d'espoir, de persévérance, de liberté, ces étendards que respectent les peuples !

Welcome to Saint-James ! Rule Britannia !

Mais avant les Anglais ont mouillé dans le port les préférés de la mer, ses fils les plus jeunes, les plus forts, les Américains de l'Union. Salut aux lignes de pourpre de leurs bannières, à leurs étoiles d'or ! Salut à la grande République qui sut maintenir son indépendance au milieu de l'esclavage de l'ancien monde ! Honneur aux Titans de l'industrie !

Long life to Liberty ! Further and for ever !

Aigle noire de Russie ! Longtemps le monde a craint la corne de tes serres, longtemps il a tremblé sous tes ailes tendues comme un vivant linceul ! Maintenant tu n'occupes plus qu'un coin des drapeaux où la Croix brille triomphante ! — Gloire au Christ porteur de gibet !

Gloire à l'immense peuple qui passa sur les autres comme un tourbillon de fureur, trancha leurs différends, termina leurs querelles, et dans son sein ardent, comme en une fournaise, força leurs qualités diverses à éclore dans toute leur splendeur !

Maintenant la race slave est entrée dans le courant des nations. Elle y développe son amour de justice, d'indépendance, son audace et sa bravoure. Longtemps esclave et longtemps conquérante, elle ne jouit enfin de la paix qu'après avoir fourni sa pénible carrière !

Hurrah ! Grâces te soient rendues pour ton grand travail, ô peuple des savanes si souvent méconnu !

Tout autour du golfe, à portée du charbon grognent les lourds vapeurs, semblables à des ruminants qui digèrent. Ecoutez-les,

ces grands serpents de la mer ! Ils ont le feu dans le ventre et de l'eau jusqu'au cou ; ils fument de l'écume, ils écument de la fumée, les monstres enfantés par le dix-neuvième siècle ! Ils laissent derrière eux deux longues traînées : une noire dans l'air, une blanche dans l'onde ; tout est troublé sur leur passage !

Tout excepté l'homme fièrement campé sur leur dos, comme sur celui des hippogriffes les vaillants chevaliers de la Table-ronde.

Toussez, crachez, râlez vapeurs ! L'homme excite et modère votre rage impuissante selon sa volonté !

Les peuples d'Orient sont aussi venus, les aînés des marins, ceux dont les pères jetaient l'ancre dans les ports de Carthage, de Sidon et de Tyr, ceux qui firent les premiers le périple de l'Afrique et fouillèrent à pleines mains dans les mines vierges de Golconde !

Ce sont les plus beaux des hommes et les plus artistes de tous. Car ils adorent la femme, le rossignol, les prophètes et les astres, tout ce qu'il y a de plus bienfaisant et de plus doux au monde. Car ils s'endorment pour rêver la vie parfumée d'encens. Car ils aiment à songer, bercés sur les flots étincelants des mers heureuses ou sur la selle des coursiers que nourrit l'Arabie.

Allah ! Allallah !

Comptez-les tous :

Voici les Persans. Voici les Turcs, peuples poètes qui chantent la nuit et prennent pour emblème le croissant de la Lune.

Voici les puissantes tribus de l'Inde. Elles s'avancent avec les riches vaisseaux sortis des chantiers de Calcutta, de Bombay, de Madras.

Voici les patriarches des navigateurs, les Chinois montés sur leurs jonques étincelantes d'ivoire, de porcelaine et de pierres précieuses, brillantes en mer comme de grands alcyons.

Pour les voir arriver tout se tait un instant. La mer est en feu. La sève d'automne mêle ses doux parfums aux senteurs de l'oranger, à l'haleine des roses, à la voix pure de l'alouette qui scintille des ailes comme une étoile vivante. O Nature, Nature, rien n'est si grand que toi ! Puissent les hommes te laisser parler le plus souvent possible le sublime langage de tes harmonies !

Alleluia !

Œuvre de Bolivar, ô belles républiques qui prospérez enfin après tant de discordes, Plata, Chili, Venezuela, Nouvelle-Gre-

nade, Equateur, Bolivie, accourez, accourez revoir les plages des empires d'où sont partis vos pères ! Que l'Amour rapproche ceux que l'Ambition séparait ! Que les flots soient rougis de vin, non plus de sang ! L'olivier tend aux hommes ses rameaux qui fléchissent.

Vayan, vengan las naciones hermanas !

Et toi, race noire, déshéritée des siècles, de tout temps asservie, tu ne viens pas à ces fêtes enchaînée dans la cale de vaisseaux étrangers. Car tu es libre et grande, régénérée par ton croisement avec tous les peuples du Sud. Et des beaux rivages de l'Afrique, tes navires resplendissants de topaze et d'or portent tes hommes nouveaux à tous les bouts du monde.

Salut Indépendance !

A la rive dorée gouvernez, amarrez vos nombreux bâtiments, hommes du Nord, Danois, Norwégiens, Suédois, Ecossais, Allemands ! Redites-nous les chants de vos grands bardes : ceux d'Ossian et de Schiller, ceux de Wielland et d'Herwegh ! Allons ! faites résonner les échos sous le cor des montagnes et le roulement des terribles tambours !

Obéron ! Obéron ! !

Vous, Italie, France célèbres dans les arts et la littérature, quels chefs-d'œuvres apportez-vous à l'Olympiade des peuples réunis pour chanter le bonheur et le génie de l'homme ?

Que leur apportez-vous ? Vous aurez pour théâtre les plus beaux sites de l'univers, et les meilleurs artistes de tous pays sont prêts à faire valoir les créations des auteurs dramatiques.

Viva ! Evviva ! !

Agiles commes les poissons, rapides comme les flèches, les frégates des îles passent entre les navires des peuples qui se balancent sur l'abîme profond. Messagères des continents, écumeuses des mers elles portent les dépêches et sont accueillies à tous les bords avec des cris de joie.

Libres sont les îles vertes ! L'Univers est sans maîtres, l'Univers s'appartient !

En avant ! Alante ! C'est le cri d'alliance des enfants d'Ibérie. Maintenant ils ne forment plus qu'un peuple de chevaliers et

de braves. Dans la guerre contre les éléments, dans les grandes solemnités qui rassemblent les hommes, partout où il y a danger et plaisir on les voit en avant.

Les voici, les voici sur les pesants esquifs qui portaient aux terres lointaines Colomb, Vasco de Gama, Cortes, Cabral, Pizarro, tous ces illustres capitaines de mer, et cet autre plus grand encore, le poète homérique, Camoëns!

Ils les ont conservés, ces débris glorieux, pour recevoir les nations. Aux salves mille fois répétées de l'artillerie du monde voyez-les sortir de la rade! Les pavillons s'abaissent respectueusement devant leurs couleurs or et pourpre. La Confédération des peuples rend un culte aux morts.

Gloire, gloire aux grands dans les siècles des siècles!

IV

Quelle suave mélodie remplit les airs? Où s'élancent l'alouette et le ramier? Pourquoi les nuages accourent-ils de tout le pourtour de l'horizon, attirés par un courant irrésistible? Que salue la foule de ses acclamations?

Ce sont les aérostats qui descendent sur la ville joyeuse, ce sont les grands omnibus de l'atmosphère qui transportent les populations d'un point du globe à l'autre.

Tout ce monde arrive en chantant à la fête magnifique. Du haut des cieux les enfants et les femmes laissent pleuvoir sur les navires et les maisons des avalanches de fleurs.

Descendez rosées du matin, nuées humaines, dorées, argentées, bleues, rouges, vertes et blanches, descendez! La brise est belle! La voix tonnante des canons, les chœurs d'hommes, les brillants feux d'artifice vous appellent sur terre. Et les lèvres, les âmes et les bras sont tendus vers vous!

Les anges des cieux, ce sont les femmes et les enfants de l'Avenir embellis par le bonheur!

Parmi tous ces aérostats, les uns représentent des nacelles, des lustres, des couronnes, des corolles de lys, des bassins de cristal.

— D'autres, le soleil, la lune, les étoiles, ou le globe terrestre pavoisé de tous ses étendards, brillant sous l'arc-en-ciel. — D'autres, des Mercures et des Amours qui portent des corbeilles remplies de bouquets et de présents. — Ceux-ci, des poissons-volants, des oiseaux, des animaux fabuleux. — Ceux-là sont disposés pour figurer des groupes d'îles, les Ioniennes, les Cyclades, les Antilles, les Moluques, les plus beaux archipels des mers.

De très-loin déjà leurs emblêmes et leurs couleurs apprennent les différents pays dont ils viennent, mais à mesure qu'ils approchent du sol, les chants de ceux qu'ils portent et leurs voyants costumes les font reconnaître beaucoup mieux encore.

De toutes les parties de la Péninsule, suivies de longs convois, arrivent les locomotives essoufflées, suantes, sifflantes. Elles sont tellement ardentes, rapides, promptes à se détourner, à s'éviter, à se croiser qu'elles semblent animées d'une existence propre. Elles portent sur leurs flancs des noms d'artistes célèbres ou d'animaux utiles. Car l'homme s'efforce de faire vivre la matière, de la poétiser, de former avec elle un être à son image auquel il puisse s'attacher comme à sa création.

On a préparé, pour recevoir les arrivants, une enceinte jonchée de pétales de roses, entourée de guirlandes, de feuillages et de rubans, bordée d'inscriptions qui célèbrent leur bienvenue. Des milliers de tambours et de trompettes les annoncent. Sur la route qu'ils doivent parcourir, du débarcadère à la ville, sont rangés sur deux rangs les petits enfants portugais qui répandent sur leur passage des fleurs, des oranges, des cigarres, des vers, de l'encens et des eaux parfumées.

Les anges des cieux, les anges gardiens et hospitaliers, ce sont les beaux petits enfants. Ils nous accueillent avec la joie dans le cœur et la grâce sur les traits, ils nous demandent des caresses et des baisers ; ils sont toujours heureux quand on vient les voir.

V

Les peuples se réunissent dans d'immenses salles de verdure ; ils s'y reposent des fatigues de la route ; ils y trouvent des mets exquis, des boissons glacées, les plus beaux fruits des arbres.

Puis on vient leur annoncer que les solemnités du jour sont inaugurées par cinq grandes expéditions contre la nature.

Les armées travailleuses sont convoquées pour l'assaut d'un roc sous lequel on a découvert une mine d'argent, pour l'irrigation d'une plaine, la coupe d'une forêt, la mise en mer d'un vaisseau de haut-bord, pour une lutte contre les taureaux lusitaniens.

De brillants équipages, attelés de coursiers andaloux, attendent les spectateurs qu'ils doivent conduire à chacune de ces destinations diverses.

Hasta ! Hasta ! !

— J'ai dit que la journée de fête allait commencer par des travaux. En effet, il n'y a plus qu'un mot pour désigner le travail et le plaisir confondus. Toutes les occupations de la vie sont devenues attrayantes pour l'homme. Les plus rudes labeurs s'exécutent au milieu des concerts d'allégresse. L'humanité ne conçoit plus de divertissement qui ne s'accompagne d'utilité, plus d'entreprise utile qui s'accomplisse avec peine. —

VI

Dans la plaine, sous mille drapeaux brillants, sont réunies les légions des travailleurs qui se préparent à leur grand ouvrage au son des instruments guerriers.

Les mineurs portent un uniforme gris comme la pierre ; ils ont au flanc le marteau, la torche et le levier pesant. Les agriculteurs revêtent la blouse à fond blanc sur lequel sont dessinés des rameaux d'arbres et des plantes rares ; ils ont à la ceinture la bêche, la pioche et les cisailles. Les forestiers endossent la tunique verte, sombre comme la feuille du chêne ; la scie et la cognée pendent à leur côté. Les marins sont couverts de la vareuse écarlate, pareille aux eaux frappées du soleil couchant ; ils ont au dos la hache, et sur la hanche gauche le grand sabre à la lame tranchante. Les toreros ceignent le juste-au-corps de fin cuir ; leurs chapeaux sont ornés de plumes de faisans et de paons, leurs fusils reluisent comme de l'argent : ils sont les plus nombreux et les plus animés.

Quand sonne la première fanfare, tous les ouvriers sautent en selle et manient leurs chevaux avec une grâce parfaite. Chacun possède le sien, et les plus grands généraux civilisés n'en avaient pas de pareils dans les jours de bataille.

— Dès que le luxe ne sera plus le privilége de la fortune, le cheval deviendra l'inséparable compagnon de l'homme. Celui-ci ne se fatiguera plus sans utilité, sans plaisir, à faire de longs trajets à pied; il ne dépensera plus ses forces que dans l'animation de ses joyeux travaux. Alors les races chevalines se multiplieront, s'embelliront à l'infini par les croisements et les bons soins. —

Derrière chaque bande d'ouvriers partent les approvisionnements et les lourdes machines qui doivent l'aider dans son travail. Les fourgons qui les contiennent sont entraînés à toute vitesse par les zèbres et les ânes au pied sûr.

Quand sonne la seconde fanfare, chaque troupe s'élance dans sa direction de toutes les jambes de ses coursiers. Les routes sont arrosées, balayées, les cavaliers n'y soulèvent plus des nuages de poussière, elles disparaissent devant eux comme par enchantement.

Parvenues sur le théâtre de leurs exploits, les armées travailleuses sont accueillies par les acclamations des spectateurs disposés le plus avantageusement possible pour suivre les opérations de chacune. Rien ne peut donner une idée de l'émulation qu'excite la vue des femmes qui doivent couronner les vainqueurs de ces grands tournois.

— Ah! lorsque l'homme sera dégagé des intérêts mercantiles et injustes qui commandent aujourd'hui toutes ses relations; quand la grâce, la bienveillance, la beauté, l'amour de la femme lui sembleront mériter plus que l'hommage d'un caprice ou l'insulte d'un salaire; quand il s'honorera d'être galant et généreux comme l'étaient Hercule, Thésée, Hector, Antoine et les preux du moyen-âge, comme le furent de tout temps les plus intrépides et les plus forts: alors il comprendra quelles promesses, quels commandements, quelles punitions et quelles récompenses il y a dans le regard de la femme, de celle surtout que nous n'avons pas coutume de voir et qui vient à nos fêtes, d'un pays très-éloigné.

Les femmes d'alors ne seront pas des grimacières, des prudes retenues, comme celles d'aujourd'hui, par je ne sais quelles conventions étroites; elles témoigneront franchement, naïvement,

leur admiration, leur indifférence ou leur dédain à ceux qui les auront mérités. De sorte que la vue de la femme deviendra pour l'ouvrier le plus puissant attrait au travail, et que plus les résistances et les dangers paraîtront invincibles, plus il s'efforcera de les vaincre pour obtenir le prix des mains de la beauté. —

Les mineurs se sont rangés au pied du roc qu'ils doivent détruire.

Dure est la pierre, solides ses attaches et sombre son aspect. Mais l'ingénieur a fait l'examen attentif des accidents de sa surface, il a conçu le plan d'attaque et donne maintenant le signal de l'action.

Aussitôt résonne le formidable accord des tambours et des instruments de cuivre. Sur tous les points à la fois, les ouvriers approchent de la poudre les torches enflammées. Renfermé dans un cercle de feu, le rocher se détache par blocs énormes, il éclate dans l'air comme l'éruption d'un volcan. Les marteaux et les leviers achèvent l'assaut commencé par le feu. Le mineur qui s'est le plus distingué dans cette dangereuse entreprise reçoit la couronne de triomphe.

Le chœur chante :

« Rien ne résiste à l'homme ; la terre et ses trésors sont à lui. Pierre avare qui renfermes dans tes entrailles un métal précieux, nous t'avons fait sauter, pour nous sont tes richesses. Et ta poussière volant à tous les vents du ciel ira témoigner au loin de la puissance de l'homme sur la nature ! »

De leur côté, les agriculteurs entrent dans la plaine sur laquelle ils veulent répandre le double bienfait de la fraîcheur et de la fécondité.

Jusqu'alors il n'y est venu que des ronces rampantes dont les bergers cueillaient dédaigneusement les fruits, que des herbes jaunes et dures, que des touffes de genêts et de bruyères dans lesquelles vivait tranquille tout un peuple de lapins, fléau de la contrée.

Le plan des opérations est tracé d'avance. On amène les buffles acclimatés en Europe, les forts taureaux élevés sur les bords de l'Ebre et de la Guadiana. Ils sont attelés, dix par dix, à des charrues ornées de tous les attributs de l'agriculture. La légion travailleuse se divise en autant de troupes qu'il y a d'attelages, et chacune dans sa direction trace un sillon profond et large comme un ruisseau.

En même temps les clairons se dispersent par la campagne; ils sonnent des marches vives et se répondent à de grandes distances.

Les fouets sifflent et claquent; les taureaux mugissent, bondissent, se jettent çà et là en écarts furieux. Mais ils sont conduits par des guides habiles, et devant les socs tranchants le sol est enlevé comme une arène légère.

Quand la plaine est ainsi creusée, les hommes et les attelages se rassemblent au centre sur un rappel des clairons. Puis l'orchestre imite le bruit des eaux jaillissantes, on lève les digues qui s'opposaient à leur écoulement, et bruyantes, rapides, elles s'élancent dans les canaux destinés à les recevoir.

Le chœur chante :

« Rien ne résiste à l'homme. L'aridité, la sécheresse sont bannies de la terre qu'elles désolaient. Le terrible taureau, le buffle sauvage tendent à nos jougs légers leurs têtes si fortes. Plaine infertile où se réjouissaient les bêtes nuisibles, voici que tu vas t'embellir sous nos mains. Les grands arbres te couvriront de leur ombre, les petites fleurs t'embaumeront de leurs parfums, les jeunes filles viendront le soir, par tes sentiers, aux rendez-vous d'amour, et dans tes ruisseaux clairs de nombreux troupeaux apaiseront leur soif. »

Quand on aura l'assurance que l'eau parcourt bien tous les canaux pratiqués dans la plaine, il ne restera plus rien à faire que de consolider le travail. Ce sera l'ouvrage des petits enfants. On leur amènera de grandes voitures de gazons, d'œillets, de marguerites, de violettes, de mauves, de renoncules et de myosotis fleuris. Et pendant plusieurs heures leurs bandes nombreuses tapisseront, en chantant, le bord des eaux courantes.

— Les hommes observent enfin les aptitudes et les goûts de l'enfance et savent en tirer parti dans leurs travaux. —

Sur la lisière de la forêt qui doit tomber se sont répandus les travailleurs des bois.

Hautes sont les futaies, touffus les taillis, vieux les arbres; mais la persévérance et le génie de l'homme ne connaissent plus d'obstacles. Sur les troncs des grands chênes les cognées retentissent, les scies grincent, les petites et les grandes, celles qui enlèvent des rangées d'arbres à la fois. On promène par les allées un immense fourneau dans lequel la flamme captive ne brûle qu'à la hauteur voulue. Dans les vallées et les côteaux sauvages se sont répandus les piqueurs qui soufflent à perdre haleine dans le cornet aigu, le cornet des carabiniers suisses et des chasseurs de chamois.

C'est une immense hécatombe. Les arbres des druides, les beaux châtaigners, les charmes au bois noueux, les frênes, les ormes et les bouleaux, les liéges et les yeuses tremblent sur leurs racines impuissantes à prévenir leur chute, puis craquent et inclinent tous ensemble leur feuillage qui va se flétrir. Cette fois ce n'est plus la forêt du divin Shakspeare, la forêt qui marchait contre Macbeth l'homicide, mais c'est la forêt vaincue par le travailleur; elle reconnaît son maître et s'agenouille devant lui.

Quand les dépouilles de la nature jonchent le sol, on élève un trône de lierre et de pervenche sur un monceau de troncs abattus. La femme du Nord, la Velléda gauloise, y monte dans tout l'éclat de sa beauté. Dans sa main blanche elle tient une couronne formée des rameaux du hêtre aux feuilles sanglantes et des fruits rouges du sorbier aimés des oiseaux. D'une voix sonore elle appelle le vainqueur et le couronne devant le peuple.

Le chœur chante :

« Rien ne résiste à l'homme. Quand les futaies ont atteint leur degré de croissance, quand le gui s'attache aux écorces, quand le noisetier ne porte plus de fruits, quand les épines voraces prennent de la force, quand les jeunes arbres sont étouffés par les vieux,... nous passons à travers, semblables à ces génies destructeurs dont les peuples scandinaves fixent le séjour parmi les grands sapins qui bordent leurs mers sombres ! »

Les vagues délirantes nagent sur la mer comme des ours blancs dont on voit la tête au milieu des glaçons. Sur le rivage aux

pierres grises, les spectateurs occupent des gradins disposés en fer-à-cheval. Tous les belvédères du paradis de Cintra sont animés par la présence de familles heureuses.

Au haut de la montagne russe, cirée comme un parquet, qu'il doit parcourir pour descendre à la mer, se balance l'*Impavido,* le beau steamer, si fort qu'auprès de lui ceux d'à présent feraient à peine le volume d'une coquille de noix.

Le long de ses cordages couverts de guirlandes et de fruits grimpent les petits mousses verts et gris comme des lézards. On soulève l'immense bâtiment avec des machines formidables, ainsi qu'une baleine prise au crochet perfide; sous son ventre les matelots roulent d'énormes sapins. Les équipages et les forts déploient leurs signaux de bienvenue; de toutes les gueules de leurs bronzes ils appellent à la mer leur nouveau compagnon.

L'*Impavido* se balance un instant sur ses hanches comme un valseur qui cherche à retrouver le pas, puis majestueux, il descend à l'Océan, ainsi que le lutteur dans le cirque. Du rivage, des vergues élancées, du sommet de la côte et du sein des eaux s'élève le chœur :

« Heureux voyage, ô beau navire que nos mains achevèrent! Visite tous les pays, aborde à tous les ports, passe sous tous les cieux, sors vainqueur des terribles orages! Porte nos hommes, nos marchandises et notre nom chez tous les peuples, nos frères aimés, secours les dans la détresse, participe à leurs fêtes, découvre des passages, des îles et des continents! Ramène de tous les climats les produits du sol et de l'industrie; sois messager de paix, de bonheur et d'amour! Qu'on te salue de loin quand tu t'approches des côtes comme un parent, comme un ami qu'on brûle de revoir.

» Et toi, mer mugissante, gronde sous la vapeur, ronge tes écueils, mais n'ouvre plus, n'ouvre plus tes gouffres avides pour engloutir une proie fournie par nous. Quand tu seras trop irritée de notre orgueil, nous te flagellerons avec nos roues de fer. Rien ne résiste à l'homme. Dans son grand empire l'Océan est un lac sur lequel il promène ses joies et ses tristesses! »

Per las llanuras bondissent vingt taureaux non domptés, vingt taureaux de Lusitanie — *los chicos y valientes* — qui jamais ne

refusent le travail ou la course. De très-loin ils ont vu les chasseurs.

Ceux-ci sont prêts. Au pommeau de leurs selles les uns ont enroulé le lacet résistant ; en travers de leurs poitrines les autres ont passé le filet aux plombs lourds, pareil à l'épervier de pêche ; d'autres ont déployé la *muleta* de pourpre sur le cou de leurs montures ; d'autres ont chargé leurs carabines avec de belles pièces d'artifice qui jettent en un instant leur éclat et leurs feux ; d'autres conduisent une trentaine de molosses enchaînés deux à deux. Dans les bas-fonds ont été disposés des étangs, des fossés, des trappes et des barrières.

Et voici. Les mille cloches des environs secouent dans l'air un tocsin formidable. Et bêtes de fuir, et chasseurs de s'élancer après elles avec acharnement. — Ici l'animal franchit une haie très-élevée ; le cavalier arrête son cheval, et d'un coup de carabine lance flamme et lumière à l'endroit même où le taureau retombe. Quand celui-ci sent le feu sous son poitrail, il mugit et galope dans toutes les directions, portant l'épouvante parmi les autres. — Sur un point différent, au moment où la bête prend son élan pour sauter un fossé, le cavalier lance avec adresse le lacet autour de ses jambes, l'étend par terre et s'en rend maître. — Ailleurs, c'est un taureau qui, pris de peur, se jette dans un étang. Un chasseur le couvre du filet rapidement déployé, les autres accourent, puis tous le ramènent au bord. — Ailleurs encore, c'est un autre qui donne dans une trappe recouverte de draps écarlates dans lesquels il se roule pour passer sa rage. — Les chiens en poursuivent plusieurs ; mais ils sont muselés et les éleveurs garnissent de boules les cornes des taureaux, de sorte que les uns et les autres ne peuvent se blesser. Les chiens les mènent, les ramènent, les lassent par mille tours et détours.

Quand les taureaux sont épuisés de fatigue, on cesse de les pourchasser. Les pâtres lâchent dans la plaine les grands troupeaux faits au travail parmi lesquels les autres se confondent. Puis on les ramène tous ensemble dans les belles étables qui leur sont destinées. Le long de la route le chœur chante :

« Rien ne résiste à l'homme. Animaux courageux que nous avons vaincus, rentrez avec nous dans nos demeures, ne nous craignez point. Nos femmes laveront votre beau poil luisant, nos filles vous apporteront des herbes parfumées dans des auges de marbre. Nous aimerons vos enfants et les éleverons avec les

nôtres en pleine liberté. Venez, venez chez nous; vous y serez heureux! »

— Les bêtes féroces et nuisibles ont été détruites. L'homme ne mutile plus les autres, ne les déforme plus par excès de travail, ne les sacrifie plus. Et les animaux, depuis qu'ils ne se sentent plus menacés de mort, s'approchent de l'homme avec confiance, participent à ses travaux et à ses fêtes. Ils ne ravagent plus ses cultures, car l'homme les a modifiées en même temps que son alimentation, de sorte que les végétaux destinés à son usage ne sauraient convenir aux animaux qui l'entourent.

Les espèces qui restent sur terre sont toutes susceptibles d'éducation; elles rendent toutes de grands services à l'humanité qui leur donne en retour les meilleurs soins. Pour les animaux aussi le travail est devenu le plus grand des attraits, car ils aiment naturellement à faire valoir leur force et leur courage et se montrent sensibles à l'admiration qu'on leur témoigne dans les brillants concours. Jamais ils ne reculent que devant les fatigues meurtrières auxquelles ne peuvent suffire ni leurs muscles ni leur haleine.

Les promenades à cheval et en voiture, les travaux d'agriculture et d'industrie, les transports, les reboisements, défrichements, irrigations se sont tellement multipliés, qu'il n'y a jamais trop d'animaux pour tout faire. Aux grands équipages de campagne, aux charrues pesantes on attelle par dix et par vingt les taureaux et les étalons qui les enlèvent sans souiller leurs belles robes de sueurs épuisantes. Les principes féconds de l'attrait du travail, de sa division, de sa variation incessante sont applicables à tous les êtres.

Les moutons ne rapportent plus que leur laine, les chèvres et les génisses ne rendent plus que leur lait; l'homme a pris la chair en horreur. Chaque sol est ensemencé selon ses qualités particulières; le cultivateur ne s'obstine plus à dénuder les rochers, à déboiser les collines pour y faire croître des céréales chétives. Tout est à sa place et beaucoup mieux ainsi; la fécondité des terroirs est centuplée par l'appropriation des cultures.

A cette époque les animaux seront grandement utilisés pour l'éducation des enfants des hommes, et même ce sera leur rôle le plus important dans l'harmonie générale. Selon leur force ou leur caractère, les différentes espèces domestiques joueront avec les enfants de divers âges et les rendront agiles, robustes dans les

exercices du corps. Les joyeuses bandes de petits garçons et de petites filles se disperseront dans les prairies au milieu des moutons qui leur présenteront leurs dos patients. Plus tard ils joueront avec les chèvres dans les lieux escarpés où se développeront leur adresse et leur sang-froid. Les chats qu'ils poursuivront leur apprendront à grimper sur les arbres ; et quand les chiens se jetteront à la nage, il les imiteront. A l'âge de virilité ils aimeront à poursuivre les jeunes taureaux et les poulains capricieux, à lutter contre leur force par des prodiges de souplesse et de courage. — Chacun peut multiplier à l'infini ces exemples. —

Moi je soutiens que les animaux doivent entrer pour beaucoup dans l'éducation de l'homme. Je soutiens qu'ils ont plus de force, de fierté, de grâce et d'affection que les maîtres d'étude. Eux du moins n'apprendront jamais aux malheureux enfants à souiller leur corps, à dégrader leur âme, les seuls résultats obtenus, dans les colléges, par l'excellent système de la très-illustre université de France.

Les papas très-bien savent cela comme moi ; mais ils sont paresseux, coutumiers, routiniers, peureux, esclaves, sans idées, sans humanité, sans ressources. Ils riront de mes observations utopiques, et de plus belle confieront leurs petits phénomènes, leurs plus chères espérances, à MM. des pensions et des séminaires qui les leur rendront ornés de couronnes de chêne, mais sans cœur, sans souffle, sans originalité, assez idiots, assez laids, assez corrompus, assez hypocrites pour faire des bourgeois !

VII

Douze heures sonnent au clocher de Notre-Dame des Douleurs, ce vieux couvent si sombre au temps des moines, si brillant aujourd'hui qu'il sert de phare à la marine. On dirait l'âme glacée de la Madone catholique se levant du tombeau pour troubler une dernière fois les fêtes humaines. Mais le carillon de mille cloches joyeuses étouffe bientôt la voix courroucée de la reine des sépulcres.

Magnificat ! — Les vieilles églises ne sont plus conservées

que pour souvenir d'un passé malheureux. Ce qui est mort ne revient jamais sous la même forme.

Sous un ciel qui ferait ressusciter les feu-rois d'Egypte, ces majestés-mômies qui dorment sous les Pyramides, sous un ciel qui rendrait l'amour à des religieuses, dans la plus belle ville de la belle Lusitanie, les hommes ont déployé toutes les splendeurs de leurs pompes, le luxe d'Orient et d'Occident!

MAGNIFICAT! — L'Epargne a disparu.

Dans toutes les rues de Lisbonne on a construit des arcs-de-triomphe d'une hauteur prodigieuse; ils sont ornés d'écussons, de trophées, de devises; il y en a pour toutes les gloires de l'univers. Partout sont des statues, des lustres, des oriflammes, des vases où brûlent l'encens et les subtiles essences, véritables corbeilles de feu. Les maisons, les fenêtres et les balcons sont tendus d'étoffes magnifiques sur lesquelles on a brodé des dessins, des inscriptions avec l'or, l'argent, les métaux rares, les diamants précieux. Toutes ces substances sont tellement multipliées qu'elles n'ont plus de valeur dominante; on les recherche pour leur éclat, non pour leur prix fictif. C'est véritablement l'âge d'or de la fable, celui qui doit assurer le bonheur des peuples, non l'âge d'or de la civilisation qui faisait leur malheur.

MAGNIFICAT! — L'or est aussi commun que le sable; les rubis scintillent dans la couronne des jolies bergères, comme autrefois dans la couronne des reines les plus laides.

Sous les vastes portiques pavés de marbre, parquetés de palissandre, bordés de fleurs, tapissés de broderies éclatantes, sous ces vastes portiques, le génie des peintres et des sculpteurs a retracé toutes les découvertes humaines, depuis le siècle du vigoureux Tubal-Caïn et du bon Triptolème jusqu'à celui de Fulton, de Jaquard, d'Arkwright et de Franklin. Il a fait renaître tout un peuple de héros, de dieux, de déesses et de lutins de songes qui respirent, parlent, se meuvent pour ainsi dire, qui sont là comme les députés des siècles passés et futurs à ces fêtes solennelles. Les virtuoses les plus éminents, les plus inspirés remplissent les colonnades de sublimes harmonies. La foule bruyante, heureuse de n'être plus divisée par des intérêts de caste, la belle foule

diaprée, parée des costumes les plus élégants et les plus divers, passe et repasse au milieu de ces merveilles des arts dont son éducation lui permet d'apprécier la valeur. C'est le rêve de Boccace enfin réalisé, c'est l'enivrement du Paradis !

MAGNIFICAT ! — Les jeunes amants s'entretiennent à voix basse des sonnets de Pétrarque, des tortures du Tasse, des grands caprices de Byron.

Les canaux et les chemins de fer serpentent et se croisent dans toutes les directions ; il en court par dessus, par dessous les demeures humaines ; les wagons roulent sur des roues d'améthyste, les flancs des gondoles sont marquetés de perles et de corail. L'art et l'industrie se complètent, se marient, se font valoir l'un par l'autre.

MAGNIFICAT ! — L'homme a reconnu l'utilité de l'agréable. Le luxe s'enlace au solide comme le lierre aux grands chênes.

Dans des jardins immenses où se disputent le soleil, l'ombre, la senteur des arbustes et la fraîcheur des sources, dans ces jardins croissent des buissons de clématites, de jasmins, de chèvrefeuilles, d'épines-vinettes et d'aubépines. — Des kiosques aux formes bizarres, turques, chinoises, japonaises, italiennes, s'élèvent de tous côtés ; les plantes grimpantes les couronnent de leurs rameaux flexibles.

Sous cet épais fourré, Diane chasseresse traîne avec peine ses lévriers rétifs. — Au bord de ce bassin, Vénus est couchée parmi les renoncules ; les Néréides essuient ses pieds de leurs longs cheveux et lui tressent des couronnes avec les fleurs des prés. — Sur cette terrasse sablée, du milieu des pampres et des lierres, sort le vénérable Silène qui réjouit le cœur des hommes par sa trogne fleurie. — Au centre d'immenses parcs sont groupés des Centaures bondissant, caracolant, se cabrant, s'emportant en écarts furieux, comme s'ils voulaient dévorer l'espace. — Sur le haut de ce tertre, on a figuré l'emblême de la douleur profonde, la Niobé que les Dieux transforment en pierre quand elle a pleuré toutes ses larmes, la pauvre mère moins à plaindre, hélas ! dans la mort que dans la vie. — Dans ce massif, Daphné la belle sent ses beaux membres blancs s'allonger en feuilles et en rameaux. — Sur un grand lac, traîné par huit chevaux marins, Neptune conduit son

char au son de la conque, en levant son trident. — Au fond de cette grotte obscure, sur un trône de stalactites est assise la triste Proserpine, captive près de son maître, le noir empereur des enfers. — Dans les branches des rosiers s'ébattent les amours qui poursuivent des nymphes, des dryades, des daims, des rossignols, des papillons, et surtout des jeunes filles qu'ils blessent sans pitié. — Dans les eaux claires de cette fontaine se mire le fat Narcisse, le sot modèle de la beauté fade et vaniteuse qui naît et meurt avec un niais sourire. — Au soleil levant est exposée la statue de ce vieillard fortuné dont l'Aurore couvre les membres tremblants de sa robe virginale. — Par la fenêtre de ce donjon pénètre le roi des immortels, honteux, transi d'amour, sous forme d'une pluie d'or. — Histoire, hélas ! trop réelle des bonnes fortunes humaines dans les phases sociales inférieures, depuis la juive de la Bible jusqu'à celle de la Comédie-Française. —

MAGNIFICAT ! — Les jeunes filles ont jeté tant de pierres contre cette tour d'opprobre qu'on n'en voit guère maintenant que les plus hauts créneaux.

Dans un palais d'argent, sablé d'or rouge comme le feu, parmi des colonnes de cristal, d'émeraude et d'hyacinthe, sur des divans de velours aux riches reflets reposent, au milieu des harmonies, des parfums et des eaux jaillissantes, cinq mille beautés plus brillantes que le jour. Les unes sont roses comme l'Aurore quand elle salue la terre de sa main gracieuse ; les autres brunes comme le fruit du pêcher d'Espagne, d'autres plus blanches que le lait et l'ivoire. Ce sont les fées aux doux regards, aux corsages vermeils, aux longues tresses noires et blondes, les divines, les préférées, les rêvées, les Houris que créa la profonde observation d'un grand législateur, celui qui comprit et fit valoir les ardentes passions des hommes d'Orient.

Et non-seulement elles sont belles, mais encore aimables, ravissantes, voluptueuses, pleines d'esprit et de grâces, versées dans toutes les connaissances humaines, désirables pour quiconque peut créer et rêver. Elles se sont vouées au culte du beau, du grand ; elles ont résolu d'enflammer l'imagination des artistes, de leur faire produire des chefs-d'œuvre par l'amour, de n'accorder leurs faveurs qu'aux hommes de génie. Elles lisent, méditent, étudient, songent ; elles se prennent d'enthousiasme pour les

strophes d'un poète, les mélodies d'un compositeur ou les tableaux d'un peintre ; elles se font un idéal. Et reines de la grâce, elles admettent au milieu d'elles les rois du génie, leur accordent leur admiration, leur promettent leur amour, et leur ouvrent le ciel, avec leurs bras, quand elles les en jugent dignes dans l'ivresse de leurs cœurs !

— Aujourd'hui, sur la terre, tout est contre nature. La beauté physique est accouplée souvent à la laideur morale, souvent le talent se cache sous des dehors sans grâce. Cela ne sera plus dans les âges futurs. Car la laideur physique et la simplicité d'esprit sont de création sociale ; elles résultent d'unions disproportionnées trop fécondes hélas, d'éducations vicieuses, de préjugés déplorables et tenaces, de la division de l'humanité par castes et fortunes ; déjà l'être est déformé dès les reins de son père, dès le sein de sa mère ; ensuite nos mœurs achèvent de l'enlaidir.

Mais dans un monde harmonique on ne verra plus un homme remarquable par l'intelligence qui n'ait sa beauté, la beauté de son âme, se réflétant sur sa face ; on ne verra plus une femme extérieurement belle qui n'ait de même sa grandeur morale. Chaque visage prendra l'expression qui répond à ses traits, et chaque caractère le développement qui lui convient. Alors la beauté recherchera l'intelligence, la grâce de la physionomie trahira la bonté du cœur, les sympathies nées à première vue ne seront plus trompeuses. La femme devinera le physique d'un homme en connaissant ses œuvres, l'homme saura l'âme d'une femme en pénétrant ses yeux. Alors les transports du génie s'inspireront des doux regards de la langueur, ils se rafraîchiront dans les tièdes larmes d'amour, ils mourront et renaîtront sans cesse dans l'infini de tendresse et de volupté !

Magnificat ! — Les Houris sont les muses de l'avenir, les déesses d'inspiration et d'espérance ; en s'agenouillant à leurs pieds, l'homme se sent d'une grandeur surnaturelle.

Au sommet d'une montagne sombre, plantée de chênes et de sapins, s'élève une citadelle aux pierres noircies par le temps. Dans ses caveaux résonnent le fer qu'on martèle, le cuivre qu'on polit. Là travaillent sans cesse Vulcain le boîteux, à la face chagrine, le vertueux Saint-Eloi dont les sages conseils aidaient si

puissamment le bon roi Dagobert dans les détails de sa toilette, et les Cyclopes dont l'œil ensanglanté par les flammes ressemble aux rouges lanternes des locomotives et des machines qui les ont remplacés.

Au-dessus d'eux, dans une salle antique, tapissée d'armures, de bannières, de faisceaux de lances, de glaives, de cuirasses, de haches, de leviers, de tenailles, de marteaux, de tous les attributs de la guerre et du travail, est représenté le géant Odin, le guerrier fort qui tranchait les montagnes et rassemblait au son du tambour les héros du Septentrion. Mais le génie de la guerre n'est plus qu'un souvenir dans ces murailles. Le Travail trône en souverain sur des mitrailles fumantes; de son terrible arsenal il domine la nature qu'il a soumise : la terre dont il extrait le feu, la lumière, les métaux, les minéraux, le bois et les récoltes, la mer qui gonfle son sein pour transporter ses produits d'un monde à l'autre, et l'air dans lequel trouvent un point d'appui solide ses aérostats légers.

— En aucun paradis n'est oubliée la femme, même en celui du pape. Selon leurs mœurs, les peuples l'ont représentée, vénérée, chérie : ceux du Nord comme ceux de l'Orient, les fidèles d'Odin comme les fanatiques de Mahomet. Partout l'homme est galant, obéissant, caressant, ardent, aimant auprès de la beauté.

Les Walkyries d'alors, les déesses de la force et du courage, sont des femmes aux formes parfaites, aux bras puissants, à la voix sonore. Fécondes de mamelles, mais sobres de pensées, sans caprices de cœur, sans écarts, sans ardeurs dans leurs affections, plutôt attachées qu'aimantes, remarquables par leurs qualités bien plus que par leurs charmes, elles aiment les hommes robustes, braves, résolus et persévérants. Elles sont séduites par les apparences de la santé, de la vigueur, par la fermeté du caractère, par les entreprises de l'audace; ce sont vos descendantes, républicaines de Sparte et de Rome dont le mâle courage souriait aux guerriers partant pour le combat !

La Walkyrie de l'avenir spiritualisera le corps et poëtisera la force autant qu'il sera nécessaire à son amour; elle sera la compagne de l'ouvrier, elle le soutiendra dans ses travaux, l'encouragera dans ses dangers, dans ses épreuves, lui prodiguera des soins empressés quand il rentrera le soir, accablé de fatigue. Elle ne l'excitera pas à boire le sang de ses ennemis, à se faire de leurs crânes des coupes encore fumantes de la chaleur de vie; mais elle versera dans son verre le vin, la bière et l'hydromel qui

réparent, elle glissera dans son lit les draps de blanche toile dont l'odeur réjouit, elle le délassera par ses entretiens.

Les plus vaillants des travailleurs, ceux qui se distinguent dans les grandes batailles livrées à la nature, seront admis dans le Wallallah en présence des belles Walkyries, et celles-ci choisiront librement entre tous le plus cher à leurs cœurs !

MAGNIFICAT ! — L'homme ne fait plus la guerre à l'homme ; il ne verse plus son sang pour les querelles des rois ; il n'est plus glorieux de ces aveugles transports de fureur, de ce courage sans réflexion, sans principe, sans mobile propre, courage du chien ou du soldat qui défend son maître : son MAITRE, entendez-vous, grands héros des batailles !



Pour répondre aux besoins de leur imagination, les hommes ne recourent plus uniquement aux religions antiques ; ils s'en inspirent seulement pour leurs cérémonies, leurs fêtes, l'architecture de leurs monuments, leurs arts et leur littérature. Mais ils savent trouver aussi des formes à leurs rêves, ils créent des Dieux à leur image, et leur mythologie répond exactement à leurs aspirations.

MAGNIFICAT ! — L'homme s'affranchit de la stérile imitation du passé ; de ses propres ailes il tente l'avenir.

Le Dieu de la terre est représenté sur une locomotive ardente, traversant les campagnes à toute vapeur, traçant un profond sillon du soc de sa charrue gigantesque. Les hommes accourent en foule sur son passage. Il leur jette des épis, des raisins, des fruits de toute espèce. Les mères lui tendent leurs enfants à bénir, les vieillards lui demandent de leur accorder bonne hospitalité dans ses domaines au jour prochain de leur mort. Les animaux le saluent, chacun dans son langage. Les montagnes s'abaissent, les collines s'élèvent pour le voir. Les rivières et les mers joyeuses amènent, roulent à ses pieds leurs vagues dociles. Les rochers, les cailloux, les herbes, les insectes bourdonnent, sous son char, leur murmure de bonheur. Les cieux s'inclinent, déposent sur sa tête une couronne d'étoiles et d'éclairs.

Et ce Dieu qui distribue toutes les richesses de la terre, qui reçoit les hommages de tous les êtres, ce Dieu tout puissant et tout bon dont tous peuvent entendre la voix et toucher la robe,

ce Dieu, c'est l'HOMME moins carré d'épaules, moins grand de taille encore qu'il ne l'est aujourd'hui. — MAGNIFICAT !

Le Dieu de la Mer lance sur son vaste empire une immense quantité de vaisseaux de haut-bord. Et quand il veut manifester son pouvoir, tous ces navires viennent se rejoindre comme des vagues agitées; puis jetant leurs ancres au fond des océans, et reliés par de fortes chaînes, ils s'endorment, les uns près des autres, bercés par le concert des flots. Et le Souverain du monde maritime parcourt ses possessions sur ce pont de bateaux. Il est revêtu d'un splendide costume de marin, il monte un coursier blanc comme l'écume qui secoue dans la brise sa longue crinière. Il s'avance, triomphant, dans cette avenue magnifique portée sur les abîmes. Tout le peuple des matelots agite des étendards sur ses pas. Les îles fleuries valsent sur la plaine liquide, ainsi que des jeunes filles dans une salle de bal. Les joyeux dauphins, les poissons et les baleines battent des nageoires en signe d'allégresse.

Et ce Dieu qui marche sur les eaux n'y est point arrivé par la foi, mais par le courage, la patience et la lutte contre l'Inconnu. Et ce Dieu, c'est l'HOMME moins carré d'épaules, moins grand de taille encore qu'il ne l'est aujourd'hui. — MAGNIFICAT !

Le Dieu du Feu se montre dans les soirées d'orage. Quand le soleil se couche, drapé de nuages sombres qu'il perce comme un éclat d'obus, alors le Dieu du Feu commence sa tâche de nuit. Il aspire de sa bouche la lave des volcans, la flamme et la chaleur des gouffres, et les répand sur terre par les mille canaux des usines. Son corps est formé de fer rougi, ses mains et ses pieds de l'airain le plus pur, ses yeux de diamants, ses cheveux d'étincelles. Souvent il plonge sans peur dans les fournaises du globe, et chaque fois il remonte au jour plus puissant et plus pur.

Et ce Dieu qui naît des tempêtes et des révolutions, ce Dieu qui ravit la flamme aux entrailles du sol et la distribue pendant la nuit pour les besoins du jour, ce Dieu, c'est l'HOMME moins carré d'épaules, moins haut de taille encore qu'il ne l'est aujourd'hui. — MAGNIFICAT !

Le Dieu des Airs apparaît sur les hautes montagnes. De son souffle inépuisable il disperse dans l'infini des milliers d'aérostats avec autant de facilité qu'un enfant, des bulles de savon. Il les

rassemble ainsi que des nuages brillants dont les couches se tassent, se superposent. Puis, de son pied superbe, il s'élève sur eux, laissant loin par derrière et l'aigle et l'hirondelle. C'est ainsi qu'il s'approche des astres étincelants, et plus heureux que Prométhée dans sa révolte altière, leur dérobe des clartés éternelles.

Et ce Dieu qui réussit dans l'escalade du ciel, ce Dieu qui retient ou déchaîne les vents selon sa volonté, ce Dieu qui, vu des plaines, paraît plus léger que l'éther, plus menaçant que la foudre, ce Dieu, c'est l'HOMME moins carré d'épaules, moins haut de taille encore qu'il ne l'est aujourd'hui. — MAGNIFICAT !

Au sommet des collines, le long des frais ruisseaux qui parcourent les vallées, la Déesse du Bonheur conduit son char. Les heures qu'elle choisit pour sortir de ses retraites sont celles de l'Aurore, de la Lune et d'Iris. Alors les plis de son manteau se confondent avec la teinte répandue sur les cieux ; ils sont roses comme elle. Rose est aussi sa bouche ; blancs son cou, son visage et blanches ses épaules, de cette blancheur de femme, signe certain de repos et de santé. Son œil est doux, velouté, noir comme celui des chevaux et des gazelles. Sur la soie de sa robe la brise étale, ainsi qu'un voile, sa chevelure dorée. Les boucles en sont si longues qu'elles traînent sur ses talons, si parfumées qu'elles répandent autour d'elle de divines senteurs.

Elle a seize ans ; elle est grande, élancée, flexible comme la tige du lys. De ses lèvres petites, vermeilles, frémissantes de tendresse, elle détache des baisers avec sa petite main nerveuse, marbrée de veines bleues :

« Venez, prenez, cueillez, buvez, dit-elle aux hommes ; c'est l'aspiration de mon âme, c'est l'essence de ma vie : communiez avec moi ! »

— « O la fée de nos rêves, la belle aux longs baisers, lui répondent les hommes, nous aimons t'évoquer le matin et le soir ! Alors nous pressons dans nos bras assouplis ton image si chère ; nous nous endormons, nous nous éveillons, aspirant ton haleine ! Jamais ton amour n'est fatal à notre destinée, jamais tu ne verses en nos cœurs ni regrets, ni tristesse, tu répands sur nos jours d'ineffables délices. Nous n'adorons que toi ! »

Et cette Divinité pleine de grâce, la seule devant laquelle l'Homme tout-puissant fléchira le genou, cet être supérieur à tout

ce qui respire, ce sera la FEMME plus frêle, plus mignonne, plus éthérée mille fois qu'elle ne l'est aujourd'hui! — MAGNIFICAT!

VIII

Sur des places entourées de grands arbres à fruits, de pavillons et de colonnes, tous les marchands du monde ont étalé des produits magnifiques.

Voici les lingots d'Australie, les pierres précieuses de Lahore, l'argent et la cire d'Espagne, les superbes cachemires de l'Inde florissante, les fourrures de Russie, le thé, les porcelaines, les mosaïques de la Chine accessible à tous les vaisseaux. — Voilà les gracieux ouvrages de bois que sculptent durant les longs hivers les bûcherons de la Forêt-Noire, les montagnards de Suisse et de Savoie. — Et puis la forte toile que les femmes de Bretagne, de Cantabre et de Galles tissent pour leurs amants, les coureurs de la mer.

Voyez les fruits du dattier, du cocotier, l'igname délicieuse, la canne à sucre de Bourbon, le café de Moka, les grappes vermeilles et dorées de Bourgogne, d'Oporto, de Champagne et de Chypre : tous les trésors que mûrit le soleil sous les cieux qu'il aime à visiter le plus!

Entendez les mugissements des beaux troupeaux d'Helvétie, le hennissement des chevaux d'Ukraine, d'Arabie, de Sardaigne, d'Angleterre et d'Andalousie. — Là sont rassemblés les moutons de Galice, les chèvres de Thibet. — Ici stationnent les grandes caravanes de chameaux et de dromadaires. — Plus loin se reposent les giraffes au long cou, les éléphants de Birmanie qui portent sur leur dos des familles entières.

Sur les rameaux des tilleuls et des platanes, dans les haies, aux cordes tendues se balancent les singes dont les mille évolutions réjouissent l'enfance. Tandis que libres d'entraves, les biches et les gazelles bondissent autour des femmes qui les caressent et prennent leurs petits dans les bras. — MAGNIFICAT!

A l'ombre, à la mesure d'une musique entraînante, des poseurs, des lutteurs, des coureurs, des joueurs de paume, de quilles, de boules et de *cricket*, des tireurs de carabine, de pistolet; des saltimbanques, des acrobates, des athlètes, des gladiateurs étonnent le public par leurs formes merveilleuses, la force de leurs reins, la souplesse de leurs mouvements, l'élasticité de leurs corps, la hardiesse de leurs évolutions diverses.

Ils font revivre l'Hercule-Farnèse, l'Apollon Pythien, Achille fils de Thétys, la Bellone vengeresse, la Vénus de Mylo, la Phryné, la Lorette, la Vierge-Marie, le Dieu du Gange aux doux yeux de lotus, le grand Rhin tudesque à la barbe de roseaux, l'Antinoüs, l'Adonis aux cheveux parfumés, et le malheureux Laocoon avec son brassard de serpents.

De galants troubadours récitent des chants amoureux aux jeunes filles nubiles. Les fées d'Egypte, d'Espagne et d'Italie, Esmeralda-la-belle, la Gitana granadine et Vanina la vénitienne arrondissent, en dansant, leurs bras voluptueux. — MAGNIFICAT !

Tout autour de l'enceinte, dans des tonnelles de vigne folle et de jasmin de Virginie se tiennent des nécromanciens, des prestidigitateurs, des déclamateurs, des improvisateurs, des sorcières d'Ecosse et d'Irlande, des bohémiennes, des *clowns* anglais, des arlequins milanais, des avocats frrrançais, des francs-juges autrichiens et espagnols, des jongleurs, des gens habiles dans l'art de parodier tous langages et toutes manières, de faire voir des marionnettes, des ombres chinoises et des panoramas, de dompter les animaux, d'imiter le chant des oiseaux. Ils divertissent les hommes les plus sévères par leur verve intarissable, l'étonnante adresse de leurs mains, la grotesque emphase de leurs plaidoiries, de leurs gestes et de leurs sentences.

— Aujourd'hui, les malheureux artistes de cette classe traînent la plus dégradante misère; traités comme des parias, ils n'ont guère de rapports qu'avec les plus brutaux agents de la police. Au contraire, dans l'humanité future, ils seront tout aussi considérés que les autres travailleurs. Car les hommes exempts de préjugés n'attacheront plus de valeur conventionnelle aux différents arts et sauront honorer de leur estime quiconque leur procure de l'agrément et des jouissances.

Ces lignes vont faire bien de la peine aux graves personnages

qui ne sourient que par politesse, qui ne dansent jamais, qui ne visitent Mesdames leur épouses que pour le bon motif: à MM. les Révérends des écoles et des journaux. Tant pis pour eux ; cela doit aller ainsi plus tard. Quant à moi, l'homme qui me fait rire me semble plus utile que celui qui me fait pleurer, et le baladin de place autrement respectable que l'escamoteur de palais.

Voyons, Occidentaux qui méprisez la force, l'adresse et la grâce, charlatans piteux et malingres, robustes comme des mouches, adroits comme des porcs et gracieux de même.... croyez-vous qu'il n'y ait aucun mérite chez cet homme qui fait le grand écart, chez cet autre qui soulève d'énormes fardeaux, chez ce troisième qui défie les chevaux à la course?

Pensez-vous que des artistes de cette trempe, encouragés et applaudis, ne sauraient pas déployer une extrême vigueur, une agilité surnaturelle dans les incendies, les naufrages, les rassemblements où l'on s'écrase, dans toutes les situations dramatiques où l'homme est en danger? Ne voyez-vous pas qu'ils donnent à vos enfants d'utiles leçons de force, d'émulation, d'adresse et de courage? Hélas! les bourgeois d'aujourd'hui sont tellement *comme il faut* que si le grand Hercule, le demi-Dieu des Grecs, revenait parmi nous, il ne trouverait pas de quoi vivre dans les plus grands centres de population.

Je ne vois cependant point qu'il y ait si grand avantage pour l'homme à se quintessencier, à sacrifier la vie de son corps à la vie de son intelligence. Je l'affirme au contraire, l'une ne gagne rien aux dépens de l'autre que la fièvre, le délire et les convulsions. L'individu n'est remarquable qu'autant qu'il est complet, il n'est intelligent qu'autant qu'il est robuste. Je suis de l'avis du poète : *Mens sana in corpore sano*. Quand le corps dépérit, l'esprit est bien près de tomber dans le marasme; quand les sensations s'émoussent, les sentiments qui d'abord se sont élevés sur leur silence, retombent bientôt dans l'atonie; quand la sève manque, la fleur suave se flétrit en quelques heures. Sacrifier sa force, c'est perdre sa pensée: l'Avenir développera l'une et l'autre, l'une par l'autre. — MAGNIFICAT!

Dans de vastes cirques aux formes orientales, tapissés de rideaux de pourpre, frangés d'enseignes et de gonfalons, des écuyers

fameux déploient les ressources de leur art sur des chevaux superbes.

Le fier cheval aux formes élancées, à la crinière flottante, à la tête volontaire, aux écarts capricieux, comprend la voix de l'homme, et libre du frein, le seconde de tous ses efforts, parce qu'il est de moitié dans les gloires du triomphe.

Sous ces enceintes magiques sont représentés les événements de l'histoire, les fictions de la fable, les types et personnages les plus marquants des contrées lointaines. On peut y voir la guerre des Dieux, la chasse de Diane, le dernier jour d'Actéon, les combats des Amazones, le siége de Troie, le triomphe d'Achille, la fin d'Hippolyte et celle d'Icare, le bûcher de Sardanapale; — le combat des Thermopyles, la mort d'Epaminondas, celle de Philopœmen; — l'enlèvement des Sabines, la chute de Tarquin-le-Superbe, le peuple de Rome sur le mont Aventin; — la grande déroute des Teutons et des Cimbres, les exploits de Spartacus dans la révolte des esclaves, les triomphes des Césars; — l'armée d'Attila, le sac de la Ville Eternelle par les hordes vandales, la journée de Châlons-sur-Marne; — le départ des croisés pour la Terre-Sainte, des tournois, Jeanne d'Arc, l'Inspirée, guidant les guerriers de France contre l'Anglais pâle de terreur; — la Saint-Barthélemy; — la conspiration du Grütli, la mort de Gessler, Guillaume Tell, la Croix fédérale; — le débarquement de Colomb sur des rivages inconnus, la révolte de son équipage, le couronnement de Charles-Quint empereur et roi; — les batailles de Fontenoy, de Bouvines; — les Puritains d'Ecosse, Olivier Cromwell; — la cour de Louis XIV, Trianon sous Louis XV; la guerre de l'Indépendance aux Etàts-Unis, Washington; l'exécution capitale de Louis XVI, la fête de la Fédération, les quatorze armées de la République, la résistance de Saint-Domingue, Toussaint-Louverture; — le passage du pont d'Arcole, les campagnes de France et de Russie, les Cent-jours, Waterloo; — la délivrance de l'Amérique du Sud, Bolivar; — l'invasion, l'occupation de la France par les armées alliées; — 1830, 1848, Décembre 1851; le siége de Sébastopol: le *très-illustrrre* généralissime Certain Canrobert!... etc., etc.

On y figure la Paix, la Guerre, la Liberté, la Justice, l'Amour; — la Beauté, la Nature, les Saisons, les Climats, les Continents, les Mers; — des tribus indiennes, africaines, américaines, des colonies d'Européens dans les nouveaux mondes; le planteur, le mousse, le soldat, le vigneron, les grands bœufs de labour, les

blancs troupeaux, des bandes de vendangeurs, de bergers et de faneuses.

Les costumes, les mœurs de chaque temps sont rendus de manière à ce que l'illusion soit aussi complète que possible. On fait passer rapidement sous les yeux du public les différentes phases de l'humanité. Dans ces cirques les enfants acquièrent de l'instruction, les hommes du courage, les artistes des inspirations; tous prennent des leçons d'adresse et de sang-froid. Mais je m'arrête ici. Je ne veux pas entamer l'important sujet des représentations théâtrales et des enseignements qu'en retirera le peuple. J'y reviendrai quelque jour; cèla me fera passer de bonnes semaines dans cette vie monotone. — MAGNIFICAT !

Par les avenues, les jardins et les bois, à travers chemins et prairies sont dispersées les nombreuses sociétés de petits garçons, de jeunes hommes et de jeunes filles.

Les premiers couronnés de laurier, agitant des emblêmes et des drapeaux, se rapprochent, se divisent, se détournent, se poursuivent, chantent et crient dans toutes les langues: Magnificat ! Bravo ! Gloire ! All right ! Fahr zu ! Alante ! Vamos ! etc., etc.

Les jeunes gens promènent à travers les campagnes la procession dansante, bruyante, étourdissante. — Dans la valse rêveuse excellent les enfants de l'Allemagne et de la Suisse. — Les Slaves, les Hongrois, les Polonais sont élégants, agiles dans les polkas et les mazurkas aux figures variées. — Le marin de Bristol danse tout seul la gig nationale, sa consolation de chaque soir sur le pont du navire. — Les Napolitains et les Andaloux enlèvent avec amour la tarantelle et le fandango. — Les filles d'Orient, les almés, les péris voltigent dans les bosquets comme des feuilles de rose. — Les Français se font remarquer dans des quadrilles de caractère plutôt parlés que dansés. — En mesure ! En mesure ! MAGNIFICAT !

Le Tage offre le spectacle le plus animé que puisse rêver l'imagination. Dans ses flots de cristal, sur ses rives fertiles, des baigneurs, des baigneuses s'ébattent joyeusement entre les caresses du soleil et celles de l'eau. Les hommes audacieux fendent le courant de leurs poitrines vaillantes et le remontent

sans perdre de terrain. Les femmes délicates, habiles dans les exercices natatoires, s'étendent sur le fleuve bleu comme sur un sofa, se laissent aller avec confiance aux caprices de la vague qui les soulève, les emporte et les roule ainsi que des plumes légères. Les enfants n'ont plus peur de l'élément perfide; ils nagent naturellement; ils se jettent dans les profondeurs transparentes, la tête en avant, de hauteurs considérables; ils s'en vont à perte de vue, reviennent, plongent, cherchent dans les plantes marines les épingles d'or qu'on leur jette et les rapportent, triomphants, entre leurs lèvres. — L'homme chante sur les eaux comme le joyeux plongeon. — MAGNIFICAT!

D'un bord à l'autre, cent barques sont en ligne, légères, élancées, minces et fines, sensibles au moindre vent.

Le signal est donné. Cinquante descendent vers la mer en s'abandonnant à leurs blanches ailes; cinquante remontent vers la ville de toute la vigueur de leurs rames, elles soulèvent au soleil de minces lames de l'onde, brillantes comme des paillettes d'argent.

Des vertes, des bleues ou des rouges quelles seront les premières au but? Voyez les s'observer, se croiser, s'éviter, se dépasser! La surface du fleuve est labourée comme un champ dans la saison d'automne; l'esprit du mouvement semble animer tout ce monde liquide; chaque barque est l'âme de chaque vague; chaque matelot est soulevé par le battement de cœur du grand Océan. — MAGNIFICAT!

Les peuples profitent de cette réunion pour s'entretenir de leurs intérêts généraux. A cet effet le Palais des conseils publics est ouvert tout le jour. Des affiches spéciales font savoir, d'une manière précise, les heures consacrées à telles ou telles délibérations. Les travailleurs de chaque profession se rendent à la séance selon les avis donnés et s'éclairent sur tout ce qui concerne leur art.

Ces assemblées n'ont pour but que de se communiquer des idées, des expériences, des observations, des résultats et des découvertes, en un mot de traiter toutes les questions dont l'humanité s'occupe. Aucune opinion n'est sanctionnée par un vote; le suffrage universel n'existant pas et ne prouvant rien,

aucune majorité n'est constatée. La Loi, l'Autorité sont à jamais détruites. De ce qu'il entend, de ce qu'il voit, chacun prend ce qui lui convient dans toute la liberté de sa raison, ne subissant d'autres influences que celles qu'il recherche. La Centralisation gouvernementale, celle qui opprime les personnes, n'est plus pratiquée, n'est plus possible. Tous les citoyens sont fonctionnaires, et toutes les fonctions sont reliées par l'Echange. Aucune autre solidarité ne peut s'établir; elle a été reconnue nuisible à la liberté de l'individu, nuisible à l'organisme social. — MAGNIFICAT !

Dans les conversations, dans les relations personnelles, les hommes apprennent à se connaître, quelles que soient les distances qui séparent leurs demeures. Il n'est plus permis d'ignorer l'histoire, la géographie, la statistique et les mœurs des différents peuples, comme il arrivait souvent quand l'instruction se faisait par les livres et les cours. Les enfants grandissent en science, en habileté dans la fréquentation des hommes, des femmes et des vieillards; le groupe social est complet; la curiosité qui nous est naturelle et la seule pratique de la vie donnent la clef de toutes les connaissances. L'homme est émancipé dans sa pensée comme dans son corps; l'imagination poétise la matière et révèle l'infini. — MAGNIFICAT !

IX



Après que le soleil aura fait ses adieux à la terre, avant que les astres de la nuit soient venus l'éclairer de leurs lumières paisibles, à l'heure où nous nous sentons seuls et tristes sous le ciel sans étoiles, à cette heure l'homme sentira le besoin d'animer la nature par des splendeurs plus grandes encore que celles du jour.

Nombreux sont les divertissements qui s'offrent à l'humanité nouvelle pour passer ces longs crépuscules du soir. Les fraîches prairies l'invitent à la danse, les forêts silencieuses à la contemplation, les allées sablées à la promenade, le balancement des flots aux doux rêves dans le fond de la barque mollement soulevée.

La brise est propice aux voiles, les flots chanteurs caressent le rivage; ils appellent l'homme en soupirant. Un grand concert sera donné sur le Tage par tous les musiciens du monde.

Les Eaux redisent la gloire de l'Homme !

Rouge, c'est joie, bonheur, passion, amour, exubérance de vie! Donc que les clartés s'allument ! Du sommet des montagnes à l'abîme des ondes que tout brille, étincèle ! Jetez sur le beau fleuve comme un voile de feu, de sang, de vin et de soleil ! Que les plus dormeurs s'élancent sur la plaine inconstante, que personne ne goûte les douceurs du repos ! Que l'univers soit embrasé des lumières crées par l'homme ! Et que les oiseaux ne puissent distinguer s'ils chantent le jour ou la nuit !

La Terre redit la gloire de l'Homme !

Des milliers de barques se détachent du rivage; elles se dispersent sur les eaux en si grand nombre que l'hirondelle ne pourrait y mouiller ses plumes.

Les unes disposées en ronds, en carrés, en triangles, soulèvent leurs rames et se reposent, pareilles à des bandes d'oiseaux de passage après de longues traversées. — Les autres, solitaires, ne paraissent pas plus, dans l'immensité, que des coquilles de noix montées par des insectes. — Plusieurs se mettent en ligne, deux à deux, trois à trois, comme des nageurs; elles luttent d'adresse et d'agilité; leurs voiles les emportent ainsi que des fétus.

Les Vents redisent la gloire de l'Homme !

Et de même que sur la terre, quand les êtres s'endorment, la voix de chacun se distingue dans le murmure de tous, de même dans ce monde qui flotte sur les eaux, l'idiôme de chaque peuple se retrouve dans la confusion générale des langues.

Là c'est l'accent saccadé, bref, pressant, impérieux de l'Anglais, l'homme d'action et de constance sans cesse en lutte avec les éléments. — Ici, le dur langage de l'Allemand, ce langage qui semble fait pour rendre plus obscures encore les subtilités de sa métaphysique, et plus dramatiques ses chants. — Sur ce fond monotone tranche la vive phraséologie des Français, qui s'interrompent à chaque instant par des discussions et des éclats de rire. — L'ensemble est dominé, relié, bercé par l'intonation musicale des hommes de l'Orient et du Midi, si mélodieuse qu'elle semble venir du ciel. — Quant aux Slaves, ils sont les

interprètes de toutes les nations qui déjà commencent à se comprendre.

Les Langues des peuples redisent la gloire de l'Homme !

L'explosion de cent mille feux d'artifice donne le signal de la fête. Aussitôt l'incendie s'allume de toutes parts, pétille, s'irrite et se répand au loin. Le long des rives du fleuve resplendit le gaz d'éclairage dont les tuyaux s'enlacent comme des lierres aux rameaux des arbres. Ils grimpent, serpentent et se subdivisent en une infinité de branches suivant toutes les bifurcations des feuilles et des fleurs. La lumière pénètre jusqu'au cœur des plantes marines et jette dans leurs corolles tout l'éclat de la vie.

Les barques s'illuminent de couleurs variées. — Les unes ont des reflets vert-pâle, semblables à la douce clarté des lucioles. — Les autres sont d'un rouge sombre comme le feu des fournaises; quand elles glissent sur les eaux, on pourrait croire que nage le grand Léviathan dont parle le Prophète. — Plusieurs portent sur leurs ponts des feux de Bengale rutilants; elles paraissent comme la foudre qui roule parmi les eaux, comme un astre qui sombre, comme je ne sais quelle terrible puissance qui disposerait des épouvantements du gouffre. — Celles-ci suspendent au sommet de leurs mâts d'éclatants falots; à les voir de la rive, on les dirait détachées du fleuve et brûlant sur la montagne opposée comme un feu de Noël. — Celles-là qu'une lueur douteuse éclaire, figurent parfaitement la sombre embarcation du vieux nocher du Styx ou le frêle bateau qui portait sur les glaces Thor, le Dieu puissant qui n'avait peur de rien. — Un grand nombre contiennent tant de lampions écarlates qu'elles semblent, sur l'eau verte, comme dans les buissons les rouges fruits que mûrit l'automne. — Sur beaucoup brillent des étoiles, des roses, des phénix, des papillons, des insectes dorés qui s'ébattent dans les cordages. — De plus nombreuses encore sont couvertes de guirlandes, de croissants, de dômes, d'étincelles, d'emblêmes nationaux et fédéraux, de flammes bizarres comme celles des bâtiments corsaires.

Quand toutes les nacelles sont illuminées de la sorte, on allume la lumière électrique. Elle frappe les objets de son éclat sidérant, elle produit des effets fantastiques en se réfléchissant sur les traits hâlés des matelots, sur les délicates figures des femmes, dans les blondes chevelures des petits enfants. On croirait voir les anges des ténèbres confondus avec les esprits de lumière, nageant, se débattant dans une mer de feu.

Le Tage paraît comme tout ce que l'imagination peut rêver de plus riche : comme une plaine d'épis d'or au temps de la moisson ; comme un débarras de diadèmes emportés, balayés, écornés, éraillés par le flot des émeutes ; comme le soleil couchant sur les mondes qui croûlent ; comme le soleil levant sur les mondes qui naissent ; comme un ardent miroir ; comme un vase de vives flammes qui menacent de tout dévorer. Les rames teintes de sang se relèvent ainsi que de larges glaives qui viendraient de frapper.

La Lumière et le Feu redisent la gloire de l'Homme !

Parmi toutes ces barques s'avance la galère d'harmonie, la galère capitane incrustée de coquillages, bordée d'urnes d'albâtre qui versent constamment dans le fleuve des flots d'écume, d'eau bleue, verte ou rouge, des poissons de toutes couleurs, des perles d'or, des coraux, des paillettes d'argent. Elle contient vingt mille musiciens célèbres et les artistes qui ont organisé les réjouissances du jour. Au milieu s'élève un trône que supportent des vagues écumantes parfaitement figurées et sur lequel doit s'asseoir la divine reine de cette fête. Elle remorque cinquante gondoles aux cous de cygne tellement chargées de plantes marines qu'on jurerait autant d'îles s'avançant sur les flots.

Les Harmonies redisent la gloire de l'Homme !

La fête doit représenter la naissance de Vénus, déesse d'amour. L'ordonnateur du programme a choisi le moment où l'immortelle sort de l'écume des vagues frissonnantes de passion.

L'orchestre prélude par une harmonie suave et rêveuse, semblable à celle que produisent les oiseaux dans les premiers jours du printemps. Pendant toute cette mesure, les barques nagent lentement, se balancent, se rapprochent, s'effleurent pour imiter les caresses des ondes amoureuses.

Les cœurs se sentent pris d'un frémissement indicible ; la brune tête du jeune homme se penche sur le sein palpitant de sa douce maîtresse. C'est le même mouvement, le même accord, la même passion qui court dans les veines des rameurs, des musiciens et des amants.

Peu à peu la mesure devient plus entraînante, la mélodie plus voluptueuse ; elles éveillent des émotions divines qui ravissent en esprit. Chacun des assistants participe à l'existence universelle et réunit son âme au mouvement des mondes que berce l'harmonie.

La brise du soir agite doucement les herbes et les feuilles. La lune qui s'est levée se penche sur les eaux ; son regard curieux sonde le lit du fleuve comme une colonne de flamme. Les éléments se réjouissent de se voir dans des splendeurs si pures ; aucun nuage ne trouble la sérénité de l'atmosphère.

Alors tout se tait ; pas une rame ne fend l'onde, pas un instrument ne vibre, pas une voix n'interrompt le recueillement général.

Les Cieux redisent la gloire de l'Homme !

L'orchestre reprend par de longs soupirs, des exclamations rapides, des stances passionnées. On dirait l'explosion de la tendresse, l'emportement des désirs, la soif de l'âme éprise, la rage inassouvie des sens. La mesure se précipite, se retient, tempête, se cabre, pareille à un coursier qui lutte du poitrail contre les efforts de son maître. En même temps l'agitation des nacelles s'accélère, redouble. Elles se mutinent comme si elles étaient saisies de fureur ; elles glissent sur les eaux, se croisent et se traînent, languissantes, ainsi que des amants auxquels les baisers ne suffisent plus.

Le Tage redit la gloire de l'Homme !

Enfin l'orchestre éclate de toutes ses voix de bronze, de cloches, de grosses caisses et de canons. L'intervalle de ses silences est rempli par des chœurs formidables. La violence de l'amour ne peut plus être comprimée ; la féconde Amphitrite ne résiste plus aux transports furieux de l'amant qui la presse : la suprême seconde est venue dans laquelle il faut que deux êtres meurent d'amour ! !..

Alors les barques se serrent, se tassent, se pénètrent ; elles forment comme le sein gonflé de la mer qui va s'ouvrir. Vénus la belle est conçue dans un dernier baiser !

La strophe musicale devient perçante, râlante, déchirante de volupté. Dans une brusque secousse les bateaux s'écartant par moitié, laissent entre eux la galère capitane que fait bondir l'ondulation des vagues. Sur elle apparaît naissante la Déesse adorée, l'Aphrodite qui fait tourner la tête des pauvres humains.

En son honneur l'encens fume de toutes parts ; d'immenses soleils déployant leurs nuages de pourpre forment son auréole et la montrent aux mortels dans l'éclat de sa surnaturelle beauté.

L'Amour redit la gloire de l'Homme !

Dès qu'elle est née, les Nymphes et les Naïades accourent autour d'elle sur les cinquante barques vertes de feuillage ; elles chantent :

« Salut ! mère d'amour et de grâce, source intarissable de fécondité, de bonheur et de joie ! Salut ! tous les êtres t'adorent, et quand ils te prient, leur extase est si grande qu'ils se figurent mourir ! Nous sommes tes sœurs, tes filles et tes compagnes ; nous jouissons de tes amours, tu protèges les nôtres. Tu es notre reine, plus belle, plus aimable que nous toutes. Et nous sommes heureuses quand tu nous permets de baiser tes pieds !

» O Vénus ! éternellement aimante, éternellement jeune, ô divine Andalouse, laisse-nous mettre en ta main la hampe du jonc fleuri, laisse-nous ceindre ta taille si fine d'écharpes bleues ou vertes, plus impalpables que les nuages et les eaux. Qu'autour de toi, comme un essaim de bengalis, voltigent les clairvoyants Amours si dociles à tes ordres ! Que l'air promène au loin d'enivrants parfums ! Que l'écume qui t'a formée rajeunisse à jamais tes charmes ! Que tout chante, que tout s'anime d'une vie nouvelle !

» Que l'Univers redise les joies de l'Homme ! »

Elles disent et forment autour de Vénus la ronde bondissante. Elles sont belles, jeunes, enchanteresses, les Néréïdes, les amoureuses ! Elles promettent aux hommes des joies sans fin.

Il en est venu de tous les rivages : des rêveuses de Mecklembourg aux yeux verts, profonds et calmes comme les songes heureux ; — des blanches du Lancashire et du Pays de Galles ; — des fraîches de l'Armorique et des Flandres, celles que Rubens drapait si largement dans les riches couleurs tombées de son pinceau ; — des brunes de Valence, de Naples, de Venise, les préférées de tous les peintres et de tous les poètes. Toutes rendent hommage à la fille de Cadix, à la Vierge espagnole telle que la rêva le très-grand Murillo.

La Beauté chante la gloire de l'Homme !

Les fanfares s'appellent ; à de grandes distances le cor répond au cor. Les matelots fatigués se penchent sur leurs rames. Une molle extase s'empare de tous les êtres. Vénus et sa cour font la revue de l'escadre joyeuse. Elles passent et repassent autour des nacelles ; leurs regards s'enflamment, leurs poitrines se soulèvent,

l'haleine et la voix leur manquent à mesure qu'elles reconnaissent les heureux amants qu'elles préfèreront ce soir.

.... C'en est fait : la fièvre les gagne, elles cèdent aux désirs qui les affollent. Les lumières s'éteignent; leurs dernières étincelles voltigent sur les eaux comme des feux-follets. Chacune des déesses saute dans la barque de celui qu'elle aime et le serre dans ses bras. Et chaque barque s'enfuit de toute sa vitesse, emportant à la rive son doux fardeau.

Gloire! Gloire! Dans les villas qui bordent le Tage, les coignassiers, les orangers répandront toute la nuit leurs senteurs embaumées; les tendres palomas roucouleront jusqu'à l'aube. Tandis que jusqu'au grand soleil, l'homme plus heureux encore s'enivrera d'amour!

Oh! souffle dans la brise, divine Vénus! Enfle les voiles des nacelles où l'on s'adore, allume les passions dans tous les cœurs sensibles! Ordonne à l'Echo de parler de caresses, à Cynthie de voiler ses yeux de sage-femme, dis au rossignol de charmer sa compagne chérie, commande aux étoiles de prêter à la terre une partie de leurs vives ardeurs! Grandis l'homme par la poésie, les songes! Qu'il implore de toi, de la femme parfaite, la plus douce des morts! — Une mort qui le surprenne au comble du bonheur et l'entraîne, plein d'activité, d'illusions, dans le torrent lointain de ses futures existences! — Et qu'animé par ton souffle, il parcoure ses carrières successives, toujours heureux, toujours libre, infatigable dans le travail, l'amour et la pensée!

Gloire! Gloire! Celle qui pleurait se réjouit, celle qui subissait l'injustice s'est éprise du droit, celle qui n'enfantait plus est devenue féconde; l'Humanité fortunée revit de siècle en siècle, rayonnante d'amour!

J'ai raconté le songe qui bien des fois me rendit heureux quand je vivais sous ton beau ciel, Ibérie bien-aimée. Mais pauvre le poète quand il lui faut révéler tous les secrets de son âme; il ne réalise jamais son rêve; s'il le tente, il est honteux et fier à la fois comme le tout jeune homme quand il a possédé la maîtresse que ses illusions embellissaient.

Cependant je n'ai pu rabattre sur les traits radieux de l'Avenir le voile de vapeurs que dissipèrent mes yeux; je n'ai pu garder

pour moi seul des révélations qui intéressent à si haut point tous les hommes.

Apprenez donc, ô mes contemporains, que ma PRÉDICTION se confirmera dans le siècle prochain, et que sa réalisation sera mille fois plus splendide que la vision incomplète d'un malheureux civilisé. — Vision toujours troublée par la santé précaire et par les besoins quotidiens de la vie!

Sans doute alors les peuples ne seront plus désignés par leurs noms d'à présent; sans aucun doute les frontières actuelles auront disparu; sans doute le principe de solidarité s'étendra jusqu'à l'humanité tout entière, et celui de liberté jusqu'aux individus les plus originaux; sans doute les divisions de communes, de patries ne seront plus fixes comme nous les voyons maintenant; sans doute il n'y aura plus de centralisation possible; sans doute aucun la Révolution défera, refera, brassera sans cesse les groupes sociaux, ethniques et administratifs.

Et c'est en raison même de ces modifications continuelles qu'il m'est impossible de prévoir toutes les organisations, classifications, divisions, subdivisions de détail qu'entraînera ce nouvel ordre de choses plus conforme à la nature, au bonheur, à la liberté. J'ai donc été contraint d'employer encore les dénominations qui servent à distinguer les hommes d'aujourd'hui.

En adoptant l'hypothèse d'une nouvelle ethnographie quelconque, je serais tombé bien certainement dans le double travers d'être incompréhensible pour mes lecteurs et peu certain de mes prophéties.

Or je le répète, les prophètes sont, de tous les philosophes, ceux qui doivent le moins se tromper parce qu'ils sont dégagés de tout intérêt actuel; ce sont, de tous les écrivains, ceux qui doivent s'exprimer le plus clairement pour convaincre la foule des incrédules; ce sont, de tous les hommes, ceux qui doivent le moins abandonner leurs assertions au hasard.

J'ai regardé le ciel. Tout ce qui réjouit les hommes y brille sans nuages: les astres, les étoiles, l'or et l'azur. Tout ce qui les afflige est sanglant, terne, gris, sombre, noir comme la mort, confondu, sans norme, sans repos, en continuelle guerre, traînant après soi des épouvantements. Que le prophète s'inspire de la pureté des cieux! — MAGNIFICAT!

ITALIE.

MARINA.

—SUR LE SUICIDE.

Torino, Gennajo 1855.

« 'T is ours to bear, not judge the dead; and they
Who doom to hell, themselves are on the way,
Unless these bullies of eternal pains
Are pardon 'd their bad hearts for their worse brains. »

Byron.

I

Mon âme se plaît aux histoires sombres. Sous le ciel d'Italie semé d'étoiles, je ramasse tout d'abord une suicidée, pauvre femme que brisa l'amour. — L'amour tue!

Marina Ferro : sourcils noirs, œil sauvage, teint de pêche mûre, tête volontaire sur un cou nerveux; fille de Turin, la belle ville, fille d'Ausonie qui sut aimer jusqu'à la mort. — L'amour tue!

Femmes pauvres, ah ne vous prenez point de passion pour les valets! — L'amour tue!

Ecoutez plutôt l'histoire de Marina :

Elle était belle et fraîche comme le lys des vallées qui n'attend pour éclore qu'un baiser du soleil. Elle était plus gaie que l'alouette au point du jour. Elle avait dix-sept ans, l'ouvrière diligente. Le travail de la semaine suffisait à sa vie. Le dimanche, elle courait avec ses compagnes par les collines ombreuses qui bordent l'Eridan.

— Eridan ! nom fameux qui me rappelle l'histoire de mes semblables remplie de guerres, de trahisons, de malheurs ! Dans tes ondes vertes je vois du sang; sur le sable de tes rives je retrouve les pas des ravageurs fameux : Annibal et César, Attila, Bourbon, Philibert-Emmanuel, les deux Eugène et Napoléon. J'entends les Alpes voisines trembler sous le poids des armées envahissantes; les feux infernaux mugissent indomptés : les jours de deuil vont revenir. Ecartons ces images. —

Joyeuse, insouciante, naïve dans sa superstition comme toutes les jeunes filles, Marina demandait à la marguerite des montagnes les secrets de son avenir. Serai-je heureuse, disait-elle? Et la blanche prophétesse du pauvre répondait invariablement : *point du tout!*

Et de colère, la jeune fille froissait dans ses petites mains brunes la pauvre fleur, et la jetait aux eaux du fleuve qui bientôt l'avait submergée. — Funeste vertu que la Franchise ! Plus funeste encore le don de Prophétie !

II

Par une tiède soirée de juin, le long du chemin rapide qui conduit de Turin à Chieri, Marina revenait. Elle était lasse des jeux, des danses et des chants de la journée. C'était la fête de Saint-Jean.

Prends garde, ô jeune fille ! ne t'écarte pas ainsi de tes compagnes. La Joie glisse sur le matin de notre vie comme l'aurore souriante, sur la cime des monts. Mais ensuite viennent le Travail et la Peine qui nous mûrissent et nous consument : les feux ardents du jour brûlent sans pitié l'herbe des champs ! — La douleur tue !

...... Pour qui ces chants d'allégresse? Pour qui le carillon des cloches bavardes, les fleurs écarlates dans la chevelure des vierges, les habits de fête, les arcs de triomphe, les grands feux de houx, les dépouilles de la nature sur la route sablée?

Serait-ce pour la pauvre fille aux pieds mignons? Non, c'est pour la reine de Sardaigne, de Chypre et Jérusalem; déjà ses blancs coursiers hennissent dans les gorges profondes.

Prends garde, ô jeune fille! ne t'écarte pas ainsi de tes compagnes. Range-toi sur le chemin des rois. Car les mêmes hommes qui se prosternent sous les roues de leurs chars ne te relèveraient pas, toi pauvre, si tu glissais sur une feuille de rose. — La Pauvreté, c'est le Crime!

Pareil à l'ange tentateur, le Soleil se couche dans les nuages sombres, provoquant les mortels aux doux mystères des nuits. Du fond des abîmes les vents du soir s'élèvent, dispersant dans l'infini les feuilles nouvelles. Un voile de vapeurs est étendu sur les eaux tranquilles, comme un drap mortuaire sur les formes transparentes des enfants. Le long murmure des êtres ressemble au bâillement de la Mort qui s'éveille!

Prends garde, ô jeune fille! ne t'éloigne pas ainsi de tes compagnes. Vois-tu cette goutte de sang dans le fleuve limpide? C'est le dernier regard du soleil fatigué, l'œil rouge de l'oiseau de proie qui demande son festin; c'est la bouche altérée de l'abîme qui s'entr'ouvre pour engloutir. — Car toujours la Terre dévore les derniers-nés de ses entrailles: les fleurs à peine écloses, et les jeunes filles, et les enfants!

Une mystérieuse lumière s'étend sur les cieux. La reine des nuits paraît aux limites de son empire, les corolles des fleurs se ferment sur la rosée d'en haut. Le Silence descend de son trône d'ébène.

Prends garde, ô jeune fille! Il vient plus d'enfants à la nuit qu'au jour. Et la pâle Déesse des soirs soutient seule dans les souffrances de la maternité les femmes déçues. Prends garde que ton cœur ne se heurte contre un amour grossier! Ne vois-tu pas que les branches des arbres étendent leurs ombres en travers de tes pas pour te prévenir contre les mauvaises rencontres?

Sur la route passent de jeunes garçons, des blonds et des bruns. Ils racontent leurs conquêtes comme des coqs glorieux.

L'un d'eux porte chaîne d'or au cou, diamants aux doigts; sa parole est plus distinguée que celle des autres : c'est un valet du roi !

Prends garde, ô jeune fille ! ne t'éloigne pas ainsi de tes compagnes.....

III

Depuis ce soir funeste deux semaines ont passé....

Pourquoi pleure la jeune fille? Pourquoi ne sort-elle plus de sa chambre solitaire? Pourquoi laisse-t-elle ses beaux cheveux en désordre et son travail inachevé?....

Amour, Amour! tu commences et tu finis par de cuisants regrets. Et tu noies dans des torrents d'amertume la seule goutte d'ivresse que tu verses, rieur, à notre cœur mortel!

Je t'aime! Il n'avait dit que ces deux mots, le jeune homme à la voix sonore. Et maintenant ces mots vibraient dans tout l'être de Marina comme la Parole créatrice dans l'Eternité profonde. La lumière s'était faite dans son âme, lumière infinie, dévorante!

Je t'aime! Elle n'entendait plus dans le monde que cet hymne des bienheureux; elle le répéterait toute sa vie, dans les prières du soir et dans celles du matin. — Ainsi rêvent les vierges. Et malheur à qui les trompe!

Imprudents qui déchaînez l'incendie sur leurs imaginations pensives, n'avez-vous jamais vu les vertes forêts se tordre dans le feu, pousser vers le ciel un cri déchirant, et mourir!? Ah! ne promettez pas la vie de vos lèvres roses si votre cœur est noir et ne peut donner que la mort!!

Cependant elle était à lui s'il la voulait, la noble fille, au valet du roi! Tant que durait la nuit elle l'appelait, se faisant petite pour lui laisser place dans sa couche. Mille fois elle baisait l'oreiller brodé de ses mains et qu'elle destinait à reposer la tête chérie. — Ainsi font les vierges. Et malheur à qui les trompe!

Or il advint un soir que le valet du roi voulut la pauvre fille, et que la pauvre fille fut à lui....

Modestes lectrices, vous n'attendez pas de moi que je raconte comment une enfant de dix-sept ans s'évanouit aux bras du bien-aimé. S'il me fallait une description du doux péché d'origine, je laisserais tomber cette plume de mes indignes mains, vous la ramasseriez, et j'apprendrais par cœur votre divin récit....

Laissez-moi seulement vous dire que Marina la brune ne succomba point comme Danaë la blonde, sous une averse d'or. Elle ne fut pas séduite, non! mais elle se donna dans toute la naïveté de son cœur.

IV

Neuf mois après.... Que de mystères se déroulent pendant ces neuf mois! Que de travail fait l'homme quand il obéit à son attraction!.... Neuf mois après, une fraîche existence scintillait sur les abimes du Néant, comme une étoile sur le sein des nuits. La Vierge était devenue mère; des baisers d'une génération, divine essence, elle avait fait une génération nouvelle.

— Infinie, toute puissante, créatrice, éternelle est la tendresse de la femme! A vous amour et culte, Vénus antique, Madone de Raphaël, Béatrice, Laura, Hélène et Cléopâtre, Myrrha de Byron, Madeleine affligée, filles d'Eve conservant et renouvelant l'existence de tous au péril de la vôtre.... La femme qui sait aimer fait tout son travail ici bas. —

Beaux sont tes enfants, Amour aux grandes ailes, saint Amour indompté! Belle était la petite fille blonde que Marina berçait dans sa mansarde, près des anges et des oiseaux. Epris de son sourire, les anges chantaient: « Mère! laisse-la s'envoler vers nos sphères éclatantes; elle y sera plus heureuse que sur la terre où rampent les serpents..... »

Jaloux de sa beauté, les oiseaux chantaient: « Mère! permets qu'elle s'élance avec nous dans l'air sans bornes; nous lui ferons un doux nid de verdure au bord des ruisseaux en fleurs. Près de toi la Misère l'attend..... »

Souvent aussi les vieillards la prenaient sur leurs genoux trem-

blants, et la baisant au front : « Mère, disaient-ils, confie-nous l'enfant aux yeux bleus ; elle nous rappellera nos joies et nos amours à jamais perdues. Nous la rendrons bonne et sage, car les années donnent de l'expérience. Car nous avons eu la patience de vivre. Et puisses-tu ne jamais savoir ce qu'il faut de courage pour cela !.... »

Et Marina tendait vers les cieux l'enfant rieuse, et pendant quelques instants la laissait aux bras des vieillards. Puis jalouse, elle la ramenait sur son sein, redoutant qu'elle ne fût séduite par les harmonies des mondes supérieurs et ramenée dans l'Eternité dont elle sortait à peine.

Oh que ne la laissait-elle emporter par les anges, les oiseaux et les vieillards adorés des enfants ! Ou plutôt, pourquoi l'avait-elle déposée dans cette vallée de nos larmes où elle ne devait passer, la pauvre enfant, que les heures suffisantes pour qu'on rabotât son cercueil ? !

— Hélas ! Notre existence est une coupe taillée dans le cristal et remplie jusqu'au bord d'un liquide vermeil ; elle étincelle devant notre jeunesse, comme un mirage à l'horizon des déserts. Altérés de santé, de bonheur et d'amour, haletants, semblables aux coursiers de bataille, nous la buvons d'un trait. Tant mieux !.....

Malheur à celui qui prendrait le temps de goûter le breuvage amer ! Malheur au malade qui saurait lire dans la conscience du médecin ! Malheur à qui ne verrait plus dans le monde que solitude et poison ! L'espérance est ignorante et naïve, mais ses ailes sont rapides et son âme forte. Le Désespoir est clairvoyant au contraire, mais il a les membres paralysés et le souffle de glace. On ne guérit pas de sa morsure.

Hommes ! ne sondez pas trop l'avenir, ne l'ébranlez point sur ses bases ; il vous écraserait, vermisseaux ! Heureux ceux qui n'ont pas la vue trop courte, mais plus heureux encore ceux qui ne l'ont pas trop longue ! Les prophètes sont tous condamnés à mort. L'Humanité compte ses pas et ne fait l'un qu'après l'autre. —

Deux amours trop infinis remplissaient le cœur de Marina pour qu'elle songeât à la veille ou au lendemain.

Son enfant, cette créature frêle, c'était sa joie, le but de son travail, le gage de son amour, le sceau de sa vie, l'arc-en-ciel qui l'unissait au bien-aimé, comme la terre au firmament.

Elle le baignait dans les eaux parfumées, elle lui faisait apprendre le nom de son père, elle nattait ses cheveux avec des rubans de mille couleurs, elle y répandait des fleurs. — Car sur la tête de cet enfant, comme sur un autel, le valet du roi s'était engagé par solemnel serment à Marina la brune.

V

Un vent furieux s'élève, chassant devant lui les nuages déchirés : on dirait le hurlement du Remords qui s'acharne sur les grands coupables. Les cataractes du ciel s'ouvrent, la pluie tombe épaisse et rapide. Les rues sont désertes en un instant. Sous l'auvent du grand toit, près de la fenêtre de Marina, s'est abritée l'hirondelle qui rappelle ses petits sous son aile tremblante et pousse des cris d'effroi.

— Et Marina qui l'entend se lève de son travail :

« Oh qu'as-tu, lui dit-elle, pauvre mère venue de si loin ? Le martinet aux serres cruelles a-t-il ravi le fruit de tes amours ? Ou bien le passereau fainéant s'est-il installé dans ton beau nid si péniblement élevé ? As-tu froid ou faim ? As-tu peur ? Les hommes t'auraient-ils blessée ?

» Chère petite ! viens près de moi, je te défendrai, j'étancherai le sang de tes plaies. Les pauvres ne se trahissent point ; et ma mansarde, mon dernier pain, mon plus fin morceau de toile blanche sont à toi comme à moi. Ne partages-tu pas toutes les émotions de ma vie ? Quand je suis triste, je te vois en deuil, et nous pleurons ensemble. Quand je suis en fête, tu secoues tes plumes au soleil, et nous chantons. Et les anges qui passent tout près emportent sur leurs ailes les soupirs de nos cœurs. »

— Et l'hirondelle qui la comprend, répond :

« Ne vois-tu pas l'éclair ? N'entends-tu pas les râles de l'ouragan ? Ne trembles-tu pas, ma sœur ? Ah quand Dieu tempête dans les cieux, quand les grands de la terre sont pris d'effroi,

malheur aux pauvres ! Malheur sur nous, ma sœur, et malheur sur nos enfants chéris !

» Entends-tu l'épouvantable tremblement ? L'Ange destructeur déracine la terre de ses assises ; des flots de feu jaillissent de la blessure large ; nous sommes précipitées avec le globe dans un chaos sans fin. Partout où ma vue porte, la nature est noire et vide comme un tombeau violé. O ma bien-aimée sœur ! j'ai froid, mes petits sont tremblants, et je suis abandonnée de leur père ! »

— « Et pourquoi Dieu, pourquoi les puissants nous en voudraient-ils ? dis-moi, reprend la Marina ? Ils ont bien autre à faire qu'à s'occuper de nous. D'ailleurs nous ne les gênons point ; nous tenons si peu de place dans le monde, et nous y faisons si peu de bruit. Que nous faut-il pour vivre ? Les rayons du soleil, le grand air, l'eau du ciel, les bains du fleuve pour toutes deux ; pour toi les insectes noirs qui sont de trop sur terre ; pour moi les miettes de pain blanc que les riches laissent tomber de leurs tables ?

» Ne tremble donc point, ma sœur, et ne crains rien de Dieu que les plus savants d'entre les hommes ne connaissent même pas. Viens chez moi ; tu te réchaufferas avec tes petits et nous deviserons pendant qu'au dehors grondera l'orage. »

— « Merci de ton offre hospitalière, mais je ne saurais en profiter. Marina, tu es bonne, mais cruels sont tes semblables. Chaque jour je bénis ma mère qui m'apprit à me passer de leurs foyers. Et mes enfants me béniront quand leurs plumes devenues fortes, je les entraînerai sur ma trace dans les airs sans limites.

» Car je suis l'Oiseau des promesses dont la fécondité peuple tous les climats. Je suis l'Hôte béni qui ramène les beaux jours. Je suis la Voyageuse à l'aile intrépide. Je suis la Prophétesse qui chante sur les ruines des empires. Je suis la Voix de l'éternelle Révolution. Je suis la fille sauvage de la Liberté sainte et je meurs dans l'esclavage. J'habite les palais et les chaumières ; je connais civilisés et barbares, blancs et noirs, forêts et navires, sud et nord, cieux et mers, enfer et paradis. Je vois plus en un jour avec mes yeux perçants que les savants, dans toute leur existence, avec leurs instruments de cuivre.... Trop tôt hélas ! il te souviendra, ma sœur, de ma prédiction !... »

VI

... Et pas plus tard que ce soir-là se vérifia pour la pauvre fille la prédiction de l'hirondelle.

Les vents ont fait silence. De ses rayons sanglants le soleil dévore les eaux répandues sur la terre, comme l'amant jaloux, les larmes de la femme outragée. C'est le déclin du jour. L'oiseau noir va chercher la nourriture pour ses enfants et revient de tout son vol auprès de la mansarde. Avant de s'endormir, il y jette un regard.

La petite fille est couchée. Marina serre son travail, allume la lampe confidente des transports de tendresse et dépose une couronne de roses autour du portrait aimé. Puis elle tire les rideaux discrets; c'est l'heure du rendez-vous!

L'oiseau prophète replie sous son aile sa tête fatiguée et s'endort d'un mauvais sommeil. Les roses humides versent des pleurs. Epouvanté, l'enfant s'éveille; il voit du sang sur son berceau....

Tout entière aux joies de l'attente, Marina rassure l'enfant, essuie les pleurs des roses tombées sur ses mains; son âme se refuse aux appréhensions sinistres. Cependant la Nuit indulgente aux amours est tombée depuis longtemps, et le bien-aimé ne vient pas!

Pourquoi tarde-t-il ainsi? Qui peut le retenir? Serait-il en danger? Aurait-il en ce monde une affection plus chère que sa Marina? Elle, femme timide, elle irait le chercher aux limites du ciel, à travers mille morts. Et lui ne paraît point!

... Des pas résonnent dans l'escalier sonore... Il vient, il vient! Elle écoute... Non, les pas s'arrêtent à l'étage inférieur... — Elle entend une voix mâle... C'est bien lui cette fois... Elle se penche encore... La voix s'éloigne... Désillusion! — Pazienza! Du moins elle l'adorera dans tout ce qui lui ressemble; elle contemplera son image et son enfant!

Elle prend et quitte cent fois son travail... Les heures se passent... Rien, rien que le silence menaçant!... La cloche du couvent sonne douze coups qui frappent douze siècles sur le cœur de la pauvre jeune fille. Qui jamais précipita ton cours, s'écrie-t-elle, ô Temps inexorable? — Vieille histoire, émotion toujours neuve qu'un rendez-vous!

... On frappe... Plus de doute, il est là! Comment ne l'a-t-elle pas entendu? Comme elle se promet de gronder fort et de pardonner vite! Comme elle regagnera le temps perdu dans des angoisses vaines! Comme elle lui fera promettre de ne plus l'effrayer ainsi! Désormais, elle le retiendra près d'elle. Heureux prisonnier!

Elle ouvre... Malédiction! C'est la femme laide et jalouse, sa voisine, qui jamais ne lui parla que de malheurs. En une seconde, passent dans l'esprit de Marina, comme autant d'éclairs, l'orage de la journée, les prédictions de l'oiseau noir, les larmes des roses et les cris de l'enfant.

VII

Marina n'a plus d'amant, son enfant n'a plus de père; le valet du roi s'est promis à plus riche que sa maîtresse. Telles furent les nouvelles qu'apporta dans la mansarde la femme laide et jalouse. — Messager boiteux, mauvais message.

Elle a consulté sa conscience, elle a regardé son enfant, elle a pris son parti, la fille brune! De joie, la Mort a grincé des dents. — L'Amour tue!

La pauvre femme trompée n'a plus d'amie que l'hirondelle. Le spectacle du malheur éloigne les hommes intéressés. Fortuné qui n'a pas été mis à cette épreuve!

VIII

Avez-vous vu faire la dernière toilette des condamnés? Ils ne sont pas plus tristes que n'était la belle ouvrière, revêtant sa robe de fête pour aller trouver son amant.

De mon temps, temps de misère et de vanité, les laquais sont plus arrogants que leurs maîtres. Le valet du roi ne recevait pas.

...La mansarde la plus étroite est trop large encore quand on y ramène pour compagnon le désespoir! Le Désespoir, conseiller sombre, le seul hôte de Marina désormais.

Oh! maudits les plus heureux souvenirs quand ils tombent, brillants comme des rayons de soleil, sur un cœur désolé!

L'hirondelle chante encore, pauvre sybille, comme la première fois! Hérissées sont ses plumes. L'épervier, tyran des cieux, emporte dans ses serres le dernier de ses petits. Une goutte de sang se brise sur les pavés de la cour. Malheur! Le sang appelle le sang...

IX

« O Mort! dernier asile des êtres affligés, je t'implore à genoux! Jamais vierge au blanc corsage ne parut plus belle à son fiancé que tu ne me parais, ô Mort! Squelette de l'Espérance, attends-moi deux secondes; une prière à Dieu et je suis dans tes bras. » — Ainsi chantait la Marina.

— Elle valait bien la peine d'être ramassée, la sainte femme à l'œil noir. Et la Mort qui passait arrêta son char. —

« Tu m'es témoin, Seigneur! reprend-elle, que j'eusse aimé la vie pour cette enfant, pour son père et pour moi! Tu m'es témoin que je voulais rendre heureux, être heureuse! Tu m'es

témoin que le dernier battement de ce cœur et sa bénédiction suprême sont pour celui que réjouira ma mort !

» Joie, Bonté, Bienveillance, doux effluves d'Amour, Etoile d'Espoir, roulez, feuilles mortes, à l'abîme des temps qui ne reviendront plus. » Et déchirant son voile : « Ainsi passe ta gloire, ô monde, et ce qui vaut mieux ton bonheur !

» Et toi, viens mon enfant, sur le cœur de ta mère. Les cieux dorés s'ouvrent devant nous ! Entends le chant des anges qui nous attendent, joyeux ! Félicité d'en haut, éternelle Justice, jette un regard sur nous qui mourons pour toi ! »

Ainsi dit la fille à la longue chevelure. Puis elle regarde la fenêtre ouverte, serre la fragile créature sur son sein palpitant. Et bondissant sur la pierre, les yeux hagards, les cheveux frémissants d'horreur, elle s'élance, invaincue, dans les âges futurs ! — Heureux, heureux les morts ! !...

..... En ce moment on vit un rayon de soleil fondre la nue ; le jeune Phénix battit le firmament de son aile qui jamais ne brûle. Et les cieux retentirent comme les harpes d'Eolie touchées par le souffle de l'Inspiration.

On vit aussi l'oiseau noir fondre sur le pavé de la cour et longtemps se débattre dans le sang des morts qu'il avait tant aimés !...

Ainsi meurent les vierges. Et malheur à qui les trompe !

X

Ainsi va notre monde. — L'amour tue, la douleur entretient la vie ; la mort des uns fait marier les autres.

Le jour où Marina succombe, trahie dans son amour, le valet du roi présente à la bénédiction des prêtres sa fiancée nouvelle.

Dans cette heure suprême deux jeunes filles se promettent : l'une à la Mort, l'autre à l'Epoux.

Oh ! l'amante légitime plaint le sort de sa rivale ; mais elle ne sent pas encore les épines cachées sous les roses de sa couronne ! Et le valet du roi serait jaloux de la Mort, s'il pouvait contempler la beauté de Marina montant à l'Infini.

Cependant le triple sacrifice s'acomplit. A son intérêt l'homme grossier immole une mère et son enfant, une jeune fille et son avenir ! Le nom que cet homme refuse à la pauvre femme pour la protéger contre l'opinion, il l'impose à la jeune fille pour l'asservir par l'opinion ! Et dans la conscience de cet homme il ne s'élève pas un remords, et dans son cœur, pas un soupir ! — Les voies de la Révolution sont inflexibles, et redoutables les coups dont elle frappe les hommes !

Allez cueillir les rameaux de l'oranger ; jetez la gaze blanche sur les noirs cheveux de l'épouse ; serrez sa taille mince dans la ceinture de soie ! — La pauvre mère foule aux pieds les dernières fleurs qu'apporta son amant ; elle se pare pour la mort comme pour une fête ; sa main tremblante passe un ruban noir autour de son cou.

Menez, ramenez la danse joyeuse ; étendez les draps fins dans la couche des époux ; récitez-leur des vers et des chansons ! — La pauvre mère s'élance de la mansarde ; elle brise son crâne sur un lit de pavés ; le monde cruel voue sa mémoire aux tourments de l'Enfer !

Prêtez, recevez des serments d'amour ; passez dans vos doigts roses l'anneau des alliances ; formez des projets de bonheur ! — La pauvre mère connaît la sainteté des promesses que font les hommes et le titre de l'or qu'il donnent. Dans son désespoir, elle ne sait plus exprimer que ces adieux déchirants :

XI

« Adieu ! ma belle ville, fleuve aimé, collines en fleurs, et toi flambeau du jour qui daignais sourire à mon bonheur. Adieu ! — La nature est trop belle pour supporter la vue de mon infortune !

» Adieu ! monde qui poursuis de tes outrages les plus sanglants la fille des plus pauvres, victime de sa foi. Monde impitoyable et lâche, adieu ! — Tu me refuses le travail et l'estime. Et moi je refuse le pain de tes aumônes, et je suis trop fière pour boire les larmes de mon honneur mêlées au fiel de tes mépris !

» Adieu ! folles compagnes de ma jeunesse. Puisse ma mort vous sauver ! Puissiez-vous prendre garde aux belles paroles des garçons ! Puisse votre premier amour ne pas dévorer votre fraîche existence ! A vous adieu !

» Adieu tous ceux que j'aime ! Pardonnez-moi ma mort. Car cet amour, c'était ma vie ; mort cet amour, il me fallait mourir ! Pour moi malheureuse la terre était vide. Je voyais des crêpes sur toutes choses : sur les murs de la mansarde, sur les fruits des arbres, sur les flots limpides, sur l'azur du ciel, sur la blanche couverte de mon lit, sur les yeux de mon enfant ! Tous ceux que j'aime, adieu ! Pardonnez-moi ! !

» Adieu tout ce qui respire, tout ce qui joue, tout ce qui fleurit, tout ce qui peut aimer sur la terre souriante ! Garçons au teint bruni, filles aux pieds cambrés, enfants aimés de leurs pères, adieu ! — Je ne veux pas envier, je ne veux pas maudire. Soyez heureux, soyez bénis ! Pour moi la mort est une nécessité suprême. Demain si je vivais, j'aurais faim, j'aurais honte : je haïrais.....

» Adieu ! père adoré. Pardonne si je vais rejoindre la mère, la bonne mère qui est aux cieux. Pardonne si je laisse ta vieillesse sans appui. Mais je n'en peux davantage..... Père, adieu !

» Adieu ! toi que j'aimais tant. Oh ! plus que la Madone sainte, plus que la mémoire de celle qui m'engendra, toi que j'aime jusque dans la Mort..... Je te pardonne ! Je veux oublier que tu m'as refusé ton bras contre le monde et ton nom pour l'enfant de nos amours ; je veux oublier que tu m'as fait offrir un peu de ton argent pour tout mon honneur livré. — Gratuité d'outrage contre gratuité d'amour ! — Puisse ta conscience ne pas se souvenir plus que mon cœur ! Adieu toi, bien-aimé !

» Adieu ! le dernier, le meilleur, à toi la pauvrette, hirondelle à la gorge blanche. Loin sont nos jours de fête, ô ma sœur malheureuse ! — Que la nature était belle quand l'étoile des matins se levait sur sa couche d'azur, quand tu la saluais de tes chants ; quand elle t'éveillait, hirondelle, et que tu m'éveillais après ! Qu'elle était belle encore, le soir, quand le soleil couchant regardait pour la dernière fois nos vertes collines, et que tu revenais, chanteuse, en suivant sa traînée de feu !

..... » Vous qui relèverez mon corps, vous qui viendrez vous asseoir sur le gazon de ma tombe, vous que l'amour tue, vous que l'amour fait vivre ! une larme, une prière en passant pour la

pauvre Marina. Ce sont des pleurs sacrés, ceux qu'on verse sur le malheur !

» Oh ! ne m'accusez pas. Car mon âme s'envole, semblable à la fleur de l'anémone froissée sous le sabot du ruminant. L'anémone ne vit qu'une heure, mais bleue, mais pure, symbole d'espérance et d'amour. Oh ! ne m'accusez pas ! »

XII

Certes plus touchants que ceux-ci furent les adieux sur lesquels la Marina déposa son dernier baiser. Mais je n'ai que ma plume pour reproduire le sublime langage d'une âme qui rompt ses fers !

O plume ! tu n'es bonne qu'à salir les doigts des érudits, et je te briserais sur leurs fronts, instrument misérable, tant l'impatience de ma pensée souffre de ta lenteur !

Du moins si je tenais dans cette droite émue l'archet ou le pinceau, je ferais admirer au monde la libre et fière femme qui mourut pour racheter ses compagnes de la servitude imposée par les hommes !

A moi donc, à moi tout le sang de mes veines ouvertes ! Qu'il descende goutte à goutte dans cette plume rebelle à mes efforts; qu'il la réchauffe, la ramollisse, la ploie sous ma main comme un métal fusible :

Afin que chaque battement de mon cœur se retrouve dans chaque mot, dans chaque lettre déposés sur ce papier.

Car c'est encore une grande revendication, celle que j'entreprends aujourd'hui pour une femme qui sut aimer, pour une morte, contre tous les hommes calculateurs, contre la civilisation vivante !

De l'univers des tombes, levez-vous, ombres *des forts*, *victimes* salies par la main des sociétés jugeuses, *vous qui portez* au front l'auréole d'épines.... levez-vous !

Lève-toi, Christ crucifié par Pilate ! Lève-toi, Montcharmont guillotiné !

Et puissiez-vous rendre ma voix inflexible comme la Justice,

opiniâtre comme la Vengeance, terrible comme la trompette du prophète et du soldat!

XIII

Exilé sur la terre, je parcours les allées désertes d'un *campo-santo* d'Italie. Je foule aux pieds la fraîche mousse qui recouvre ton beau corps inanimé, Marina! Oh laisse-moi détacher de ton immortelle couronne la fleur de la pervenche et la branche noire du cyprès! Parfums de douleur et d'amour, couvrez-moi de vos nuages roses. Et toi, jeune fiancée de la Mort, appelle-moi de ta voix la plus douce!

Ici je veux rester jusqu'après le déclin du jour, attendant l'heure du rossignol et du ver-luisant. Je veux suivre dans les buissons le vol des phalènes et les danses des feux follets. Esprits des morts, âmes heureuses, consolez-moi! Consolez-moi, les cieux! Clair de lune, bruits de la terre, chants du fleuve, frémissements de l'herbe, consolez-moi! Les vivants font tant de mal.....

Je veux penser à la pauvre femme suicidée, morte sans qu'une larme vînt rafraîchir ses lèvres; morte sans exciter un regret; morte, n'emportant de cette terre que la blanche robe qu'elle destinait aux joies des fiançailles. — L'amour tue!

XIV

Le prêtre et le philosophe ont touché du bout de leurs manteaux l'humble pierre de sa tombe, et ils ont dit: Réprouvée, maudite la misérable qui succombe aux tentations de l'amour, au

délire du suicide! Et depuis, les souris chauves ont répété tous les soirs: Crime! Malédiction![1]

Elle maudite par vous, mes maîtres! Ah! cette malédiction lui sera bien légère devant l'Humanité! Mais réprouvée, criminelle, Marina!..... Et pourquoi? Qu'en savez-vous?..... Vous l'avez lu, vous dites, mais avez-vous jamais pensé!?

C'est chose grave cependant, c'est péché mortel de condamner en une parole la pauvre fille qui, pendant longs jours et mortelles nuits, se roula, gémissante, dans la serpillière des angoisses. C'est lâcheté, quand on a le dos au feu, le ventre à table, et la main dans la main de sa courtisane, c'est lâcheté de broyer sous la fourrure de ses sandales la femme qui meurt de faim, de froid et de douleur! Et qui donne avec son sang, dans cette société sans entrailles, une sublime leçon de courage, d'honneur, d'amour et de fidélité!

XV

Il fallait, dites-vous, qu'elle vécût, objet de honte et de persécution. Il fallait qu'elle traînât son repentir au pied des autels, exemple pour tous de terreur salutaire et d'humilité! Alors les Académies l'eussent couronnée, sa mémoire eût été grande, et très-miséricordieux, le Seigneur l'aurait reçue dans le palais de ses béatitudes! — Et voilà pourtant les beaux discours en échange desquels vous donnez votre vie, prolétaires, ô mes frères!

Et moi je dis: Que chacun sonde sa plaie! Et que ceux-là se tuent qui la jugent trop profonde pour jamais guérir! La *Résignation!* belle parole en vérité, et qui résonne bien aux oreilles de l'âne en même temps que le bâton sur son dos! Mais parole indigne de l'homme fort et de la femme délivrée! Résignation,

(1) Moi-même, oui moi, dans un temps où je me croyais sage, j'écrivais, pauvre fou : « Le suicide est un acte lâche que réprouvent également l'opinion et la loi. » *(De la Révolution dans l'Homme et dans la Société.)* — L'opinion! la loi! mensonges, tyrannies, camisoles de force, furies qui déchirent ton âme toujours jeune, Eternité, ma mère!

Souffrance et Martyre : maximes mauvaises en elles-mêmes et mises trop souvent, hélas ! au service de causes, de lois et d'opinions pires encore !

Telle serait donc, selon vous, la destinée de l'homme ici-bas : se consumer par la douleur et les privations, afin que dans les demeures des bienheureux, dans les palais et dans le ciel, les oisifs et Dieu, leur maître, s'épuisent par l'exaltation d'un bonheur éternel. — Blasphême ! ô Blasphême dont l'humiliante résignation du pauvre est plus coupable encore que l'insolente tyrannie du riche !

XVI

Non, la destinée de l'homme sur terre n'est pas celle de la bête qu'il conduit au labour. Et les philanthropes qui n'ont à lui montrer à l'horizon que des corps amaigris, des âmes désespérées, des gibets et des tortures, les apôtres du Devoir et du Sacrifice ne parviennent plus même à se faire écouter par les plus simples. — *Requiem æternam, sempiternam dona eis, Domine !*

Le Bonheur est le but vers lequel tout être s'envole, quand il écoute la grande voix de la nature. Il a deux ailes pour l'atteindre, l'Espérance et la Liberté. Et s'il croit ne pouvoir jamais le saisir dans cette existence, à rien ne valent pour l'empêcher de mourir les digressions des philosophes. — Je l'affirme sur mon âme, le Suicide décimera les hommes tant qu'ils n'auront pas trouvé la voie qui conduit au Bonheur.

XVII

Si je n'espérais plus rien, absolument rien ici-bas, je me suiciderais sans scrupule.....

Je me suiciderais parce que je suis libre. — Et je ne considère pas la Liberté comme un vain mot; je l'étends au contraire jusqu'au droit de m'ôter la vie si je la prévois à jamais malheureuse. Et qui donc, mieux que moi, pourrait juger de mes chances de bonheur? Vous qui me condamnez pour avoir porté la main sur mon corps, pensez-vous qu'avant de m'y décider, je n'aie pas bien combattu, bien souffert? Ah! plus que vous apparemment! — Il n'est en vérité que les philosophes pour imaginer qu'un homme se détruise par partie de plaisir, et pour afficher la prétention de le faire comparaître à leur tribunal.

XVIII

Je me suiciderais parce que j'ai la conviction que je revivrai. — Et la vie future de mes croyances n'est pas ce mirage désespérant au moyen duquel toutes les religions fascinent les esprits trembleurs.

O démonomaniaques, à un seul ou à plusieurs Dieux! Adorateurs d'images, de fétiches, de plâtres, de mômies et de charognes, y avez-vous bien réfléchi? L'éternité de l'existence sous l'œil d'un maître éternellement courroucé, vengeur éternellement, éternellement tout-puissant, c'est l'éternité du Supplice, c'est la fatalité du Mal.

Hélas! Hélas! Assez de chaînes pèsent sur nos membres déchirés! Faut-il encore, de nos coupables mains, en forger de nouvelles? Faut-il river à jamais celles de la terre à celles du ciel?

Hommes! j'en rougis pour vous, mais les oiseaux des champs vous donnent des leçons de courage. Car ils s'accoutument à la vue des épouvantails du paysan. Et vous, vous saluez humblement le prêtre noir qui passe, et vous vous agenouillez devant ses manitous, et vous leur engagez votre postérité par serments redoutables, dans les siècles des siècles. — O race humaine, ne pourrais-tu donc pas devenir aussi brave que la race des passereaux?

XIX

Moi qui suis pétri comme vous d'argile mortelle, je me suis raidi contre le mauvais instinct qui nous livre à la Peur. Je me suis dit qu'à mesure que je progresserais dans les existences futures, je m'éloignerais davantage du terrible Dieu créé par les épouvantements du premier homme, et je me rapprocherais plus du dernier Dieu que nous connaîtrons, de l'Homme affranchi.

Et l'Homme affranchi, le Dieu futur, sera beau, robuste, intelligent, bon et heureux[1]. Il n'aura plus d'intérêt à faire le mal, plus de préjugés, plus de craintes paralysantes; il développera, dans leur plénitude, ses facultés et ses passions sublimes, il rayonnera par l'activité de sa force et l'essor de son génie sur la nature vaincue. Et privé de sa clef de voûte céleste, le noir édifice de l'esclavage tombera. Et de sa chute retentira l'Enfer.

La foi que j'ai dans cette vie future, c'est mon salut, le rempart de ma faiblesse, le secret de mon sang-froid devant le Suicide.

(1) Il y aura toujours *douleur* dans l'humanité, j'en conviens. Mais elle ne sera plus imposée par une classe d'hommes à une autre classe. De cette douleur coupable, véritable péché d'origine, nous nous délivrerons par la science de la justice et de l'harmonie, car cette douleur vient de notre ignorance, de nos discordes, de nos iniquités.

Les sociétés de l'avenir ne seront plus sujettes qu'à deux sortes de maux : ceux qui sont la conséquence forcée de toute lutte contre la nature et qui diminueront chaque jour; et ceux qui résulteront toujours des réactions de l'âme sur elle-même, réactions qui conservent notre existence par le jeu des contrastes et rompent l'uniformité de nos sensations morales.

Ainsi dit le poète :

« Ritorna a tua scïenza
Che vuol quanto la cosa è più perfetta
Più senta il bene, e così la doglienza. »

Dante.

XX

Je me suiciderais parce que je crois à la Révolution immanente et permanente dans les sphères infinies. Vienne demain la Mort, et je la saluerai comme le bien suprême. Car alors seulement mes aspirations les plus indomptées s'échapperont de leur prison osseuse; alors la force transformatrice prendra dans sa main mon corps et mon âme et les balancera sur les immenses plaines de l'Eternité. Alors mon sang sera répandu sur l'universelle série des choses, et mon esprit revivra, plus subtil, dans les sociétés régénérées. Alors je serai plus utile à tous. Alors je parcourrai les cercles de lumière et de chaleur, et je ne m'arrêterai jamais. Et de motions en émotions, et par bonds et par fêtes, à grands coups d'ailes, je m'agiterai dans le monde immortel! — Oh! que cet avenir est plus grand et plus diversifié que celui du Paradis!

Et pourquoi donc redouterais-je le suicide qui me rend toute ma virtualité d'existence dans le temps et dans l'espace? Et me dépose, radieux, aux plages lointaines de l'avenir!

XXI

Qu'est-ce en réalité que notre vie terrestre? Une partie de notre existence totale, et pas la meilleure sans doute. Or, mon existence totale, celle de mon âme toujours renaissante, est un capital mis à ma disposition. J'ai le droit d'en être avare ou prodigue, et de choisir les moyens et les moments de le dépenser : midi ou minuit, aurore ou crépuscule, excès de débauche comme excès de travail, mort lente ou suicide; rasoir tranchant, pistolet à la détente facile, acide prussique expéditif, charbon, corde et clou, ressources des plus pauvres!

Time is money. — L'épargne du temps est aussi mortelle que celle des richesses : je n'épargnerai pas mes jours. De la somme de ma vie je ne perds rien d'ailleurs en changeant de forme ; tant que l'univers sera, je serai dans l'univers. Le suicide ne peut jamais faire que précipiter mes transformations.

XXII

Quand mon présent est sec et vide comme l'enveloppe d'une noisette dévorée par l'insecte térébrant, y demeurerai-je, moi ? Quand je ne trouve plus dans mon passé que des souvenirs de douleur, quand l'avenir m'apparaît sous le voile de la nuit, me résignerai-je à ne jamais les découvrir d'un autre point de vue ?

Non. Car si je reste ainsi, j'ai la certitude d'être malheureux, inutile, à charge à moi-même et aux autres. Car le mal détruira mes facultés. Je languirai, je mourrai tous les jours sans jamais être mort.

Et mes ennemis se réjouiront de ma décadence ; et je lasserai la bienveillance de mes amis, la patience de mes héritiers. Et quand on m'aura plaint deux jours entiers, le troisième on ne me trouvera plus supportable. Et derrière mes épaules, mes parents chuchotteront des mots sinistres. Et ma mère, oh ! ma mère me précèdera dans la tombe, maudissant le malheureux jour qui me vit naître ! — Ah ! mille fois plutôt le suicide.

XXIII

Je me réjouis fort, dans mon âme ironique, du sens conventionnel que les civilisés attachent aux mots.

D'un coup de pistolet un homme en finit avec la vie qui lui pèse : cet acte s'appelle suicide, et cet homme laisse la mémoire

d'un lâche criminel, mille fois plus condamnable et damnable qu'un assassin. Et voyez un peu l'excellence de votre logique! Celui qui se fait arracher un chicot est réputé brave; les phthisiques et les cancéreux, qui traînent pendant de longs mois l'agonie d'une existence condamnée, sont célébrés comme des modèles de courage. — Moi, je persiste à penser que le gros instinct de la bête lui épargne bien des souffrances au devant desquelles nous courons. Je le démontrerai en instruisant le procès des médecins, les plus charlatans des despotes.

XXIV

Pour me détourner du suicide, ne me dites pas que je suis *chargé* d'une mission, celle de vivre, et que je *dois* l'accomplir jusqu'au bout. Car *charge* veut dire *peine*, et *devoir*, *esclavage*. Car je ne fais que ce qui me plaît, à moins de force majeure; et j'ai du moins pour consolation, dans cette vie, la certitude de pouvoir m'en débarrasser quand je le jugerai convenable.

Puis je vous demanderais : qui donc avait mission de m'imposer cette mission-là? A qui donc en ai-je reconnu le droit? Quand et comment? Qu'on me montre le contrat par lequel je me suis engagé à vivre quand même! Qu'on me cite les conditions que j'ai stipulées à mon avantage en le rédigeant et en le signant! Et alors je me résigne à vivre par mission, commission, soumission, pression, compression, dépression et aspersion. — Sinon, non!

XXV

Ne me dites pas que ce contrat avait force de loi parmi les générations qui m'ont précédé. Car cette loi ne m'engage à rien,

moi qui n'ai pu ni la discuter, ni la voter. Et s'il me fallait vivre, courbé sous les décrets qui régissaient les morts, je m'écrierais : Creusons avec nos ongles dans la terre des tombeaux, ramenons la sur nous et laissons aux squelettes l'administration de ce monde. — Mais je m'assure que le sacrifice des vivants serait un triste et inutile hommage à rendre aux morts.

XXVI

Si la mission dont vous voulez m'imposer l'observance m'était avantageuse, il ne serait pas nécessaire de l'appuyer de menaces terribles. Je serais porté vers son accomplissement par l'attrait même de ma nature; je ne serais pas réduit à m'élever contre elle du cri suprême de mon sang. Je vivrais tout bêtement, comme l'épicier du coin, sans savoir d'où je viens, où je vais, et le plus souvent même, ce que je fais dans le monde.

Ah! que parlez-vous de missions, de devoirs, de peines et de récompenses éternelles, de *balançoires* enfin, à celui qui tient le couteau dans sa droite amaigrie, et frénétiquement le porte dans l'incurable plaie de son âme! — La mort est la seule déesse qui console les désespérés!

XXVII

Et vous, prêtres rebondis, académiciens roses, jésuites de tout poil, de tout fiel et de toute robe, me rappelleriez-vous cette mission avec tant de sollicitude, si vous ne m'exploitiez pas sans pudeur, à merci et miséricorde? Ah! si vous n'aviez pas tant d'intérêts sur ma vie, que vous importerait ma mort!

Les philanthropes d'Angleterre sont moins hypocrites que vous. Ceux-là comptent du moins, et passent froidement sur le cadavre

de l'ouvrier mort de faim dans le mois de novembre[1], mais ils dénoncent, indignés, à la police[2], le cocher barbare qui se permet de fouetter, sans les égards dus à sa valeur, la plus maigre rosse de *Smithfields!*

Ah sang et rage ! C'est que pour votre malheur, vous êtes trop féconds et trop à bon marché, prolétaires, ô mes frères ! Tandis que les bêtes de somme manquent et sont d'un bien plus grand prix que les hommes[3] !

XXVIII

Et pourquoi me trouvé-je compris, victime involontaire, dans la gémissante procession de ceux qui vivent ?

Est-ce parce que les nuits sont longues ? Et qu'alors, ne sachant comment passer leur temps, deux êtres humains se sont rapprochés pour me produire ? Et si j'estime que les respectables auteurs de mes jours eûssent bien mieux fait de dormir ou de songer un peu plus à ce qu'il faisaient ; si la vie qu'ils m'ont transmise, sans savoir ni pourquoi ni comment, n'est plus pour moi qu'une interminable succession de douleurs, faudra-t-il que, par reconnaissance pour la peine ou le plaisir qu'ils ont pris pendant une seconde, je conserve, moi, cette existence à perpétuité[4] ?

(1) *The month of cut throats* — le mois où l'on se coupe la gorge. —

(2) *To put in charge* — mettre en charge. —

(3) Je me donne la satisfaction de rapporter ici la réflexion vraiment ingénieuse que me fit un jeune *gentleman hautement respectable* dont je cherchais à émouvoir la sensibilité en faveur d'un pauvre déguenillé : « *My dear sir, and why did not God make a peculiar skin to those poors in order they may be not so choking to the gentry?* » — « Mon cher monsieur, et pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait une peau spéciale pour ces pauvres afin qu'ils ne soient pas aussi *choquants* pour les gens de noblesse ? » — ALMIGHTY GOD ! ! !

(4) C'est généralement avec préméditation que les bourgeois ne se reproduisent pas ou se reproduisent : tantôt sous la forme d'un avocat, tantôt sous celle d'un notaire, d'un médecin, d'un fonctionnaire ou d'un filou quelconque. Nombre, sexe, profession de la progéniture, tout est bien calculé sur ses rentes à venir, quand elle n'est encore qu'en chantier. Malheureusement les procédés

Est-ce parce qu'elle me vient d'en haut, cette mission, et qu'elle est sanctifiée par Dieu ? Et si votre Dieu est mon ennemi ; si je ne reconnais son autorité malfaisante ni dans le ciel ni sur la terre, me faudra-t-il vivre pour votre satisfaction ? Et s'il importe tellement à ce Dieu que je parcoure tout entière la longue route de l'existence, pourquoi donc me la sème-t-il de cendres, de ronces, de cercueils, d'apparitions maudites, de réalités plus maudites encore ? S'il est toute puissance et toute bonté, ce Dieu, pourquoi donc ne se fait-il connaître à moi que par le Mal ? Et s'il est immuable et qu'il soit mon maître, ce Dieu, comment puis-je espérer d'en être délivré jamais ?..... Jamais ! !...

XXIX

Ne me dites pas qu'il est horriblement dangereux de mettre sous les yeux des hommes des membres pantelants, un crâne vide, des traits convulsés par la rage ou le désespoir. Ne me dites pas que l'odeur et la vue du sang sont contagieuses ; qu'un pareil spectacle nous fait oublier devoirs et famille, qu'il nous amène à douter de nos propres forces et de nos chances de bonheur dans cette vie.

Car vous ne voyez qu'un instant le cadavre du suicidé ; un instant seulement il effraye les femmes nerveuses et fait pleurer les enfants. Le lendemain les hommes légers le recouvrent d'une lourde pierre..... Et tout est dit !

Tandis que le Découragement à l'œil cave promène de longs mois son spectre parmi les sociétés bruyantes, troublant les conversations des femmes et les rondes des enfants. Horreur pour horreur, ne préférez-vous pas encore la vue de la plaie saignante

ne répondent pas aux intentions. Les bourgeois n'ont pu réussir encore à faire passer la nature sous les fourches caudines de leur gêne. Mais il ne faut désespérer de rien ; nous vivons dans le siècle des grandes découvertes et des moralités de haute-école. Nous touchons à la nuit heureuse où le rêve du grand Malthus se réalisera pour la générale jubilation des classes honnêtes et modérées. En vérité, je vous le dis, les bourgeois sont plus malins que des singes !

à celle de la plaie grise qui ne se ferme pas ? Non certes, l'image de la mort violente n'est pas aussi pernicieuse que celle des maladies incurables.

Si la tête du suicidé est si horrible à voir, elle détournera les hommes du suicide bien loin de les y pousser. Soyez conséquents avec vous-mêmes, criminalistes ! Ne tuez-vous pas les assassins pour frapper les sociétés d'épouvante? Ne montrez-vous pas leurs têtes coupées à la foule pour lui donner un exemple salutaire ?

Moi, je ne sache pas que la société puisse préparer un cadavre plus artistement et plus moralement que ne le fait l'individu.

XXX

Ne me dites pas que l'homme qui vient de se détruire a désespéré trop tôt ; que demain peut-être l'heure de la délivrance eût sonné pour lui ; qu'il n'a pas assez réfléchi.....

Ah ! sans doute, le malheureux a calculé ses chances d'avenir avec plus d'anxiété que vous ; mieux que vous, sans doute, il a reconnu que son mal était incurable. Et pourquoi donc, à travers mille angoisses certaines, eût-il attendu sur cette terre un bonheur tardif et rare, quand il pouvait d'un coup d'aile s'élancer dans les sphères brillantes de l'avenir ?

Il est las de la monotone répétition de ses souffrances, il veut y mettre un terme par une mort prompte, il préfère une grande douleur qu'il peut choisir à ces mille douleurs invisibles dont la Fatalité le poursuit. Le stoïcien lui-même se fatiguerait d'endurer toujours les mêmes tourments, et l'*altruiste* le plus dévoué désespérerait tôt ou tard s'il ne pouvait remplir ici-bas qu'une mission de désespérance.

Il vous est facile de dire, ô philosophes ! qu'on en revient quand on veut ; que l'homme peut vaincre sa maladie, dominer sa pensée et conjurer la mort. Moi je soutiens qu'on le désire toujours et que rarement on y parvient, hélas ! Et je vous demande : ô forts de tête et de corps, pourquoi donc ne punissez-vous pas la folie, la misère, la fièvre, le délire, les maux chroniques et l'agonie?.... Ce sont, ce sont autant de lents suicides... Echappez-y !..

XXXI

Qu'on en soit bien convaincu, notre esprit ne conçoit pas une pensée qui ne témoigne d'un besoin de nos corps, d'une opération de nos âmes et de nos facultés. Quand un homme se sent irrésistiblement attiré vers le suicide, c'est que toutes ses forces ne sont pas employées ici-bas; c'est qu'il entend les voix de ses amis morts qui l'appellent dans un autre monde; c'est qu'il ne peut douter qu'il y sera plus heureux, plus utile, plus libre que dans celui-ci. Le divin égoïsme qui prend racine dans l'âme des Christ et des Barbès, et qui, réfléchi sur les sociétés, produit la délivrance de tous, n'est autre chose après tout qu'une ambition sublime, la dévorante soif d'une immense gloire à venir, la fascination que la Mort exerce sur nous, l'aspiration à l'Immortalité!

Le Suicide, c'est le plus rapide des anges qui président aux résurrections!

— « Qui donc ose prêcher le Suicide dans cette société? N'est-elle pas assez malheureuse? » — Ainsi diront les Malthusiens.

— « Eh bien! c'est moi, mes maîtres, moi qui signe tous mes actes de mon nom, et dont chaque parole est un acte. Livrez-moi donc une fois de plus à vos tribunaux! »

— « Homme de haine et de meurtre, malheur à vous qui montrez à toute cette génération la pente funeste où il y a du sang, du sang chaud qui enivre! Malheur à vous qui poussez les hommes par les épaules au gouffre de la Mort! » — Ainsi diront les Malthusiens.

— « Et si cette génération m'approuve, c'est que votre société, c'est le chevalet de Ribera; c'est que je suis dans le vrai quand je compare la mort par le suicide à cette lente torture par la misère, et que je dis: le suicide est un bien! Est-ce ma faute, ou la vôtre? »

Ah! Malthusiens hypocrites et misérables! Et que faites-vous donc en entretenant la guerre, le paupérisme et le malheur dans les sociétés? Que faites-vous en proposant des contraintes morales, des procédés sexuels, hygiéniques, sociaux, ingénieux et

chirurgicaux contre la propagation de l'espèce? Vous suicidez l'humanité, si je ne me trompe, et par les plus lentes des tortures, par les plus cruelles, par la misère et la privation. Moi, dans une société comme la nôtre, j'aime mieux pousser l'homme trop malheureux à se détruire par le fer ou le poison. Oui, si dans un seul cas, je me reconnaissais le droit d'exercer une autorité sur l'esprit de mes semblables, je conseillerais le suicide à quiconque m'affirmerait ne plus pouvoir supporter l'existence ! Et ce conseil, je le donnerais dans tout le calme de ma conscience, comme le médecin qui, désespérant d'arrêter la gangrène d'un membre au moyen d'une médication générale, propose l'amputation.

XXXII

Si, lisant ces lignes, quelqu'un de ces grands infortunés y puisait le courage de se détruire, je ne regarderais pas comme perdu le temps que j'ai mis à les rédiger.

Avant tout, dirais-je à l'homme, délivre-toi du mal ! Et quand toutes les heures de ta vie sont la proie du mal, eh bien ! délivre-toi de la vie !

Si tu as désespéré de toutes choses, si tu appelles la Mort comme une fiancée : tue-toi !

Si les beaux Séraphins aux ailes flamboyantes soulèvent toutes les nuits ta tête vers les cieux : tue-toi !

Si tu vois les morts qui t'aiment danser à l'heure de minuit sur le gazon des tombes, s'ils te réservent une place dans leurs rondes joyeuses : tue-toi !

Si ta mère vénérée, si la bien-aimée de ton cœur te sourient dans de plus beaux mondes : tue-toi !

Si, plus grande que sur cette terre maudite, la Gloire t'apparaît dans l'avenir : tue-toi !

Si tu ne peux atteindre l'amour de tes rêves, l'étincelant rayon de ton espoir, la dernière aspiration de ta pensée : tue-toi !

Si le cor des révolutions, si le canon hurleur qui sonne les batailles retentissent en ton âme : tue-toi !

Malheureux si tu n'en as pas la force! Heureux si tu peux exécuter ta résolution suprême!

— L'homme est trop petit en réalité, trop grand en espérance pour redouter la mort. Avec un peu de courage il peut rompre en une seconde les lourdes chaînes du présent. De sang froid, il ne doit pas être bien affreux de mourir en se précipitant, en s'endormant dans les vapeurs du charbon ou sous les baisers des vagues, en se brûlant le cervelle. N'avons-nous pas éprouvé mille fois ces sensations dans nos rêves? Et les avons-nous trouvées poignantes, intolérables, comme les affres de la douleur qui ne passe pas? —

Quand nous souffrons trop, remettons-nous donc avec confiance entre les mains des siècles diligents qui jamais n'épuiseront sur notre être l'éternelle série de leurs transformations.

... Pendant trois mois d'hiver, j'eus de ces rêves affreux qui suspendent les battements du cœur et provoquent notre main furieuse à nous ôter la vie...... Reviendront-ils? je l'ignore. Mais si je les revoyais par malheur, je n'aurais certainement plus le désir de leur résister.

— Les phénomènes qui se passent dans l'esprit de l'homme observateur sont utiles à connaître parce qu'ils réflètent les préoccupations de son temps. Je surmonterai donc la répugnance que me laisse le souvenir de ces rêves, et je les écrirai:

J'ai trente ans, me disais-je; c'est l'âge fatidique où la Santé se retire des miens. Alors, ils languissent pendant quelque temps dans des angoisses indescriptibles. Puis la Nature charitable leur envoie le sommeil des morts ou le délire des fous.

Fou! Ce mot-là m'effraie; je ne veux pas le devenir. Ah! mille morts plutôt qu'une parole de pitié méprisante, plutôt que la dictature matérielle des médecins ou les divagations psychiques des savants! Non, je ne laisserai pas mon âme à cette dissection torturante!

— Que je vous cite un exemple de la justesse de nos idées conventionnelles:

A vingt ans j'étais interne à la Salpêtrière, et j'y traitais des folles: on m'appelait *philosophe*. Aujourd'hui, si l'on me renfermait à Bicêtre, on m'appellerait *fou*. Travaillez donc dix ans de

votre vie pour arriver à ce résultat ! Oh ! si j'allais ne point avoir la force de mourir !

Cependant je ne puis aller plus loin. Le sombre Suicide me bat de son aile de soufre, il me fascine comme un épervier ; autour de ma tête il agite de formidables épouvantements. La Mort a pris mon cœur pour oreiller.

Homme ! Couvre des oripeaux de la grandeur ton épaule superbe, gonfle ton crâne d'axiômes et de paradoxes retentissants, brille au dedans, brille au dehors : tu ne dépasseras pas ton heure. Le Destin est suspendu sur ta tête comme le tranchant d'une hache.

Je le jure par la froideur de ma logique ordinaire, si la conscience d'un grand œuvre à accomplir, si la perspective rapprochée d'une réputation scandaleuse pouvaient arracher un homme à la mort, je serais cet homme. Car j'ai la passion du travail, et sur mes lèvres prophétiques, je tiens le mot des énigmes qui passionnent l'Humanité. Mais quoi ! je suis terrassé par le mal.....

— Héritage, Epargne, Propriété, voilà ce que vous appelez des biens, imbéciles *occupants* d'aujourd'hui. Conservez donc aussi les maux que ces biens-là vous causent, soyez en seigneurs et héritiers dans les siècles des siècles ! Et que les supplices de l'Enfer ne vous en délivrent point !

Entre des murs de fer, de pierres ou d'épines, vous renfermez les instruments de travail et de fête dont l'usage appartient à tous. Et semant sur ces murs des tessons de bouteilles, vous dites : « ici n'entrera point mon semblable ; sur ces verres tranchants il s'écorchera les mains et les pieds ; s'il n'a rien à manger, rien à boire, qu'il vive de sa chair et du sang de sa chair ! J'exproprie l'Humanité pour cause d'utilité particulière. Chacun chez soi, chacun pour soi ! Dieu reconnaît les siens ! »

Mais la Justice qui n'est autre chose, entendez-vous, que la Nécessité, la Justice éternelle, inéluctable, sidérante, infinie, l'impitoyable Justice s'attache à vos pas. Et renfermant votre enceinte de pierres dans une enceinte de tourments et de remords, elle dit :

« Tu périras, ô riche, par défaut de travail et de mouvement ; tu seras troué par les balles des révoltes que tu provoques. Car le mouvement, c'est l'existence ; le travail, c'est l'attrait qui l'entretient ; et la Révolution, c'est la revendication qui ne pé-

rime jamais, c'est le droit éternel du déshérité ! L'inique ouvrage de tes mains, ô riche, le mur de ce champ se resserrera et viendra te prendre à la gorge. Et ni toi, ni tes enfauts ne sortirez de ce cercle maudit. Et maintenant fais réparer tes clôtures; je sais bien qui paiera les frais ! — »

La voilà donc ma part dans cette vie, ma propriété par héritage, la Maladie ! Cela valait bien la peine de séparer votre cause de la cause commune, générations privilégiées dont je suis descendu.

Si mon âme était complice de cette exploitation odieuse; si j'avais travaillé, souffert pour la défendre, je n'aurais pas le droit de me plaindre ! Mais je me suis raidi contre elle de toute ma force mortelle : et ma force a ployé ! Malédiction !

Fatalité, Providence, Mondes qui me dominez, Tout plus grand que moi, je suis vaincu par vous ! Mais je ne vous appellerai point Dieu, je ne vous demanderai pas merci, je ne vous adorerai jamais. Dans le mouvement éternel il est d'autres existences que celle que je quitte, et toute partie perdue veut sa revanche. Ne criez donc pas victoire avant le temps. L'Homme se vengera du Mal; l'Homme détrônera Dieu !

J'avais cependant tant de pensées utiles à communiquer aux autres ! Peut-être l'heure n'en est pas encore venue ?... Non, je ne puis être ainsi supprimé pour toujours ! Et je m'élance dans ton sein, Eternité, avec la conviction que je reviendrai parmi les hommes !

Mon enveloppe d'argile ne suffit plus à contenir mon imagination déchaînée. Transparente, éphémère, amincie par le travail, elle éclate comme la glace de Janvier qui ralentit pour un instant le cours des fleuves. Cette âme et ce corps qui me sont échus vont divorcer et entrer dans de nouveaux accords. Que cette transformation s'opère donc ! Et malheureux moi, si j'en retardais la venue d'une seconde seulement !...

Mes ennemis diront : « Il ne pouvait finir autrement. Que sa mort serve de leçon aux jeunes gens présomptueux ! »

Et me soulevant de ma tombe, je leur répondrai : « entre vous et moi rien n'est fini, mes maîtres ! La Liberté qui fit vibrer ma langue ne m'inspira jamais que des paroles vraies. Tant que ma volonté put rassembler en un faisceau les rayons de mon intelligence, l'une et l'autre furent mises au service de la Justice. Et

quand la courage me manqua, je rendis de bon gré mon âme au tourbillon. Croyez-vous que pareil bon vouloir soit chose commune, et que les hommes n'en aient plus que faire ?

»Pour votre confusion et mon triomphe je reviendrai, je le jure, et je serai le premier au rendez-vous des réparations. Retenez bien les paroles que je vais écrire afin de pouvoir un jour en vérifier l'exactitude..... »

Avant la fin du siècle, un homme juste paraîtra sur cette terre souillée de crimes ; ce sera un revenant : les morts reviennent ! Il ne dira plus à l'individu : « Rends à César ce qui appartient à César, à Dieu ce qui est à Dieu ; rends à l'Exploiteur ce qui est à l'Exploiteur. »

Mais il lui dira : « Prends ce qui te revient, mon frère, partout où tu le trouveras. Et que tes semblables en prennent autant, afin que l'Equité soit rétablie dans le monde. Et que chacun ensuite fasse respecter son Droit, afin que personne ne soit plus dans l'obligation de fléchir sous la loi du Devoir. Car le mot *Devoir* exprime une contrainte, une souffrance, la lutte contre tout ce qui est plus fort que nous. Homme libre ! tu ne reconnaîtras de plus fort que toi rien, rien que l'Univers. Et rassemblant toutes les ressources de ta force et de ton esprit, tu te mesureras avec lui, tu le vaincras. Réduit à ces termes, le Devoir n'est plus un principe permanent ; c'est une contrainte passagère dont l'objet varie suivant les temps et les lieux. Tandis que le Devoir des âges passés, c'était le mot d'ordre des tyrannies éternelles, c'était la sanction de l'Esclavage, de la Misère et de l'Immobilité. »

..... Il dira encore, le revenant : « Ton domaine, fils des hommes, est de tout siècle et de tout lieu jusqu'à la transformation de ta race. Tu peux le resserrer ou l'agrandir à la mesure de tes craintes ou de ton énergie. Le fond des Océans, la voûte des Cieux, Continents sous-marins, Mondes étoilés, Création, Dieu, tout cela t'appartiendra le jour où tu ne trembleras plus en y portant la main. A condition que tu te gardes des faux prophètes, de ceux qui te crient : « ton royaume n'est pas de ce monde ! »

..... Ce revenant ne portera pas mon nom, car mon nom veut dire malheur ; mais il poursuivra mes idées. Il parlera toutes les langues de la terre et passera dix années parmi les peuples, leur annonçant la Bonne-Nouvelle. Il sera d'une activité, d'une audace

extrêmes ; parfois cependant on le verra pris de défaillances inexpliquées. Il rendra compte des sublimes harmonies de l'homme et des sociétés. Il n'écrira pas, et toutefois ses paroles seront recueillies et affichées à tous les coins de rues. Des ambassadeurs magnifiques lui offriront les plus riches empires de la terre. Et lui répondra : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Car je suis envoyé pour détruire tous les royaumes de ce monde. »

Et qui donc es-tu ? lui demandera-t-on. Et lui répondra : « Je suis Dieu détrôné ; je suis l'aspiration des siècles passés et des générations présentes... Je vous le dis en vérité, le temps est proche où l'HOMME bouleversera le globe, et posant sur sa tête la couronne des monts sublimes, s'écriera :

« Je suis le Roi des Rois, le Premier et le Dernier, Celui qui fut et qui sera. Je commande à la foudre d'allumer la tempête de mes pensées, je commande à la mer de m'emporter aux horizons lointains. Je marche sur les flots dociles ; les éclairs désarmés caressent mes cheveux. »

..... Celui qui reviendra dira encore : « Courage, mes frères ! Chauffez-vous aux feux du ciel, soulevez la masse des eaux, saignez aux quatre veines la planète trop riche, et recueillez son sang d'ardente lave fondue ! Animez, animez la matière infinie ; brisez, brûlez, soufflez, tordez, dispersez tout ce qui fut, tout ce qui est..... C'est bien !

» Homme, tu marchais à tâtons dans les ténèbres. Et maintenant, tu peux exciter ou retenir l'infernal mouvement des mondes avec la même facilité qu'un soldat, son cheval. Salut ! Salut ! roi de toutes choses, te crie l'Humanité..... C'est très-bien encore !

..... » Mais tu trembles, insecte vêtu de pourpre, Prométhée victorieux ! Tu pleures sur les lauriers de ton char de triomphe et laisses tomber de ta main trop chargée les dépouilles opimes de la nature soumise. Et tu meurs, las de toi-même, comme tous les êtres à l'apogée de leur gloire, lorsqu'ils n'ont plus rien à combattre. »

Ainsi finira la race des hommes, quand elle aura réalisé son rêve divin. Elle laissera la terre transformée, recréée. A cette heure suprême, si le premier de cette race pouvait revenir, il s'écrierait : « de qui donc est ce nouvel œuvre de six jours ? » Et la crainte faisant battre son cœur : « c'est d'un nouveau Dieu », dirait-il.

Au lieu d'Adam, ce sera le premier d'une autre race qui paraî-

tra, demandant : « splendide Univers, qui t'a crée ? » Et la crainte faisant battre son cœur : « c'est un Dieu » répondra-t-il. Et les enfants de ses enfants, le croyant sur parole, se remettront à la poursuite d'une divinité quelconque. — Adore Dieu qui voudra, moi je le combattrai !

Dieu est derrière nous comme devant nous ; c'est un mot, l'X de l'éternel problème de la vie, l'énigme qui passionne notre émulation créatrice. C'est le prix de la Lutte, la raison d'être de la Découverte, l'Ennemi qu'il nous faut vaincre à tout prix, par tous moyens ! Ou c'est la Mort ! !

..... Voilà ce que m'ont appris les rêves d'épouvante qui me tinrent haletant trois mois. Aujourd'hui que je les relis de sang froid, au grand soleil, en présence de la splendide nature d'Italie, je ne trouve pas une virgule à en retrancher. Je me promets au contraire de les développer très-prosaïquement quelque jour que je ne rêverai pas du tout. Peut-être ainsi ferai-je mieux accepter mes idées par les âmes craintives et les esprits paresseux ? — Amen !

ECCÈ HOMO!!

Annecy, Juin 1855.

« Et Verbum Caro factum est! Et habitavit in nobis.

Les Livres.

I

Entre la croix de Marina la suicidée et celle de Marie Capelle la justiciée des hommes, je veux planter la croix du plus grand d'entre nous, de celui qui releva la femme adultère et la Madeleine en pleurs!

Salut! Christ, éternel opprobre des oppresseurs, gloire éternelle des révoltés! — Eccè Homo! Voilà l'Homme!!

L'Homme qui se fit mourir de travail et d'amour, qui répandit sa fièvre et son sang parmi ses semblables pour les racheter de la servitude. Et qui leur dit alors : « Prenez et buvez! Ceci est l'âme de ma vie, la suprême essence de ma douleur, le dernier présent de celui qui meurt pour vous! »

Salut! Salut, Christ suicidé!

L'Homme que les soldats flagellèrent, souffletèrent et couronnèrent d'épines! Celui qu'insulta le peuple hurleur pour le salut

duquel il montait à la croix! Celui qui reçut crachats et mains suantes sur sa face angélique! Celui qu'on couvrit d'écarlate comme les fous des rois! Celui qui gravit son long Calvaire, un roseau dans la main, la fièvre froide au front, les pieds meurtris par les cailloux! Celui qu'on cloua sur le bois du supplice, qu'on désaltéra de vinaigre, qu'on insulta pendant l'heure suprême de l'agonie! La victime choisie des souverains sacrificateurs, des interprètes de la loi, des princes et des sages de ce temps-là; d'Hérode, de Pilate et de Tibère César!!

Salut! Salut, Christ supplicié!

L'Homme, entendez-vous bien, et non pas le Seigneur. Mais le plus terrible adversaire de Dieu, l'audacieux briseur d'images qui chassa les marchands du temple, le géant rebelle qui reprit l'éternelle guerre contre l'éternel Ennemi, l'abaissa jusqu'à terre, le saisit corps à corps, le démasqua, l'humilia dans la personne de ses prêtres, de ses lieutenants couronnés, de ses sicaires et de ses valets. Et puis se nomma Roi des Juifs, Fils de Jéhovah, Dieu, pour témoigner de sa victoire sur l'Inconnu parmi les générations à venir.

Salut, Christ! Impitoyable révolutionnaire, Salut!

L'Homme, notre frère, celui qui habita parmi nous, sonda la société dans ses profondeurs, en éprouva les joies, en souffrit les souffrances! Celui qui releva tout ce que le monde abaisse à plaisir : les bons petits enfants, les femmes aimantes, les lépreux, les blessés, les pauvres, les possédés qui vivaient dans les sépulcres, les prisonniers, les condamnés à mort! Celui qui choisit pour disciples, pour amis, les simples d'esprit, les forts, ceux qui étaient honnêtes et de bon vouloir!

Salut! Christ, naïf, sincère, fidèle en tes amours comme la jeune vierge et les petits garçons!

Le Fils de l'Homme, entendez-vous, non pas le fils de Dieu. — Le fils d'une femme conçue dans le péché, qui devint mère comme les autres le deviennent, qui lui donna son lait et sa tendresse, qui fut aimée de lui comme le sont nos chères mères. — Le fils du charpentier Joseph ou de quelqu'un de ses gais compagnons... Qui le sait? La loi de ces temps défendait, comme les nôtres, la recherche de la paternité. Les voluptueux Séraphins en causèrent beaucoup dans le ciel; on parla longtemps sur la terre des grandes choses que le Saint-Esprit avait faites en la

Vierge élue parmi toutes les femmes pour le recevoir. Mais tout ce que les mauvaises langues de Nazareth purent apprendre des amours de Marie, les Evangiles le rapportent. — Le fils unique de femme jeune, aimante, ignorant les calculs du monde et son amour trompeur, s'occupant, ainsi que Cornélie la Romaine, de faire des enfants et non pas de l'argent.

Salut! Christ. Salut! Marie, trésor de grâce et d'amour! Soyez aimés de tous, ô doux mystères des nuits!

L'Homme, enfant du Bonheur et de la Liberté, le pareil de ceux que vous appelez les *bâtards* [1], ô civilisés misérables! Et que je nomme les grands, les forts, les légitimes, les entiers, les hommes de race, de sang et de cœur!

Salut! Christ, conçu, mourant dans une promesse d'amour. Salut! Salut!!

Voilà l'Homme! Eccè Homo!!

N'est-il pas grand ainsi? N'est-il pas aussi majestueux, aussi fier, aussi plein d'audace et de puissance que vous puissiez le rêver? N'est-il pas radieux de la sublime ambition que donne la soif de l'éternelle gloire? Quelle auréole de sacristie vous faut-il encore à son front? L'aimez-vous mieux surnaturel, incompréhensible, irrévélé, Dieu? Dieu de la Guerre, du Meurtre, des Terreurs, de l'Enfer, de l'Incendie, des Déluges, des Disettes et des Contagions, monstre de haine, instrument de vengeance, anthropophage enfin? Pour Dieu comment le voulez-vous?

Moi, je l'adore comme Homme, généralement aimant, généralement aimé. Comme Dieu, je ne connais de lui que ses prêtres.

(1) Pour cette appréciation des *bâtards*, je diffère encore complétement et à mon grand regret de nos plus illustres *démagogues instructeurs*. Dans un *meeting* tenu par les réfugiés français à Londres en 1852 pour l'anniversaire de la Révolution provisoire de février, M. Louis Blanc ne trouva pas de plus sanglante insulte à l'adresse de Louis-Napoléon Bonaparte que l'appellation de *bâtard*. Il le nomma bas, bâtard, Werhuël, fils de personne, rien, moins que rien! Et le gros de l'auditoire applaudit frénétiquement à l'orateur-phénomène! Et pendant plus de deux ans cette bonne plaisanterie défraya la rédaction du très-savant journal l'*Homme*, organe des facétieux revenants de 93! Les voilà bien, les grands *rrrévolutionnaires* de la tradition, pourfendeurs à outrance des *infâmes* institutions du passé, blagueurs, renverseurs, démolisseurs, casseurs surtout. En réalité, les plus inoffensifs bourgeois du monde!... Et quand il serait bâtard? Dans ce cas il y aurait, selon moi, deux époques mémorables dans la vie de Bonaparte : sa naissance et son mariage. Car ce sont deux protestations contre la société du XIXe siècle!

Et s'il revenait, ses prêtres le crucifieraient, ainsi que fit Pilate, en se lavant les mains. Et ses prêtres ne sont pas des hommes ; ce sont des choses qui végètent sous la robe noire. Et je les saignerais comme on saigne un chapon !

II

O mes contemporains ! honnêtes bourgeois de France, écoutez un récit :

En 1839 vivait à Paris un homme grand entre tous et d'esprit et d'amour, un Homme-Dieu ! Il avait nom Barbès ! Armand Barbès ! !

A peine cet homme eut-il l'âge de raison qu'il se prit à méditer sur le sort de sa race, et ne la trouva pas heureuse : — qu'il se prit à réfléchir sur les droits de sa race, sur sa liberté, sa conscience, sa fierté, son honneur. Et qu'il trouva tout cela violé, foulé sous les pieds des rois et des traitants, comme un marc de vendange.

Et dès qu'il eût acquis cette conviction, cet homme, Armand Barbès, tendit au grand jour les muscles de son bras, écouta dans la nuit les battements de son cœur, mesura du regard, en profondeur et en surface, l'Humanité qui se tordait devant lui sur son lit de douleurs, et s'écria :

« Sois béni, Christ! Mes bras sont grands, mon cœur résonne ; je suis assez fort pour continuer ton œuvre et gravir le Calvaire où tu marquas tes pas ! »

Et dès qu'il eût juré cette haine implacable au Despotisme et à l'Iniquité, cet homme, Armand Barbès, prit dans sa main de fer le fusil des batailles, descendit dans la rue pavée d'hommes, et se battit comme se battent le lion et le gladiateur thrace dégagés de leurs chaînes. — C'était le 15 Mai 1839....

Et ce Barbès, hélas ! fut abandonné du peuple qu'il voulait délivrer, trahi, vaincu, malmené par les soldats, et plongé dans les cachots de Louis-Philippe, le vieux batteur de monnaie !

Voilà le Christ! Voilà l'Homme! Eccè Homo!! — Nous sommes au Jardin des Oliviers, à la veille des Azymes.

Salut! Barbès, Salut!!

Il est haut le moderne Golgotha! Pour y monter, il faut parcourir le long, le rude chemin qui s'étend du prétoire d'Hébert, successeur de Pilate, aux masses crénelées du mont Saint-Michel. Je ne décrirai pas ce trajet de tortures, ces éternelles années d'emprisonnement et d'angoisses. Je n'en ai pas le droit, je n'en ai pas la force, moi qui n'ai rien enduré de pareil. Si vous voulez les graver à jamais dans vos âmes, lisez les émouvantes pages de Martin-Bernard, un autre Homme-Dieu qui se tua pour nous. — Moi, je rapprocherai leur supplice de celui du pêcheur de Galilée.

Dans le prétoire d'Hébert, ou de tout autre — je ne sais plus lequel; il en est tant de ces limiers de bourreau — dans le prétoire d'Hébert ont pris place les mouchards, les faibles, les trembleurs, les gendarmes, les inquisiteurs, les juges qui digèrent en condamnant à mort, la hideuse foule, l'homme rouge qui attend sa proie. — Oh la bonne, la jolie, l'honorable société! — Là sont aussi les saintes femmes qui pleurent en silence, et les jeunes gens aux aspirations nobles, embaumant dans leurs cœurs la mémoire des grands morts.

Silence! glapit l'huissier. Respect à la Justice des hommes!!

Et les accusés, traînés par devant les juges criminels, serrent les poings contre ces lâches qui versent tout le sang des déshérités pour servir l'insatiable rapacité des occupants.

Ils contemplent ta croix, ô Christ, suspendue contre les murs du tribunal; ils défient le code et la magistrature, la force brutale et la stupide clameur des foules aveugles. Et du fond de leurs âmes brisées ils s'écrient: « Dérision, Sacrilége et Blasphème: voilà la Justice humaine! La Vérité est dans la Vengeance! Tu nous l'as promise, ô Christ! et tu nous la donneras. Et le beau jour va luire où les premiers deviendront les derniers. »

Cependant, les héritiers de Judas, le vendeur de sang, s'approchent d'Armand Barbès, et le baisant au front: « Salut! maître, disent-ils. » Et lui, le Grand que rien n'a souillé, les écarte de la main, leur répondant: « Laissez-moi, je vous connais,

votre dévouement vaut trente sous. » Et devant la noblesse de cette sainte figure, rougissant de leur abjection, les malheureux vont se vendre aux princes de la police qui leur passent au cou le lacet du déshonneur et les enterrent, vivants, dans l'immense Haceldamah des parjures de nos temps. — Oh! malheureux de pareils morts! Mieux vaudrait qu'ils n'eussent pas vu le jour!

Et les habiles, les trembleurs, interrogés par les juges, répondent : « Nous ne connaissons pas cet homme; nous n'avons jamais vu Barbès; nous ne savons pas ce que vous voulez dire; nous n'étions pas avec lui. » Et le coq noir, le coq impitoyable qui crie : Remords et Damnation! chante par trois fois dans leurs poitrines creuses. — « L'esprit est prompt, mais la chair est faible, leur avait dit Barbès, quand ils lui faisaient des protestations de courage. »

Et les gendarmes cherchent à le salir de leur contact, de leur haleine, de leur odeur de boucs; ils lui mettraient volontiers le bonnet phrygien sur la tête, un niveau dans la main, pour avoir l'occasion de lui cracher au visage et de lui dire : « Salut! Dictateur de la République Française. » Mais lui, les tient en respect du regard.

Et l'avocat-général à l'œil d'orfraie, les juges aux faces obèses, le vénérable président Pasquier lui demandent : « Es-tu Barbès, l'ennemi du Dieu que les peuples révèrent? » Et lui : « Tu l'as dit; je suis l'ami des hommes; je suis ton adversaire, je suis en ton pouvoir; déchire mon corps, scalpe ma tête : mon âme est dans les cieux! » Et la fauve populaire rugit et demande la tête divine. Et le boureau va la saisir.....

Adieu! Barbès, adieu!.....

..... Ah! rouvrez-vous mes yeux. Le Juste n'est pas mort sur le gibet infâme! Oui sans doute, son brave cœur eût préféré cette fin à dix ans de cachot, dix ans pendant lesquels les geôliers lui firent boire de l'eau mêlée de fiel, dix ans pendant lesquels son âme abandonnée fût saisie de la tristesse de la mort! Je le sais, car j'ai lu les sublimes méditations de sa nuit d'agonie. — Mais les voies de la Révolution sont inflexibles, effrayants sont les coups dont elle frappe les hommes!

Des étudiants de Paris le sauvèrent du rapide supplice de la

tête, mais il subit le long supplice du corps ; il fut comprimé dans la voiture cellulaire, dans le cachot à doubles grilles ; il fut privé d'air, d'aliments, de lumière et de soleil vivant ; il traîna la vie de sa grande âme avec son corps malade, avec sa santé morte !

Salut ! Barbès, salut !

..... Le 24 Février le ressuscite. Libre et révolté, le peuple des faubourgs crie trois mois durant : A Barbès longue vie ! Et puis le peuple se livre lui-même, et puis il livre Barbès, et plus tard, au 15 Mai de la même année, lui crie : Mort et Prison ! Et ne le salue pas même d'un mot de souvenir quand, transféré de la citadelle de Doullens au tombeau flottant de Belle-Isle, il passe la nuit dans Paris, à la prison Mazas !

L'opinion est changeante comme les vagues de la mer ; la faveur du peuple est mobile comme l'univers des sables. — Heureux ceux qui ne relèvent que de leur conscience et n'écoutent rien que son cri ! Heureux Barbès ! Où que tu sois, frère exilé, salut !

O frère ! ce n'est pas la timide voix d'un flatteur qui t'envoie ces paroles d'amour, mais la voix perçante de celui qui sait dire à tous et sur tout la vérité. Tel est mon seul droit à chanter tes louanges, moi qui ne connais de toi que tes actes, moi qui, dans mon cœur, ai tant souffert, quand le méprisé Bonaparte donna l'ordre à ses geôliers de te chasser de sa prison d'Etat. Oh siècle de lâcheté, de dépravation ! Les assassins prétendent gràcier les martyrs. Et la foule imbécile applaudit aux assassins !

Ah ! Napoléon III peut admirer Barbès, mais il ne saurait lui retirer le droit de flétrir à jamais le DEUX DÉCEMBRE galopant dans le sang des libres, sur un cheval morveux !

César ! César ! Ceux qui vont mourir ne te saluent plus !

Les hommes de mon temps, les moutons galeux de Panurge ! Ils déifient le Christ mort, et persécutent Barbès vivant ! Ils insultent à la mémoire des prêtres, des juges et des soldats de Tibère mort, et payent à beaux deniers la pantelante orgie des prétoriens de Napoléon vivant ! Ils sont braves dans le passé, lâches dans le présent, aveugles dans l'avenir ! Ils ne vivent pas, ne respirent pas, ne parlent pas ! Ils mangent, ils ont peur, ils mentent ! — Infamie, Prudence, Gêne et Misère ! !

III

La Croix, la lourde croix, la croix de bois de cèdre, la croix de l'homme aimant, du pauvre, du juste, du réprouvé, du libre, du rebelle : où est-elle aujourd'hui?

Est-elle sur ta tombe délaissée, Marina, pauvre fille que brisa l'amour? Sur la tienne, Laviron, le plus audacieux pionnier de la République Universelle? Sur celle de Marie Capelle, la plus réprouvée des femmes? Ou bien encore sur les vôtres, Montcharmont, Spartacus, les plus libres, les plus rebelles parmi les hommes? Est-elle dans vos mansardes, dans vos chaumières, dans vos combles, dans vos soupentes, ô prolétaires, mes frères?!

Non certes. Les puissants en ont fait le joyau de leur luxe, l'instrument de supplice des pauvres. Elle brille entre les mains du prêtre, dans les temples des Pharisiens, des docteurs de la Loi, dans les boudoirs des Hérodias, des reines et des impératrices, derrière le comptoir des banquiers, sur la porte des propriétaires!

Et quand vient la Pâque fleurie, travailleurs, vous allez chercher à l'église voisine des rameaux humides d'eau bénite, et les suspendez au lit de vos enfants qui dorment. Et quand les puissants de la terre vous ordonnent, au nom du Christ, de vous courber sous le fardeau des misères, vous vous soumettez, au nom du Christ, aux puissants de la terre!

Ah! malheureux aveugles, ne comprendrez-vous jamais que cette croix-là, c'est la croix de l'opprimé, la croix de votre frère, votre croix? Quand donc l'arracherez-vous aux mains des marchands de ce monde qui en trafiquent impunément? Quand donc forgerez-vous, sur son modèle aimé, les poignées de vos glaives? Quand la briserez-vous sur les têtes aux cheveux d'argent? Quand? Oh quand donc repousserez-vous de vos lèvres arides, altérées de bonheur, gercées de privations, cette coupe de vinaigre que vous tendent les mains graissées par votre sang et par vos larmes?

Alors vous vaincrez par ce signe. Alors, seulement alors, vous serez dignes de celui qui sentit son front mordu par les épines et les baisers de Judas. Et de son trône de gloire vous sourira l'Homme élu qui, rassemblant sur son cœur toutes les peines, toutes les aspirations de l'Humanité, dit à son cœur : « Oh répands tout ton sang pour les soulager toutes ! »

IV

Il marchait par le monde, droit devant lui, ferme et juste de propos, sans reproche et sans peur. Il ne craignait rien des puissances de la terre, du tranchant de leurs lois ou de leurs épées.

Il n'avait pas de gîte et méprisait les trônes, les honneurs et faveurs, et l'or des diadêmes, et l'argent monnayé. Il vivait de parole et de résignation, laissant les hochets et les impôts à César.

..... Oh ne le plaignez pas ! Il était grand cet homme ! Et bien petits sont aujourd'hui les plus grands de son temps ! !

Il parlait aux simples le langage des simples ; il leur contait la Parabole et la Bonne Nouvelle, dans l'abondance de son cœur. Et les simples le comprenaient, et les docteurs frissonnaient au timbre de sa voix, et les malades se levaient pour baiser le pan de sa robe !

..... Ne le pleurez pas ! Oh qu'il savait cet homme ! Et combien sont oubliés aujourd'hui les docteurs de son temps ! !

Les gens officiels le calomniaient, ils faisaient dire de lui : « c'est un mangeur, un buveur, un ami des péagers et des méchantes gens. » Ils le confondaient avec le vulgaire des malfaiteurs, et délivraient Barrabas le meurtrier, de préférence à lui.

Lui cependant convertissait les centeniers, les excellents gendarmes, les bons et les mauvais larrons, les malheureuses filles vendues aux appétits des sens.

— Oui, les pauvres, les torturées de ce monde, celles que vous nommez les filles de joie, de vie mauvaise, il les convertissait !

Oh vous mentez, civilisés, quand vous les appelez ainsi, les délaissées ! Vous insultez à la plus épouvantable des infortunes !

Et moi je vous dis que forte est l'âme de la fille qui, seule, ose afficher sur la terre hypocrite le délire du franc-amour, le cynisme de la lassitude et de l'indifférence !

Oui, brave est la femme qui s'étend morte devant vous et vous dit : « Voilà mon corps-cadavre ; je vous le livre pour votre amour-écu ! » Et qui mord son amant et lui crie : « Ami, veux-tu mon cœur ? Veux-tu ma vie ? Veux-tu le sang de mes artères ? » Et qui lui donnerait ses dents, ses doigts, tous ses cheveux, pour lui prouver son amour ! Et qui, captive elle-même dans le labyrinthe de la Prostitution, défend contre le monstre l'enfant de sa tendresse !

Fier est aussi le cœur de l'homme qui se dresse seul contre l'iniquité sociale ! Et l'attend au coin des rues, sur la lisière des bois, à l'heure où la lune se mire dans le canon des carabines !

.... Oh ! qu'il aimait, ce Christ qui sut comprendre, relever et chérir tous ces êtres courageux et déprimés !

Et qui les racheta les uns après les autres : pêcheurs de Génésareth, prostituées de Samarie, lépreux de Galilée, brigands des chemins, Lazares porteurs de bure, de blouses, de faix, de chaînes et de croix de supplice ; et vous, petits enfants, qui l'avez tant chéri !

.... Oh ! qu'il aimait cet homme ! Et combien sont oubliés aujourd'hui les riches bienfaisants de son époque !!

Il fut en butte à la contradiction, à l'espionnage, à la persécution et à l'opprobre. Il fut déclaré fou, méchant, archange des ténèbres ; il fut maudit dans son nom et maudit dans ses actes. Ses amis le trahirent.

Mais lui resta le Christ, l'homme unique, celui qui dépassa tous les autres de la tête. Il brûla la folle semence du Bavardage, confondit les faux prophètes et déjoua leurs embûches, humilia les porteurs d'uniformes, de mîtres, de sceptres et de couronnes ; tous les grands porteurs d'or. Il mit la cognée dans la racine des vieux troncs, ébranla sur leurs bases les sociétés juives, et cria

de toute sa gorge : « Malheur aux riches, aux grands, aux rassasiés, aux repus! Malheur à la race des vipères! Brisons de nos bras nuds les sépulcres blanchis! »

Qu'il était fort cet homme! Et combien sont oubliés aujourd'hui les plus fameux révolutionnaires de son temps!!

Il fut renié par les hommes de son pays et de son âge, par ses apôtres, par ses amis. Il fut étranger partout et n'eut pas même une pierre pour y poser sa tête. Il vit venir la mort et poussa droit à elle son sillon infléchi. Et vers l'instant suprême, consola son voisin de croix qui se désespérait!

.... Oh! ne le plaignez pas! Il eut tant de courage, cet homme! Ils sont si bien oubliés aujourd'hui les héros de son temps!!

Le jour de sa mort, le soleil voila sa face radieuse, les tombeaux s'ouvrirent, les morts errèrent parmi les grandes herbes des campos santos, les éléments grondèrent avec furie, la foudre déchaîna tous ses éclairs et tous ses coups; le ciel épouvanté le réclama des enfants de la terre.

Et les saintes femmes de Galilée le couchèrent dans un blanc linceul tout parfumé de myrrhe, elles baisèrent ses lèvres de leurs lèvres ardentes, elles essuyèrent le sang de ses blessures avec les longues tresses de leurs cheveux d'or.

Et le peuple qui l'avait insulté se prosterna devant sa face pâlie par la mort. Et les gardes eux-mêmes, et les bourreaux se prirent à larmoyer!

..... Ah ne le pleurez pas! Il était bien-aimé cet homme! Et combien voudraient mourir comme il est mort!!

Ne le cherchez point parmi les trépassés; ne le cherchez pas dans le ciel; ne le cherchez pas derrière les autels des prêtres et les escabeaux des juges. Cherchez-le parmi les vivants, le grand Prophète, le Voyant des plus lointains horizons. Et vous le trouverez; vous trouverez Barbès, et par milliers ceux qui lui ressemblent!

Sois bénie, Révolution!

Mais notre monde est trop peuplé pour que de nouveaux Christs y fraient glorieusement leurs calvaires. L'Humanité suit sa route sans dévier. Les obstacles qu'elle rencontre, les ressources dont elle dispose grandissent ou diminuent en raison les uns des autres. Nos besoins sont devenus insatiables, immense

l'œuvre de notre salut, innombrables les ouvriers et les porteurs de croix. Les grandes intelligences, les cœurs d'élite s'élèvent comme une moisson d'épis ; qui pourrait dire lequel est plus grand que les autres? Frères! saluons l'Avenir comme le semeur salue le soleil levant quand il promène ses baisers sur les plaines dorées. Toujours le bon grain détruit l'ivraie stérile. Les herbes folles sont voraces et se mangent par le pied.

Salut! Jésus — Salut! Barbès — Salut! tous les Christs, tous les Hommes qui gémissent dans les prisons et les tortures.

Sois bénie, Révolution!

V

Quand le Découragement câlin se frotte contre moi, quand je le caresse et qu'il se vautre, et qu'il me tente, comme le chat, de son *ron ron* trompeur..... pour me griffer ensuite et me mordre le sein!

Alors, ô Porte-Croix, vers ta figure rêveuse je lève mes yeux en pleurs! Et je pense, et je dis:

Oh qui me donnera, Christ! la magnétique pénétration de ton regard, la suavité de ta parole, l'inspiration de ta pensée, ta prescience et ton patient courage?! Qui me donnera ta sympathique douceur dans les rapports avec les hommes, ton inflexibilité dans la lutte, ta sublime résignation devant le dernier supplice? Qui me donnera la mort qui s'acharna sur toi?! A qui me dirait: meurs pour racheter tes semblables du malheur et ton nom de l'oubli, à qui me le dirait je répondrais : merci!

Sois bénie, Révolution qui tires parti des forces humaines et trouves à tout bon vouloir la tâche qui lui convient!

Oh passer dans le monde les yeux levés au ciel, sans toucher à la terre, sans tenir dans la vie! Et mourir à trente ans, le front ceint de l'auréole d'une éternelle gloire, la palme des grands en main ! Et revenir dans tous les siècles, sur la nuée brillante de la Révélation, dans la splendeur qu'on a rêvée! Voler de sphère en sphère, comme de tige en tige le papillon de pourpre! Et recueillir, et semer partout, ainsi que les abeilles, des paroles douces comme

le miel, enivrantes comme le nectar des fleurs!..... Qui me le donnera?

Sois bénie, Souveraine, mère de Force et de Grâce, fille d'Amour et de Guerre, qui secoues sur les hommes l'ombre bienfaisante de tes grandes ailes, tes paroles d'enthousiasme, tes dons et tes promesses, le courage et la vie! Sois à jamais bénie, Révolution!

VI

..... Et maintenant, prends courage et redescends sur terre, ô ma pauvre âme un instant égarée dans l'avenir sans bornes. Et tu trouveras ici-bas des hommes lâches quand ils veulent faire preuve de courage, et brutaux quand ils veulent faire preuve d'amour. Les braves de ce temps, ce sont les juges qui frappent les faibles en se couvrant de fer. Les tendres d'aujourd'hui, ce sont les riches libertins qui torturent les plus pauvres et les plus belles en se couvrant d'argent!

Horreur et Fange!

Roulez donc, Civilisés! Allez, volez, misérables vampires, hyènes au poil luisant, mendiants de richesses et de croix étoilées, plats cafards! Fouillez, trouez partout! Buvez le sang, sucez l'honneur! Parmi des êtres en peine qu'il faut savoir comprendre, moissonnez des têtes pour les couper et des formes de femme pour les faire souffrir! C'est bien.....

Moi, je vous mépriserai. Moi, je chercherai parmi vos accusés, des consciences; parmi vos filles d'amour, des cœurs. Et quand vous serez tous autour d'eux, ongles et poils tendus, quand vous écumerez, râlerez, aboierez après la chair, comme des mâtins à jeûn..... moi je viendrai sécher les pleurs que vous faites répandre. Et je recueillerai, comme le Christ, dans les demeures infimes, des trésors de tendresse!

Sois bénie, Révolution!

MARIE CAPELLE.

Annecy, Juin 1855.

« Je n'ai plus de patrie! je n'ai plus de foyer! Mon nom n'est plus un titre! Ma vie n'est plus un droit!.....

« De quel droit protester de mon innocence? Je suis la chose jugée, la coupable de par la loi!... De quel droit me promettre l'avenir? Je suis la chose condamnée, je suis la morte à perpétuité! »

Marie Capelle.

I

Tout le monde la connaît, la pauvre femme que la Justice des hommes condamna comme empoisonneuse, que l'Opinion des hommes déchira de son ongle cruel, sur laquelle s'acharna la Presse assassine, encensée par les hommes; que tordit le mal d'opprobre, qu'acheva la prison : la malheureuse *morte,* Marie Capelle!

Ah l'homme aime à détruire!

Marie Capelle! avec sa longue robe noire, ses cheveux blanchis en une heure d'audience, son teint pâle, son front d'agoni-

sante, ses grands yeux pleins de larmes, ses traits, ses beaux traits divinisés par la Douleur. — Tout cela n'est plus !

Ah l'homme aime à détruire !

Et moi je veux la ressusciter sous mes pleurs ; je veux refaire tout ce que l'homme a défait. Je veux rendre à la déshonorée du monde honneur, amour et gloire dans les âges futurs. Je veux appeler autour de sa tombe tous les anges du ciel, et les supplier d'attacher un bouton de rose à chaque épine de sa couronne.

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît !

L'impérieuse, l'immortelle voix de ma conscience s'élève en mon sein ; elle crie : Cette femme est ta sœur ; elle est couchée sous la terre lourde et le mépris glacé. Relève-la ! Car d'une seconde à l'autre, les hommes pourraient t'ensevelir, vivant, te mépriser, honnête, comme ils l'ont ensevelie, comme ils l'ont méprisée. Leur justice est soûle de sang ; on la voit trembler sur la pointe d'un poignard, sur le tranchant d'une hache, sur le bord des sépulcres. Ressuscite, si tu le peux, la pauvre homicidée.

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît !

II

L'orage apporte aux plages des Océans des débris d'hommes, des câbles de navire, des cuirasses ; de l'or et du fer. La raffale de Novembre disperse sur la terre gercée les feuilles jaunies, les flocons de neige, les cristaux de givre, les larmes de la pluie ; l'argent et le froid. La Mort étend sur les tombeaux des roses, des cyprès, une couronne d'immortelles, une boucle de cheveux, une goutte de sang, un soupir, le long, le déchirant sanglot qui rompit la dernière fibre du cœur ; elle laisse le meilleur.

J'envie le sort des trépassés !

Dans l'humble cimetière d'Ornolac est une pierre. — Sous cette pierre il y a des os creusés par la souffrance, vides de moëlle et de sang. A l'heure du crépuscule, ces os résonnent comme des roseaux chanteurs, détachés de leurs tiges par la tourmente des

flots. Sur cette pierre est un petit livre gémi, saigné, souffert par la passion humaine : la Bible des opprimés. A l'heure de l'Aurore, les pages de ce livre tremblent, se dressent, s'allument et pleurent dans le vent leurs paroles de feu.

Hommes ! Prosternez-vous devant ces dépouilles ! Ce sont les os, ce sont les *Heures de prison* de Marie Capelle, le chântre des agonisants. Je donnerais tous les jours qui me restent pour écrire jamais une seule page semblable aux siennes.

J'envie le sort des trépassés !

Ce livre court le monde.

Les libraires l'étalent aux devantures de leurs boutiques entre les nauséeuses méditations de Lamartine, les strophes crochues de Victor Hugo, les mondains et éphémères désespoirs de Musset l'académicien, et les jérémiades sonores de Châteaubriand. C'est, disent-ils, pour le faire valoir !

Les hommes le parcourent et le trouvent bien écrit ; les femmes le dévorent toutes les nuits, et tous les jours crient à l'impudence !

Et personne encore n'a osé dire que ce livre était l'œuvre du plus grand poète de nos temps. Et les révolutionnaires eux-mêmes rougiraient de s'associer aux suprêmes revendications de la plus brisée des âmes !

Et la Civilisation triomphante trône toujours, des deux pieds, sur les folles balances de sa justice infâme !

Et la grande femme est restée seule jusqu'ici dans la sublime région des martyres non pleurées !

J'envie le sort des trépassés !

O Byron, Byron ! le fier, l'inquiet, le Prométhée de notre âge, ô sanglant météore qui nous léguas deux révolutions ! Toi qui recherchais les blessures incurables, les larges plaies, les désolations profondes, les pleurs amers et les agonies lentes.... pour les immortaliser ! Où es-tu ?

Soulève ce cadavre, réchauffe-le de ton haleine fiévreuse, confie des vers à son oreille, des baisers à son front ! Car elle te rendra tes baisers et tes vers, car elle te rendra ton amour, la femme bien-aimante, et son grand cœur battra de nouveau tout pour toi, ce cœur infortuné qui laissa sa mémoire et sa glorification aux hommes justes.

Oh ! parais, Créateur, et souffle sur ces cendres comme souffla Jéhovah sur le Chaos informe. Viens, refais la lumière, la vie, la

parole, la pensée dans leur sublime essence. Refais les : tu le peux!

J'envie le sort des trépassés!

Mon invocation se perd dans le tourbillon des sociétés. Les intérêts l'accueillent de leur rire implacable. J'entends l'Ironie s'écrier : « Il est mort, il est mort! C'est en vain que Westminster le réclame aux beaux rivages de Missolonghi; c'est en vain que le peuple le divinise! Nous l'avons foudroyé; nous dansons sur son crâne l'infernale sarabande que conduit la Corruption! Que son exemple profite aux esprits orgueilleux! Et que les libres tremblent! Le XIX[e] siècle sonne le glas du génie, la Saint-Barthélemy des innocents! — De profundis sur l'indépendance du monde! »

J'envie le sort des trépassés!

O mes deux morts aimés! Laissez à ma piété filiale le soin de vos mortelles dépouilles. Que votre génie, bercé par l'harmonie des sphères, ne se préoccupe plus des petites misères de ce monde! Tout ce que peuvent le culte, la tendresse et les forces d'un enfant des hommes, je le ferai pour vous. Dormez en paix le doux sommeil qui si longtemps s'enfuit de vos rouges paupières. Mon cœur battra si souvent sur vos tombes qu'il y gravera son empreinte de toute la chaleur de son sang. Car vous êtes la famille de mon âme, les adorés avec lesquels l'amour ne se parle pas, ne s'écrit pas, ne se dit pas; mais se pense, se devine, se comprend et devient immortel!

Oh je vous rejoindrai! Je serai votre frère dans les existences nouvelles! La haine des sociétés, les sifflets de la foule, la rancune des savants, des aristocraties et des démocraties, la tyrannie des majorités, des gouvernements et des tribunaux : toutes les puissances de la terre se sont chargées de nous réunir.

J'envie le sort des trépassés!

III

Charles Fourier écrit quelque part : « On peut juger très-exac-
» tement du degré de civilisation d'une société par la situation
» qu'elle fait aux femmes. »

Oh ! que dira l'Avenir de cette nôtre civilisation très-catholique, quand dépouillant le procès de Marie Capelle, il verra toute une société liguée contre une femme malade, quand les sombres échos du dix-neuvième siècle, évoqués par lui, répéteront ces cris de féroce et lâche vengeance : « *K'ss! K'ss!* Hurlez limiers! Mordez! — Anathême! Torture! Malédiction! Persécution! Folie! Mort sur Marie Capelle l'empoisonneuse!... » Que dira l'Avenir?

Sera-ce cette Société, sa justice, ses lois, sa science, sa famille, son gouvernement, sa religion, ses prisons et ses peines qu'il absoudra, l'Avenir, le grand Réparateur? Sera-ce son héroïsme qu'il célèbrera dans ses chants? Ne sera-ce pas plutôt le bon droit et le courage de Marie Capelle, sa grande victime?

Je veux devancer le jugement de la postérité :

L'Avenir t'exécutera, Société du Monopole! — Toi qui respectes et pratiques la monstrueuse loi du mariage *à vie!* Toi qui places *pour toujours* la femme sous la dépendance de l'homme! Toi qui la dépouilles *à jamais* de tout droit civil et politique, de toutes ressources, de toute profession; qui lui retires jusqu'à son nom, et l'abandonnes déshéritée, seule, palpitante, au milieu d'un monde qui demande impitoyablement la mort du faible!

Toi qui la rives par les chaînes de l'intérêt aux flancs, au sort, aux caprices de son seigneur et maître! Toi qui lui imposes comme devoirs toutes les volontés de son mari, qui la flétris quand elle fait un faux pas, et célèbres cependant la gloire de l'homme qui la trompe! Toi qui lui retires enfin jusqu'à la direction, jusqu'à la possession des enfants de son amour!

Rutilant Avenir, roule, emporte, dévore cette Société dans tes vagues de feu! — Hallali!!

L'Avenir vous punira, vous les hommes, les tyrans qui avez fait cette loi si parfaitement à votre image : sans délicatesse, sans amour et sans justice ; qui l'avez rédigée tout en votre faveur : lâche, oppressive à la femme, infaillible, irrévocable, indiscutable, irrévisible ; insulte à la nature, opprobre à l'humanité ! — Vous ignorants, insensibles, qui par la voix de vos assemblées, de vos conciles, de vos prêtres et de vos discoureurs, avez osé déclarer que la femme, la divine femme, est d'une nature inférieure à la vôtre, d'argile plus grossière, d'essence moins éthérée ! — Vous brutes, qui cherchez à la convaincre qu'elle est mise au monde pour vous soigner avec zèle, vous servir avec obéissance, et vous frictionner avec amour, quand le cœur vous en dit ! — Vous ignobles, cupides, qui la vendez comme votre esclave ou votre domaine! Vous lâches qui l'enfermez, l'enchaînez, la déformez, la mutilez, la bâillonnez, l'annihilez, la répudiez, la souffletez, la battez de mille coups, la lapidez de mille pierres, la torturez de mille tortures ! — Vous traîtres, imposteurs, qui la trompez, la séduisez, la violez, et l'entraînez, pantelante, au gouffre de misère et de déshonneur ! — Vous grossiers jouisseurs qui vous en servez comme d'un instrument de luxure, et ne lui laissez que ses yeux pour pleurer vos crimes ! — Vous sages, et savants, et sensés, et galants, et Frrrançais qui la tenez en tutelle à perpétuité !

Profonds législateurs, beaux docteurs de la loi, charmants diseurs de riens, aimables défenseurs de la Famille et de la Prostitution, de la Propriété et du Droit du Seigneur-mari, avocats et procureurs de mauvaises causes, huissiers et recors, faiseurs de tous métiers, gâte-sauces et ministres, ambitieux dégommés, valets à beaux floquarts, fines écharpes, et frais rubans d'honneur : très-moral Baroche, chevaleresque Thiers, et vous, illustres Martin du Nord, Teste et consorts, bons petits pères, époux modèles, honnêtes gens, grands exemples, pauvres saints de paradis, braves gars... misérables histrions... arrière ! Oh ! ne défendez plus la famille, ne la défendez plus ! !...

Rutilant Avenir, roule, emporte, dévore les hommes d'à-présent dans tes vagues de feu ! — Hallali ! !

L'Avenir te dispersera, famille du dix-neuvième siècle ! — C'est toi, dénaturée, qui troques tes enfants contre de l'argent, les déchires des dents, des ongles, de la langue, et te disputes sur leurs cadavres encore chauds l'héritage sanglant de la mort !

Ainsi tu fis de Marie Capelle, ô Famille! Tu la vendis à un homme incapable de comprendre son âme, qui te l'acheta comptant, pour s'en distraire de temps à autre. Et quand cet homme mourut d'une mort inexpliquée jusqu'à ce jour, tu l'accusas, la pauvre martyre, de l'avoir empoisonné, tu supposas à son crime le double mobile de l'intérêt et de l'amour; tu la déshonoras, tu la détruisis sans pitié pour jouir tout à ton aise des dépouilles de M. Lafarge!

Ah! conduisez les noces, cousins, collatéraux, frères et mères des époux! Tressez guirlandes et couronnes, riez, chantez, soûlez-vous!... Toutes les fois que j'assiste à ces modernes saturnales de famille, moi je pleure et je dis : C'est le sacrifice d'Iphigénie l'innocente, c'est le festin d'Atrée! Elle est servie l'horrible table où les convives mangent la chair de leurs enfants, où l'on boit le sang, le crime, le poison, le remords et l'envie dans des coupes vermeilles!

Hélas! de pareilles familles remplissent ce monde. Pour une qui se donne en scandale, il en est des milliers qui lavent leur linge sale avec leurs pleurs et saignent dans la nuit! La famille civilisée, vous dis-je, c'est l'antre des discordes, l'accouplement violent et sans remède d'intérêts opposés, de passions éphémères; c'est l'épine qui enflamme, l'épingle qui déchire, le souffle toujours brûlant sous lequel flambent cupidités, haines et vengeances qui ne pardonnent jamais!

Je pose en axiôme que plus les individus sont rapprochés aujourd'hui par les liens du sang, plus ils s'abhorrent et désirent trancher le nœud gordien qui leur meurtrit l'âme!

Si encore les frères ennemis d'à-présent se disputaient des royaumes... ou seulement un plat de lentilles! Non, ils ne sont pas ambitieux, ils ne sont pas même gourmands... mais ils tueront père et mère pour un monaco!

Ah! comment la famille civilisée serait-elle heureuse? Elle prétend réunir ce qui est incompatible : l'amour naturel et l'intérêt privilégié, les droits du monopole et ceux de l'humanité, la passion et le devoir, l'élan et le calcul, le baiser et le chiffre, le sale lopin de terre et la frange irisée du ciel!

Rutilant Avenir, roule, emporte, dévore la famille d'aujourd'hui dans tes vagues de feu! — Hallali!!

L'Avenir condamnera la Justice civilisée! — La Justiche lâche qui convoque juges, procureurs de cour, griffonneurs de papier,

jurés, bourreaux, avocats, gendarmes et public pour mettre en scène l'agonie d'une femme ! La Justice qui n'a pas à craindre la perte d'un seul poil de son vieux chef fêlé, et menace sans pudeur la tête céleste d'une jeune femme !

La Justice humaine, sujette à erreur, qui mille fois s'est trompée ! La Justice qui engendre le faux témoignage, le parjure et le crime ! La Justice que les gouvernements paient pour frapper leurs vengeances ! La Justice qui torture sans relâche, sans merci, sans vergogne !

La Justice qui ne sera jamais que l'instrument de colère des majorités et l'aiguillon de révolte des minorités, tant que le Droit de vivre sera lettre morte parmi les hommes !

— Le Droit de vivre ! le seul, le vrai droit social, le droit de suprême nécessité et de salut public ! Le droit du sang, le cri du pain ! —

C'est cette Justice-là qui fit endurer mille morts à Marie Capelle sans jamais la faire mourir ; c'est elle qui la poursuivit à outrance comme une gazelle blessée. Jusqu'à ce que la pauvre tombât sur ses deux mains, la face contre terre, et que ses grands yeux remplis de larmes, son grand courage vaincu, elle s'agenouillât devant la tombe, le seul asile qui pût contenir son immense désespoir. C'est cette Justice qui, sous toutes formes, lui présenta, représenta sa croix. —Croix noire et criminelle dans le présent ; croix blanche, croix glorieuse dans l'Avenir !

Cette croix, ce faix sous lequel elle plia pendant douze années, la portant ou la traînant comme elle pouvait, on la lui remettait sous les yeux à toute heure, en tout lieu ! Tantôt c'était le cadavre de son mari raidi par la mort, les deux bras étendus. — Tantôt c'était un ennemi qui levait les mains à droite et à gauche pour rendre Dieu complice d'une déposition fausse. — Ou bien l'avocat-général, vautour à face humaine, qui secouait frénétiquement sur sa tête les deux manches de sa robe rougie du sang des condamnés à mort. — Ou le vieux code grand ouvert sur la table d'inquisition. — C'étaient encore la poignée du sabre des gendarmes, les regards obliques de la foule qui se heurtaient, les clefs de la prison, les crucifix des religieuses gardiennes de sa cellule, les barreaux entre-croisés..... — Des croix, toujours des croix, emblêmes de souffrance, de mort, de flétrissure momentanées, de vengeance éternelle !

Hélas ! une pareille Justice n'est pas transformable. Conséquence forcée de l'expropriation que tous subissent pour l'utilité de

quelques-uns, elle ne disparaîtra qu'avec l'aubaine et l'oisiveté. Suprême consolateur, Travail, oh que ton règne arrive !

Rutilant Avenir ! roule, emporte, dévore la Justice des hommes dans tes vagues de feu ! — Hallali ! !

L'Avenir reniera la Science d'aujourd'hui ! — La Science sciante, pédante, énervante, paralysante, abrutissante ! La Science diplômée par le Privilége, jalouse de ses prérogatives, facile aux grands, dure aux petits !

La Science hydropique, pléthorique, titubante, livide, qui répand sur le monde le délirant bavardage, les ténèbres, la cécité, la cataracte, la myopie et le regard louche ! La Science qui s'enferme à double tour dans l'infect sanctuaire où elle empile cornues, chaînes, poisons, cadavres et malades !

La Vieille aux cheveux rares qui se traîne, honteuse, à la remorque de la jeune Découverte aux tresses parfumées ! L'ennuyeuse, l'entêtée, l'endormie qui radote ! L'ignorante, la superbe, qui cache son impuissance sous de longues phrases recueillies dans la défroque des Grecs !

L'Intrigante, l'avare, la voleuse, la fausse monnayeuse, l'usurière, la plagiaire, qui s'approprie les travaux de ses ennemis et les dénature en les traduisant dans son affreux grimoire ! L'antique, l'académique, la monastique, l'étique, l'universitaire, la solitaire, la mauvaise coucheuse, qui sépare sa cause de celle de l'humanité, qui spécialise, étiole, étrangle toutes les questions qu'elle touche en les séparant des grandes questions d'intérêt général !

La Science couarde qui ne manque jamais de donner le coup de pied de l'âne aux victimes abattues de l'injustice sociale !

C'est cette Science-là cependant qui déterra M. Lafarge, le tourna, le retourna, le contourna, l'exploita, le coupa par petits morceaux, l'éminça, comme chair à pâté, dans ses alambics, le fit chauffer à blanc, fouilla dans ses entrailles de plusieurs mois durant quelques semaines ; et triomphante, imperturbable, vint affirmer aux juges que la mort provenait d'un empoisonnement par l'arsenic !

Et l'interprète inattaquable de cette science infaillible, l'oracle immaculé de vie et de mort, celui dont les lèvres pincées ne s'ouvraient solemnellement que pour condamner ou absoudre sans appel : le Python sauteur de ces temps-là..... qu'était-il ? Une sorte de jongleur méridional, moitié médecin, moitié chan-

teur, tout-à-fait saltimbanque; — l'homme qui sut monopoliser toutes les missions odieuses que refusaient des médecins eux-mêmes; — celui qui fourra mains et nez partout où il y avait à faire collection de croix d'honneur et de souillures: dans le sein de la duchesse de Berry, dans le gros boyau de M. Lafarge et de milliers d'autres.

Il est mort à cette heure, les doigts lavés! Que son Dieu, s'il en avait un, reconnaisse son âme! Qu'il ne se lève pas trop de suppliciés pour l'accuser! Et qu'il n'ait pas peur des morts!!

Chacun entend la renommée, le devoir et le courage à sa façon. Cet homme, Orfila, prétendait remplir dans les sociétés une mission glorieuse, mission de salut, aussi pénible, aussi dangereuse à exercer que celle des juges. J'estime en effet que leurs grands cœurs étaient bien faits pour s'aimer et se soutenir, comme larrons en foire; j'estime qu'Orfila tuait aussi habilement, aussi froidement, aussi souvent que M. le juge ou M. le bourreau; j'estime que les mêmes récompenses et les mêmes peines doivent être le partage des uns et des autres dans le Présent et dans l'Avenir. — Qui revivra, reverra!

Et si quelqu'un me reprochait de parler avec aussi peu de respect de mon *doyen* mort, je répondrais: « Je ne suis plus un pauvre étudiant. Je suis la Postérité qui ne sait rien dire que le Vrai sur les vivants et sur les morts. Et si j'appelais dans la première rue venue d'une grande ville de France, je ferais paraître sur le seuil de leurs demeures des milliers de familles dont les imprécations s'élèveraient avec les miennes contre l'un des assassins légaux les plus renommés de ce siècle! »

Et cependant, cet expert, ce docte, cet illustre, le grand chimiste, savait-il exactement ce qu'il faut d'arsenic pour empoisonner un homme, pour empoisonner tel homme, ce qu'il en eût fallu pour empoisonner Mithridate, par exemple? Savait-il ce qu'en renferment nos tissus, la terre, et aussi les substances chimiques employées par lui? Pouvait-il affirmer que la science de l'avenir ne donnera pas d'éclatants démentis à la sienne? Ne rendait-il pas doctoralement une sorte de *jugement de Dieu?* Ignorait-il que la science *opposante* était d'une tout autre conviction que la science *officielle* sur la culpabilité de cette femme d'élite? Etait-il permis à Orfila de dédaigner l'opinion de Raspail? Etait-il bien sûr, cet homme, pour habile qu'il fût, de la précision de ses balances, de la justesse de ses appareils, de la pureté de ses réactifs, de la rigueur de ses expériences? Etait-il sûr du feu, de

l'air, de l'eau, de l'électricité? Que soupçonnait-il des forces primitives de la nature qui nous sont encore inconnues? L'acquittement de Mme Lacoste ne lui révéla-t-il pas quelques années plus tard la mesure de l'opinion et les doutes de la science sur la condamnation de Mme Lafarge?

O savants, ô pygmées, montagnes en travail de souris..... mais qui donc êtes-vous, hommes mes semblables, pour laisser tomber la tête de votre frère suspendue par un fil au bout de vos doigts qui tremblent?! Ah, si vous aviez une conscience, des contemplations, des rêves, un peu de cœur..... Ah, que je vous plaindrais!

Rutilant Avenir! roule, emporte, dévore la Science de nos temps dans tes vagues de feu! — Hallali!!

L'Avenir dissoudra le gouvernement civilisé! — La clef de voûte de tous les intérêts injustes, le lien qui les resserre en un faisceau, les étrangle et les déchire pour les conserver mieux au risque de les rompre! La machine à broyer le pauvre, à écorcher le riche, à les éterniser l'un et l'autre, lépreuses, souffreteuses espèces que rien ne peut guérir! La verge fleurie de la violence que les peuples remettent aux plus audacieux, aux plus scélérats des hommes, aux descendants d'Aaron pour nous fouetter jusqu'au sang! La Méduse moderne, ouvrant les mille bouches inassouvies de ses fonctionnaires sur les épaules des majorités patientes!

La bande privilégiée des brigands officiels comfortablement établie tout le long des grandes routes, dans les rues larges, aux portes des cités, dans les palais et les chaumières, sur les bords des fleuves et les cimes des montagnes! Celle qui dévalise, blesse, assassine impunément, sûrement l'humanité qui chante en passant son chemin!

Le Gouvernement qui provoque le désordre, l'entretient, le renouvelle sans cesse parce qu'il en boit et en mange, parce qu'il ne vit qu'à la condition de conserver l'inégalité parmi les hommes: parce qu'il *gouverne* enfin!

Le Gouvernement, l'épine inflammatoire des sociétés!

Et c'est le plus ouvertement méprisé, le plus niaisement constitutionnel, le plus cyniquement corrupteur, le plus piteusement grippe-sous, le plus effrontément mendiant, le plus mesquinement bourgeois, le plus insolemment lâche de tous les gouvernements, celui qui s'agenouillait devant les grandes puissances de l'Europe coalisée, celui de Louis-Philippe l'Avare, qui fit du zèle, de la

force, du courage contre une pauvre femme accablée! Ce fut lui qui la soumit aux quotidiennes visites de ses employés-espions, qui lui mesura l'air, le feu, le vêtement, la lumière, le soleil et les livres; qui troubla sans répit la religion de sa solitude, lui disputant, heure par heure, la vie du corps et la vie de l'esprit. Ce fut ce gouvernement qui la tortura patiemment, doucement, paternellement, poliment, en personne du monde, lui conseillant de se faire oublier, d'abandonner son honneur et son nom aux ongles du mépris, d'être morte et vivante à la fois, vivante comme on l'est dans un cachot!

Eh bien! Messieurs et Mesdames, sachons être contents de notre sort fortuné! Estimons-nous heureux que nos gouvernants veuillent bien comprendre nos sensations les plus délicates, faire visiter leurs Bacchantes *officielles* et nous vendre très-cher leurs tabacs empoisonnés. Mais n'exigeons pas d'eux l'impossible, le luxe. Ne font-ils pas tout ce qu'ils peuvent? Etes-vous parfaits vous-mêmes pour leur demander la perfection! Après tout, nous ne les payons pas pour savoir ce que sont l'honneur et le courage d'une femme. Le figuier est un bel et bon arbre; mais ce n'est pas un cep de vigne, et il ne faut pas s'attendre à lui voir porter des raisins. Il ne faut pas oublier non plus qu'un directeur de prison, un inspecteur de police, un préfet, un fonctionnaire quelconques ne sont pas des hommes. A ces sortes de fauves le réglement tient lieu de conscience, de tête, de seconde nature. Ces espèces-là vivent de sang et de larmes; leur imagination travaille sans cesse à découvrir des tortures, depuis le coup d'épingle jusqu'au supplice en plein jour, jusqu'à la guillotine, au poteau d'infamie; on ne prononce leurs noms qu'à propos de désespoirs ou de vengeances; ils ne ramassent leur pain que dans l'ombre et la souffrance!... Hideux!!

Faites donc comprendre aux porte-clefs, aux valets de pouvoir, que tous les hommes doivent respect à toutes les femmes; consolation à celle qui pleure, encouragement à celle qui lutte, aide à celle qui souffre, admiration, sympathie, défense à celle qui plie sous le poids d'une condamnation injuste..... Autant vaudrait supplier un chien de chasse de lâcher la perdrix dont il attend les os!

Oh que le contact de pareilles gens fait souffrir de nobles cœurs! Oh que Mme Lafarge devait saigner dans sa dignité quand ils entraient en sa cellule comme en pays conquis, quand ils violaient sans pudeur le dernier refuge de l'adversité, le suprême

asile de la pensée ! Oh qu'elle devait trembler, la pauvre, grincer des dents, maudire et mourir, quand il lui fallait les recevoir à toute heure, dans tout état : couchée, moitié vêtue, quand elle suait la fièvre, quand elle râlait, quand l'inspiration la rendait folle ! Et combien ils devaient se mépriser eux-mêmes, ceux qui consentaient à recevoir le pain de leurs enfants arrosé du sel de ses larmes !

Ah ! s'il vous faut bien manger et bien boire, oisifs et parasites, minuteurs d'arrêts de mort, bourreaux à froid, écrivassiers de prisons et de préfectures, mendiez, pillez, assassinez en risquant votre vie, sous le chaud soleil, par les nuits étoilées. Mais ne vous mettez pas cent contre un ; mais ne torturez pas ainsi, dans le silence d'un cachot, une noble femme que votre vue fait mourir de dégoût, et qui vous cracherait son cœur à la face, si elle n'avait peur de se salir en expirant !

O siècle dix-neuvième d'âge, mais dernier de fierté, triste siècle dans lequel ma vie se consume misérablement, siècle de promiscuité de toutes personnes et de renversement de tous principes ! Tu rapproches les âmes les plus pures des consciences les plus noires : dans les prisons, le citoyen libre du *mouton* de police ; dans l'exil, le proscrit du mouchard ; dans les hôpitaux, le poète qui meurt de faim de l'entremetteur qui meurt de débauche ! Et rien ne saurait épargner aux hommes fiers ce contact flétrissant, odieux, quotidienne souillure, plus brûlante que la morsure du fer rouge, plus corrosive que la dent grise du temps ! Et je n'en parle que pour l'avoir senti !

Hélas ! le soleil devient pâle, les saisons incertaines, les climats incléments et les fruits sans saveur ; les hommes n'ont plus ni santé ni caractère. Tous ceux qui tranchent encore sur le fond uniforme de nos sociétés, soit par l'excès du bien, soit par l'excès du mal, tous ceux-là sont associés dans une exception commune, enveloppés dans une même réprobation. On torture les premiers parce qu'on redoute leur franchise et leur courage ; on gonfle les seconds parce qu'on craint leur ruse et leur lâcheté. Car les bourgeois ont peur de tout ce qui n'est pas médiocre, moyen, ordinaire, modéré, *passe-partout* comme eux. Ils coupent leur barbe, la queue de leurs chevaux et les têtes de leurs supérieurs. Gare à ceux qui en ont !

Oh ! que les préfets, les gendarmes et les justiciers font donc bien de vous voler et de vous humilier selon vos mérites, bour-

geois qui leur faites si parcimonieusement l'aumône de leur pauvre vie! Comme je me ferais servir à leur place!

Oui, si j'étais à la tête de l'un des 86 départements de la belle France, j'exigerais des notables de l'endroit que mon couvert fût mis chaque jour à leur table, à mon heure; que leurs femmes s'éprissent de moi; que leurs garçons fussent mes pages, et leurs filles, mes courtisanes. Je leur demanderais la belle gerbe de blé, le haut et robuste chêne, la fine bouteille du crû, la génisse du troupeau; les droits, tous les droits du Seigneur! Je leur interdirais de mettre le pied sur le seuil de leurs portes sans passe-port; je voudrais que ceux qui voient clair me saluâssent à mille pas, et les myopes à deux mille. Tous les dimanches, je ferais fouetter leur zèle et leur amour de l'ordre avec des orties brûlantes, au bon endroit, à nud, au vif, sans rémission. Enfin je contraindrais ce *monde-là* à doter tous mes enfants; et tous les neuf mois, sans faute, j'en ferais un à ma femme. Et je les verrais épanouis, joyeux, et gras, et roses venir baiser mes pieds en chantant : « Quel honneur, quel bonheur! Je suis votre humble serviteur! »

Oh! rage! Cela ne serait que trop possible!

Rutilant Avenir! roule, emporte, dévore les gouvernements à bon et à mauvais marché, les aristocraties et les démocraties, dans tes vagues de feu! — Hallali!!

L'Avenir excommuniera la très-sainte religion catholique, apostolique et romaine! — La religion prêchée par des hommes qui n'ont pas de femmes et par des femmes qui n'ont pas d'hommes : êtres sans sexe, sans passions, sans instincts, sans appétits apparents; malheureux qui ne savent rien des lois, des exigences, des douleurs et des plaisirs de la vie; borgnes qui ne voient le monde qu'à travers le microscope de leur idiotisme ou de leur hypocrisie; spectres qui le traversent dans de noirs costumes, déformés, attristés! Demandez-leur ce que sont la tendresse, l'amitié, la pauvreté, la richesse, la famille, le garçon de vingt ans, la vierge timide, la femme adultère, la Madelaine, la Vénus, la Minerve : l'Humanité! Ils ne doivent rien en savoir; ils nient la nature, l'homme, les sociétés, la génération, le bonheur et la transformation des êtres. — Dieu de mon amour, qu'ils sont à plaindre!

Voilà cependant les infortunées créatures que le monde nomme les excellentes, les pieuses, les précieuses, les charitables; celles

qu'il craint d'offenser, honore, nourrit, respecte, ou tout au moins tolère; celles que l'Eglise déïfie, que nous chargeons de nos intérêts les plus chers, de nos œuvres de bienfaisance et d'amour. En vérité je vous le dis, la vie du prêtre et de la religieuse, c'est la parodie sacrilège de la vie du Christ, c'est l'esprit de l'égoïsme et la lettre du dévouement. Contre la doctrine et les conséquences de l'*altruisme* je ne veux pas d'autre preuve!

Sur la masse des hommes les religieux planent encore, et du haut des autels les fascinent, comme depuis la nue dorée, l'émerillon aux couleurs sombres, qui, de son œil sanglant, suit dans le sillon les oiseaux pleins d'effroi. Ces êtres hermaphrodites, monstrueux, peuplent les hôpitaux, les prisons, les maisons de correction et de repentance; tous les asiles ouverts à la douleur.

Comment pourraient-ils aimer, soigner les pauvres, redresser les malfaiteurs? Les connaissent-ils? Les ont-ils approchés dans les demeures des hommes? Ne sont-ils pas de ces divins personnages qui habitent le septième ciel, et de ce bas monde ignorent tout? Ne sont-ils pas sur terre objets de pitié, de terreur ou de répulsion? Qu'on ne prononce jamais devant eux les saints noms de père, de mère, d'époux, d'enfant, d'affection et d'amour. Ces mots les transportent de fureur; ce sont pour leurs cœurs desséchés autant d'aiguillons de souffrance; cela leur rappelle des privations amères, de cuisants regrets. Car ils n'en sont venus, les malheureux, à s'enrôler dans la milice du pape, que traqués, brisés, forcés par la misère, l'ignorance et le fanatisme, recrutés dans nos vertes campagnes et dans nos populeux faubourgs par les sergents méprisés des sacristies. — O Religion de mensonge et de vol, religion d'outre-monts, te voilà ravalée jusqu'au degré du Libertinage; et comme lui tu n'as plus d'auxiliaire que la Faim!

Ah! puisque l'occasion m'en est offerte, je démasquerai sans pitié, sans réserve, cette assassine charité qui cache la sécheresse de sa main et la cruauté de son âme sous la robe de Saint-Vincent-de-Paule et la croix de Jésus!

.... Les six plus belles années qu'aurait pu rêver la tendresse de mon cœur, je les ai passées dans les hôpitaux de Paris, près des malades. Là, j'ai vu la Misère, la Douleur, la Contagion, la Fièvre, l'Opération teinte de sang, le Délire, le Râle et l'Angoisse veiller au chevet du pauvre. Et moi qui ne suis qu'un homme, et un médecin encore, j'ai senti bien souvent mes yeux remplis de larmes, et ma gorge de sanglots. Autour de ces infortunés que

tordait le Mal, j'ai vu le pire des maux; j'ai vu tourbillonner le noir essaim de ces guêpes saintes qu'on appelle, par cruelle antiphrase, des *mères* et des *sœurs!*

L'œuvre de destruction que le médecin commence avec le couteau, que la maladie continue de ses dents de scie, elles l'achèvent à coups d'épingle répétés à chaque heure. Dans ces noirs asiles de la souffrance elles ont établi l'intolérable dictature du bigotisme et trônent, béates, au milieu des pleurs, sur des crucifix d'ébène et d'argent. Plus impassibles que des reliques, elles vont et viennent mille fois le jour, d'un bout de leur empire à l'autre, cherchant par tous moyens, par toutes violences, leur charge d'âmes pour l'éternité. Elles ont une police pour traquer leurs victimes; elles excitent l'Impatience, irritent la Colère, fouettent l'Agonie, tournent le mal contre le mal; elles disposent de tout un arsenal de tortures pour arracher des aveux, des *Credo,* des *Pater* et des *Confiteor*.

Elles savent profiter des paroxysmes de l'angoisse ou du délire. A celui qui est peureux: « Tu mourras, disent-elles, *si tu ne te confesses pas.* — Je ferai priver ton garçon d'instruction, ta fille d'ouvrage, et ta femme de pain, crient-elles jusqu'au fond du cœur au malheureux père de famille, *si tu ne te confesses pas.* — L'enfer va te saisir avec ses tenailles mâchées, ses grilles et ses glaives et ses flammes cruelles, répètent-elles à satiété au pauvre d'esprit, *si tu ne te confesses pas.* — Veux-tu du pain, du bouillon, du vin fortifiant, la vie, la résurrection? demandent-elles à cet autre épuisé par une opération grave..... *Confesse-toi!* — Vois mes bras blancs, mes cheveux épais, et sous mon voile noir mes yeux, mes beaux yeux bleus! Veux-tu tout cela? Veux-tu mon amitié, mon souvenir, ma tendresse, mes faveurs, mon amour? murmurent-elles doucement à l'oreille du jeune poète... *Confesse-toi!* — Et toi qui refuses la parole, le corps et le sang d'un Dieu mort pour nous, misérable pécheur, endurci dans l'impénitence finale, je ne panserai pas tes blessures, je ne changerai plus les draps de ton lit, je ne te donnerai pas cette potion qui pourrait te sauver. Les médecins sont absents, il est nuit; entre nous et l'éternité il n'y a plus qu'une lampe dont l'huile est presque consumée; la Mort est ma servante, et je suis ta maîtresse..... *Confesse-toi!* »

..... J'ai passé une année d'ineffable amour à l'hôpital des petits enfants. Oh que je les aimais! Que j'étais avide de leurs caresses! Que j'étais heureux de les bercer, de jouer avec leurs

cheveux, de laver leurs plaies, d'annoncer à leurs mères que la santé revenait à leurs joues !

Eh bien ! là encore près de ces malheureux enfants, il y avait la compassée, l'implacable, la froide religieuse, raide, sèche comme le tibia d'un saint, Furie, Vengeance en jupe noire, en béguin ! Et combien elles faisaient souffrir ces pauvres petits êtres, les misérables bigotes !

Elles leur laissaient demander pendant des heures entières une cuillerée de sirop, une goutte de tisane rafraîchissante ; elles défendaient aux infirmières de se déranger de leurs saints cantiques pour aller à eux ; elles restaient sourdes à leurs sanglots, à leurs voix défaillantes qui disaient doucement : « Mères, bonnes mères aimées ! j'ai soif, j'ai bien soif, je vais mourir... oh donnez-moi de l'eau ! » — « Nous sauvons notre âme, répondaient-elles, que Dieu sauve ton corps ! »

Et dans un des coins de la salle des plus petits, elles avaient fait dessiner un grand œil ouvert, abominable, taché de sang, avec de larges cils crépus. Et simulant l'effroi, elles fixaient cet œil et disaient au pauvre enfant malade : « regarde, pleure, grince des dents, petit misérable, Dieu te voit et connaît tous tes péchés ; c'est lui qui te fait souffrir : la souffrance est sainte ! »

Et quand les petits garçons aimants leur tendaient les bras : « il nous est défendu d'aimer, leur répondaient-elles. N'avez-vous pas honte de vouloir nous embrasser ? L'amour est un crime ! »

Et j'en frémis, et j'en pleure, et j'en aime mille fois davantage la bonne mère qui me donna son lait, elles les frappaient, les pauvres enfants dont les parents étaient absents !

Et quand le Dimanche, les mères venaient, pieuses, à l'hôpital, elles leur faisaient mendier longtemps la vue de leurs bien-aimés. Et lorsqu'enfin elles laissaient embrasser à leurs mères les enfants malades, ce n'était jamais que sous la stricte surveillance et le regard doux-amer de l'une d'elles. Ah n'est-ce pas, religieuses du bon Dieu, que ce sont des secrets bien dangereux, ceux qu'une mère affligée peut confier à son enfant qui souffre ?!

..... Et l'administration aux griffes de vautour, aux yeux de lynx, l'administration pateline pour qui bienfaisance, médecine, religion, respect humain, amour du semblable, pitié ne sont rien que des mots, des objets de spéculation et de trafic, l'administration qui veut vivre et mourir en odeur de sainteté, seconde de tout son pouvoir le zèle homicide des religieuses !

Le croirait-on ? Le *Bureau central des hôpitaux* accorde tous

les ans une prime au directeur et au pharmacien de l'établissement dans lequel on lui dépense le moins de vivres et de médicaments. Et c'est le directeur de la Salpétrière où il n'y a que des femmes vieilles ou folles, et le pharmacien des Enfants malades qui sont, de mémoire d'homme, les lauréats de ce nouveau prix Montyon. Les femmes, les enfants et les vieillards, les plus faibles, les plus rapprochés du berceau, de la tombe, sont toujours sacrifiés ici-bas ! [1]

..... Les religieuses, ces filles sans amants ! Elles se prétendent les épouses du Christ, le plus aimant des hommes; et pendant douze ans, dans la maison centrale de Montpellier, elles n'ont cessé de torturer Marie Capelle, la plus aimante des femmes ! Oh non jamais le Christ n'eût consenti à déposer un baiser sur le front d'une fille du pape; il eût craint de devenir insensible à l'amour en s'éprenant des statues qu'on érige sur les tombeaux !

Elles devaient persécuter Mme Lafarge de toute la haine qu'elles portent au monde; elles devaient être dévotement implacables, bigotement féroces envers elle; elles devaient l'achever. Car cette femme personnifiait tout ce qu'elles abhorrent, la distinction et l'intelligence des classes heureuses; elle était encore humide de baisers, encore embaumée de l'enivrante senteur du luxe et des joies de la vie; elle respirait l'amour, le sentiment, le génie ! Le monde était rempli du bruit de son nom, des péripéties de son grand drame, et de cet irrésistible ascendant moral qui lui conciliait hautes sympathies, et dévouements à toute épreuve, comme il n'en existe plus dans ce siècle. Comment lui auraient-elles pardonné ?

Au milieu du silence de la nuit, l'image de Marie Capelle leur apparaissait si grande, à ces nonnes tremblantes; elle les agitait tellement; elle soulevait en leurs esprits de si terribles doutes !

(1) J'aurais à signaler bien d'autres abus aussi barbares qui se commettent dans les hôpitaux de Paris, et que pas un médecin n'ose révéler. J'espère pouvoir le faire quand je serai plus de loisir.

Sois béni, Christ ! qui m'as permis de voir comment étaient torturés tes bien-aimés. Car je ne suis chargé ni d'honneurs ni de richesses, comme le sont les princes de la science; j'aurai donc la main et la langue moins enchaînées qu'eux.

Et je ferai rougir le riche de l'hypocrisie de ses aumônes, et le pauvre de la profondeur de son humiliation !

Et j'espère en la Justice que je finirai par émouvoir l'opinion de ceux qui viendront après nous et qui vaudront mieux !

Les béates demeuraient fascinées, et s'irritaient, et n'osaient s'avouer pourquoi! Elles n'étaient plus tout entières à leurs mesquines intrigues, à leurs vengeances noires, à leurs monotones prières, à leurs exercices hébêtants; elles pensaient à leur prisonnière et sentaient combien la femme aimante est supérieure aux autres.

Souvent elles songeaient qu'elles étaient ensevelies, vivantes, dans le linceul de leurs voiles, chrysalides sans espoir, tandis que la *morte au monde* pouvait quelque jour se relever, radieuse, de sa tombe de pierre. Elles la voyaient avec dépit plus libre qu'elles, puisant en son âme une sorte de mysticisme, d'indépendance et de raison; tandis que leurs hallucinations, leur mysticisme, à elles, provenaient de la peur de l'Irrévélé.

La détenue, dans sa cellule, restait libre de son être sensible; elles qui parcouraient la prison de long en large ne pouvaient cependant détacher leur pensée des grains de leur rosaire; elles étaient enchaînées, pour la vie, par des vœux et des statuts contre nature. Elles *devaient* à leur supérieure obéissance passive, et non pas amitié; elles *devaient* au directeur de leurs consciences respect, non pas amour; elles rendaient enfin aux malades, aux captives des *devoirs,* non des soins. Si elles étaient saintes et inviolables de par la religion, Marie Capelle l'était de par le cœur, le talent et l'éclat de la chûte. Et mesquine jalousie de religieuse ne sut jamais oublier l'écrâsement où la tient une incontestable grandeur!

..... Les prêtres, les êtres à apparence mâle que le pape greffe sur l'homme pour la gloire du Très-Haut, rivalisaient d'ardeur avec les religieuses. Lâchement ils fouillaient de leurs sabots de mulets dans les entrailles de la femme tombée. Et du haut de leurs chaires évangéliques, ils la signalaient à l'aversion de leurs frères comme suppôt de l'Enfer, vase de corruption et de luxure, empoisonnée d'abord par le romantisme de l'époque, et plus tard empoisonneuse..... C'est ainsi qu'ils remplissent parmi nous leur mission de paix et d'amour!

Vous dont la chair est faible et le cœur fort, hommes de sentiment et de sens, défiez-vous de ceux qui font vœu de chasteté, défiez-vous de ceux à qui l'on ne connaît pas un amour! Ils ne sont pas purs.....

..... Mme Lafarge comprenait bien ce monde occulte des religieux : « Là (dans les couvents), écrivait-elle, ce qui attire le » monde, on le fuit; ce qu'il chante, on le pleure; ce que le

» monde cherche, on l'évite; ce qu'il sait, on l'oublie; ce qu'il
» oublie, on s'en souvient. »

Oh pour une femme *très-femme,* ce devait être un épouvantable supplice de subir le contact de celles qui ne le sont pas du tout, de n'entendre qu'elles, de ne recevoir personne qu'en leur présence, d'être sursaturée de l'odeur nauséeuse qu'elles traînent à leur suite, de sentir pénétrer dans le vif de son âme leurs allusions déchirantes, leurs sarcasmes sanglants et leurs froides censures; de leur entendre parler de sacrifice et d'amour, en tournant les sacrés feuillets de leurs missels crasseux! Et il en est des milliers, dans les prisons, de femmes frêles et sensibles qui souffrent ce qu'a souffert Marie Capelle!

Rutilant Avenir! roule, emporte, dévore dans tes vagues de feu le vieux Catholicisme, ses prêtres, ses religieuses, ses moines; les papistes, les papefigues, les papimanes, les papirusses : les gras et les maigres, les cagots et les immondes, les barbus et les tondus, les calottés et les déchaussés; tous ceux qu'ils font vivre, tous ceux qu'ils font mourir! — Hallali!!

L'Avenir portera la hache et la torche jusque dans les fondements des prisons! — Ces oubliettes de la loi, ces cellules-tombes où les hommes enfouissent, vivants, les hommes leurs semblables!

Là, tout est solitude, silence, frayeur et froid. Ou si l'on entend des voix, ce sont celles de l'inquisiteur et de sa victime qui s'élèvent, tourmentées toutes deux, vers l'éternel tribunal du temps. Ainsi la flamme qui dévore et la cendre qu'elle emporte dans sa robe écarlate!

Le prisonnier est la chose de la loi, le jouet de la police; aux mains du directeur et du geôlier, il est comme la souris entre les griffes du chat vorace!

Là, le plus libre heurte son front à quatre murs de pierre; le plus aimant est séparé de tout ami; le plus actif, retranché de la vie comme un membre inutile. Là, le plus robuste manque d'air, d'espace et de pain; la vue des eaux, des cieux, des plaines et des montagnes y est interdite au poète. Là, le plus grand doit courber sa taille sous la porte d'entrée; là, le plus noble voit son flanc saigner sous des piqûres d'épingle... Jamais Prométhée n'a tant souffert!

Là, tout est interprété, mouchardé, surpris, incriminé : les pas, les soupirs, la toux, le regard, le geste, la parole, le sommeil,

le délire et le rêve. Les larmes brûlantes mouillent la poussière, oxydent les verroux, tombent sur la pierre et la réchauffent encore ; mais jamais elles ne ramolliront le cœur calleux d'un guichetier.

C'est là qu'on est à double vue gardé, renfermé sous triple serrure, rivé à quadruple chaîne, à quintuple grille isolé. C'est là qu'on décachette vos lettres, qu'on fouille vos amis, votre femme ; qu'on analyse les aliments, l'eau, la potion qui doit vous guérir, la plume et le papier qui traduisent vos pensées.

C'est là qu'on insulte, qu'on trahit, qu'on vend et revend le malheur ; là qu'on fait saigner sans merci toutes les cicatrices. C'est là qu'il faut respirer le même air que les plus ignobles de la police ; là que le premier élu parmi les ignorants et les lâches a le pouvoir d'interroger, de réprimander, de punir les plus intelligents et les plus fiers des hommes.

L'autorité sait bien choisir les tortureurs des prisons. Elle les prend au milieu des renégats politiques et des forçats libérés. Elle ne cherche pas à tenter ceux qu'elle sait capables de revendications courageuses, mais elle entoure les mauvais larrons dont elle a pesé les haines, mesuré les crocs, goûté la bile amère. Elle ne tend pas ses piéges sur le passage des loups qui veulent rester maigres, mais sur celui des molosses qui demandent à prendre du ventre et flairent un maître en aboyant.

Ceux qui ont gagné leurs éperons dans l'accomplissement des œuvres les plus basses, ceux qui ont ramassé dans le fumier les décorations que le pouvoir y sème, ceux dont le front ne rougit plus, ceux qui ont traîné tous les oripeaux de l'infamie, ceux dont l'âme est morte jurant, conjurant, parjurant, suppliant, trahissant..... tous ceux-là sont les très-moraux anges gardiens des prisons !

Variées à l'infini sont les tortures des damnés dans les fosses communes que leur creusent les griffes de la Justice. Oh que tout le monde gouvernemental a bien plus d'imagination que Dante quand il s'agit de faire souffrir !

..... Le premier supplice dont on essaie, c'est la dégradante promiscuité de la chambrée. Là sont entassés dix ou quinze hommes dont les haleines se raréfient, dont les mouvements se gênent, dont les caractères, les opinions et les tendances se déchirent constamment. Tout est bien calculé pour diviser les âmes en comprimant les corps.

Afin que le très-moral et très-paternel pouvoir puisse dire aux

bourgeois imbéciles : « Voyez comme ils s'aiment ! Ce sont eux cependant qui vous prêchent la science sociale et la fraternité ! Que feraient-ils si nous les laissions déchaînés au milieu des sociétés paisibles ? » Et les bourgeois s'épanouissent d'allégresse, comme des potirons au soleil : « Vive la République ! Vivent les frères et amis ! » crient-ils en se frottant les mains.

— Ah misérables, ignorants et lâches, dont la pensée ne s'arrêta jamais sur une question d'honneur, de dignité, de conscience, de liberté, d'histoire, d'harmonie, d'avenir ! Vous ne savez donc pas que l'Idée progresse en déchirant le sein de qui la porte ? Vous ignorez donc que les apôtres de toute révélation ne furent jamais d'accord ? Ne pourrez-vous enfin comprendre que s'ils se fussent montrés *satisfaits*, *unanimes*, comme vous l'êtes toujours, leur pensée serait morte sur leurs lèvres florissantes ?

Vous vous étonnez qu'une société de prisonniers ou de proscrits, restreinte de nombre, monotone d'aspirations, privée d'occupations actives, décimée par la misère et les peines, soit forcément divisée ! Vous êtes surpris que des hommes qui ne sont plus libres que de leurs âmes, s'obstinent dans la religion de leurs âmes ! Ils y tiennent, eux, comme vous tenez à vos épargnes ; car leurs idées sont les semences qu'ils jettent aux vents de l'avenir, et vos épargnes sont les produits que vous ravissez à l'humanité dans les siècles des siècles.

Je voudrais voir un peu comment vous seriez d'accord en prison, vous qui cependant n'avez rien à nier dans le passé, rien à détruire dans le présent, rien, absolument rien à désirer dans l'avenir ; vous qui vivez, tranquilles, sur le respectable code de l'angélique Abel, le premier des curés, la souche féconde des propriétaires. Beau livre par ma foi, doré sur tranche, fermé d'argent, enrichi par Justinien et Napoléon-le-Corse, deux despotes glorieux pour quelque temps encore !

Mais que vais-je chercher midi à quatorze heures ? Je n'ai pas besoin de vous observer à Clichy pour me faire une idée de votre concorde, ô Civilisés très-honnêtes ! Il est sur la terre qui le porte à regret, un édifice bien plus sombre, bien plus immoral, bien plus encombré que les prisons de criminels et de recéleurs ; c'est la Bourse où l'on vous laisse libres, comme larrons en foire, pratiquant, trafiquant, tirant le plan des vols que protége la Loi. Oh qu'elles sont touchantes en vérité la probité-modèle, la douce aménité, la tout-aimable association des frères et amis de l'Agio !...

J'en pleure, mais c'est de rage. Et mon cœur se gonfle et pousse des flots de sang à mon cerveau ! —

..... Quand les prisonniers résistent à cette première épreuve, épouvantable spécimen de *communisme gouvernemental et moralisateur*, on les verrouille hermétiquement dans une cellule où la Solitude est leur compagne, et le Cauchemar, leur camarade de nuit !

... Et quand ils résistent encore, on leur ravit la vue du nuage qui passe, la fraîche brise des matins et des soirs, la visite de l'oiseau chanteur, celle de la souris et de l'araignée qui consolaient les captifs de Plessis-les-Tours, de Chillon et de la Bastille. On envie les tristes lauriers d'Olivier-le-Daim d'exécrable mémoire, et du compère Tristan ! On est plus chacal, mais pas aussi renard que Louis XI, le vieux goutteux qui prenait du tabac !

... Et quand toutes ces tortures ne suffisent plus, on plonge les prisonniers dans des souterrains étroits, dans des boîtes de pierre, la tête dans les miasmes infects, les pieds dans leurs propres souillures, sans autre distraction que le bruit de leur cœur. — O Vengeance, Vengeance ! que je t'aime éveillée, rugissante, altérée, tout de long étendue, battant de ta queue tigrée les dalles des cachots ! !

... Et quand leur cœur parle encore, on les prive de nourriture, d'eau, de sommeil bienfaisant. On cherche à les dompter par les mêmes procédés qu'emploient contre les rois des déserts, devenus leurs esclaves, les misérables bateleurs de ménagerie. C'est alors que les gardiens se mettent en grand nombre pour les réduire ; il les saisissent au cou, serrent le nœud de leurs cravates, les étranglent, les frappent du pied et du poing, les étouffent sous leur poids de reptiles, ou les empoisonnent avec leur dard d'insectes venimeux. — Quand un homme libre a été froissé, mutilé de la sorte, dans sa personne et dans son honneur, il ne peut plus vivre que pour t'aimer, Vengeance la Belle, qui guéris les plaies des âmes mordues !

En prison, la plus grosse chaîne revient au plus indépendant ; la cellule, au plus sociable ; au plus méditateur, la promiscuité ; au plus studieux on défend le travail ; au plus aimant on interdit les visites de sa femme et de ses enfants.

Au contraire, pour les idiots, les traîtres et les lâches il y a de la viande, des vins et des liqueurs à gorger tous les soudards de France. La prison n'est indulgente qu'à celui qui marche sur sa dignité ; elle n'est favorable qu'à l'être qui devient sourd au cri

de sa conscience, elle traite comme des animaux tous ceux qui se souviennent de leur dignité d'hommes.

— Et si je demandais à la société des *premiers occupants* au nom de quel droit irrévocable, incontestable, absolu, sacré, elle condamne, déshonore, flétrit, torture, enferme et raccourcit les hommes qui, privés de tous moyens d'existence, revendiquent sans cesse contre leurs spoliateurs : si je lui demandais..... Elle balbutierait, se troublerait, ragerait, et sur ses places publiques, au soleil meurtrier, rangerait ses canons sonores !

Mais qu'elle tempête, délire, écume et exécute tant qu'elle le pourra encore, force n'est pas raison, et jamais personne ne réfutera les principes du *Droit de vivre* tels que je les ai posés dans l'apothéose du glorieux Montcharmont. *Hæret lateri lethalis arundo !* Tant qu'il y aura dans le monde un seul déshérité, un seul captif, une seule exécution à mort, les sociétés chancelleront sur des abîmes recouverts à peine par les feuillets des codes, et rendus glissants par tout le sang versé ! —

..... Et qu'on souffre bien davantage encore dans la détention perpétuelle, « cette prison qui n'a pour seuil qu'une tombe ! » Cette nuit éternelle, peuplée de spectres et de terreurs, dans laquelle gémissait la pauvre *morte,* s'écriant : « Terre qui pleures » ton soleil, regarde-moi ; je pleure ma vie, et je n'ai pas l'espoir » d'un lendemain ! »

La détention perpétuelle ! ténèbres sans aurore, hiver sans printemps, pluie noire sans arc-en-ciel, rocher sans sources, pierre tumulaire recouvrant une âme que tous renient pour la sœur de leur âme ! — Couche en tessons de bouteilles où se plaindrait Montézuma ! — Souricière à jour, pratiquée pour l'œil de la police, dans laquelle Blanqui perd patience !— Mort chronique qui fait désirer la mort aigüe par la potence, et qui inspire ces suprêmes pensées :

« C'est une douce chose que le sommeil qui nous repose de la » vie sans nous faire cesser de vivre ; c'est une divine chose que » la mort qui nous repose de la vie sans nous faire cesser d'être. »

« Souffre-t-on beaucoup pour mourir ? Moins, j'en suis sûre, » qu'on ne souffre pour vivre. Autrefois j'avais peur de la Mort » et je la traitais en ennemie ; aujourd'hui je la rêve souriante et » douce, et je la nomme tout bas la Libératrice. Je sens que son » éternité ne brise que nos chaînes ; je sens que son froid baiser » endort plus de douleurs qu'il n'éteint de joies. »

« De mes visions fantastiques, il en est une seule que j'aime,

» et celle-là je veux la dire : Ma cellule prend l'aspect d'une » tombe, et tout-à-coup la tombe s'illumine sous la forme » radieuse d'un berceau. Que cette image est douce ! Chaque » fois qu'elle m'apparaît, je voudrais la retenir ; mais à peine » m'a-t-elle souri qu'elle s'évanouit comme un songe, emportant » avec elle l'emblême touchant d'une sublime vérité. »

..... Plus noire est l'âme des geôliers que ces sombres abîmes où jamais ne pénètrent le rayon de soleil ni la goutte d'eau saturée du parfum des fleurs. Ils ne se contentent pas, les chats sauvages, d'ensevelir l'âme d'une femme dans le sépulcre des géhennes ; ils l'espionnent encore dans tous les actes de sa vie, l'accusent chaque jour de crimes imaginaires : de séduction et d'embauchage, de tentatives d'évasion et de meurtre, d'intrigues d'amour à distance. Que de fois Mme Lafarge fut victime de leurs dénonciations intéressées !

On dirait à ces gens-là : « Prenez une lancette ébréchée ; vous irez toutes les nuits saigner aux quatre veines une pauvre femme qui se meurt. Et vous avancerez en grade, et vous vous grandirez, et vous vous engraisserez avec son sang »..... Ils le feraient, ils iraient, croyez le, sans plus hésiter que des docteurs en médecine !

..... Et l'on dirait aux journalistes, les pires des bourreaux ; « voici de l'encre rouge et une plume de fer. Allez ; vous trouverez dans un cachot sans jour et sans feu une femme qui se tord dans les angoisses. Vous graverez sur la peau de son front un article d'injures ; vous demanderez sa mort, ou tout au moins le redoublement de ses tortures. Ainsi vous vous ferez connaître au peuple pour de bons citoyens, défenseurs de la saine morale et de la sacro-sainte famille. Et le peuple se souviendra de vous quand il aura des représentants à nommer »..... Ils le feraient, ils iraient, croyez le, si cette pauvre femme n'avait pour la protéger contre eux ni parti, ni fortune.

Je ne connais rien de plus prostitué qu'un journaliste, rien de plus insolent avec les petits, de plus chien-couchant avec les grands, de plus hypocrite dans ses paroles, de plus mendiant dans ses actes, de plus policier dans le regard. J'entrerais encore dans les palais ou dans les maisons à enseignes vivantes ; mais dans la boutique d'un journal quelconque, pour y faire quoi que ce fût..... jamais !

Les avocats du faible, les défenseurs-nés de la veuve et de l'orphelin— les rédacteurs du *National* et de la *Réforme*..... quoi !

— eurent cependant la lâcheté de reprocher au gouvernement de Louis-Philippe les attentions exceptionnelles dont il *entourait* la détenue de Montpellier !

Et quand ils possédèrent les clefs des casemates et les ancres des pontons, en 1848, ils nous montrèrent quels perfectionnements ils étaient capables d'introduire dans le traitement des maladies morales. — O victimes inapaisées de nos journées sanglantes, souvenez-vous, souvenez-vous, au jour de délivrance, d'enfouir la Presse vivante sous un mont de pavés !

Rutilant Avenir ! roule, emporte, dévore dans tes vagues de feu prisons, bagnes, pontons, geôliers, bourreaux, mouchards et journalistes, noirs, blancs, rouges et tricolores, masqués et pékins ! Et peut-être, une bonne fois, le bal infâme de la corruption finira-t-il faute de sauteurs. — Hallali ! Hallali ! !

IV

Quand elle était jeune fille, insouciante et belle, elle aimait le printemps, la prairie verdoyante, les libres fleurs des champs, les troupes d'oiseaux joyeux, l'image rouge du soleil dans les ruisseaux grondeurs. Elle écoutait le bûcheron sous la futaie, le marinier sur sa barque, le chasseur à la voix sonore, le cavalier au galop, et dans les bruyères, les troupes errantes de bohémiens. — Elle aimait tout ce qui parlait, respirait Liberté !

Et cependant la prison l'attendait, la prison triste et sombre où l'on ne voit plus ni ciel bleu, ni verdure, ni face humaine, ni beauté de physionomie, ni franchise de cœur, la prison où la Tyrannie et la Souffrance surveillent réciproquement leur maigreur.

.... Ainsi joue le Destin, le destin homicide ! La Liberté n'est chantée que dans les fers !

Elle s'approchait de ceux que le monde repousse, elle se penchait vers ceux qu'il abaisse, et de ses deux mains s'efforçait de les relever. Elle aimait le pauvre qui fait rougir le riche ; le mendiant que la misère rend oisif comme d'autres l'opulence ; le vieux

domestique qui baise avec respect la main qui le déprime ; l'exilé, citoyen du monde ; les orphelins, les ignorants, les travailleurs : tous ceux qui comprennent le droit langage de la Justice.

Et cependant les jugeurs l'attendaient, les jugeurs sourds, entêtés et barbares que les sociétés paient pour conserver aux riches l'héritage de la force, le butin de la guerre, le prix du sang et des sueurs de tous !

.... Ainsi joue le Destin, le destin homicide ! Les défenseurs du Droit, ce sont les criminels !

Quand elle fut mariée, mécontente de sa situation, sans espoir sur la terre, dans une ferme isolée, près d'un homme d'affaires, elle regarda par dessus les murailles du présent avec les grands yeux de son esprit ; elle domina l'ensemble des sociétés, des temps et des espaces. Elle aima les grands, les bons et beaux livres, l'histoire qui chante le passé, la contemplation qui guette l'avenir ; elle fut poète, philosophe et prophétesse ; elle révéla tout ce qu'elle rêvait. Elle sut concentrer pour quelque temps l'admiration du grand monde, la banalité de ses éloges et l'hypocrisie de ses caresses félines.

Et cependant l'Opprobre l'attendait, et le Dédain qui siffle, et l'Isolement qui s'appuie sur ses coudes ankylosés, et le Mépris qui toise ses victimes des pieds jusqu'à la tête ! Elle était sensible et délicate ; il fallait qu'elle fût mille fois blessée, mille fois meurtrie pour savoir la valeur des amitiés faciles.

.... Ainsi joue le Destin, le destin homicide ! La Franchise pousse ses racines dans le sol même des sociétés fangeuses. La Vérité est chauve par derrière ; il faut la saisir aux cheveux de devant. Ceux-là restent toujours aveugles qui ne raisonnent que sur le présent et sur le passé. L'homme voit clair seulement dans l'avenir. Les prophètes seuls disent vrai. L'intérêt éborgne les autres.

Quand elle fut en prison, elle y répandit une sueur de sang, y trempa sa plume et écrivit ce livre sublime, *Heures de prison*, qui ne sera pas compris de nos jours. Elle aima tant qu'elle sut pardonner à ses accusateurs, à ses parents, à ses juges, à ses gendarmes, à ses guichetiers, aux préfets, aux médecins, aux tourmenteurs, qui de temps à autre venaient la voir pour l'achever, à la féroce multitude enfin qui demandait sa mort !

Et cependant ses bourreaux l'achevèrent ; ils la tuèrent jour

par jour, la brisèrent par morceaux, l'usèrent par ce mal chronique qui dissout l'être, le consume sans le refaire jamais, et s'appelle la Douleur, la Douleur!

.... Ainsi joue le Destin, le destin homicide! La Souffrance absout la Cruauté, le chien lèche le bras qui le frappe, le Martyr pardonne à la Persécution. Les justes sont assez forts pour se montrer indulgents!

« L'opprimé peut pardonner à l'oppresseur. L'oppresseur, lui, ne pardonne jamais à l'opprimé. C'est son remords vivant; c'est le cri qui l'accuse; c'est plus encore, c'est le pardon qui l'écrase sous son aumône de pitié. »

Ainsi disait celle qui sut pardonner à la meute aboyeuse qui la mordait au cœur!

Vains bruits du monde, opinion cancanière, gouvernements inquisiteurs, ah vous ne pouvez rien sur l'être supérieur qui vous accable de ses dédains! Et qui, retranché dans son âme fière, vous regarde tourmenter son corps comme s'il en était absent!

.... Ainsi joue le Destin, le destin homicide! Le véritable torturé, c'est celui qui torture!

Quand on lui faisait revêtir la triste livrée des prisonnières à vie; quand on murait la fenêtre de sa cellule; quand on faisait autour d'elle la tombe et le néant; quand elle sentait la main de la mort craquer sur ses épaules maigres; quand elle avait peur de l'hypochondrie, de la folie furieuse, de la démence hébétée, du monstrueux idiotisme, des mille défaillances des grandes âmes...

Alors, elle se réfugiait en pleurant dans les souvenirs de sa jeunesse heureuse, dans des aspirations infinies vers des mondes meilleurs!....

Alors, elle aimait tout ce qui lui rappelait le mouvement des êtres, joyeux de se conserver. Quand la sœur de son âme entrait dans la prison, elle buvait son haleine parfumée par la brise; elle cherchait sur ses joues les froids baisers de l'hiver ou les ardentes caresses du soleil printanier....

Alors, elle aimait davantage encore la nature, l'avenir, la vie, la liberté, les beaux jours d'automne, les nuits pâles, l'étang ridé par la tempête, la forêt murmurante;

Le chant de la fauvette à la fleur d'aubépine, le vol de l'hirondelle sur les vagues blanchissantes, les pleurs de la rosée dans

la corolle des lys, le lierre des croix des morts, la cloche de l'église, la trompe du pâtre, l'aboiement des chiens, le bruit des rames dans l'onde, et sur les monts lointains, la détonation de l'arme du chasseur.

Alors, elle aimait la terre et la mer, le sable et la vague se disputant en des années une ligne de rivage, les nénuphars d'argent et d'or, les vertes aiguilles des joncs, la Bretagne, l'Alsace, « sa chère et robuste Picardie qui, la tête couronnée de » chênes, laisse flotter aux vents son manteau d'épis aux grains » d'or. »

Alors, elle s'écriait : « J'aime les bruits décroissants du travail et les douces harmonies du repos; j'aime les cris des enfants s'égrenant deux à deux au retour de l'école; j'aime le chant de l'ouvrier sortant, joyeux, de sa fabrique, et le sifflet du vigneron nonchalamment assis, comme un roi d'Yvetot, sur la croupe de son âne; j'aime enfin les pas cadencés de nos braves mineurs regagnant par bandes joyeuses le quartier des casernes. »

..... Ainsi joue le Destin, le destin homicide! Jamais rude laboureur ne trouva pour chanter la nature les sublimes accents du poète captif. Jamais la vie ne nous paraît plus souriante, plus fraîche de couleur et de santé que sur le bord des tombes. L'homme n'est heureux et grand qu'en aspirations. Les cieux sont sur sa tête; et sous ses pieds les ronces, les cailloux du chemin. A chacun de ses pas, il se heurte au fonctionnaire, au soldat arrogants, au prêtre qui traîne son propre deuil, à l'esclave imbécille, aux juifs couchés dans la poussière, aux rois, ces chiffonniers besoigneux, qui crochettent des couronnes d'occasion dans des pactoles de sang!

O terre, ô corps d'argile, ô ma prison étroite, tu dévores mon âme comme la tunique du centaure que l'amour rendait fou! Le siècle qui vient m'attire comme l'aimant; le siècle présent me retient comme un étau de platine. L'explosion de mon cœur fait éclater mes côtes ainsi que la poudre enflammée qui disperse dans l'air les grilles des arsenaux.

..... Ainsi joue le Destin, le destin homicide!

V

Je retourne sur mes pas dans la longue route de la vie. A cinq ans de distance, je rencontre un corps baigné dans des larmes de sang : c'est le cadavre de Marie Capelle !

Cette femme ne s'est pas éteinte, elle a été violemment détruite : sa mort est œuvre humaine.

Le meurtre est incontestable, incontesté. Qui l'a commis ? Elle ou les autres ? Est-elle meurtrière ou victime ? Faut-il la condamner ou la plaindre ? — J'informe.....

Devant moi comparaissent deux femmes :

L'une chargée d'ans et de crimes, labourée de cicatrices et de rides : horrible à voir ; impudente, impunie cependant, vénérée pour ses honneurs et ses titres, resplendissante d'acier et d'or, entourée de prétoriens, de défenseurs puissants. — C'est la Société.

L'autre jeune, belle, fraîche d'illusions et d'amour, drapée de noir, courbée sous la prévention d'un crime épouvantable, insultée, foulée aux pieds, accablée sous le nombre, harcelée par de riches accusateurs et des juges sans responsabilité. — C'est Mme Lafarge.

De ces deux femmes, l'une est coupable. Je veux savoir laquelle.....

Au XVIIme siècle, dans la riche Angleterre, une créature impitoyable, la plus chanceuse des reines, sacrifia lâchement à sa jalousie froide, une autre femme, une autre reine dont le grand cœur avait connu l'amour, l'infortunée Marie Stuart !

Toutes les dignités, toutes les richesses, toutes les conquêtes, qui devinrent le partage de l'ambitieuse Elisabeth furent impuissantes à apaiser sa conscience, à réhabiliter sa mémoire. Elle mourut de tristesse et de remords. Et maintenant son nom veut dire haine, insensibilité !

Et cependant pas une voix ne s'éleva contre sa sentence

suprême, quand elle étendit sur le papier la fatale goutte d'encre qui devait faire répandre de purs flots de sang!

Que ceux qui ont du jugement comparent! Que ceux qui ont du cœur plaignent les jeunes victimes et maudissent les vieilles assassines! Que ceux qui ont des oreilles les prêtent à mes paroles.

Car je viens recueillir les restes des tortureurs. Je veux les ensevelir en paix; je veux faire cesser les cris de rage que n'étouffa même pas la pierre d'oubli qu'on scelle sur les fosses.

Je porte sur mon bras le blanc linceul du pardon, mais je n'y coucherai pas Marie Capelle sans donner une réponse à son âme gémissante qui demande justice et réparation!

A-t-elle empoisonné son mari, cette femme?

Je ne le sais pas, je ne puis le savoir, je n'en ai pas besoin. Il est ici-bas des mystères si formidables que nul regard ne peut en pénétrer tout d'abord les ténèbres.

A son lever, le Soleil n'éclaire que la cime des monts. La Mort, qui découvre tout, est bien lente à détruire les vêtements et les tissus qui cachent notre cœur. Le Temps est bien las, bien pesant à la course. La Vérité se voile la face, par pudeur, devant les iniquités civilisées.

Qu'on médite sur tout cela; qu'on songe aux misérables erreurs des mortels les plus sages! Et qu'il se lève, celui qui oserait affirmer qu'à l'instant où j'écris, l'innocence de Marie Capelle ne brûle pas la conscience du véritable empoisonneur de M. Lafarge!

Du jugement d'une poignée de bourgeois censitaires j'en appelle au tribunal de l'Avenir. Et j'ai la certitude qu'il déposera sur cette tête sacrifiée la double et radieuse couronne de gloire et d'amour.

J'ai déjà prouvé quelque part que les hommes n'avaient pas le droit de se ravir l'existence ou la liberté [1]. Je n'y reviendrai plus. Je veux seulement demander aux juges de Mme Lafarge s'ils pourraient établir sa culpabilité sur d'incontestables preuves? Et s'ils ne le peuvent pas, je leur crie par la voix de l'éternelle justice: Pourquoi donc l'avez-vous condamnée? Dans quel enfer

(1) *Jours d'Exil*, première partie, article MONTCHARMONT.

êtes-vous aujourd'hui? Qui vous tirera du pétrin de sang caillé, de l'abîme de soufre et de charbon? Qu'avez-vous fait d'une âme de femme? Et comment rachèterez-vous de ce verdict vos mémoires détestées?.....

A tout crime il faut des mobiles assez impérieux pour l'emporter, dans l'esprit du coupable, sur la crainte de la loi, sur l'horreur que lui inspirent ses propres desseins. — Or quels motifs tellement puissants, tellement inexorables pouvait avoir Mme Lafarge d'empoisonner ce brave limousin que lui servait d'époux et qui ne demandait qu'à vivre? Mais un cuisinier souffre à saigner un poulet; et cette femme n'eût pas tremblé, n'eût par reculé d'effroi devant la mort d'un homme! Elle l'eût refroidi de gaîté de cœur; elle eût fait de l'art pour l'art! — Je le nie.

Vous dites qu'elle convoitait la fortune de son mari, qu'elle était fatiguée de sa cohabitation, qu'elle en aimait un autre. Et ce sont des juges, des gens du grand monde, qui réclament une tête sur de pareilles preuves morales!

Cependant il ne vous est pas permis d'ignorer, MM. du Parquet, beaux histrions des planches, que si le mariage n'existait pas, les dames galantes l'inventeraient afin d'être plus libres dans leurs amours. Et la rouée, l'impudente, la dénaturée, l'hypocrite par excellence, Mme Lafarge, aurait été assez simple pour brûler par l'estomac son commode paravent de mari, quand il est si naturel et si bien reçu de se divertir du déshonneur des hommes! — Je le nie.

Vous savez aussi, et par expérience, combien facilement les femmes se dérobent à la fréquentation des hommes qu'elles abhorrent. Avec six nuits d'indisposition et six jours de dédain, les voilà quittes; elles n'ont qu'à prendre la peine de froncer la lèvre et de tourner le dos. Ah s'il leur était indispensable de recourir à l'arsenic pour balancer le joug conjugal, je te bénirais, ô divine substance! Car prompte et sévère justice serait faite à la fin de tous les assassins légaux qui se marient et fatiguent de tendres femmes des remords de leurs nuits!

Vous savez enfin, toujours par expérience, comment les femmes profitent de la tendresse des riches, des plus avares surtout, pour leur soutirer tout ce qu'elles désirent. Vivant, M. Lafarge était la vache à lait de Marie Capelle; mort de poison, il devenait la poule aux œufs d'or des juges, médecins, chimistes, geôliers, préfets et autres fossoyeurs.

Autour de ces deux époux qui pouvaient se tolérer tant bien que mal, n'avez-vous pas vu, dites-moi, toute cette famille de loups-cerviers dont le moins rapace tondrait facilement dix moutons de la laine du bonhomme aux expériences? N'avez-vous pas entendu comme ils aiguisaient leurs crocs sur les vieux bancs de vos prétoires? Ne savez-vous pas que la Cupidité est fille de la Faim, et plus mauvaise conseillère encore, et mère du Crime, le louveteau teigneux? Ne le savez-vous pas, vous juges qu'elle talonne et cloue pour la vie sur des fauteuils rembourrés de crânes humains?

Oh les magistrats sont bien faits à l'image des sociétés qu'ils servent! Quand il y a, d'un côté, beaucoup d'hommes, grand bruit de voix, respectable total de fortunes, majorité formidable de préjugés et d'intérêts; — quand il y a, de l'autre, une pauvre réprouvée, qui tout d'abord ne rencontre que les sympathies professionnelles des avocats; le choix des magistrats est bientôt fait. Qui l'ignore? Quel cœur droit n'a pas saigné sous leurs ongles crochus?

Tenez, juges, jurés, jurisconsultes, jurisprudents, juristroquants, juriscroquants et jugeurs, si vous aviez été bien en règle avec vos consciences et bien sûrs de ce que vous faisiez, vous n'eussiez admis en faveur de Marie Capelle aucune circonstance atténuante.

Avec vos idées sur l'autorité et la justice, vous ne le pouviez pas, vous ne le deviez pas; il fallait l'acquitter ou la frapper impitoyablement de mort. M. Lafarge, lui, n'était pas mort à demi; et selon vous, une tête en vaut une autre.

En la condamnant à la détention perpétuelle, vous avez commis déni de justice envers elle, ce qui ne vous importe guères, ou envers la société, ce qui vous cuirait davantage.

Vous avez été coupables envers la société, si croyant Mme Lafarge empoisonneuse, vous ne l'avez pas mise dans l'impossibilité de renouveler ses attaques homicides; et cela de la manière la plus expéditive, la plus définitive, la plus éradicative possible. Vous avez été coupables envers Mme Lafarge, si la croyant innocente, vous l'avez immolée sans scrupule, sans courage, aux aveugles exigences de l'opinion.

L'hésitation n'était pas permise à des juges intègres comme vous l'êtes tous, honorables inamovibles! L'avocat-général vous suppliait de *trancher* la question, le bourreau se roulait à vos



genoux et vous conjurait de lui laisser cette tête à *tondre;* vous connaissiez le procédé: chaque fois que la machine reluisante achève l'horrible besogne que vous lui mâchez, vous allez voir comme elle travaille, ô vampires altérés!

Vous avez douté cependant, douté sur une alternative de vie ou de mort! Vous avez fait comme les lâches, vous avez reculé pour mieux sauter un jour; la peur du danger présent vous a rejettés dans l'effroi du péril à venir. Vous avez remis l'acquittement de votre dette, la dette du sang, à la plus longue échéance que vous puissiez entrevoir. A votre aise! vous avez le choix..... L'homme n'est qu'un fétu dans le mouvement des mondes; ce qui lui paraît un siècle n'est pas même une seconde dans le temps éternel. Mais l'heure des vengeances sonne toujours! Et c'est le doigt de la Révolution, fatal, inflexible, infaillible, qui pousse l'aiguille d'or sur le cadran d'airain que fixent les regards des damnés de ce monde!

D'une façon comme de l'autre, vous êtes condamnables et pendables en raison de ce jugement rendu. Avec le crime toute indulgence est de la complicité; et la Civilisation peut réclamer vos têtes à défaut de celle que vous dérobez à sa vengeance. Avec l'innocence, d'autre part, toute flétrissure imméritée laisse dans l'âme un remords qui ne s'éteint plus; et ce remords réclame le cœur noir du juge à défaut du cœur pur de sa victime.

Vous vous êtes engagés dans l'impasse étroite d'une inquisition sans fin, sans miséricorde. Sur vos têtes brillent des glaives étincelants, des flammes de pourpre, des pinces et des limes nouvellement affilées, des cordes vernies de vieux sang. Vous vous êtes perdus; vous serez grillés, déchirés, écartelés, rôtis dans les siècles des siècles!!

Il n'était pas question de parler de pitié, de vous laver les mains, d'éternuer, de larmoyer, de geindre, de pousser des soupirs comme des vaches en couches, de vous livrer enfin à mille exercices de sensibilité plus ridicules encore. Il s'agissait de porter un jugement sans appel, et d'en assumer la responsabilité, dès à présent et dans l'avenir, devant les hommes et vos consciences.

C'est que, voyez-vous, la conscience est entière et ne s'accommode pas de termes dilatoires. Pilate, qui n'était que faible, ne trouva de repos hélas! que dans la tombe. Au moins, c'est ce

que dit le monde. Quant à moi je ne le crois pas même en paix sous la terre verdoyante, car je l'ai reconnu bien souvent, à sa mine piteuse, sous la toge cramoisie des juges criminels !

Je viens de plaider la cause de Marie Capelle ainsi qu'aurait pu le faire un avocat sans fierté devant des juges sans conscience. Assurément cette défense est indigne d'elle et de moi : c'est à la société que je la jette en passant. Aux chiens les os ;

« Ah ! fiera compagnia ! Ma nella chiesa
Co' santi, e in taverna co' ghiottoni. »

Dante.

Mais quand même je comprendrais le droit comme un civilisé peut le comprendre, quand même je reconnaîtrais aux lois un caractère sacré, je n'aurais pas condamné Marie Capelle. Avant de rendre un pareil jugement contre une pareille femme, j'aurais écouté l'accent de sa parole, le timbre de sa voix ; j'eusse tenté de pénétrer dans sa pensée, de transfuser dans mes veines tout le sang de son cœur. Car il est des natures dont nous ne pouvons soupçonner l'essence divine qu'en nous inoculant la fièvre. Oh ! que penser d'un siècle qui livre Marie Capelle à une collection choisie de bourgeois de province, à des jurés dont l'intelligence, le sens moral et l'affectivité sont cotés moins de cent francs !

Moi, je ne me serais pas défendu de ses séductions. Je ne reconnais pas la stupide nécessité de me défier des plus incompressibles entraînements, de me raidir contre eux, d'aiguiser en regrets poignants mes impressions les plus douces. Et je jure que si Mme Lafarge m'avait inspiré de l'amour, j'aurais pu l'acquitter sans mentir à la justice. Et je jure que si sa tête en pleurs m'avait fait frémir, j'aurais tout fait pour sauver sa tête. Car amour, c'est justice ; charme, c'est sympathie ; beauté de physionomie[1], c'est

(1) Je dis beauté de physionomie et non pas de visage. A mon sens, la beauté et la laideur n'existent pas d'une manière absolue, constante, incontestable ; elles ne tiennent pas à la régularité des traits, elles se modifient aussi souvent que notre physionomie change, et notre physionomie est aussi variable que les mille émotions qui nous animent. Le plus beau des hommes devient hideux sous l'influence de certaines passions, et le plus laid s'illumine d'une céleste beauté sous l'impression de certaines autres. Selon les affinités des âmes ou leurs antipathies, tel visage plaît à l'un qui déplairait à tous les autres. Moi, je ne trouve

bonté de cœur. Oh que les peuples artistes, les beaux méridionaux, les Romains, les Grecs, et tes fils bronzés, ardente Espagne, sont plus grands que nous, eux qui comprennent que les traits sont le miroir del'âme et réflètent, dans leur expression rapide, les bons et les mauvais instincts qui nous agitent!

Les épiciers de mon village diront qu'ils m'ont vu très-enfant, que je ne puis connaître la femme, que je sors du collége et qu'il faudrait me renvoyer à l'école. Mais honnêtes traitants, où donc l'avez-vous connue, la femme? Par devant M. le Curé sans doute, la fille aux beaux écus sonnants, aux bons biens qui reluisent sous le soleil. Moi, j'appelle cette femme-là une *affaire* que vous avez faite. Et quels vertueux sentiments substituez-vous donc au divin amour? Apparemment ceux dont les autorités vous permettent la manifestation publique et très-morale et très-démonstrative..... Oh misère!

Moi je n'ai besoin pour me prononcer sur pareilles matières ni des articles du code, ni des jérémiades des avocats, ni de leurs dossiers poudreux; il ne me faut qu'une ligne du livre de Marie Capelle pour la glorifier. Car je ne veux juger que par les lois d'amour!

Rie de moi qui voudra.....

VI

Je suppose un instant que je sois juré et que je me reconnaisse la faculté de condamner ou d'absoudre quelqu'un [1].

d'absolument beau que le fat, d'absolument laid que le crétin. L'un vaut l'autre; tous deux me font horreur. Je comprends à la rigueur que Pygmalion s'extasie devant sa maîtresse d'albâtre; du moins elle ne le fatigue pas de ses réflexions. Mais s'éprendre de la beauté des journaux de mode, du portrait vivant, marchant et de couleur fixe, c'est une déplorable infirmité. La beauté régulière, couperosée de santé, bouffie d'embonpoint, c'est l'impassibilité, la glace, la statue, la véritable laideur. — J'aime mieux un singe: chacun ses goûts!

(1) En ce qui me touche, cette supposition est entièrement gratuite. Je n'ai pas besoin de dire que je nie ce droit à qui que ce soit, et dans tous les cas; —

Je suppose de plus qu'il me soit prouvé d'une manière irréfutable que Mme Lafarge ait empoisonné son mari;

..... Que vais-je faire?

Je me prononce et dis: j'acquitte cette femme; elle n'est pas coupable; elle a frappé suivant son droit; elle a bien fait, elle a courageusement fait. Car je ne reconnais qu'un droit, celui de vivre. Et Marie Capelle ne l'avait pas.

Qu'on ne vienne pas me dire qu'on lui donnait à boire et à manger à discrétion, chevaux et voitures, colifichets, toilettes et bonbons. Et son âme de feu, répondrais-je, se repaissait-elle de tout cela? Quel confident, quel ami, quel amant lui restaient, à sa pauvre âme? Pouvait-elle étreindre la Loi, l'embrasser, lui sourire, s'épancher en elle, lui murmurer d'amour, répéter ses soupirs, boire ses pleurs? [1]

Ah je comprends que les *dames* comme il faut, c'est-à-dire sans cœur, sans intelligence, sans tendresse, puissent tenir dans la prison du mariage d'intérêt! Mais une femme qui, d'un seul baiser, d'un regard, d'une parole, pouvait dévorer l'âme d'un homme, une femme qui n'était que par le cœur, une pareille femme, je le soutiens, était privée de son droit de vivre par son accolement à M. Lafarge.

Qu'on ne vienne pas me chanter la défaite ordinaire du laissez-faire, laissez-marier: « au bout du compte, personne ne la forçait d'épouser M. Lafarge, et dès qu'elle l'avait pris, il fallait le garder. »

Car je répondrais: tout le monde la contraignait à cette alliance. La Civilisation est coupable au premier chef des unions disproportionnées que forcent ses intérêts iniques; elle en est promotrice. Les parents ne sont que ses complices ou ses entremetteurs, les roues obéissantes d'un engrenage infâme. C'est à la société du Monopole que revient la responsabilité des divisions, déchirements, adultères, duels, empoisonnements, assassinats et crimes

que, suivant moi, ceux qui l'exercent se rendent complices de la violence des majorités; — qu'ils le font à leurs risques et périls; et qu'un jour ou l'autre terrible justice sera faite de tous les hommes atteints de la monomanie de juger les autres. — Je développerai ce paradoxe en son lieu.

(1) La société a remplacé par la Loi la passion, le caprice, l'amour, la vie! Elle en a fait un être animé et sensible. Ce n'est pas ma faute s'il me faut parler le langage des civilisés.

de toute sorte qui résultent du mariage-spéculation. Et sept fois plus lâche que coupable se montre-t-elle encore quand elle rejette tout l'odieux de ses trafics sur de pauvres jeunes filles que leurs familles traînent, moitié par force et moitié par ruse, sur la place où se marchandent, sous étiquettes menteuses, toutes les cupidités du siècle !

Quant à l'épousailleur qui, sans jeunesse, sans beauté, sans talent, pousse au marché et se fait sans crainte exécuteur du complot, c'est à ses risques et périls. Qui casse les verres, les paie : cette maxime est trop strictement juste pour être consolante aux hommes d'aujourd'hui. — Ah ! tripoteurs d'affaires, vous voulez des fiancées jeunes, jolies et intelligentes à l'avenant ! Et vous croyez leur faire beaucoup d'honneur en les admettant à partager votre couche aux rideaux jaunes ! Et vous ne doutez pas de vous ! Et vous ne sauriez imaginer qu'une femme pût être malheureuse avec des rentes !..... Oh mais, c'est pain béni que de vous empoisonner l'estomac et le cœur ! Et j'en rirai longtemps, je vous jure, à gorge déployée ! . . . .

Je dis encore : lâche est la victime qui demeure dans de pareils liens, qui consent à vivre tous les jours de sa vie, malheureuse, hypocrite, mendiante, trompeuse, prostituée publiquement, légalement, à perpétuité. Quand une femme de cœur s'est dit une bonne fois : « je ne puis plus exister ainsi ; ma situation torture horriblement mon esprit et mon âme ; »..... quand elle s'est dit cela — et combien l'ont dit plus souvent que Mme Lafarge ! —... quand elle s'est dit cela, elle s'est irrévocablement placée entre le Suicide et l'Homicide. — Mourir ou faire mourir. — *To be or not to be. — That is the question!*

That is the question! — Car la loi, la société ne veulent rien faire pour l'épouse contre son maître. Et si elle leur demande satisfaction, elle n'aboutira qu'au dégradant scandale, aux sifflets, aux huées. — Car les femmes ne sont rien en civilisation que les souffre-douleurs du premier rustre venu. Et il n'est pas dans le caractère de toutes femmes de se résigner, tant qu'il plaît à ce rustre de vivre en les faisant mourir. Et si elle vient à désirer, à rêver la mort de ce rustre, nulle femme ne peut répondre qu'un beau jour, à bout de patience, repoussée de toutes parts, après quelque scène de désespoir, elle ne se fera pas justice de ses propres mains !

Moi, je soutiens que celle qui tue son mari est mille fois plus

brave, franche, estimable, honnête et digne que celle qui le déshonore. Je soutiens qu'en enchaînant *pour la vie* deux êtres antipathiques, la loi ne leur permet d'échapper que *par la mort* à son joug hébétant. Le sanglant dilemme reste toujours posé : *to be or not to be* : — mourir ou faire mourir : — *that is the question!*

That is the question! Vous ne pouvez y échapper, civilisés! Et maintenant, qui de vous, plats-gueux, placé dans cette alternative cannibalesque, épargnerait les jours de son prochain bienaimé? Qui les épargnerait surtout quand ce prochain est laid, sale et bête, comme l'était M. Lafarge? Pas un, je l'affirme, ne se suiciderait pour le sauver!

Ah! Société civilisée! Messaline obèse dont l'estomac et les sens ne s'éveillent plus, ne se lassent plus! C'est toi, la garçonnière, qui rapetisse la femme, la rends coquette, jalouse, haineuse, vaniteuse, griffeuse comme la chatte domestique et l'esclave de couleur. Et quand une nature privilégiée se dresse contre tes rigueurs et se fait justice comme elle peut, c'est toi, la vraie coupable, qui la poursuis, l'insultes, la pends, la décapites et flétris sa mémoire. Ah! les juges qui ont condamné M[me] Lafarge, les *chicquanous!* je ne voudrais pas être dans leurs fourrures d'hermine!

Ah Société lâche, impunie, voleuse, tu veux maintenir tes droits d'aubaine et toutes les unions cimentées avec la fange de tes contrats, tu veux les maintenir *quand même?*... Eh bien donc tu courras tous les risques de révoltes; depuis l'émeute qui chante innocemment, jusqu'à l'assassinat qui frappe sans parler!

Il y avait beaucoup de femmes qui priaient leur bon Dieu de rappeler Marie Capelle à sa gauche. C'étaient ces femelles-mômies, aux paroles mielleuses, aux lèvres pincées, qui jamais n'ont pleuré de leurs yeux, qui jamais n'ont aimé de leur âme, qui ne sentent rien, dont le cœur bat aussi pauvrement de nuit que de jour. C'étaient ces vertueuses pucelles qui se seraient faites religieuses si leurs mères l'eussent exigé, qui se sont mariées pour satisfaire leurs pères, qui font des enfants pour plaire à leurs maris, guenons qui se donnent de faux airs de femmes. De ces monstres-là je ne donnerais pas un baiser à la douzaine!

Ces salopes sans entrailles s'imaginent pourtant qu'il faut bien du courage pour laisser prendre à leurs maris ce qu'elles peuvent

encore avoir, pour donner le sein à leurs enfants, pour raccommoder à peu près tout leur monde, étaler sur l'oreiller le bonnet de coton conjugal et n'avoir, en moyenne, que deux querelles par jour. D'après elles, tous les devoirs d'une bonne ménagère sont renfermés dans le programme de ces occupations variées et attrayantes. Et l'idéal de la femme ne doit pas s'élever au-dessus des devoirs de la bonne ménagère!

Aussi faut-il voir comme ces balais en jupons déchirent la créature exceptionnelle qui leur tombe entre les griffes! C'est une criminelle, parce qu'elle a passé dans le prétoire des juges; — une impudente, parce qu'elle s'est défendue; — un bas-bleu, parce qu'elle a du génie; — une lâche, parce qu'elle a la force de vivre pour décrire ses souffrances, sa fièvre et ses extases; — une coureuse, parce qu'elle conserve de la reconnaissance à ceux qui la défendent, et qu'elle n'est défendue que par des hommes; — une éhontée, parce qu'elle se met avec goût; — une *pas grand'chose,* parce qu'elle a le bon sens de les mépriser!

Et voilà ce que nos conventions et nos mœurs ont fait de la femme: une *pisseuse!* Elles l'ont dénaturée, ravalée. Elles lui ont défendu toute occupation sérieuse, toute question générale, tout grand mobile, tout souvenir, toute aspiration, tout enthousiasme. Elles lui ont interdit sociétés, spectacles, amitiés, préférences, tout, jusqu'aux livres que désapprouve la censure de famille. C'est alors que la femme malheureuse est tombée de sa hauteur dans le pot-au-feu, le chiffon, la lessive, les cancans, commérages et intrigues de quartier. Et maintenant elle est si profondément, si constitutionnellement déprimée, qu'elle se montre fière de son brillant empire, et que la majorité de nos femmes ne se délivrerait certainement pas si vite que la majorité des brebis. La Civilisation n'en fait pas d'autres; elle siffle les femmes de progrès, les ridiculise, les exile et les emprisonne : tout ce qui est pur, noble, élevé, elle le souille, le dégrade et le rapetisse... Pitié!

VII

La mythologie raconte qu'il existait dans l'île de Crête, un monstre moitié taureau, moitié homme, auquel les mères devaient conduire chaque année les plus belles de leurs filles, parées de voiles blancs. — Ceci n'est qu'une fable.

L'histoire rapporte qu'il fut un temps où les rois Maures de Toledo prélevaient un tribut annuel de cent jeunes filles sur l'Espagne restée libre. — Cette époque est passée.

Savez-vous où l'histoire, l'histoire moderne, se passe en réalité? Chez les civilisés qui reculent d'horreur au récit des cruautés des temps héroïques, et qui traînent chaque jour au pied des autels leurs pauvres filles couronnées d'oranger! Et qui paient tribut au Minotaure-Mariage qui déflore et dévore les vierges tremblantes!

Il est long, le martyrologe des femmes! Leur faiblesse a tenté l'homme despote; elles n'ont pas écrasé la tête du serpent de la concupiscence qui se dressait contre elles. Le monstre s'est tordu sur lui-même, il a sifflé d'aise en les mordant au sein. Et voilà pourquoi la femme enfante dans la douleur!

Votre véritable péché d'origine, filles d'Eve, c'est l'aveugle obéissance au sexe fort. Vous ne la devez pas. Quand la refuserez-vous?.....

Moi qui n'ai connu le monde que de loin, en passant mon chemin à travers les sociétés pressées, en me hâtant vers le but que désirait mon cœur..... *hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes femmes!*

— Non pas d'excès de danse, pour une intrigue dévoilée, pour un bouquet perdu; non pas dans les salons dorés, sous les lustres des bals où viennent les recueillir des poètes indulgents aux vanités du jour; non pas ensevelies dans une robe de lumière et de gloire! Mais seules, désespérées, étouffées, sanglotantes dans les ténèbres de l'alcôve conjugale! —

Combien vendues à des vieillards, à des épileptiques, à des crétins, à des rois; à pires encore!

Combien enchaînées à des avares, à des coureurs de filles, à des ivrognes que la colère emporte et qui les martyrisent chaque soir pour leur témoigner leur attachement!

Combien livrées à des centaures qui leur répugnent et brisent leurs âmes délicates sous de grossiers transports!

Combien forcées par des maris infâmes de se vendre au plus offrant!

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes!

Que d'autres privées, par intérêt sordide, d'argent, de nourriture, de sommeil, des plus simples vêtements que la pudeur réclame!

Que d'autres dont on détruit la santé pour recueillir plus tôt l'héritage!

Que d'autres mises à la tâche, contraintes de nourrir des hommes qui ne savent faire pour elles que des enfants!

Que d'autres humiliées, dévorant leurs sanglots, réduites au rôle de première domestique dans leur maison!

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes!

Il en est auxquelles on interdit la fréquentation de leur famille et des personnes de leur choix, les intimes épanchements, les occupations attrayantes, la lecture et la correspondance!

Il en est qu'on surveille, qu'on enferme, qu'on traîne par les cheveux sur leurs pleurs!

Il en est, des femmes d'une intelligence divine, dont les lettres et les secrets sont violés, commentés par des maris stupides!

Il en est, des femmes d'une affection excessive, auxquelles on défend d'aimer leurs mères.....ou leurs sœurs!

Il en est qui se consolaient de toutes leurs peines en adorant leurs enfants : on ravit leurs enfants à leur tendresse; on apprend aux fils à mépriser leurs mères!

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes!

Aux unes on refuse l'intelligence; aux autres le cœur. A celles-ci l'on défend le prêtre : on l'impose à celles-là. Aux femmes les plus supérieures est déniée toute liberté de conscience, de religion et de sympathies!

S'il en est une brave, tout ce monde petit et jaloux se ligue

contre elle pour la courber et la flétrir. Elle ne s'appartient pas, la malheureuse femme!

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes!

On prend une femme avec une étude de notaire, une clientelle de médecin, un carré de trèfle ou de luzerne, un commerce de drogues ou de calicots. Le fond de boutique est exploité, choyé, soigné, conservé comme la prunelle de l'œil; quant aux formes de la femme, elles sont froissées, foulées d'abord, et puis délaissées, dépréciées, outragées, oubliées à jamais!

Tout sentiment s'est caché dans les comptoirs des Paul de Kock, Dumas père et fils, et autres fabricants de romans. L'amour est un trafic; l'innocence un mythe; la tendresse, la beauté, la grâce et l'intelligence, autant de monnaies de billon; l'homme est un courtier sans cœur, et la pauvre femme, une tare dans la balance de cuivre des intérêts les plus grossiers: on la nomme un *boulet!*

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes!

J'ai connu bien des maris dont la laideur et la bêtise faisaient rougir leurs femmes!

De *complaisants,* j'en connais par milliers!

J'en ai connu beaucoup d'autres qui donnaient à entendre à de pauvres créatures qu'ils ne les avaient prises que par spéculation!

J'en ai connu plus encore qui leur reprochaient l'aisance échangée contre leur pauvreté!

J'en sais qui conjurent contre elles les haines et les cupidités de deux familles!

J'en sais qui les menacent des peines de l'Enfer!

J'en sais qui persécutent, sans rougir, les enfants de la femme prise en secondes noces!

J'en sais, oui j'en sais, qui vendent leurs femmes à la police!!!

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes!

C'en est trop: je m'arrête. Lecteur, qui que tu sois, même un de ces hommes qui détruisent les femmes..... Oh, n'est-ce pas, que personne n'aurait la force d'aller plus loin?!

Et cependant il est des mystères bien plus hideux, il est des cœurs de femme bien plus saignants encore dans le monde où nous sommes!

Et celles-là se résigneraient?.... Allons donc! Elles protestent comme elles peuvent, n'importe où, n'importe quand..... Tout se paie, tout se règle : les abus de la force sont compensés par les protestations de la ruse.

..... Ainsi frappe la justice des femmes!

Descellez, brisez les tombes de la loi! n'y mourez plus vivantes! soulevez-vous, mes sœurs! parlez haut et ferme! Dressez vos têtes mignonnes, drapez vos divins charmes dans vos robes blanches; serrez leurs plis flottants à vos tailles flexibles! Soyez fières, agaçantes, dédaigneuses, intraitables! Repoussez les misérables hommages de l'intérêt, de la banalité! Jetez des fleurs aux brises qui soupirent, des baisers à la source qui tremble, au cheval hennissant! N'en donnez pas aux hommes; ils sont trop sensuels pour les refuser, trop affairés pour les rendre! Qu'ils tempêtent et souffrent, qu'ils supplient ou menacent, qu'ils rient ou qu'ils pleurent.... tenez bon!

Dans le domaine de l'affection, de la perspicacité, de la délicatesse, la femme est la véritable *maîtresse* ici-bas. Les hommes le disent dans leur langage hypocrite : que les femmes le leur fassent prouver par des actes.

..... Puisse frapper enfin la justice des femmes!

VIII

Chante, ô mon âme, le vivifiant soleil, le ciel bleu, l'air des monts, le lac d'Annecy et ses eaux d'émeraude, le Matin qui se frotte les yeux, les rêves des êtres qui ronflent encore, les vertes campagnes, la rosée qui scintille, les poissons frétillants, les oiseaux bavards et les fleurs parfumées. Chante, chante le réveil de la Nature, les Résurrections et l'Avenir drapé dans un voile de flammes. — Chante la glorification des victimes des hommes!

Les juges ne savent pas combien d'enthousiasmes et de revendications implacables germent dans le sang d'une femme injustement versé.

Calomnions, disent-ils, calomnions avant la mort, calomnions après, calomnions lâchement, calomnions toujours : il en restera quelque chose.

Et moi je dis : oui, quelque chose en reste ; pour les bourreaux, la honte ; la gloire pour les victimes !

Calomniez encore, calomniez vite, juges de la terre ! — Le Temps va faire justice.

Il n'est plus possible de jeter sur *sa* mémoire le linceul de mensonge et d'oubli. Les toiles se déchirent, les trônes craquent, les tombes s'entr'ouvrent. Et les ombres des morts passent à travers les ténèbres, grandes, vengeresses, réclamant et criant :

« Rédemption ! Rédemption ! — Nous avons pour nous le Temps, la vieille lime sur laquelle la Calomnie laisse sa langue de vipère. Nous avons la Mémoire, l'auguste Vestale accroupie sur des cendres qu'elle rallume toujours. Nous avons le fier cri du coq qui réveille le Remords dans les âmes coupables ; les notes perçantes du Martinet qui raconte partout, à la terre, dans les cieux, les crimes de la nuit. Nous avons enfin la jeune voix des poètes qui ne sont pas vendus ! — Rédemption ! Rédemption ! »

La tempête s'endort. La bise rageuse se cache dans les gorges des monts. Le soleil irise les gouttes de pluie qui tremblent sur les herbes. La fauvette chante dans la haie fleurie.

..... Le jour de colère est passé !

Sèche les pleurs de tes pauvres yeux, ma grande amie ! Parfume tes cheveux que détressa la haine, laisse au bonheur tes joues pâlies ! Et baise-moi, baise-moi des baisers de ta bouche !

Te voilà belle ainsi, de cette beauté suprême qui n'est pas de la terre ! Monte, monte dans les sphères étoilées ; tu seras portée sur les nuages d'azur ; les petits oiseaux, les papillons de pourpre, les perles du myosotis et mon âme haletante s'envoleront avec toi !

Et les hommes qui te méprisaient seront embrâsés de ton divin amour !

..... Le jour de colère est passé !

Tu revivras, ô femme ! parce que tu as beaucoup aimé, beaucoup souffert ; parce que tu n'as pas désespéré de la Justice ; parce que tu ne t'es pas abandonnée quand tous doutaient de toi !

Tu revivras parce que tu as brûlé, meurtri ton corps pour rafraîchir ton âme, pour sauver ta pensée; parce que tu as sacrifié le Présent à l'Avenir, la Santé à la Gloire !

Tu revivras. Tu auras des ailes de saphir, une haleine embaumée. Et je te verrai, le matin, raser de ton vol les prés humides et te pencher, le soir, sur l'arête des flots. Et je trouverai le repos dans l'herbe et dans les ondes frémissantes encore du frôlement de ton ombre !

..... Le jour de colère est passé !

Dans le grand calice de tes douleurs, humanité ! toute larme est recueillie : celle de la prisonnière et celle de l'exilé. Et les siècles, en passant, confondent toutes les vagues écumantes du Lac Maudit !

J'ai voulu reconnaître à Marie Capelle la dette sacrée de l'exil; je me suis rappelé les paroles d'amour qu'elle laissa tomber dans le cœur d'un martyr polonais.

Si l'on me demande quelle était son opinion politique..... je répondrai : qu'en sais-je ? En laissez-vous aux femmes ? Et que m'importent les paroles prononcées par les lèvres ? Je n'ai plus foi qu'aux actes.

Vous qui, depuis six ans, courez tous les pays; vous qui, mille fois, avez passé sous les fenêtres de jeunes femmes grandies sous d'autres cieux que votre ciel natal..... dites, proscrits mes frères, sont-elles nombreuses, les jeunes filles qui se passionnent pour le malheur ?

Vous qu'irrite l'injustice et qu'aigrit la souffrance, vous qui vous enfoncez dans la solitude de votre douleur, pour ne point prendre part à celle des autres..... dites, proscrits mes frères, sont-elles nombreuses, les condamnées qui se passionnent pour le malheur ?

Et cependant, la plus gracieuse et la plus infortunée des femmes *lui* montra ses dents perlées, sa petite main et sa taille frêle à travers les barreaux de la prison; elle lui fit voir le ciel dans un de ses regards; elle oublia des peines cuisantes pour compatir aux siennes. « Aimons-nous, lui dit-elle, sur le bord de la tombe !

..... « Le jour de colère est passé ! »

Les battements du cœur brisent la pierre des sépulcres. L'Amour aux yeux brillants défie la Mort aux creux orbites.

..... Le jour de colère est passé !

J'ai vu la fraîche Aurore s'éveiller sur les monts. J'ai vu le suaire de Marie Capelle emporté par morceaux dans les vents hurleurs, et son âme immortelle attirée vers les cieux ! Et je me suis écrié par deux fois : « Au revoir ! Au revoir !

..... » Le jour de colère est passé ! »

IX

Femmes d'Europe, ô mes sœurs bien-aimées ! versez, versez sur Marie Capelle les plus pures de vos larmes !

Pour elle j'invoque ta fierté dédaigneuse, Espagnole brune ; les plus secrets soupirs de ton âme, enfant de l'Helvétie ; tes généreux caprices, ô blanche d'Angleterre ; tes sanglots déchirants, Italienne ardente ; et ta passion que rien n'arrête, femme artiste de Paris !

Vous, jeunes filles, méditez sur son mariage, son procès, sa prison et sa mort. Et restez maîtresses des baisers de vos lèvres, des jours de votre vie. Cela n'appartient pas à vos parents ; ils ne peuvent connaître votre cœur, ils n'ont aucun droit sur ses passions, ils ne doivent jamais disposer de votre main. Ils ont quarante ans ; c'est l'âge de la prudence, de l'ambition, de la sagesse, du calcul, du sommeil et de la digestion : l'âge lourd du boa. Vous, vous avez seize ans ; vous êtes incomprises, mystérieuses ; vous aimez le demi jour, les rideaux roses, les promenades sur l'eau, les frais sentiers des bois, les longs serrements de mains, la rêverie qui mire ses yeux bleus dans les ruisseaux limpides, le regard aux rapides paroles, le silence et les soupirs ! Ah ! ne vous laissez pas conduire à l'époux par vos mères, car votre pudeur en rougirait pour elles ! — La noce en famille, c'est la bacchanale de Mylitta moins l'entrain, la magnificence et la volupté !

Vous, jeunes femmes qui portez de beaux enfants sur vos bras, vous qui sentez vos mamelles se gonfler et frémir sous la pression de leurs bouches, vous heureuses et fécondes, soyez sympa-

thiques et bonnes à toutes les infortunes. Une douce parole, une larme sur la tombe de celle qui mourut sans connaître les joies de la maternité tant désirée, tant admirée par elle. — C'est si vrai, si chaud, si bienfaisant, une larme!

Et vous, pauvres femmes, qui vous débattez dans des unions maudites, vous qui vous regardez tous les matins pour voir vos yeux battus par l'insomnie, et vos rides précoces, vous qui ramassez par poignées vos cheveux tombants, vous dont les nerfs tremblent et l'âme s'égare, vous désespérées, frémissantes, muettes, quand vous entendez les pas du tyran du foyer!... Ne pâlissez plus sous la menace, ne vous courbez plus devant le poing levé, ne cédez plus, ne pleurez plus! Mais raidissez-vous, criez, sautez aux yeux, arrachez les cheveux, mordez jusqu'au sang, faites tout et *n'importe quoi!*

.... C'est pour vous que j'écris ces pages, c'est à vous que je recommande de lire Marie Capelle. Pensez-y dans la nuit. Réveillez-vous, regardez vos enfants, pleurez; lisez et relisez encore. Alors, peut-être frapperez-vous du pied, grincerez-vous des dents, vous laisserez-vous croître cheveux et ongles pour en user au besoin; alors, vous dressant de votre hauteur, vous jurerez sans doute de ne plus laisser humilier en vous la dignité des femmes! — Heureux moi, s'il en est ainsi!

Que craignez-vous de la vulgaire brutalité de certains hommes? N'êtes-vous pas les gracieuses, les voluptueuses, les danseuses, les mignonnes, les fées qui voltigent sur les rêves des nuits? N'êtes-vous pas les reines des fêtes, les sœurs des oiseaux à la gorge sonore, les patronnes des fleurs, les *dames* invoquées par les guerriers et les hommes de mer, les fiancées des Dieux, les anges qui gardez le poète, le malade et le pauvre? N'êtes-vous pas agaçantes, ravissantes, délirantes, vestales de la Passion, messagères de l'Amour, tout-puissantes par un baiser?!

N'ayez peur. Trop maigre, trop ridée, trop avare est la Loi pour l'emporter jamais sur la fraîcheur de vos charmes, sur vos jeunes ardeurs et la prodigalité de vos caresses. Les maîtres d'école, les curés, les juges et les vertueux hypocrites de la Démocratie ne sont pas plus de bois que le commun des mortels. Une femme les menerait à Santiago comme à la Mecque par le paillard pan de leurs chemises....

LA BASILICA DI SUPERGA

TOMBA DEI REALJ DI SAVOJA.

Torino, Aprile 1855.

« Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris. »

Les Livres.

« Pallida mors æquo pulsat péde pauperum tabernas
Regum que turres. »

Horace.

« Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois. »

Malherbe.

I

O la plus complète des révolutions, la première et la dernière, toi qui résumes l'être, le composes, le décomposes et l'agites sans cesse, Mort à la droite osseuse, je te salue!

Le vol des corbeaux forme ta couronne funèbre ; sous tes pieds sont les vers ; la rage des vents souffle sur tes os. Mais ni le cor-

beau noir, ni le ver gluant, ni les vents furieux n'ont prise sur ton âme. Toi seule es sacrée, toi seule es immortelle, ô Mort !

L'homme n'engendre que pour toi. L'être n'est jamais créé, permanent ou anéanti ; l'être n'est rien que l'expression d'un mouvement qui dure toujours et que tu diriges, ô Mort !.

O la plus inexorable des révolutions, je te salue !

C'est toi qui règnes sur nous. — Tu ravis le fils à sa mère, le père à sa famille nombreuse ; tu préviens la jeune fille au rendez-vous d'amour ; tu bois nos pleurs et notre sang. — Tu n'assembles que pour séparer.

C'est toi qui règnes sur la terre. — Tu précipites les nations contre les nations, les hommes sur le sein des femmes, et les enfants dans les bras des vieillards. Et les peuples tuent les peuples ; et les hommes s'épuisent dans les transports de la reproduction ; et le premier mot que les vieillards apprennent aux enfants qui naissent, c'est ton redoutable nom, ô Mort ! — Tu ne crées que pour détruire.

C'est toi qui règnes sur les cieux. — Tu mutines l'un contre l'autre les astres enflammés ; tu détaches l'étoile filante de la voûte bleue ; tu déchires et recouds les mondes ; les sombres limites de ton empire nous sont inconnues. — Tu ne règles que pour troubler.

C'est toi qui règnes sur les rois. — Qu'ils s'humilient sous ta main ! — Tu n'élèves que pour abaisser.

O la plus nécessaire des révolutions, toi qui élèves la tombe jusqu'au niveau du trône, Mort à la droite osseuse, je te salue !

Quand les rois comptent leurs états et mesurent la hauteur de leurs couronnes, tu frappes. Et les rois disparaissent comme la poussière des neiges. Autant en emporte le vent !

Quand les rois menacent, tempêtent et déchaînent la guerre, tu les prends par l'oreille. Et les rois te suivent comme des filous sans vergogne. Et tu les couches en long sous la pierre du sépulcre !

Quand les rois se prétendent plus grands que nous, tu les fais passer sous ton bras d'acier !

O la plus juste des révolutions, je te salue !

Les rois meurent : qu'importe aux peuples ? — Car les peuples sont morts par milliers dans les batailles. Et cependant

les rois jouaient aux échecs avec leurs os; ils s'élevaient des piédestaux sur leurs cadavres!

Les rois ont froid dans leurs bières: qu'importe aux peuples? — Car les peuples ont eu froid dans les rudes hivers. Tandis que les rois se chauffaient le ventre dans les boudoirs de leurs palais!

Les rois sont serrés dans leurs bières : qu'importe aux peuples? — Car les peuples étaient à l'étroit dans les prisons. Alors que les rois parcouraient leurs grands domaines au galop de leurs coursiers!

Les rois sont seuls dans leurs bières : qu'importe aux peuples? — Car les peuples ont été seuls à boire la coupe des misères. Pendant que les rois, aidés de leurs courtisanes, se gonflaient d'impôts!

Les rois crient de leurs bières : Dieu! protège-nous! Peuples! priez pour nous? Qu'importe à Dieu? Qu'importe aux peuples? — La Mort tranche le nœud des intérêts humains. Le maître n'a plus besoin de valets; les valets n'ont plus peur des maîtres. Jusqu'ici l'égalité ne fut vraie que devant la tombe!

O la plus vengeresse des révolutions, Mort, je te salue!

II

Soulevez-vous, opprimés! Chantez, chantez les hymnes d'allégresse!!

L'aile de la mort est large; elle frappe à droite, à gauche, en haut comme en bas, ver et roi! Mais impartiale est la justice de la Mort; elle remplit les grands de terreur et les petits d'espérance! Les royaumes de l'avenir sont aux pauvres de biens, aux riches d'esprit. Le monarque d'aujourd'hui sera le pauvre de demain!

Soulevez-vous, opprimés! Chantez, chantez les hymnes d'allégresse!!

N'ayez peur de la Mort. Elle est maigre comme vous. Comme vous elle travaille, fauche et révolutionne le monde, jour et nuit. Son voile est déchiré comme vos habits, ses dents claquent

comme les vôtres; son bras est fort; son front sue; le mal a creusé ses yeux et dénudé son crâne. — En tout elle est semblable à vous.

Soulevez-vous, opprimés ! Chantez, chantez les hymnes d'allégresse ! !

La Mort a tout à gagner; elle n'a rien à perdre. Tout ce qu'elle n'ose prendre, on le lui refuse. C'est votre alliée ! Mangez, buvez comme elle; servez-vous des festins partout où vous trouverez des couverts d'or et des mets recherchés. Le sang du riche est votre sang; la chair du riche est votre chair. Vos os ont froid : eh ! recouvrez vos os !

Soulevez-vous, opprimés ! Chantez, chantez les hymnes d'allégresse ! !

Vous êtes condamnés à mort; c'est le destin précoce de tout homme juste sur cette terre; c'est mon destin, c'est le vôtre. Acceptons-le ! Entre ce monde et nous mettons résolûment le poteau d'infamie. Et du haut de ce trône glorieux les escabeaux des rois et leurs sceptres nous paraîtront des hochets bons pour les enfants. En vérité, je vous le dis, les puissants de la terre ont maladies, démences, douleurs et remords, comme nous, plus que nous ! Mais ils ne trouvent pas dans leurs tombes le doux sommeil qui répand sur les nôtres ses tentures rouges de pavots, le sommeil tranquille des existences sereines.

Soulevez-vous, opprimés ! Chantez, chantez les hymnes d'allégresse ! !

III

Rendons justice à tous. Dans leur vie les rois font une bonne action, celle de mourir. Ils nous donnent un grand exemple, le culte qu'ils rendent à leurs morts. Prenons leçon des rois avant qu'ils ne disparaissent de ce monde.

Exilé sur la terre, j'ai passé parmi bien des peuples. Et de

chacun j'ai senti l'aspiration divine remuer mon cœur. Et j'ai vu qu'à l'heure dernière, à l'heure terrible de justice, les rois respectaient enfin le génie de la nation qui les avait faits grands, et cherchaient à l'éterniser dans leurs tombeaux.

Oh ! qu'il t'aime, Albion, l'Océan noir qui, deux fois le jour, vient baiser ta main blanche ! Et que tu lui rends bien son amour quand, penchant sur lui ta tête rêveuse, tu effleures de tes lèvres l'écume de ses flots errants ! Que de fois je l'ai vu, lorsqu'il frémissait de tendresse, se retirer, docile, sur un simple regard de tes beaux yeux, emportant ta divine image dans ses ondes ! Et qu'il était fier, l'Océan noir, en retournant à son grand travail !

Et que de fois je me suis écrié : O le plus courageux, le plus sombre des travailleurs, prolétaire anglais ! Ainsi tu te roules aux pieds de la sorcière du Lancashire ; ainsi tu déposes sur ses genoux richesses et parures gagnées à la sueur de ton front ; ainsi tu te contentes, respectueux amant, de boire la fraîcheur de son haleine. Oh ! tu es grand, mon frère, grand sur les vagues et grand sous la vapeur, grand dans le travail et grand dans l'amour ; grand comme Thor ou Byron ! Byron ! !

Epoux de la mer, épouses de l'océan, les rois et les reines d'Angleterre ont voulu dormir leur long sommeil à portée de ses caresses, sous les froides voûtes de Westminster, aux rivages majestueux de la verte Tamise. C'est là qu'ils entendent le sillage du vaisseau sur la mer amoureuse, là qu'ils reçoivent les confidences des abîmes, les messages, les richesses et les trophées que rapportent leurs flottes de tous les bouts du monde.

Longtemps la monarchie des Iles de Bretagne fut la favorite de l'océan, et jusque dans la mort elle lui reste fidèle. Et lui, le grand Corsaire, l'adore, ainsi que Conrad aimait sa Médora !

Par les longues soirées de Juin, que d'heures j'ai passées, recueilli devant ta majesté, sombre Escorial, dernier palais des rois les plus superbes !

Autour de tes masses crénelées je voyais se presser les pics inaccessibles, les nuages d'or et de feu, les neiges éternelles, les sapins obstinés, et le soleil des Castilles prêt à briser son disque par l'excès même de ses ardeurs.

Puis, cette nature s'animait sous l'impulsion de ma pensée. Tous ces objets immobiles se heurtaient, frémissants. Je voyais alors des guerriers colossaux, des chevaux ailés, des escadrons

couverts de poudre, des machines de guerre formidables. Le fracas des armes ébranlait terre et ciel; ma fièvre se répandait sur toutes choses existantes.

Et je croyais assister aux grands combats de Viriathe ou du Cid. Le sang coulait dans le lit poudreux des torrents, les mourants élevaient aux cieux leurs têtes suppliantes, et les nuages s'étendaient sur eux comme de grands linceuls. J'entendais au loin le roulement des fourgons, la plainte des échos frappés, les cris de rage et de victoire confondus avec le bruit des trompettes éclatantes et le rappel lugubre des tambours de guerre.

Rouge était la montagne, rouges la nuit et le soleil couchant, rouges les étoiles et la voûte qui les supporte. La sierra sauvage resplendissait comme une cuirasse ensanglantée. Au fond était l'Enfer, béant, inassouvi, regorgeant de tortures; tantôt éclairé, tantôt oublié par le soleil, il s'ouvrait et se refermait sur sa proie.

Et mon imagination grandissait, s'enflammait, délirait au milieu de cette tempête de visions activée par le souffle des rafales. Et je m'écriais, haletant: C'est la lutte des anges rebelles, la grande bataille des éléments, l'empire du Chaos, le Commencement et la Fin, l'atelier toujours fumant où les mondes s'allument, se combinent, se subliment et se fondent: l'Infini! l'Infini!!

..... C'est là que repose, entouré de sa postérité nombreuse, le plus orgueilleux, le plus noir des êtres que jamais portèrent les flancs d'une femme, Felipe II, l'âme damnée du révérend Torquemada. Sous sa domination cruelle, le monde saigna comme l'oiseau des champs sous la serre du tyran des cieux; il le pressa, le foula, l'étrangla sans pitié. Et maintenant, os et poussière, il gît, foulé sous la pierre des montagnes, pressé dans une boîte de bronze, étranglé par le chapelet des vers suspendus à son cou. Roi des Espagnes, des Amériques et des Indes, la Mort est plus dédaigneuse encore qu'Elisabeth d'Angleterre, elle repousse ta main fatiguée de frapper. Et de tes trésors immenses, dispersés par l'Europe, les gais jeunes gens entretiennent la flamme des punchs aux reflets bleus!

..... Relevez-vous, rois des Espagnes aux tours d'argent! Aux limites des deux Castilles ont rugi les lions de bronze. Il y a de l'or, du sang, de la poudre et des canons, des soldats et des capitaines sur les flancs des sierras. Debout! promenez vos armées glorieuses d'un pôle à l'autre. Relevez-vous!

..... Rien ne répond qu'un rire infernal. — Rois des Castilles,

ce n'est pas votre voix aux accents redoutés. — Rien ne répond que le bruit sourd des ossements. — Rois des Castilles, ce n'est pas ainsi que retentissaient vos armures, pas ainsi que vous brisiez le mors sur les dents de vos coursiers.

..... Rien ne répond que le hibou, le vieil aveugle, qui crie du haut de la tour en ruines :

« La Mort est ma mère ! — Elle me jette la chair saignante qui recouvre les os ; et je me régale de la chair saignante. Et je chante les louanges de la Mort !

» Les rois sont mes frères ! — La Mort les préfère à moi parce que je suis gris et qu'ils sont couverts de manteaux d'hermine ; elle leur donne à dévorer des nations entières !

» Les rois sont mes frères ! — Et j'habite les hautes chambres de leurs palais, et je distrais leurs longues veillées par mes accents consolateurs !

» Les rois sont mes frères ! — Comme eux je me dérobe à la vue des hommes ; je fuis l'éclat du jour. J'aime, comme eux, dans les ténèbres, à l'heure du meurtre et des trahisons, quand les tissus crient sous le poignard !

» Les rois sont mes frères ! — Comme eux, je trouve mes petits plus beaux que le soleil. Et je leur enseigne à dormir le jour, à tourmenter la nuit !

» Les rois sont mes frères ! — La Mort est leur mère aussi, mère féroce qui, dans ses caprices, les dévore, eux comme moi, comme toutes les victimes dont nous chantons les funérailles. — Ineffables sont les joies de notre famille ! »

..... L'Escorial, c'est le génie sombre, audacieux, indompté des fils de l'Ibérie ; c'est leur âme d'airain qui les poussa les premiers sur les mers lointaines et leur valut l'empire du monde. C'est l'image de l'homme superbe qui se mesure, sans crainte, à la nature géante, et reste calme quand les éléments font rage autour de lui. C'est l'être mortel se rapprochant des plus hautes montagnes, des plus lointains horizons, des mystères les plus terribles, des astres et de la foudre, sources de lumière et de vie. C'est l'Espagne toujours insoumise, toujours brillante sous son aspect sombre, toujours grande au milieu des mondes qui l'admirent !

Dans les caveaux de Saint-Denis sont rangés les rois de France aux domaines étendus. C'est bien leur place. Le pays est uni comme leur humeur, plantureux comme leur santé. Pas d'ombre

à côté des rayons de lumière; le soleil s'étend sur les plaines vastes dont il mûrit lentement les épis. Rien de pittoresque, d'effrayant; rien qui serre le cœur du pélerin, visiteur des sépultures.

Ils sont là, près de leur bonne ville, la Babylone savante, qui pendant quatorze siècles, supporta si patiemment leur trône. Ils reposent au cœur de cette civilisation dont ils poursuivirent le rêve avec tant de persévérance et vers laquelle le monde tourna longtemps ses regards éblouis.

..... Je ne sais; mais ces braves fermiers de l'Ile de France, comfortablement étendus au centre de leurs guérets, n'ont pas le pouvoir d'exciter mon admiration. J'ai toujours peur qu'ils ne viennent à s'éveiller pour boire bouteille.

..... De son aile que rien n'arrête, l'infatigable Temps poursuit son cours. Les vers mordent aux fruits, aux enfants, aux cadavres; ils rampent lentement dans le palais du crâne que la souveraine Intelligence parcourait comme un éclair! La goutte d'eau creuse la pierre; la vérole, les os; l'insecte des Indes, les empires maritimes. Qui pourrait dire s'il reste seulement de la cendre dans les sépultures des royales familles qui commandaient aux nations?...

J'en fais autant avec mon cigarre!

IV

La Basilica di Supergà, dernier asile des princes de Savoie, s'élève sur la plus haute des collines qui dominent Turin. Dernier prolongement des Alpes mourantes, cette chaîne figure une série de grands tombeaux en marbre noir. Le dernier, le plus élevé de ces monts tumulaires, supporte Supergà comme un sceau de deuil, comme une couronne d'immortelles.

La royale basilique fut construite au commencement du XVI[e] siècle par Victor-Amédée II, afin de perpétuer le souvenir de la

victoire de Turin, remportée par le prince Eugène sur les Français.

C'était un puissant seigneur que ce Victor-Amédée! Il était allié des plus grands monarques de son temps; son sceptre dominait l'un et l'autre versant des Alpes les plus hautes; des bords du Léman aux rivages de Sicile les peuples saluaient la croix de ses bannières; il avait contraint l'Europe à lui reconnaître le titre de roi gagné dans les batailles!

Ses ancêtres avaient vu le jour sur le faîte des Alpes; ils en étaient descendus comme l'aigle, roi des cieux. Et maintenant leur puissance était aussi solidement établie que les Alpes inébranlables. Voilà ce que voulut exprimer le roi Victor-Amédée II en élevant cette basilique et en la nommant Supergà.

Le site est bien choisi. Sur le pied des montagnes l'Eridan s'enroule comme un ruban vert. Dans leurs cimes touffues passent le souffle des matins, l'haleine des soirs, la brise et la tourmente. Le pavillon des cieux se plaît à protéger le dôme qu'éleva si pieusement la main des hommes; le soleil et la lune l'éclairent comme deux lampes ardentes, la voûte d'un tombeau; les étoiles qui filent répandent sur la terre consacrée les parfums éclos dans les régions sublimes.

De leurs couches de pierre les rois sardes peuvent contempler les Alpes, leur berceau; les riches plaines de la Lombardie; le dôme de Milan, objet de leurs convoitises caressées; le Piémont fertile, subjugué par leurs armes; la grande cité bâtie par leurs soins.

Ah! je rougis de l'imbécillité de mon espèce. Et je me demande s'il n'est point de puissance, s'il n'est point de terreur capables de guérir les rois de leur orgueil; les peuples, de leur soumission; les hommes de leur aveuglement?! Le malheur et l'esclavage seront-ils donc éternellement notre partage?! Fournirons-nous toujours et le vin et le sang aux régals des Gargantuas?!

Quoi! dans le sein même de la mort, les superbes rois de Piémont prétendent encore dominer les états couchés à leurs pieds? Et leurs sujets se prosternent jusqu'à terre devant leurs ombres! Hélas! Hélas! la monarchie n'est qu'un emblême. Et les peuples qui acceptent pour rois des corps sans âmes peuvent aussi bien se soumettre à des esprits dépouillés de leurs corps.

.... Impunis sur la terre, redoutés par les hommes timides, que les rois soient persécutés dans la tombe par l'excès même de leur orgueil! Que la vue de leurs états réveille en leur âme les

soucis de la puissance, la fièvre de l'ambition, la convoitise des richesses, les jalousies d'amour, la misanthropie, la démence, l'irrésistible délire du Suicide!

Qu'ils aient des songes de larmes et de bile! Qu'ils voient des armées sanglantes, des coursiers éventrés, des canons pleins d'esquilles, des soldats expirants, des monceaux de cadavres, des Tantales furieux! Qu'ils sentent pénétrer dans leurs os les ombres de tous les suppliciés étranglés par leurs ordres! Qu'ils boivent leur sang, tout leur sang! Qu'ils déchirent leurs chairs avec leurs ongles! Qu'ils ne puissent de toute l'éternité se détacher de leur proie! Qu'ils soient lacérés par les ronces et les cailloux de la montagne! Que les Cieux pèsent sur leurs têtes coupables! Que les eaux montent jusqu'à leurs lèvres sacriléges! Qu'ils étouffent, blasphêment et hurlent de douleur! Et que les échos des monts nous apportent leurs gémissements!!

Jamais ils ne souffriront ce qu'ils ont fait souffrir!

V

Par un beau soir de mai je gravissais, pensif, le sentier qui serpente à travers les taillis de la colline, sentier étroit, sablé, pareil à la raie blanche que tracent les jeunes filles dans leurs cheveux touffus.

Les premières senteurs de la verdure, la rosée qui baignait les fleurs, les fraîches émanations du sol se confondaient dans l'air, promesses d'une vie nouvelle, d'une santé meilleure.

Moi, voyant la nature et si jeune et si belle, je me sentais renaître au bonheur, à la poésie. Et je pensais aux morts qui renaissent et aux enfants qui meurent. Et je ne ressentais plus ni la maladie, ni la fatigue. Et je n'étais plus triste.

Et voilà que du haut d'un grand chêne, l'âme des printemps, le rossignol au timbre sonore, exprima les pensées que la nuit transparente faisait naître en son cœur.

L'oiseau disait :

« Que supportez-vous, montagnes puissantes? Que protèges-tu, voûte des cieux étendue? Fleuve rêveur, de qui berces-tu le sommeil? Que renfermez-vous, souterrains de Supergà? »

Par la voix profonde de ses abîmes la montagne répondit : « Je supporte deux ou trois poignées d'ossements. S'il me plaisait de me retourner sur l'autre flanc, j'engloutirais les restes vénérés des ducs de Savoie, je les confondrais avec le silex et l'argile de mes entrailles. — Et le plus fidèle de leurs sujets ne les reconnaîtrait plus ! »

Par la voix claire de ses étoiles la voûte des cieux répondit : « Je protège des inscriptions pompeuses, des marbres luisants, des faisceaux d'armes, des casques, des glaives, des couronnes riches de diamants. Ce qu'il y a dessous ne vaut pas le dessus. S'il me plaisait cependant de pleurer avec mes orages, de me fâcher avec mes foudres, d'éclater de rire avec mes éclairs, je disperserais aux quatre vents des cieux les restes vénérés des ducs de Savoie. — Et le plus fidèle de leurs sujets ne les reconnaîtrait plus ! »

Et le fleuve répondit par la voix argentée des nymphes de ses bords : « Je berce des songes de grandeur éteinte, des présomptions ridicules désormais, des testaments et des titres que maintes fois déchirèrent les peuples souverains. Mais s'il me plaisait de gonfler les eaux de ma source, d'assiéger les monts et de ronger leurs bases, j'emporterais les restes vénérés des ducs de Savoie dans les plis mouvants de ma robe, je les mêlerais avec la vase et les sables de mon lit. — Et le plus fidèle de leurs sujets ne les reconnaîtrait plus ! »

Et les souterrains répondirent par la voix creuse de l'écho : « Nous renfermons du fer rouillé, des débris de magnificence, des souverains, des vers qui rampent, des gaz qui font beaucoup de bruit, et les plus fatiguées des dépouilles des grands, leurs entrailles et leurs parties nobles. S'il nous arrivait pourtant de nous fendre par le froid ou d'éclater par la chaleur, nous ferions pénétrer les pauvres restes des ducs de Savoie dans nos pores de granit. — Et le plus fidèle de leurs sujets ne les reconnaîtrait plus ! »

VI

Pendant les grands froids, le triste oiseau des trépassés, la mésange prudente, se rapproche des habitations des hommes. Sous ma fenêtre j'entends sa voix qui grince.....

— Messager des ironies d'en haut, quel malheur viens-tu m'annoncer ?

Elle chante alors :

« Blanche est la terre ; blancs sont les arbres et leurs rameaux de dentelle ; blanches sont les rives du fleuve et ses franges glacées. Blancs sont les habits et la barbe de l'homme qui court les champs ; blancs les linceuls et les os qu'ils recouvrent. Blanche est aussi ma gorge comme le rabat du prêtre. — La Mort moissonne en Janvier !

» Noirs sont les squelettes des arbres ; noire la nuit, noir le jour ; noir le couvercle du firmament ; noirs les cercueils et les cendres qu'ils renferment. Noirs sont aussi mes yeux, ma tête et mes pattes crochues. Je suis vêtue comme le prêtre, tristement et chaudement. — La Mort moissonne en Janvier !

» Il y a des pleurs dans l'air et dans les yeux ; le fleuve charrie des glaçons ; le pauvre est couché sous la neige, près de l'herbe du champ ; les rois meurent sur leurs trônes ; les perles du diadème pénètrent dans leurs crânes comme des poignards rougis. — La Mort moissonne en Janvier !

» La faim me rend cruelle ; je ne veux pas mourir. J'ouvrirai la tête de mes sœurs avec mon bec pointu, je leur viderai le crâne. La plus forte de nous enterrera les autres. Je suis l'exemple des hommes. — La Mort moissonne en Janvier !

» Je ne viens point t'annoncer ta mort : le Dieu des esclaves laisse vivre les hommes libres afin de les faire souffrir. Je ne chante pas la mort de tes amis : pour eux comme pour toi, la mort serait un bien. Je viens t'annoncer la fin de plusieurs altesses couronnées. — La mort moissonne en Janvier ! »

— Oiseau de malheur ! Et que m'importe la mort des rois ? Je ne les connais point, je ne les aime point, je ne les hais point.

Les rois sont de pauvres hères; les rois sont les esclaves des autres hommes. Eh ! que me fait la mort des rois ? Moi, j'en ris et me chauffe. — La Mort moissonne en Janvier !

..... Honteux comme un jésuite qui s'est trompé de confident, l'oiseau maudit s'envole. A travers la fenêtre mal jointe la froide bise redit tout le matin l'ironie de sa voix. Et cette voix répète : — La Mort moissonne en Janvier !

Depuis ce jour, je ne puis plus entendre le chant de la mésange.

VII

L'hiver est saison de mort. En ce temps de l'année, la nature présente tous les caractères du cadavre : froideur, immobilité, pâleur livide. Pareil à une lampe d'or, le soleil se consume tristement à la voûte du sépulcre de l'univers.

Rien n'est mort cependant. Les êtres se réparent pour revivre plus beaux ; ils attendent la douce haleine du printemps.

Entendez la montagne ronfler sous sa couverture de neige. A travers les nuages gris voyez ramper le soleil, ver-luisant colossal. Le torrent mugit sous la glace ; notre sang, un instant arrêté par le froid, gonfle de nouveau nos veines ; la semence éclate au sillon.

Tout est couvert par la voix des tempêtes ; tout ce qui vacille, tombe ; tout ce qui tremble, meurt d'effroi ; les feuilles jaunies sont emportées loin des arbres ; les malades se laissent aller à l'évanouissement suprême.

Vous qui tenez à la vie, ne regardez pas trop longtemps le fleuve passer sous ses ponts, ne plongez pas la vue jusqu'au fond des abîmes, n'écoutez pas trop complaisamment la bise de janvier ! Nos sens ont leurs faiblesses, et la mort, ses séductions.

Rude mois que le mois de Janvier 1855 ! Il emporta bien des femmes et bien des enfants ! Et les vieillards octogénaires ne se rappellent pas en avoir supporté de semblable depuis 1829 !

Après les révolutions et les vengeances des années précédentes,

après les fléaux et les pestes de l'été, en même temps que la Famine et la Guerre, le Froid décime les hommes. Ah ! vous ne voulez pas agrandir le cercle des heureux du jour ! Eh bien donc la Fatalité moissonnera la population de la terre ; elle frappera riches et pauvres sans distinction, puisque les uns et les autres sont également coupables !

De la royale maison de Sardaigne trois meurent dans ce mois fatal ! La première victime, c'est Maria-Teresa, fille impériale d'Autriche, épouse du magnanime Carlo-Alberto, mère du roi régnant. — Que les jésuites conservent dans l'eau salée le cœur de cette vieille bigote ! Elle eût trop gémi de voir supprimer les couvents !

La seconde c'est Maria-Adelaïde, archiduchesse d'Autriche, reine régnante du Piémont. — Respect à la femme qui succombe bravement dans le pénible travail de son sexe ! c'était pour la sixième fois que la reine affrontait les dangers de l'accouchement. La Mort, pour qui l'avenir n'a pas de secrets, semble vouloir souvent nous épargner des peines. Le jour est proche où les batailleurs de Savoie se lèveront de nouveau contre l'empire d'Autriche, et l'on dira dans ce jour : la mort vint à temps fermer les yeux de la pauvre femme ; ils auraient trop pleuré de cette guerre cruelle !

La troisième victime, c'est Maria-Ferdinando-Alberto, duc de Gênes et frère du roi. — Paix à son âme guerrière ! L'armée pleure celui qui teignit de son sang les campagnes de Novarre. Puisse-t-il voir bientôt des hauteurs de Supergà l'aigle d'Autriche en fuite devant les trois couleurs, les trois couleurs d'Italie !

..... « L'aquila austriaca
Che, per più divorar, due becchi porta ! »

Luigi Alemanni.

VIII

Un jour que j'étais allé sur la haute montagne, de grand matin, j'entendis un coup de fusil prolonger son tonnerre dans l'étendue sonore. Et cette détonation me fit tressaillir. Hélas ! c'est toujours

par le bruit que le malheur s'annonce ; la nature a mille voix formidables pour chanter l'hymne de ses colères :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Et de mes yeux inquiets je cherchai dans l'étendue des cieux. Et voici : je vis un épervier blessé à mort tournoyer deux fois sur ses ailes sanglantes, tomber du haut des airs sur la blanche neige, se débattre et mourir ! Et dans le même instant, tous les petits oiseaux qui étaient sur les arbres volèrent près de l'épervier mort. Et d'une voix lamentable ils criaient :

Dies iræ ! Dies illa ! !

La brume du matin baise la chevelure des forêts. L'Aurore à la douce lumière réveille les mondes. — L'Aurore qui ne connaît point les paresseuses caresses d'amour, la pauvre fille toujours fraîche, toujours vierge et vigilante, sacrifiée dans sa jeune tendresse comme une religieuse :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Je redescends la pente des monts, l'esprit fatigué de présages sinistres. Hélas ! il n'est pas de prophètes de bonheur ! De son doigt qui détruit, le Dieu du Mal les a frappés tous :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Ce jour-là, Turin la belle ville est en deuil, en deuil royal. Sur la place Vittorio-Emmanuele les lourds fourgons s'alignent ; les drapeaux aux trois couleurs déploient, au gré des vents, leurs longs voiles de crêpe ; les fenêtres sont tendues d'inscriptions funèbres ; un peuple de soldats stationne, l'arme au pied, tout le long des portiques :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Le canon roule ses hurlements d'une montagne à l'autre ; des profondeurs de la vallée les cloches lugubres, les tambours de deuil, les chevaux hennissants répondent au rappel du bronze des batailles. Sanglots des agonies princières, voix de colère et de meurtre, voix de résurrection, de mort et de prière, trompettes des jugements, hurlez-donc, hurlez :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Pan est mort ! Pan est mort ! — Voilà ce que chantent, de leurs voix hypocrites, prêtres, magistrats, dignitaires aux riches costumes. Car le supplice des rois commence dès leur dernier

soupir, dès qu'ils peuvent sentir l'amère saveur des larmes que répandent les courtisans sur leurs bières :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Pan est mort ! Pan est mort ! — Ainsi crient les femmes et les enfants, fifres aigus dans le concert des foules. Ainsi crie l'ouvrier qui se promène, privé de travail, toutes les fois que meurt un prince :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Trois fois dans un mois la Mort sourde a frappé celle des familles royales qui méritait le moins son courroux implacable; la maison de Savoie. Trois fois dans un mois, j'ai vu passer les huit chevaux attelés au char funèbre, la tête couverte de hauts panaches, l'écharpe de deuil aux flancs :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Ils écumaient; ils traînaient après eux un long cortége : valets, généraux, académiciens, ministres, mendiants, moines, évêques et pleureurs. Je n'ai pas vu couler une seule larme de tous ces yeux arides. La dernière, la plus longue de nos routes mortelles, les rois veulent la faire autrement que les pauvres. Et tant pis pour les rois ! Car les pauvres sortent de ce monde sans bruit et sans escorte, mais du moins quelqu'un leur reste pour les regretter et les bénir, pour laisser à leurs ombres une parole d'amour. Les rois partent pour d'autres terres comme les condamnés pour l'échafaud; les plus brillants dans leur escorte, ce sont leurs *gens d'armes :*

Dies iræ ! Dies illa ! !

De tous ces êtres qui portaient un cœur et suivaient les chars funèbres, je n'en ai vu qu'un seul. Je l'avais remarqué déjà dans le convoi de Napoléon Ier et dans celui de Wellington. C'est le cheval du guerrier mort qui porte son grand sabre et ses éperons; c'est le coursier qui conduit le maître à sa dernière étape :

Dies iræ ! Dies illa ! !

..... Le jour où l'on remit à sa demeure dernière la mortelle dépouille de Ferdinando-Maria, duc de Gênes, je tenais à mon bras l'artiste qui avait passé deux nuits, martelant dans le zinc la couronne déposée sur le char funèbre, Xavier Charre, un ouvrier, un proscrit ! Son patron lui donna cinq francs de la main gauche, tandis qu'il en recevait, lui, deux cents de la main droite.

Combien plus en touchèrent tous ceux qui forment cette interminable chaîne d'exploitation qui relie le ministre à l'ouvrier !

Dies iræ! Dies illa!!

IX

Sur la rive droite de l'Eridan, en face de la ville aux maisons arquées, s'élève un temple dont le dôme est brillant. C'est la *Gran-Madre di Dio* que les Piémontais construisirent, en signe de délivrance, quand les ducs de Savoie rentrèrent dans leurs états de Terre-ferme, après la chute de Napoléon empereur et roi.

C'est là que le cortége des rois les quitte et que l'évêque de Turin leur demande s'ils veulent monter à Supergà ? ! Les augustes morts ne répondant rien, on suppose qu'ils consentent. Et on leur dit adieu.

Adieu! c'est un fétu sur des abîmes, un point noir dans les cieux, une goutte de sang dans la mer, un soupir dans l'espace, une seconde dans l'éternité !

Dans la langue des amants, des maris et des mères, adieu, c'est désespoir !

Dans celle des héritiers, c'est débarras !

Dans celle des poètes, c'est au revoir !

Dans celle du notaire et du prêtre, c'est profit !

Dans celle du médecin, c'est perte !

Dans celle du public, indifférence !

Dans celle du courtisan, ingratitude !

Adieu ! c'est une déchirure dans la poitrine, une balle dans la tête, la pointe d'une épée dans le cœur ! C'est la prière, l'émotion suprême, la vérité pour quiconque ressent vivement ! Pour qui n'éprouve rien, c'est le mensonge !

Adieu, c'est Liberté ! !

X

FEDERICO ROBOTTI.

« Sogni dorati dell' eta primera
Perchè tan vivi ritornate in mente
Perchè venite a conturbar la sera
Di questo cor' in sull' april morente
Deh! lasciatemi, ô sogni dulci e strani
Iu questo dì che non avrà domani. »

F. Robotti.

I. — La mort des reines me laisse froid. — Cela se remplace si facilement, une reine. Et les familles princières ont joyaux, couronnes, fêtes et poètes à discrétion, pour les consoler. — La mort des reines me laisse froid.....

Mais quand la lourde Mort s'abat sur la phalange sacrée des artistes, alors je pleure!.... Et s'il ne fallait que ma vie pour conserver, parmi les hommes, une grande voix qui s'éteint, je donnerais avec joie ma vie.....

— Car l'artiste est roi de la terre, roi par le cœur et le génie, roi béni par tous et sacré de ses propres mains. Les autres rois sont histrions et valets de père en fils. —

Mais quand la Mort à l'œil perçant, choisit parmi nous, poètes, les plus généreux et les plus aimés, quand elle nous enlève un démocrate de vingt ans, beau jeune homme frêle, possédé de ce premier amour de l'humanité qui ne revient plus... Alors je me demande pourquoi je suis épargné, moi qui connais toutes les désillusions et tous les désespoirs, moi qui ai vécu plus d'un siècle en trente ans. Et j'accuse le Destin.....

Mais quand la Mort sans seins et sans entrailles prend à l'artiste-mère, à la femme que le peuple adore, à la première actrice d'Italie, le premier-né de ses enfants.... Alors je pense que, depuis tantôt six ans, je suis mort pour ma mère, et qu'il vaudrait autant pour sa tranquillité que je le fusse tout-à-fait.

Mais quand la Mort qui n'a pas de gîte ravit à la jeune Italie

celui qui jurait de combattre pour elle... Alors je songe, moi, que je n'ai plus de patrie, que mon bras est bien faible et l'humanité bien lourde; qu'en vain je me consumerai contre la torpeur de ce siècle.... Autant vaudrait la tombe!

Exilé sur la terre, contraint de cacher jusqu'à mon nom, étranger partout, il m'est interdit de céder aux plus impérieuses sollicitations de mon cœur. Je n'ai pas connu Federico Robotti.

Mais j'ai connu sa mère : je l'ai vue malheureuse dans *Marie-Jeanne,* artiste et amante dans *Cœur et Art,* héroïque dans les *Bacchanales de Rome,* toujours femme, toujours émouvante, toujours sublime!

Mais je suis âme en peine, homme libre de toute tyrannie. Et les grands caractères, les grands talents, les grands malheurs m'attirent. Mais j'aime la muse de Rossini, de Petrarca, de Dante et de Guerrazzi, la vierge de Raphaël, la terre de Galilée, la Minerve de Camille, de Feruccio et de Garibaldi, la Déesse d'inspiration, d'amour et de courage, l'Italie aux trois couleurs!

Je veux préparer dans mon cœur une chambre ardente pour ta mémoire, Federico! Je veux l'évoquer avec celle des morts adorés; je veux avoir un digne ami de plus. Et de ceux-là il n'en est plus guère ici-bas! Les plus heureux, les meilleurs s'envolent à tire d'ailes vers les régions resplendissantes de l'avenir. Ainsi toi, mon frère, qui chérissais l'humanité du double et grand amour du poète et du vengeur!

II. — Ah! laissez-la pleurer!

Laissez-la pleurer, la pauvre mère! Toutes les grandes âmes pleurent. Les cieux pleurent la rosée ; la terre, les sources ; les fleurs, la sève; la gazelle blessée, du sang. Et l'Ange d'infinie tendresse recueille les larmes des êtres pour former l'arc-en-ciel aux couleurs d'espérance!

Laissez-la pleurer, la noble femme, sur la terre frappée par le noir fossoyeur. Des blessures de notre mère commune s'échappe un parfum de fraîcheur, comme une âme vierge que nous aimons. La terre aussi connaît les douleurs de l'enfantement et celles des séparations. Et les mères se comprennent!

Laissez-la pleurer, la mère trop malheureuse, sur le sol qui

couvre son bién-aimé. Les larmes de ses grands yeux attendriraient les pierres; elles feront fleurir au printemps les roses et les primevères, manteau soyeux des trépassés.

Ah! laissez-la pleurer.

Quand les grands cœurs sont affligés sur la terre, les anges, dans les cieux, attachent un crêpe à leurs ailes d'or. Mais les hommes de mon temps mangent, boivent et crient toute la nuit:

« Nous voulons de la joie, du bruit, des concerts et des bals! Il nous faut des amours, de la viande et des spectacles à bon marché. Buvons, faisons ripaille! Allons voir comment une mère désolée remplit le rôle de courtisane deux jours après la mort de son enfant! Cela ne coûte que huit sous!! »

Misérables!... J'ai vu la langue du chien d'arrêt teinte du sang de la perdrix couveuse; j'ai vu le hibou digérer, comfortable, ses festins de la nuit. Mais je n'ai rien compris de hideux comme une pleine salle de bourgeois venus tout exprès pour épier les sanglots d'une mère, pour les humer, les boire, se frotter mains et ventre, et dire : je m'amuse pour mon argent!

Ne faut-il pas que les affaires se fassent, affaires de commerce et affaires d'art? Et depuis quand la douleur a-t-elle droit sur le privilége sacré de l'entrepreneur? Les modernes furies, la Peine, la Convoitise et la Misère sont avides de quotidiennes jouissances. On marche sur les yeux des morts, on arrache les cœurs des poitrines brisées, on les fait battre devant le public immonde. Et le Public se déclare à peine satisfait! Ah! mille fois plus monstrueux que la société de la Méduse!!

Quand les reines meurent, les théâtres sont fermés. Il n'est plus de tristesse, il n'est plus de sympathie, vous dis-je, que par ordre du gouvernement!... Oh! pudeur!!

III. — Ah! laissez-moi pleurer!

Laissez-moi pleurer, moi pauvre. — Car je ne puis que donner des larmes à cette grande infortune. Mais les soupirs de mon cœur valent bien les discours que laissent tomber prêtres et philosophes de leur lèvre amincie!

Laissez-moi pleurer, moi proscrit. — Car il est des douleurs qu'on n'adoucit point, mais qu'on partage. Et telle est ma douleur

à moi séparé de ma mère. Et telle est sa douleur à la mère séparée de son enfant !

Laissez-moi pleurer, moi rêveur. — Car ils sont bien loin les temps heureux, les temps d'amour, où les sociétés rendront un culte aux arts, à la tombe, à la douleur. Et jusqu'à ce qu'ils descendent du haut des cieux, ces temps, l'Angoisse au long dard recherchera le cœur du poète, comme la lance celui du guerrier.

Ah ! laissez-moi pleurer !

IV. — Si je te disais : Mère, console-toi ! — Me le pardonnerais-tu ?

Si je te disais : Oh ! l'âme est bien profonde ! Les grands cœurs s'attirent dans toutes les existences ! — Me laisserais-tu continuer?

Si je te disais : l'Amour, la Gloire, le Génie plus libres, plus sublimes vous réuniront encore sous leurs ailes, mère et fils, moins souffrants, plus heureux ? — Me croirais-tu ?

Et si je te disais : O mère ! la couronne des poètes est aux mains de l'avenir : le présent étouffe nos rêves sous son poids!

La couronne des hommes libres est aux mains de l'avenir : le présent, c'est l'Esclavage !

Mère, serais-tu moins triste ?

Et si je te disais : Il est un art sublime que nous ne connaîtrons pas, et que ton fils entrevoit déjà !

Il est une Italie délivrée en vue de laquelle nous succomberons de fatigue, et que déjà ton fils habite !

Mère, sourirais-tu ?

Non, car mes sympathies sont tristes, et mon inspiration fatiguée. Non, car ma voix solitaire ne fait plus battre que mon cœur. Et si j'éveillais un souvenir en toi, ce serait celui du dernier instant de ton bien-aimé !

Mère, pauvre mère, je me tairai. Je ne rouvrirai point les blessures de ton âme. Mais écoute, ô ma sœur, sa parole, la parole de ton enfant !

V. — Claire est la nuit ; caressants tes rayons, chaste Déesse au croissant argenté ; le ciel glorieux d'Italie s'allume à la clarté de millions d'étoiles..... C'est le diadème des bienheureux !

Le dernier chœur des batelières s'est perdu sous les eaux ; pareilles à une bande de cygnes, les barques au long cou[1] se reposent sur les bords échancrés de l'Eridan qui dort. Les pures vapeurs, les vapeurs bleues, descendent sur la terre parfumée. L'Alpe se recueille comme une pénitente blanche qui va faire sa confession.

Sur le dôme *del Monte*[2] qui domine les hauteurs, minuit sonne lentement. Les paisibles vallées répètent au loin les sombres clameurs de l'airain religieux. Puis tout redevient silence. Ah ! certainement c'est une bien grande voix, celle qui va parler pour toute cette nature assoupie !

Prête donc l'oreille, ô mère ! à la douce harmonie des songes. Et tu entendras la joyeuse voix de celui qui récitait des vers. Et cette voix dira :

« Je viens à ton chevet, ma tendre mère, pour voir si la bienfaisante main du sommeil ferme enfin tes paupières. Car je ne puis te parler que dans tes rêves. Cette fois, du moins, l'Angoisse au front ridé te laisse une heure de repos. — Bonne mère, écoute-moi.

» Ne plus languir, ne plus pleurer, la sainte ! Ne plus troubler ma félicité suprême par l'amertume de tes regrets !

» Vois ! je ne tousse plus. Ces vilaines plaques rouges de mes joues qui te faisaient peur, la Maladie les a reprises pour les répandre sur d'autres enfants, pour effrayer d'autres mères. Moi, je me porte bien ; je suis beau, plus beau que mes frères, plus beau que toi peut-être.

» Vois encore ! L'Athénienne au teint doré, la fidèle amante du poète s'est penchée sur mes lèvres, elle a baisé mes yeux. Dans ma poitrine elle a mis le feu qui ne s'éteint plus ; dans ma voix l'éclat du tonnerre et le gai murmure des ruisseaux de nos collines !

» Entends ! Entends ! Je chante comme les peuples soulevés ; je chante comme l'oiseau gris qui passe la nuit sous le ciel des

(1) Les bateaux qui courent sur les eaux padanes ont la poupe longue et recourbée, semblable au cou des oiseaux d'eau.

(2) Couvent de capucins sur la colline de ce nom.

printemps, ciel de gloire, de poésie, de liberté ; je chante comme chanteront les jeunes artistes de l'Italie future. Je chante, mon Dieu ! parce que je ne puis m'empêcher de chanter. — Bonne mère, écoute-moi !

» Et mes amours, mes amours d'ange, mère artiste, ne te refuse pas de les partager. Voici ma fiancée, Romaine de la nouvelle République, fille aux pieds de gazelle, aux longs cheveux d'ébène. Ne semble-t-elle pas faite pour voler dans les cieux d'Ausonie, la taille ceinte du plus blanc des nuages ?

» Je lui parle de toi, de ta voix pénétrante, de ton geste plein de grandeur, de tes triomphes assombris, de ta tendresse et de tes peines. Elle sait tout cela. Et tous deux, mère, nous t'aimons bien ! »

VI. — O mère ! elle vous révélera de bien plus beaux mystères quelque nuit, sa parole, la parole de votre enfant. Cette voix, elle est au fond de votre cœur et vous la reconnaîtrez. Ce n'est pas moi qui puis la reproduire ; les blonds chérubins eux-mêmes ne sauraient l'imiter.

..... Alors, peut-être, me pardonnerez-vous d'avoir entretenu le public de votre affliction profonde, de lui avoir fait toucher une de ces blessures qui durent autant que nous et ne trouvent quelque soulagement que dans la solitude, le silence et la nuit ; douleur qui ne peut venir jusqu'à moi qu'après avoir parcouru le cercle nombreux de ses parents, de ses amis, de tous ceux qui le connurent.

Heureux les morts qu'on pleure ! Il en est tant qu'on roule tout vifs dans le suaire de l'oubli ! !

Heureux ceux qui meurent avant que la malveillance des hommes ait blanchi leurs cheveux ! Il en est tant que la peine vieillit avant l'âge ! !

Heureux ceux qui passent vite sur cette terre ! Rien n'est la vie qu'une éternelle préparation ! !

Les morts reviennent. Les morts prieront pour nous ! !

XI

VICTOR HENNEQUIN.

LE CIEL SUR TERRE.

La Chair deviendra Parole, l'Homme deviendra Dieu. J'affirme cela dès la présente année 1855.

1. — On dit que l'oiseau de Vénus, le cygne voluptueux, pleure son chant suprême quand il sent passer le couteau du sacrifice sur les blanches plumes de son cou.

On dit que huit mois après sa mort, le grand Italien exilé, le sublime poète, Dante Allighieri, reparut au milieu de ses disciples. Il était resplendissant de lumières immortelles, il vivait de la véritable vie, d'une vie toute différente de la nôtre. A ceux qui l'avaient aimé dans l'infortune il révéla l'existence des treize derniers chants de la divine Comédie, qu'on avait cru perdus.

On dit qu'André Chénier, condamné à mort par un tribunal de sang, leva sa noble tête vers la hache révolutionnaire et dit en se frappant le front : il y avait là quelque chose!

On dit que les beaux Girondins, pendant la nuit qui précéda leur mort, célébrèrent la Liberté, la Justice et l'Amour dans des inspirations sublimes.

On dit que la statue de Memnon, frappée par le soleil levant, laisse échapper une mélodie plaintive qui réveille les êtres plongés dans le repos.

On dit que le Phénix se relève, les ailes déployées, de son suaire de myrrhe et d'aromates.

On dit qu'Orphée, le chantre thrace, put descendre aux enfers et remonter au jour.

On dit que les dernières pensées des plus divins mortels sont

aussi les plus grandes; et qu'à l'heure de la mort, Socrate, Dante, Macchiavelli, Christ, Gilbert et Moreau prophétisèrent.

On dit que les infortunés dont la poitrine est le siége d'un mal rongeur aiment plus que les autres les anges de la terre, les femmes au sourire consolateur.

Quand la mort aux ailes de crêpe plane de trop près sur le monde gémissant des malades, chacun d'eux s'efforce de transmettre à la postérité ce qu'il y a de plus ineffable en lui; celui-là la pensée, et celui-ci l'amour! La Vie dérobe à la Mort tout ce qu'elle avait de plus précieux.

Ainsi l'arbre qui se dépouille laisse emporter ses semences aux vents d'automne. Ainsi l'Humanité se conserve et se sauve au milieu de l'univers menaçant.

II. — Il est mort, Hennequin, mort comme les justes, mort en prophétisant, mort d'inspiration et de misère, mort dans le désespoir! — Il avait vu le ciel!

Il ne pouvait souffrir plus longtemps dans le cercle des infortunes, des désastres et des vols civilisés. Le serpent l'étouffait, le serpent de ce monde qu'entrevit le prophète de l'Apocalypse, le hideux reptile qui a pour tête le bourgeois, le Véron-journaliste-apothicaire-sénateur, abcès d'obésité et de sanie; et pour queue la robe traînante de la prostitution. Il lui fallait mourir! — Il avait vu le Ciel!

Il est mort, Hennequin! Et ce n'est pas le seul. Nombreux sont les jeunes hommes qui le précédèrent dans la tombe, nombreux ceux qui l'y suivront. De ses mains d'argent, la Société creuse la fosse de tous ceux qui pensent, parlent et luttent, de tous les rêveurs, de tous les prophètes, de tous les vengeurs, ces exilés qui soupirent après la patrie de l'avenir, la patrie dans le temps, la vraie patrie. Lamentable destinée! Effrayante hécatombe! Que de mères vont pleurer! — Leurs fils ont vu le ciel!

Le Ciel! oui, ce que Hennequin nomme le monde des attractions et des harmonies, le ciel que chacun fait au gré de sa dominante affective ou intellectuelle, au gré de son amour et de sa croyance, le ciel qu'entrevoit tout homme préoccupé de sa destinée d'outre-tombe!

Le Ciel! c'est-à-dire la Résurrection, le lendemain, l'aurore,

le repos, le réveil, la terre des promesses et des espérances, le paradis des songes, le concert des amours, l'harmonie des arts, le trône splendide de la Liberté !

Le Ciel ! le rivage désiré, fuyant, changeant toujours, que nous distinguons à peine quand est près d'aborder le vaisseau qui nous retient captifs, entassés parmi les vagues et les écueils de cette vie mortelle !

Le Ciel que nous atteindrons ! Car notre Dieu, notre ennemi, c'est la découverte la plus prochaine qu'il nous faut faire ; notre Paradis et notre Enfer sont dans la génération qui nous pousse. Les Cieux de l'homme sont sur la terre, les Cieux de l'homme sont dans l'Humanité ! — Nous pouvons voir le Ciel !

III. — J'ai vu le ciel de l'ouvrier, de l'artiste et du savant. J'ai parcouru ses cités magnifiques, je me suis étendu dans ses parterres en fleurs ; je me suis reposé sous ses tentes de verdure, au bord des sources fraîches, près des saules parfumés. J'ai passé, joyeux, dans ses salles de fête. J'ai contemplé les bienheureux face à face, et je leur ai parlé. Et j'ai compris l'Harmonie, la Félicité, l'Accord entre les hommes qui nous suivront. — Hosannah ! !

..... Et comme j'ai vu ce Ciel, chacun pourra le voir sur terre, avant un siècle !

L'ouvrier ne frappera plus le fer avec le lourd marteau, si lent à la besogne. Il n'exposera plus son corps nud à des fourneaux ardents. Il ne travaillera plus le plomb, le cuivre, le mercure, les sels et les acides qui font mourir. Il ne sera plus contraint aux tâches répugnantes, aux longues veilles, aux fatigues qui brisent les constitutions les plus robustes. Il ne traînera plus ses enfants et sa femme, innocentes victimes, au noir travail des nuits. Il pourra satisfaire enfin tous les besoins de son corps et de son âme. — Toute exploitation aura cessé.

De puissantes machines battront les métaux que la métallurgie rendra plus malléables. Des entrailles de la terre sera tiré le feu, le feu toujours ardent. Toute préparation délétère sera modifiée, détruite ou remplacée.

Et l'Ouvrier deviendra le Génie conducteur des ateliers fumants. Sur un mouvement de son doigt, la vapeur, la flamme et l'eau

ralentiront, arrêteront, précipiteront leur cours. La tension du muscle aura disparu sous celle de l'intelligence créatrice, rayonnante, souveraine. La fatigue aura fait place à l'attrait, la fraîcheur de l'inspiration à la fièvre des veilles, le Prolétaire à l'Ange, l'Homme à Dieu !

Et l'Ouvrier se reposera de ses conceptions fiévreuses au milieu des femmes et des enfants dont la fonction sociale est d'embellir la vie des hommes en les entourant de soins et de tendresses, en leur préparant des jours de joie, des nuits d'amour.— Hosannah ! !

.... Et comme j'ai vu ce Ciel, chacun pourra le voir sur terre, avant un siècle !

L'artiste et le savant ne se consumeront plus dans la solitude et la misère. Ils ne seront plus affaissés sous les lourdes préoccupations de la vie quotidienne. Ils ne se traîneront plus aux suicides obscurs par la route sans fin de l'angoisse désespérée.

Non, mais ils développeront les aspirations de leurs âmes dans les immenses assemblées où tous les arts et toutes les sciences réuniront leurs chefs-d'œuvre, parmi les concerts célestes, les danses aériennes, les merveilles du luxe, les pompes et les délices de la vie.

Ils auront à profusion des livres, des peintures, des jardins, des sources jaillissantes. Pour les heures de travail des cabinets d'étude frais et silencieux. Pour les heures de paresse des chœurs bruyants, des évolutions, des représentations théâtrales, des bains de lait, des nuages d'encens, des groupes de houris dans les poses les plus voluptueuses ; renversées, couchées, parées, rêveuses, bâilleuses, entrelacées ; souriantes, agaçantes, délirantes, frémissantes, frissonnantes, ivres de baisers d'amour !— Hosannah !!

.... Et comme j'ai vu ce Ciel, chacun pourra le voir sur terre, avant un siècle !

En vérité je vous le dis, il y a autant de cieux qu'il y a d'hommes et d'aptitudes humaines. Et sous le nom de *vocation*, chacun poursuit son ciel d'une existence à l'autre. Le Paradis et l'Enfer sont sous nos pieds ; ils tournent, passent, reviennent, et nous courons après. Ne les cherchez pas ailleurs, hommes, mes frères égarés ! Dieu n'est plus sur nos têtes ! tous les tyrans sont morts ! ! — Hosannah ! !

.... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre, durant la lente évolution des siècles !

En vérité je vous le dis, l'Enfer est derrière nous et le Ciel devant. En reparaissant dans l'humanité, le savant retrouve sa tradition; l'ouvrier, son travail; l'artiste et le poète, leurs rêves; ils les retrouvent au point même où ils les avaient laissés dans une existence antérieure. Dès que l'esprit de l'homme s'éveille à la lumière, il s'approprie en quelques années tout le travail des siècles. Nous vivons surtout par le souvenir de nos existences passées, par nos aspirations vers les existences futures. Le Présent, c'est le Purgatoire. Dans son essence la vie est immortelle; ses formes seules changent. — Hosannah!!

.... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre durant la lente évolution des siècles!

En vérité je vous le dis, les lumières de la Terre future, de la Terre céleste seront tellement éclatantes que les hommes d'aujourd'hui ne sauraient en supporter la vue sans être frappés de cécité, sans devenir moroses comme des hiboux incompris. Ces lumières éclaireront d'une telle splendeur toutes les connaissances humaines que ce qui nous paraît noir et ténébreux deviendra clair et blanc comme la neige, pour nos descendants. Par leurs découvertes et leur science, les hommes se transformeront en des Dieux de lumière. Ce sera véritablement le siècle du Gaz rutilant, de l'Electricité rapide, du Jour vivant, l'âge de Feu, de Pourpre et d'Or qui nous viendra d'Orient avec l'ardent soleil! — Hosannah!!

.... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre, durant la lente évolution des siècles!

En vérité je vous le dis, les amours de la Terre céleste, de la Terre future deviendront tellement délirants, brûlants, flamboyants, éthérés, essentiels, sublimes que si nous pouvions, aujourd'hui, les concevoir par la pensée, nous ne saurions plus nous approcher de nos femelles terreuses et que nous serions mélancoliques auprès d'elles comme de *bons citoyens du Maine*. Les femmes de la terre future, de la Terre céleste, seront aériennes, séraphiques, parfumées, sveltes, vaporeuses, comme la Vierge Marie, l'Andalouse du divin Murillo, comme les nuages bleus. Elle nous feront frissonner d'extase quand elles passeront sur nos paupières le bout de leurs doigts roses, impalpables. Leur haleine sera fraîche comme la rosée des nuits. Un sourire de leurs lèvres nous révélera les Espaces infinis, l'Eternité pro-

fonde. Mais de pareilles amours ne pourront pas durer, elles se consumeront par l'excès même de leurs ardeurs. Et dans l'intervalle les hommes deviendront froids, rêveurs, studieux, solitaires. L'amour exclusivement sensuel, l'amour monotone, l'amour de calcul, de débauche, de priapisme, l'amour salace du pourceau ne sera plus possible. Les filles des hommes ne serviront plus d'éponges aux banquiers! — Hosannah!!

.... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre durant la lente évolution des siècles!

En vérité je vous le dis, je vois le Jardin, le beau jardin d'Eden, le jardin d'espérance! Que de fleurs de pourpre et d'azur! Que de lauriers et de roses! Que d'allées fuyantes, perdues sous les futaies! Que de fruits dorés, brunis par le soleil! Que d'abeilles, de papillons, de miel et de nectar! Je vois les vertes libellules voler sur les ruisseaux, entre le bleu du ciel et le vert des ondes. Je vois des joncs épanouis, des renoncules, des marguerites et des myosotis. Les jeunes filles en font d'abondantes moissons, les petits enfants glanent après elles. Oh! les fraîches robes blanches et roses, les purs diamants, les magnifiques pendants d'oreilles, les fines dentelles, les rubans variés! Oh! les éclatantes auréoles de lumière et de feu! Oh! les grandes cités, les vastes places, les larges rues splendidement éclairées, librement aérées! Oh! les portiques spacieux tapissés de fresques, de tableaux, de broderies, de tentures précieuses et de fleurs rares, pleins d'harmonies et de parfums! Oh! les magiques palais de cristal aux colonnes de topaze et d'améthyste! Et puis les riants châlets cachés dans la verdure des montagnes, et les petites maisonnettes au bord des fleuves, avec leurs barques blanches ou vertes qui se balancent au gré des vents! — Hosannah!!

..... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre, durant la lente évolution des siècles!

Oh! le grand Paradis sans limites! Le Paradis où l'on ne s'ennuie plus, où l'on n'est plus impatient, fatigué du poids de la vie! — Le délicieux Paradis sans froids, sans sécheresses, sans maladies, sans fléaux, sans guerres, sans taches de sang! — Le Paradis sans médecins, avocats, savants, gouvernants, entrepreneurs, commerçants et propriétaires; sans serpents, sans vautours, sans herbes vénéneuses! — Le Paradis des douces brises, des rosées fraîches, des cieux limpides, où tous les êtres sont bien-

heureux! — Les Cieux, les Cieux infinis qu'ont vus tous les Prophètes! Et que je vois aussi, et dans lesquels j'entrerai bientôt, dès que mon âme gémissante aura brisé son enveloppe, son enveloppe mortelle! — Hosannah!!

..... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre, durant la longue évolution des siècles!

IV. — Quand je traînais ma solitude dans le monde désert des proscrits, une seule voix vivante arriva jusqu'à moi. « *Sauvons le genre humain!* » criait-elle. Et mille clameurs de mépris et de rage s'élevaient autour du Prophète. C'était la foule aboyeuse qui jetait à Victor Hennequin la banale accusation de folie! — L'Avenir vengera les injustices du Présent!

A son âme assoupie dans le monde des morts, à son âme qui s'éveille au seuil d'une existence neuve, je veux renvoyer, moi, la Parole de vie. Renais au genre humain, frère, relève-toi, marche, prophétise encore! Autour de toi se presseront les générations joyeuses! — L'Avenir vengera les injustices du Présent!

Ris de bon cœur, mon frère! Les niais, les repus, les singes, les perroquets de ce monde t'ont dit FOU. Ah! n'obtient pas qui veut ce titre de noblesse!!

Entends-les! entends-les!! Ils sont fils de ceux qui hurlaient :

« Fous Socrate et Pythagore!
» Fous Pascal et Galilée!
» Fous Christ et Mahomet!
» Fou Rousseau!
» Fou d'Holbach! »
..... Sois fier! Ils t'ont dit FOU!!

Entends-les! entends-les!! Ils sont frères de ceux qui crient :
« Fous Proudhon et Fourier!
» Fous Goëthe et Leroux!
» Fous Saint-Simon et Kant! Hegel et Feüerbach! »
..... Sois fier! Ils t'ont dit FOU!!

Entends-les! entends-les!! Ce sont eux qui vocifèrent :

« Fous les prophètes et les artistes ! Fou qui se détache du troupeau ! Fou qui meurt d'amour, de travail ou de fièvre ! — Fous Byron, Alfieri, Mirabeau ! !

» Fou le visionnaire, l'inspiré, l'extatique ! Fou qui ne se raidit point contre ses passions ! Fou qui n'étouffe pas la voix délirante de son génie ! — Fous Swedenborg, Donizetti, Luther !

» Fou qui n'est pas terroriste, monarchiste, communiste, enragé, numéroté ! Fou qui n'a pas son siége dans l'Eglise, son rang dans le Parti, sa plaque dans la Police ! Fou qui n'est pas esclave ! Fou qui veut rester libre ! Fou qui veut rester vrai ! Fou qui veut rester juste ! Fou qui n'apprend pas catéchismes, programmes, et professions de foi ! Fou qui dit sa pensée ! »

..... Sois fier, mon frère ! Ils t'ont dit FOU ! !

» Fou le poète qui chante :

« Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait..... Eh bien ! demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain. »

..... Sois fier ! Ils t'ont dit FOU ! !

Oh ! qu'il me soit accordé dix ans seulement d'existence avec la folie de mon cœur !

V. — Sages, bien sages vous êtes en vérité, Messieurs de la canelle, du calicot, du brassard et du ruban d'honneur, Messieurs du journalisme, des partis, de la police, des académies et de l'Institut parlementaire des Sourds-Muets ! Ah ! très-sages vous êtes, et les rêveurs, très-fous ! !

Hommes du siècle, vaniteux et sceptiques, qui n'avez même plus la pudeur de respecter les morts..... vers de terre et brins d'herbe dans l'univers immense : savez-vous qui est fou ? savez-vous qui est sage ? Qui de vous mesura jamais l'intervalle qui sépare le Génie de la Folie ? Qui de vous saurait distinguer le déclin rutilant de la Raison de son aurore splendide ?

Mangez, buvez, entretenez rose et fraîche votre chair précieuse, mais ne veuillez pas suivre du regard la traînée des éclairs. Le crépuscule du matin, le crépuscule du soir, la foudre, les mers grandes sont pleins de sang, pleins de feu, de soufre et de phosphore : ils vous aveugleraient !

Oh ! bien repus, bien frisés, bien comme il faut, hommes gais et railleurs qui passez le jour aux conversations légères, aux lourds repas ! Soupçonnez-vous ce que la Pensée coûte de délires, de forces, de fièvres, de douleurs et d'épuisement? Avez-vous jamais souffert pour oser insulter l'Inspiration sainte?

Non, vous fumez, croisez vos jambes, vous cherchez à tuer le temps, la soif, l'appétit et le ver solitaire. Vous vous regardez pour voir des hommes, vous vous écoutez pour saisir des pensées, vous riez pour montrer vos dents postiches, vous parlez pour ne rien dire, vous tournez pour avancer, vous éternuez contre le jour, vous bâillez aux corneilles, vous ragez contre votre ombre, vous vous asseyez sur vos talons, vous avez toujours les mêmes yeux pour voir toujours le même linge qui fait toujours les mêmes plis sur les mêmes poupées humaines, les mêmes poupées savantes! Ah! l'heureuse contrefaçon que vous faites là du théâtre des marionnettes!! Oh! la grande, la noble vie que votre vie!

Non, vous ne savez pas comme on est porté loin quand l'Imagination, déployant ses ailes, vous entraîne à travers les temps et les espaces, parmi les races et les nations, sur les villes et les univers! Vous ne pouvez pas deviner les infinies émotions qu'on trouve à comparer le Petit au Grand, le Pauvre au Riche, la Maladie à la Santé, la Mort à la Naissance, le Cadavre à la Vie, l'Ame au Corps, la Terre au Firmament, et le Grillon à Dieu!

Et quand l'homme se réveille de ce travail inspiré, quand il lui faut reprendre pied sur terre, quand il doit sourire aux badauds de ce monde et presser sur son cœur la Réalité lourde..... Oh! c'est le Désespoir!

Alors il devient triste et concentré, d'un abord difficile, d'une parole hésitante, d'une froideur qui blesse. Il le sent et s'afflige. Son regard reste fixe; il le promène autour de lui, comme s'il était hébété, comme s'il revenait d'un autre monde.

Que lui veulent tous ces hommes qui s'agitent et se passionnent pour des cartes et des constitutions, des vierges et des coureuses, des journalistes, des tribuns, des charlatans, des rois, des généraux au cœur d'argent? Que lui fait tout ce bruit? Qui sont tous ces insectes? Oh! que de langues grises chargées de médisances! Que de hideuses plaies! Que de physionomies stupides! Oh! les affreux poings serrés sous les tables, les dents noires qui

grincent, les lèvres écumantes, les baisers de Judas, les cœurs parjures, les yeux louches!.... Que vous êtes laids, Civilisés!....

Loin du fou tout cela! Lui vous défie, très-sages hommes d'affaires, d'être jamais heureux de cœur, riches d'imagination. Lui n'est pas de ce temps, lui n'est pas de ce monde; il vit dans les nuages, il vit dans les étoiles, dans l'ivresse des harmonies, dans le sommeil des songes; il vit dans l'avenir! Il a brisé les liens qui le rattachent à votre petit monde; il ne veut rien savoir ni de vos personnes, ni de vos conventions, ni de vos insupportables bavardages. Il ignore s'il est jeune ou vieux, riche ou pauvre, heureux ou malheureux, estimé, méprisé, inconnu, connu, vivant ou mort. Sifflez, calomniez, hurlez, applaudissez, pleurez, dansez, faites rage autour de lui; vous ne l'arracherez pas à ses contemplations d'outre-terre. Autant vaudrait rappeler les anges à l'exil d'ici-bas!

VI. — Dans une de ces heures d'extase où nous autres, les fous, nous abandonnons à la douleur comme à une volupté suprême, où nous nous laisserions mourir pour goûter l'infini bonheur; — dans une de ces heures d'irrésistibles émotions où nous nous sentons embrasés par le feu d'amour; — dans une de ces heures trop rares, hélas! j'ai vu Hennequin et je lui ai parlé.

Il était debout sur les nuages; sa face était magnifiquement belle; de sa chevelure noire s'échappaient de longs jets d'étincelles; il tenait l'une de ses mains sur la tête de la femme, et l'autre sur le cœur de l'enfant qu'il avait tant aimés; de ses yeux sortaient des rayons de lumière; l'horizon vers lequel il se tournait resplendissait de feux!

— « Salut, lui dis-je, frère de la nouvelle patrie, je préfère te voir après ta mort qu'avant, j'aime mieux te connaître heureux que malheureux. Bénie soit ta visite! Car je suis triste et seul, car je roule parmi les hommes comme une pierre luisante, et je leur fais une peur, une peur de revenant! Je ne sais ni le jour, ni le mois de cette année terrestre. Dis-moi, frère, quelle heure est-il au ciel? »

— Et lui à moi : « Il est l'heure où les guerriers couverts d'airain, les aigles, les coqs se réjouissent; — l'heure fatale aux hiboux, aux hommes noirs, aux ténèbres; — l'heure où dansent

sur les monts l'Aurore et les Résurrections aux écharpes d'iris, aux chevelures dorées !

» Oh ! qu'il est beau, mon frère, le ciel des prophètes, le ciel des fous, le ciel où l'on voit face à face Amos, Ezéchiel, Homère, Cassandre, Juvénal, Virgile, Christ, Saint-Paul, Dante, Swedenborg, Luther, Cazotte, Saint-Simon, Fourier, et le Grand, le Très-Grand, l'amant des mers immenses, Byron emporté sur un navire ailé !

» Frère, je ne te révélerai pas toutes les magnificences de ce ciel, car tu ne pourrais plus supporter la vie qui déjà te fatigue. Et tu ne saurais plus rien dire aux hommes ; car tu te sentirais, plus qu'à présent encore, au-dessous de tes rêves. Mais nous t'attendons, frère, et parmi nous ta place est marquée.

» Patience donc ! Sois la trompette de nos voix qui descendent de l'Eternité. — Crie, ne te ménage point. — Subis l'exil véritable, l'exil parmi les hommes. — Marche dans la droiture de ton chemin, attentif à la voix de ton cœur. — Erre par le monde, change souvent de pays ; cela te fera croire au ciel et prendre courage jusqu'au jour de la délivrance. — Efforce-toi de pleurer et de rire de temps à autre pour ne pas étouffer. — Entends parler les hommes, réponds-leur, écris pour eux. — Sens-toi vivre, si tu le peux ; ne te laisse pas aller encore aux séductions d'outre-tombe ; ne cueille pas trop souvent des fleurs dans les *campos santos*. Ta présence parmi les hommes nous est nécessaire pour quelque temps encore. »

..... Et ces paroles dites, Hennequin disparut, me laissant plus résigné, plus dispos au travail. Dès lors je résolus d'accepter le voisinage de la famille et de la société, de me laisser composer sur la terre une existence telle quelle, de bâiller tous les matins en m'éveillant, de manger deux fois le jour, de prendre mon courage à deux mains, de me divertir tous les soirs par mesure hygiénique. Si je me résigne à persister dans cette voie, je suis de force, dans six semaines, à parler du siége de Sébastopol et de la crise ministérielle piémontaise avec autant d'impertinenee que MM. de la littérature au jour le jour.

XII

Il est des noms sur lesquels le temps passe sans imprimer la marque de son ongle. Le Temps, le grand Destructeur, ne saurait enlever un seul rayon de l'auréole qui scintille au front des grands hommes !

Tel est le nom de Carlo-Alberto. Il naquit roi, roi de Sicile, de Chypre et Jérusalem, prince de Piémont, duc de Savoie, de Gênes et autres lieux. Mais il voulut être homme, mais sa noble existence fut dévorée par le vœu qu'il avait fait de délivrer l'Italie, mais il défendit son grand rêve par le glaive et le sang, mais à son heure dernière, il s'enveloppa dans sa foi comme dans un manteau de martyr, et mourut, guerrier sombre, aux plages désertes de l'exil.

Et voilà pourquoi les peuples saluèrent Carlo-Alberto du nom de Magnanime ! Et voilà pourquoi moi qui me ris des intrigues des partis et de leurs principes menteurs, je répète dans mes pauvres strophes le cri de tout le peuple piémontais — *vox populi, vox Dei !* —

..... Et quoiqu'il m'en ait coûté, quoiqu'il puisse m'en coûter encore, je veux rester impartial surtout envers les rois, surtout envers les pauvres. — Le témoignage d'un homme juste n'est à mépriser de personne.

Du sein de l'Atlantique s'élève un rocher nud, flagellé par les vagues, brûlant sous le soleil de l'Equateur. Il n'est guère plus visible qu'un écueil, il n'est pas marqué sur la carte du monde. Mais il occupe la pensée de tous les hommes, mais c'est le soleil moderne, mais le pélerin qui peut aborder à Ste-Hélène en rapporte une branche du saule qui pleure sur les tombeaux. Mais à un quart de siècle de distance, deux nations puissantes y envoyèrent leurs vaisseaux en l'honneur d'un seul homme ; le *Bellérophon* d'Angleterre l'y déposa plein de vie, la *Belle-Poule* de France l'en ramena mort. La trahison put seule l'emprisonner, seule l'humiliation payer son rachat !... Et lui, submergea l'une et l'autre dans le torrent de sa splendeur.

Sainte-Hélène et Paris! Grande-Bretagne et France, Hudson Lowe et Napoléon! rien ne peut séparer ces noms et ces souvenirs : ni la grande alliance d'Occident, ni le fer de ses armées, ni le feu de ses bronzes. Tout le sang versé, toutes les eaux de la mer n'effaceront jamais la prudence barbare de l'Angleterre marchande et la gloire sanglante de la France impériale.

Et ce Bonaparte fut-il grand parce qu'il entoura sa tête d'une mince feuille d'or, parce qu'il fit suivre d'un numéro d'ordre son prénom plébéien? Ou bien parce que l'audace et le génie déchaînèrent leurs fureurs dans son âme orgueilleuse? Est-ce l'empereur, l'allié des rois, que nous vénérons en lui? Ou bien le général qui fit voler dans la poussière des batailles couronnes de rois et d'empereurs?

Le présent nous répond, le présent triste et sombre, plein de remords et de sanglots. Entendez ce nom maudit dans les prisons et dans l'exil! Voyez cette couronne souillée de sang et de fange! C'est ton nom célébré, c'est ta couronne étincelante, Napoléon-le-Grand!

J'ai dit grand..... Et ne dit-on pas grands et l'aigle et le vautour, et la Mort et la Guerre, et la voix du canon aux volées homicides..... J'ai dit grand!.....

..... Et quoiqu'il m'en ait coûté, quoiqu'il puisse m'en coûter encore, je veux rester impartial surtout envers les rois, surtout envers les pauvres. — Le témoignage d'un homme juste n'est à mépriser de personne.

J'aime à chanter tes beaux rivages, Waldstætten, ô beau lac qui gardes l'Helvétie! C'est là que repose le plus grand des hommes, sauvage dans la mort comme il le fut dans la vie. Les sapins des montagnes balancent sur sa tombe leur chevelure noire, les vagues pleurent à ses pieds leurs larmes d'écume, la Suisse répète son nom dans ses chants solennels!

Salut, Guillaume Tell! Toi qui ne fus pas roi, tu fis courber sous ta flèche les puissants de ce monde. Tu ne voulus commander à personne, mais tu ne souffris pas que quelqu'un te donnât des ordres. La postérité te nomma Libérateur, et jamais nom mortel ne fut suivi d'un titre plus glorieux!

Liberté! Liberté! vierge sainte, ô ma mère! mets de l'harmonie dans ma voix, de l'amour dans mon cœur, toutes les fois que je prononcerai devant les hommes le nom sacré de ton fils immortel. Car toi seule peux vaincre la Mort!

.... Et quoiqu'il m'en ait coûté, quoiqu'il puisse m'en coûter encore, je veux rester impartial surtout envers les rois, surtout envers les peuples. — Le témoignage d'un homme juste n'est à mépriser de personne.

Il est des noms sur lesquels le temps passe sans imprimer la marque de son ongle. Le Temps, le grand Destructeur, ne saurait enlever un seul rayon de l'auréole qui scintille au front des grands hommes.

XIII

CULTE DES MORTS.

..... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

Je rêve au culte que les sociétés futures rendront à leurs grands hommes après la mort.

J'appelle *grand* celui qui se distingue de la foule par l'énergie du caractère, l'originalité du génie, l'activité de l'existence ; celui qui anime la matière, matière humaine ou matière brute ; celui qui rachète l'individu de l'esclavage social et affranchit la société de la résistance universelle.

Sont grands, parmi les hommes, l'ouvrier qui découvre un mécanisme, le peintre qui fait circuler la vie dans ses couleurs, le musicien et le poète qui répandent sur les multitudes le feu de leurs âmes, le révolté qui fait à la justice un rempart de son corps!

Tel fut, belle Florence, le plus sublime de tes enfants, Michelangiolo Buonarrotti ! — Grand en toutes choses ; peintre, sculpteur, architecte, poète et guerrier ! — Grand d'énergie, lui qui, dans le même temps, défendait avec son glaive sa ville assiégée et sculptait de son ciseau divin la statue de la Victoire. — Grand de génie, lui qui fut le premier par ses chefs-d'œuvre dans cette Italie couverte de merveilles ! — Grand enfin par l'indépendance, lui qui écrivait :

« Io vo per vie men calpestate e solo ! »

A ces grands là des fleurs, des statues, des couronnes, des vers, de l'encens, des palais et des temples! Laissez approcher d'eux les enfants aux joues roses, à l'âme candide; la femme aux formes ravissantes, à la tendresse capricieuse; les jeunes hommes aux pensées mâles, aux aspirations ardentes!

A ces grands là l'admiration, le respect et le culte, pendant leur vie, après leur mort! Que leurs portraits soient partout, dans la mansarde et sous le chaume, entre les lambris d'or et les poutres de sapin! Qu'ils soient de tout foyer, de toute famille, dans tous les yeux, dans tous les cœurs! Qu'on les aime! Car ils aiment infiniment. Car ils sont immortels! En eux rien n'est humain que le corps; leur âme est à l'étroit dans sa prison d'argile!

.... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne et cela me fait tant de bien! — Ah laissez-moi rêver!

Je suis épuisé, je suis vieux de force et de courage; je ne suis bon à rien faire; je suis Bohémien, mendiant, trouvère, hélas! au milieu de cet âge de fer!

Mais toi, jeune homme aux cheveux noirs, au teint de bronze, aux membres nerveux, bel artiste de Naples, de Venise, de Rome, de Florence, de Madrid ou de Séville, les cités filles du soleil, fais ton œuvre.

Souviens-toi que les plus grands monuments élevés de main d'homme, les Pyramides, sont dus à la pensée de la Mort, souviens-toi que nous sommes les juges de ceux qui nous précédèrent. Souviens-toi que leurs âmes inquiètes nous demandent éloge ou blâme, et qu'à leurs demandes suppliantes il nous faut rendre des réponses impartiales. Sois l'interprète des générations.

Choisis donc sur le faîte des Alpes géantes, de la Sierra grise, de l'Apennin neigeux une cime que le soleil inonde, que battent les ailes de l'aigle et celles de la tempête, et pose un temple sur cette cime.

Fais-lui des colonnes de marbre, un dôme d'argent, des portes de bronze; entoure-le d'immenses portiques sous lesquels seront rangées les statues des grands hommes de tous les pays et de tous les temps.

Place au dedans des tableaux qui représentent les principaux

événements de leur vie, leurs dangers, leurs souffrances, leur bonheur, quand ils ont pu l'atteindre. — Cette dernière partie de ton travail sera la plus courte, hélas! —

Et toi, poète à la longue chevelure, au front plissé, au teint diaphane, toi qu'inspirent les chants divins de l'Allemagne et de l'Angleterre, serre la plume dans ta main tremblante, et sous chaque pensée de l'artiste dépose ta pensée. Apprends-nous quelles autorités les hommes doivent reconnaître dans leur gratitude, afin qu'ils n'adorent plus des idoles de terre, de bois ou d'argent. — Il n'y a d'autre Dieu que l'Homme. —

Je rêve : cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien! — Ah laissez-moi rêver!

Le Français rapprochera tous ces chefs-d'œuvres par groupes bien ordonnés, il les entourera d'ornements, il en dira l'origine, en donnera l'explication, communiquera le mouvement, la vie, la grâce à toutes choses. Sa physionomie sympathique, sa gaîté contagieuse, ses facultés superficielles et critiques, diversifiées à l'infini, sa langue et ses manières devenues universelles, le rendront plus apte que tout autre à cette fonction d'intermédiaire entre le public et les artistes.

Les jeunes filles aux longs voiles blancs, aux mantilles précieuses, portant dans leurs cheveux des épingles d'or, les jeunes filles formeront des chœurs. Les jeunes garçons réciteront des vers. Les enfants heureux répandront des pétales de roses sous les pieds des visiteurs et feront brûler les essences odoriférantes dans des encensoirs aux chaînes d'argent.

Au frémissement des guitares, au roulement des castagnettes et des tambours de basque, aux salves mille fois répétées du canon, les Espagnols entreront dans le sanctuaire avec leurs costumes éclatants d'écarlate et de pierreries. Ole! Ole!

Alors les voûtes s'empliront d'harmonie, les fresques s'animeront; les têtes des anges, des héros, des artistes, des vierges, des Madeleines, des Vénus et des Minerves se pencheront vers les hommes pour les inspirer, leurs bouches parleront, leurs regards lanceront des éclairs. L'enthousiasme et le délire parcourront les foules émues, la terre et les cieux se pénétreront pour chanter les louanges des grands mortels!

Jours de gloire, de splendeur et d'amour... oh! quand donc

paraîtrez-vous sur la terre consolée ? — La voix des songes me répond : quand vous aurez disparu, vous et vos monotones saturnales. En attendant.....

Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

J'ai visité les caveaux où reposent les souverains à l'aigle superbe, à la croix d'argent ! J'ai posé la main sur les urnes qui contiennent leurs cendres. Et dans ces urnes froides je n'ai rien senti frémir !

A Supergà, j'ai vu des crânes de rois grimacer sous des couronnes d'or ; le sculpteur a su les animer d'expressions infernales. L'un brise ses dents de rage, et l'autre d'ironie ; le regret tord la mâchoire de celui-ci, le lourd diadême écrase les tempes de celui-là. Tous souffrent et blasphêment et se rient de la mort. Oh ! bien lâche est la vanité des vivants ! Ils prétendent braver la souveraine décharnée, mais ils fuient sa rencontre, et s'ils lui portent quelque défi moqueur, ils en font peser toute la responsabilité sur des têtes de marbre !

Et je me suis écrié : Supergà ! Supergà !! Proche est le jour où, sous ton dôme, seront ensevelis d'autres cadavres que ceux des rois d'un même pays et d'une même race.

Car les hommes se lassent de célébrer la mémoire des despotes, et les vers sont soûls de rognons princiers !

— Rognons au champagne, au lait d'amandes, à la sauce anchevine, au parfait-amour ! Rognons sautés, piqués, truffés, gâtés, gavés, entrelardés, saturés, sursaturés, salés, poivrés, vinaigrés, épicés ! — Rognons avides, humides, herbivores, carnivores, budgétivores, omnivores ! — Rognons réjouis, confits, déconfits, esbaudis, inassouvis !

Blanc-manger, bon manger, royal, impérial, fiscal, *capital* manger ; brillant, friand, riant, mirobolant, attrayant, attirant, appétissant, agaçant, succulent, profitant, restaurant, instaurant, fortifiant, relevant ! ! —

Mais que voulez-vous ?..... Les vers ont leurs caprices ; ils renoncent dessus !!

..... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

Je rêve à la Basilique de Supergà. — Je rêve à ce champ de repos pour les grands de tout pays et de toute gloire qui l'auront choisi pour lieu de sépulture.

C'est là qu'ils se recueilleront et méditeront dans leurs tombes, monde plus tranquille que notre monde. C'est là qu'ils trouveront le calme et la tempête, l'étoile et l'éclair, le chant d'amour de la fauvette et le cri de l'aigle à la prunelle sanglante.

Quand le Rêve les emportera sur ses ailes sonores, leurs âmes se balanceront par les immenses plaines du Piémont et de la Lombardie, semblables aux joyeux oisillons qui cherchent leur nourriture dans les blés.

Avec le souvenir des grandes batailles ils évoqueront le génie du Carnage et l'ange de la Transformation; d'une voix retentissante ils éveilleront les morts; ils recueilleront les chants de triomphe du vainqueur, les imprécations du vaincu.

Libres dans le temps, infinis dans l'espace, ils estimeront à leur juste valeur les passions superbes qui traînent les guerriers à l'œuvre des discordes. Ils feront la part des rois comme celle des peuples, comme celle de l'irrésistible fatalité qui les pousse les uns contre les autres.

A leurs yeux immortels, bien petits paraîtront ceux qui se croyaient le plus élevés, bien aveugles ceux qui se réputaient plus clairvoyants que le lynx. Combien ont conservé qui ne voulaient que détruire ! Combien ont détruit qui faisaient tout pour conserver ! — Les morts sauront cela.

Causes ou instruments, assassins ou victimes, les héros du plus grand poids seront trouvés légers dans l'éternelle balance. L'impartialité de l'histoire : illusion ! L'opinion de la postérité : mensonge ! La réhabilitation : chimère ! Les sociétés obéissent aux passions de leurs temps. Les morts sont nos vrais juges !

Et leur voix impérieuse, infaillible, inévitable, leur voix qui vibre au fond des cœurs les plus noirs, nous l'appelons la Conscience ! la Conscience !!

Et quand le Rêve radoteur bercera leurs âmes sur la vallée paisible, ils entendront le Noël du pâtre, la cognée retentissante du bûcheron, le cor qui demande du sang, les clochettes du troupeau dans les taillis verts, le murmure des eaux, le souffle

des nuages, les disputes du jour, les longues harmonies de la nuit;

A l'aurore, les complaintes des religieux et la trompette de la caserne, l'infernal sifflement des locomotives fumantes, le roulement des charrettes sur le pavé, l'hymne du batelier, la voix pleine du chasseur, le long hurlement des chiens, le cri du coq, les gémissements des femmes qui deviennent mères;

Au crépuscule, les rumeurs lointaines de la ville assoupie, la mesure de la valse enivrante, les mille clameurs des théâtres, le choc des verres ciselés, le pétillement des liqueurs généreuses, la respiration paisible des poitrines qui dorment, les transports d'amour de minuit, la détonation de l'arme meurtrière, le rire féroce de l'assassin, le râle de la victime, le galop du cheval qui fuit sur la route poudreuse, porteur d'un précieux fardeau.

« Ainsi, diront-ils, ainsi nous nous levions de bon matin. Ainsi nous nous activions au travail de la vie. Voilà les chants de prière et de bataille que répétaient nos lèvres; voilà nos chiens, nos rames, nos instruments de labour et nos glaives tranchants. — Oh! nous aimions la terre et sa fécondité!

» Ainsi nous dansions, ainsi nous savions jouir des fêtes, des arts, de l'ivresse et de l'amour. Ainsi nos mains sanglantes cherchaient dans la poitrine de nos frères un cœur à déchirer. Ainsi nous dévorions la courte distance qui sépare le berceau de la tombe chez la race des condamnés à mort. — Oh! nous aimions la terre et sa fécondité!

» Temps rapides, à jamais épuisés, vous n'êtes plus qu'un souvenir, souvenir de douleurs et de joies! Ainsi roulent les mondes; ainsi luttent les sociétés; ainsi la vie des hommes se consume comme un feu de sarments!

» Leurs passions les dévorent; elles sont la flamme, ils sont le bois. Et malheur à qui voudrait éteindre le feu! Son sang, tout son sang romprait ses veines pour l'attiser. Car la passion, c'est l'air, le souffle, l'âme, l'essence, la vie, le tout! — Le reste n'est qu'argile.

» Ah! disséquez les corps, mais épargnez les âmes! Malheur à l'homme qui plongerait le scalpel de l'analyse jusqu'au fond de son être! Malheur à celui qui voudrait tout approfondir; ses actes, ses émotions, ses plaisirs et ses peines! Malheur à qui, se détachant entièrement de la vie présente, s'élancerait, impru-

dent, sur les vastes abîmes de l'Avenir et du Passé. — La mer qui bat les rivages de Crête a longtemps gardé le nom du téméraire Icare !

» Que chaque être soit de son monde et de son temps ! Malheur à la fourmi qui voudrait s'égaler à l'homme ! Malheur à nous, les morts, s'il nous fallait parcourir de nouveau le cercle de nos existences passées. Notre expérience et notre volonté viendraient mourir contre le découragement et la désespérance. Car le milieu serait encore le même tandis que notre vue se serait allongée. Et de même que l'homme de mer échoue contre les écueils d'un lac, de même nous échouerions contre les petites misères de la vie.

» Homme ne t'absorbe pas en toi-même, ne t'isole pas trop du mouvement qui t'emporte à la mort : tu périrais, orgueilleux !

» L'arbre des climats chauds et des îles nouvelles, l'Illusion, ne porte qu'une fleur brillante. Laissez-la sur la branche-mère, au sein du sol natal, au soleil des printemps. Regardez-la sans la cueillir, ne veuillez pas la renfermer en votre cœur comme en un sanctuaire : elle dévorerait votre cœur !

» La fleur d'Illusion ressemble au pavot des champs, brillant de santé, de couleurs écarlates au dehors; poussière, maladie noire au dedans. Et le brutal souffle du monde flétrit la fleur d'Illusion plus facilement que la raffale n'emporte les pétales du pavot rouge.

» Hélas, dans leur jeunesse, les hommes distinguent le pavot trompeur parmi les épis d'or du froment ; ils le cueillent, le portent à leurs lèvres fraîches et font passer leur haleine brûlante sur la fleur qui se déplisse.... Et toute illusion disparaît alors. Et la robe de pourpre se balance dans les vents qui ricanent comme des démons accourus des enfers. Alors, entre nos mains, reste une tige brisée, flétrie, que nous ne pouvons plus rattacher à rien sur la terre !

» Et quand elle est passée, la reine des belles fleurs, malheur à qui voudrait la réchauffer sur son sein nud ! Il s'épuiserait, comme sur un cadavre, la jeune fille aux naissantes amours !

» A celui-là la nature semblerait un tombeau. Parmi d'épaisses ténèbres il poursuivrait des visions toujours fuyantes ; il entendrait des voix que l'air ne transmettrait plus aux oreilles des autres; il s'acharnerait sur le vide, il respirerait le Néant, le Néant ! !

» Dans la moëlle de ses os se réjouirait la fièvre, dans son

crâne tremblant hurlerait la pensée; le dévorant mirage substituerait ses images agrandies aux réalités naturelles. Joie, raison, santé, bonheur s'enfuiraient éperdus !

» Pour lui plus d'affections intimes, plus d'amours, plus de fêtes, plus d'enfants, ni de femmes, ni de père, ni de mère; plus d'ami ! Plus rien, rien que les tortures de l'imagination, le supplice incessant d'une âme rebelle enchaînée dans un corps, meurtrie par la terre, l'argile, le roc, le roc éternel de Prométhée !

» Il aurait perdu toute notion du temps et des espaces. Les secondes lui paraîtraient des siècles, et les hameaux, des univers.

» Il aurait des heures d'extase dans lesquelles il embrasserait la terre et les cieux, les mers et les abîmes. Alors il rirait du Désespoir, de la Folie, de la Maladie, de la Mort; il provoquerait les Dieux à des combats sans trêve; il écumerait, maudirait !

» Il aurait ensuite de longs mois de prostration pendant lesquels les exigences de la vie matérielle pèseraient sur lui comme des montagnes de plomb. Il s'arrêterait, hésitant, devant la triviale nécessité de manger, de boire et de faire l'amour. Il prendrait en pitié les autres et lui-même, toute conversation, toute société. Sa parole lui semblerait un fatigant murmure. Il serait effrayé du bruit de la porte qui se ferme, d'un cri, d'un rire, du vol d'une mouche ou d'un oiseau.

» Au moindre souffle de sa pensée, son âme saignerait comme un ulcère chancreux sous le doigt qui le panse. Sa vie serait aride comme l'univers des sables. Inhabile à toute fonction sociale, à tout mouvement du corps, à tout effort d'attention, il envierait le sort du prolétaire et de l'infirme qui fournissent, résignés, leur carrière de souffrances. Il supporterait, fiévreux, ces douleurs déchirantes; plus infortuné, certes, que l'antique Tantale qui ne souffrait, lui, que dans son corps. Il méditerait mille suicides par jour et n'aurait pas la force d'en commettre un.

» Les enfants cruels le poursuivraient par les rues, lui jetant des pierres, et criant : *le Fou! Vive le Fou!!* Et ces cris d'êtres jeunes, lui rappelant la vie, ne feraient qu'augmenter son éternelle angoisse.

» Hélas ! Hélas ! trop d'espérance mène au désespoir, trop de clairvoyance à la cécité, trop de science à l'idiotisme, trop de foi

au doute, trop de désirs à l'impuissance, trop de soif de bonheur au dernier degré de l'infortune!

» Ne veuillez pas retenir l'inspiration sacrée de l'amour et du génie; subissez les défaillances que vous envoie la nature. Les éternelles flammes n'ont rien conservé jamais que la Salamandre des fables; elles ont emporté tout le reste dans leur robe d'étincelles.

» La mer a son flux et son reflux; le ciel, ses beaux jours bleus et ses noires tempêtes; la nuit appelle le jour; et le matin, le soir; et les sécheresses, la pluie. La Tristesse accroupie, c'est le rouge aiguillon du Bonheur, toujours prêt à s'envoler.

» Chaque homme dévore sa peine, boit ses larmes, lèche sa plaie, traîne son boulet, comme il peut. Quant il souffre, Diogène le chien se couche et fait le mort; le Sybarite hurle quand un pli de rose effleure sa peau; le Stoïcien défie la douleur; Saint-Augustin la divinise, la céleste Madeleine rit à seize ans et pleure à trente. Etourdissez-vous, narçotisez vos maux, dormez comme des marmottes quand vous ne pouvez pas être gais comme des pinsons. En vérité, voilà la loi et les prophètes!

» Captif est l'homme dans son enveloppe d'argile; son âme est comprimée par un masque de fer. Et les regards de son âme prisonnière ne peuvent plonger dans l'immensité qu'à travers les deux ouvertures étroites pratiquées au haut du masque, à la place des yeux. Ne fatiguez donc pas la vue de votre esprit; elle est plus précieuse, elle se perd plus vite que celle de votre corps.

» Parmi les hommes, les uns supportent leur détention avec la patience des animaux réduits à l'esclavage; les autres brisent leurs têtes rebelles contre les barreaux meurtriers. On appelle les premiers des sages, et les seconds des fous. Et moi je dis: les premiers sont les ânes, et les seconds les aigles, les lions bondissants, à la fauve crinière! Ils souffrent également d'ailleurs.

» Les vrais heureux sur la terre sont ceux qui ne tentent pas de faire brèche avec leurs ongles à leur prison charnelle, ceux qui savent faire suivre à leur pensée les deux sillons de lumière dont elle peut supporter la splendeur immortelle. Entretenir la santé de son corps et les aspirations de son âme, tel est le pro blème de l'Humanité.

» Au milieu de la nature géante les hommes sont suspendus comme au-dessus d'un gouffre qui veut boire tout leur sang. Qu'ils prennent donc conscience de leur force, mais aussi de leur

faiblesse! Qu'ils précipitent leur essor, mais qu'ils limitent leur infini! Qu'ils tordent les épines les plus rapprochées de leurs mains, qu'ils se débarassent des cailloux qui font saigner leurs pieds! Mais qu'ils n'aillent pas compter toutes les ronces et toutes les pierres de l'abîme sans ciel et sans fond! Car alors l'Infini des espérances et des lumières deviendrait pour eux l'Infini des ténèbres et du désespoir!

» Hélas! Hélas! Les âmes d'élite seront-elles torturées toujours, toujours?! Toujours la foudre frappera-t-elle les yeux et les mains qui voudraient dérober ton âme, ô terrible soleil? Le Désespoir, la Folie, la Haine de l'immonde public doivent-ils être à jamais le partage des grands mortels?!

» ..... Longtemps, longtemps encore! Tant que le houx portera des dards, et le tigre des griffes acérées! Tant que l'ortie brûlante pullulera sur les murs en ruine! Tant qu'il y aura de la vermine dans les cheveux des enfants du pauvre et dans les poils de ses filles amaigries!!

» Oh! viens, viens Lumière, Harmonie, Bien suprême! Descends des cieux sur la postérité malheureuse de Caïn le Rebelle! Et sois bénie, Déesse, de tous ceux qui ont tant souffert!

» ..... Et vous, hommes sans entrailles et sans cervelle, cessez de détruire ainsi ceux de vos semblables qui consument leur vie dans la lutte de la justice, dans la poursuite des plus redoutables mystères. Ne crucifiez plus Christ, ne torturez plus Galilée, ne brûlez plus Jean Hus, ne renfermez plus Tasso, Salomon de Caus et Victor Hennequin dans les asiles sombres où gémissent les aliénés, ne raccourcissez plus Montcharmont! Montcharmont!!

» Aux pieds de ces grands-là, sachez-le bien, vos rires tombent imbéciles, blasphématoires et sacrilèges. Vous ne feriez pas contracter un seul pli sur la sérénité de leurs fronts. »

.... Moi qui retrace dans ces pages ardentes, en pauvre langue humaine, la sainte parole des grands morts, je m'incline sous l'auréole de leur gloire, et je m'écrie: « Têtes couronnées d'épines et de lauriers, je veux vous contempler tous les jours de ma vie!

» Remplissez mes yeux fatigués du feu de vos regards, soutenez mon courage, rendez ma voix vibrante, guérissez, guérissez mon âme qui se meurt,

» Afin que sur les foules, les paroles que vous m'inspirez résonnent, comme la trompette de Jean, le Prophète glorieux ! »

..... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XIV

« L'enfant, dans un sens élevé, c'est l'ange. »

Swedenborg.

A Madrid, sur le pont de Tolède, que de fois j'ai passé !

Que de fois j'ai regardé le Mançanarès se traînant sur le sable noir ! On dirait un agonisant sur son grabat !

Que de fois j'ai rencontré des troupes nombreuses de petits enfants conduisant leurs frères morts au Campo-Santo de San-Isidre.

Ils sont frais et roses ; ils portent des couronnes d'oranger ; ils chantent :

«..... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu [1] ! »

Le cercueil qu'ils suivent est tendu de pourpre, brodé d'or, abrité de feuillage : c'est un lit triomphal !...

Et moi qui vois le jeune ouvrier sans travail, moi qui vois le vieil aveugle tendre la main aux passants, moi qui les ai soignés par milliers, ceux qui souffrent dans les asiles de la misère et du désespoir ; moi qui sais qu'il n'y a de repos que dans le sommeil, je chante avec les petits enfants de Madrid :

«..... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu ! »

Moi qui observe le sort du riche et le sort du pauvre...

Moi qui sais que la privation et la débauche nous déciment...

Moi qui ai traversé la vie comme un étranger...

Moi qui ai fait le compte des heureux de ce monde !...

(1) *Angelitos de Dios.*

Je chante avec les petits enfants de Madrid :
«..... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu! »

Ah! s'endormir dès l'aube de ce jour sans fin qui s'appelle la vie terrestre, arriver au but sans fournir la course, se coucher parmi les fleurs et les dentelles fines, reposer au milieu d'enfants joyeux, de parents consolés...

Pour moi, comme pour tant d'autres, c'eût été le bonheur!
C'est pourquoi je chante avec les petits enfants de Madrid :
«..... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu! »

C'est nous, les hommes, les grands, les raisonnables, qui avons rendu la mort hideuse à plaisir. Nous avons fouillé parmi les squelettes, nous avons choisi le plus grand, le plus vieux. Nous lui avons jeté sur le crâne un voile noir, nous lui avons mis une faulx dans la main. Et nous avons dit :

« *De profundis!* Lamentons-nous! Voici la Mort, la Mort décharnée! »

Les petits, les espiègles, les enfants des Espagnes ont regardé parmi eux; ils ont choisi la petite fille la plus rose et la plus gracieuse; ils ont jeté sur son cou la gaze transparente, ils ont mis dans sa main la fleur du lys aimée de Murillo. Et ils ont dit :

« *Eccè soror angelorum!* Réjouissons-nous! Voici la fraîche Résurrection! »

Les hommes font peur de la mort aux enfants; les enfants chantent aux hommes les louanges de la mort : — Quels sont les plus sages?

Moi je chante avec les petits enfants de Madrid :
«..... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu! »

Il faut considérer notre fin comme une résurrection.

Avec cette idée les braves des Espagnes ne connaissent pas le danger; ils ne craignent ni le fer qui tranche, ni la balle sidérante, ni la douleur, ni l'agonie.

Rodriguez de Bivar, le grand Cid Campeador, voit la Mort revêtue d'une robe blanche comme la neige. Elle court à lui, et le prévient de se préparer à la suivre. Et comme ils l'ont fait grand dans l'autre monde, leur Cid honoré, les braves des Espagnes!

« Qu'on embaume mon corps! s'écrie-t-il. Qu'on selle Babiéca, mon bon cheval! Qu'on mette Tizona, mon épée de Tolède, dans ma droite morte! Qu'on déploie mes vieilles bannières ensan-

glantées devant les bataillons, et qu'on m'envoie contre les Maures ! *Alante!!*

» Ne pleurez pas ! Rangez les troupes sous les murailles de l'héroïque cité de Valence ! Sonnez la trompette rauque, battez du tambour, faites un bruit d'enfer : soyez joyeux ! car je guiderai les nôtres à la victoire dernière ! *Alante!!* »

..... Et le bon Cid Campeador, revêtu de son armure de guerre, est attaché sur Babiéca, le coursier vainqueur dans cent batailles. Il se tient si droit qu'on le croirait vivant !

Il paraît éclatant comme un géant de lumière ; son épée resplendit comme le sillon de la foudre. Il s'élance contre Bucar et ses guerriers innombrables. Et le vent emporte, avec la poussière des chemins, les bataillons des Maures vaincus ! !

..... Et le bon Cid, ce bon Cid glorieux, est couché sur un cénotaphe couvert de pourpre, frangé d'or. Et doña Chimena, sa fidèle compagne, lui fait de longs adieux sous les voûtes sonores de San-Pedro de Cardeña !

..... Et plus de vingt rois sont venus de très-loin, avec leurs reines, pour lui baiser les mains, à ce bon Cid tant honoré !

..... Et les anges emportent son cœur sur la devise de son écu ;

..... Les petits enfants chantent :

«..... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu ! »

« **Laissez venir à moi les petits enfants.** »

Christ.

Et quand je les voyais passer, ces beaux petits enfants, conduisant un des leurs aux limites de l'empire des anges, je disais à leurs mères :

« Ah ! laissez-les venir à moi ; laissez-moi manger leurs cheveux et leurs joues ! Ils sont si beaux, si caressants, si bons ! Je les aime tant !

» Ils sont l'espoir de l'humanité, l'anneau d'alliance entre l'homme et la femme, la sainte promesse transmise par la génération qui passe à la génération qui vient, l'essence de notre vie, le suprême soupir de nos plus chères amours !

» Ils dorment d'un si bon sommeil ; ils font de si beaux rêves d'or ; la vie leur est si douce, l'avenir si brillant !

» Ils vont chercher nos intimes pensées jusqu'au fond de nos yeux; ils n'aiment pas l'homme sans cœur, la femme sans amour. Ils rendent cent baisers pour un. Gâtez-les, aimez-les, ne les frappez jamais, les bons petits enfants! »

Celui-là, le plus grand des hommes qui passèrent en ce monde, parmi les rouges éclairs des révolutions, celui-là, le Sauveur, disait : « laissez venir à moi les petits enfants! »

C'est qu'ils rendent amour pour amour, sans intérêt, sans calcul. C'est que leur bouche n'est pas menteuse; c'est qu'ils embrassent de toute la force de leurs lèvres, avec toute l'affection de leurs âmes si pures.

En eux si transparente est la matière qu'ils ne peuvent nous cacher aucune de leurs pensées. A nous, hommes vaniteux, ils donnent des leçons de probité, de franchise, d'amitié et d'amour.

Moi j'écoute souvent jaser les tout-petits enfants. Je suis de leurs amis.

XV

« **And there lay the steed with his nostril all wide,**
But trough it there roll'd not the breath of his pride. »

Byron.

Sur son cavalier mutilé se penche le cheval de bataille, le beau cheval à la crinière d'ébène, Furious!

Il le flaire de ses naseaux sanglants; il cherche à le soulever avec son pied nerveux, Vains sont ses efforts : la mort avare retient sa proie.

Alors le beau cheval recule d'épouvante. Frémissant, effaré, il hennit vers le ciel sa touchante prière. La douleur secoue ses membres agiles; sa sangle s'est brisée.

C'est le matin. Sur les fleurs nouvelles le Printemps fait courir son haleine embaumée. Aux herbes des prairies se balancent les perles de rosée que frappe le vivant soleil. Sur les bords des

ruisseaux, dans les branches des saules, les oiseaux chantent l'hymne du réveil !

« Salut à la vie ! Salut à la lumière !!... » Ainsi disent le gai pinson, le moineau pillard, le roitelet imperceptible, le merle causeur, la fauvette à la robe grise, pareille à une religieuse, le chardonneret vêtu comme un prince d'Orient.

En ce moment passe la jeune fille chanteuse qui conduit ses bœufs roux et ses blanches génisses à la source écumante.

Voyez bondir le noble coursier ! Il s'avance vers la bergère aux jambes nues et lui montre ses belles dents en relevant la lèvre. Il implore son assistance. Ses grands yeux sauvages se remplissent de larmes : il attendrirait des rochers !

Voyant le coursier noir piétiner sur sa bride traînante, libre et sans selle au dos, les troupeaux bêlants s'enfuient par la campagne. — Les esclaves, hélas ! ne peuvent supporter la vue d'un être libre !

— « Maudit soit l'animal qui vient disperser mes bêtes paisibles ! » Et de son bâton noueux la rude paysanne marque la mesure de ses paroles sur la croupe déliée du coursier batailleur.

— « Sotte enfant du village, lui répond Furious, quand mon maître me touchait, c'était avec la pointe de son glaive fumant ou bien avec les dents de ses éperons d'or. Et jamais il ne me touchait que si, blessés tous deux, nous avions besoin de ranimer l'un par l'autre nos forces défaillantes.

« Je te pardonne cependant parce que tu es ignorante et faible, parce que tu ne sais pas le nom de qui tu frappes, parce que la douleur remplit mon âme et n'y laisse plus de place à mon ancien orgueil. »

Il dit; et du côté du guerrier tournant sa tête en pleurs, il le montrait à la jeune fille.

— Et elle à lui : « Que me font les cadavres ? Puis-je les rappeler à la vie ? Ne sais-tu pas qu'un taureau vivant vaut mieux que dix chevaliers morts ? Ainsi raisonne mon maître. Et s'il manque une tête de génisse au recensement du soir, irai-je lui dire, pour excuse, que j'ai perdu mon temps à pleurer la mort d'un brillant chevalier ? »

— « Adieu donc ! répondit le noble Furious. Hommes que j'ai servis, race perverse et barbare, adieu ! Je ne veux plus de

maître. Avant la fin du jour j'aurai rejoint les chevaux sauvages qui voltigent et tourbillonnent dans les grandes savanes. »

Alors vous l'eussiez vu s'approcher de son maître mort et lécher ses paupières pâlies. Vous eussiez entendu ses hennissements suprêmes;

..... Et puis, dans le lointain, son galop sonore et le souffle de ses naseaux !

Non, jamais homme ne sanglotta sur son frère mort, comme sur son maître, le beau cheval à la crinière d'ébène, Furious le Batailleur !!

..... Je rêve : — Cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XVI

Je ne suis pas grand philosophe. Et cependant je me permets de rendre un culte aux morts, un culte de ma façon.

Et je le pratique; et j'y trouve des compensations qui me rendent plus léger l'écrasant fardeau de ma vie monotone.

Je cherche les morts que j'aime parmi les foules pressées. — Et souvent je les y retrouve; ils me frappent par leurs manières, leurs traits, le timbre de leurs voix. Ils sont vivants, ils marchent : — Bonjour, amis ressuscités !

Je les cherche dans les œuvres des poètes et des artistes. — Et souvent j'y retrouve leurs pensées, leurs paroles, leurs caprices, la mélodie de leurs chants. Ils sont vivants, ils parlent : — Bonjour, amis ressuscités !

Je les cherche dans les diverses classes sociales, chacun à la place que lui assignent ses facultés agrandies par son passage sous la terre, notre mère féconde. — Et souvent je les y retrouve, ambitieux, ou rêveurs, ou palpitants d'amour : — Bonjour, amis ressuscités !

Je les cherche en me couchant, en m'éveillant, à travers les larmes secrètes qui tombent de mes yeux, dans les rires éclatants

qui sortent de ma gorge, dans tous les actes de mon existence, et de jour et de nuit. — Et je les trouve souvent à mon chevet et sur ma route, toujours souriants, toujours consolateurs. — Bonjour, amis ressuscités !

..... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XVII

O vous qui ne croyez à rien, vous qui n'aimez pas les morts, dites-moi, dites-moi ce que vous deviendrez quand la pelle du fossoyeur aura couvert vos os ?

Dites-moi s'il vous est possible de détourner la vue des abîmes d'outre-tombe ?

Moi, je me sens attiré par ces horreurs noires, je plonge mes regards impatients jusqu'au fond de leurs entrailles.

Et j'en ramène l'Espérance aux yeux limpides, le Calme aux nobles traits, la Raison, la Fermeté, le Courage que rien ne peut vaincre.

Dites-moi, dites-moi..... Ne sont-ils pas beaux les morts que nous aimions, la tête couronnée de roses et les lèvres vermeilles, promettant des baisers ? Ne sont-ils pas mille fois plus beaux que les squelettes blanchis aimés des médecins, et les bienheureux embaumés, empaillés que les prêtres adorent ?

Qu'on m'apporte le vin rouge, le café noir et l'hydromel aux couleurs d'or, le havane parfumé, le nard et le cinname ! Que les manolas de Séville promènent autour de moi leurs danses enivrantes ! — Car j'ai vaincu la Mort !

..... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XVIII

Ils mentent ceux qui disent que les morts sont à jamais perdus pour nous, et qu'ils habitent éternellement les feux souterrains ou les plaines azurées des cieux : ils mentent !

Où que la charrue disperse la terre, la terre se retrouve et reproduit. Où que les vents emportent l'air, l'air caresse de nouveau la terre et la féconde. Car la terre et l'air sont corps et âme, indivisibles.

Où que la fermentation répande les parties du corps humain, le corps humain renaît et enfante. Où que la souffrance brise l'âme humaine, l'âme humaine revit dans le corps de l'homme, l'anime et le vivifie de nouveau. — Car l'homme n'est complet que par la réunion de son corps et de son âme.

L'être est immortel. L'universelle matière revivant toujours, le souffle universel ne meurt jamais.

Que m'importent donc les diverses formes sous lesquelles reparaîtront toutes les parties qui me constituent aujourd'hui? Qu'elles reviennent pierres précieuses, fleurs ou femmes, je suis certain qu'elles vivront toujours de la vie de la matière et de la vie du souffle.

J'ai considéré, dans ce monde, le sort de celui qui renferme son âme entre les murs de sa propriété : et je l'ai trouvé malheureux ! Combien plus infortuné serait l'homme qui, dans le long cours des siècles, restreindrait volontairement sa virtualité transformatrice à la misérable forme qu'il revêt aujourd'hui ! Il se condamnerait à l'éternel supplice du mal, de la mélancolie, du suicide. — La Mort, c'est le Salut !

..... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XIX

« Un vecchio bianco per antico pelo. »

Dante.

C'était un digne vieillard que le père de mon père : franc, droit, robuste, comme les arbres qu'il cultivait. Lui seul m'avait bien gâté quand j'étais petit enfant, et je l'aimais du fond de mon âme comme les petits enfants aiment les grands vieillards.

Une nuit que je souffrais beaucoup, son ombre chérie vint me visiter. — Soyez toujours le bien-venu, grand-père !

Il avait une belle chemise de toile blanche, de larges culottes sans bretelles ; son cou, sa tête étaient nuds, suivant sa coutume.

Je le reconnus à ces signes, ainsi qu'à ses beaux cheveux d'argent, à son teint hâlé du soleil, à ses apparences de santé.

Et je me jetai dans ses bras ouverts, et toute la nuit je reposai paisiblement sur sa poitrine.

Et le matin venu — « Grand-père aimé, lui dis-je, quand, oh ! quand donc me sera-t-il permis de déposer cette plume brûlante, et de vous suivre jusqu'à perdre haleine dans le cercle d'or des éternelles transformations ? »

— Et lui à moi : « Pauvre enfant de l'homme, elles passent donc bien lentement sur ton âme attristée, les heures rapides !?... Pour que déjà tu sois épris de la Mort décharnée !

» Vis ton heure, bois ta seconde, imprudent! Pourquoi toujours chercher au fond de la coupe remplie?... Pour y trouver du fiel?!

» Vois ! Le vin est vermeil, et chaud le sang de tes artères, et fraîche la jeune fille comme une rose de mai !

» Brise ton corps de fatigue et laisse reposer ton âme lassée. La Mort est capricieuse ; elle fuit quand on l'appelle et se cache derrière les cyprès des tombes, comme la bergère de Virgile, entre les saules du ruisseau. Elle n'obéit aux ordres de personne.

» Vis, sois heureux. Grave sur ton front et sur tes reins ces sublimes paroles du royal Sardanapale :

» Mangez, buvez, aimez ; tout le reste n'est rien. »

*

» Là seulement est la sagesse des hommes et des nations! »

— « Je m'efforcerai, grand-père, de suivre vos conseils. Mais revenez souvent au chevet de mon lit. Les nuits sont longues, noires et discrètes. Et leur silence me fait frémir. Car je connais la cruauté des hommes et leur soif de sang. »

.... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien! — Ah laissez-moi rêver!!

XX

« Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin!

Malherbe.

Regardez la passer, la jeune fille aux yeux bleus, aux longs cheveux d'ébène, Sarah la poitrinaire!

Tristes sont ses traits délicats, mourante sa pauvre voix! Elle marche sur les feuilles tombées, elle se plaît avec les vieillards, elle pleure en caressant un enfant; les gens en santé lui font peur!

Souvent elle coupe une tresse de sa chevelure frissonnante pour l'envoyer aux plus joyeuses de ses compagnes. Quel autre présent pourrait faire son cœur, son cœur désolé?!

Souvent, de ses doigts maigres, elle frappe sa poitrine creusée par le mal, comme elle l'a vu faire au froid consolateur de ceux qui vont mourir, à l'homme noir, au médecin!

... Un matin, nous nous promenions. Elle s'appuyait, fatiguée, sur mon bras tremblant. Et j'avais peine à retenir mes larmes; elle était si belle, si malheureuse!

— « Ami, me dit-elle, tu es jeune, tu es bon. Devant toi sont étendus, comme des champs fertiles, longs jours de bonheur et longues nuits d'ivresse.

» Tu cueilleras des fleurs, des bleues et des rouges, des violettes, des marguerites à la couronne d'argent, des boutons d'or. Tu les sèmeras dans les cheveux de jeunes filles plus heureuses que la pauvre Sarah qui se meurt ! Et moi je partagerai ton allégresse, et je te bénirai depuis le séjour des anges !

» Je ne te demande pas cet amour fortuné, délire des sens, fait pour celles qui se portent bien. Car je serais consumée par cet amour comme l'humble bruyère, par l'incendie de la forêt.

» Mais je voudrais emporter le premier souffle de ton cœur. Oh ! donne-le moi par pitié ! Répands quelques vers sur mes paupières lassées, mes mains fiévreuses, mes joues brûlantes, et mes blanches dents qui vont devenir la pâture, oh ! la pâture des vers ! !....

» Viens, viens avec moi près des tombes des bienheureux ! Nous nous reposerons sur la terre brune. Et je serai la fiancée de ton âme. Et dans cette même place où nous aurons récité des vers, je demanderai qu'on me couche dans quelques jours. Et tu seras l'ange gardien de ma mort ; et je serai, je serai, moi, l'ange gardien de ta vie ! — Viens, oh ! viens sur les tombes des bienheureux, nous jurer le premier et le dernier de nos amours mortelles ! »

Elle dit. Et déployant son voile noir autour de ma tête, elle approcha de mes yeux ses yeux en pleurs, et regarda jusqu'au fond de mon âme à travers leur transparence.

Moi je crus que l'aile d'un ange avait touché mes cheveux et que je buvais toutes les larmes qui se forment par delà le ciel.

Et sur son beau front malade, j'imprimai, frémissant, la marque de mes lèvres. Et la pauvre enfant se laissa tomber, défaillante, dans mes bras. Je crus, moi, qu'elle ne se relèverait plus ! Et j'étais plus mort qu'elle ! Et je cherchais à faire renaître sa vie sous mes sanglots ardents ! !

Enfin les deux rangées de ses cils se séparèrent, et l'azur des cieux se réfléchit de nouveau dans l'azur de son œil...

— « Chante, ô chante ma mort, soupira-t-elle, mon bien-aimé ! »

Et moi, je chantai, je dis, je soupirai, ou plutôt je pleurai ce qui suit :

« Astres splendides, soleil sanglant, voûte étendue des cieux, étoiles et nuages, jetez un regard ami sur la jeune fille qui, lassée

de la terre, libre, et rêveuse, et malade, se rapproche, tremblante, de vos sphères infinies!

» Qu'elle soit la bienvenue dans le concert des mondes, comme la rose parmi les fleurs des jardins, comme la fauvette au milieu des petits oiseaux, comme chez nous, mortels, l'enfant qui voit le jour!

» Ame des Univers, souveraine Révolution! accorde-moi cette grâce, à moi qui ne t'ai jamais demandé rien, à moi qui perds la voix en chantant tes louanges, à moi qui dois mourir pour te faire vivre parmi les hommes. Fais-moi cette grâce, souveraine Révolution!

» ..... Je voudrais m'endormir, la tête sur son sein, avec une tresse de ses cheveux entre mes lèvres, mes dents contre ses dents, le battement de mon cœur attentif au battement de son cœur. Avec elle je voudrais mourir, et puis renaître dans la félicité suprême, et monter, et tourner, et m'agiter toujours, de mondes en mondes, de cieux en cieux!

» Eternité d'amour! Eternité d'existence, mouvement transformateur qui jamais ne s'arrête, extase, poésie, harmonies ineffables, infini de bonheur, la Vie, toujours la Vie!!... Voilà ce que je rêve auprès de ma Sarah qui va mourir!!...

» ...... Oh! qu'elle est belle ainsi, Sarah la poitrinaire, frappée par la rouge lueur du crépuscule! Elle ressemble au jonc fleuri qui expire le soir sur les eaux qui le pleurent! Mais pourquoi donc l'aimé-je autant? C'est que je divinise en elle l'Humanité d'aujourd'hui, pauvre race épuisée de souffrances qui ne se régénérera que dans la Mort!

» C'est qu'il est bon d'aimer! — Non pas un seul être, une seule famille, une seule nation, abrutissants attachements des bourgeois aux pensées étroites. Mais tous les êtres, toutes les familles, toutes les nations, tout ce qui se meut, tout ce qui respire, tout ce qui pense! L'Illusion, c'est le grand bonheur; la Réalité, c'est la misérable souffrance de chaque jour!

» ..... Respire, ma sœur bien-aimée, respire encore quelques jours pour me dire que tu m'aimes; que des mondes supérieurs tu pencheras vers moi ta belle tête heureuse; que tu répandras sur mon sommeil des pavots écarlates, et des marguerites argentées, sur les afflictions de ma vie.

» Encore une fois respire, ma colombe blanche, avant de prendre ton vol vers les cieux triomphants. Et promets-moi ton amour de morte, le seul, le véritable amour!

» Oh ! que n'ai-je tes ailes diaphanes et ton âme sublime pour m'élancer avec toi sur les abîmes, les abîmes de l'Eternité ! ! !... »

..... Mon chant la rendait trop heureuse. Et l'excès de son bonheur se traduisait par une souffrance déchirante, souffrance du regard et de la voix. Sa main convulsée pressait ma main ; sa pauvre poitrine se brisait !... Je m'arrêtai, je l'aurais fait mourir !.....

Je la reconduisis à sa famille en pleurs.

..... Huit jours après, elle avait pris son vol vers des mondes meilleurs, Sarah la poitrinaire, la sœur des anges !

Depuis je n'ai pas cessé de l'aimer, de l'appeler matin et soir, de suivre ses conseils, de m'inspirer à la pureté de son souffle divin. Dans les concerts d'en haut j'entends sa voix qui chante :

« Viva son io, e tu sei morto ancora
Diss' ella, e sarai semprè finchè giunga,
Per levarti di terra, l'ultim' ora. »

Petrarca.

Bienheureux morts ! protégez-nous !

..... Je rêve ! — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XXI

C'était au crépuscule du matin, l'heure des rêves sanglants !

Nicolas de Russie m'apparut avec son grand sabre et son grand panache. Il semblait horriblement vexé d'avoir enfin trouvé son maître ; il était propre et pimpant comme un caporal.

Je le reconnus parfaitement, bien que jamais je n'eusse vu que ses portraits.

..... C'était au crépuscule du matin, l'heure des rêves sanglants !

— Lui, s'adressant à moi du haut de ses grandeurs évanouïes : « Te voilà, beau diseur de prophéties, me fit-il ? Tu as bien deviné que je précipiterais la Guerre sur l'Europe, tu as bien compris que cette guerre serait la Révolution, et que les tsars de Russie recevraient les premiers le baptême socialiste. Moi, je ne me doute de tout cela que depuis ma mort. Mais voyons, habile homme, dis-moi quel sera mon rôle quand je reparaîtrai dans l'Humanité ? »

— Et moi à lui : « Je vais te le dire, Nicolas de Russie, colosse d'orgueil et de calcaire ! Tu seras tambour-major de l'armée d'invasion. Tu te montreras fier de ton allure martiale, du rappel des tambours battants, des cris des gamins sur ton passage ; tu balanceras de main de maître le bâton du commandement. Tu seras le plus grand par la taille, le premier dans les rangs, trois fois glorieux Nicolas !

« ... Tu entreras dans les villes fumantes, par le crépuscule du matin, à l'heure des rêves sanglants ! »

— « Aurai-je un cheval blanc, une belle décoration sur la poitrine, des aiguillettes d'or, un pantalon collant, des corsets, des saluts ?

— » Tu auras tout cela, Nicolas magnifique !

— » Bien parlé, garçon ! Je finirai par te prendre pour un prophète, et comme gage de ma satisfaction, je te donnerai quelque seigneurie de Crimée. »

— » Nicolas ! Nicolas ! Tu n'es plus que poussière ; et tu parles d'empire, de libéralités. La Mort t'a vaincu, superbe fils des Holstein-Gottorp ; moi, j'ai vaincu la Mort. Je puis te donner la parole de la prophétie qui survit aux ruines. Et toi, que me donnerais-tu, majesté décédée, qui n'as plus que six pieds sous la terre et point de place dessus. Va donc, pour voir, réclamer tes grands domaines à ceux qui les occupent ! La vraie puissance, c'est la Liberté ; la seule vérité, c'est la Prédiction !

» Nicolas ! Nicolas ! Tu n'avais de grand que le corps. Et sous la main de la Mort, le corps se brise comme verre. Moi j'avais la pensée. Je ne suis rien, tu étais tout sur la terre ; tu n'es plus rien, je serai quelque chose, car mes idées se répandront bientôt parmi les hommes. »

..... Bientôt, elles resplendiront comme le crépuscule des matins, comme un rêve sanglant !

— » Ne sais-tu pas que toute-puissante est ma volonté et que je puis t'anéantir d'un coup d'ukase? » reprit-il par habitude.

— » Tu te trompes, Nicolas! Deux gouttes d'un poison subtil, un pouce de fer, une balle de plomb, un coup de sang.... Et te voilà tordu! Tandis que je défie tous tes ukases d'anéantir ma pensée.

— » Tu me parais bien insolent, prophète?!

— » Je suis fier : c'est le droit de tout homme libre.

— » Continue!

— » Donc, tu seras tambour-major, tambour-major à cheval des Hulans et des Cosaques; on créera cette dignité tout exprès pour toi. Et afin qu'il ne manque rien au suprême ridicule de ton rôle, tu te figureras commander l'armée, tu enverras à tous les bataillons des trompettes déguisés en aides-de-camp. Les soldats t'appelleront par dérision l'Empereur des tambours.

» Et tu te prendras au sérieux. Et un jour que le véritable empereur passera près de toi, tu t'élanceras sur lui, l'épée nue. Et tu seras arrêté, garroté, jugé sur l'heure et enterré vif dans la Terre Promise de France. »

.... Cette exécution se fera par le crépuscule du matin, l'heure des rêves sanglants!

Le front du Tsar se plissa terriblement : ce fut le dernier reflet de son orgueil terrestre. Et puis il se prit à rire, disant : « tambour-major ou empereur, au fait, cela se vaut. Le doigt de la Destruction m'a touché, je suis revenu des vanités d'avant-tombe. — Mais toi qui sais si bien conter la bonne aventure aux autres, que deviendras-tu?

— » La réponse n'est pas difficile, Nicolas! Je serai grand philosophe ou grand fou : cela se vaut.

— » Décidément, tu es un vrai prophète... »

.... Et Nicolas disparut. Et moi je reste toujours sur la terre avec ma blessure au cœur.

.... Reviens me voir encore, Nicolas! au crépuscule du matin, l'heure des rêves sanglants!

XXII

« Quand je dis : mon lit me soulagera, ma couche emportera quelque chose de ma peine;

» Alors tu m'étonnes par des songes et tu me troubles par des visions.

»C'est pourquoi je choisirais d'être étranglé et de mourir plutôt que de conserver mes os.

» Je suis ennuyé de la vie, et je ne vivrai pas toujours. »

Livre de Job.

Qu'on m'apporte une bière, une bière et un linceul! — Je suis le fiancé de la Mort!!

Une belle bière à clous dorés! Un linceul aux larmes d'argent!

Je me coucherai dans la bière, je ceindrai le linceul autour de mes reins, comme une écharpe catalane!

Posez-moi sur le front la couronne d'immortelles et de noirs cyprès! — Je suis le fiancé de la Mort!!

En vérité, la belle couronne de gloire, que tu me tresses enfin, ô Poésie, ma mère! J'avais rêvé celle de chêne ou de laurier-rose, ou tout au moins d'épines.

Soit! Je prendrai les emblêmes qui me viennent. Aussi bien, je n'ai plus le temps d'en choisir d'autres.

Mettez-moi dans les mains de l'encens, de la myrrhe! — Je suis le fiancé de la mort!!

Je les ferai fumer sous mes narines. Et je rêverai que le monde m'a décerné la gloire. Et je la verrai certes mille fois plus belle que le monde ne peut la donner.

Laissez venir à la tête de mon lit le beau coq à la couleur de flamme! Je suis le fiancé de la Mort!!

Qu'il secoue ses ailes fraîches sur ma tête fatiguée! Qu'il chante

l'hymne éclatant du réveil à l'aurore, sa maîtresse. Et moi, je saluerai le soleil levant des résurrections.

Je suis le fiancé de la Mort.—Mes amours sont finies sur terre.

Passez sur ma poitrine la chemise de la bien-aimée. Je m'envelopperai dans ses plis flottants comme dans un nuage de souvenirs; je m'endormirai d'un beau rêve d'amour, le cœur battant!

J'emporterai dans les mondes sublimes le parfum de son haleine. l'harmonie de sa voix, ses soupirs entrecoupés, le frisson de sa main, l'ardeur de sa lèvre, la fraîcheur de ses dents.

Et quand je lui rapporterai tout cela dans l'existence prochaine, ma bien-aimée me reconnaîtra, et sur les deux paupières elle me baisera pour m'éveiller.

Je suis le fiancé de la Mort. — Mes travaux sont achevés sur terre.

Dispersez autour de moi, dans les vents, sur le sol, les notes que traçait ma main fiévreuse : j'en ai fait mon deuil. Je les foulerai sous mes pieds comme des feuilles mortes; je n'en emporterai que ce qui est essence.

Et dès le matin de mon réveil, dans la génération qui vient, je reprendrai ma plume abandonnée. Et chacun pourra suivre mes pensées d'aujourd'hui dans mes pensées de demain.

Mon âme sera revêtue d'une argile plus pure. Le développement des traditions humanitaires explique et nécessite la migration des âmes dans l'humanité. Hier j'étais Pythagore, et j'entrevoyais les lois générales des transformations. Demain je serai n'importe quel penseur, et je révélerai les mystères de la continuité des existences.

Aujourd'hui, je suis le fiancé de la Mort!

Je suis le fiancé de la Mort. — Mes relations sont tranchées sur terre.

Ouvre-moi tes entrailles, ô terre, terre du printemps, fleurie, miséricordieuse. Je veux me plonger dans tes vapeurs tièdes et renaître. Je veux un tombeau sans nom, sous le gazon des montagnes, près du torrent furieux. Au moins ne ferai-je plus souffrir personne. Je ne puis être enfin aimé qu'après ma mort.

Je suis le fiancé de la Mort!

Spectres et follets, sorcières et gnômes, suppliciés, justiciés,

bandits de tous les temps!... Formez autour de moi la ronde infernale! Le chat Mürr jouera du violon.

Enfourchez vos chevalets, torturés de Ribera! Monte ton coursier sauvage, hetman infortuné d'Ukraine, Mazeppa! Bonnivard, Ugolino, roulez-vous, éperdus, sur les cadavres de vos enfants morts. Fouillez, ô mes parents, vos économies dans mes entrailles; vous avez semé l'avarice, vous récolterez la Mort! Hurlez, Tantale et Prométhée! Râle, Lesurques, sur la machine infâme! Débats-toi, Montcharmont! Montcharmont!

Je suis le fiancé de la Mort!

Et quand viendra le jour d'hymen et de délivrance, formez autour de moi la ronde infernale. Le chat Mürr jouera du violon.

En attendant, je vais. A travers un monde cruel, je traîne la chaîne retentissante de mes tortures dernières. Et j'appelle ma fiancée, la Mort, comme aux premiers jours d'avril, le fauvette écarlate appelle la verdure de la nouvelle année.

Et quand elle viendra, la Désirée, la Mort qui rachète et ressuscite, je secouerai ma tête ainsi que font les chênés au soleil du printemps. Et les vents emporteront de ma tête tout ce qu'aura flétri le souffle des hivers. Et je n'aurai plus que des cheveux noirs comme l'aile du corbeau.

Je suis le fiancé de la Mort!

Formez autour de moi la ronde, la ronde infernale!! Le chat Mürr jouera du violon.

LE PROLÉTARIAT A TURIN.

L'ENFER SUR TERRE.

Annecy, Juin 1855.

« Per me si va nella città dolente,
Per me si va nell'eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente.
... Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate. »
Dante.

« DU TRAVAIL ET DU PLOMB ! ! »
Cri des révoltes.

I

Je veux chanter aux hommes un cantique nouveau, le cantique de leurs humiliations et de leurs souffrances aussi vieilles que le monde !

A mesure que j'éléverai ma voix sur la foule pressée, les hommes seront surpris que, depuis six mille ans, on s'obstine à chercher l'Enfer ailleurs que dans ce monde. Les petits ne seront plus paralysés dans leur révolte par la crainte des peines éternelles; la certitude de l'impunité n'encouragera plus les grands dans leurs quotidiennes rapines. Les bons prendront confiance,

les méchants trembleront. Nous ne lâcherons plus la proie pour l'ombre; nous ne remettrons plus le règlement de nos comptes courants à la vallée de Josaphat, au contrôle de Dieu. — Et tout n'en ira que mieux dans cette vallée d'angoisses!

La Vérité, la Justice, la Vengeance auront enfin leur jour! — Jour de deuil pour quelques-uns et d'allégresse pour la plupart, jour de colère et de réconciliation, de confusion et de triomphe, de terreur et d'espoir, de meurtre et de résurrection! Jour que les étoiles, le soleil et les eaux salueront trois fois heureux! Jour qui ne caressera que le dernier né de cette génération des rayons roses de son aurore! —

Gémissantes victimes d'un milieu plus fort qu'eux, les hommes connaîtront enfin le véritable péché d'origine, la pomme de cendres et de discordes dont parle le sublime poète des enfers. Ils se regarderont et verront qu'ils vivent entre eux comme le gui rampant avec le chêne fort. Alors ils maudiront le parasitisme de quelques-uns, les labeurs du grand nombre, la division d'intérêts inséparables, la tutelle qu'ils se sont imposée du plus petit au plus grand, du plus pauvre au plus riche. Ils maudiront la résignation au Mal, l'oubli du Droit, l'abandon de plus en plus complet de toutes les ressources nécessaires à la vie. Ils s'apercevront qu'ils ont débattu, consenti, légalisé, signé, contresigné, soussigné, paraphé cet abandon qui décrétait leur mort, et que minuta plus tard Malthus, l'inexorable chiffreur. Ils ne verront plus dans leurs malheurs ni le doigt de Dieu, ni la griffe du Diable, ni la ruse de la femme, ni le dard du serpent. Mais ils élèveront jusqu'à leur cœur la femme déshéritée, la véritable gardienne de leur repos; ils fouleront sous leurs pieds et l'ange, et l'archange, et l'aspic, et le dragon. Car l'homme n'a rien à craindre des puissances supérieures et occultes. Jamais il n'a reculé devant les obstacles qui traversaient sa voie, jamais il n'a cédé que devant les hommes. Son plus grand ennemi, c'est la société qu'il a faite sans consulter sa propre image. — La guerre est entre nous, et c'est la paix qu'il faut.

Pour ramener cette paix si désirable, pour découvrir nos enfers, pour vaincre l'ennemi, je ne descendrai pas sous terre, je ne monterai pas aux cieux. Car je ne suis ni Dante, ni Christ, mais celui qui vient après eux et voit l'avenir de moins loin. Car je ne veux pas intéresser les hommes à des douleurs imaginaires, et combattre à grand'peine des adversaires supposés. *Dieu merci,*

les maux et les ennemis ne manquent pas sur terre. — Et c'est sur terre qu'il faut les vaincre.

J'ai donc résolu d'alarmer mes semblables par l'exact récit de leurs souffrances réelles, de les absorber dans cette contemplation torturante : afin de les faire rougir d'eux-mêmes et de les soulever de la poussière où ils sont prosternés. J'ai juré de toucher de ma plume les plaies qu'ils abandonnent, d'y verser l'encre corrosive et la salive amère, et de faire saigner, sous ma rage, les cicatrices de l'honneur devenues insensibles.

Je ne serai pas complice, volontairement du moins, des gens de conciliation, des savants et des endormeurs ; je parlerai net et ferme ; je ne recommanderai pas à mes semblables de souffrir encore, de souffrir toujours. Mais je prendrai dans mes mains un rasoir tranchant et une botte de joncs serrés. Et quand les joncs se plaindront le plus fort, quand ils se reprocheront réciproquement leur gène, je trancherai le nœud qui les presse de ma lame de fer. Et je dirai :

« C'est ainsi, mes contemporains, que vous pouvez vous délivrer de toute souffrance, dès à présent et à jamais. Ne vous poursuivez plus, ne vous accusez plus, ne vous combattez plus dans vos personnes. Mais faites du contrat social qui vous blesse ce que je viens de faire de ce lien d'osier : des morceaux ! Délivrez-vous par la force de vos bras, par l'énergie de votre vouloir. Ou bien attendez que la Mort qui détruit tout vous enterre avec vos conventions injustes. — *Quia apud Dominum copiosa redemptio*, comme il est dit au psaume.

Je dirai seul le cantique de tristesse et de vengeance. Je ne demanderai pas au peuple le bruyant refrain de ses chœurs ; je ne supplierai pas les partis de propager mes strophes ; je n'irai pas dans les églises décrocher les harpes des prophètes suspendues aux clous d'or ; je ne ferai ni vers ni complaintes !

Je chanterai seul. Car les peuples sont insensibles aux misères des individus, et les partis en sont avides ; car les prêtres du passé se donnent pour prophètes et bercent les hommes aux psalmodies honteuses de leur mendicité ; car la Mesure harmonieuse fait oublier les paroles qu'elle secoue dans les plis brillants de sa robe.

Je chanterai seul. L'oubli général de la justice, l'humiliation du pauvre, l'outrecuidance du riche, la torpeur du peuple, la marche

indécise des événements, rien ne me fera changer les termes de ma juste et éternelle protestation.

Je chanterai seul. Quand le cerf pleure, quand les chiens fouillent à plein museau ses entrailles fumantes, quand les hommes s'enivrent de ce carnage, l'inflexible son du cor domine tout cela! Donc je sonnerai le HALLALI du Prolétariat égorgé par le Monopole. Ma voix claire et vibrante constatera la vérité dans toute son amertume, elle dénoncera l'assassinat qui se commet sur terre. Vienne ensuite la Vengeance à l'heure qu'il lui conviendra de choisir, je me serai mis en paix avec ma conscience d'artiste, de révolutionnaire et d'honnête homme!

Je suis au milieu de la vie. L'Illusion a traversé ma tête sans blâser mon cœur, le Désespoir a mordu mon sein sans altérer ma foi dans la Révolution. Je n'ai pas assez fréquenté les hommes pour tremper dans leurs tristes calculs; je n'ai pas vécu dans une solitude assez close pour méconnaître les tendances des sociétés. Je me trouve précisément dans les conditions favorables pour dire les misères et les espérances de mes pareils, pour pénétrer dans tous les cercles de notre Enfer, pour recueillir les plaintes des ouvriers à perpétuité, pauvres forçats de naissance qui supportent le poids du jour et de la chaleur; qui roulent, sous leurs pieds meurtris, le rocher de Sisiphe : je veux dire le boulet du travail forcé!

Muse des cieux obscurcis, toi dont le regard sombre attend toute la nuit l'étoile du matin, l'étoile d'espérance, Douleur! prête-moi tes soupirs! Et toi, mâle Courage qui permets à l'ouvrier de subir ses rudes peines, inspire-moi : pour que je lui donne conscience de tout ce qui détruit son corps, de tout ce qui dégrade son âme, de tout ce que son bras peut abattre dans sa bonne cause! Réveillez-vous, mes sens; toi mon estomac, crie ta douleur ordinaire; regardez, vous les yeux de mon intelligence :

Voici. Le voile qui couvre la Passion du pauvre se déchire en long et en travers; le vent qui gémit en écarte les lambeaux. Et ma vue plonge derrière, sur un spectacle affreux :

Les affamés se disputent dans les ruisseaux les miettes que les repus y laissent tomber avec dédain. Ce qui coule, ce sont des flots de larmes, des sueurs profuses, des rivières de sang. Ce qui sent mauvais, ce qui attire les mouches, ce sont des chairs baveuses, des plaies grises, malignes et gangrenées. Ce qui blan-

chit, vieillit, fend le cœur et épuise, ce sont les tremblements causés par les métaux; ce sont les fièvres, les fléaux, les disettes, les grèves, les misères, les asphyxies, les homicides, infanticides et suicides dont le nombre va chaque jour croissant, ainsi que les flammes dans un incendie qu'on ne veut pas éteindre!

L'Enfer est sur la Terre!

II

Pleurez, femmes de Piémont! L'exploiteur vous dérobe les hommes pleins de force; il en fait des cadavres qu'il vous rend juste à temps pour les porter en terre!

La vraie guerre de Russie, l'éternel assaut de Sébastopol, le combat meurtrier de chaque jour, c'est celui que le bras nud livre au capital bardé de fer. Dans les ateliers, la gloire ne chante pas de fanfare éclatante, le canon ne crie point de sa voix homicide, le sang ne coule pas. Mais la Mort frappe sûrement, et les blessures qu'on y reçoit ne pardonnent jamais. Mais personne encore n'est revenu de cette maladie lente qui s'appelle le travail à la tâche, à la force, à la journée; le travail du prolétaire, du serf, de l'esclave, de l'homme qui ne s'appartient plus!

Femmes de Piémont, que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes! Vos mortelles souffrances, vos regards suppliants, votre maigreur, la pâleur de vos traits rendront peut-être à vos amants, à vos fils, à vos pères la force de s'affranchir, de vivre enfin comme il convient à des hommes!

Pleurez, femmes de Piémont, comme pleuraient les braves, les Italiennes d'autrefois. Pleurez pour rendre furieux ceux qui vous aiment, non pour les attendrir. Pleurez, criez vengeance, et déposez à leurs pieds et du fer et des torches. Qu'ils ne vous caressent plus de leurs mains durcies par l'avilissant labeur! Qu'ils soient rendus par vous aux joies de l'amour, du bonheur! Que la femme sauve l'homme, l'homme qui n'a plus ni force, ni vouloir, ni conscience de ce qu'il vaut!

Pleurez, femmes de Piémont! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil

offensé. Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts !

O Nature ! pourquoi sourire si joyeusement à la pauvre Italie ? Pourquoi lui prodiguer le beau soleil, les ruisseaux, la verdure, les brises embaumées, l'atmosphère diaphane, les fruits d'or et de pourpre et les cieux d'azur ? Pourquoi tant de splendeur sur ses misères si noires ? Pourquoi des décors de paradis sur ses drames d'enfer ?

Hélas ! partout où l'homme passe, il traîne après lui la disette et la mort; on peut suivre sa trace aux cadavres des pauvres étendus sur sa voie. Il ruine les contrées fertiles, il convertit en déserts les villes peuplées; il assombrit le pavillon si pur qui brille sur sa tête. Le travail forcé, le paupérisme, la maladie, la servitude le suivent partout comme une meute vorace !

Hélas ! la Misère étend sur le monde râlant ses deux bras qui grandissent. Où qu'il fuie, le prolétaire foule un sol occupé déjà; c'est pour d'autres qu'il sème, pour d'autres qui se croient dans leur droit en l'épuisant. Où qu'il naisse, le prolétaire vit pour travailler et ne travaille pas pour vivre, mais pour suer, souffrir, maigrir, dépérir et mourir avant l'âge !

Hélas ! dans aucune ville d'Europe la détresse de l'ouvrier n'est plus grande que dans la belle cité de Turin. Nulle part elle n'est plus dépourvue de ressources, plus privée de remèdes, plus menaçante de s'éterniser. Nulle part le travailleur n'est aussi maltraité par le patron, aussi délaissé du pouvoir et des partis, aussi réduit à l'isolement, à la résignation. Nulle part il n'est plus morne, plus souffrant, plus chétif, plus désolant à voir. C'est ici que l'homme endure réellement l'exil, le martyre, le crucifiement de l'âme et du corps. C'est ici qu'il voit passer la vie des autres du fond de son tombeau !

Pleurez, femmes de Piémont ! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes ! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil offensé ! Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts !

J'ai suivi le prolétaire piémontais pendant sa vie. Sur l'honneur, je ne croyais pas que le soleil pût éclairer des maux semblables. Et j'ai trouvé mon sort bienheureux en le comparant à son sort. Et j'ai béni l'exil qui m'amenait en face de cette misère navrante et centuplait la sensibilité de mon cœur. Et j'ai fait taire

ma propre douleur pour décrire sa douleur. Et j'ai déposé sur la table où j'écris un rameau de cyprès. Et je me suis renfermé dans les ténèbres. Et je n'ai parlé de rien, avec personne, pendant toute une semaine, pour n'être pas distrait de la tâche sacrée que j'avais juré d'accomplir. Et tout ce que j'ai vu, je le rapporte ici.

A Turin, l'ouvrier travaille de six heures du matin à dix heures du soir pour vingt-cinq sous en moyenne. Il est logé dans quelque trou de mur ; pour être plus exact, je devrais dire qu'il *perche* dans des mansardes délabrées où se réjouissent les vents, la pluie, les grandes chaleurs et les oiseaux de nuit. On lui fait sécher les maisons neuves et achever les vieilles. Il couche sur la paille humide, marche sous le haillon, ne connaît d'autre feu que celui de la forge. Il ne boit que de l'eau. Sa nourriture habituelle se compose de pain noir et de *polenta,* de fruits malsains ; jamais de viande n'a craqué sous sa dent. Une heure lui est accordée pour manger dans le jour, une heure exactement ! Car telle est l'avarice, l'inhumanité, la brutale, cynique et ignoble convoitise des patrons qu'ils poursuivent leurs malheureux esclaves comme des têtes de bétail, de peur qu'ils ne leur volent une seconde de temps, une goutte de sang ou un effort de muscles.

Oh damnation, désespoir et rage ! Oui, pour vingt-cinq sous l'homme le plus grossier peut acquérir aujourd'hui la *propriété* d'un autre homme ! Pour vingt-cinq sous il a le droit de faire tout ce qu'il veut de cet autre homme, de le courber sous les fardeaux, de le forcer à la tâche, de le rôtir au feu, de le faire mourir de faim. Car cet autre homme est à lui depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds, d'une aurore à l'autre, et de nuit et de jour.

Oui, de nuit et de jour ! Hélas ! quand l'astre tout puissant est rendu de fatigue ; quand sur les arbres, parmi les herbes hautes, dans les maisons heureuses, tous les êtres vivants s'abandonnent au repos ; quand la nature est calme et murmurante ; quand la voluptueuse lassitude détend les membres ; quand le sommeil promène par les artères ses douces caresses ; quand le souffle égal d'une paisible respiration s'échappe de toutes les poitrines : quand tout se renouvelle...

C'est alors que l'ouvrier piémontais doit vieillir, se détruire, s'épuiser, s'user, sécher à la corvée ! Trois nuits sur six, il lui faut reprendre la tâche au moment où il espérait la quitter ; il lui faut s'affaisser sur elle avec l'estomac vide jusqu'à ce que son cœur se soulève de dégoût, jusqu'à ce qu'il en soit exténué, jusqu'à ce

qu'il en rêve, jusqu'à ce qu'il en devienne fou, jusqu'à ce que la tristesse s'empare de son âme au point de ne plus lui permettre de ressentir la virginité d'une impression quelconque. Et s'il ne le fait pas, c'est le renvoi de l'atelier, la suppression du salaire et du pain, la mort..... Le Droit du patron va jusque-là !

Pourquoi le jour et la nuit se succèdent-ils dans les cieux, quand, sur la terre, les hommes n'en tiennent pas compte? Pourquoi les pauvres ne jouissent-ils ni de l'ombre ni de la chaleur? Pourquoi le soleil se lève-t-il, se couche-t-il sur leur triste travail? Pourquoi la lune favorise-t-elle tant d'assassinats de sa douce lumière?

Pourquoi, pourquoi se prolonge la vie de l'homme qui ne sert qu'à détruire les autres? Pourquoi sa santé, l'éclat de ses yeux, la finesse de son oreille, la lucidité de son intelligence? Pourquoi ses héritiers enfin, puisque tout cela commet le mal de propos délibéré, sans remords?

Pourquoi les pauvres sont-ils pris dans un cercle de maux si serré, si fatal qu'il leur faille encore faire bonne mine à leurs bourreaux, quand ils devraient en tirer justice avec les ongles et les dents?

Pourquoi l'intérêt privilégié du capital, la dépréciation, la non-valeur du travail? Pourquoi la nécessité de l'existence dans des temps comme les nôtres? Pourquoi l'exploitation, le salariat, le paupérisme? Pourquoi la Civilisation de la propriété?

Et comment la détruire? Que faire contre elle?... Des grèves? On les dissipe avec le fer et le plomb. — Des révolutions? On les achète avec l'or. — Des livres, des doctrines? On les étouffe. — Des journaux, des constitutions? La censure les interdit, l'ambition les dénature, l'hypocrisie les efface, le bon sens public les déchire : on ne lit plus, d'ailleurs.

Le fer seul est plus fort que l'argent. — Ce qu'il faut pour nous délivrer, c'est le bouleversement du monde, le sac de l'Occident, l'invasion du Nord. Je le dirai, je le crierai tant que je n'entendrai pas les coursiers de l'Ukraine hennir à la porte des bourgeois moitié-morts. Pas un ouvrier ne sera délivré sans cela, pas un abus ne sera détruit. Et toutes les révolutions qui éclateront jusque-là dans l'Occident ne serviront qu'à rendre les rapports du maître et du salarié plus iniques encore.

Pleurez, femmes de Piémont! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil

offensé ! Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts !

Mais vous ignorez donc, exploiteurs misérables, qu'il faut du fer au sang et de la fibre aux muscles pour que l'homme s'entretienne ? Vous ne savez donc pas que ses forces ne se réparent point d'elles-mêmes, qu'elles ne se refont qu'avec le vin, la viande, l'air, le mouvement, le repos et le sommeil. Je vous le dis : Un ressort ne saurait être toujours tendu. L'homme ne prête pas comme une substance élastique. On perd quand on veut économiser sur lui ; ce n'est jamais impunément qu'on le tente !

Le repos a des droits qui ne périment pas; le travailleur qu'on prive de tout ce qui est nécessaire à la vie ne trouve plus en lui-même ni l'énergie, ni l'intelligence désirables pour soigner son travail. L'émulation lui manque ; son bras devient inerte, sa tête sans vouloir. On le voit s'endormir de jour quand il n'a pu se coucher la nuit ; il met quatre heures à faire ce qui n'en voudrait qu'une. Il est tellement déprimé, flétri par l'esclavage, tellement fait à la chaîne que, dans les heures de repos même, il se promène tristement autour de l'atelier de son maître. Il est là, bras croisés, dans l'attitude d'un être las de la vie, ne sachant diriger ses pas ailleurs, ne le pouvant point, ne le voulant point, entrant, sortant, mangeant, buvant au son d'une cloche, comme font les troupeaux.

Ah ! qu'elle est profonde, indélébile l'empreinte que laisse la servitude sur une face humaine : rien ne saurait l'effacer. Il n'est pas besoin de marquer d'un signe infamant les forçats du travail ; chacun de leurs traits et de leurs mouvements trahit le sceau fatal ! Ils ont le dos voûté, la démarche pesante, la face terreuse, verte comme celle d'un cadavre qu'on aurait exhumé. Quand un homme a subi dix ans de cette condamnation à perpétuité, rien ne le relève plus ; le mal est dans son sang, l'incurable mal de la misère !

O moderne Ixion, que ta roue tourne vite ! Comme elle te broie, te déchire ; comme elle verse ton sang vermeil ! Jour par jour, goutte à goutte, ta vie non réparée s'écoule ainsi qu'un fleuve dont la source est tarie ! Un muscle après un autre, puis les poumons, le cœur et le cerveau si fin : tout y passe à son tour ! Notre sol est jonché des débris d'hommes que l'industrie disperse ; la terre est transformée en un champ de détresse qui ne produit plus que des ronces ! Et sur sa face souillée le monde

se promène, danse, communie, présente des offrandes aux Dieux et des impôts aux rois, mène équipages et noces et pompes triomphales !

Voilà pourtant ce que vous faites, ô riches, de l'homme votre semblable ! Vous ne lui laissez que la douleur pour aiguillon et conscience de sa misérable vie ! La terre, dites-vous, n'est peuplée que pour vos ravages ! Et vous moissonnez parmi les foules humaines avec une faucille d'or, les deux pieds dans le sang ! Et vous semez la mort avec les os des cadavres immolés à vos convoitises ! Et vous allez ainsi jusqu'au bout du sillon, ne trouvant jamais la graine trop abondante, ne vous fatiguant jamais de la recueillir et de la jeter au sol.

Ne vous êtes-vous jamais demandé, par hasard, ce que deviennent le sang, la chair et l'âme qui disparaissent ? Ignorez-vous que l'être est immortel dans son essence, que le déshérité renaît sans cesse avec son oppresseur, qu'ils sont liés l'un à l'autre par les étroites chaînes d'une justice terrible ?

Ah ! quand vous buvez joyeusement le jus vermeil de la vigne, quand vous mangez avec appétit la viande succulente des animaux, ne craignez-vous pas que ce vin ne vous empoisonne, que ces aliments ne vous nourrissent point ? Ne sont-ils pas malades, appauvris, comme le sang et la chair du travailleur que vous avez viciés par vos exactions ? Et quand il vous naît des enfants, quand ils se révoltent contre la tyrannie paternelle, quand ils embrassent la cause du peuple contre celle de ses exploiteurs, ne reconnaissez-vous point en eux les âmes vengeresses de ceux que vous avez mis à mort ?

Commettre l'inquité, sachez-le, c'est éterniser la peine. Le mal fait à l'homme par l'homme revient sur l'homme par l'homme : Tout s'acquitte, tout se rend sur la terre : tortures et récompenses. Une stricte rémunération de tous nos actes, telle est la Providence ; elle règne ici-bas : c'est nous qui la faisons à notre image. Il n'est pas d'autre enfer, pas d'autre purgatoire que ceux du Paupérisme et de la Médiocrité ; chaque fraction sociale y passe à son tour, de siècle en siècle. Le pauvre d'aujourd'hui sera le riche de demain, tant qu'il y aura parmi les hommes opulence et misère.

Pleurez, femmes de Piémont ! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes ! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil offensé ! Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts !

J'ai vu le cadavre de l'ouvrier piémontais. Et la Mort, qui ne ment pas, m'a montré ce que faisait du corps de l'homme une existence de privations et de misères. En voici la description :

Estomac réduit aux proportions de celui d'un oiseau, couvert de cicatrices, d'indurations, de mille plaies chroniques. — Chacune de ces plaies provient d'un jeûne, et chaque jeûne reproduit une plaie. On peut suivre ainsi les dates de toutes les épreuves que ces malheureux corps ont traversées dans cette vie. — Muscles amincis, amaigris, infiltrés, réduits à une substance d'un blanc-jaunâtre qui se déchire sous la pression du doigt. — Lèvres pâles, plombées; l'angoisse leur a fait prendre l'habitude de la contraction. — Artères et veines rétrécies, flasques. — Cœur élargi, relâché, altéré dans sa structure intime, d'une fibre sans consistance. — Cerveau ramolli, gonflé d'un sang verdâtre, parsemé de dépôts calcaires : ce sont autant de traces des appréhensions désespérantes qui tourmentaient l'ouvrier dans son travail de chaque jour. — Sang raréfié dans ses éléments plastiques, substantiels, essentiels à la reproduction des forces agissantes. — Système nerveux dominant tous les autres, comme sur les cadavres des gens de lettres....

Et voilà donc où tant de travail aboutit! A la langueur dans la vie, à la rapide venue de la mort, à la table de dissection! La tombe ne s'ouvre-t-elle pas assez vite sous l'homme fragile qu'il prenne à tâche de la creuser ainsi? Ah maudit soit l'instinct qui nous rattache à l'existence! Que de douleurs s'épargnerait l'ouvrier en se laissant aller au long sommeil! Que de coupes amères écartées de ses lèvres!

Moi, voyant cette carrière d'angoisses, je leur ai souvent demandé comment ils pouvaient la subir. Oui, j'ai eu ce courage. Eux m'ont fait la plus éloquente des réponses ; ils ont pris leurs enfants dans leurs bras et les ont embrassés. Et ces pauvres petits souriaient si doucement, leurs pères les aimaient tant, ils se consolaient si souvent près d'eux et de leurs mères, que j'ai gardé pour mon âme les tristes réflexions qui m'obsédaient.

Je pensais : Pourquoi le pauvre aime-t-il quand le riche ne lui en laisse pas la faculté? Pourquoi le travailleur anime-t-il la poussière du souffle de la vie? Pourquoi reproduit-il son image désolée? Ne l'a-t-il pas vue bien triste, bien plaintive dans les ruisseaux grondeurs? N'a-t-il pas trop souvent médité d'en finir au fond des verts abîmes? Pourquoi donc se créer à lui-même de

nouvelles tortures? Pourquoi donner, avec la lumière, le funeste don de souffrir à des êtres qui le lui reprocheront un jour?...

Damnation! A notre époque maudite, la vie naît abondamment de la misère; elle la recrée, l'entretient, la développe, la fouette, la provoque. Et telle est la fatalité de la situation, que ni l'une ni l'autre ne peuvent céder, qu'elles ne cesseront pas de s'embrasser, de s'engendrer. Telle est la malédiction, que du travail forcé renaîtra sans cesse l'attrait à l'accouplement, le besoin de consolation qui attire les sexes l'un vers l'autre.

Cercle infernal! Hélas pourquoi la fécondité, le travail, l'existence, tout ce qui devrait nous rendre heureux est-il frappé de stérilité, de tristesse, de réprobation? Pourquoi l'Amour si fort pour produire le bien, pourquoi la Mort si forte pour détruire le mal ajoutent-ils encore aux infortunes du pauvre? Pourquoi la femme, les enfants et les baisers de son cœur sont-ils maudits, sont-ils perdus?

Société, société, c'est toi l'honnête, la considérée, la puissante Babel, l'infâme, la recéleuse, l'empoisonneuse, la concubine des voleurs qui repasses en silence le couteau des homicides. Tu forces l'homme robuste à maudire la virilité de ses reins, et la mère de famille à déplorer la fécondité de ses entrailles! Tu rends la volupté détestable au pauvre, tu sèmes sa couche d'épouvantements! Tu lui fais désirer d'être pris d'une invincible répulsion d'amour! Et quand ses pauvres enfants lui tendent leurs petits bras roses, c'est encore toi, mégère, qui couvres la franchise de ses traits d'un masque de férocité terrible, et fais germer dans son cœur, vingt fois l'an, l'abominable, l'irrésistible pensée de broyer la tête de ses enfants entre les mors de son étau!

Pleurez, femmes de Piémont! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil offensé! Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts!

Le patron pénètre dans le cœur de l'ouvrier; il en extrait tous les sucs de la vie, puis, impuni, s'en retire avec la même facilité que la guêpe, du casque d'une fleur. Il laisse derrière lui bien des cadavres, et pas un remords, pas un regret, pas même une réputation douteuse. Son œil est dur comme du verre, son cœur ne bat plus que sous l'impulsion de la peur.

— Le PATRON, nom trompeur, amère ironie dans la langue de ces temps détestables! Le patron d'autrefois, c'était le patricien

aux manières bienveillantes, le guerrier fort, le bon riche, le bon larron qui prenait soin de ne pas laisser mourir le faible et l'indigent. Le patron d'aujourd'hui, c'est une sorte de chiffonnier décrassé, liardeur, qui dévore la substance du pauvre et ramasse sur ses établis le restant du pain de sa détresse! —

Il y a tant de misère dans ce pays; le travail y est si pénible, si perpétuellement ingrat, le sommeil si rare, la nourriture tellement insuffisante que la race des travailleurs s'y est appauvrie. Vous la voyez malingre, rachitique, contrefaite, hébétée, presque sans vie, se traîner le dimanche sous les brillants portiques. — Comme si la croix du travail forcé n'était pas assez lourde pour faire fléchir les plus forts, et qu'il fallut y ajouter celle de la déformation!

Il y a tant de cupidité dans ce pays, la soif du gain y est si grande, la rapacité, la barbarie, l'exploitation y marchent avec tant d'impudeur à visage découvert, que l'entrepreneur, après avoir ruiné la constitution des malheureux ouvriers, prélève sur eux l'escompte de leurs infirmités. De sorte qu'il peut faire le calcul des bénéfices que lui rapporte la dénaturation de ses semblables; de sorte qu'il la produit, l'entretient à dessein et ne s'en cache pas! — Nous trouvons barbares les Chinois qui brisent le pied de leurs femmes pour les rendre plus jolies et plus fidèles, tandis qu'il nous semble très-simple que les Européens mutilent les travailleurs pour leur ôter toute force et tout courage. En vérité, nous sommes des cannibales *très comme il faut!*

Il y a tant de cupidité dans ce pays que le patron renvoie sans pitié le plus habile, le plus assidu, le plus ancien de ses ouvriers, dès qu'il en trouve un autre qui puisse faire à peu près aussi bien pour un prix inférieur. — L'homme ne s'attache plus à l'homme que comme le tigre à la gazelle, pour le dévorer!

Il y a tant de misère dans ce pays que le travailleur est obligé de subir toutes les conditions de son maître, de lui faire crédit plusieurs semaines, de passer les fêtes et les nuits au même prix que les jours, de gagner des médailles d'or pour un morceau de pain! — Le capital achète tout, revend tout, corrompt tout. Le civilisé, c'est l'homme au masque d'argent!

Il y a tant de misère dans ce pays que le maigre salaire de l'ouvrier doit encore suffire pour sa famille, et qu'il lui faut entre-

tenir souvent six ou sept personnes avec sa paie du jour. Car les femmes et les enfants ne reçoivent pas cinquante centimes en moyenne quand ils travaillent, et c'est rarement qu'ils trouvent à gagner leur vie. — Travailler, jeûner, veiller, mourir : c'est le refrain de l'indigence !

Il y a tant de cupidité dans ce pays qu'on a calculé jusqu'au dernier morceau de pain indispensable à la réparation de la machine ouvrière, et que jamais il ne lui est donné plus. — O désolation, profanation de la nature humaine ! On graisse l'instrument, on maigrit l'ouvrier. Et bien souvent l'un est réduit à lécher le fer crasseux de l'autre !

Il y a tant de cupidité dans ce pays que l'homme cultive, récolte et vend les fruits de la terre sans plus y goûter que le panier qui les contient. Le vigneron ne connaît pas la saveur du raisin, le fermier porte le beau froment au marché et se gonfle de mauvaise farine d'orge et de maïs. Les travaux des champs sont plus dépréciés encore que ceux de la ville. Dans les villages, bien des enfants, bien des vieillards meurent de faim : on dit que c'est du choléra ! Pourvu que l'ouvrier semble vivre, pourvu qu'il rapporte tant par jour à celui qui l'exploite, qu'importe s'il existe réellement, s'il se meut et s'il pense ? — Plus l'homme se rapproche de la brute pour la patience et la sobriété, mieux il convient à son maître.

Il y a tant de misère dans ce pays ; le travailleur y est tellement abandonné, méconnu, méprisé par les intrigants politiques, les partis les plus avancés s'inquiètent si peu des droits organiques de l'homme, que dans leurs plus affreux désespoirs, dans leurs plus grandes famines, les ouvriers manquent de toute direction, de tout conseil. — Il n'est pas d'association ouvrière à Turin, pas une grève n'y est possible faute de ressources et d'énergie !

Il y a tant de misère dans ce pays que, pour fuir l'angoisse de son âme, le pauvre doit souvent se réfugier dans les bras de l'ivresse. — L'Ivresse ! la fausse bonne fille aux joues roses de feux et non de fraîcheur, la consolation dernière, plus assassine encore que la Prostitution ! Autant d'hommes la fréquentent, autant meurent promptement dans des douleurs atroces ! Elle les endort sur son sein râlant, verse à leur estomac des liqueurs corrosives, ce que l'on nomme l'eau-de-vie, les boissons cordiales,

ce que j'appelle l'eau-de-mort, les poisons desséchants, qui dissolvent les tissus, les brûlent, les carbonisent et ne trompent la faim que pour l'exaspérer!

Il y a tant de misère dans ce pays que souvent le travailleur envie le sort du prisonnier et du mendiant. Il tend la main à ceux qui passent, il se fait enfermer pour être sûr d'un gîte, pour conjurer la faim! Souvent aussi, dans cette extrémité, il conduit ses enfants et sa femme sur la place, les fait chanter, danser, égayer le public, quand ils ont la mort dans l'âme, quand lui, l'infortuné, souffre encore bien plus qu'eux!

Il y a tant de misère dans ce pays que les plus chers instincts de la nature finissent par céder à la nécessité. L'inexorable paupérisme engendre la prostitution occulte et précoce. L'ouvrier, manquant de tout, ne doit pas voir le déshonneur de sa femme, la vente de son enfant et les messieurs bien mis qui frappent à sa porte pour introduire l'opprobre en son pauvre foyer. Il doit ne pas ressentir les plus mortels outrages; il lui faut rester sourd aux réclamations de sa dignité, poser une main de glace sur les battements de son cœur et mille fois mourir de rage et de dégoût.

Il y a tant de misère dans ce pays que le travailleur est dépossédé de tout ce qui rendrait sa vie plus douce : des jouissances de l'esprit, des épanchements du cœur, des purs baisers des siens, de la paix de son âme. On lui a tout pris; on a déformé son corps, souillé sa conscience, laissé son intelligence en friche comme un triste marais!

Ah si l'on pouvait réunir toutes les lamentations, tous les blasphêmes échappés à la patience du pauvre, toutes les larmes qu'il répand, tous les sanglots qu'il dévore, la voix des échos en serait obscurcie, les abîmes des océans et des enfers ne sauraient contenir tant de tortures. Et pourtant combien il faut qu'il en soit encore versé, de pleurs amers, avant que le dernier fasse déborder la coupe de bronze que l'impitoyable Monopole toujours présente aux hommes de sa main décharnée!

Ainsi le veut ce siècle! Tout ce qui est éternel, immatériel en nous, il faut le sacrifier à tout ce qui temporel, fait d'argile et de fange, rebutant, fatigant de quotidiennes nécessités. L'âme est esclave du corps, la pensée du besoin; l'enveloppe étouffe l'essence; l'inspiration, l'honneur, l'amour, la liberté, la dignité d'un homme dépendent de l'état de son estomac.

*

Etrange dégradation de la nature vivante ! Suicide éternel ! En quoi la mort diffère-t-elle donc tant d'une pareille existence ? Je le répète, je la trouve plus rapide, plus franche, escortée de moins d'angoisses et de terreurs : ce n'est qu'un mauvais quart-d'heure à passer !

Pleurez, femmes de Piémont ! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes ! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil offensé ! Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts !

Ah comment l'homme ne maudirait-il pas la puissance de l'homme, les merveilleuses découvertes de l'industrie, le génie, la richesse, la gloire qui tournent contre lui ? Quand ses mouvements sont paralysés par ceux des machines, quand il se sent emprisonné, gémissante victime d'une transformation gigantesque, dans une écorce de fer, comment ne chercherait-il pas à la briser ? Certes il reconnaît que la machine est belle, qu'elle fait plus de travail que l'homme et pourrait lui épargner beaucoup de peine ; mais il voit aussi qu'elle fonctionne à son détriment, qu'elle lui ravit son pain.

Et pourquoi cela ? Parce que nous traversons une phase de transition, de décadence et de préparation, phase ambigüe, critique, marquée par la souffrance des personnes, la tension des choses, le déchaînement des désirs et l'insuffisance des ressources. Nous ne pouvons encore détacher nos corps du passé, et déjà nos aspirations entraînent nos esprits vers l'avenir : de là dilacération plus écartelante chaque jour. Les machines actuellement inventées s'appliquent sur la société d'aujourd'hui comme des membres de géant s'adapteraient sur un tronc de nain. Elles ne fonctionneront avantageusement pour tous que dans l'avenir, quand les richesses sociales plus équitablement, plus généralement réparties permettront une consommation immense qui s'accompagnera d'une production proportionnelle.

De l'absence de toute justice distributive il résulte que les machines destinées à faire le bonheur de l'humanité dans l'avenir, contribuent, quant au présent, à assurer son malheur ; — qu'elles sont nuisibles à tous, bien qu'elles paraissent favorables à quelques-uns ; — qu'elles sont dirigées par le monopole,

qu'elles travaillent pour lui, c'est-à-dire avarement, mesquinement, épargnant, s'arrêtant, calculant sur des intérêts exceptionnels. — Toutes conditions déplorables qui éternisent le Privilége, c'est-à-dire l'expropriation de tous au profit de quelques-uns, la misère pour les premiers, la malédiction, les soucis, les remords pour les seconds. — Privilége étrange en effet, celui que tous veulent conserver et qui ne profite en définitive à personne, la roue rapide de la fortune précipitant les hommes en un instant du faîte des grandeurs au gouffre d'infortune ! — Mirage d'un faux bonheur, nous détournant de la poursuite du bonheur véritable qui, pareil au soleil de justice, nous réchauffera tous sans brûler personne.

Révolution, grande déesse à la marche inflexible, faut-il te bénir, faut-il te maudire, toi qui n'avances qu'en brisant, en déchirant ? Faut-il seulement relever nos morts, et pleurer, et leur donner sépulture paisible, et te regarder courir, locomotive ardente, sur tes rails enflammés ? Faut-il que l'ouvrier détruise les machines ? Faut-il qu'il les adore ?

Ni l'un ni l'autre. La question n'est pas là. Les machines sont des instruments, elles reçoivent l'impulsion d'une volonté : voilà tout. Quant à l'intelligence qui les dirige, elle est mue par la justice ou par l'iniquité. Le principe d'aubaine est-il juste ? Est-ce légitimement que l'Etat et les compagnies capitalistes exploitent avec privilége exclusif les découvertes de l'industrie moderne? C'est aux intéressés à résoudre cette question dans la droiture de leurs cœurs. Moi, j'ai prononcé, dans ma conscience impartiale et tranquille, l'arrêt de destruction de la propriété. Dans une révolution nouvelle, ce n'est pas la machine que je briserais, c'est le code civil que je livrerais aux flammes; c'est le retour de l'abus et de l'héritage dans la jouissance que je voudrais prévenir à tout prix ; ce sont les droits du travail que je consacrerais définitivement ainsi dans l'organisme des sociétés.

Tant que les choses iront autrement, on peut bien dire qu'elles iront mal. Tant que les individus ne pourront pas tous employer leurs facultés et satisfaire leurs besoins, on peut bien voir qu'ils souffriront. Tant que des mécanismes tout-puissants de production seront mis en balance avec des ressources de consommation parcimonieuses, misérables, avec une répartition capricieuse, agioteuse, injuste, on peut bien compter qu'il y aura disharmonie dans la constitution sociale, hausse et baisse désastreuses, flux et reflux meurtriers, coups de bourse, coups de banque,

bank-notes, banquiers, banquistes, banqueroutiers et banqueroutes. Tout d'abord la concurrence fera des offres supérieures aux demandes, mais elle ne pourra pas les renouveler longtemps faute de consommateurs. Et alors les plus riches entrepreneurs resteront maîtres absolus d'un marché limité qu'ils exploiteront avec des capitaux et des ateliers considérables, — leur propriété. D'où résultera que les tarifs de vente et d'achat, le prix de revient, le taux des bénéfices, le nombre et le salaire des ouvriers, les conditions et heures de travail seront à leur merci et miséricorde. Or nous savons, à n'en pas douter, que la justice est partiale quand elle repose dans les mains de quelques-uns. Nous savons encore, grâce à une expérience de six mille ans, *positivement* supérieure à toutes les doctrines du vertueux maître d'école Auguste Comte, nous savons, dis-je, par nous-mêmes et par tous que l'altruisme n'est pas précisément le mobile de l'homme quand les moyens lui sont laissés de conspirer avec son égoïsme la ruine de son semblable.

Au contraire, dès que tous les biens de la terre seront convertis en instruments de travail et de reproduction générale, dès que l'activité de l'homme pourra se déverser, s'épancher sur toutes choses, la production et la consommation n'auront plus de bornes; une distribution haletante, équitable, les équilibrera, les excitera, les provoquera sans cesse. Alors tous les hommes concourront, suivant leurs aptitudes, à un marché sans limites qu'ils exploiteront au moyen de signes d'échange et d'ateliers innombrables, — instruments de fabrication appartenant à l'humanité. Alors tous les hommes seront des ouvriers qui exécuteront pour la masse sociale des travaux attrayants et spéciaux, tout en conservant leur liberté d'action. Alors les lois de la production et de la consommation, ainsi que les taux des valeurs, seront établis par le fait même d'une circulation incessante de tous les biens de la terre entre tous les membres de la société. Or nous savons, à n'en pas douter, que la justice est impartiale quand elle repose dans les mains de tous, quand chacun est gardien de son bon droit. Nous savons, grâce à l'observation de la nature humaine, *positivement* supérieure à toutes les doctrines de l'illustre demi-Dieu Comte, que l'égoïsme est le mobile de toutes les actions de l'homme libre, et que l'intérêt de chacun ne peut nuire à personne dans une société juste, dépossédée de moyens d'accaparement et de violence.

Maudit soit le Présent, cet enfant moqueur sans espérances,

ce vieillard maussade sans souvenirs ! Maudit soit notre siècle qui se défie de l'Avenir et méprise le Passé ! Malheur au Monopole qui, de sa main de fer, a lancé les machines qui portent dans leurs flancs la Révolution ! Mais aussi, malheur aux travailleurs, aux pauvres, à tous ceux qui s'approchent le plus des funestes engrenages ! Rien ne peut les sauver ! Le ressort est tendu comme la corde d'un arc ; il faut qu'il épuise sa rage titanique ; il faut qu'il affame, qu'il broie, qu'il écartèle, qu'il décrive en hurlant sa courbe ensanglantée ! Cette abominable Civilisation creusera jusqu'au bout le sillon de sa fosse. Encore se divisera la propriété, encore se multipliera la concurrence, encore baisseront les prix et les salaires, encore le maître fera des économies sur l'ouvrier ! Jusqu'à l'épuisement, l'inanition, la mort du prolétaire durera sa torture ! Il faut que l'infortuné perde tout espoir de délivrance, tout esprit de révolte, toute dignité ; il faut qu'il se laisse conduire au travail comme la bête de somme ; il faut qu'il n'ait plus ni sensibilité, ni désir, ni force, ni courage ! Il faut que son intelligence soit réduite aux proportions absolument indispensables pour confectionner une tête d'épingle ! Il faut qu'il en arrive à maudire le Travail, la Découverte et l'Industrie dont il est la victime, l'Humanité qui le laisse mourir de faim, le Dieu qu'ont créé les générations craintives, le père et la mère qui l'ont mis au jour, les enfants auxquels il a repassé le funeste présent de la vie ! Il faut qu'il se laisse mourir de lassitude et de faim au foyer de famille ! Il faut que le petit nombre seulement en finisse par le suicide avec cette vie mourante ! Il faut que la sombre folie, la maladie languide déciment le reste ! Il faut que, trois fois par semaine, le pain manque à l'homme pour qu'il ait enfin recours à la raison suprême, foudroyante, qui du bras de l'opprimé s'abat sur la poitrine de l'oppresseur !

III

Dans les grands centres manufacturiers la transformation et la circulation des valeurs ne s'arrêtent jamais. On risque, on subventionne, on agiote, on remue tant ; il se fait tant d'affaires, il y

a tant de capitaux engagés, tant d'industries en haleine, tant de révolutions, de découvertes, d'expériences, d'entreprises de toute espèce, tant de casuel, de hasards, de chances, de revirements, de constructions, démolitions et décombres que le chiffonnier peut y vivre, que le travailleur y rencontre souvent un haillon de manteau royal, un débris égaré de festin somptueux. Quand le soleil est chaud, ses rayons bienfaisants arrivent aux plus pauvres; quand la moisson est abondante, les derniers trouvent à glaner à côté des premiers. Tel était le sort des serfs du moyen-âge, et peut-être étaient-ils moins à plaindre que les libres prolétaires de mon temps.

Mais, dans les capitales de second ordre où l'industrie vient de naître, dans des pays comme le Piémont où la récolte du champ commercial suffit à peine au riche, que reste-t-il au travailleur? Que peut être la misère issue de la médiocrité, quand celles de Londres et de Paris, filles de l'opulence, sont déjà si déguenillées, si grelottantes et affamées?

Ce qu'est la misère à Turin, je voudrais le faire comprendre; mais ni moi ni d'autres n'y parviendrons. Il faudrait pour cela pouvoir décrire la marche défaillante de la Mort, sa maigreur osseuse, ses longs jeûnes, son insatiable appétit, sa désolation muette, son rare sommeil, ses dents longues, ses creuses orbites, sa nudité! L'ouvrier piémontais ne vit pas, ne végète pas même; c'est un spectre, un revenant; il s'entretient des larmes que lui font verser les hommes qui l'approchent et des terreurs qu'il cause aux femmes, aux enfants qui ne le connaissent point!

Amère douleur, honte ineffaçable, forcée, fatale aujourd'hui que ce barbare sacrifice de victimes humaines! Lèpre hideuse que cette misère, surtout quand elle sévit sur des sociétés jeunes et qu'elle y rampe tout à son aise, comme les dartres gourmandes sur le corps d'un enfant!

Le principe de solidarité domine tyranniquement tout organisme humain. Aucun membre des individus ou des sociétés ne saurait s'y soustraire. Autant les facultés intellectuelles et affectives sont libres dans leurs manifestations, autant les fonctions matérielles sont enchaînées, comprimées, dans un cercle étroit dont elles ne peuvent sortir sous peine de mort.

Dans l'économie d'un homme adulte se trouve un cœur dont la force et la capacité suffisent largement aux besoins de la circulation. Supposez qu'un second, un troisième cœur parviennent à

se former plus tard dans le corps de cet homme et persistent à entretenir autour d'eux une circulation différente de celle du cœur principal : qu'arrivera-t-il?

Que ces organes tard-venus seront trop faibles pour soutenir la concurrence du centre primitif; — qu'ils ne pourront lutter contre lui qu'à force de souffrances et de sacrifices; — que dans ce travail désastreux, ils appauvriront les autres organes en s'épuisant eux-mêmes; — qu'ils finiront par succomber sans jamais avoir pleinement vécu, sans jamais avoir pleinement laissé vivre.

Ce désordre que je suis obligé de supposer dans l'homme pour me créer un argument par l'absurde, je le retrouve partout dans les sociétés où il a pris force de loi, domine despotiquement et produit tous les funestes résultats que je signale.

Turin est sans contredit le plus pauvre de ces cœurs industriels secondaires; comme tel il est condamné sans retour; tant que l'Europe civilisée gravitera sur le principe d'une absorbante centralisation politique et sociale, nulle alliance ne saurait le sauver. Il ne peut en effet ni fabriquer suffisamment, ni suffisamment écouler pour tenir contre l'immense circulation qu'entretiennent autour de lui des pays plus importants; il est de trop dans l'Occident commercial. Il est pris entre les zônes de trafic de l'Angleterre et de la France dont l'une l'assiège par mer, obligée qu'elle est de chercher sans cesse des débouchés nouveaux à sa dévorante production, dont l'autre le cerne par terre pour agrandir sur le continent son influence mercantile. Ainsi bloqué, le Piémont végète tristement sur une industrie sans avenir; ni sa fabrication, ni ses placements ne doivent s'accroître.

Si Turin ne peut prétendre à une action circulatoire européenne, encore moins peut-il être considéré comme un organe continental de production et de consommation. Pour le prouver, je rappelle tout d'abord l'axiôme d'économie politique par lequel il est établi que la production et la consommation sont proportionnelles, ce qui entraîne, comme conséquence, que si l'une est pauvre ou nulle, l'autre le sera de même. D'où résulte qu'il me suffit de démontrer que la production n'existe pas, ne peut pas exister à Turin.

Qu'elle n'existe pas, les faits et les chiffres le témoignent ainsi que l'aspect de la ville qui n'est rien moins que manufacturier. Je ne suis ni statisticien, ni descriptif: c'est là mon moindre défaut. Qu'on vérifie donc mon assertion dans les traités économiques spéciaux et dans les guides du voyageur. Comme philo-

sophe, artiste et travailleur selon mon attrait, il me suffit de l'avoir présentée, certain que je suis de son exactitude.

Je veux établir davantage : à savoir qu'une industrie quelconque ne peut devenir florissante à Turin dans la situation présente de l'Europe centrale. En effet, comment cette ville rivaliserait-elle avec Gênes, la Suisse, l'Allemagne, la France et l'Angleterre dont les produits spéciaux suffisent amplement aux besoins de l'Occident? Comment, pourquoi le ferait-elle sans être encouragée dans ses efforts par l'assurance de débouchés constants?

L'industrie de Turin est donc forcément limitée à la satisfaction des besoins quotidiens et pressants de la population centrale des Etats-Sardes. Elle n'entreprend un peu grandement, elle ne peut vivre que grâce à la clientèle privilégiée du gouvernement; elle est plutôt une fonctionnaire, une parasite qu'une travailleuse. Et malgré douanes et tarifs, la concurrence du dehors la ruine en approvisionnant le Piémont de tous les produits trop rares, trop coûteux pour être fabriqués avec peu d'argent et de matériel.

La consommation est par conséquent restreinte aux besoins habituels de la vie; tout ce qui dépasse ces dépenses ordinaires est tiré du dehors. Ce qui soustrait du pays une somme considérable de capitaux qui n'y reviennent guère.

Au milieu de l'Europe industrielle, Turin est donc comme une île — une *isolée*, disent les Italiens — bornée, sans plus d'espoir, à ses pauvres ressources, à ses pauvres besoins, ne jouissant pas, comme Madrid, de débris de richesses antérieurement acquises, n'ayant pas, ainsi que Rome, privilége de mendicité, ne pratiquant pas la ruse commerciale comme les petites républiques suisses. C'est un pauvre centre, un pauvre astre sans rayons. C'est une pauvre succursale, vivant pauvrement de la pauvre subvention que lui fait un gouvernement pauvre. C'est une contrefaçon maladroite, forcée de lutter contre des fabriques admirablement organisées. C'est un trop-plein, une superfétation, un gui, une verrue, une sorte de monstruosité non viable, se débattant vainement contre l'atonie, l'apathie, la torpeur, la médiocrité, l'incapacité du milieu qui l'entoure. C'est une culture déposée dans un mauvais sol et qui jamais n'y grandira. C'est comme un sacrifice d'Isaac qu'il faut renouveler sans cesse, comme un perpétuel tribut au glouton Monopole, comme une saignée qu'on

laisserait couler, comme un cautère, c'est le mot, sur la vigueur du Piémont!

Et plus Turin s'obstinera, s'activera, se forcera dans sa tâche, plus rapidement il précipitera sa chute. Et cependant, cette industrie mort-née ne peut reculer, ne peut avancer, elle est acculée dans une impasse où il lui faut mourir! Elle ne saurait reculer parce qu'elle représente le Piémont du dix-neuvième siècle, parce que l'appât toujours trompeur d'une riche clientèle tente les mille cupidités rivales de ses avides fabricants; elle ne saurait avancer parce qu'elle manque de sève et de terrain.

La cause de ce désordre et de tant d'autres?... Jetez les yeux sur une carte d'Europe! Voyez comme l'aveugle hasard des batailles, la dent cruelle de l'ambition et le sot amour-propre national ont morcelé, mutilé le continent, faisant des parts sanglantes avec des lambeaux de peuples, comme avec des pièces de venaison! Demandez-vous à quelles indications naturelles, à quels besoins légitimes répondent les frontières actuelles! Dites en quoi l'existence du Piémont industriel et constitutionnel est indispensable à l'Europe! Cherchez à prouver qu'elle ne lui serait pas nuisible dans une ethnographie normale!

Et vous comprendrez que le mal existe, et les Etats-Sardes aussi, et l'industrie turinaise et ses détestables produits. Tout cela se maintient parce qu'il importe bien certainement au bonheur des hommes qu'il y ait un royaume de Sardaigne, une armée, des fonctionnaires, des douanes et des impôts sardes, des fabriques sardes, une exploitation, un prolétariat, une famine sardes, une mendicité, des scrofules, des prisons, des bagnes, des bourreaux et des potences sardes! N'êtes-vous pas de cet avis, de l'avis que professent les gens de sens commun et de pur sang, les rois, les sénateurs, les nobles et les riches, n'en êtes-vous pas, dites, classes contribuables et souffrantes? Ne trouvez-vous pas que ces créations et ces gloires sont très-essentielles à votre bien-être? Quant à moi qui n'aime pas me ranger à l'opinion de tous, je ne vois en ceci qu'un amer résultat : c'est que sarde, anglais, français, russe ou turc, protestant ou catholique, serf ou constitutionnel, le troupeau du peuple est toujours tondu, d'autant plus ras tondu qu'il est divisé par fractions plus petites!...

Et sur qui retombe définitivement tout le poids de ces lourdes intrigues, toute la peine des fautes commises? Hélas! sur celui qui n'y est pour rien, sur qui n'a pas eu voix au conseil, sur le plus accablé déjà, sur le prolétaire! Hélas! Malheur à lui dans les villes où les patrons peuvent faire les pauvres!

Ecoutez bien ce qui se passe à Turin :

La production est une ruine pour les trois-quarts des entrepreneurs, pour l'autre quart une végétation misérable, pour trois ou quatre seulement le point de départ de fortunes rapides et colossales; pour les ouvriers elle est un véritable massacre des nn ocents!

Le patron fabriquant fort peu, lentement et mal trouve son avantage à tirer de l'étranger des produits tout faits. De là deux conséquences : la première, qu'il fait peu travailler; la seconde, que ne pouvant réaliser de grands bénéfices sur les objets importés, il lui faut gagner beaucoup sur ceux qu'il fabrique.

Ce gain, sur quoi peut-il le prélever? — Ce n'est pas sur l'achat des matières premières, sur le chauffage, le loyer et les instruments de travail, les prix de toutes ces choses étant établis d'une manière fixe. Ce n'est pas non plus sur la vente, le consommateur apprenant toujours, grâce à la concurrence, les tarifs les plus modérés. Mais c'est sur la main-d'œuvre. Et qui fournit la main-d'œuvre, la marchandise humaine, l'article du bras, du muscle, de la force, toujours déprécié, toujours rabaissé? Qui le fournit? C'est le pauvre ouvrier!....

La plupart des prolétaires ne peuvent s'expatrier faute de ressources. Faute de protections, ils ne trouvent pas de travail dans les chemins de fer de l'état et des compagnies. En temps ordinaire, l'offre du travail dans les Etats-Sardes est donc de beaucoup supérieure à la demande.

D'où résulte : que les conditions faites par tous les patrons sont également et inflexiblement cruelles; — que c'est presque une faveur pour l'ouvrier de travailler à vil prix, de donner sa vie, contre un salaire dérisoire, à l'homme qu'il abhorre; — que le meilleur ouvrier se voit toujours évincé par le pire, lequel se contente d'une moindre paie et suffit parfaitement aux travaux de la localité; — que l'ouvrier est absolument à la discrétion de l'entrepreneur; — que celui-ci, dans sa fabrique, est plus maître qu'un tzar sur son trône, qu'un pacha dans le sérail, qu'un négrier sur son navire maudit; car il commande de par la brutalité, la nécessité, la pauvreté, la misère! Et ne l'oublions pas, de

par la très-haute protection du gouvernement qui, faisant abus de la force, sanctionne nécessairement tous les excès de l'injustice : la propriété de l'homme comme celle de la chose, l'exploitation du pauvre comme celle du champ, l'indigence comme l'esclavage !

Qu'on s'étonne après cela que les prisons et les hôpitaux regorgent; que le vol, l'assassinat, l'épidémie sévissent cruellement sur l'humanité ! Qu'on soit surpris des résistances qu'a rencontrées l'exécution de la loi sur les couvents dans presque toute l'étendue des Etats ! Pour ma part, je n'y vois que des conséquences inévitables du paupérisme extrême et je suis émerveillé que ces faits ne se produisent pas en plus grand nombre.

Hélas ! quand la misère et la faim s'étendent sur un pays, quand l'homme en est réduit à cette épouvantable alternative de jeûner ou de dérober, de tuer ou de mourir, est-ce donc sa faute s'il vole, s'il assassine ? Qui de vous, ô riches, habitués à bien vivre, n'agirait de même s'il se sentait expirer ? Mais que dis-je ? Vous faites tous ainsi, chaque jour, *légalement* — c'est-à-dire lâchement, hypocritement, sans y être contraints par un besoin dernier ? — De votre race maudite il n'en est pas un qui puisse se vanter de vivre sans dépouiller le pauvre, sans le déshériter, le saigner, le détruire. Et c'est vous, misérables, qui traduisez devant vos cours criminelles l'homme qui, provoqué, *sous mis,* affamé depuis des siècles, renaît pour un instant à la conscience de sa valeur et couche à ses pieds un de ses assassins ! Pourquoi la société met-elle un de ses membres dans cette nécessité suprême ? Lui, répond à l'attaque; il ne fait que se défendre, que conserver sa vie, revendiquer, se réhabiliter, se justifier à ses propres yeux, aux yeux de tous les hommes, pour avoir subi si longtemps un esclavage infâme ! Il lui faut vivre enfin, à quel prix que ce soit ! Et malheur aux hommes qui prospèrent dans des sociétés en souffrance d'inanition !!

Hélas ! quand l'industrie, quand le gouvernement d'un peuple sont trop pauvres pour occuper, pour secourir les indigents, quand la propriété scindée, grevée d'impôts, agonisante dans un souffreteux égoïsme ne peut même faire l'aumône du pain, il arrive de toute force que les congrégations religieuses prennent de l'influence. Car elles recherchent l'autorité plus que le gain, car elles savent et peuvent faire encore les sacrifices nécessaires pour atteindre leur but.

Combien des plus pauvres de Turin seraient morts dans le rude

hiver de 1855 sans les distributions de soupes que faisaient chaque jour les moines à la porte de leurs couvents ! Que de crimes a prévenus l'assistance de ces religieux ! Hélas ! que deviendront tous ces malheureux pendant l'hiver dont les tristes rigueurs s'annoncent déjà ? Mordront-ils dans les murs des propriétés, dans le fer des coffres-forts, ou dans le plomb que leur enverra le gouvernement sarde en manière de secours ?

— Je fais observer qu'en ce moment je ne discute pas religion ou philosophie : je constate des faits. Est-ce ma faute s'ils ne sont pas à l'avantage de la très-bourgeoise Civilisation du Capital ? —

Quant à la question de droit, si l'on me pressait tant soit peu de donner mon opinion, je la dirais. Je demanderais au gouvernement du comte Cavour qui l'autorise, lui défenseur de la propriété sacro-sainte, à dépouiller *qui que ce soit* d'une possession privilégiée légalement acquise ? Je lui demanderais si cet acte ne constitue pas un délit passible du code pénal ? Je sommerais les tribunaux vendus de requérir contre tous les fonctionnaires voleurs qui ont pris part à la spoliation des couvents. En dévalisant les congrégations, le ministère du roi sarde n'a point détruit l'injustice ; il l'a fait tourner à son avantage et à celui de la bourgeoisie qu'il représente si dignement. Qu'importe, si fidèle à l'hypocrisie d'état, il a revêtu des beaux prétextes de droit populaire et de salut public une mesure de lâche brigandage, un vol qualifié, dicté par l'intérêt de parti ? La belle affaire, la grosse affaire en vérité, l'impérissable titre de gloire que cette risible expropriation de quelques pauvres diables de mendiants tonsurés ! Le problème plein de terreurs, l'unique et grand problème de nos temps, il est autrement haut ! Ni le pouvoir trembleur, ni l'opposition bavarde ne l'ignorent plus que moi ; les hommes justes de tous pays instruisent le procès de la propriété ! — De la PROPRIÉTÉ : *avete capito ?*

En attendant, ce qui reviendra certainement au pauvre piémontais de la loi Ratazzi, ce sera l'aggravation de sa misère et de son dénuement à la saison prochaine. Qu'il aille demander des soupes au gouvernement, pour voir ? Il lui sera répondu que le pouvoir est institué pour faire mourir des hommes en Crimée, non pas pour les faire vivre en Piémont !

L'ENFER, L'ENFER EST SUR LA TERRE !!

IV

« Vexilla regis prodeunt, regis Inferni! »
Dante.

Voyez cette innombrable armée qui passe par les rues des villes et les sillons des champs! — C'est la masse compacte des damnés de ce monde, la triste, la maudite, qui n'a pas d'uniformes, pas de drapeaux brillants : l'armée des travailleurs! Elle s'avance au résonnement de milliers de marteaux, au grincement des limes sur le métal, au sifflement strident des locomotives, au lugubre appel des cloches des fabriques, sous des nuages de fumée de houille, à travers une grêle de sable, par une pluie de feu! Elle déploie dans les airs une blouse en lambeaux sur un étendard noir!

Les drapeaux du roi s'avancent, du roi des Enfers!

La Blouse! — L'habit des jours et des dimanches, sali par le frottement de mains calleuses, déteint contre les établis et les enclumes, usé, froissé par les veilles et l'incessant travail, rongé par les acides, brûlé par les étincelles, troué par les échardes de bois et les débris de métaux, taché par les corps gras, noirci par le charbon, trempé de sueur, et trop souvent, hélas! de sang!!

L'Etendard noir! — Emblême lamentable d'une longue existence de douleurs! Il est rougi par les larmes cuisantes des femmes et des enfants, victimes de la tâche et du paupérisme! C'est l'impérial manteau de la mort, porté par des créatures qui végètent à peine, qui perdent beaucoup chaque jour et réparent peu chaque nuit, qui mangent du pain noir et produisent de l'or!

Hélas! on répare moins les ouvriers, ces machines vivantes, que les machines inanimées, ces cadavres travailleurs, qu'ils galvanisent! On leur prend de salaire, de nourriture, de sommeil, de repos, de graisse, de sang, de force, de santé, de vie plus qu'ils ne peuvent donner; on les foule, on les pressure comme raisins en vendange; on les oblige à marcher, à courir, à se sur-

mener eux-mêmes, à traîner des chariots, à fouiller la terre, à battre les eaux et les montagnes, à marteler, à porter d'énormes fardeaux, à risquer leur vie sans cesse, jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue et de vieillesse anticipée!

La Blouse et l'Etendard noir : toute une devise qui serre le cœur, toute une légende de souffrances indescriptibles, de drames lugubres et ignorés!

Les drapeaux du roi s'avancent, du roi des Enfers!

Au milieu de leurs phalanges serrées, dans un large espace, sont étalés les instruments de leur supplice ordinaire : machines et roues, haches et faulx, monceaux de charbon, monceaux de plomb, monceaux de fer! Tout autour sont rangés les invalides du travail, pauvres porteurs de haillons, exténués, chauves, boîteux, manchots, paralytiques, sourds, aveugles ou borgnes que le monde repousse! Cyclopes déchus, ils sont armés de barres de fer pesantes qui remplacent, entre leurs mains débiles, la lance meurtrière des insolents prétoriens! — La lance à la rouge oriflamme tachée du sang des braves qu'on mitraille dans les guerres civiles!

Les drapeaux du roi s'avancent, du roi des Enfers!

Au centre de l'enceinte trônent les tristes divinités du Prolétariat : la Peine, la Faim, la Fécondité maudite, l'Epargne! Elles sont blêmes, hâves, amaigries ; leurs dents sont longues, leurs mamelles flétries, leurs paupières cernées..Elles sont quatre, sur quatre chars.

Le char de la Peine est de fonte brute, celui de la Faim de sapin desséché, celui de la Fécondité maudite de peuplier tout vert, celui de l'Epargne de cuivre massif, usé par le frottement.

Ces chars sont traînés par huit chevaux maigres, au poil roux et long, aux jointures incendiées cent fois. Leurs gencives sont verdâtres, le fouet a laissé sur leurs robes mille stries pelées. Ils toussent, écument et fléchissent à chaque pas; les chars sans ressorts grincent comme des scies qu'on n'a jamais graissées.

Chacune des Déesses fatidiques porte ses attributs dessinés sur sa robe : la Peine, des fagots d'épines et des poignées d'orties ; la Faim, des déserts de sable et des mers sans rivages ; la Fécondité maudite, des troches de chiendent ; l'Epargne, des ongles crochus et des becs de vautour!

Les drapeaux du roi s'avancent, du roi des Enfers!

J'ai vu les armées des rois en marche pour la guerre ; elles étincelaient d'acier et d'or ; elles partaient, joyeuses, aux fanfares des clairons ! — C'était aussi pour l'abattoir !....

Mais du moins, brillantes victimes, elles étaient parées comme pour des fêtes ; dans les champs du Carnage qu'elles allaient ensanglanter poussaient quelques tiges de laurier vert ; sur l'autel du Nationalisme où elles tendaient la gorge, s'élevait le hideux squelette de la Mort, mais caché sous des rubans, des croix et des hochets d'enfant.

Du moins, dans la bataille, les officiers tombent à côté des soldats et la Guerre n'est pas pour eux une fortune sans dangers. Du moins le soldat meurt dans l'ivresse d'une affaire chaude, par la balle ou l'épée.

Tandis que le prolétaire se consume dans le désespoir d'un travail éternellement monotone qui rompt ses membres et aigrit son cœur. Son premier champ de bataille, c'est l'hospice, et son dernier l'hôpital, où il se tord dans une lutte suprême contre le Mal et l'Agonie. Dans ces sombres asiles, il n'entend guère que les voix larmoyantes du prêtre et de la religieuse, que des cris et des sanglots qui décourageraient les plus forts ; sur leurs tristes frontons, il voit déployés des drapeaux noirs. C'est la funèbre enseigne de la seule hôtellerie qui s'ouvre pour le pauvre !

Les drapeaux du roi s'avancent, du roi des Enfers !

V

« Nous arrachons la houille à la terre fangeuse ;
La nuit couvre nos reins de sa mante brumeuse,
Et la mort, vieux hibou, vole autour de nos fronts. »

A. Barbier.

Je monterai sur le clocher de l'église prochaine. Et je verrai défiler, au petit jour, le sombre peuple des travailleurs qui se traîne, plus las que la veille, à son travail accoutumé.

Quatre heures sonnent. Voici leur avant-garde : charpentiers,

zingueurs, couvreurs, aéronautes, matelots, sapeurs-pompiers, chauffeurs de machines, mineurs; tous ceux qui risquent leurs jours au milieu d'éléments plus trompeurs que la terre, et ne tiennent plus sous leurs pieds que quelques lignes du sol que nous aimons.

Les voyez-vous voguant par les airs, dans une enveloppe fragile? Les apercevez-vous sur les croix des clochers, au haut des toitures, à cheval sur des poutres ardentes? Les voyez-vous emportés par de rapides machines qui vomissent la flamme? Les suivez-vous suspendus aux vergues des navires, ou pénétrant, à travers le feu, dans les maisons qui brûlent? Les découvrez-vous travaillant sous terre, à d'immenses profondeurs, nuds, frissonnants ou ruisselants de sueur, dans des souterrains où ils manquent d'air et de lumière, collés contre le roc ainsi que des cariatides vivantes, frappant, à tour de bras et de leviers, les assises des monts dont ils écorchent à peine le visage de pierre et qui leur renvoient coups pour coups? Les voyez-vous exposés tout le jour aux éboulements de la terre qu'ils ébranlent?

Ce sont ceux qui portent la hache au flanc et l'échelle de corde autour de la poitrine, ceux qui fraient la route de l'humanité vers les découvertes lointaines. Et que leur revient-il en échange de si périlleux labeurs? A peine le pain de chaque jour, une tombe ignorée sous la vague errante, aux entrailles de la terre, dans un bûcher fumeux, sur un lit de pavés ou sous les roues des chars que la vapeur entraîne!

L'Enfer est sur la Terre! — C'est pour lui que l'Ange de la Mort traque, moissonne et tue ceux qui travaillent d'un crépuscule à l'autre. L'oisif s'engraisse de la substance de l'ouvrier, il dort tout le sommeil de sa veille. Ah rougissons, rougissons de toutes nos veines, nous qui pouvons supporter la vie dans une société semblable et ne savons espérer vengeance, bonheur et justice que dans le Ciel!

Le jour mal venu pour la plupart des hommes répand sur les objets ses vagues de lumière. J'entends l'orchestre des déshérités préluder lentement à son ouverture morne.

Je distingue le gémissement des basses qui s'élève de l'atelier des forgerons, le soprano perçant des ferblantiers et des orfèvres, le tonnerre des marteaux sur les enclumes retentissantes, l'harmonie qu'ils forment tous: serruriers, maçons, paveurs, tisserands, menuisiers, cordonniers, chapeliers, tisseurs et tailleurs.

L'innombrable population des ateliers, des usines et des forges frémit et bourdonne comme un essaim d'abeilles.

Ceux-là passeront tout le jour courbés sur la table de travail, aux prises avec le métal, la pierre et les matières premières. Heureux s'ils ont assez d'air pour la soif de leurs poumons !

— Oui, l'air qui court partout, l'air dont le brin d'herbe est rassasié, saturé, l'air manque cependant à beaucoup d'hommes, et aux plus forts ! On les entasse, comme des poissons salés, dans des espaces étroits où les machines préparent je ne sais quel mélange de soufre, de charbon, de poussière, de salpêtre, de coton, de soie, de gaz méphitiques, de parcelles irritantes, qui leur sert d'atmosphère. Et cela s'appelle vivre en termes civilisés ! Quels mystères redoutables peut donc, après cela, nous révéler la Mort ?! —

L'Enfer est sur la terre !

Ce sont pourtant ces hommes-là qui conservent l'existence des autres, les couvrent de la tête aux pieds, les abritent, posent la première pierre et la dernière planche de leurs maisons ! Vraiment, c'est en raison de leur inutilité, de leur nocuité, que les hommes sont récompensés par les hommes !

L'air est rare dans les villes; les eaux y sont empoisonnées; on s'y dispute le pain et le sel. De vin et de repos, il n'en est plus pour l'ouvrier ! Le feu des hauts-fourneaux tombe sur les forgerons comme une averse de sable rouge. Et ce feu leur brûle la peau, leur dessèche le sang, leur crispe les entrailles et communique à la moëlle de leurs os un affreux tremblement. — L'Enfer est sur la Terre !

Le soleil court sur les blés, les bois et les vendanges. Je vois le fermier penché sur les épis, et le vigneron agenouillé près de sa plante, sa chère fille toujours plus malade, qui lui demande tant de soins et de sacrifices. — Le berger se réchauffe aux premiers rayons de chaleur qui descendent dans les vallées ou sur le flanc des monts. — Tout le long du chemin poudreux s'en va, pieds nuds, trottant, la jeune fille qui porte sur sa tête le maigre déjeûner des moissonneurs. — Le robuste compagnon se lève au crépuscule pour continuer son tour de France. — Au bord des eaux, appuyé contre un saule, un pauvre vieillard jette en vain son amorce aux poissons défiants. — Là bas, là bas, le braconnier poursuit un lièvre blessé et se heurte au garde du seigneur. — Le bûcheron monte à la cime des futaies, sur les acacias aux

épines meurtrières. Ses mains saignent ; il tombe, s'enfonce deux côtes dans la poitrine et le crâne dans le cerveau !

L'Enfer est sur la terre !

Ce n'est rien le matin. Quand vient l'heure de midi, pas un nerf de l'homme n'échappe aux torrides ardeurs qu'exhale le soleil. La sueur du travail fertilise les sillons ; elle y répand le sel et l'eau. Les fruits savoureux se balancent aux rameaux trop chargés, les ruisseaux coulent sur les pentes, la fraîcheur étend son écharpe diaphane sur la lisière des bois.

Mais l'ouvrier est fils de Tantale et de Niobé, l'infortunée thébaine ! Ce n'est pas pour lui qu'il sème et récolte ; ce n'est ni pour lui, ni pour ses enfants que la Fortune épanche sous les cieux son urne d'abondance,..... l'injuste Fortune qui n'y voit goutte ! — L'Enfer est sur la Terre !

VI

> « La misère au cœur dur, notre nourrice immonde,
> Nous marqua pour la peine et pour l'obscurité. »
>
> *A. Barbier.*

Le soleil se refuse à éclairer de plus grandes infortunes ; les ténèbres sans pudeur recueillent les très-atroces sous leur froid manteau.

Dans les villes opulentes, sous les demeures des hommes, au sein de la terre éventrée passent des tuyaux sans nom, aqueducs pour les résidus, les nécessités les plus rebutantes de la vie matérielle. Là stagnent des eaux épaisses, saumâtres, noirâtres, verdâtres, jaunâtres, fétides, empoisonnées. Le rat au poil sordide, la souris aux dents creuses, l'araignée repoussante, les mouches aux ailes muettes qui voltigent sur les ordures, le crapaud gluant, le ver cadavéreux et les milliers de créatures monstrueuses qu'enfante la Corruption y pullulent à l'aise, grouillant, faisant ripaille, s'adorant dans les fanges ! A la surface, au fond de ces ruisseaux infects se rejoignent enfin les débris de l'Opu-

lence et de la Misère, les restes de couronnes et le crochet du chiffonnier, les haillons de bure et les lambeaux de pourpre, le vieux cuivre et l'or de la Monnaie, le diamant et le pavé. L'égalité n'est pas sur terre, elle n'est pas dans la tombe; des vidangeurs m'ont affirmé qu'elle se traînait, mourante, dans les égoûts !!

Attardez-vous la nuit par les rues des capitales, et vous verrez disparaître dans ces fosses béantes des hommes qui ont une âme, des yeux et des narines comme les nôtres, ceux qu'on appelle l'*écume* et la *lie* des sociétés, LA PART DE LA MORT !

Oui, la part de la Mort ! les inculpés de pauvreté, les retranchés de par l'économie politique, les parias, les giaours, les *blancs-noirs !* Ceux qu'on dérobe à la vue des riches dont ils irriteraient les nerfs et fatigueraient la pitié ! Les spectres qui rôdent à la lueur des torches, tant que dure la nuit, dans les catacombes de Paris souterrain ! Ceux qui achètent le triste pain du jour par la lassitude et l'insomnie des nuits !

Et dire que l'offre de travaux si répugnants, si fatalement, si rapidement mortels est encore supérieure à la demande ! Dire qu'il y a presse et foule dans les latrines ! Dire que la misère est si criante, si folle de besoin qu'il est des milliers d'hommes jeunes contraints d'acheter la vie de chaque jour en cédant à la faim des années d'existence ! Et penser qu'il existe, par capitale, trois ou quatre bourreaux immondes qui spéculent sur les déjections humaines, y ramassent de colossales fortunes, y plantent la souche de leurs races fameuses, et disent tous les matins en se frottant les doigts :

« L'or sent toujours bon. Les ouvriers qui meurent en travaillant pour nous s'en vont au paradis. Nous faisons de bonnes recettes chaque nuit, et nous marierons nos filles aux prétendants ruinés. Et sur une couche d'or, sous des rideaux de pourpre, la Vermine et la Scrophule *comme il faut* se gratteront leur lard ! »

En vérité je vous le dis, l'infernale imagination des anciens est dépassée par les réalités de la vie présente. Les pâles divinités de l'Achéron, du Styx et de toutes les ondes mortes qui baignent l'Erèbe ont tari, de dépit, les sources de leurs urnes, depuis qu'elles voient s'étaler et grandir sous nos pieds les lacs de soufre et de poix, les étangs de pestilence et de mal !

Oui, depuis que les Fléaux, les Miasmes délétères, la Contagion, la Gangrène et la Mort quittent si souvent leur antique séjour pour s'esbaudir dans le monde des vivants.....

L'ENFER EST SUR LA TERRE !

Quand la triple Hécate, noir-voilée, protége le repos et les amours de tous, alors se lève la triste cohorte des travailleurs de nuit. Ce sont les compagnons des souris chauves; ceux dont nous venons de parler et bien d'autres encore : les allumeurs et surveillants des becs de gaz qui perdent la vue pour donner la lumière aux autres; les boulangers qui fredonnent tristement la complainte de leur mort hâtive, qui la sueur au front, la fatigue aux poignets, moitié nuds, soulèvent d'énormes poids de pâte et râlent dans des fournaises ardentes! — Leurs nuits sont faites pour souffrir!

Les voyez-vous tous, pâles, maigres, se traîner à regret au travail de minuit? Ils regardent les couples qui se pressent pour regagner leur couche moëlleuse; leurs yeux sont gonflés et rouges, leurs poumons pleins de sang; leurs corps tremblent de ce froid que laisse après lui le défaut de sommeil; leurs membres fléchissent, leurs flancs plient comme s'ils étaient frappés de mille coups de bâton. — Pourquoi les yeux sont-ils donnés à l'homme qui travaille, entouré de ténèbres?

S'il n'y avait que ceux-là, les exploiteurs pourraient encore alléguer la nécessité du travail nocturne. Mais la concurrence exigente, impérieuse, s'étend sur le troupeau des salariés, comme sur des moutons une louve en fringale. Loin de diminuer le nombre et la longueur des veilles, l'exploitation les exige plus fréquentes et plus complètes. — L'Enfer est sur la terre!

Adieu le sommeil et les joies de la nuit, travailleurs! Adieu les heures d'épanchement après le frugal souper! Adieu le bonheur, la santé, la force! Tout cela vous est confisqué par la loi du plus riche et du plus fort. A la tâche, à la tâche donc! — On ne se repose que sous terre!

Aujourd'hui les patrons sont tellement âpres au gain et les ouvriers si talonnés par la misère, qu'il n'est peut-être plus une fabrique où ne résonne toute la nuit le bruit assourdissant des instruments du travail. « Il le faut, disent les industriels; les ateliers se multiplient comme l'herbe; le marché vient à rien; nous ne faisons plus d'affaires avec la bourse du consommateur qui s'ouvre seulement jusqu'où le veut son maître. Il faut donc que nous nous retrouvions sur le sommeil et la vie de l'ouvrier, car lui ne peut ni cesser de travailler, ni débattre les conditions de son labeur. Il faut que nous gagnions l'aisance de notre oisiveté sur l'excès de son travail — Richesse oblige! »

Voilà pourtant, prolétaire, jusqu'où tes exploiteurs en sont

arrivés de cynisme et de barbarie froide! Ils se poussent les uns les autres sur cette pente glissante, le moins mauvais est entraîné par tous. En civilisation le cœur ne compte plus, la concurrence est inexorable. La bête de somme est moins à plaindre que toi, prolétaire. Vois plutôt :

Le sommeil est d'absolue nécessité pour la conservation de ton être; mais si tu dormais, *leurs* fortunes ne s'accroîtraient pas au gré de leurs cupidités monstrueuses. Donc tu ne dormiras pas, donc leur capital s'accroîtra toujours, donc la durée de ta vie diminuera sans cesse, donc le plat écu vivra de la mort du bras musclé. Où s'arrêteront tes bourreaux? Ou plutôt, quand les arrêteras-tu? Quand enrayera ce mécanisme meurtrier?....

Le jour où ils viendront te demander sur l'heure la vie qu'ils te prennent en détail, la leur donneras-tu, prolétaire, ô mon frère? Verra-t-on sur nos places, marchander la chair de l'homme comme celle du pourceau?....

Je n'oserais répondre du contraire. J'affirmerais bien plutôt qu'ils te proposeront l'infâme trafic. Et que tu te vendras!.... Et que le gouvernement impérial ou républicain d'alors fera maintenir avec les baïonnettes ce bel ordre public! Ne vends-tu pas déjà, prolétaire, ta femme et tes enfants au hideux monstre de la production privilégiée? Ne les abandonnes-tu pas, éperdus, sous les roues des engrenages qui les triturent comme des fétus? N'est-ce pas ta voix qui criait dans nos émeutes dernières : mort à ceux qui ne respectent pas la propriété sainte!?

Et bien! puisque le sanglant malentendu s'éternise, — puisque la mort du pauvre ne peut être conjurée, — puisqu'il faut, Révolution impitoyable, que tu te vautres dans le sang des hécatombes humaines; — puisqu'il le faut.... Passe donc ton chemin, Révolution, en brûlant tout, comme la foudre! Et que nous cessions de voir les fils des hommes plus malheureux que les oiseaux de nuit, perdant sur le travail des veilles la lumière de leurs yeux!

Ecoutez dans la nuit noire! Le marteau sonne le glas de mort du pauvre. Les étincelles charbonnent ses sourcils; le feu grille sa peau; les faix pesants courbent sa taille et détendent les muscles de son bras. Tout repos, tout sommeil sont ravis à la postérité de Caïn le rebelle. Elle passe sur terre, morne et déprimée dès son enfance; on dirait une condamnée à mort, ou bien encore une détenue à vie qui n'a d'autre espoir que la tombe!

L'Enfer est sur la Terre!

VII

« Pauvreté ! Pauvreté ! c'est toi la courtisane ;
C'est toi qui dans ce lit as poussé cet enfant
Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane !
Regarde..... »

Alfred de Musset.

Que peuvent-ils encore prendre à l'homme, ceux qui l'exploitent, après lui avoir dérobé son sommeil? Ils lui voleront ce qu'il défend jusqu'à la fin, ce qui est plus précieux que le sommeil, ce qui est plus pur que le sang, ce qui est plus cher que tout : son très-cher honneur !

Promenez-vous le soir par les rues où l'on flâne, dans les quartiers des lumières, des cafés somptueux, des magasins splendides. Vous y verrez les plus belles des femmes battre les murs de leurs bras avinés et colporter leurs corps à vendre dans des robes de soie, des robes magnifiques !

Ce sont les enfants de la Luxure, les naïades des égoûts, les prêtresses de la Vénus carthaginoise, les impudiques, les tristes, les marchandeuses, les revendeuses d'amour : les prostituées !

Ce sont les courtisanes des ombres, les belles de nuit, les folles, les vierges de cœur, les publiques de corps : les malheureuses contre lesquelles a tourné leur beauté !

Leurs mamelles sont comme un lit d'auberge sur lequel vient s'étendre chaque passant pressé du besoin d'aimer ! On leur fait étaler leurs grâces, leurs longs cheveux, la blancheur de leur teint sous les yeux du public, et provoquer la foule du feu de leurs regards !

Elles ne restent jamais habillées et jamais nues; elles ne se lacent jamais pour être toujours prêtes à l'acte du plaisir, elles ne se délacent jamais pour être toujours disposées à la promenade agaçante !

Elles n'ont ni l'entrain de la bacchante, ni la sèche raideur de la bourgeoise, ni la tendresse de la femme, ni la fougue de

l'homme, ni la jouissance des sensations, ni les illusions de l'amour, ni la consolation de pleurer, ni le temps de rire, ni âge, ni sexe, ni veille, ni lendemain, ni parents, ni amis, rarement un amant!

Les sacrifiées! — Elles vivent de l'amour, et pour elles l'amour est un affreux supplice! Elles se couchent, la mort dans l'âme, sur le lit banal, le lit infâme où elles meurent de dégoût, vingt fois le jour, les unes après les autres. Elles maudissent les brutales passions qu'elles sont forcées d'allumer et d'éteindre. Elles donnent mille baisers pour un morceau de pain!

Elles sont réduites à habiter au fond des bouges noirs, derrière des fenêtres grillées. Elles dorment au choc des verres, sous des tables fumantes, au milieu des querelles d'ivresse et des rixes ensanglantées, sur les genoux, entre les bras de buveurs inconnus.

Elles ne sont jamais tout-à-fait reposées, jamais tout-à-fait lasses; on ne les éveille pas le matin; mais on ne les laisse pas dormir le soir. Leurs jours et leurs nuits se succèdent avec une ironique lenteur sans jamais leur apporter le moindre soulagement. Elles mangent et boivent par habitude, sans appétit; elles subissent l'existence à force d'apathie, de dédain; elles ne peuvent fuir les ardentes rigueurs de la vie que dans l'étreinte glacée de la mort!

Un soir que je rêvais malheur et que la nuit était sans lune, je vis le royaume de la Prostitution dans les carrefours sans nom. La reine trônait sur des fonds de bouteilles illuminés, serrés les uns contre les autres avec de longs cheveux de jeunes filles. Une de ses mamelles était vierge encore, l'autre flétrie déjà. Elle avait des yeux de verre, une main de plâtre; ses dents seules étaient restées naturelles et blanches comme le marbre. Elle portait au front une couronne d'épine-vinette et de houx; jamais cette couronne n'avait fleuri, jamais elle ne s'était fanée!

Autour d'elle, aux accents d'une mandore brisée comme leur cœur, des jeunes filles dansaient; leurs pauvres jambes, leurs beaux bras étaient agités d'un mouvement mécanique. Elles servaient à leur reine de la viande froide, de blanches salades de laitue, des bains de lait fabriqué, des parfums grossiers et des liqueurs fortes. Et Mylitta dégoûtée crachait sur chaque chose après l'avoir à peine effleurée du bout des ongles. Et les damnées,

rendues de fatigue, moitié pleurant, moitié dansant, rentraient dans les modernes *malebolges!*

Les infortunées! — Les filles dites de joie, qui ne sont que tristesse! Les filles dites d'amour, qui ne sont que rancune! Les éternellement stériles, sans cesse conviées à la fécondité! Les fiancées de la Mort, toujours et toujours rappelées à la vie par des transports qui leur sont insupportables. Les hommes les poursuivent de leurs brutales caresses, de leurs obscènes insultes; les enfants les sifflent, les couvrent de poussière. La police qui protége toutes les lâchetés les laisse lapider en souriant. Elles font le bien, on leur rend le mal. A leur métier honni, elles deviennent acariâtres, haineuses, plus grossières que ceux qui les fréquentent. Attaquées par tous, il faut qu'elles se vengent de tous; maltraitées, il faut qu'elles maltraitent.— Oh cela serre le cœur, de voir la femme ainsi traînée dans la boue des ruisseaux!

Leur corps est comme un tronc d'arbre fulguré; leurs charmes se flétrissent comme des rameaux privés de sève. Car la santé s'est retirée d'elles avec la joie. Elles ont quinze ans, seize ans, l'âge où les femmes heureuses s'épanouissent à la vie. Déjà cependant les plus affreuses maladies se réjouissent dans la moëlle de leurs os; déjà la Mort réclame leurs cadavres couverts encore de parures empruntées!

Les désolées! — Leurs joies éphémères leur causent des tristesses mortelles. Elles peuvent s'oublier, s'étourdir un instant dans les vapeurs du vin ou la folle joie des sens. Mais bientôt elles s'éveillent, entendent d'étranges rumeurs dans leurs cerveaux qui tremblent, se coupent les pieds et les mains à des débris de verres. Et alors elles pensent à la mère, à la sœur qu'elles ne reverront plus, au père qui les a maudites, à l'épouvantable réalisme de leur sort! Alors elles sont prises de convulsions et de vertiges à tout briser, elles pleurent amèrement, blasphêment, grincent des dents, arrachent leurs cheveux par poignées, et se débattent en vain contre la société de l'injustice, contre le Dieu du mal qui leur ont fait cette destinée lamentable!

Les inconsolables! — La lassitude et la surexcitation des sens leur interdisent les joies de la maternité. Ou quand elles deviennent mères, elles rougissent de l'avouer devant le monde, et surtout, oh douleur! devant l'enfant auquel elles ne peuvent don-

ner le nom d'un père, et qu'elles aiment cependant du plus ardent amour, de l'amour réprouvé !

Les pauvres, les plus pauvres de toutes ! — Elles sont retranchées de la société. Et cependant elles en sentent le contact à chaque heure, quand les hommes affamés, ivres de vin et de concupiscence, viennent leur demander le soulagement des plus intraitables appétits ! Et qu'elles ne peuvent se refuser à les satisfaire, qu'ils soient vieux, repoussants, infirmes ou contrefaits, dès qu'ils ont de l'argent ! Elles sont plus malheureuses qu'on ne saurait le dire ; on ne tient pas compte de leur âme, leur corps est taxé comme une marchandise de boucherie. L'amour ne leur apparaît que de loin en loin, leur apportant, sur ses ailes coupées, le plus amer des calices, l'écume des passions. Le reste du temps, elles sentent s'agiter sur leurs seins le spectre maigre de la Luxure qui les dégoûte à jamais du bonheur !

Voilà cependant ce que les hommes ont fait de la femme, leur mère et leur nourrice, leur amante et leur sœur ! Ils en ont fait un chiffon qu'ils se renvoient de l'un à l'autre, une éponge qui boit la fange des rues, quelque chose qui n'a plus de nom, plus de forme, plus d'existence, une créature qui marche, dort, veille, sourit et se tord de volupté sans jamais vivre ! Et plus elles sont jeunes, plus elles sont belles, plus elles ressemblent à Cléopâtre ou à Madeleine, plus elles sont séduisantes, plus elles ont à souffrir des caprices d'êtres vulgaires, plus vite on les descend dans la tombe, la prison ou le lit d'hôpital.

Et si par hasard un homme sensible vient à s'éprendre de l'une d'elles en raison même de son malheur ; s'il l'arrache, encore vivante, au gouffre sans étoiles, cet homme-là ne trouvera pas un juif, pas un valet qui consente à le présenter dans les maisons honnêtes !

Par les soirées d'hiver, quand les heures sont des siècles, quand le vent balance la mansarde dans ses hurlements sinistres, quand le travail est rare, que le feu manque au foyer et le pain sur la planche, quand le père de famille compte avec désespoir ses enfants qui n'ont pas mangé.....

Alors la pauvre mère maudit la fécondité de son ventre et regarde sa fille en pleurant : « tu es jeune, tu es vierge, lui dit-elle, et tout cela se vend ! Les riches, qui nous font tant de mal,

te donneraient, si tu les voulais, des baisers et de l'or !..... Tout plutôt que mourir ! »

Et l'enfant est sortie, la pauvre enfant ! Longtemps elle court par les rues blanches de neige, sans chaussure à son pied ; longtemps elle tourne, retourne près des repaires écartés où le vice tient sa cour. Elle ressemble au beau papillon du soir qui voltige, tremblant, autour des lumières sombres, avant que de mourir. Plusieurs fois elle recule, glacée d'épouvante, quand elle entend les chants lubriques, les trépignements de colère, les jurements, les sanglots qui éclatent dans ces lieux maudits. Enfin, pâle d'horreur, mourante, elle franchit le seuil qui la sépare de la vie. La porte des enfers se referme sur sa proie ; le monde ne la reverra plus !

L'Enfer est sur la Terre !

Victimes de la misère, sacrifiées sans bonheur et sans gloire, c'est ainsi que les enfants des plus pauvres donnent toute leur vie pour sauver le plus menacé de leurs jours. Et les mêmes hommes qui élèvent des statues à Eponine en font ensuite des morceaux pour jeter à la face des prostituées ! Oh malédiction !

Et c'est une société, ce ramassis de prêtres, de soldats et de célibataires par calcul qui versent le sang et l'honneur des filles déshéritées ! C'est une société, ce tripot de commerce, ce jeu de roulette et de bourse où tout homme qui gagne a le droit de mépriser sa sœur et de la souiller pour deux francs ! !

Pères, frères, fils et amants de femmes aimantes..... si celles qui vous sont chères étaient contraintes une seule fois de gagner leur pain et le vôtre à la rougeur du front, dites, la défendriez-vous, cette civilisation qui ne vous laisserait que vos poings pour maudire ? Non certes ! Et parce que vous n'en êtes pas victimes, parce que vous ne portez pas un de ces deuils irréparables, vous vous estimez heureux, fiers de l'ordre des choses, disposés à étendre la plaie de la prostitution, à la faire saigner cruellement, après joyeux repas ! Mais qui donc vous répond que le flot de fange ne montera pas jusqu'à vous, qu'il n'arrachera pas de leurs gonds les portes de vos demeures ? Ah quand elles sont venues au monde, celles que vous achetez aujourd'hui, leurs pères ne pensaient guère qu'elles seraient contraintes de se vendre à vous !

L'Enfer est sur la Terre !

VIII

« Le travail fiévreux, les joies amères, les inspirations du prophète, je les connais. De toutes les gloires humaines, celle-là seule me tenterait qu'ils ont eue en partage. — A chacun son sort dans cette vie. »

Ernest Cœurderoy. — HURRAH !

Pourquoi tremblent mes doigts ? Pourquoi s'échauffe ma tête ? Pourquoi vois-je les lignes que je trace danser sur le papier ? Pourquoi le sol se dérobe-t-il sous moi comme si j'étais ivre ? Pourquoi me secouer ainsi, torrents d'électricité qui passez dans l'air ? Pourquoi m'agiter encore, démon des prédictions qui m'as tant fait souffrir ? Pourquoi me charger de nouveaux messages de malheur ? Quand cessera-t-elle, cette mission d'épouvante qui m'est échue ?.....

Je parlerai cependant, car je ne puis me taire ; je décrirai ce que je vois :

Nous roulons, nous glissons, nous volons sur la pente d'abîmes inconnus. La Révolution court à son but à travers des cataclysmes ignorés jusqu'alors ; rien ne saurait enrayer sa marche triomphale. L'horizon est sanglant comme un voile de pourpre. Partout tremble la terre. Les glaciers des Alpes vont se convertir en autant de volcans. Au sommet du Mont-Blanc, sur sa couche éternelle, le Génie des solitudes s'est relevé pour un travai immense.

Bientôt des villes et des villages disparaîtront dans des lacs de soufre et de lave vomis par le globe en transformation. D'énormes blocs de rochers s'écrouleront sur les récoltes et les demeures des hommes. Les cloches de bien des églises sonneront le dernier tocsin. Et la lueur sinistre des incendies, s'allumant de toutes parts, éclairera ces scènes de mort.

Aux rivages des mers, au pied des monts, sur les eaux des grands fleuves, au milieu des prairies, les hommes se rencontre-

ront, fuyant du nord au midi leurs maisons flamboyantes. Matin et soir ils dresseront leurs tentes sous de nouveaux cieux. Les plus étrangers se connaîtront, se fréquenteront. Les races, les mœurs, les langues, les hommes et les femmes se mêleront dans des croisements sans fin. Bourgeois et barbares dont le plus noble instinct consiste à faire l'amour en tous temps, bourgeois et sauvages ne seront plus occupés que du soin minutieux de se reproduire. On en trouvera partout, dans les fentes des rochers, à l'ombre des haies, au bord des frais ruisseaux. Et la génération tôt-venue qui sortira de ces inclinations ne saura guère si elle est fille de curés ou de Cosaques.

Car il faut bien enfin que la terre secoue l'homme, puisque l'homme veut rester immobile, puisque rien ne peut le détacher de la propriété. Et moi, prophète, je dois annoncer aux hommes ce qu'ils ne voudront pas croire, ce qui les fera sourire! — Qu'ils sourient donc!

Je le répète : les montagnes vont bondir comme des faons de biche et les vallées trembler comme des cavales vierges. Une révolution terrestre est imminente, en Europe tout d'abord.

Car nous sommes tourmentés dans le présent par une soif inextinguible de bonheur et poussés vers l'avenir par des aspirations incompressibles. Les ressources que nous finissons d'épuiser ne sont plus en rapport avec nos besoins qui croissent chaque jour.

Dans l'ordre matériel, la vitesse des chemins de fer, la lumière du gaz hydrogène carboné, les combustibles terreux et ligneux ne nous suffisent plus. Les récoltes manquent, les végétaux les plus utiles sont frappés de stérilité. Les animaux et les hommes succombent à des fléaux inconnus dans leur essence; des perturbations extraordinaires s'observent pour les climats, les saisons, l'atmosphère. Il n'est pas un coin de terre qui ne soit cultivé, pas un filon de métal que n'ait exploré le marteau; il ne reste plus une usine à bâtir.

Il faut que les monts s'abaissent, que les vallées s'élèvent, que le vieux Tellus incline davantage son échine pour que les rails de fer la parcourent librement d'un diamètre à l'autre. Il faut que les eaux thermales pleuvent en abondance à la surface du sol et se renouvellent sans cesse. Il faut que nous trouvions au sein de la terre mis à nud des produits alimentaires dont nous ne soupçonnons pas l'existence.

Il faut que l'avare Cybèle nous découvre ses richesses et nous

livre des secrets qu'elle ne peut plus cacher. Il faut que les océans de flamme et de lumière qu'elle recèle en ses entrailles se fraient une issue jusqu'à nous. Il faut que l'eau des mers et des rivières s'étende sur ce lit de feu, bouillonne, se volatilise en mille manières et nous révèle le mode de formation de mille gaz nouveaux[1]. Parmi ces produits de création récente, il nous faut recueillir la vapeur que nous renfermerons dans nos ballons et les étincelantes clartés qui remplaceront les pâles éclairages employés jusqu'ici. Il nous faut ravir aux éléments le feu, le feu qui ne s'éteindra plus !

Les diamants, les pierres précieuses, les perles, les coraux, l'or et l'argent vont devenir aussi communs que le caillou. Afin que le luxe qui causait nos plus grands maux, fasse désormais notre bonheur et notre joie. Afin que les bijoux les plus éclatants ne soient plus portés par les plus riches et les plus laides, mais par les plus jeunes et les plus jolies, par celles qui vont ramasser des pavots dans les champs.

Dans l'ordre moral, de formidables problèmes ont été soulevés qui maintenant nous torturent et surexcitent notre imagination. Que d'esprits tendus sur la matière ! Que de cerveaux brûlants ! Que de physionomies contemplatives, rêveuses, inspirées ! Que de révélations téméraires ! Que d'âmes acharnées à la recherche de l'absolu ! Que de pupilles éblouies, ternies par les veilles ! Que d'ambitions, d'émulations généreuses allumées par l'ardente foi qui dévorait Archimède ! Combien aussi voudraient s'écrier : *euréka* — j'ai trouvé !

J'ai trouvé ! mot flamboyant d'espoir, riche de récompenses, aiguillon du génie, gage de bonheur, assurance de repos ! J'ai trouvé ! promesse qui fait tant chercher ! !

Donc il faut que les viscères du globe, étalés devant les hommes, deviennent pour leurs esprits un livre ouvert. C'est là qu'ils apprendront les lois des transformations éternelles, de la vie future, de l'incessante résurrection de toutes les choses, de l'infinie liberté de tous les êtres ; le mode de formation de l'impondérable fluide qui produit les opérations de la pensée, les mystères de la création !

Eternité toujours jeune ! sous le voile qui les dérobe encore

(1) Avant peu, les ingénieurs trouveront le moyen d'utiliser les matières ignées que crache le Vésuve.

j'entrevois tes divins charmes.... Et ce voile déjà se déchire de toutes parts! Esprit impatient qui remue tous mes nerfs, ne m'agite plus ainsi, ne me montre pas trop de splendeurs à la fois! De peur que fasciné, hors de moi, je ne me précipite vivant, dans tes flammes! — Oh que l'homme est petit quand il se mesure à l'immensité!

Revenons à la terre.

Il faut aussi que les sociétés s'élancent à toutes jambes dans l'orbe des révolutions qui retournent les mondes; il faut qu'elles règlent leurs mouvements inaperçus sur ces cataclysmes gigantesques. Il faut que les empires et les royaumes disparaissent dans les fumées de la guerre, sous les chauds baisers du canon. — Je l'ai dit assez, et les faits le crient encore plus fort!

Il faut que les femmes se vendent à tout le monde et ne se donnent plus à personne; il faut que toute inspection de police et de santé devienne impraticable sur les filles publiques. Il faut que l'argent perde sa valeur par sa banalité, et la femme son charme en se faisant vénale. Il faut que la prodigalité des courtisanes disperse les trésors entassés par l'Usure! Il faut que la Prostitution étale ses appas à bon marché sur les places, au coin des rues, le long des bornes, dans les ornières des chemins, dans les clairières des bois, dans les vignes malades, sur les divans des palais et le foin des chaumières! Il faut que nous revenions aux temps d'égalité fatale où elle sacrait François Ier et Lazare de sa rouge couronne!!

Afin que toutes les créatures humaines rentrent dans leur droit d'aimer. Afin que des chansonniers réputés populaires n'aient plus l'impudeur de nous chanter sur un air sautillant les amours de Lisette. — Ses tristes amours, à la pauvre fille de l'ouvrier que le jeune bourgeois séduit, enlève, nourrit pendant cinq ans avec les maigres restes de ses épargnes, accable jour et nuit de sa mauvaise humeur, du poids de son orgueil; et puis laisse tomber où tombent tôt ou tard tous les trésors perdus! — Afin que l'excès de la Débauche nous ramène à la réserve séduisante de la Pudeur. Afin que la Corruption nous fasse désirer l'Amour. Afin que l'Ange de tendresse s'élève, en déployant ses ailes, du chaos infâme de la Prostitution!!

Oui je le prédis, de l'abîme de misère et de gangrène où l'Humanité s'est laissé choir, elle ne remontera jusqu'à l'amour qu'en se prostituant. Et cela moins noblement cent fois que la

hideuse Messaline, l'abominable femme qui caressait des régiments entiers !

L'Enfer est sur la Terre !

IX

« Il y a tel homme qui a travaillé avec sagesse, science et adresse, lequel cependant laisse tout à celui qui n'a point travaillé. — Cela aussi est une vanité et un grand mal. »

Ecclésiaste.

Dans la famille du pauvre la souffrance est inépuisable comme la fécondité. Quand l'ouvrier se sent l'estomac vide d'aliments et plein d'angoisses, quand il s'est consumé tout le jour sur un travail ingrat, il cherche des compensations dans les seules joies qui lui soient laissées; il finit de s'épuiser la nuit. Dans ces embrassements maudits du Travail et de la Pauvreté sont conçus des enfants malingres, rachitiques, proie certaine des lentes maladies et de la misère triste. — « *Celui qui n'a pas été n'est-il pas plus heureux que les vivants et les morts? Du moins il n'a pas vu les méchantes actions qui se font sous le soleil.* »

Dans des âges moins cruels, la multiplication de la famille travailleuse assurait sa richesse. L'homme robuste, la femme féconde, le couple prolétaire, méritaient bien de la patrie romaine qui récompensait leurs services et recueillait leurs enfants dans ses légions conquérantes, riches de butin. S'il ne donnait pas à ses serfs la liberté d'aller et de venir, le seigneur du moyen-âge ne leur laissait pas du moins celle de mourir de faim. Ses intérêts exigeaient qu'il en prît soin pendant toute leur vie, car ils étaient sa famille ou tout au moins sa chose. Aussi leur mesurait-il son attachement en raison de leur fécondité.

Aujourd'hui la population prolétaire pullule plus vite que le chardon des champs. Elle jette sa graine aux chaudes heures de

la nuit comme la plante fourragère aux brises du soir ; et tout est bon à sa bonne semence. Sur la planche et la pierre, sur la paille, sur les haillons, dans les mansardes calcinées, dans les soupentes humides, l'enfant du pauvre pousse comme champignon, moitié vêtu, moitié nourri, sans précautions, sans soins. — « *Herbe sauvage est tôt venue.* »

Les Malthusiens disent aux pauvres : amusez-vous, croissez, faites des garçons et des filles : il nous en faut. Ils ne nous coûtent pas plus à nourrir qu'à mettre en terre ; aux petits des oiseaux Dieu donne pâture et sépulture, pourquoi ne les donnerait-il pas aux petits des pauvres? Quant à nous, plus il passe d'hommes sur la terre, et plus il en entre dans nos fabriques, et plus l'offre du travail est grande, et moins nous le payons. Nous sommes les exploiteurs, les économes qui glanons dans le champ vital tout ce qu'épargne la Mort ! — « *Le meurtrier se lève au point du jour et tue le pauvre et l'indigent ; de nuit il dérobe comme un larron.* »

Depuis que la force de la machine remplace l'intelligence de l'homme, l'activité, la vigueur, la santé, les facultés de celui-ci tournent contre lui-même. Le travailleur est réduit au rôle d'un instrument qui en surveille d'autres et semble encore moins animé qu'eux. Pour faire cet ouvrage d'automate, la femme, l'enfant suffisent et coûtent moins cher que l'homme. Le calcul des intérêts n'a point de limites. Plus l'être est faible et chétif, moins il exige de salaire. D'où résulte qu'on spécule sur la maladie, le défaut de forces ; — que les hommes sont chassés de l'atelier par les femmes et les enfants ; — et que, dans les grandes villes manufacturières, les tout-petits garçons trouvent plus facilement du travail que leurs pères. — « *Cependant ils s'en iront comme ils sont venus, sans rien emporter du travail de leurs mains.* »

Et puis la femme et l'enfant n'ont ni la volonté, ni le pouvoir de se révolter contre leurs maîtres ; ils ne rassembleront jamais ces formidables grèves qui mettent les entrepreneurs à deux doigts de leur perte. Mais ils se laisseront traire, tondre, égorger sans plus de résistance que les brebis et les agneaux. Quand la fatigue et le sommeil gagneront les petits enfants, quand ils ne pourront plus ouvrir leurs pauvres yeux injectés par les veilles, les contre-maîtres ranimeront à coups de fouet leurs forces défaillantes. La machine peut travailler nuit et jour ; la

créature humaine y restera donc attachée nuit et jour. Et quand elle mourra par la peine, elle sera remplacée sur l'heure, car le paupérisme rassemble à la porte des fabriques toute une population d'affamés. La fécondité du prolétaire peut faire face à l'insatiable cupidité des capitalistes ! — « *L'homme né de femme est d'une vie courte et pleine d'ennuis ; il sort comme une fleur, puis il est coupé, et s'enfuit comme une ombre, et ne s'arrête point.* »

Non certes, les petits des animaux ne souffrent pas sur terre comme les petits des hommes. On laisse les poulains bondir dans les plaines jusqu'à ce qu'ils aient la force de porter le cavalier ; les veaux et les agneaux jouissent en liberté de leur courte existence. Mais l'homme réservé pour d'incessants travaux, l'homme que menacent tant de dangers de mort, l'homme qui peut pénétrer plus avant que tout autre animal dans les secrets de sa destinée, l'homme avare et rapace se condamne, dès le sein de sa mère, au plus lent des suicides, celui par la faim et le salariat. Qu'on ne vienne pas me dire qu'il est doué d'une intelligence supérieure aux autres êtres, et qu'il marche en levant les yeux au ciel. Hélas ! le pauvre enfant des fabriques est bien morne, bien souffreteux, bien plus courbé, bien moins agile que l'animal ! Il marche le front penché vers la terre ; ceux qui l'exploitent craignent qu'on l'instruise, ils ne lui laissent pas même une heure sur vingt-quatre pour aller à l'école. L'enfant doit respirer, se mouvoir et sentir comme la machine qu'il suit. Celle-ci devient sa marâtre, son unique société, son modèle ! Qu'on s'étonne encore de l'abrutissement de l'ouvrier au dix-neuvième siècle ! — « *N'y a-t-il pas comme une guerre sur terre? Les jours des mortels ne sont-ils pas comme ceux des mercenaires?* »

Dans le pays d'une obscurité semblable à l'ombre des sépulcres, deux ans j'ai séjourné. J'ai vu Londres et Birmingham, Manchester et Sheffield. J'ai vu la multitude des prolétaires anglais défiler à minuit sous les torches des tavernes grises où l'on boit l'eau ardente. Ils n'avaient pas de chemise et portaient un habit !

— L'habit de dixième main qui, du lord de Hanover square passe à son valet de chambre, du valet de chambre au député chartiste, du député à l'éditeur de journal, du journaliste au bourgeois de la Cité, du bourgeois au maquignon de Smithfields, et du maquignon à la longue série de commissionnaires qui aboutit aux honnêtes hébreux d'Old-Jewry, de Whitechapel et de Saint-

Giles. — L'habit qui ne tient plus à celui qui le porte, l'habit-guenille dont les lambeaux se détachent à chaque pas ! — L'habit pétrifié de houille, reluisant de crassitude, imperméable à l'eau ! — L'habit qui ne va bien que sous le chapeau tuyau-de-poële rougi, cassé par trop d'usage. — L'habit de veille et de sommeil qu'on ne quitte jamais et qui se dissout sur le dos qui le porte. — L'épouvantable livrée de la plus épouvantable misère ! —

Ces hommes ressemblent à des ombres, et leurs villes à des nécropoles. Ils sont devenus insensibles aux pluies, aux fins brouillards qui pénètrent les os, aux étouffantes chaleurs de juillet ; ils se sont cautérisé l'estomac avec le gin et ne ressentent plus les tortures de la faim. En tous temps, en tous lieux on les voit résignés, impassibles, muets, promenant leurs longues faces blêmes, tirées, plombées, incrustées de charbon. Ils passent la plupart de leurs nuits sur les trottoirs boueux, sous les arches des ponts, dans l'herbe des grands parcs qui ruisselle de neige, de givre ou de rosée. Ils dorment leur meilleur sommeil dans les réduits infects de Saint-Giles et de Whitechapel où on les entasse sur une paille humide, dans des soupentes sans air : hommes, femmes, enfants, pêle-mêle, dans l'ordre où les présente le hasard.

J'ai pénétré dans ces repoussantes géhennes de la misère *libre*. Et j'ai senti se soulever mon cœur et manquer mon haleine. Je me suis demandé comment des êtres semblables à moi pouvaient vivre dans une atmosphère pareille ; comment ils ne volaient pas, ne tuaient pas pour être admis plus vite à la retraite de la prison, au sommeil de la potence ; comment ils supporteraient cette existence un seul jour sans l'hébêtude qui les protége de sa cape de fonte ; comment cette existence de végétal pouvait être un bien pour eux ?

Redoutable question : faut-il préférer la vie à la mort ? Alternative affreuse qui souvent se présente à leur âme ! Misère qui défie tout crayon, toute plume, tout orchestre infernal ! Torture et damnation comme il n'en fut jamais sous le soleil qui brille ! Oh ! quand l'homme en arrive à désirer la mort, peut-on bien dire qu'il vive ? Et sa misérable existence n'est-elle pas le plus grand de tous les supplices ?

L'Enfer est sur la Terre !

X

> « Hélas ! la Mort est bien à l'ouvrage,
> Et pour répondre à la clameur sauvage,
> Son maigre bras frappe comme un taureau. »
>
> *A. Barbier.*

Je veux descendre avec les plus pauvres l'échelle des plus grandes souffrances ; je veux m'enfoncer plus avant encore dans le labyrinthe aux mille méandres où se traîne leur existence persécutée.

O divin travailleur qui sus te diriger dans l'antre de Minos, et toi, le plus éloquent des apôtres, ô Paul, qui revins des enfers à la clarté des cieux, je vous invoque ! Soutenez-moi tous deux dans ma longue entreprise.

Après la perte du sommeil et celle de l'honneur, le prolétaire endurera plus encore ; sa vie sera souillée, tarie, empoisonnée dans ses sources vives. Et cela sans bruit, sans le moindre scandale, sans qu'un *gens* de justice ait rien à y voir, sans qu'une plainte transpire au dehors, sans qu'on puisse accuser nul autre que le Destin, le grand criminel sur lequel passent leur colère les rimailleurs de mon temps.

Quand on traverse les faubourgs des grandes villes, le regard s'arrête sur des bâtiments d'aspect sombre occupés par les industries insalubres. Ces usines funestes ne portent pour enseigne qu'une teinte de deuil, une teinte grise ; on pressent, à les voir, qu'il s'y commet de lents assassinats. La police pudibonde les relègue dans les quartiers les plus misérables, près des prisons, des hôpitaux et des fosses communes auxquels elles fournissent incessamment leur contingent de malheureux.

Exploiteurs et parasites, puisqu'il vous faut vivre de la mort de l'homme, faites promptement du moins ! Fondez le plomb en balles, injectez du mercure dans ses veines, forcez-le de boire des vins chargés de litharge et de lécher le vert-de-gris de vos

vieux sous. Il n'aura pas à souffrir ainsi des lentes et atroces maladies que les ouvriers contractent dans les fabriques meurtrières ; il connaîtra son affaire, il sera tué sur l'heure; les douleurs de l'agonie lui seront épargnées !

Dans leurs conversations avec les peintres qui viennent argenter leurs châteaux, les gens du monde ont entendu nommer la colique métallique, mais ils ne savent pas quelles souffrances elle déchaîne dans l'organisation, et de quel prix est payé leur luxe par certaines classes de travailleurs. Je vais le leur dire afin qu'ils n'en ignorent :

La plupart des ouvriers qui préparent le blanc de plomb sont détruits en quelques années ; ceux qui travaillent l'étamage des glaces succombent plus vite encore ; quant à ceux des usines de cuivre, ils souffrent plus cruellement que tous les autres.

Dans les hôpitaux de la Charité, de Saint-Antoine, de Beaujon, de Necker et de Saint-Louis sont traités tous les ans, par centaines, les malades atteints de la colique de plomb. Les médecins les blanchissent à peu près ; puis les renvoient à la fabrique qui les dirige de nouveau sur l'hôpital. Au bout de quelques voyages semblables, ces infortunés, épuisés par les ravages alternatifs du poison et du contre-poison, trouvent enfin dans la mort le repos qui leur a été refusé pendant la vie. Mais avant de les endormir du doux et long sommeil, combien d'étapes a semées la maladie sur le chemin de leur Calvaire !

A l'hôpital Necker j'ai suivi de mes yeux des tortures que mon imagination n'aurait pas soupçonnées dans ses plus grands écarts. Je vois encore se traîner à la consultation des ouvriers amaigris, terreux, livides, chancelant sur leurs jambes, ne pouvant plus rien tenir dans leurs mains. Il faut que le mal en soit arrivé là pour que leurs patrons se décident à les envoyer aux médecins ! La charité n'a plus d'autres mobiles sur terre que la mauvaise honte et la pudeur *in extremis !* S'ils ne redoutaient pas les clameurs de l'opinion, les maîtres feraient mourir les ouvriers à la tâche, à la peine, sur place. L'hôpital leur sauve ce dernier remords et les débarrasse des cadavres.

Quand les malheureux entrent dans les salles encombrées, on les étend sur des lits où ils se raniment assez pour devenir plus sensibles aux atteintes de leur mal. Je me les représente encore tordus par des coliques tellement dilacérantes que nulle parole ne saurait les décrire. Alors ils prennent les attitudes les plus con-

tractées, les plus torturantes, afin d'échapper à l'excès des douleurs. La respiration manque, les battements du cœur sont suspendus; il semble que l'angoisse diminue le volume du corps; la peau de leur ventre se rapproche des os de leur dos! Ils se roulent dans des convulsions effrayantes, pareilles à celles des épileptiques; mordus par la souffrance, ils poussent des hurlements lamentables, comme ces damnés que Dante nous montre plongés par la tête dans la poix fondue. Tout sommeil leur est refusé; pendant la nuit, la douleur traverse la moëlle de leurs os comme une lame de rasoir chauffée à blanc. Ils sont pris de ce délire sombre, infernal, muet, sans extases et sans haleine que la Mort laisse tomber, de ses ailes funèbres, sur la couche des moribonds. Eux-mêmes ne peuvent comprendre comment la vie s'acharne sur leurs membres destinés à une paralysie prochaine; vingt fois, dans leurs accès, ils invoquent la mort, suprême remède des maux incurables. Et la Mort ne vient pas, l'entêtée qui fuit ceux qui l'appellent, et court, tête basse, sur ceux qui la fuient.

L'Enfer est sur la Terre!

J'appelle ces fabriques de poisons les antichambres du cimetière. Je compare les ouvriers qui travaillent la céruse à des cadavres vêtus de deuil, animés d'un mouvement mécanique et destinés à rendre plus redoutables encore les abords de ces lieux. J'appelle ces fabriques des *tours* où les sociétés marâtres jettent leurs enfants derniers-nés. Je les appelle des guillotines sèches, des machines pneumatiques dans lesquelles on déverse le trop plein des prisons et des bagnes, pour en finir. Je les appelle des pontons à noyades qu'on fait sombrer dans l'Éternité tout chargés d'hommes.

L'Enfer est sur la Terre!

A ces travaux maudits les cheveux tombent, les dents se déchaussent et deviennent branlantes, l'haleine exhale une odeur infecte; la peau, les poumons, les intestins se doublent d'une enveloppe de métal tellement épaisse que rien ne peut la dissoudre; tous les organes sont littéralement assiégés, envahis, pénétrés, étouffés, indurés par le plomb ou le cuivre. Chaque pore devient comme une tranchée toujours ouverte à l'ennemi, comme une porte que la Douleur referme avidement sur la matière qui l'affolle.

Oh c'est bien là la blouse de plomb, l'infernale tunique plus corrosive que celle de Nessus, la cape dévorante qu'imagina le

poète au front plissé, la montagne d'Atlas plus pesante chaque jour sur le dos qui la porte !

Ah douleur et torture ! L'homme né de femme blanche, pure, aimante et sensible, devient noir, sombre, inerte, dur comme le métal qu'il travaille ; il ne bondit plus que sous les coups de marteau frappés par la Souffrance. Oh qui ne pleurerait à songer que tant d'ouvriers affrontent une mort certaine en préparant les vernis, les glaces, les meubles brillants, les cuirasses étincelantes qui font l'orgueil et la joie des riches de ce monde ! Et cependant les sociétés à l'œil éteint ne donnent pas une larme au gaspillage criminel de toutes ces existences !

L'Enfer est sur la Terre !

XI

Selon que nous avons eu plus ou moins de chance dans cette vie, suivant que nous prenons, pour en sortir, le chemin de la ruse ou celui de la force, deux hommes nous reçoivent à la porte : le fossoyeur ou le bourreau. Ces deux damnés occupent le dernier cercle des enfers terrestres.

L'Enfer est sur la Terre !

Ils sont renfermés dans une étroite fosse dont les parois sont de squelettes pressés, dont le fond et le couvercle sont de couperets affilés à neuf. Devant eux le Diable dépose leur nourriture et leur breuvage ordinaire : des chairs vertes, sanieuses, et du sang dans un crâne fraîchement détronqué.

Le fossoyeur est las de viande, et le bourreau de sang. — Laisse-moi boire, dit le premier, je suis repu, j'étouffe. — Laisse-moi manger, dit le second, je suis ivre, je suis à jeun. — Et l'un et l'autre se préparent à apaiser les plus vives tortures que l'homme puisse ressentir.

L'Enfer est sur la Terre !

Mais le fossoyeur est souillé de terre, et le bourreau teint de rouge, de la tête aux pieds. Et dès que le premier approche ses

lèvres du crâne, le sang s'élance et rejaillit sur la face du second. Et dès que le second approche ses dents de la chair, celle-ci fuit, par une attraction mystérieuse, sous les pieds du premier. En sorte qu'avec le temps le visage du bourreau devient écarlate comme la gueule d'un volcan, et les jambes du fossoyeur bouffies comme celles d'un hydropique. — Malédiction! s'écrient-ils tous deux, nous sommes condamnés à être tout ensemble affamés et repus pendant l'Eternité!

Et dans leur rage aveugle, ils se précipitent l'un sur l'autre; celui-ci pour boire, celui-là pour manger de l'homme vivant. Effroyable baiser! sauvage délire qui demeure inutile! De ses voraces dents le bourreau ne saisit qu'une chair insapide, et le fossoyeur sent ses lèvres brûlées par le sang qui coule des veines enflammées du bourreau!

L'Enfer est sur la Terre!

Autant de minutes il y a d'un soleil à l'autre, autant de fois ils renouvellent la lutte épouvantable! Autant il s'échappe de gouttes de sang du crâne où ils boivent, autant en versent leurs veines pour le remplacer! Autant il manque de morceaux de chair sous leurs pieds, autant de lambeaux ils détachent de leurs corps pantelants! Et cependant une vengeance toujours nouvelle crispe leur foie; toujours leurs yeux pleurent une nouvelle pluie sanglante, toujours repoussent sur leurs os de nouveaux muscles, une peau nouvelle.

— Si nous nous arrêtions, dit le fossoyeur, je suis las de fouiller ma vie dans tes entrailles. — Je le veux, répond le bourreau, je suis fatigué de trancher tes os avec mes dents.

L'Enfer est sur la Terre!

Mais à peine l'armistice est-il conclu que la fosse s'ébranle au roulement de mille tambours voilés. En même temps elle se remplit de clartés sépulcrales, du sifflement des fouets cruels et des tristes refrains du cantique pour les morts. Et voici qu'une voix nasillarde, voix de juge et de prêtre, s'écrie: « Travaillez, travaillez plus fort, maudits! Versez le sang, tourmentez la fibre pour notre compte; nous vous donnons votre part de curée, nous vous défendons de vous arrêter dans les siècles des siècles! »

Et l'implacable combat recommence, et de nouveau jaillit le sang, et de nouveau crient les chairs sous les crocs anguleux!....

L'Enfer est sur la Terre!

Si le fossoyeur et le bourreau ne craignaient pas de raconter leurs rêves, les hommes verraient que je n'exagère pas les peines qui les obsèdent ; ils se convaincraient que l'Opprobre et la Malédiction pèsent d'un poids énorme sur l'âme à quelque degré qu'elle soit descendue d'impudeur et de cruauté. Qu'on regarde bien les lèvres du bourreau tout injectées de sang, le visage blême du fossoyeur, et ses yeux éteints, entourés d'un cercle livide ; qu'on observe la contenance embarrassée de ces deux hommes et la sombre expression de leurs physionomies quand ils se trouvent en présence des autres ; qu'on ose chercher leurs âmes dans leurs prunelles de faucon et de chat-huant.....

Et qu'on me dise si ces gens-là ne sont point bourrelés de remords, poursuivis par d'atroces terreurs, réveillés chaque nuit par des apparitions dégoûtantes, dégouttantes de sang !

L'Enfer est sur la Terre !

Et cependant ils ne sont pas plus coupables que ces animaux soigneux qui recouvrent de terre les dépouilles putréfiées des leurs. Il ne faut pas confondre plus longtemps ceux qui enterrent avec ceux qui tuent. Le fossoyeur et le bourreau sont les plus à plaindre de tous les êtres qui portent un cœur sous la mamelle. D'autres perçoivent le prix du sang, d'autres s'engraissent du suc des chairs ; il ne leur reste à eux que l'écume de la liqueur qu'ils versent, que la fange des fossés qu'ils creusent. Ils sont damnés dans leurs personnes, et condamnés dans leurs races à l'éternité de la peine et de l'infamie.

Ceux qui tuent, ceux qui vivent de la mort des autres, le sachant, le voulant, ceux qu'il faut traîner devant le tribunal de l'opinion par le pan de leur robes, ce sont les privilégiés — juges, propriétaires, prêtres, médecins et autres — qui ne permettent point aux hommes de vivre en travaillant, de mourir tranquilles, d'être enterrés en paix. Hélas ! les meurtriers légaux vivent comblés d'honneurs et de richesses.

L'Enfer est sur la Terre !

Epouvantable le sacrilége que l'homme commet sur les restes de l'homme ! Infâmes les violateurs qui ne s'arrêtent pas même devant les charmes froids de la Mort et ses yeux sans regards ! Carons pannés, ces fonctionnaires sacrés et diplômés qui fouillent dans les cercueils l'obole crasseuse de leurs salaires ! Hideux ces chacals en gants blancs qui se couchent en travers des fosses ouvertes et disent aux parents des morts :

« Nous avons imprimé sur le sein de la terre le timbre de notre puissance; personne ne peut y déposer ceux qu'il aime sans notre permission. Aux riches nous laissons acheter des tombeaux somptueux, devant les pauvres bée la fosse commune; aucun ne reste découvert après la mort. On peut se promener dans les cimetières fleuris. La décence et les mœurs sont sauvegardées : que vous faut-il de plus? — Le prêtre doit vivre des autels, le médecin des malades, et les gouvernants des cadavres! »

L'ENFER EST SUR LA TERRE!

La mort est inéluctable pour l'homme; c'est avec effroi qu'il voit sa grande ombre se pencher sur lui; il laisse des parents et des amis en pleurs! N'est-ce point assez d'épreuves? Faut-il encore que le pouvoir reste maître de tourmenter nos derniers moments? Lui permettrons-nous longtemps de violer ce qui est plus précieux qu'un testament, ce qui devrait être le plus sacré des cultes, je veux dire la suprême aspiration de nos âmes quand elles s'envolent aux régions infinies? Notre corps sera-t-il privé toujours d'une sépulture paisible au sein des éléments? Ne pouvons-nous donc comprendre qu'un Gérard de Nerval, par exemple, soit libre de laisser pourrir dans un égoût ses dépouilles mortelles, s'il attache à cette sorte d'inhumation quelque idée philosophique? Souffrirons-nous encore, et puis encore que la gent officielle vienne mêler ses réclamations cupides, son formalisme et ses patenôtres à l'explosion première de la douleur des survivants?!

Si du moins l'Autorité faisait valoir elle-même les terrains de sépulture qu'elle concède; si travailleuse, soigneuse, elle les fouillait de ses ongles crochus; si seulement elle rendait une rose, une marguerite à ceux qui sont sous terre pour tout l'argent que payent ceux qui demeurent dessus! Si le gouvernement honorait ou laissait honorer les morts que nous aimons! S'il nous était permis de leur rendre un autre culte que celui des cantiques latins marmottés par les prêtres!

Si l'ignoble sergent de ville ne souillait point de sa présence infecte le saint asile des tombeaux! Si du moins nous étions à nous après le dernier soupir!!

Mais non. L'Autorité veut que nos os soient numérotés, alignés les uns à côté des autres. Et ce sont les plus malheureux, les plus pauvres qu'elle charge de cette odieuse mission. *Aux gueux la besace*, dit le proverbe. Après avoir dépouillé le prolétaire de tout bien, de tout droit au travail, de tout honneur, la Civilisation

lâche et peureuse le contraint aussi d'enfouir les morts; elle rassemble sur sa tête les vengeances et les mépris de tous!

L'ENFER EST SUR LA TERRE!

Homme! sois glorieux. Tu as droit à six pieds environ de la terre du gouvernement et aux attentions particulières de ses croque-morts. Mais tu es sujet jusque dans la tombe. Les nécropoles sont administrées, les morts ont leurs registres, l'ordre règne aussi là! La Bureaucratie s'est glissée dans la couche des cadavres, elle a violé leur pudeur comme ne l'eût jamais fait la hyène gloutonne! Tout va bien, tout est en règle!

L'ENFER EST SOUS LA TERRE! Ce sont les vivants qui le préparent aux morts!

XII

La Nature est recueillie dans un profond silence; la Rosée traîne sa robe blanche sur les prairies; la douce clarté de la lune envahit les cieux, le jour commence pour le monde des morts.

Je suis enfoncé dans le gazon des printemps jeune et tendre encore. Ma tête s'appuie sur mes bras croisés, et mes yeux regardent les brillantes sentinelles de la terre, les étoiles tremblantes, qui se rendent, les unes après les autres, à leur poste accoutumé.

Je me prends à rêver. Il me semble que je suis dans la fosse commune, parmi tous ces cadavres! J'ai froid, je nage dans un océan de vermine : c'est un songe affreux!

Toutes ces boîtes de sapin serrées, tassées les unes contre les autres, s'agitent, tremblent, éclatent sur place. Ceux qu'elles renferment ne peuvent se dégager de la pression qui les torture. Horreur! les os sont aplatis, déformés, pénétrés par les os!

Les malheureux cadavres tentent des efforts inouïs pour se relever. Ils insultent, blasphèment; la souffrance leur arrache des exclamations que jamais on n'entendit nulle part. Le bruit qui sort de cette fosse maudite est tellement prolongé, lugubre, épou-

vantable, qu'à la ronde les chiens errants, les oiseaux de nuit et les voleurs n'osent point approcher.

Et moi j'entends, hélas! distinctement ces plaintes déchirantes et confuses :

« Pourquoi serres-tu si fort? — Retire les ongles de tes pieds des prunelles de mes yeux! — Je manque d'air; la terre et les cercueils pèsent sur mon corps d'un poids épouvantable! — Je suis pris entre les planches de ma bière; j'allais m'échapper, elles se sont refermées sur moi! — Où suis-je, grand Dieu? Je ne vois plus ni le ciel bleu, ni l'air transparent; je ne puis remuer le petit doigt de ma main! — Quel réveil! — J'étouffe! — J'avale du sable et de la chair meurtrie! — Sainte Vierge, délivrez-moi! — Taisez-vous, malheureux! On dirait que nous sommes déjà dans l'Enfer; je veux dormir. — J'ai trahi mes amis, j'ai tué mon père; les supplices de l'Eternité commencent pour moi! — Je suis le damné dont les peuples ne prononcent le nom qu'avec effroi! Je suis celui qui devint empereur en égorgeant, celui qu'ensevelirent ici les barbares vengeurs. Je suis le plus gangrené, le plus pestiféré de tous ces cadavres : les chiens ont renoncé sur moi! Je suis Napoléon le Maudit!! »

Horrible assemblée! Dans cette fosse viennent se confondre toutes les hallucinations ambitieuses, toutes les folies, toutes les furies d'orgueil, toutes les trahisons, ignorances, superstitions, cupidités, rapines, violences, concupiscences, barbaries criminelles, peines, douleurs, misères et maladies enfantées par la Civilisation!

Là sont rapprochées la tête qui médita le meurtre et la poitrine qu'il perça, les jambes qui marchaient pour les rois et les dents qui déchiraient la cartouche des émeutes, les épaules qui portaient des fardeaux et la main qui leur traçait la tâche. — Là, contre le noir charbonnier, gît la blanche fille au sein virginal! — Le vieillard est couché par dessus tous ceux qui vinrent au monde après lui! — Sur les frêles membres de son enfant on a jeté la mère; elle entend ses cris aigus et ne peut se soulever! — Les ennemis ne sauraient détacher l'une de l'autre leurs bouches qui s'embrassent, les amis se mordent avec avidité! — Les plus étouffés veulent monter sur les autres et les meurtrissent pour se frayer passage! — Les uns sont renversés la tête en bas, d'autres foulés sous les pieds, d'autres écartelés, étranglés, râlants; tous sont couverts d'un sang glacé qui leur donne un frisson mortel!

— Il y en a beaucoup qui râclent avec leurs doigts la vermine qui pullule dans leurs entrailles vertes ! —

Le vieillard redevient nouveau-né ; l'enfant passe en quelques heures par tous les degrés de l'existence ; sa tête se couvre de cheveux blancs. Les femmes sont filles et mères à la fois ; la mort enfante des fœtus qui ne respirent pas. Tous ces débris du monde terrestre ne savent s'ils doivent désirer la mort ou la vie, ni ce qu'est la vie, ni ce qu'est la mort ! Ils grincent des dents et rient comme des fous ; ils sentent qu'on les dévore et qu'ils renaissent à l'instant même. Le globe leur semble un désert dont les grains de sable s'assemblent et se transforment pour constituer des êtres nouveaux. Ils voient l'air, l'eau, le feu passer sur un chaos de débris qui s'animent et renaissent. Ils ont perdu toute notion de l'espace et du temps. Ils s'écrient d'une voix lamentable :

« L'Enfer est sur la Terre ! »

Quand tout à coup, sur la cime des montagnes voisines m'apparaît un croissant de feu semblable au disque de la lune en son premier quartier. Peu à peu ce croissant s'allonge, se rétrécit et s'étire en une faulx tranchante. Puis se dégagent successivement, de derrière la montagne, de longs cheveux gris, un front chauve, des traits si vieux qu'ils semblent se dissoudre, un vieillard démesurément grand qui porte écrit en lettres de lumière son nom sur sa poitrine. Je frotte mes yeux pour mieux y voir et je lis : le Temps, fidèle serviteur de la Révolution.

En ce moment l'aspect de la fosse commune change. L'Esprit des transformations passe dessus, et du bout de son aile y sème des étoiles. A l'instant même, les boîtes de sapin s'allument et se tordent dans les flammes sans plus de résistance que des feuilles sèches. Pendant qu'elles pétillent, le Temps s'écrie de sa voix enrouée :

« Mon bras maigrit à la tâche, mais il ne se fatigue jamais. Il n'y a plus une goutte de sueur sous la peau de mon front, mais je n'en suis que plus dispos à mon éternel travail. J'ai desséché plus de mers, submergé plus de continents qu'il ne reste de cheveux à ma tête ; je croque les empires comme des feuilles d'artichaut ; et quant aux hommes, je disperse leurs cités aussi facilement que des fourmilières. Cependant plus j'avance dans ma carrière sans fin, plus mes labeurs sont pénibles, plus rares sont mes heures de repos. La Révolution, toujours jeune, éventre ses vieux serviteurs sans plus de pitié qu'un piqueur son cheval. Le monde a beau changer, ma tâche reste la même et le zèle de ma maîtresse re-

double avec les siècles. Je donne sans cesse la mort sans pouvoir jamais l'espérer. »

L'éternel Melchisédech se tut. La fumée produite par l'incendie des cercueils se dissipa. Tous les êtres que j'avais vus auparavant désespérés, furieux ou mornes m'apparurent rayonnants de cette beauté surhumaine que donne l'allégresse. Leurs voix étaient fraîches et suaves comme celles que prêtent les poètes aux célestes esprits. Elles chantaient :

« L'air se parfume et s'épure, il est moins lourd à nos poumons. Un frisson de bonheur court par nos veines ; nous sentons des ailes grandir sur nos épaules ; nous sommes prêts à nous élancer dans des mondes meilleurs. Nous attendons que le joyeux soleil se montre à l'horizon, plus étincelant, plus large. Alors nous essaierons notre vol en traversant les airs et les océans comme de jeunes hirondelles, qui fredonnent jusqu'au but de leurs lointains voyages !

» L'ENFER EST SUR LA TERRE QUE NOUS QUITTONS. DANS CELLES OU NOUS ALLONS NOUS TROUVERONS LE CIEL. — SOIS BÉNIE, RÉVOLUTION ! »

XIII

« Car voici le moment de la débâcle humaine ;
La Morgue va pêcher les corps que l'eau promène ;
L'égoïsme, en sultan, jouit et règne ; il a
Des crimes à cacher, et son Bosphore est là. »

Hégésippe Moreau.

Quel bénéfice retire l'artisan du travail qu'il fait sous le soleil ? A quelles mers sans fond coulent ses sueurs et ses larmes ? Qui lui connaît une consolation, un délassement, un heureux asile pour ses vieux jours ? Qui lui sait un espoir, un soutien ?

Quand il est seul, le pauvre, personne ne lui vient en aide dans la maladie. Pour arriver à sa mansarde, les femmes craindraient

de fatiguer leurs petits pieds, les rêves heureux saliraient le bout de leurs ailes !

Et quand il est père, sa souffrance est centuple. Car l'enfant est trop faible, la femme trop sensible pour ne pas désespérer. Car la Faim crie toujours, et l'Opulence n'entend jamais. Car le Monde est trop vieux pour ne pas se faire ermite, sourd, avare et sans entrailles. Car les hommes en sont venus aux dernières pratiques de l'hypocrisie. Ils ne se plaignent pas quand ils souffrent pour faire croire à leur courage ; ils plaignent quand ils voient souffrir pour faire croire à leur pitié. Ils n'éprouvent rien de ce qu'ils feignent ; ils ne sont ni compatissants ni braves ; la misère réelle pèse sur leur conscience comme un double remords ; il la laissent seule et sans appui.

Porte ta croix, ô prolétaire ; travaille, travaille ! Donne la riche écume de ton sang pour la mousse amère des boissons frelatées ; donne la fine fleur de ta vie contre la mouture de farine, contre du pain noir ! — L'Enfer est sur la Terre !

Femmes jeunes et jeunes hommes, quand vous êtes amoureux, heureux comme des oiseaux ; quand vous vous pressez poitrine contre poitrine, songez à ces souffrances sans nombre qui suent ou grelottent dans l'isolement : n'en détournez pas vos regards !

Pensez-y souvent au contraire : non pour leur faire l'insulte d'une aumône, mais pour contribuer selon vos forces à la venue du Droit. Pensez-y, apportez votre éloquence, votre style ou votre pierre à la révolution qui les délivrera, qui vous délivrera !

Pensez-y ! Que le bonheur vous fasse chérir la justice ; que votre main bienfaisante et vengeresse se pose dans la leur. Il est si facile d'aimer un peu tout le monde quand on est bien aimé par quelqu'un ici-bas. Personne n'est assuré de fuir le malheur sur terre ; et relever ceux qui souffrent, c'est travailler pour soi.

Jeunes femmes et jeunes hommes, quand vous êtes heureux comme les oiseaux du printemps, songez aux malheureux. L'amour, le jeune amour, celui qui vous enchaîne, c'est la sublime égalité, la suprême justice, celle qu'on apprend, qu'on enseigne dans un baiser, celle qui rend belle et bonne toute créature vivante !

Vous aurez visité les derniers asiles du pauvre ? Vous vous

serez arrêtés à l'Hôtel-Dieu, à l'Hospice de la vieillesse, à la Morgue, devant l'Amphithéâtre? Alors, dites-le, n'avez-vous pas souffert, n'avez-vous pas pris peur? Etes-vous restés sans émotion, vous sang et nerfs, alors que la corde des guitarres peut frémir sous la pression d'un doigt?

Ah malheur à vous si jamais vous n'avez pleuré sur les infortunes des autres! Malheur à vous si vous avez ri de bon cœur quand sanglottaient les pauvres! Car la charité, la vengeance, la haine du mal, l'amour du bien, c'est la même passion. On ne la calcule pas, on l'éprouve. Aujourd'hui c'est tout le contraire; on ne sent rien, on spécule sur tout; les philanthropes sont les plus durs des hommes, ils ne secourent que les hypocrites et les esclaves qui leur ressemblent. Le fier artisan ne peut rien attendre de personne!

Travaille, travaille, porte ta croix, ô prolétaire! — L'Enfer est sur la Terre!

Encore quatre stations à fournir et nous arrivons au sommet du Golgotha moderne! Il en est temps; la fatigue me gagne, et moi qui ne soutiens cette lourde croix que du bout de ma plume, je me sens épuisé.

Reprends donc courage, mon âme, franchissons résolument ces dernières étapes de douleur. Me verrait-on céder devant la tâche monotone que j'ai choisie, quand l'ouvrier ne s'arrête pas, lui, devant le travail accablant qu'on lui impose? Me verrait-on céder?

Non certes. Je veux me raidir contre les séductions du repos, je veux écrire encore ces lignes difficiles. Tant mieux si elles me coûtent quelque peine et des larmes! Car je les verserai sur ce papier, comme le pauvre verse sa vie sur la matière qu'il façonne.

Et peut-être réussirai-je à séduire, à émouvoir ceux qui n'ont par formé dans leur cœur la coupable résolution de protéger le mal. Ce sera difficile :

L'Enfer est sur la Terre!

Station de l'Hôtel-Dieu! — Le travailleur y est porté dans un brancard, sur un matelas puant, sous des couvertures sales et lourdes qui empêchent à l'air d'arriver jusqu'à lui. Il y est porté par deux hommes qui ne lui sont rien, qui s'arrêtent à chaque

bouchon pour rire et boire, tandis que les curieux examinent tout à leur aise l'aspect du patient.

Il y entre par une porte encombrée de malheureux comme lui. Ceux-ci le surveillent avec envie, car il leur dispute le dernier lit vacant.

Il y reçoit tous les matins la visite d'un médecin à l'œil indifférent, qui l'examine pour l'amour de la science, l'interroge brusquement, lui répond à peine et parle politique en lui tâtant le pouls. Tout le long du jour, les étudiants, l'aumônier et les sœurs lui tourmentent le corps et l'âme de mille manières. — Son pauvre corps si brisé, sa pauvre âme si triste!

L'ouvrier est couché dans une salle immense, dans des lits que la Mort dépeuple continuellement, que la Maladie repeuple sans cesse. A ses côtés les uns râlent, d'autres jouent aux cartes, d'autres l'espionnent, qui le croirait? pour la gloire du bon Dieu!

Il sort de ce lit, à peine convalescent, pour retourner à son travail meurtrier, à sa douleur profonde, à sa faim, à sa soif de bonheur; — ou bien pour être étalé sur la table fatale, la table froide où des hommes froids dissèquent, avec des instruments d'acier, son cœur, son large cœur qui fournissait tant de battements, de travail et d'amour!

Porte ta croix, ô prolétaire; travaille, travaille! Donne la riche écume de ton sang pour la mousse amère des boissons frelatées; donne la fine fleur de ta vie contre la mouture de farine, contre du pain noir! — L'Enfer est sur la Terre!

Station de l'Hospice! — Les invalides du travail y sont entassés comme des prisonniers dans les casemates. Ils y sont nourris, vêtus, soignés comme des galériens, aérés comme des soldats en caserne, chauffés comme des Cosaques. Les maladies épidémiques les moissonnent ainsi que les vents de novembre balaient la race des insectes ailés!

Ah pauvres les vieillards! Quand ils sont riches, leurs héritiers les obsèdent à l'envi de soins intéressés. Quand ils sont indigents, c'est à qui s'en débarrassera le plus vite. Leurs familles les livrent à l'assistance publique, celle-ci les renvoie dans les hospices, et l'hospice ne garde pas longtemps le dépôt qu'attend la Mort!

— Que je plains le vieillard en Civilisation! Lui que nous devrions entourer de nos soins, lui dont la place est si clairement

marquée dans l'harmonie des groupes humanitaires, lui dont les conseils aideraient puissamment les hommes, dont les récits instruiraient sans peine les enfants, lui qui dirigerait si patiemment tant d'utiles recherches, qui conserverait tant de choses précieuses en les collectionnant, nous le sacrifions! Oui, le faible et débile vieillard est devenu la victime de l'intérêt sordide, de la méprisable ruse, des plus lâches trahisons. On en a fait un être maussade, irrité, capricieux, à charge à lui-même et aux autres, haineux, odieux presque, inutile toujours, parce qu'on n'a pas trouvé l'emploi de ses aptitudes. De tous les patriarches d'une génération, l'on vénère ceux-là seulement qui se sont montrés méprisants pour les hommes, et les ont détruits par grandes masses dans les batailles. Les rois, leurs tout-puissants complices, leur font construire de somptueux hôtels, et les peuples les adorent. Quant à ceux qui n'ont fait que du bien, on les recouvre de terre lourde afin de n'entendre jamais plus la prière de leurs voix! —

L'Enfer est sur la Terre!

Station de la Morgue! — Au centre de Paris, sur la rive droite de la Seine, fangeuse comme il convient à une alliée de la Tamise, sur un quai désolé, s'élève la Morgue!

Vilaine petite maison, carrée, basse, humide, moitié chaumière, moitié monument, verte à la base, grise sur la façade, couverte en noir!

Tirez le cordon! A la porte vous trouverez un vivant, et dedans cinq ou six morts étendus sur la pierre afin que les passants puissent les réclamer. — Quand ils l'osent!

Si l'homme vivant ne marchait pas, on le prendrait facilement pour un des cadavres qu'il garde. — Cadavres infiltrés, verdis, promenés par le fleuve ou l'égoût pendant des semaines entières, tellement macérés, défigurés, hideux, épouvantables, que leurs parents eux-mêmes n'y voient plus que du bleu. — Le bleu de la Mort!

C'est la froide et redoutable Morgue! Elle recueille les plongeurs que le Désespoir attire au fond des eaux, au cœur des flammes! — Les tristes plongeurs qui jamais ne reparaissent!

Passe le seuil, jeune philosophe, si tu veux connaître les hommes de ton temps. Commande à ton dégoût, approche de ces

morts, demande la cause de leur fin si dramatique, si solitaire. Et tu reconnaîtras que cette même société, qui les expose maintenant au public, leur a porté le coup et veut cacher son crime en lavant ses victimes!

Ce vieillard s'est noyé parce qu'il n'avait plus de pain! — Cet artiste s'est pendu parce que la majorité de ses confrères a diffamé son cœur et nié son talent! — Cette jeune fille a vu l'amant que préférait son âme devenir le mari d'une autre femme, et ne pouvant veiller dans les transports d'amour, elle a voulu s'endormir dans la tranquillité de la tombe!

Et pourquoi le pain manque-t-il aux vieillards? — Pourquoi les encouragements sont-ils refusés à l'artiste? — Pourquoi la beauté, la santé, les qualités du cœur ne comptent-elles plus dans les balances qui pèsent la fortune?

Et pourquoi tous n'ont-ils pas droit au travail, droit à l'instruction, droit à l'amour? Pourquoi la propriété, les autorités académique et familiale? Pourquoi la souffrance de l'estomac, l'humiliation de l'intelligence et du cœur? Pourquoi le long supplice de Caïn, la mort sanglante d'Abel? Pourquoi le mal, le meurtre, la guerre? Pourquoi l'outrecuidance du riche, la dépression du pauvre! Pourquoi l'indigestion et la fringale? Pourquoi la mort de l'homme par l'homme?!....

L'Enfer est sur la Terre! Porte ta croix, ô prolétaire; travaille, travaille! Donne la riche écume de ton sang pour la mousse amère des boissons frelatées; donne la fine fleur de ta vie contre la mouture de la farine, contre du pain noir!

Station de l'Amphithéâtre! — Dans le monde *très-comme il faut,* parmi les femmes nerveuses et blondes, il est de fort bon ton de rechercher des impressions rudes. Ces dames témoignent souvent aux étudiants le désir de visiter les salles de dissection. Elles disent, les misérables, que cela leur procurerait des émotions délicieuses. L'administration, généralement bête et faisant ordinairement tout mal, a du moins eu le bon sens d'interdire aux femmes l'entrée des préparations anatomiques. Cependant puisque vous y tenez, Mesdames, moi qui n'ai rien à vour refuser, je vais vous ouvrir à deux battants les portes de l'amphithéâtre!

— Mais avant, promettez-moi de me lire et de ne rougir point. Personne ne saura jamais que vous avez ouvert ces pages. Et si quelque maladroit parle de moi devant vous, virginalement vous

baisserez les paupières, tousserez en mi bémol et direz sèchement qu'une femme respectable ne saurait entendre mon nom. Ce petit mensonge vous fournira l'occasion d'une visite à votre confesseur. Et quant à moi, je ne me plaindrai pas d'être renié par vous en public, si, dans le particulier, vous faites bon accueil à ces très-moraux et très-seigneuriaux *Jours d'Exil*. Je serai très-fier si vous vous entretenez avec moi seul quand il fait nuit bien noire, quand l'orage se réjouit au dehors, quand la douce veilleuse se consume en pleurant dans son vase d'albâtre, quand les rideaux de soie bien tirés encadrent vos divins charmes dans leurs reflets bleus ou roses. De vous je ne demande que cela. Donnez ensuite ce que vous voudrez à votre curé d'abord, puis à votre époux. Et que le public se contente du reste! —

Donc, entrez sur mes pas. Voyez apporter entiers et reconnaissables tous ces corps qui ne sortiront d'ici que par morceaux. Entendez résonner toutes ces têtes sur le dernier oreiller qu'elles auront en ce monde, le billot de bois dur où d'autres, par centaines, ont laissé leurs cheveux. Il en arrive ainsi vingt environ par salle; à Paris, c'est au moins cent qu'il en faut par jour!

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir!

Les étudiants courent à ces dépouilles comme les ânes à l'avoine; ils leur font fête dans la langue des professeurs: un patois renouvelé du grec, très-distingué sans doute, mais dont ils ne comprennent pas le premier mot, car ils sont bacheliers. Ils fixent leurs cadavres, dans toutes les positions, à la table d'étain où l'on torture la mort! Ils étendent les uns sur le dos, comme des crucifiés; ils allongent les autres sur le ventre; ils mettent ceux-ci par côté, ceux-là de travers, plusieurs la tête pendante, ou bien encore les pieds en l'air, souvent les bras repliés derrière les épaules, croisés, attachés là pour empêcher au corps de glisser!

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir!

Ils essaient ensuite leurs instruments sur les doigts, les lèvres et les gencives; ils rasent les cheveux et la peau du crâne pour en finir plus vite. Le scalpel s'ébrèche, crie, grince sur les os de la tête. Eux y vont des deux mains.

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir!

Quand toutes ces préparations sont terminées, ils se divisent les sujets, leur coupent les membres, les éventrent, leur ouvrent la poitrine, frappent à coups de marteau redoublés sur les crânes

sonores, détachent la calotte osseuse avec des crochets de fer, passent leurs doigts sur le siége suprême de l'intelligence humaine, sur ce cerveau si fin dans sa structure merveilleuse. Ils le font macérer dans l'eau, durcir dans les acides; ils le coupent par tranches, le détaillent, le morcellent, l'émincent, le pressent entre deux verres pour le regarder au microscope, le réduisent en une pâte sanglante, horrible à voir, qu'ils emportent sous leurs ongles, et qu'ils vous présentent, au bal, en vons tendant la main!

En avant deux! Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir!

Ils enlèvent le nez et les oreilles, déchirent les muscles, tordent les entrailles, pincent les nerfs, brisent, torturent, hachent, dilacèrent, écartèlent, tenaillent chaque fibre du corps, mettent tout à nud : le sang, la chair, l'os qu'ils grattent, et la moëlle de l'os; arrachent les dents, sortent la langue de la bouche et râclent les yeux! — Les yeux si beaux!!

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir!

Puis ils bourrent le grand poêle ronfleur de graisses, d'estomacs, d'intestins, de poumons et de cœurs qui crient, se tordent, pleurent, gémissent, sanglottent en brûlant et portent jusqu'aux nuages leur noire fumée, leur repoussante odeur, afin de témoigner en haut des sacriléges de l'homme!

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir!

Ils soufflent sur cet holocauste offert par eux aux Dieux des universités; ils le font joyeusement flamber, y allument leurs pipes, se chauffent les mains, se frottent les jambes pour exprimer leur bien-être, et se lancent facétieusement à la tête des organes qui vivaient encore la veille; ils s'en cachent dans les poches en manière de plaisanterie, posent leur pain sur leurs préparations, le portent à leur bouche avec leurs mains sanglantes. Et le reste des singeries..... Rien n'est aimable comme les petits des bourgeois, les gracieux étudiants en médecine!

Si le cœur vous en dit, régalez-vous Mesdames, voilà le plaisir!

Lorsqu'ils ont fini leur travail du jour, leur travail de fourmis, ils le cachent avec soin dans une poitrine ouverte et vide afin de le retrouver intact le lendemain, puis ficellent le tout, le couvrent d'un morceau de peau blanche, et s'en vont en chantant. De sorte qu'on peut voir, spectacle épouvantable! des morts préposés par leurs bourreaux à la garde de leurs propres débris; des

morts qui font peur par l'expression de torture et de rage empreinte sur leurs traits; des morts qui semblent se déchirer, se violer eux-mêmes, et souffrir de leur nudité bien plus que les vivants!

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir!

Et quand ces pauvres morts ont subi les profanations de la curiosité vaine, il leur faut encore être souillés par la cupidité grossière. Après la grimace du singe, le coup de pied de la bête de somme; après l'étudiant, le garçon d'amphithéâtre. Celui-ci malpropre, malôtru, malhonnête, malsain, hideux salarié de la mort, passe tous les soirs la revue des tables de travail. Restes d'hommes et d'enfants, tronçons de femmes et de vieillards, côtes, cristallins, ongles et poils, quarts de génitoires et moitiés de mamelles, ils rassemblent tout ce qui a servi dans une serpillière étroite, tellement ordurée que le diable ne la toucherait pas du fin bout de sa queue longue. C'est une confusion, une abomination, une répugnance, une pestilence dont rien ne peut donner une idée; c'est à faire vomir un croque-mort!

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir!

Combien de fils de famille se forment l'esprit et le cœur à cette grande école! Ils en sortent ignorants, pédants, outrecuidants, docteurs enfin. Ils croient posséder le secret de l'existence parce qu'ils savent le siége précis du cœur et de la glande pinéale! Ils se figurent connaître les causes de la maladie parce qu'ils constatent les désordres qu'elle produit! Ils traitent les vivants comme ils écorcheraient les morts! Ils ne se rendent pas compte des ressource vitales; ils affichent un souverain mépris pour la science humanitaire et voudraient substituer leurs petites formules aux grandes lois de l'être! Ils sont importants, dominateurs, beaux-diseurs, esprits-forts. La démangeaison les prend de faire parler d'eux en leur province, et alors ils deviennent agitateurs dans le vide, philanthropes par maintien, démocrates par ambition. Fiers de faire peur, convaincus de leur supériorité sur le peuple, prêtres de la matière, ils prétendent, comme les prêtres de l'esprit, à une dictature sacerdotale. Ils nient l'existence de l'âme, son immortalité, l'harmonie de la nature, les aspirations de l'humanité, la vie future, tous les grands mobiles de la vraie morale. Ils se rient de la délicatesse, de la générosité, de la souffrance, de l'affection; ils ont fait de l'amour la plus fatigante, la plus hébétante, la plus rebutante nécessité matérielle; ils n'en parlent jamais qu'en se frottant.

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir[1] !

— J'ai découvert l'horrible réalité de vos souffrances, ô tra-

(1) Observation. — Les médecins me demanderont si je crois les dissections inutiles aux étudiants, et par quoi donc je les remplacerais ?

Distinguons, chers confrères. Les dissections sont utiles, mais non les forfanteries d'apprentis bouchers, mais non les gaspillages de chair humaine, mais non la malpropreté, le matérialisme, la vanité, l'insensibilité, le jargon d'érudit qu'on en retire.

On a fait, dans ces derniers temps, un déplorable abus de la théorie, dans les études médicales comme dans toutes les autres. On a rendu la science anatomique fatigante, impossible à force de minuties. En voulant tout savoir on a fini par tout désapprendre.

Je demande à mon tour si les détails fastidieux des traités descriptifs ne sont pas inutiles pour les trois quarts au moins des étudiants en médecine, s'ils ne leur deviennent pas nuisibles même en les détournant de la grande observation des lois de la vie; je demande s'ils ne sont pas oubliés aussitôt que retenus par cœur, et s'ils trouvent jamais leur application dans la pratique ordinaire ?

Quand renoncera-t-on donc une bonne fois à la stupide prétention de faire des encyclopédistes avec tous les petits paysans qui pleuvent à Paris chaque année des parties les plus éloignées de l'empire pour se faire raboter un peu. Je veux bien que la nation frrrançaise soit délicate, sensible, intelligente et maligne entre toutes; mais enfin chacun de ses membres ne peut espérer devenir un monstre de savoir, un immortel, un académicien !

Pour ma part, je suis persuadé que les dissections nombreuses et assidues ne sont nécessaires qu'aux chirurgiens, physiologistes, micrographes, oculistes, et autres espèces particulières. A ceux-là suffiront amplement les corps qui leur sont légués par des dons spéciaux. Au surplus, qu'ils s'en contentent ou pas, qu'ils s'arrangent comme ils voudront, ils n'ont pas le droit de toucher aux autres et de faire payer l'impôt de la mort, le tribut des corbeaux, aux malheureux si crucifiés déjà tout le temps de leur existence !

Je viens de dire que les anatomistes hériteraient des cadavres pour exercer le talent de leurs doigts. Je ne crois pas être utopiste, en effet, lorsque j'avance que dans un quart de siècle, les hommes rassurés sur la future destinée de leurs âmes n'attacheront plus une aussi grande importance à la conservation de leur argile dans un lieu consacré.

Moi-même, bien qu'il me fût plus agréable de reposer après ma mort dans le lit bleu des eaux, je n'hésiterais pas cependant à léguer mon corps, s'il devait leur faire grand plaisir, soit à mon bon cousin et ami le docteur Charles Viard, soit à mon ancien camarade d'internat, l'habile professeur Broca, soit au savant et célèbre ophthalmologiste M. Desmarres. Je serais sûr du moins d'être utilement employé pour le progrès véritable de la science, et traité par eux avec tous les égards dus à mon bon vouloir.

Combien d'amis de la bonne médecine et des bons médecins, combien de malades reconnaissants agiraient comme moi. N'avons-nous pas vu M. Orfila faire promener dans l'école sa popularité défunte et livrer son grand cadavre à ses

vailleurs ! Je les ai dites comme elles sont afin d'allumer la rage en votre cœur, afin qu'elles soient imprimées une fois et ne puissent plus être démenties par personne.

J'ai marché jusqu'au bout le chemin de votre croix ; j'ai fait, je vous le jure, tout ce que pouvait ma force.

Si mes efforts ont été trahis par le dégoût, la fatigue et la longueur de la route, pardonnez, pardonnez-moi, mes frères, ne me retirez pas votre estime, ne me blâmez point !

Ah rude était la tâche ! déserte, inconnue la descente aux Enfers ! Sous mes pieds roulaient les cailloux, sous mes mains criaient les ronces ; j'étais plongé dans les ténèbres ; les vapeurs du soufre, la poussière du charbon me suffoquaient.

J'ai tenu bon cependant. Et j'ai fourni ma course. Et je suis de retour à la douce lumière !

On m'avait élevé pour faire un bourgeois, non pas un homme. Tenez-moi compte, prolétaires, d'une bonne volonté qu'on trouve si rarement dans la classe moyenne. Ne me rejetez point si je suis plus faible que vous.

Car la franchise est une force. Car la plume détruit bien des résistances contre lesquelles se briserait le marteau dur. Et souvent le plus fort a besoin, sur la terre, d'un plus petit que lui.

chers étudiants ? Que d'hypochondriaques, d'esprits originaux, excentriques, observateurs et curieux voudront qu'on sache à quelles affections ils ont succombé, surtout quand les connaissances médicales, plus généralement répandues, permettront à chacun de risquer sur son mal une opinion personnelle. — J'affirme que ces donations satisferont, et au delà, le zèle des plus zélés.

En effet, si j'ajoute à cela la vulgarisation des découvertes du docteur Auzoux, la certitude que bien d'autres inventions de ce genre seront faites dans l'avenir et mises à la portée de toutes les intelligences, je forcerai les plus savants à convenir que les dissections peuvent être singulièrement restreintes. Elles deviendront pour l'étudiant un travail exceptionnel, destiné seulement à vérifier les données acquises dans les livres et près des cadavres artificiels. — Je fais toujours mes réserves pour les hommes spéciaux, habiles à découper ; il n'est pas prudent de chercher noise à ces gens-là.

Ainsi seront épargnées aux jeunes gens ces études répugnantes et pénibles qui blasent leur cœur, matérialisent leur intelligence et trop souvent détruisent leur santé. Certainement il faut des anatomistes, des chirurgiens, des menuisiers et des micrographes. Mais pas trop n'en faut, comme dit la ritournelle de mon pays.

S'il arrivait toutefois qu'on vous excitât contre moi ; si les gens de parti vous enseignaient à me maudire, comme ils l'ont déjà fait.....

Et bien ! je supporterais cette malédiction même avec le courage passif de l'homme souvent méconnu. Je me dirais :

Travaille, travaille, marche en avant, poète, porte ta croix aussi jusqu'au seuil de l'Humanité future.

L'ENFER EST SUR LA TERRE ! ! !

LE LAC D'ANNECY.

Annecy, Juillet 1855.

« L'eau, c'est la Liberté ! »

Jours d'Exil. — 1[re] *Partie.*

I

J'ai respiré sous bien des cieux ; j'ai côtoyé bien des rivages, franchi bien des frontières ; j'ai connu beaucoup d'hommes, parlé beaucoup de langues, depuis celle dont les mères bercent leurs nouveaux-nés jusqu'à celle que soupirent les femmes dans le délire d'amour ; j'ai conduit bien des proscrits à leur demeure dernière ; j'ai ri quelquefois, plus souvent j'ai pleuré : toutes les émotions que l'homme peut ressentir ont été miennes. Et je ne sais pas encore ce qu'est le bonheur. Le bonheur dont on parle tant en mangeant, buvant et faisant vie qui dure..... je ne le connais point !

Moins je le trouve cependant, et plus je le poursuis. Plus mes forces s'affaissent, plus mes pensées s'élèvent ; plus s'attarde ma santé paresseuse, et plus mon imagination vagabonde s'élance en avant. Plus je me sens plongé dans le gouffre du Désespoir, et plus je me débats, saisissant de mes mains les rares brins d'herbe qui croissent sur la pente des abîmes inconnus.

L'impatience qui dévore ma vie s'accélère à chaque seconde

comme le mouvement de la pierre qui tombe. Les années et les jours accroissent la pesanteur du fardeau qui m'accable. Souvent la respiration me manque, et mille pensées étranges frappent mon cerveau de leurs rumeurs confuses. Souvent l'Inspiration et l'Ennui se disputent sans raison mon âme palpitante; plus souvent encore, je laisse la vie s'échapper de mon être, comme une liqueur empoisonnée, d'un flacon de cristal.....

C'est trop végéter par la pensée, c'est trop souffrir! Je veux me raidir contre toi, Désolation muette, dont le regard me tue. Je veux renaître à la vie qui s'agite à mes côtés; je veux reprendre racine dans le sol fertile où fleurissent les gazons et les myosotis. Haletant, submergé, sur le point de mourir, je veux étreindre toute chance de salut : fleur de nénuphar, cœur de femme, douce haleine d'enfant. Je veux l'aimer, la bénir, la couvrir de mes derniers soupirs, de mes tristes baisers!

Je veux m'emparer des cieux et des eaux, de la terre verdoyante, de la brise qui guérit la fièvre, et du chant de l'oiseau qui repose doucement les âmes fatiguées. Je veux revenir aux amours de ma jeunesse!

Ah! s'il n'est pas trop tard.... je veux dire à la rapide seconde : Belle, trois fois belle, promesse d'infini bonheur, arrête-toi! Idéal Idéal, dévorant météore que je n'ai vu qu'en rêve, je t'ai saisi; tu m'appartiens! Magnifique Nature, je veux répondre à tes grands sourires, aux mille voix de tes sublimes harmonies; je veux chanter avec toi l'hymne des matins et des soirs!

S'il n'est encore trop tard.... viens, ô la préférée de mon cœur, entoure ma tête de tes cheveux, attire mon regard jusqu'au fond de tes yeux, fixe-le, garde-le! Que je ne voie plus ce monde infernal! Que je ne sente plus ma poitrine oppressée du poids de l'humaine argile! Que la solitude à deux se fasse dans mon âme!

S'il n'est encore trop tard.... conduis-moi sur les bords du lac enchanté. Nous nous coucherons parmi les hautes herbes de la prairie; tu pencheras sur ma bouche tes lèvres caressantes, tu murmureras un soupir et diras doucement :

« Pourquoi songer toujours? Pourquoi réveiller, provoquer la pensée torturante? Pourquoi chercher si loin le bonheur qui nous suit, ô pauvre âme inquiète?!

» Vois la neige de Juillet dormir sur le granit, comme sur la face d'un pénitent la larme d'extase échappée de ses yeux! Entends le grillon dans l'herbe, la source des vallées; suis l'étoile

et le soleil dans leur cours qui ne varie point. Tout est heureux au monde. Renais, renais encore !

» Arrive à point qui sait attendre. La Félicité est femme, et la femme n'est point farouche; celui-là peut l'atteindre qui ne la fatigue point d'irritantes poursuites. Suis la femme qui t'appelle sans la devancer jamais; aime à son heure, et non pas à la tienne; elle saura te conduire à travers les écueils du monde et sur l'abîme des eaux. Ne lui demande ni le temps qu'il fait, ni l'heure qui sonne. Eh ! qu'importe la vie de ton corps, si ton âme est joyeuse !

» Viens ! L'univers est beau, le firmament est pur; l'onde est légère aux rames, et facile au bateau qui la fend de sa proue ! »

II

La surface des eaux est unie comme une glace de Venise ; le ciel y réflète les plis de sa robe d'azur, les mille dentelles de ses nuages blancs, ses horizons noirs d'orages. Au fond du lac reposent les ombres des Alpes, colossales guerrières vaincues dans les déluges et couvertes depuis par le linceul des neiges. Dans le lointain courent les barques avec leurs voiles déployées, leurs voiles latines qui fendent l'air comme des faulx tranchantes.

Je m'élance, avec celle que j'aime, sur la plaine inconstante. Les flots nous balancent dans leurs baisers humides; ils écoutent la cadence de nos rames et s'écartent, dociles, pour nous laisser passer. Sur les hautes cimes la Tempête en délire secoue sa crinière frémissante. Oh laissons la rugir ! Aimons-nous, aimons-nous !

Que m'importent le nom de ces montagnes et la partie du monde où me surprend une seconde d'amour? Que me font le présent et le passé, les hommes et leurs querelles, et leurs discours trompeurs? En quoi me toucherait toute la gloire qu'ils donnent ou toute celle qu'ils promettent? J'ai perdu jusqu'au souvenir de mon nom, jusqu'à la conscience de ma nature humaine;

je ne sens plus battre mes artères; ma poitrine se soulève à peine.

Europe! ô misérable arène d'ambitions furieuses, tu peux verser ton sang dans des guerres insensées! Moi, j'ai prévu ton sort, j'ai voulu conjurer le coup qui t'attendait : et tu m'as lapidé!

Et tu m'as lapidé!.... Maintenant je suis las, je dors, et je rêve, et je chante :

« N'effacez pas, ô vagues, le sillon des nacelles joyeuses! Brise, n'emporte pas le parfum des haleines unies! Je veux mourir sur l'eau. L'eau, c'est la vie, la joie, le Léthé des douleurs, le baume à la blessure, la fraîcheur à la fièvre, la pureté, la résurrection pour ceux qui sont morts, le miroir de l'Avenir et de l'Infini. — L'eau, c'est la Liberté! »

III

O Savoie! j'aime ta sauvage nature, promettant la fécondité comme une vierge amoureuse; j'aime les douces brises de tes montagnes parfumées d'infinies senteurs; j'aime ton ciel qui rappelle les matinées de Naples et les soirées d'Irlande! J'aime ta grandeur et ta force!

Oui, j'aime le pays des Alpes décharnées et des vallées fertiles, la patrie de l'aigle et du roitelet, du sapin et du saule, du chamois et de l'ours fauve!

Voyez-la! Sa tête est couronnée d'un casque de glaciers; elle élève jusqu'aux cieux son rouge panache de rhododendrons; à ses pieds s'étalent les beaux lacs d'azur et les verts rubans du jonc flexible, les sources thermales qui rendent la santé, les mines qui donnent la richesse, les plaines aux grains d'or, les prairies plantureuses. Sur ses robustes flancs croît la vigne, la toujours jeune, l'enivrante, l'amoureuse, la patronne des joyeux délires qui grandit au choc des coupes et mûrit, étendue sous le grand soleil, paresseuse comme un lézard verd!

J'aime le pays où les éléments amis se fascinent, s'enlacent, se pénètrent et se marient dans de puissants transports; où l'on trouve de l'eau sur le faîte des rochers, des rochers au fond des lacs, des nuages balancés aux flancs des précipices, des vallées captives dans des géhennes de pierre, de la glace en été dans des maisons antiques, de la chaleur en hiver, dans des campagnes fortunées qui rappellent les tiennes, Andalousie la belle!

J'aime les riches torrents étendus sur les côtes des monts, comme des fils d'argent sur le front des vieillards; les cascades qui secouent dans l'air les mille pans de leurs robes; l'arc-en-ciel qui se mire paisiblement dans le chaos des neiges et la poussière des eaux; j'aime le *Fier* majestueux et limpide, qui roule ses ondes tonnantes à travers les ravins, pareil à ces héros de nos luttes civiles, intrépides dans les mêlées, pleins de sérénité dans leurs familles, pareil à vous, Guillaume Tell, Washington, Buonarrotti, Bolivar!

J'aime le pays où le ciel et l'eau rivalisent de clartés ou d'horreurs noires, où les panoramas sont grandioses, les monts roses et argentés; où tout est ferme et droit : le sapin sur les pics, les saisons sur leurs trônes, et l'homme sur un pauvre bateau que flagelle l'orage, ou dans l'âpre montagne où se réjouit la bise des hivers!

J'aime la patrie des vaillants et des forts, la Savoie batailleuse, pépinière de guerriers. J'aime les trois couleurs et la croix de ses bannières. J'aime les braves gens qui rendent amour pour amour et franchise pour franchise, dont le foyer est large et l'âme ouverte, qui ne font mordre à leur feu que des gros troncs de chênes, à leur cœur, que de grands sentiments.

Ici tout est neuf, tout est pur. L'air est bon aux poumons; la terre est arrosée d'azur, de soleil, de fraîcheur et d'eaux vives; le bonheur crie dans l'eau, dans l'herbe, dans la fleur. Les bains sont salutaires; les zéphyrs vous caressent avec tant d'amitié! L'orage est sur les cimes, et la joie dans les plaines.

Et penser qu'il y a des plantes, des oiseaux et des jeunes filles qui s'étiolent dans les villes mansardées, quand il est sous les cieux de semblables oasis! Oh les grands détenteurs d'argent et de terre, les petits émules de ceux d'Irlande qui bannissent les

pauvres des magnificences de la nature, c'est ici surtout que je les maudis! Non certes, ce n'est pas moi qui vous encenserai, riches industriels et agriculteurs de la pauvre Savoie.

22 *juillet*. — Au pas de lourds chevaux, sur un char d'épis d'or, l'Eté bruni parcourt les champs.....

Du haut des monts descend la fraîche Déesse, la Flore des Alpes, l'enchanteresse, la diaprée, qui lui tend les pans de sa robe gonflés de mille fleurs. Elle a recueilli le sainfoin écarlate, les labiées aimées des abeilles, les orchis aux figures allégoriques, le chanvre aux enivrantes senteurs, la mélisse et le chèvre-feuille, la pervenche aux yeux bleus et l'églantier des bois.

Oh combien tu en as séduit, et des plus grands, Flore préférée des cieux, riche des trésors de tous les climats! C'est toi qui portes dans les longues tresses de tes cheveux, de ta tête à tes pieds, la rose rouge des Alpes, l'étoile bleue du Saint-Bernard, la véronique des vallées, la germandrée du roc et les myosotis qui bordent les torrents. C'est toi qu'aimèrent Jean-Jacques, Candolle, Humboldt et Saussure, toi qui rends les sentiers de l'exil moins déserts et ses heures moins longues à mon ami Vallier.

La robuste Cérès des plaines, l'Ondine voluptueuse des ruisseaux, la Naïade aux cheveux d'or, qui se baigne près des rives du lac, se reposent des chaleurs sur les foins embaumés. Elles présentent à l'Eté qui passe leur large corbeille aux couleurs changeantes. Là sont les trèfles à la corolle sucrée, les innombrables légumineuses dont les ailes blanches, bleues, jaunes et roses, se perdent dans les herbes comme autant de papillons. Là sont encore les renoncules touffues, les aigrettes aériennes des graminées, les pavots écarlates, les bleuets des blés, le tournesol gêné dans sa tournure de grand seigneur, les lys et les nénuphars aux couronnes d'or et d'argent; les hampes élancées du jonc, la marguerite qui sait les secrets de l'avenir, et la reine des jardins, l'adorée du rossignol, la rose.....

Ils viennent aussi voir passer le char de leur grand ami, les oiseaux joyeux qui peuvent chanter toujours sans jamais se lasser de leurs chants.

« Salut! disent-ils, Eté béni qui nous donne la lumière et la chaleur, les longues matinées et les soirées rêveuses, les fruits

du cerisier, les groseilles rouges et blanches, la fraise des coteaux, le muguet des vallées, les grains, les bois, les haies, pour nous et les petits de nos amours.

» Nous sommes nombreux dans ce pays, nous y sommes heureux. Nous volons du marais au glacier, du mélèze au sureau, de l'abîme aux nuages ; nous peuplons tout, les herbes des prairies et les fentes des rochers. Notre vue peut saisir toutes les merveilles de la nature rassemblées autour de tes rives, ô cher lac enchanté ! Nos frères du Léman sont tristes et solitaires ; la nature qu'ils habitent est trop vaste pour leurs ailes et pour leurs voix ; ils ne peuvent ni se parler, ni se poursuivre d'un bord à l'autre de l'immense nappe de cristal ; ils sont divisés comme les hommes : les uns restent Suisses, les autres Savoyards.

« O radieux Eté ! pendant tes jours de fête, nous n'avons pas à craindre le fusil du chasseur. La caille au rappel sonore et la perdrix glaneuse peuvent chanter à plein gosier les moissons et la verdure ! »

IV

Ce sol que mes pas mesurent, celui-là le foula qui s'appelait Jean-Jacques. Sur la colline prochaine on peut voir les ruines de la maison qu'il habitait[1]. Au milieu de cette nature calme se re-

(1) Le culte des grands hommes ne rapportant rien encore dans la pauvre Savoie, le propriétaire de l'emplacement sur lequel est situé l'ancienne maison de Mme de Warens, laisse les orties se repaître de ses dernières pierres. Dans quelques années, quand les bords du ravissant lac d'Annecy seront mieux appréciés et plus visités par le gros des touristes, ce même propriétaire se sentira pris d'une vénération subite pour la mémoire du citoyen de Genève et fera pieusement relever sa demeure. Oh le fameux traquenard que ce sera pour le positivisme enthousiaste des Insulaires ! — Qu'on vienne me dire après cela que les propriétaires ne sont pas artistes, intelligents et sensibles ! Ils daignent faire entrer dans leurs profondes spéculations la célébrité d'un pauvre diable de philosophe.....

posa quelque temps sa pauvre âme qui, plus tard, devait tant souffrir.

Singulier homme encore ! Tourmenté par ses pensées, comme un octogénaire ; sensible, comme un enfant, à la moindre preuve d'affection qui lui était donnée ; tremblant, ainsi qu'un prophète, à l'heure d'inspiration ; ferme, obstiné dans son inexorable logique ; tantôt transporté et tantôt abattu ; résigné dans toutes les épreuves de sa rude carrière ; insouciant, comme un poète, de la vie quotidienne ; mené, ramené par une gouvernante qu'il n'aimait pas, mais qui lui était indispensable pour cirer ses souliers.

Tout rappelle son nom dans les contrées alpestres, en Suisse et en Savoie : les fleurs qu'il recueillait ; les bonnes gens avec lesquelles il aimait à s'entretenir ; les chemins frais au bord des ruisseaux où il allait, tête baissée, poursuivant la pensée si prompte à la fuite ; les sources qui rient au ciel à travers leur voile de cresson vert ; les fauteuils de pierre dans la montagne ; les abbayes et les châteaux qui s'avancent dans les eaux du lac, sur des presqu'îles chargées d'arbres, pareilles à des bateaux de verdure. Il aimait tout cela !

Je me suis assis sur les degrés de cette maison qui tombe ; j'ai repassé, dans ma mémoire, les épreuves que cet homme avait souffertes, et ses œuvres qui préparèrent une révolution dans les sociétés d'Occident. — C'était le matin ; le soleil rougissait l'horizon, mettant en fuite les ténèbres de la nuit avec sa poudre d'or. Et je me sentis tout frissonnant de ce divin respect que fait naître en nous le souvenir des grands mortels. Et je m'y abandonnai, bienheureux, sans compter les heures. Quand je redescendis la colline, le grand astre, le souverain, éclairait et vivifiait tout : il faisait un beau jour. Salut, Lumière ! Salut, Pensée ! m'écriai-je. Rien ne peut contre vous...

Aujourd'hui nous sommes à un demi-siècle de toi, formidable Révolution de Jean-Jacques et de nos pères ! Qu'as-tu fait cependant pour ceux qui manquent de toutes choses, pour ceux qui sont chargés de famille et d'impôts, pour ceux qui défendent avec leur sang l'héritage du riche. Spectre sanglant ! dis, qu'as-tu fait pour eux ?...

Qu'avons-nous fait nous-mêmes ?... Rien encore, ô mon Christ ! Et tandis que j'écris doucement ces pages, couché dans l'herbe, à l'ombre des haies fleuries, ou dans le fond de ma péniche ba-

lancée sur l'eau bleue; tandis que je jouis du sublime spectacle de tes magnificences, ô Nature bien-aimée! tandis que je travaille en artiste, à mon heure, pour moi, selon les inspirations de mon âme... là, tout autour de ma demeure, sont des milliers d'hommes qui supportent l'écrasant poids du jour ou le feu des hauts-fourneaux, mortel à la vie, pour enrichir l'exploiteur qui boit leur sang, appauvrit la moëlle de leurs os et fait croire, ô malheur! qu'il les *entoure d'une paternelle sollicitude!...* Et le fait croire et dire à ceux-là même, ô prolétaires, que vous regardez comme les plus dévoués de vos défenseurs!! [1]

Tant que le Travail ne sera pas pour tous ce qu'il est aujourd'hui pour moi, délassement et volupté; tant qu'il y aura misère, oppression, guerre et parasitisme dans les sociétés aux mamelles flétries... ne te repose pas, ô mon âme! ne te fais pas complice du crime ou seulement de l'indifférence des heureux de ce monde.

Bonne est la poésie riante pour les hommes heureux, pour les sociétés justes, pour les temps de paix et de liberté. Le rossignol respecte la tristesse de l'hiver, il ne chante ses amours qu'aux belles nuits de printemps. Je ne veux pas non plus insulter à la misère de ceux qui souffrent; j'aurais plutôt honte de ne point la partager!

Il ne m'est pas donné d'alléger leurs privations matérielles: personne ne le pourrait. Tout ce qu'on jette de liberté, de fortune et d'avenir à l'abîme des douleurs modernes ne profite, forcément, hélas! qu'aux traitants et aux despotes. L'aumône est insultante, et le sacrifice inutile aujourd'hui. Le fer ne se brise qu'avec le fer, l'argent ne cède qu'à l'argent; la misère ne peut guérir que par l'excès de la misère. Il faut que le Mal, l'Iniquité, l'Humiliation, et la Faim, et la Désespérance grandissent, grandissent encore! Il faut qu'elles ravagent les sociétés comme des louves pressées de fringale!

Oh du moins, puisqu'il en est ainsi; puisque, seules, les sociétés peuvent remuer les sociétés; puisque, seule, la guerre peut réveiller les révolutions endormies; et puisque je ne suis qu'un homme sans or, sans ambition de pouvoir, sans intrigue, sans autre puissance que la pensée... Puisqu'il en est ainsi...

Je resterai dans la médiocre aisance que m'a faite le hasard;

(1) V. la *Cornélia d'Alfi* de M. Eugène Süe.

je remuerai des idées scandaleuses, je fouetterai des vengeances fécondes, je ferai crier le Pamphlet strident et l'amère Ironie !

J'enroulerai des serpents autour de mon bras. Et je ne craindrai pas leurs morsures. Et je frapperai de leurs têtes à droite, à gauche, en haut surtout, les entrailles trop pleines ! Et je troublerai leurs digestions et leurs nuits béates !

Aux événements je dirai : galopez, galopez sur des chevaux de bataille, roulez au bruit du canon, devancez la fanfare des clairons éclatants ! Guerre, rends-nous la Paix, et toi, Vol, la Justice, et toi, Prostitution, l'Amour ! Débordez, Torrents de fange et de luxure, sur cette société noire ! Escadrons ennemis, Venins et Fléaux, épaves de l'Enfer, broyez les hommes, violez les femmes, dansez, trépignez sur les villes fumantes ! Qu'on ne sache pas d'où vous venez, où vous allez ! Qu'on ignore pourquoi vous avez commencé, pourquoi vous continuez, comment vous finirez ! Que je vous suive, moi seul, échevelés, salaces, inassouvis, jusqu'à la mer de sang où vous irez vous débattre et mourir. Je vous ai donné la note de l'harmonie, la mesure de la valse, quand j'ai crié : HURRAH !!!

..... La trentaine mord dans mes cheveux comme la flamme blanche sur les charbons, comme la neige sur les sapins noirs. Et je n'ai rien encore fait pour vous, Humanité ma mère, de ce que je rêvais ! Oh que l'Inspiration est capricieuse et fugace ! Comme elle épuise et fait trembler ! Oh que notre force est peu de chose quand nos désirs sont sans limites ! La pensée parcourt les temps et les univers en une seconde, et la plume ne saurait écrire, hélas ! qu'une lettre à la fois. L'instinct de la justice, la passion du vrai renversent en une minute les sociétés iniques ; le fusil et le sabre ne tuent pas même un homme sur dix coups ! Cependant fais ce que peux, ma force, advienne que pourra ! Que du moins, à l'heure suprême, il me soit permis de croiser mes bras sur ma poitrine et de dire en m'endormant : j'ai conduit mon sillon, à ma peine j'ai suffi tout seul, et je me décore de mes propres mains de l'ordre du Bon Vouloir !

V

Au matin, le terrible soleil embrasse l'onde, comme l'amant qui s'éveille, sa maîtresse adorée. Il la caresse, la serre, la couve, l'échauffe, l'étouffe dans ses rayons ardents ; il aspire son haleine ; il la fait rougir, frissonner, et se tordre, et mourir, en plongeant ses mille regards de feu dans ses milliers d'yeux verts.

Gloire à toi, saint Amour !

La bergeronnette des rivages chante : « Joie ! Joie ! Je suis la sœur de Vénus, mère d'Amour et des Grâces. La même heure nous vit naître de l'écume des flots, et le balancement de mon corps rappelle le voluptueux frisson de la vague qui me donna le jour. Je suis fière et coquette ; je m'élève dans l'air, entraînant mon amant à ma suite. Nous nous poursuivons, nous agaçons, nous chatouillons des ai'es. Et quand nous avons trop aimé, nous buvons à longs traits la fraîcheur du lac bleu.

» Gloire à toi, saint Amour ! »

Quand le soleil arrive au plus haut de sa course, l'aigle royal s'élance du sommet des glaciers. Son cri superbe ne parvient pas jusqu'à nous qui nous traînons péniblement sur terre. C'est l'aigle qui dit à l'astre des jours : « Salut ! Salut ! aimant de mon regard, ô souverain des mondes, Phœbus aux cheveux d'or ! Quand tu te lèves, les plus beaux peuples se prosternent pour chanter ta gloire. Et quand tu te couches, les peuples les plus braves déploient leurs voiles pour suivre au sein des mers ton brillant incendie. Moi, j'aime ta lumière et ta fécondité. Et quand tu embrâses la voûte bleue, je tords mon cou sur le cou de ma compagne fauve, et je chante et je dis : sois heureuse, ô ma reine, d'être aimée par le roi des cieux. Et nous crions tous deux :

» Gloire à toi, saint Amour ! »

La carpe dorée vient dormir sur les ondes. Oh que le poisson

est heureux dans l'eau! Rien n'arrête sa course rapide; il n'est point fatigué du contact de ses semblables; il ne parle pas : c'est une peine de moins qu'il se donne pour arriver au même but que les hommes bavards. A lui l'air et le soleil pour épancher sa joie; à lui les pierres et les abîmes pour cacher sa tristesse. A lui les insectes aux ailes d'argent; à lui les petits innombrables enfantés sans douleur en un jour de soleil.

Gloire à toi, saint Amour!

Le pêcheur chante :

« Quand le soleil est bon, quand l'oiseau dort sur l'arbre,
Quand le poisson joyeux songe à l'amour dans l'eau,
Quand la brise des monts, en courant sur le marbre,
Devient fraîche et douce au repos :
» Moi je rame et je sue, et pour ne pas mourir
Je présente la mort à plus faible que moi.
Ainsi passe la vie : souffrir force à souffrir,
Le crime a pris force de loi.

» La joie n'est que dans la tombe,
Le sommeil, que dans la nuit;
Tout le jour l'homme succombe,
Son dur labeur est maudit!
Nous n'avons plus sur terre
Qu'un seul plaisir permis :
De faire
Des enfants à minuit.

» Gloire à toi, saint Amour! »

Comme un vieux grenadier sauvé de la campagne de Russie, l'Hiver s'est enfui dans son manteau de neige. Longtemps séparé de la terre qui le pleure, le soleil revient s'étendre dans la couche de l'épouse; il fait rougir les roses et les cerises sur ses heureuses joues. La robuste Savoie semble parée pour des noces. Elle a ses ruisseaux pour collier d'argent, ses forêts de pins et de châtaigniers pour couronne; le firmament est son voile d'or et d'azur; les nuages ceignent ses flancs d'une écharpe légère. Le rossignol parle d'amour quand les cloches des hameaux sonnent les complaintes de l'Angelus et du Couvre-feu. C'est à ces heures dangereuses que l'esprit vient aux filles...

Gloire à toi, saint Amour!

Lorsque déclinent les ardeurs du jour, les petites filles baigneuses suivent le bord des prés. Elles recueillent des scabieuses et des renoncules, les étendent sur l'herbe et dansent autour en se déshabillant. Comme des nymphes surprises, elles serrent, au moindre bruit, leurs chemises de toile sur leurs épaules blanches, tâtent l'eau de leurs pieds mignons, se sauvent, reviennent en poussant des cris joyeux et de longs éclats de rire. Enfin les y voilà jusqu'au cou, les petites folles. Celle-ci veut faire des ricochets avec des cailloux plats; celle-là poursuit les vertes demoiselles; l'audace de la plus grande excite l'émulation de ses compagnes; la plus jeune cache sa figure effrayée dans les longues boucles de ses cheveux.

Pauvres enfants! Aujourd'hui vous avez encore la santé, l'innocence, le bain limpide, le chaud soleil, et sous vos montagnes aimées, un abri pour le soir. Puissiez-vous ne pas pleurer tout cela quelque jour! Puisse l'Emigration à la jambe maigre, la vieille marcheuse en haillons, ne vous conduire point dans les cités lointaines! Puisse-t-elle ne point vous livrer, la recruteuse infâme, à la prostitution, au mal, à la nostalgie, aux nuits sans sommeil, aux jours sans pain. Gardez-vous de la Cupidité, la conseillère barbare qui conduit aux abîmes. Aimez, et vous vivrez auprès de qui vous aime, au rustique foyer. L'Amour est assez fort pour racheter de la Mort!

Gloire à toi, saint Amour!

Le soleil s'endort, illuminant les entrailles du granit et les ondoyants panaches des sapins. Frappé par les vents, le peuple des joncs sonores élève dans les airs ses mille voix frissonnantes :

« Nous sommes les premiers-nés de la terre vierge qui dort au fond des eaux. Nos nourrices sont les vagues qui nous couvrent de leurs langes transparents et nous bercent mollement au murmure de leurs lèvres. Nous sommes beaucoup d'enfants; la jeune Terre, notre mère, est maigre et prisonnière dans les abîmes humides; elle nous envoie vers le jour et l'air comme autant de soupirs d'espérance. Nous marchons à la conquête de l'élément limpide comme, parmi les hommes, les pionniers de la pensée s'avancent à l'assaut des consciences froides. D'abord nous luttons avec peine contre la fureur des vagues, les secousses désespérées des vents et les barques pesantes. Puis nous croissons et multiplions; nous nous tassons, croisons nos racines, les enfonçons dans

la vase et le sable, dispersons nos graines autour de nous et surmontons toute résistance.

» Alors nous prenons un pied,... deux pieds,... puis quatre. Nous envahissons, resserrons l'empire du vieux Neptune au trident ramolli; nous caressons les lames et modérons leurs élans par nos discours trompeurs. Chaque année nos plus braves succombent, et nous avançons sur leurs dépouilles comme, dans la bataille, les soldats enivrés. Entre nos pilotis un nouveau sol se forme; il monte, il monte..... la terre arrive enfin à la surface de la plaine aqueuse. C'est en vain que plus tard le flot hurleur veut reprendre ce qu'il a perdu : la terre résiste à tout; nous combattons pour elle !

» Et quand elle a vaincu, les herbes plus heureuses et plus frêles, les plantes parasites s'étalent sur son sein plus gonflé, bruni par le soleil. Nous leur laissons la place. Car nous aimons les grandes luttes, la guerre des éléments et la tempête folle qui nous bat de ses bras. Et nous traçons toujours, plus avant, plus profond. Car nous sommes les vertes tiges de promesse et les fleurs d'alliance que la Nature, dans sa sollicitude, fait prospérer, aimer et reproduire entre la terre et l'eau.

» Gloire à toi, saint Amour ! »

Oh qui pourrait, Nature, célébrer dignement les mystères et les ressources de ton infinie fécondité ?! C'est toi qui fais vivre la mousse contre le rocher, l'insecte dans les herbes, et dans le marais, au milieu des eaux grandes, la fauvette bavarde qui construit son nid avec plus d'art que l'hirondelle, et le suspend par des fils, comme un hamac, entre les roseaux agités par l'orage.

Ecoutez sa chanson :

« Je laisse au pinson les arbres des vergers, au *roi de verdure* les haies touffues, la vigne en fleurs au linot, au verdier la prairie, au martinet les ruines du manoir. Moi, j'aime les vapeurs tièdes qui dorment sur les eaux et les soupirs des brises à travers les herbes marines. Je suis l'amie du nageur et du nautonnier; je les avertis de la présence des écueils, je leur signale l'orage qui va fondre sur eux. Et quand ils ne distinguent plus leur route qu'à la lueur sinistre des éclairs, je pousse des cris de détresse et les dirige, en volant, à la rive prochaine. Oh qu'il m'est doux d'aimer dans mon nid d'algues vertes, quand les éléments font rage autour de moi, quand ils m'oublient dans leurs embrassements terribles, quand ils foudroient le chêne!....

» Gloire à toi, saint Amour! »

Alors que les Ténèbres couvrent la terre de leur voile de crêpe, que la Raffale insensée fait éclater les cimes flexibles des saules et des peupliers d'Italie, alors que le bonhomme Minuit enfourne sa tête grise dans son vieux casque-à-mèche et promène ses douze bâillements de tonnerre dans les crevasses des rochers... Alors que le lys des vallées, replié sur sa tige, pleure la lumière absente, que le batelier diligent a jeté l'ancre fidèle, cargué les voiles, séché, verni, lissé sa barque si chère, comme ferait le cavalier pour son cheval... Alors que les Alpes tremblent, ainsi que de jeunes vierges, aux approches de la nuit...

A cette heure, le Chevalier du Lac s'élève lourdement au dessus des abîmes; c'est avec peine qu'il soutient à fleur d'eau son corps bardé de fer.

Le nom du Chevalier? — S'appelle-t-il Humbert à la blanche main, ce chef redoutable qui, le premier, porta dans les batailles la croix des ducs savoyards? — Est-ce le Comte Verd, exterminateur des Maures? — Est-ce Philibert-Emmanuel, le glorieux vainqueur de Saint-Quentin? — La légende reste muette. Le gouffre gronde; c'est du sang frais qu'il veut. Qu'on ne lui parle pas des morts! Ou qu'on craigne ses colères sombres et les insatiables appétits que ce mot éveille dans ses entrailles!

» Qu'on amène mon coursier sarde! Je veux gravir les monts confiés à la garde de ma race. » — Ainsi dit le Chevalier.

Tout autour du lac s'étendent des écuries de cristal rafraîchies par mille sources jaillissantes et parfumées de la senteur des herbes marines. Là, plus de mille chevaux sont enchaînés par des licous d'or à des auges de marbre. Jamais plus beaux ni plus robustes ne se désaltérèrent dans les abreuvoirs d'albâtre des palais de Lydie; jamais ceux de Xercès n'eurent si grande abondance de mélisse, de sauge et de menthe poivrée.

A la parole du maître ont volé ses pages empressés. Non jamais monture barbe n'entendit si tôt son nom que *Bravo*, le coursier sarde, quand les écuyers l'appelèrent d'un bout à l'autre des écuries sonores.

Il eût fallu le voir piaffer et faire jaillir du feu sous l'argent de ses sabots. Il eût fallu l'entendre traîner sa chaîne d'or sur la pierre veinée, puis franchir la porte en se dressant sur ses pieds de derrière!

On le selle, on le bride, on lui fixe aux jambes des fers palmés en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire.

Dès que le coursier sarde sent dans sa crinière la main ferme de son maître, ses flancs s'élèvent et la sueur perle de ses poils luisants. Depuis deux ans il n'était pas sorti.

Et quand le Chevalier à la pesante armure enfonce le pied dans l'étrier, la Savoie résonne comme un tambour de bronze frappé de mille balles à la fois.

Il erre par monts, par vaux, le Chevalier du Lac. En le voyant, Phœbé joyeuse paraît se souvenir de son divin compère, Mars le redoutable, quand il portait la cuirasse que lui forgea Vulcain.

Que cherche-t-il, le Chevalier? — Des ennemis à combattre? Non. Il en a tant et tant étendu devant les pieds de ses chevaux qu'il a pris peur du sang et voit chaque nuit, dans ses rêves, des têtes séparées du tronc dont les yeux le menacent de leurs regards bleuâtres.

Que cherche-t-il, le Chevalier? — Des chamois et des ours? Non. Tant de fois il a caché la lame de son couteau dans la gorge des chèvres-mères, il a dépecé tant d'oursons, enfumé tant de renards, que la montagne est veuve de ses habitants, et qu'on s'y promènerait des années sans entendre les ébats de deux fauves.

Il restait encore au sommet de la Tournette neigeuse une couple d'aigles, fiers d'être restés maîtres de la contrée par la mort de tous les leurs. Ils ont trop chanté, l'autre soir, le coucher du soleil. Et le Chevalier sanguinaire les a découverts dans la nuit. De son gantelet de fer il a pesé sur la femelle qui couvait ses petits : il a tout écrasé.

Et l'aigle-mâle a tenté de lui crever les yeux, mais il a brisé son bec sur le cimier du casque de combat. Mourant de douleur, il a quitté sa montagne natale, et depuis cette nuit funeste il parcourt les Alpes en gémissant. Il ne veut plus d'autre compagne; il bat les aiguilles des glaciers de son aile tremblante, et boit de l'eau des neiges pour rafraîchir son sang.

Que cherche-t-il, le dur Chevalier? — Fascinés par les reflets de sa cuirasse, les hideux enfants de la nuit lui font cortége.

Lui, de la pointe de son glaive brillant, écarte de sa tête ceux qui passent trop près; le sol en est tout noir. Ah s'il ne détruisait que les hiboux, le Chevalier du Lac!

Que cherche-t-il donc? — Il laisse son cheval marcher au petit pas; il n'a pas même toussé depuis qu'il est sorti de son palais humide. Et cependant ses regards sombres trahissent les sauvages ardeurs de ses entrailles. Il serre son coursier entre ses jambes maigres par un mouvement nerveux que je n'ai jamais vu faire aux cavaliers; ses dents grincent, sa bouche est remplie d'une écume rougeâtre : un tigre effraierait moins. — Que cherche-t-il, le Chevalier maudit?

— Ne t'impatiente pas, lecteur; tu ne le sauras que trop tôt si ton âme est sensible au récit des grands malheurs. —

Sous les bouleaux à blanche écorce, aux étoiles tremblantes, s'est endormie la bergère des Alpes. Sa gorge est nue, ses mains frissonnent, la sueur ruisselle de son front : elle rêve d'amour. — Colère des vents, ah laissez-la dormir!

Il l'a vue, le Chevalier du Lac : « Prépare tes épaules, a-t-il dit, mon bon cheval, pour ma fiancée nouvelle. » Et les sanglants désirs montent à ses tempes qui battent. Et le vertige court par sa tête. — Colère des vents, réveille, oh réveille la bergère au sein nud!

L'homme a mis pied à terre. Le cheval flaire les herbes embaumées. Le chien des troupeaux s'élance pour défendre sa maîtresse et tombe victime de sa fidélité. — Soyez honnête, mais soyez faible; il vous en sera fait autant.

Il la charge sur le dos du fier coursier, le Chevalier maudit! Des arçons de sa selle, il retire des cordons de soie tachés de sang et les passe sur les reins de la fille éplorée qui appelle sa mère. Deux nœuds, trois nœuds..... « Je souffre bien, crie-t-elle, mon gracieux seigneur, épargnez-moi! — Et seule, la Tempête lui répond de son rire infernal.

Mais lui serre davantage l'enfant tremblante, et lui ferme la bouche avec la crinière de son cheval. Puis ramenant les deux bouts des liens meurtriers entre ses dents de marbre, il plonge ses éperons jusqu'à la racine dans le ventre de sa bête. — Ce n'était pas la première expédition de ce genre qu'ils faisaient ensemble.

« En avant, Bravo! Vole sur l'aile de la Nuit, par les ravins et les rochers, les forêts et les fondrières; suis la seconde qui passe; étonne l'air et les vents par la rapidité de ta course! La

fortune est belle. En avant! En avant! » — Il animait ainsi son cheval, le Chevalier du Lac.

Un bond encore! Les voici sur le bord de l'abîme béant. Les roseaux frémissent aux hennissements bien connus du coursier ravisseur; dans les maisons du rivage les bonnes femmes s'agenouillent saintement; l'Echo grelotte dans sa robe grise et redit les monotones exorcismes du clergé savoyard.

Un bond, un bond encore! Les voilà suspendus entre le ciel et le gouffre; l'eau tourbillonne, écume d'allégresse; un éclair aveugle le Chevalier qui pousse des cris de rage. En avant! En avant!

Comme un bloc de granit détaché du flanc des monts, le groupe vivant s'enfonce dans les flots qui ramènent sur lui leur vert linceul. Le lac pousse un long soupir de ravissement, il tient sa proie; il ne la rendra plus!

Sans doute, hélas! le Chevalier va coucher la bergère des Alpes dans son lit de pourpre, et puis après, dans un des cercueils préparés pour recevoir les victimes de ses fougueux transports.

Le Silence dormeur s'étend un instant sur les traces que le Crime a laissées à la surface des eaux.....

Une heure après, sous le ciel étoilé, sur l'eau phosphorescente, un pêcheur dirige sa barque légère en chantant ses amours. Aux rayons de la lune il distingue deux corps qui paraissent et disparaissent à chaque instant. Il les atteint en deux coups de rame, puis à grands efforts, les couche au fond de sa barque.

L'un respire encore, le contemple avec toute la passion que donne un premier amour, et meurt..... C'était la bergère des Alpes, la fille brune de *Menthon*, la fiancée du beau pêcheur de *Talloires*.

Pourquoi la Mort cruelle n'enlève-t-elle jamais les hommes qui goûteraient le mieux ses consolations amères? Dieu d'amour et de grâce, toi seul peux savoir ce qu'aurait donné le jeune pêcheur pour suivre son amante dans les grottes de cristal qui scintillent sous les eaux!

Il prend sa tête dans ses deux mains et se donne à pleurer. Oh que l'homme souffre quand les sanglots parviennent à forcer le passage de sa gorge!

Cependant la frêle barque est trop chargée. Pour la première

fois elle s'enfonce au-dessous du miroir d'azur et le flot, son ennemi, la déborde en grondant. Puis il vient mouiller les jambes nues du pêcheur et le ravit un instant à sa douleur profonde.

Le danger est pressant, mortel. Le robuste batelier veut séparer le cadavre de sa fiancée du guerrier bardé de fer qui la tient dans ses bras. Mais il ne peut les désunir. Tant sont tenaces les liens que tu tresses, ô Crime!

Une natte des cheveux de la pauvre enfant se voit sur le cou du Chevalier du Lac; aucune force humaine ne saurait détacher ces cheveux des chairs meurtries. Dans l'agonie de son honneur, sans doute la vierge a si fort serré la gorge du bourreau qu'elle a coupé de sa chevelure noire le collet de son haubert, et qu'il est mort étranglé.

La fosse mugissante s'entr'ouvre. Au fond sourient les poissons aux yeux verds qui se repaissent de la chair des cadavres. La barque enfin chavire. Le gouffre insatiable attire tout.....

Longtemps l'agile nageur dispute à l'élément furieux les restes de son amour Mais ses forces s'épuisent; il abandonne au destin ce qu'il avait de plus cher, et l'instinct suprême de la conservation lui revient pour appeler à l'aide.

C'est la pointe du jour. Les paysans mettent le nez à leurs fenêtres de papier gras et se frottent les yeux pour voir d'où partent les cris de détresse. Ils courent de l'un chez l'autre, s'agitent, bavardent, disputent beaucoup pour ne rien faire. Et vingt fois le pêcheur serait mort s'il n'avait eu ses deux bons bras pour le ramener au rivage désiré.

Quand il reprit ses sens, il raconta dans le bourg de Talloires l'épouvantable catastrophe de la nuit. Depuis, il ne monta plus de nacelle, ne dansa plus et ne courtisa plus les filles du village. Souvent les bateliers vinrent lui rapporter qu'ils entendaient, vers l'aube du matin, comme des sanglots, à la place où s'était déroulé le drame lugubre.

..... Est-ce la voix de l'abîme? Ou celle du Chevalier du Lac? Ou bien les soupirs d'amour que la bergère de Menthon envoie du fond des eaux à son fiancé fidèle?.....

..... Depuis ce temps, dans ces belles contrées, on n'est plus

éveillé la nuit par le galop forcé du coursier de bataille. Et les jeunes filles s'en vont gaiement danser sur les montagnes, à la clarté de la lune, sans craindre des ravisseurs inconnus.

— Ne ris pas, lecteur. Mon imagination n'a pas trouvé seule ce que je viens d'écrire. Mais ce conte est le sombre reflet des drames trop réels auxquels se heurtent chaque jour les pieds du penseur qui traverse le monde et sent battre son âme dans son sein.

Jeunes filles ! ne vous endormez pas sous les lustres des bals, dans les bras des vieux chevaliers de la valse ! —

VI

Abîme, abîme ! Que de victimes a dévorées ta rage ! Combien tu as pris de jeunes filles sur le coup de minuit, quand leurs fiancés leur pressaient la main ! Combien de jeunes hommes qui tendaient bravement leurs voiles contre la tourmente ! Tu as attiré le pêcheur et le batelier, rudes gens qui cherchaient leur vie dans tes ondes; le proscrit qui se reposait un instant sur tes rives; l'enfant joueur qui ne savait pas nager; le vieillard dont l'expérience en avait détourné tant d'autres de tes pièges mortels !

Elles s'étendent sur leur butin; elles courent, elles courent, les vagues bleues; le frisson les rend blanches, la rage les aveugle, le tonnerre les poursuit de son bruit écrasant. Elles redeviennent ce qu'elles étaient au haut des monts : froides comme la neige, insensibles comme la tristesse, effrayantes comme la solitude, innombrables comme les siècles de l'éternité, instruments de naufrage et de mort !

Le Dieu des neiges est assis sur un pic éclairé par le soleil couchant; sous ses pieds sont les glaces éternelles. Une étoile plus brillante que les autres resplendit parmi ses cheveux. Ainsi l'homme passe et repasse sans cesse entre le blanc linceul de la mort et la lumière ardente des résurrections.

Cette vue reporte mon âme vers l'Eternité !

VII

Souvent je songe que je pourrais mourir dans ce pays, sans position sociale, sans richesses, sans considération, sans recommandations officielles; hors les nations, hors les lois, hors le monde des hommes qui gronde autour de moi !

Je songe qu'alors je ne serais pas libre de dire à mes amis : « Prenez mon corps; entourez-le d'iris et de glaïeuls; portez-le sur les rives du lac, à l'harmonie des hymnes de liberté. Et jetez-moi dans l'eau chanteuse, ma plume à la main, mon Byron sur le cœur ! »

Je songe qu'il existe sous tous les cieux des victimes prédestinées de la tyrannie, de l'usure. Ce sont les hommes qui refusent de s'associer aux brigandages des autres, à leurs parjures, à leurs assassinats légaux; les raides, les aigus, les importuns qui se lèvent sans cesse devant les sociétés, comme l'éternel remords de leur conscience en peine !

Ce sont les proscrits..... Ceux qu'on dépouille, qu'on traque comme loups; qu'on expédie, d'un continent à l'autre, avec beaucoup moins de précaution que des ballots de marchandises ! Ceux parmi lesquels on pêche comme en vivier, on fouille comme en battue : jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un pour crier Liberté ! Ceux contre qui l'on déploie rigueur et courage parce qu'on n'a rien à craindre de leur isolement et de leur faiblesse ! Les petits cadeaux que les gouvernements se repassent pour entretenir leur amitié sacro-sainte ! Les jouets vivants qui servent à divertir des princes à demi-morts ! Ceux que tous les ânes, pourceaux et mâtins, mangeurs de budget, cherchent à toucher, à repousser du pied ! Ceux qui sont hors la vie, hors la mort communes, parce qu'ils ont juré de conquérir le droit de vivre à tous !

Je songe enfin que je suis un de ces hommes... Et que je n'ai qu'un droit contre cette société : droit de conscience et de dignité fière, droit du plus faible et du plus outragé, le triste droit de

dévorer l'insulte dans le silence des nuits, de serrer les poings sur mon cœur, d'accumuler des haines et de me promettre une vengeance terrible dans le monde où nous sommes, ou plutôt dans un autre.....

En attendant, je veux mourir hors l'opinion, la législation et la coutume; libre comme j'ai vécu. Je veux une sépulture ignorée, loin des villes fangeuses, au plus froid du glacier, au pied des saules, sous les futaies ou dans les ondes, ainsi que je l'ai dit et écrit tant de fois.

Quand sera morte la volonté de fer qui, si souvent, me préserva de souillure, je ne veux pas que le caprice ou la crainte livre mon corps à une autorité quelconque. Nul de vous n'a droit sur ma personne, domestiques du pouvoir ! Je suis mort civilement, je ne suis plus du troupeau, je ne suis plus de l'abattoir ni du cimetière, je ne suis plus chose à enterrer, à dépecer, à tondre.

Arrière, froqués et défroqués ! Ne me touchez pas. Je n'ai besoin ni de vos enregistrements, ni de vos parchemins, ni de vos actes. Vos cierges sentent le vieux bouc amoureux, votre eau bénite est un poison, vos bureaux puent l'employé, vos prières résonnent à mes oreilles comme des chapelets de blasphêmes ! Vous faites payer tant pour un crucifix de bois, et tant pour un crucifix d'argent ! Vous violez la suprême égalité, l'égalité de la tombe ! Vous vendez depuis dix-huit siècles, ô prévaricateurs infâmes, les nobles traits du Christ qui se donna pour nous !

Ah ! si jamais vous introduisiez mon corps dans votre enfer d'église, la rage qui m'a tant de fois excité pendant la vie serait assez forte encore pour me galvaniser. Et me relevant de toute ma hauteur, yeux brillants, nud de bras, je déchirerais vos oripeaux noirs et les disperserais aux quatre vents des cieux ! Et je m'écrierais : Anathème, Forfaiture et Sacrilége ! Et vous vous sauveriez tous, la queue entre les jambes, épouvantés d'avoir violé le secret d'un cercueil ! !

Oui, si vous l'osiez jamais, je serais mort à tenir ma parole de vivant ! Il y a je ne sais quelle puissance surnaturelle en moi qui fe ait ce miracle et vous consternerait !

Etrange tyrannie, celle qui vous prend au berceau pour ne plus vous lâcher qu'à la tombe ! Tyrannie qu'il n'est possible de détourner de sa tête que par une rebellion exemplaire et de continuelles souffrances ! Quoi donc, il ne m'est pas permis de mourir

sans être harcelé par la gent officielle ! Quoi, je ne puis désigner à un ami le lieu désert où je crois trouver le repos, et le prier de m'y accompagner, sans cortége, dès l'aube du matin ! Quoi, lorsque je prends congé de tout ce monde que j'abhorre, il me faut encore lui envoyer des lettres de faire part, et fournir moi-même une thèse à ses sarcasmes !

Mais en définitive, à qui donc appartient le sol qui nous porte? A quelques centaines d'histrions qui se font appeler rois et ministres? Ou bien à tous les hommes? Et à moi comme aux autres? Je prétends en avoir ma part, entrer dans ce monde et en sortir comme il me convient, exempt d'extrême-onction et de baptême!

Humanité routinière et lâche, combien de temps encore fléchiras-tu l'échine sous le drap noir que les prêtres et les gouvernants tendent sur ton passage? Combien d'étapes encore fourniras-tu dans l'eau bénite et le sang? Vois-tu les animaux des forêts venir, comme les hommes, déclarer leurs naissances, leurs unions et leurs morts au bureau de plus fort qu'eux? Les vois-tu confesser, comme des péchés, les secrets de leurs familles, honteux, rougissants, ne sachant quelle contenance tenir, froissant entre leurs doigts les poils de leurs moustaches? Vois-tu qu'il leur soit demandé compte, comme à nous, du nombre de leurs petits et de leurs moyens d'existence? Vois-tu qu'on leur assigne une place pour se reposer, quand ils tombent sur le sein de la terre, fatigués du poids de la vie?

Ah que de fois je serais tenté de dire avec Jean-Jacques : retournons à la sauvagerie primitive! Et que de fois je m'écrie comme Guerrazzi, le chantre moderne de la grande Florence : « Les animaux ont aussi leurs passions, et souvent moins mauvaises que les hommes. Nous, quand nous voulons outrager un homme, nous l'appelons *bête*. Si les bêtes possédaient la parole pour s'injurier, combien de fois elles se diraient : *homme!..* Et avec plus de raison que nous. » *(Assedio di Firenze.)*

Et que peut donner le gouvernement à vos corps, hommes peureux qui lui demandez un dernier asile? Six pieds de terre à peine dans un lieu banal, regorgeant déjà de la putréfaction de milliers d'autres? La belle couche, la propre couche en vérité! C'était bien la peine de faire tant de chemin toute votre vie pour arriver là!

Mais voyez donc l'univers! Est-ce que la nature n'est pas bien

plus grande, bien plus calme, bien plus splendide que les cimetières des hommes? Est-ce qu'elle vous interdit quelqu'un de ses sites merveilleux plutôt après la mort qu'avant? Vous avez à choisir dans les monts, les vallées, les mers, les lacs et les fleuves, l'arbre, la pierre, la vague ou la troche d'herbe que vous aimez le mieux pour dormir le bon sommeil. Là vous aurez les pluies, les brises, les larmes de rosée, les vapeurs transparentes pour vous rafraîchir de vos fatigues; vous aurez le soleil pour sécher vos sueurs. Là vous ne serez plus importuné du bruit des vivants ni de la peur des morts; là vous serez doucement bercé dans le concert des harmonies sauvages!

N'avez-vous pas été bien assez longtemps esclaves sur terre? Voulez-vous encore l'être dessous? Où donc, quand donc enfin vous appartiendrez-vous?

Quand je mourrai, je confierai ce qui restera de mon argile à qui sait tenir ses serments. Et je lui ferai jurer de ne me laisser salir par aucune autorité, et d'aller me remettre au sein de la nature, dans la place que j'indiquerai. Car je ne voudrais pas compromettre les hommes de ce temps en les rendant complices d'une revendication pareille; je sais combien les plus indépendants de tous dépendent encore de l'opinion, de l'intérêt.

Et si quelque fonctionnaire vient demander à la personne que je sais bien pourquoi cela s'est fait de cette manière, il lui sera répondu : « Parce que cela nous a convenu. Que me voulez-vous? Qui êtes-vous? Je ne vous connais pas. Je n'ai rien à vous répondre. De quel droit me barrez-vous le chemin? Celui qui n'est plus de la terre a pu vivre libre malgré vous, il a voulu mourir libre malgré vous aussi. Allez le chercher dans les eaux qui le promènent de rivages à rivages! Moi j'ai fait pour lui ce qu'il a jugé bon de faire. Poursuivez-moi, si vous l'osez, vous qui ne connaissez ni le prix de la liberté, ni la religion de l'attachement! »

... Je sais deux êtres par le monde, une femme et un homme, à qui je demanderais pareil service, et qui me le rendraient coûte que coûte. En vérité qu'importent les amitiés du monde, ses faveurs, ses honneurs, ses persécutions et ses haines à qui peut compter sur des affections semblables? Qu'importent l'opinion, la renommée, la gloire à qui connaît les ineffables joies que donnent l'amitié et l'amour?

Pouvoir, Pouvoir! je te défie de me faire regretter jamais un seul acte de ma vie d'artiste et d'honnête homme! Je te défie de me rendre malheureux tant que je sentirai ma main dans la main de mon ami, mon cœur battant sur le cœur de celle que j'aime, tant que les rêves des nuits m'apporteront, sur leurs ailes d'or, le gracieux sourire d'une mère qui ne me fit jamais souffrir que par excès de tendresse! Je te défie d'empoisonner ma vie en me faisant douter des attachements qui m'ont tendu la main lorsque j'étais au plus profond du gouffre de misère, de calomnie, de désespoir!

Ne perds donc plus ton temps, Pouvoir, à t'acharner sur qui te méprise. Poursuis plutôt ton chemin glorieux: prends Sébastopol et Moscou, guerrier redoutable! Prends la lune aussi, avale la mer et ses poissons, Gortschakoff, Murawieff, le Tsar, le grand Constantin et leurs navires pleins de moëllons : mange tout, digère tout, et que leurs arêtes te soient légères! Retiens aussi le soleil sur la pente du Couchant! Tout t'est permis, tout t'est possible. N'es-tu pas l'invincible, le terrible, le grand vainqueur qui, d'un tour de ton sabre de bois, d'un bout de l'Europe à l'autre, dispersas les innombrables bataillons des proscrits, comme autrefois la jument de Gargantua dispersait, de sa queue formidable, les mouches bovines qui la gênaient dans sa marche triomphale? Tiens, Pouvoir mon ami, si jamais tu reviens de Crimée, je te paie un aigle vivant pour chanter tes exploits...

UNE

FEUILLE DE MON DOSSIER

DÉTACHÉE DES ARCHIVES DE LA POLICE.

« Homo homini lupus. »
Hobbes.

« Track'd like wild beasts, like them they sought the wild,
As to a mother's bosom flies the child;
But vainly wolves and lions seek their den,
And still more vainly men escape from men. »
Byron.

Ainsi volaient mes pensées à travers cette immense nature, comme des oiseaux voyageurs qui s'appellent, se rassemblent et passent sur nos têtes, insoucieux des fatigues et de la longueur des routes. Ainsi j'écrivais d'amour et de haine, de misère et de joie. Ainsi je revenais insensiblement à la plénitude de l'existence. Ainsi passaient mes jours comme des nuits rêveuses.....

Mais que prévoir de la ruse? Que faire contre la force? Comment se préserver du grossier contact des gens de police et de leur souffle infect? Je sais bien un moyen : tendre le dos au bâton et la gorge au collier, traîner fièrement la chaîne du maître, s'appeler chien, bourgeois, contribuable ou valet. J'aime mieux la liberté *quand même,* l'air des monts, le châlet perdu dans les sapins, la canne de voyage et les rêves vagabonds des enfants de Bohême!

Ce n'est pas que la police soit fine, elle est bête comme bonnetier; — ce n'est pas qu'elle soit bien informée, elle ne se doute jamais que des bruits qui courent les rues depuis plusieurs semaines: à l'heure qu'il est elle cherche encore Mazzini en Suisse; — ce n'est pas qu'elle soit considérée, personne ne peut parler de ses rapports avec elle sous peine de déshonneur; — ce n'est pas qu'elle soit propre, ses agents n'ont pas seulement de quoi s'acheter des gants de gendarme ou du saindoux à la rose; — ce n'est pas que son personnel soit inconnu, le mouchard est toisé dès le premier examen que fait de lui quelqu'honnête homme: il ne soutient pas le regard; — ce n'est pas qu'elle soit intelligente et polie, elle se recrute parmi les plus ignorants et les plus grossiers des hommes; — ce n'est pas qu'elle soit habile, elle n'est que brutale; — ce n'est pas qu'elle soit active, ses domestiques passent leurs journées aux dominos et leurs nuits chez les filles, se soûlant et mangeant comme pourceaux à l'engrais: le reste de leur temps est à leur ambassade.

Mais elle est la *police*, le palladium des sociétés, l'administration préférée; elle a beaucoup d'employés, pas mal d'argent, quelque peu d'or; elle est le miroir autour duquel planent les milliers d'ailes de la Convoitise; elle est la maîtresse courtisane dont chacun recherche les faveurs et les écus; elle est le grand fumier cher aux mouches! Officiellement ou officieusement l'immense majorité de mes contemporains se fait entretenir; pour les femmes c'est très-bien, elles le doivent à leur beauté; mais les hommes sont impardonnables, c'est leur laideur qu'ils vendent. — De sorte que de raccroc en raccroc, de canard en canard, de bric ou de brac, la police finit, après bien du papier noirci, bien des sueurs répandues, par rencontrer votre piste..... quand vous ne vous donnez pas la peine de la cacher.

Tout ceci pour te raconter, lecteur, qu'un jour où je pensais à te servir quelque méchant morceau de ma façon, le 22 juillet, je reçus de je ne sais quel manant de l'intendance d'Annecy l'aimable invitation de me présenter le lendemain devant son maître.

Cultive qui voudra la connaissance de Mgr le proconsul piémontais, je n'y vois aucun obstacle si ceux qui le font sont en règle avec leur dignité; moi je m'en priverai le plus longtemps possible. Restez en pour vos frais de port, ô très-illustre fonctionnaire, mais ne comptez pas sur l'honneur de ma visite. Je vous tire ma révérence avec les quatre doigts, le pouce et la

pointe du nez et *vous prie d'agréer l'assurance de ma haute considération.*

J'en souris encore de dégoût, comme un flâneur qui se rappelle le contact d'un crapaud dans quelque beau gazon vert où il comptait rêver, comme un gourmand qui s'apprête à savourer une pêche soyeuse et mord dans..... un asticot! J'en sourirai longtemps, si longtemps que mon rire fera soulever ta perruque, ô Pipelet qui gardes les clefs et les mœurs de la bonne ville d'Annecy en Genevois!

En dix, en cent, au plus perspicace de ceux qui m'ont lu, je donne à deviner pourquoi je me trouvai, par un beau matin d'été, banni de la Savoie que dorait le soleil? Et je fais suivre la proposition de cette énigme d'autant de points d'interrogation et d'admiration qu'il y a de vallées et de pics sur le nez pittoresque du vénérable président Dupin : ?!?!?!?!?!?!?!?!?! etc., etc., etc.

Quel tort faisais-je donc à la pauvre Savoie? — Oh que les gouvernants sardes, que les grands propriétaires et industriels indigènes, que les banqueroutiers frauduleux qui y vivent à l'aise, que les endormeurs *officiels* de la Démocrrratie frrrançaise ne lui en fassent jamais plus que moi! — Qui se plaignait de mon séjour sur les bords du lac enchanté? Je me livre rétrospectivement au plus sévère des examens de conscience. Et je ne me rappelle pas avoir une seule fois regardé, sans le respect qu'on doit à cette institution, le flamboyant panache de MM. les carabiniers du roi. Je suis bien sûr de n'avoir pas émis une idée qui fût de nature à subvertir l'esprit du plus éveillé des Annecyquois. Je ne puis m'accuser, en conscience, d'avoir jamais marché sur les oignons d'aucun dignitaire de l'endroit. Mon propriétaire, que j'avais payé d'avance, n'est certainement pas plus content qu'il ne faut des mesures dictatoriales déployées contre moi; non plus que la servante du logis, bonne femme qui mouilla plusieurs mouchoirs le jour de mon départ. Je me suis scrupuleusement gardé de la moindre appréciation irrévérencieuse sur MM. les réfugiés, parfaitement bleus et frrrançais, tolérés et estimés dans les Royaux Etats. Les bons paysans, les beaux petits enfants et les chiens de chasse du voisinage étaient de mes amis. Je suis trop rêveur, trop ami de mon repos et de mon travail pour sortir des intimes jouissances du foyer et passer au café une seconde de mon temps; je me respecte trop pour m'occuper de politique et de police, pour voir tout le monde; je ne parle beaucoup qu'à

deux ou trois amis. Un homme de mon espèce est le cauchemar de l'autorité; elle n'en peut tirer ni un renseignement, ni une injure, ni un oui, ni un non, pas même un point à mettre sur un i. Quel prétexte les plus zélés pouvaient-ils donc trouver pour me bannir des tranquilles domaines de S. M. chrétienne ?... En mille, en dix mille, lecteur, je te le laisse encore.....

Je veux t'aider un peu. — Si la police a résolu de te jouer quelque mauvais tour, ce sont les bonnes raisons qui lui manqueront le moins, quand même tu ne lui en fournirais pas plus que M. Bonaparte ne donne de bonheur à la France pour tout son argent, son honneur et son sang. Puisses-tu ne jamais t'en convaincre par expérience propre, ô lecteur mon ami! En vérité je te le dis, il faut que la police trouve des prétextes; et celui qu'elle déterra contre moi..... en cent mille, en millions, je te le donne encore!

Tu ne devines pas, tu jettes ta langue aux chiens : je m'y attendais. C'est qu'en effet, intelligent comme tu dois l'être, tu ne saurais jamais imaginer pauvreté pareille dans l'esprit de gens qui ont tout à leur disposition, jusqu'aux académiciens, jusqu'aux forçats libérés, jusqu'à M. Gisquet, jusqu'à M. Vidocq, jusqu'au crime... Je vais donc te le dire : les mouchards des brigades européennes de sûreté m'accusèrent de FOLIE! Oui, relis cette phrase, ouvre bien grands les yeux et les conduits auditifs, lecteur; les *mouchards* m'ont décrété, *moi*, de folie!!

Au diable le ton sérieux quand je parle de canailles de ce genre. Donne-toi carrière, ma bonne plume d'acier : sus à la Rousse, écorche-la!

Ah! maîtres estaffiers, seigneurs porte-tripailles, beaux valets de bourreaux, rustres mal sifflés et mal léchés, chiens galeux de préfecture... c'est vous, vous les infâmes, les méprisés, les ignares, les fainéants, vous qui m'accusez de folie?! Mais entendez donc les rieurs, et voyez s'ils sont pour vous!

Ah! misérables sacs à vin, vous étiez pleins jusqu'à la gorge, vous étiez *bus* quand vous avez inventé celle-là. Et ce n'était pas du bon encore, car l'inspiration n'est pas heureuse.

Mais d'abord apprenez donc à mettre l'orthographe sur les torchons d'avis que vous envoyez aux gens. Puis faites-vous apporter un miroir quand vous êtes attablés dans quelque cabaret borgne, au milieu de vos très-moraux compagnons de ribotte. Et puis vous me direz, vous-mêmes, s'il est possible que des

pensées ayant un sens quelconque sortent des têtes d'âne que vous portez ?!

En vérité, je serais curieux de connaître la forte tête de votre bande à qui revient l'honneur d'une si forte découverte !

Ah pardieu ! ce doit être un crâne modèle, celui qui peut contenir une cervelle aussi remarquable ! Si vous entouriez ses tempes du laurier d'Apollon ou du chêne d'Hercule? Si vous l'envoyiez à M. Lélut de l'Institut, ou à M. Trélat ancien ministre, qui ont fait tant d'études consciencieuses sur les frontaux des crétins, des idiots, des fous et des philosophes? Si vous faisiez empailler l'homme, et couler du plomb dans la boîte de son malicieux intellect? Si vous le décrétiez immortel? Ne le trouvez-vous pas trop ingénieux pour un homme seul? Si vous lui donniez en mariage quelque princesse de placement difficile, afin de relever, s'il est possible, la moyenne intellectuelle des races royales? Si vous lui faisiez élever un Panthéon rien que pour lui? Si vous suppliiez N. S. Pie IX de le canoniser? Si vous le nommiez votre plénipotentiaire à Monaco? Si vous le mettiez à la poursuite du citoyen Soulé, le grand serpent de la mer des Antilles? Si vous l'envoyiez à quelque exposition zoologique pour la prime de perspicacité? Si vous le faisiez voir pour un sou? Si vous le décoriez ?!...

— Car je ne sais, sur ma parole, comment vous pourriez récompenser assez dignement un si précieux sujet, un fonctionnaire qui a sauvé la Savoie du plus incorrigible des anarchistes ! —

Si tu me croyais fou, race vendue, tu serais heureuse de m'entendre agiter mes grelots sur les masses et demander au bon sens public la justice qui m'est due. Non, tu ne poursuis pas les fous avec cet acharnement ; non, tu ne les fais pas expulser de tous les pays d'Occident. Si tu ne le craignais, tu n'entourerais pas de tes attentions spéciales celui qui n'a que sa pensée pour force. Tu serais prise de vergogne et ne voudrais pas l'apercevoir davantage qu'il ne t'aperçoit, lui. Non, tu n'entretiendrais pas à Turin, Berne, Genève, Lausanne et Londres quelques mouchards de plus en son honneur. Et tu ne le ferais pas accoster dans les rues par tes agents méprisables, tarés, taxés, connus par tous, et que lui ne veut pas connaître.

Dites donc, dites donc, Grandgousiers magnifiques, que vous êtes plus empêtrés que gouvernants ne furent oncques; avouez

qu'une parole de franchise vous fait trembler comme une assemblée de mouches; — que mes prédictions vous ont donné la chair de poule; — que vous craignez de ne pouvoir toujours étouffer ma pensée. Non, vous n'y réussirez point, je le jure, et le jour est proche où elle sera entendue, comprise, même dans les villes et les campagnes de la France asservie. Avouez donc que la Vérité est forte comme l'Amour, et la Conviction plus puissante que la Force, l'imbécile traîneuse de sabre. Dites donc qu'il suffit d'un homme libre pour faire frémir tout un royaume d'esclaves. Dites que vous n'avez jamais entendu voix comme la mienne, une voix qui va chercher au fond des entrailles les fibres les plus irritables de la vie, pour les faire frissonner!

Et quand je serais fou!... De bon compte, n'y aurait-il pas de quoi le devenir quand on observe votre ignoble société tourbillonnant sur l'abîme des décadences? N'y aurait-il pas de quoi le devenir quand on travaille dix heures par jour, et cela depuis quinze années?

Qu'il se lève donc le plus distingué d'entre vous! Qu'il mène deux ans seulement, à mes côtés, la vie de luttes, de déceptions, de privations, et d'ostracisme que vous m'avez faite! Qu'il ait le courage de rester libre et honnête malgré tout, envers tous!... Et nous verrons ce que vous en retrouverez au bout de ce temps-là!

Ah! si je perdais la raison en combattant pour l'humanité... si je souffrais le mal dont Socrate, Pascal, Rousseau, Christ, Salomon de Caus, Saint-Simon, Hennequin et tant d'autres grands ont plus ou moins souffert... j'en serais fier et je le dirais à qui voudrait m'entendre. Comme le guerrier, je montrerais avec orgueil les blessures reçues dans les combats. Et quand vous passeriez à ma portée, je vous crierais : vous n'avez jamais éprouvé quels affreux vertiges donnent les inspirations les plus sublimes. Vous êtes trop bêtes pour jamais devenir fous, vous êtes trop calculateurs pour soigner et honorer, comme font les Turcs, ceux qui le deviennent à force de travail. — *Chacun chez soi, chacun pour soi!* Les sociétés actuelles ne savent rien faire autre chose que d'achever leurs malades!

Ce n'est pas l'embarras. Il y a par le monde tant de bourgeois qui croient parole de police comme article d'Evangile! Puis, cette nôtre époque est tellement gonflée d'insipides bavardages, la

grande diplomatie est devenue quelque chose de si parfaitement identique aux commérages des portières du *Marais !...*

... Que plus est invraisemblable et stupide un bruit répandu, plus vite il fait son chemin à travers tout ce monde cancanier !

... A tel point que bon nombre de gens honnêtes et modérés comme gardes nationaux, mais bornés comme esturgeons, qui jamais ne m'ont vu ni entendu, vous affirmeront *très-sérieusement* et d'après les renseignements *les plus positifs* que j'ai la barbe rouge, des griffes au bout des ongles, la malheureuse passion de dévorer les petits enfants, et que je suis fou à lier !

Qu'y faire ? Fumer, cracher et les laisser dire ; me renfermer dans la persévérance que donnent d'inébranlables convictions, et travailler sans relâche à faire accabler tout ce monde-là par la postérité !

Allons, ô plats sujets du Pape et de l'Empereur, Français nés malins qui faites la risée de l'Europe : voilà ma tête ! Coiffez-la, si vous l'osez, du bonnet de Momus ; attachez-y pour grelots tous les diadêmes de vos rois. Et je vous réponds d'avoir assez de force dans la nuque pour leur faire sonner un carillon comme on n'en entendit jamais du temps que ces joyaux étaient portés par leurs altesses sourdes et muettes.

Car c'est moi, moi le fou, qui, depuis tantôt quatre ans, vous annonce la Guerre et l'Invasion maintenant à vos portes ; c'est moi, le fou, qui ai prédit la chûte de la Démocratie hurleuse et de l'Empire flegmatique, les trahisons, disettes, fléaux, pestes et tremblements de terre ; — c'est moi, moi le fou, que les événements justifient de tout point et dont ils semblent attendre la parole pour se dérouler comme autant de serpents ; — c'est moi, le fou, qui n'avance rien sans preuves, qui mets en défaut tous vos sages, et qui, malgré vous, remplirai la mission prophétique que je me suis donnée !

Lecteur, je te suppose nerveux et ami du beau. — Incline-toi pour le compliment, et continuons s'il te plaît. — Je me persuade que tu ne peux pas voir une mouche dans du lait, un noir sur le sein d'une femme, un hibou parmi les petits oiseaux, un chien de berger dans le milieu des agneaux qu'il mord, non plus qu'une araignée sur des roses ou un épicier dans un bal, sans sentir se soulever ton cœur.

Combien ton dégoût serait plus invincible encore si, voyageant dans les plus beaux pays du monde, sur les fleuves les plus torrentueux et les lacs les plus purs, sous le bleu ciel de l'Italie, tu te heurtais à chacun de tes pas au douanier, au gendarme enragés jusqu'aux dents, aux impériaux mouchards de France et d'Autriche qui s'excitent au *travail!* Que deviendraient ton enthousiasme, ton extase, tout le prestige du charme, dis, lecteur, si tu te sentais, pour une cause ou pour une autre, ressortissant du paternel poignet de tous ces braves coquins de hart et de potence qui font tache sur la nature dont ils se sacrent rois?

C'est là que j'en suis, depuis sept ans, pour avoir osé commettre, dans ce monde de dons Juans de boutique, une indiscrétion que ne pardonnent pas ceux qui vendent leurs maîtresses, pour avoir osé dire que j'étais épris de la Liberté. Et pour avoir fait l'aveu de ce saint amour, me voilà justiciable des derniers limiers de la basse police, de ces mouchards honteux que les gouvernements recrutent parmi les sergents croqueurs de grenouilles, les banqueroutiers frauduleux, les transfuges des sociétés secrètes, les culotteurs de pipes en disponibilité, les éponges à bière, les entonnoirs à petits verres, les culottes de peau qui vieillissent dans les bureaux et les casernes, les réchappés de bagnes, les revenants de potence, les ramassés d'égoûts: délicieuse société dont les plus avisés sont choisis pour former le *bureau des mœurs.*

Oui, j'en suis là. Et si le représentant du pouvoir sarde en Genevois avait pu se passer la satisfaction de me faire la morale, il m'eût bien certainement reproché mes opinions folles, mes écrits incendiaires qu'il n'a pas daigné lire, et la misanthropie qui me rend insupportable à la partie *bien pensante* de l'émigration.

Oh pitié! doux Jésus. Cela parle d'idées, de doctrines, de droit et de devoir! Et toute leur religion est dans leur estomac, toute leur conscience dans leurs bourses! Et on les conduirait jusqu'à Saint-Pétersbourg avec un plat écu! Ils serviraient n'importe qui, ils écriraient n'importe quoi, ils vendraient père et mère, ils mangeraient de leur frère, ils mèneraient violer leur sœur... pourvu qu'on les remplît! — Cela parle d'honneur, de justice et de liberté!

J'ai vu de riches gourmands nourrir, dans des viviers, des murènes voraces. Ils leur jetaient de la chair humaine meurtrie,

verdie qu'elles déchiraient avidement. Mais pour gras que fussent les éleveurs, pour goulus que fussent les poissons qui faisaient ainsi ventrée, les uns et les autres n'offraient pas un spectacle d'ensemble aussi hideux que celui du gouvernement gonflant ses fonctionnaires avec les impôts et les souffrances de l'humanité !

Mon juste courroux m'a déjà fourni bien des expressions dédaigneuses, bien des termes triviaux et des comparaisons flétrissantes pour stigmatiser de pareils êtres; cependant je ne suis pas satisfait encore. Oh que le dictionnaire français est pauvre !

Que je les appelle crapauds, je mentirai : car le crapaud a la pudeur de ne pas se montrer au jour; — que je les appelle porcs, je mentirai : car si le porc est sale, du moins il n'est pas traître et sert à quelque chose après sa mort; — que je les appelle vipères, je mentirai encore : car la vipère est gracieuse; — que je les appelle hyènes, je mentirai toujours : car la hyène ne s'acharne que sur les cadavres.

Que je les nomme infâmes, ils hausseront les épaules comme des gentilshommes; — que je les nomme assassins, ils se prétendront mouchards; — que je les nomme mouchards, ils se diront voleurs; — que je les nomme souteneurs de filles, ils se proclameront amis du ministre ou de l'ambassadeur. — Je renonce à les qualifier; sur leurs échines ma plume s'ébrécherait sans que j'y parvinsse. Involontairement, quand j'en parle, la main me démange, le crachat me vient à la bouche, et la rage à la dent.

Que je les chasse par la porte, ils rentreront par la fenêtre; — que je les menace, ils iront me dénoncer; — que je leur crache à la face, ils s'essuieront d'un mouchoir volé chez quelque pauvre fille; — que je leur jette des pierres, ils feront gros dos; — que je cherche à les noyer, ils sont si pleins de vin et de santé qu'ils surnageront toujours; — que je veuille les marquer au fer rouge, leur graisse rance les préservera. — Je vous le dis, jamais on ne peut se débarrasser d'un mouchard qui vous piste; c'est plus tenace que la poix, plus plat que la punaise, plus répugnant que l'araignée, mille fois moins fier qu'un pou !

Souvent je me suis demandé si ces malheureux avaient encore des mères, comment ils pourraient supporter leurs regards, et ce qu'ils leur répondraient, aux pauvres femmes, quand elles viendraient leur demander compte de l'honneur de leurs noms ? Je me suis demandé s'ils tenaient à la vie de celles qui leur ont

donné le jour et s'ils avaient oublié qu'on meurt de honte ! Et j'ai espéré pour eux qu'ils n'avaient plus de mères !

Je sais qu'à la rigueur on peut être préfet et ne pas se croire voleur ; six mille ans d'injustice ont tellement faussé la notion naturelle du droit qu'il suffit maintenant d'un uniforme pour couvrir et justifier les actes les plus coupables. Quand les hommes voient passer le plus épais des rustres revêtu d'une livrée gouvernementale quelconque, ne fût-ce que d'une plume au derrière, ils saluent en s'inclinant jusqu'au sol, se sauvent à toutes jambes et recommandent leurs âmes à Dieu.

Quant à moi, je proclame le civilisé de beaucoup supérieur au singe en ce qu'il a la parole pour dissimuler sa pensée, la loi pour protéger ses rapines, le toupet pour ombrager son front chauve, et l'uniforme pour cacher sa laideur.

Le gendarme et l'assommeur sont les maîtres du monde ; pour les autres hommes, ils le sont de leur pipe quand ils l'ont fumée. La nature, l'air, les cieux, les eaux, la terre, les vallées et les montagnes se prosternent devant la Bureaucratie.

Qu'un employé de la sûreté publique vous voie battre son chien, qu'un recors vous surprenne en conversation avec sa femme, que le mode de fonctionner de votre cerveau ne soit pas du goût de M. le commissaire, que l'angle de votre nez avec l'horizon déplaise au plus petit barbouilleur de papier du consulat, faites peur en éternuant à la progéniture de quelque rat-de-cave : c'est bien assez, c'est beaucoup trop. Vous voilà, *ipso facto,* renvoyé du pays que vous aimiez, de ses îles et dépendances ; votre maison, vos lettres, vos secrets, votre repos sont à la disposition d'un fouilleur de justice ; il peut vous mettre la main sur le collet au milieu d'une fête, à table, au lit, aux côtés de votre femme, de jour et de nuit. Estimez-vous bien heureux encore que le gouvernement longanime ne vous autopsie pas vivant pour s'assurer que vos entrailles ne renferment pas quelque ordre du jour révolutionnaire, et votre cerveau quelque opinion subversive.

Sois fière, ô noble France ! Ta police est la première du monde ; tu tiens en Occident le sceptre de la Délation et du Parjure ; tu n'enfantes plus d'autres héros que des mouchards ; ton nom veut dire insulte à la liberté ! Car partout on sait comment tes agents gagnent leur misérable existence, et quiconque se promène avec la croix d'honneur devient suspect d'espionnage ou d'escroquerie.

Et non contente de ton opprobre, tu contrains les faibles gouvernements qui t'entourent à te suivre, du plus loin qu'ils peuvent, dans la voie du déshonneur.

Sois fière, tu es dignement représentée dans tous les estaminets et lieux sans nom des capitales. C'est là qu'on chante tes victoires entre deux parties de piquet, avec l'enthousiasme que donnent l'absinthe et le trois-six. C'est là qu'on apprécie la tête d'un proscrit, le courage d'un capitaine, la conscience d'un ministre, la portée d'une révolution, la conduite d'une guerre ou la solidité d'un trône.

Et vivent les grosses panses et les trognes vermeilles! Vivent les Johns Falstaffs et autres Macaires et Mercadets du glorieux pays où j'ai reçu le jour!

Donc vous m'avez traqué de buisson en buisson, de frontière en frontière comme un oiseau blessé. Donc vous m'avez fait expulser, sous prétexte d'aliénation mentale, de tous les états du roi de Piémont, y compris Chypre et Jérusalem. Donc vous m'avez défendu la Suisse, la Belgique et la République de Saint Marin. Parbleu, ce sont de bien grands exploits, et vous me croyez certainement fort embarrassé, fort mal à l'aise où je suis.

Oh que sots vous êtes! Et qu'est-ce que cela peut me faire que vous m'interdisiez tout l'Occident, et tout l'Orient encore? Il vous en restera la honte : voilà tout. Est-ce que l'air n'est pas le même sous tous les cieux? Est-ce que le monde ne s'étend pas devant moi tout de long et de large, avec ses villes grandes et ses hameaux paisibles? Est-ce que je ne suis pas toujours là même où vous voudriez le moins que je fusse? Est-ce que je n'ai pas tous les noms imaginables à ma disposition? Est-ce que vos passeports sont faits pour des Iroquois? Est-ce qu'il ne faut pas que je vive quelque part, au bout du compte? Est-ce qu'on ne trouve pas partout des caractères d'imprimerie? Et si vous me poussiez ainsi jusqu'aux rivages des Océans, est-ce que l'Amérique n'est pas à douze jours de l'Europe, l'Amérique plus libre que ce vieux continent qui se fendille sous mes pieds?

Si j'étais obligé de traîner un parti après moi, si je me tenais à l'affût de je ne sais quelle réputation bâtarde, si je ressemblais à tous ces imbéciles qui ne savent rien faire par eux-mêmes, je vous comprendrais encore. Mais comment voulez-vous m'empêcher de manifester mon opinion sur vous et vos pareils, sur les gouvernements et les oppositions, sur Napoléon et Robes-

pierre, d'Orléans et Plon-Plomb, Dieu et Diable, Pape et Enfer? Dites un peu, comment l'empêcherez-vous?.....

Elle est bien utile en vérité, la mesure de vigueur que vous avez prise contre moi! C'était réellement bien la peine de décacheter des lettres qui sont mon secret, de saisir des livres qui sont ma propriété, de vous exposer une fois de plus à mes pamphlets sanglants, de cracher en l'air pour que cela vous retombât sur le nez! Vos épaules de pygmées n'ont-elles point une assez lourde charge, pauvres gens auxquels tout un monde qui croûle confie la rude tâche de le soutenir?

Mais mesurez donc la longueur de vos bras, allez essayer la force de vos poings sur les machines des Champs-Elysées, considérez de sang-froid ce que vous pesez dans les destins de l'Europe, et voyez si c'est trop de toutes vos ressources et de toute votre énergie pour faire face quelques mois au colosse du Nord!

Voilà comment ils gaspillent tes finances et tes souscriptions patriotiques, ô bon peuple de France! Ils font la chasse à de pauvres diables de proscrits et à leurs œuvres, ils payent à boire à des mouchards, à dîner à des reines, à souper à des courtisanes, à téter à des principicules! Sont-ce là tes intentions, ô peuple, excellent peuple, dont le nom et les votes sanctifient tout?!

Sachez-le donc, ô vous de la censure! Celui qui peut concevoir des pensées les publie malgré tout; ce sont les moyens de vulgarisation qui manquent le moins. S'il me plaît, par exemple, de faire paraître un livre qui vous déplaise, je suis certain de l'avoir imprimé, répandu, fait connaître avant que le plus vigilant de vos argousins ait seulement frotté ses yeux pour s'éveiller. Car je travaille pour moi, tandis qu'eux, les mendiants, festoient à vos dépens.

Sachez-le! Il y a dans la volonté et la discrétion une puissance invincible. Vous avez soldats et fonctionnaires de toutes bouches, fonds publics et fonds cachés. Eh bien! je suis plus fort et plus riche que vous. J'ai pour moi la Franchise et l'Idée. Et ces deux auxiliaires ne se paient ni à prix d'or, ni à prix d'infamie, de déshonneur, du mépris de soi-même et de la malédiction des autres. Je n'ai pas besoin de tremper le bec de ma plume dans le sang, comme vous y trempez la pointe de vos sabres. Je n'ai

pas besoin de me retrancher derrière une garde de prétoriens, de vicieux et manants personnages. Je dépends moins du public que vous.

Sachez-le ! Vous n'achetez jamais que des services à vendre, vous ne pénétrez jamais qu'en des consciences violées, vous ne pouvez séduire avec l'argent que des intelligences de seconde main. Vous ne ferez croire à personne qu'un homme qui sent sa valeur vende sa conscience et son esprit pour un morceau de pain souillé.

Sachez-le ! Ceux qui sont inscrits sur les cadres de vos ambassades, Alexandre de Russie, Constantin, M. de Rotschild, M. Jeanne ou M. Domange, le mobilisateur, peuvent vous les soulever sans se donner grand mal. Car c'est viande à enchères que la viande de mouchards ! Je parie qu'en France, Soulouque en trouve tant qu'il désire, et des meilleurs, s'il veut seulement leur promettre une pelure un peu moins légère que le caleçon national de Haïti.

LA

CHASSE DE L'EMPEREUR.

Août 1855.
De quelque part.

« Tayaut ! Tayaut ! Le peuple chasse. »
G. Matthieu.

Il est parti, le marchand de moutarde, le héros piteux de Strasbourg et de Boulogne, le maudit qui ne s'éveille que pour le massacre et le parjure, le conspué, Badinguet premier du nom ! Il est parti pour la chasse à l'homme.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Hurlent autour de lui les mâtins de sa meute : molosses au croc vorace, griffons fouilleurs d'entrailles, hauts-pieds aux longues oreilles, bassets à jambes torses, lévriers d'Espagne et d'Afrique, terriers d'Ecosse. — Chiens de tout poil et de toute allure, courants, couchants, rampants surtout. — Chiens de haute et de basse-cour qui lancent, suivent, forcent et déchirent pour avoir le restant de boyaux dédaigné de leur maître.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Piaffent autour de lui vieux chevaux et chevaux neufs, chevaux légers ou lourds, chevaux borgnes et morveux, chevaux de fiacre, de sacre, de remonte et de rechange ; les baveux et les

poussifs, ceux qui ont eu le feu aux jambes; rosses d'abattage, ânes bâtés, mulets impérialement têtus : tous grands mangeurs d'avoine qui trotteront, sauteront, danseront, et braieront autant que l'on voudra pour avoir du son.

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

Et piqueurs sont en selle. — Tayaut! Tayaut! — Piqueurs fourbus, ventrus, forcés, talés, tarés: Fialin et Magnan, Maupas et Castellane, et Morny l'intrépide! Des salons et des tavernes, de toute cuisine et de tout cellier, de toute caserne et de toute alcôve tous sont venus, gueule béante, estomac vide. Piqueurs en bas à jour, en culottes de cuir, en blanc, en rouge, en vert, en violet et en tricolore. L'on ne tient pas en cour à l'opinion des bêtes. Tout roule bien. L'homme de Décembre se nomme le Lion!

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

Et piqueurs sont en selle, fouets déployés, cors aux lèvres. — Tayaut! Tayaut! — « Allons! les chiens au bois. Trouve, retrouve, amène, canaille! Dénonce, trahis, mords, assomme. Tout est à nous, tout est pour nous. Vive la chasse! »

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

En avant! Bêtes et gens, les unes portant les autres, se pressent, se frottent, se heurtent, grognent, se mordent, bondissent, hurlent et se réclament. — Tayaut! Tayaut! — On les schlague, on les débride, on les déchaîne : sergents de ville, gardes-champêtres, gendarmes à cheval et à pied, fixes ou mobiles, coureurs du fisc et des gabelles, tireurs de corde, démons de potence, mouchards et douaniers, gueux des montagnes, gueux des salons et gueux des plaines. Tout est lancé!

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

Sur les hauteurs et dans les fonds, à travers blés et vignes, par les hameaux et les taillis, les prés et les jardins tout roule et se précipite. Adieu haies et clôtures! Adieu moissons et vendanges! Tout est rentré. — Paye, paysan! —

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

Tout leur est bon : épis et raisins, taureaux et génisses, sangliers et tonquins, sous et écus, anguilles et jeunes filles, fine toile et gentil vin. Ils s'attablent dans la maison, caressent la femme et la chambrière, battent le grain et les gens, enfoncent les tonneaux, les portes et autre chose. Ta fille est belle, manant, porte-la sous les draps des coureurs d'aventures; ton fils est fort,

envoie-le sous Sébastopol, aux démêlés des rois. — Paye, paysan, l'impôt de l'avoir, l'impôt de l'honneur et l'impôt du sang. Tu veux un empereur : *ergò* pour les frais du culte, s'il te plaît !

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Par les villes et les champs, aux frontières et sur les flots tous fuient, tous s'échappent devant la meute altérée ; tous montrent aux chasseurs l'envers de leur cœur. Philosophes et représentants, médecins et notaires, ouvriers et laboureurs, enfants, femmes et vieillards, tous détalent, tous prennent leurs jambes à leur cou. — Tayaut ! Tayaut ! — C'est un sauve-qui-peut général. Des populations entières se couchent à plat-ventre et jettent dans le lit des fleuves leurs fusils et leurs faulx. La France est prise de dyssenterie, de panique. Et les nations d'Occident, qui se rient beaucoup d'elle, ont bien grand mal au cœur.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Rien ne leur résistant, les bandits s'encouragent. « Pille, massacre, mitraille et pends ; tue, tue ! Holà ! Tantbeau, Briffault, Ravageaud, Sangrado ! A corde ! A feu ! A guerre ! — Tayaut ! — Courage mes braves de Décembre ! Rincez-vous la gueule avec du sang ! Buvez, corbleu ! bonne chère ! Faites des bûchers avec des cadavres, et réchauffez autour vos mains mortes de froid ! Cassons les verres : c'est le bourgeois qui paiera. »

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Hallali ! ! La France est à genoux, celle de Clovis, de Louis XIV et de la République, la réchappée du premier Empire : à genoux sous la botte d'un écuyer de cirque. Alors piqueurs de sonner victoire, et chevaux de flairer la bête, et baudets de la frapper du sabot, et mâtins de mordre, et valets d'écurie de fouailler, et courtisanes de rire, et Badinguet de paraître, comme l'infernal Dieu de Sophocle, comme le boucher ou le bourreau, tenant son coutelas en main !

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Ah ! du moins quand elle a fléchi sur ses jarrets, quand elle a pleuré tout le sang de ses veines, quand ses grands yeux si doux s'ouvrent pour la dernière fois à la lumière du ciel, la biche des forêts ne se relève plus ; elle ne passe plus sous les futaies, fière comme une reine, suivie de ses amants dix-cors ; elle ne conduit plus ses faons à la fontaine. Mais elle meurt du même coup qui l'a blessée. — Tandis que la France vit pour danser et chanter son

déshonneur insigne ! Tandis qu'on la voit éhontée comme une femme des halles, parée comme une courtisane, lascive comme une Messaline, recevoir sans pudeur les hommages des artistes et les visites des étrangers ! Tandis qu'elle sacrifie sans remords, dans un duel inégal, la verte jeunesse de ses campagnes ! — Mais quel subtil venin portent-ils donc en leur foie, ces vagabonds sans cœur, qu'ils fassent ainsi mourir les nations les plus renommées sous leurs baisers infâmes ?! Oh malheur à la femme qui se rend, après deux refus, à l'opiniâtre violence du ravisseur ! Il lui fera payer cher ses mépris passés. Malheur à la France déflorée par Napoléon-le-Pirate ! rien ne lavera sa souillure éternelle.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

La Curée ! La Curée ! Les victimes du jour râlent pêle-mêle sous les pieds des chevaux, membres écartelés, cheveux épars, poitrines trouées de balles, bouches et narines sanglantes, et crânes ouverts. Les limiers baffrent à plein museau dans un tas de cadavres. Une fois dans sa vie, l'agent de police se déclare saoûl de chair humaine.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Ils en ont tué beaucoup ; chaque commissaire de police en a son plein carnier. Ils remplissent leurs cachots d'hommes, comme les bourgeois remplissent leurs gardes-mangers de menue venaison. La gangrène se met dans les blessures d'un grand nombre ; beaucoup meurent étouffés ; les autres se disputent des fèves, des lentilles, des perruques de magistrat et des semelles de militaire, dans les gamelles impériales. Entre temps la chasse rentre aux Tuileries pour faire ripaille.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Tout regorge : basses fosses, casemates et pontons. Les navires aux flammes tricolores emportent le surplus sous les climats tropicaux, dans les déserts brûlants et les îles perdues. Ceux-là sont le butin de la mort. Jamais ils ne reverront les doux rivages de la patrie que plusieurs aiment encore. Faute de bras pour les cultiver, beaucoup de champs fertiles porteront des chardons, et dans bien des villages, les femmes et les enfants conduiront la charrue lourde en pleurant le père de famille.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Ce n'est pas tout. Quelques-uns se seront échappés du massacre général ; plus heureux que les autres, ils auront trouvé refuge dans les pays voisins. Pauvre asile ! presque autant vaudrait la prison. Car ils seront numérotés, gardés et traqués, comme

gibier de réserve. L'Europe occidentale est la faisanderie de sa M. I. Bruxelles, Berne et Turin tremblent en saluant les employés de la rue de Jérusalem. Les gouvernants des états limitrophes, leurs préfets et gendarmes sont les gardes et chiens de meute de l'empereur des Français; il les fait inspecter, surveiller, réprimander, dégrader ou décorer par ses ambassadeurs, consuls et espions. Le hideux décembraillard mène l'Occident décrépit à la pointe de son gourdin.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Avant peu, l'honnête citoyen de Thurgovie, le célèbre policeman de Londres fera décréter l'extradition des proscrits politiques comme droit inter-national d'Occident, et mesure de salut pour la Civilisation. Ce sera le dernier, le plus lâche des délires enfantés par cette ignoble orgie. Ce sera le glas de mort de Badinguet-le-Mystérieux et de sa bande joyeuse ! — Ce qui est écrit est écrit. —

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

S'ils n'étaient que des hommes ! Si, dans cette société de corps-de-garde, au milieu de ces saturnales dégradantes, ne se trouvait pas une femme, une enfant de Madrid dorée par le soleil !

Que la Laideur célèbre les vertus du Crime; que Napoléon III et Robespierre conduisent eux-mêmes leurs chars de triomphe : passe encore. Mais qu'ils fassent partager à des femmes le mépris dont on les poursuit; qu'ils chargent des têtes gracieuses du lourd diadème des tyrannies criminelles; qu'ils les sacrent impératrices ou déesses de la Liberté; qu'ils les fassent monter à leur gauche sur un trône sanglant : voilà le hideux de la Terreur !

Pauvre siècle, celui dans lequel les plus belles créatures consentent à blanchir des atrocités noires en y participant ! Triste civilisation, celle qui corrompt à ce point les sentiments et les sens des jeunes filles que leur cœur ne se soulève plus à l'odeur du sang ! Préjugés immoraux, ceux qui font naître dans une âme de femme je ne sais quel caprice inqualifiable pour un vieux débauché, parce qu'il est empereur et peut tuer autant qu'il veut !

Oh qui ne s'affligerait de sentir une jeune et belle femme présider aux massacres de Décembre, aux déportations, proscriptions, emprisonnements en masse ? Qui ne s'affligerait de la voir trôner, ainsi que le Génie des tortures, sur des monceaux de corps râlants ? Qui ne souffrirait de sentir la main d'Eve dans la main de Judas ?

Espagnole ! Espagnole ! ta vanité t'a perdue. Trop souvent, dans l'arène, tu avais vu scintiller le sang vermeil des taureaux sur l'écharpe du matador. Et dès qu'on t'a présenté l'impérial manteau de France teint de sang mal versé, taché d'or mal acquis, tu l'as jeté sur tes épaules comme un éclatant costume de bal, charmée d'être plus riche et plus magnifique que tes compagnes !

Ah si tu t'étais montrée plus soucieuse de l'honneur que des honneurs ; si tu l'avais regardée de près, cette tunique de Déjanire que rien ne saurait plus détacher de tes bras blancs, tu aurais reculé d'horreur ! Tu te serais convaincue que la Beauté perd toujours en s'unissant au Crime, et que toutes les grandeurs de ce monde ne peuvent effacer une souillure quand elle atteint la conscience. Où tu rêvais le Bonheur et la Gloire, tu aurais découvert la Tristesse et la Réprobation.

Maintenant il est trop tard pour pleurer la tranquillité, les joies et la santé perdues ; trop tard pour regretter la belle ville aux sérénades, les *caballeros* brillants et la *corrida* splendide ; maintenant tu ne peux plus entendre qu'en rêve les guitarres retentissantes, le tonnerre des castagnettes, et les couplets qu'on chante dans les *vervenas* de Juin, par les nuits étoilées. Et quand tu berces sur ton cœur ces songes heureux, Espagnole ! Espagnole ! tu te sens éveillée par le Remords qui médite à tes côtés de nouveaux crimes.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

As-tu gardé, Napoléon, le cheval qui te portait dans les jours de Décembre, celui qui boit du sang et monte sur les morts pour saluer la foule ? As-tu conservé sur ta maigre face l'horrible pâleur du cadavre ? Aujourd'hui comme alors, te voit-on parader au grand soleil, à la tête des bataillons mercenaires que tu guidais aux carnages certains ? Toutes ces têtes de boule-dogues et de bêtes de somme sont-elles bien à toi ? — Oui, dis-tu, rien qu'à moi. — Oh garde-les, garde ta honte ! Bien riche et bien glorieux tu es, Napoléon !

Ah prends garde, assassin ! C'est un effroyable exemple que donnent tes semblables, ceux qui passent sur la terre sans foi, sans conscience, sans amour. Ils font douter de toute vérité, désespérer de toute justice, aspirer au néant, bénir le meurtre et le mal. Ils font croire au droit de la force, à la sainteté du parjure, à l'habileté de la trahison. — Que ceux qui ont mitraillé s'atten-

dent à la balle; que ceux qui ont égorgé s'attendent au couteau; que ceux qui ont frappé par derrière reçoivent au bas des reins les plus frappantes insultes; que ceux qui ont fait de Paris la Rome et la Byzance de leur triste empire en soient chassés, tambours battants, par de nouveaux Barbares plus civilisés et plus impitoyables que les Vandales de Genséric! — Le Crime appelle le Crime. L'ombre de la Mort se traîne derrière le squelette de sa patronne à la pâle clarté de la lune; elle est plus grande encore et plus altérée!

Tayaut! Tayaut! Empereur, chasse!

Mais tu as froid, bourreau! Le peu de dents qui te restent claquent de dépit les unes contre les autres. Tu crains la solitude et le silence où l'âme inquiète repasse d'elle-même un sévère examen; tu t'éloignes des fontaines cristallines où l'on voit sa laideur. Galope, forcené, sur la poussière des grandes routes; plonge, tête baissée, dans toutes les mares de fange qu'un insupportable mirage te fait prendre pour autant de flaques de sang. Fuis-toi, fuis-toi de toutes les jambes de ton cheval. — Tayaut! Tayaut! — Si tu t'arrêtes un seul instant pour te rafraîchir, tu verras dans le fond du verre de vin vermeil des milliers d'yeux sanglants qui te crieront:

« Tayaut! Tayaut! Empereur, chasse!

» Nous te défendons de trouver le repos dans l'ivresse; nous voulons qu'elle te soit lourde et pleine de remords. Nous te défendons d'oublier tes crimes sur le sein de ta femme; nous voulons que, si par hasard, tu reproduisais ta triste image, elle devienne pour toi cause de mille tortures.

» Tayaut! Tayaut! Empereur, chasse!

» Ce qui est écrit est écrit. — Nous lisons dans l'avenir. Ta chute est aussi prochaine que celle des derniers cheveux de ta tête pelée. Ton impériale dynastie finira dans un égoût. Et nous disons vrai. Car nous sommes les prunelles des victimes immolées en Décembre à ton ambition borgne.

» Tayaut! Tayaut! Empereur, chasse! »

EPILOGUE.

Prier, c'est travailler !

I

La Justice, le Travail, la Liberté m'ont dicté ce livre. Je veux leur rendre grâce, les adorer sous de purs emblêmes; je veux les graver à jamais dans mon cœur. Je veux, le soir venu, joindre les mains en silence, me recueillir, penser et prier. — Prier, c'est travailler !

La Prière, c'est le souffle de l'âme, son chant d'allégresse ou de douleur, la consécration des souvenirs, l'essor des espérances, l'infini de tendresse, l'abîme et le ciel d'effusion où la pensée radieuse s'élance quand elle quitte la terre pour des mondes meilleurs. — Prier, c'est travailler !

La Prière est nécessaire à l'homme; c'est sa vie morale, sa voix intérieure, l'élan de tout son être vers l'Eternité. — Prier, c'est être heureux !

La Prière ne sera plus apprise dans les livres, elle ne sera plus dirigée vers un être incompréhensible et redoutable, elle ne sera

plus récitée pour accomplir un commandement sévère. — Prier, c'est travailler!

Mais elle sera pensée, puisée dans nos émotions quotidiennes; elle s'élèvera vers nos affections les plus chères, vers des êtres qui respirent, parlent, sentent comme nous et peuvent nous rendre amour pour amour. Elle s'adressera, touchante, aux morts et aux vivants que nous chérissons, que nous divinisons: à l'enfant, à la femme, à l'ami, à la créature idéale; elle animera nos créations, nos espérances, nos entreprises. — Prier, c'est travailler!

La Prière sera soupirée, murmurée doucement, ou bien déclamée, chantée, selon les dispositions de l'esprit. On la dira dans cet instant de recueillement suprême où l'homme passe de la veille au sommeil, quand il n'a pas encore oublié sa vie présente, et quand déjà les rêves lui montrent l'avenir ou le passé. — Prier, c'est se souvenir!

Elle sera l'hymne du soir, le doux hymne qui nous berce, nous dispose au repos, à la joie du cœur, l'hymne précurseur des songes heureux. — Prier, c'est espérer!

Prier, c'est vivre. — La Prière, comme le Rêve, variera suivant l'âge de l'homme, ses occupations, ses idées. La Prière, comme le Rêve, réflètera la vie. L'enfant et la femme ne prieront pas comme l'homme. Le proscrit ne priera point comme l'individu sédentaire. Voici les prières sous l'impression desquelles je m'endors chaque nuit:

II

Prier, c'est travailler!

Justice, Vierge immaculée qui cesses de nous plaire dès que tes yeux sont battus et ta taille grossie! Justice, la plus précieuse des aspirations de notre jeunesse: je t'adore sous les traits d'un aimable enfant!

Viens donc, réjouis mon cœur, garçonnet de douze ans, plus savant et plus droit que les magistrats et les docteurs des Juifs,

toi qui les confondais! Souris-moi, Christ que j'aime dans l'âge où tu n'étais encore ni chef de religion, ni Dieu, ni tout-puissant. Alors toute ta science était la vérité, l'espérance et l'amour. Alors toute neuve, irrésistible, la pensée s'emparait de ton âme naissante. Tu brillais d'illusions, la lutte te passionnait, tes propres discours te faisaient trembler comme la feuille du bouleau. Tu traversais alors, plein de courage, les premières épreuves de cette vie d'apostolat et de martyre qui eut pour trône, pour chaire et pour croix le Calvaire glorieux.

En toi je révère l'enfance future, l'enfance bienheureuse qui nous prédira l'avenir, nous ravira de terre, nous rendra cette confiance en nous-mêmes sans laquelle nous sommes incapables de grands desseins, et nous prenant par la main, nous entraînera, nous imposera ses vives croyances, son enthousiasme que rien n'arrête, nous élèvera, nous grandira, toute petite qu'elle est!

Justice, la plus précieuse des aspirations de notre jeunesse, je t'adore sous les traits d'un aimable enfant!

Prier, c'est travailler!

III

Travailler, c'est prier!

Travail consolateur, toi qui peuples la solitude, réjouis le prisonnier, distrais le riche, annoblis le pauvre, Travail, but de la vie, son soutien et son charme, Travail aux bras habiles, à la tête puissante, je t'invoque sous les traits d'un homme fort.

Mets ta main dans la mienne, Xavier Charre, mon ami. Fais passer dans mon âme le courage, la force, le génie qui vivent dans la tienne; que je sois patient, ferme, résolu comme toi dans la lutte entreprise!

Beaucoup sont poètes qui jamais n'ont écrit un vers. Beaucoup sont artistes qui jamais n'ont manié l'archet ou le pinceau. Beau-

coup sont hommes d'énergie qui jamais n'ont tenu le gouvernail des affaires. Beaucoup sont philosophes qu'on appelle ouvriers!

Tu es plus poète, plus artiste et plus sage que moi, mon grand ami. Car je songe à la gloire; et toi, tu suis dans l'air la fumée d'un cigarre ou les ailes d'un songe. Car je me préoccupe encore des hommes, et tu ne les vois plus. Car je réfléchis quand tu chantes, et j'écris quand tu rêves. Car tout rêve est brillant, toute réalité pâle; car tout rêve est bonheur, toute réalité peine.

Ceux qui me nomment FOU t'appellent IGNORANT, SIMPLE D'ESPRIT, BORNÉ DE MOYENS. Frère, sais-tu pourquoi?

C'est que tu n'es pas fait, comme eux, pour les intrigues, les querelles, les vanités mesquines. C'est que tu n'es pas homme de parti, de police, de trahison et de mensonge. C'est que tu ne sais pas supputer les intérêts qu'une amitié rapporte.

Sois en fier. Laisse les briller dans les discours frivoles, dans les conversations calomnieuses, dans les serments fragiles que prête et viole la duplicité de leur cœur. Méprise tous ces gens qui se font esclaves du peuple pour lui mieux voler argent et suffrages.

Tout est calcul en eux : le sourire, l'éloge, le blâme, la poignée de main, la lettre qu'ils écrivent, la recommandation qu'ils donnent, les désunions et les rapprochements que leur ruse provoque. Ils t'importuneront dans le succès, ils t'accableront dans le malheur; ils te vendront toujours. Tu les verras, comme les mouches, s'abattre sur le miel et fuir les vents glacés qui prédisent l'hiver. Méprise-les!

Ils t'appellent *ignorant,* toi, le grand ouvrier, qui donnes des conseils au poète et à l'architecte, toi qui peux exercer vingt métiers de ta main, toi qui fais des roses avec le platine, des cheveux avec le bois, des merveilles avec tout!

Ils t'appellent *ignorant,* toi que l'on voit décorer les façades des palais, élever des arcs de triomphe, sculpter de ton marteau des palmiers gigantesques, des fontaines jaillissantes, des fleurs délicates, des hommes d'armes, des canons, des glaives, des drapeaux, des croissants, des lauriers et des larmes!

Ils t'appellent *ignorant,* toi qui saisis les rapports de tous les arts, toi qui pourrais souder les anneaux innombrables de cette grande chaîne qui rattache l'ouvrier au sculpteur, le sculpteur au peintre, le peintre au poète, le poète au philosophe, l'homme à l'infini! Toi qui sais animer la matière, lui faire prendre sous tes



doigts les formes les plus belles! Toi qui conçois de sublimes pensées en tordant du fer! Toi qui as tout appris sans maîtres, sans ressources! Toi qui as puisé dans ta pauvreté même l'orgueil de ta révolte, toi qui as tout sacrifié : femme, enfants, position à l'amour du juste! Toi qui supportes vaillamment l'exil, toi qui passes les nuits et les jours sur un travail déprécié, toi levé quand ils dorment, toi veillant quand ils jouent, toi frappant quand ils causent! Ils t'appellent *ignorant... ignorant!!*

Oh blasphème, injustice! Et voilà cependant les protecteurs des arts, les amis de l'ouvrier, ses vengeurs! Fais des révolutions pour eux, ô peuple, nomme-les tes chefs et tes représentants. Et quand tu les auras élevés sur la scène du monde, quand ils y gesticuleront, qu'ils s'y parjureront, ils t'appelleront vile multitude, canaille, *ignorant... ignorant!!*

Ah! puisque, dans ce monde, la plume vaut encore plus que le marteau, puisque c'est mon métier d'écrire, mon métier misérable, je saurai te venger de leur outrecuidance. Continue ton grand travail, moi je les poursuivrai, le pamphlet dans les reins. Moi je leur dirai que la *vile multitude,* c'est l'oisive bourgeoisie qui vit d'aubaine; que les *ignorants,* ce sont les faiseurs de constitutions, de vaudevilles, de chansons à boire, de proclamations à incendier; que les *ambitieux* et les *esclaves,* ce sont ceux qui flattent la foule et ne comprennent pas le génie du travailleur, ceux qui ne l'aimèrent jamais pour lui-même!

Ignorants tous ceux-là! Ignorées leurs intrigues, ignorés leurs partis! Insensée leur haine, insensées leurs vengeances! Perdue leur opinion sur les hommes et les choses, perdue leur peine, perdus leurs noms! Perdus eux-mêmes, noyés, brisés, broyés, annihilés, anéantis, évanouis dans le tourbillon qui s'élève sur le monde! — IGNORANTS!... IGNORANTS!!

Travail aux bras habiles, à la tête puissante, je t'invoque sous les traits d'un homme fort.

Travailler, c'est prier!

IV

Combattre, c'est prier!

Liberté, Liberté, protège-moi!

Toi qui maintiens tout astre à sa distance et tout homme à sa place! Toi qui nous apparais toujours sous des formes nouvelles! Toi que tous les artistes n'ont pensée que pour eux! Toi, la bien-aimée des êtres, le but toujours fuyant et toujours poursuivi, Liberté, protège-moi!

Toi que voient les enfants, rosée, joueuse, s'ébattant dans les herbes, grimpant au haut des arbres ou les pieds dans les joncs!

Toi que la jeune fille rêve passant sur les pelouses, au galop d'un cheval, valsant sous les grands lustres, ou bien encore la gorge pleine de soupirs, tout de long étendue sur la souple ottomane, près de la harpe vibrante, pressant un portrait sur ton cœur!

Toi qu'aime le vieillard, matinière et conteuse, la lèvre au bord du verre, les deux poings sur la hanche, un rouet sous ton pied!

Toi que l'homme à son aise caresse au coin du feu! Toi, sa compagne de table, sa joyeuse commère dans le lit de ménage, la bonne fille aux seins complaisants, aux petits mots d'amour, aux soupirs de bien-être!

Toi qu'aime le rêveur, penchée sur des secrets, baisant ou chiffonnant les lettres qui les disent, l'œil fixe, les cheveux épars, et le doigt sur la lèvre!

Toi que suit le jeune homme par les rues dépavées, sur les champs de bataille, dans les mondes inconnus!

Liberté, Liberté, ma sainte et ma maîtresse, écoute ma prière :

Qu'elle était fière et grande, sur les remparts croulants, Saturnina la brave, la Romaine à l'œil noir! Avec sa robe grise elle semblait porter le deuil de la patrie mourante, elle s'était fait une écharpe du drapeau d'Italie. Sur le sable, autour d'elle, bondis-



saient les boulets aux écarts imprévus. Ses narines se dilataient à l'odeur de la poudre, comme celles d'une cavale au simoun des déserts.

Les Français avaient roulé jusqu'au Tibre leurs tirailleurs gris comme la fumée de poudre; ils lui avaient tué son amant, le bersagliere lombard !

Et Saturnina s'était penchée sur son corps, elle avait pris dans sa main frêle sa carabine de combat, et d'un lambeau de sa tunique s'était fait du soldat mort un souvenir sacré !

Elle ne voyait plus dans le monde que trois choses belles et désirables :

L'armée des ennemis qui présente la rangée de ses poitrines aux balles meurtrières;

La Vengeance qui charge les armes, éclate avec la poudre et va défigurer les hommes du Nord;

Et la Mort qui console, la Mort aux grands domaines, la triste, la jalouse qui a pris son amant!

Et plus s'avançaient les assiégeants, plus elle était joyeuse, plus elle étanchait sa fureur dans leur sang détesté, plus elle se rapprochait de celui qu'elle avait perdu, plus elle était au ciel !

Ses doigts sont noirs, son œil sanglant; entre ses dents serrées elle déchire la cartouche aussi facilement qu'elle tranchait le fil de soie dans ses jours de bonheur.

Les voici, les voici ! Déjà, dans les enceintes, la trompette ennemie sonne un chant triomphal. Déjà les hordes papistes ont foulé ton sol libre, République romaine, fille et mère de héros !

La jeune fille remplit son arme de salpêtre, de plomb et de cailloux; elle s'agenouille près de son cher cadavre, l'ensevelit avec elle dans les plis du drapeau qu'ils défendaient tous deux. Et ferme, déifiée dans ce moment suprême, elle détache ses pensées de la terre et des hommes !...

Quand ils la voient ainsi, les tueurs de femmes, les assassins de nations, les soldats de Bonaparte-le-Parricide hésitent un instant. Puis ils s'avancent, résolus, vers le groupe d'amour et touchent le cadavre du bout de leurs fusils.

Alors, vous eussiez vu Saturnina la brave se relever, bondir, faire éclater son arme sur le groupe ennemi, mordre, sauter aux yeux et se tordre, mourante, au milieu des baïonnettes. Jusqu'à ce qu'elle vînt tomber, rougie par son sang, sur le corps mutilé du bersagliere lombard !...

Liberté, Liberté, ma sainte et ma maîtresse, venge la chûte de Rome, la honte de la France, les pleurs de l'Europe libre et la mort de Saturnina, l'Italienne à l'œil noir !

Combattre, c'est prier !

V

Italie ! Italie ! ma nation bien-aimée, que ne sais-je traduire mes pensées dans ta langue si belle ! Que ne puis-je atteindre à l'harmonie divine qui présidait aux œuvres de tes grands immortels ! Pourquoi faut-il me débattre, malheureux prisonnier, dans le labyrinthe d'un idiôme de rhéteurs et d'avocats ? Que ne m'exilait-elle plus jeune, la patrie des soldats, des prêtres et des juges qui te porta le coup mortel, ô ma noble Italie ! !

Alors ma langue souple et mon âme flexible se fussent développées aux accents de ta voix. Alors mon œil riant eût supporté l'éclat de tes lumières si vives, les teintes ardentes de tes tableaux et la chaleur de ton soleil. Et maintenant, je ne t'écorcherais pas, comme un jargon du Nord, dans ma bouche vandale. Et je ne rougirais pas de mon ignorance près des frères italiens que me donna l'exil.

Italie ! Italie ! grande autrefois, grande maintenant, célèbre dans la liberté comme dans l'esclavage ! Contrée toujours illustre de Romulus à Garibaldi, de Virgile à Pindemonte, de Michel-Ange à Canova ! Patrie des guerriers, des sages, des artistes, des grands proscrits, des grands prophètes ! Terre des Apennins, de la louve-nourrice, du lion de Saint-Marc et des aigles romaines ! Sol fécond, bienheureux, où croissent les forêts, les moissons et les pampres ; que les Alpes et la Méditerannée bercent dans leurs grands bras ! Italie qui renfermes Naples, Venise, Florence, Milan et Rome, mère des grandes républiques et des empires fameux, ô la plus malheureuse, la plus éprouvée des nations-martyres, sanglante arène où les hordes du Nord partageaient leur butin ! !

Ah secoue ta torpeur, brise tes chaînes, relève-toi! Souffle sur les cendres de ta gloire qui vont se refroidir comme les vagues des océans! A la main ton épée! A la main ton pinceau! Rends-nous les chants du Dante et de l'Ariosto! A la mer tes gondoles! A la mer tes vaisseaux! Découvre-nous des mondes, mondes de la pensée, mondes de la matière! En avant! En avant! c'est pour l'Humanité!

Moi je sais, Italie, quelles destinées sublimes l'Avenir te réserve :

Ta splendeur future sera plus grande encore que ta splendeur passée. Tu ne brilleras plus dans la guerre, et quand fouillant ton sol, le laboureur y trouvera des débris d'armes, il en fera des jouets pour ses enfants ou des décors pour ses théâtres.

Mais ta langue sera parlée par tous les artistes du monde, et sur les bords du Tibre, les peuples frères élèveront un immense théâtre aux neuf sœurs de la Grèce. La danse et la musique, les courses, les régates, les luttes d'hommes et d'animaux, le sombre drame, la comédie rieuse s'y donneront la main. La nature humaine y sera vue sous tous ses aspects, grande ou mesquine, illustre ou ridicule, agile ou forte, active ou rêveuse, joyeuse ou désolée.

Dans tes plaines, Italie, sous ton ciel azuré se réuniront tous les peuples qui se connaîtront mieux et s'aimeront davantage. C'est là qu'ils laveront dans des flots de vin généreux les taches du sang répandu par les glaives.

Alors les aigles ne crieront plus sur les monts; les lions, les loups et les ours auront été détruits avec les solitudes. Le croissant, l'arc-en-ciel, les étoiles, les navires, les arbres, les fruits, les fleurs, les oiseaux, les animaux utiles les remplaceront sur les étendards des hommes.

Salut! Italie, soleil du monde dans l'Avenir!

Novembre 1855.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE DES MATIÈRES.

ITALIE.

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

ERRATA.

—

Page 84, il manque le numéro XXIV.

Page 140, ligne 17, au lieu de : mômerie, lisez : *mômie*.

Page 189, ligne 10, au lieu de : pour pleurer la stérilité, lisez : *pour pleurer sur la stérilité*.

Page 206, ligne 11, au lieu de : vive, lisez : *vivent*.

Page 255, ligne 17, au lieu de : Wielland, lisez : *Wieland*.

Page 302, ligne 16, au lieu de : on vit un rayon de soleil fondre la nue, lisez : *fendre la nue*.

Page 370, ligne 11, au lieu de : n'eût par reculé, lisez : *n'eût pas reculé*.

Page 409, ligne 5, au lieu de : ne te refuse pas de les partager, lisez : *ne refuse pas de les partager*.

Page 465, ligne 35, au lieu de : à tout ce qui rebutant, lisez : *à tout ce qui est rebutant*.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

DE LA
RÉVOLUTION DANS L'HOMME ET DANS LA SOCIÉTÉ.

J. B TARRIDE, éditeur. — Bruxelles, 1852.

JOURS D'EXIL.

PREMIÈRE PARTIE.

J. THOMAS, 2, Catherine St.-Strand. Londres, 1854.

TROIS
LETTRES AU JOURNAL L'HOMME
SUR LA QUESTION RUSSE.

J. THOMAS, 2, Catherine St.-Strand. Londres, 1854.

HURRAH!!!
OU LA
RÉVOLUTION PAR LES COSAQUES.

Londres, 1854.

Pour paraître :

DE
L'HARMONIE DANS L'HOMME
ET DANS LA SOCIÉTÉ.

JOURS D'EXIL

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.